18789
ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ANNEE DOMINICAINE

OU

VIES DES SAINTS

DES BIENHEUREUX, DES MARTYRS

ET DES AUTRES PERSONNES ILLUSTRES OU RECOMMANDABLES PAR LEUR PIÉTÉ

De l'un et de l'autre sexe

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DISTRIBUÉES SUIVANT LES JOURS DE L'ANNÉE

NOUVELLE ÉDITION

Revue et annotée par des Religieux du même Ordre

JUIN

LYON

X. JEVAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE FRANÇOIS-DAUPHIN, 18

1893

DÉCLARATION DES AUTEURS

En attribuant la qualification de Saints et de Bienheureux aux personnages mentionnés dans cet ouvrage, en rapportant des faits surnaturels et miraculeux, nous déclarons ne pas vouloir nous départir des limites tracées par les décrets de Sa Sainteté le Pape Urbain VIII.

Le titre de *Vénérable* n'est qu'un simple hommage rendu par nos anciens auteurs à tous ceux dont l'*Année Dominicaine* conserve la mémoire.

AUG 2 X

ANNÉE DOMINICAINE

I JUIN

Le Bienheureux ALPHONSE NAVARRETE et ses Compagnons, Martyrs au Japon (*).

(1571-1617)

Aux confins les plus reculés de l'Orient et sur les limites de l'extrême Asie, se trouve un empire que tout le monde connaît de nom, mais dont personne ne put, pendant longtemps, aborder les rivages : nous avons indiqué le Japon. La fertilité de son sol, la richesse des îles qui le composent, le caractère franc et loyal de ses habitants, tout différents en cela des

(*) Masetti; *I Martiri dell'Ordine d'Predicatori;* de Charlevoix, jésuite, *Histoire du Japon.*

1379

Chinois, répandent sur ce pays je ne sais quel intérêt poétique. Mais s'il y a quelque chose de vraiment prodigieux dans son histoire, c'est assurément le progrès rapide du christianisme qui, bientôt après, devait périr dans des flots de sang.

Quels furent les premiers Apôtres du Japon? On ne le sait pas. Peut-être, comme en Chine, y eut-il là autrefois de vastes chrétientés; peut-être encore les fils de S. Dominique y versèrent-ils leur sang à une époque reculée, comme à Pékin, où nous avions des évêques, dès les premiers temps de l'Ordre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au XVI^me^ siècle, il ne restait plus aucun vestige apparent, ou, du moins, fort peu de chose de la religion chrétienne (1). Personne n'ignore ce qui eut lieu à cette époque. Les miracles et les prédications étonnantes de S. François-Xavier et de ses compagnons sont connus de tous : mais on sait moins généralement qu'ils avaient été précédés dans ce pays par les Frères-Prêcheurs, et que dès 1530, c'est-à-dire près de vingt ans avant l'arrivée du saint Thaumaturge, un missionnaire dominicain lui avait préparé les voies en sanctifiant, par son martyre, cette terre étrangère (2). S. François-Xavier vint à son tour prier, souffrir et prêcher; à sa mort il laissait au Japon une Eglise vaste et florissante qu'avaient enfantée son zèle et ses vertus. Avec un tel chef et de pareils précédents, les enfants de S. Ignace ne pouvaient manquer de faire beaucoup de bien. En effet, les fidèles se multiplièrent rapidement, des églises se construisirent, des rois même ne rougirent pas d'embrasser le christianisme.

Les choses en étaient là, quand l'horizon s'assombrit. Un usurpateur de génie, nommé Taïco-Sama, homme d'une naissance obscure, s'empara, en 1582, du trône impérial. Tout céda devant lui. Le Japon le reconnut pour maître; la Corée fut envahie; la Chine lui demanda la paix. Cet aventurier détestait la religion chrétienne; mais, habile à prendre ses mesures suivant les circonstances, tantôt il feignait d'ignorer les progrès de la vraie foi; tantôt il l'interdisait sous des peines sévères ou en permettait l'exercice pour être agréable aux marchands portugais.

Quand le despote se sentit assez fort, il jeta le masque. Il avait

(1) Les Jésuites trouvèrent dans une région japonaise qu'ils n'avaient point encore visitée toute une petite société qui détestait les bonzes et adorait la Trinité chrétienne. L'usage du chapelet n'y était point inconnu : une famille possédait une relique de la vraie Croix. (*Histoire du Japon*, t. II, p. 155.)

(2) *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXI, p. 255.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

égorgé les bonzes, il voulut chasser les chrétiens. Pour le moment il se borna à reléguer les missionnaires à Nangazaki (1587).

Quelques années après, les Franciscains espagnols arrivèrent en qualité d'envoyés du vice-roi des Philippines (1593). Ils étaient là depuis trois ans à peine, quand éclata la persécution. L'immense incendie qui devait dévaster le Japon pendant un demi-siècle fut allumé par une étincelle. On vint dire à l'empereur que ces religieux étaient des émissaires du roi d'Espagne qui voulait s'emparer de ses états. La fureur du monarque éclata aussitôt, et l'édit de proscription fut promulgué le 14 juillet 1596.

Tout d'abord on voulut commencer par les nouveaux venus. Vingt-trois religieux de l'Ordre séraphique et trois coadjuteurs japonais de la Compagnie de Jésus, saisis par erreur avec eux, furent arrêtés. Le 5 février 1597, ces vingt-six martyrs, aujourd'hui canonisés, moururent sur la croix à Nangazaki.

Pendant une quinzaine d'années, il y eut relâche dans la persécution. Nos religieux en profitèrent pour accourir, de leur côté, au Japon. En 1607, après y avoir refléchi devant Dieu, le Provincial des Philippines écrivit au roi de Sat-suma, un des grands feudataires de la couronne, pour lui offrir des missionnaires. Le roi lui envoya un vaisseau pour les conduire. C'étaient les Pères François Moralès, Thomas Fernandez, Alphonse de Ména, Thomas du Saint-Esprit et Frère Jean de La Abadia. Ces cinq religieux abordèrent dans la petite île de Kosigi, dépendante de Sat-suma. Leur vie pauvre et apostolique fut bientôt couronnée des plus éclatants succès. Voici comment ils racontent eux-mêmes leurs premiers travaux :

« Le roi n'a pas cessé de nous favoriser depuis que nous sommes « ici : l'année dernière, il nous accordait une place pour bâtir une « église que nous avons dédiée à Notre-Dame du Saint Rosaire. « Depuis ce temps, nous avons conçu de nouvelles espérances. Les « Japonais, sensibles à l'affection que nous leur témoignons, demandent le baptême. Le roi, loin de s'opposer à leurs désirs, les seconde « en nous protégeant de plus en plus. Cette année, il nous a donné « des emplacements considérables dans les plus grandes villes du « royaume... Vous n'ignorez pas la vie pénitente de nos religieux de « la Province du Rosaire, pour le vêtement et la nourriture, les offices « du chœur, les prédications et les courses continuelles qu'on est « obligé de faire dans le but de visiter et d'encourager les chrétiens dispersés. Nous suivons ici les mêmes observances, et quoiqu'il n'y

« ait que deux religieux dans chaque Province du Japon, nous nous « levons exactement à minuit pour réciter Matines et vaquer à l'orai- « son... Je ne dois pas vous le dissimuler, l'estime que les grands « de ce royaume font de la science et de la sainteté de nos religieux, « et le motif qui a poussé le roi à nous donner une maison dans sa « capitale, sont principalement fondés sur la haute idée qu'ils ont de « notre désintéressement. Le prince a fait notre éloge en nous ap- « pelant *Xaninofin*, c'est-à-dire des hommes qui méprisent les choses « du monde et n'ont d'autre désir que de travailler au salut des « âmes (1). »

Malgré ce début consolant, l'œuvre ne marchait pas sans de grandes difficultés. La jalousie des bonzes, les méfiances de l'empereur du Japon, l'esprit craintif du roi de Sat-suma, mirent plus d'une fois les missionnaires dans des embarras et des complications extrêmes. Tantôt, par curiosité, les princes les mandaient à la cour, tantôt l'éclat de leurs succès les faisait reléguer dans des îles abandonnées où la charité des pêcheurs était leur unique ressource. Mais, au milieu de leurs angoisses, Marie, Reine du Rosaire, ne les abandonna jamais. Pouvait-il en être autrement ? Son image vénérée était toujours comme un palladium sur leur autel, sa douce salutation toujours sur leurs lèvres et son amour toujours dans leur cœur. Aussi la statue de Marie fut-elle bien souvent l'instrument dont Dieu se servit pour attirer les âmes à la connaissance de la vraie foi. Le premier soin des fils de la Province du Saint Rosaire était d'établir leur chère confrérie partout où ils prêchaient.

Bientôt on eut des couvents dans la ville impériale de Macao, à Omura, à Nangazaki ; bientôt aussi on fut obligé d'appeler de nouvelles recrues : c'étaient en 1607, le P. Léon des Anges ; en 1690, le P. Jean de Saint-Thomas, l'illustre historien Hyacinthe Orfanel (2) et un Frère convers ; en 1611, les Pères Alphonse Navarrete et Dominique de Valdérama ; enfin, en 1612, on érigea un vicariat général, et le P. Balthazar Fort en fut nommé titulaire.

Mais à cette époque tout changea de face. Un vaisseau hollandais s'étant brisé sur la côte japonaise, le capitaine qui était anglais

(1) Lettre des PP. Alphonse de Ména et Thomas du Saint-Esprit, adressée le 10 mars 1608 au P. Advarte, et portée par lui au Chapitre général de 1610.

(2) C'est lui qui écrivit l'excellent ouvrage intitulé : *Historia ecclesiastica de los succesos de la christianiandad di Japon*, qui fut continué en 1622 par le P. Didace Collado.

demanda à Cubo-Sama, successeur de Taïco-Sama, la permission d'en construire un autre. Sur ces entrefaites, un pilote espagnol, voyant combien les récifs avaient causé des naufrages, eut l'extrême imprudence de relever toute la côte, une sonde et des cartes marines à la main. Le capitaine Guillaume Adams, qui se trouvait en ce moment à la cour, fit entendre à Cubo-Sama que sonder les ports étrangers était toujours regardé en Europe comme une hostilité, et il ajouta que les Castillans avaient sans doute quelques prétentions sur le Japon, et que les religieux envoyés en si grand nombre étaient leurs émissaires et leurs espions, qui, sous les apparences d'un grand zèle pour le salut des peuples, ne faisaient point difficulté de détourner les sujets de l'obéissance due au souverain. Voilà pourquoi, ajouta-t-il, la plupart des princes d'Allemagne, les rois d'Angleterre, de Danemark et de Suède et la République de Hollande les ont chassés de leurs Etats. Enfin, il n'omit pas de faire remarquer que Espagnols et Portugais étant sujets du même prince, il fallait également se défier des uns et des autres (1).

Il n'en fallait pas davantage pour jeter la défiance dans le cœur de Cubo-Sama. En 1614 parut un édit de persécution ; tous les missionnaires devaient être expulsés, toutes les églises démolies et tous les chrétiens obligés de renoncer à la foi sous peine de mort. L'exécution fut prompte et les recherches actives. Un grand nombre de religieux se retirèrent à Macao et à Manille, d'autres demeurèrent cachés pour consoler les fidèles.

De 1614 à 1617, la persécution se généralisa dans tout l'empire du Japon. Néanmoins, soutenus et fortifiés par leurs missionnaires, les chrétiens restèrent fermes dans la foi. Cette héroïque résistance ne calma pas les persécuteurs. Cubo-Sama répandit des flots de sang jusqu'à son dernier jour (1615). Son fils, Xogun-Sama, voyant qu'il ne pouvait vaincre les simples chrétiens, envoya au roi d'Omura l'ordre de faire arrêter tout ce qu'il pourrait découvrir de prêtres et de religieux. Pierre de l'Assomption, franciscain espagnol, et Jean-Baptiste Tavora, jésuite portugais, furent pris et conduits dans les prisons d'Omura ; le 22 mai 1617, ils étaient décapités.

A la suite de ce martyre, nous allons voir entrer en scène l'un des plus grands et des plus illustres enfants de S. Dominique, Alphonse

(1) Les Jésuites étaient Portugais, tandis que les Dominicains et les autres missionnaires étaient Espagnols. Mais le Portugal venait d'être annexé à l'Espagne, et désormais l'on n'épargna pas les Jésuites en tant que Portugais.

Navarrete, à cette époque vicaire provincial au Japon ; homme intrépide, infatigable, grand zélateur des âmes, et d'une ardeur incroyable devant les souffrances.

Il naquit en 1571, d'après les uns à Valladolid, ou d'après le B. Orfanel à Logrono, petite ville de la Vieille-Castille, dans le diocèse de Calahorra. Jeune encore, il quitta les espérances que lui offrait dans le monde la position de sa noble famille, pour revêtir l'habit de saint Dominique au couvent de Saint-Paul de Valladolid. Il s'y forma, dans la pratique de la vertu et dans l'étude sérieuse des Saintes Lettres, au ministère des missions lointaines, et après une épreuve suffisante, il obtint de ses supérieurs la permission de partir pour les Philippines en 1598. Pendant plusieurs années, il se consacra à la conversion des Indiens de la Nouvelle-Ségovie, vaste province au nord-est de l'île de Luçon. Envoyé ensuite en Europe par la Province du Saint-Rosaire pour chercher des missionnaires, il revint à Manille en 1610.

Depuis longtemps, Alphonse Navarrete aspirait à rejoindre les Frères qui l'avaient précédé au Japon. Il obtint enfin cette faveur du P. Balthazar Fort, et partit de Valdérama en compagnie du P. Dominique, au mois de juin 1611. A cette époque, certaines chrétientés jouissaient encore d'une paix relative, ce qui lui permit, suivant son désir, de s'employer tout entier au bien des âmes. L'espace de six ans, le B. Alphonse se dépensa sans mesure, donnant l'exemple de toutes les vertus les plus éminentes. On admirait son humilité, sa douceur infatigable et sa mortification, d'autant plus extraordinaire, qu'il était d'une constitution très délicate. Il eut à remplir la charge de vicaire provincial et s'en acquitta avec une prudence et une sagesse dignes de tout éloge. Enfin, c'est à lui que l'on doit principalement la fondation et l'organisation des confréries du Rosaire au Japon. A partir de la persécution qui éclata en 1614, on le vit partout, encourageant les timides, relevant et fortifiant les pécheurs et communiquant aux âmes généreuses quelque chose du feu sacré dont il était consumé.

Il fut surtout admirable dans les œuvres de charité et mérita d'être appelé le Vincent de Paul du Japon. Une de ses occupations les plus ordinaires, dit le P. de Charlevoix, c'était d'aller ramasser dans la rue les enfants que leurs parents exposaient, faute de pouvoir les nourrir. Il les faisait élever par des chrétiens charitables, et il en envoya un très grand nombre dans le Ciel en les baptisant, lorsqu'il les voyait sur le point d'expirer. Ces chères petites créatures l'occupèrent jusqu'à

la fin ; et au moment de signer la foi de son sang, il écrivait encore au capitaine espagnol Paul Garruche, qui l'avait puissamment aidé dans cette œuvre : « Que Jésus soit l'unique soutien de votre âme et « la sauve à jamais ! N'oubliez pas, je vous prie, de continuer l'au- « mône que vous faites pour ces enfants trouvés : en cela vous « accomplirez une chose très agréable à Dieu. Je vous en conjure de « cette île déserte où nous attendons la mort. »

Les enfants abandonnés n'étaient pas les seuls objets de sa sollicitude. Il aimait aussi passionnément les pauvres. Pour subvenir aux besoins des plus affligés, il avait établi, de concert avec les religieux des autres Ordres, la confrérie de la Miséricorde. A cette tendre charité pour les pauvres, il joignait une grande intrépidité de caractère qui le prédisposait aux actes les plus héroïques. Un jour il apprit qu'on devait brûler en place publique des chapelets et des *Agnus Dei*, saisis chez des chrétiens. Il y courut aussitôt et se jeta au milieu des flammes pour les retirer.

Tel était l'homme que Dieu appelait à confesser son saint nom. Informé de la manière terrible dont sévissait la persécution à Omura, de la détresse extrême des chrétiens et du glorieux martyre de Pierre de l'Assomption et du P. Jean-Baptiste Tavora, notre Bienheureux, après avoir consulté les religieux les plus doctes et les plus graves, se recueillit devant Dieu, et se dit qu'un ministre de l'Evangile ne pouvait pas abandonner ses enfants sans secours, et qu'il fallait imiter Notre-Seigneur se rendant, malgré les remontrances de ses apôtres, à Jérusalem où il savait devoir mourir. Longtemps il pria, longtemps il fit prier. Et pourtant il hésitait encore. Enfin, après avoir célébré la messe avec plus de ferveur que de coutume, il s'écria un jour en s'adressant au P. Ferdinand de Saint-Joseph (1) : « Allons, venez, « levons-nous et partons. Je vous l'ordonne de la part de Dieu. » Il s'avança ensuite vers l'un de ses catéchistes et lui dit : « Paul, mon « fils, vous savez que le roi d'Omura a martyrisé avant-hier deux « religieux; aurez-vous le courage d'aller chercher leurs saintes « reliques et de me les apporter? — J'irai, répondit Paul, quand je « devrais y perdre la vie. » A cette réponse, le saint religieux vit qu'on pouvait tout lui confier, et levant les mains et les yeux au ciel,

(1) Le P. Ferdinand de Saint-Joseph, religieux Augustin, était un homme d'une vertu éminente. Se trouvant seul de son Ordre au Japon, il se joignit au P. Navarrete, le prit pour son directeur, lui fit vœu d'obéissance, et lui fut toujours aussi soumis que s'il avait été le dernier de ses inférieurs.

il le conduisit devant un autel et ajouta : « Paul, mon fils, sachez-« le, et je vous conjure de ne le découvrir à personne, je suis résolu « de m'en aller à Omura pour y consoler les chrétiens et avertir le « roi du péché énorme qu'il a commis. Oserez-vous venir avec moi, « comparaître devant lui et me servir d'interprète ? » Paul répondit que de très bon cœur il le ferait.

Désormais la résolution était prise. Voici en quels termes le Bienheureux l'annonce à ses frères : « Jésus soit en vos cœurs et vous donne « son Saint-Esprit ! Vous savez, mes Revérends Pères, combien cette « chrétienté est exposée et décline tous les jours ; il est donc néces-« saire de la fortifier par l'exemple. C'est pourquoi je vous conjure, « par les entrailles de notre bon Jésus, d'être les vrais enfants de « notre Père S. Dominique, de vivre dans une grande paix et frater-« nité avec les autres Ordres religieux. Je vais à Omura consoler et « affermir les chrétiens ; le sang de deux nouveaux martyrs les a « bien disposés à recevoir le secours de notre ministère. Plaise à la « divine Majesté que notre voyage tourne à sa plus grande gloire ! « Comme il pourrait m'arriver d'être fait prisonnier, je laisse à ma « place le P. François de Moralès. Si j'étais assez heureux pour con-« fesser la foi par le martyre, vous nommeriez aussitôt un autre « Vicaire comme le veulent nos constitutions. Je vous supplie de « n'avoir aucun égard à la mauvaise édification que je vous ai donnée « soit en charge, soit hors de charge. Ne m'oubliez pas dans vos « sacrifices. Ayez un grand soin de la femme de Paul et de ses enfants, « puisqu'il veut se sacrifier au service de Notre-Seigneur et m'accom-« pagner dans ce voyage. N'oubliez jamais l'œuvre des enfants trouvés ; « qu'elle augmente de jour en jour, et que toutes ces pauvres créa-« tures soient secourues !

« Ce 24 mai 1617, jour la Translation de notre Père S. Dominique.

« Frère Alphonse Navarrete. »

Ses prévisions devaient bientôt s'accomplir. L'hôte du B. Alphonse, Gaspard Ficogiro, confrère très dévoué du Saint Rosaire, soupçonna le projet qu'on méditait : il s'offrit avec instance pour aller au martyre. Vaincu par ses prières, le P. Navarrete consentit à son départ, et l'on résolut de quitter Nangazaki le lendemain matin. Il fallait employer les précautions dictées par la prudence. L'illustre Dominicain se déguisa, ainsi que ses compagnons, pour se rendre le plus secrètement possible au lieu où l'appelait sa mission divine. Mais précautions

inutiles; à la première halte, hors de Nangazaki, il fut reconnu, et l'on ne saurait dire avec quel enthousiasme les fidèles accoururent à lui pour recevoir sa bénédiction et les secours de notre sainte Foi. Partout il en fut de même pendant les quatre jours que dura son voyage. Malgré tous ses efforts, les foules le suivaient, les chrétiens l'acclamaient ; rester sous un déguisement, n'était plus possible. Les deux Pères reprirent publiquement leurs habits religieux, et comme les maisons de leurs hôtes devenaient trop petites pour les nombreux chrétiens qui s'y réunissaient, ils se virent forcés de célébrer les saints mystères en pleine campagne, au milieu d'un immense concours de peuple (1).

Le passage des missionnaires était devenu un fait si public que le seigneur du pays, après les avoir fait espionner, vint lui-même les entendre. C'était un renégat, celui-là même qui avait fait arrêter le P. Pierre de l'Assomption. On peut juger par là combien ses dispositions étaient peu favorables; et pourtant il fut si touché de la parole apostolique du B. Navarrete, qu'il rentra en lui-même, se convertit et persévéra jusqu'à la mort. Grâce à lui, les deux religieux purent continuer leur chemin sans être inquiétés. Ils s'avancèrent à petites journées vers Nangoia, petit port d'où l'on s'embarque pour Omura. Ce trajet dura quatre jours. Nos bons missionnaires s'arrêtaient dans les villages pour la consolation des chrétiens, et passaient la nuit à catéchiser, à prêcher et à confesser : chaque matin ils disaient la messe et donnaient la communion à un grand nombre de fidèles. Dieu bénit tellement leurs travaux, que François Moralès fut obligé d'envoyer ensuite deux Pères pour achever le bien qui avait été si admirablement commencé dans ces contrées.

(1) On a jugé de bien des manières différentes la conduite du B. Alphonse dans ces circonstances. Un auteur ancien, dont Crétineau-Joly s'est fait l'écho dans son *Histoire des Jésuites*, s'est plu à le représenter comme une sorte de fanatique et d'aventurier. A les entendre, son imprudence et son zèle indiscret auraient été blâmés de tous, et par suite de son mépris pour les observations et les remontrances, il aurait augmenté la persécution. Pour repousser de telles calomnies, il suffit d'invoquer l'autorité de Pie IX, qui a trouvé dans le B. Navarrete, tant de grandeur et de vertu qu'il l'a placé le premier dans sa Bulle de Béatification, à la tête de tous les martyrs japonais de tous les Ordres et de toutes les conditions. Les actes du Bienheureux, l'accueil qu'il reçut de la part des fidèles, leurs acclamations, leur enthousiasme prodigieux seront toujours, n'en déplaise aux deux historiens précités, la plus grande et la plus belle de ses apologies. En résumé, le Bienheureux n'a fait qu'obéir à ce que lui imposait son devoir plus encore que son héroïque dévouement.

Quand les chrétiens de Nangoia virent arriver les deux PP. Alphonse et Ferdinand, avec leurs habits religieux, ils ne purent contenir leur joie et se jetèrent à leurs pieds pour recevoir leur bénédiction. Tous voulurent se confesser. La journée du lendemain fut employée à ce ministère, mais la douce et pieuse consolation des fidèles ne devait pas être de longue durée.

Vers le soir, les religieux chantèrent le *Salve Regina* et les Litanies de la sainte Vierge, puis se remirent à confesser. La nuit s'avançait. Tout à coup l'on aperçut dans le port des torches allumées : trois embarcations abordèrent le rivage, et des soldats s'approchèrent. C'était la troupe du gouverneur d'Omura qui venait saisir les deux Pères.

Aussitôt le B. Navarrete, rempli de constance et d'une sainte ardeur, s'avance près du rivage. Ses yeux brillent d'un feu céleste et sa voix trouve des accents qui ne sont plus de la terre. Il exhorte, il conjure le peuple frémissant et il l'écarte. Puis, s'approchant des soldats, il s'écrie : « Qui cherchez-vous ? »

On ne saurait dire ce qui se passa alors dans le cœur de ces hommes pour la plupart apostats; ce que nous savons seulement, c'est que le saint martyr ne trouva plus devant lui que des suppliants prosternés et tout en larmes qui demandaient pardon. Il se vit obligé de les consoler et de les bénir, en les exhortant à remplir les ordres reçus.

Alors se passa la scène la plus triste et la plus déchirante. Les chrétiens se jetaient en pleurant sur les Pères pour les embrasser une dernière fois. Les soldats les éloignaient, mais sans pouvoir arrêter ces élans d'une tendre vénération. Plusieurs furent assez heureux pour rester encore auprès des Pères, « et, dit le P. Jean de Réchac, ils leur coupèrent tant de petits morceaux de leurs habits, que, peu après, étant dans la frégate, ils se trouvèrent quasi sans habits. »

On appareilla enfin, mais ce ne fut qu'à grand'peine. Les chrétiens se précipitaient dans la barque des généreux confesseurs. Ils voulaient partir et mourir avec eux. Gaspard Ficogiro poursuivait les soldats de ses instances: « Ecoutez-moi, soldats cruels; je suis l'hôte d'un de « ces Pères. Contre l'ordre de l'Empereur, je l'ai tenu caché trois ans « dans ma maison. Si vous le faites prisonnier et voulez le faire « mourir pour la foi, je ne suis pas moins coupable; ne me laissez « pas, je vous en prie, mais emmenez-moi avec lui. » Paul et une multitude d'autres adressaient les mêmes supplications sans plus de succès : il semblait que, pour ces chrétiens héroïques, la mort était

une fête ou un banquet auquel tous ambitionnaient de prendre part. Les prisonniers arrivèrent à Omura au milieu de la nuit. Le gouverneur, en les voyant, fut excessivement affligé et tourmenté; il craignait, non sans quelque raison, que l'empereur du Japon ne lui enlevât tous ses biens, pour avoir négligé de poursuivre et de persécuter les chrétiens. Il résolut donc de faire mourir promptement les captifs, et ordonna de conduire les deux Pères dans une petite île déserte pour être décapités. L'île d'Usuxima était désignée pour le lieu du supplice.

Mais la décision du gouverneur ne fut pas tellement secrète que les chrétiens ne l'apprissent. Ils s'emparèrent des barques, et tout ce qu'il y avait de plus considérable dans la noblesse accompagna les bourreaux. On y vit, avant tous, la tante et l'aïeule du tyran qui trouvèrent moyen de se confesser aux martyrs. On pleurait, on gémissait, on se frappait la poitrine, on ne pouvait plus se séparer des saintes victimes qui allaient être immolées, et la violence des sanglots du peuple était telle que les bourreaux eux-mêmes en étaient attendris. Celui qui présidait à l'exécution, voyant qu'on ne pouvait pas en venir à bout dans cette île, fit embarquer de nouveau les Pères et les conduisit dans une autre île appelée Almagéra.

A trois reprises différentes, les généreux confesseurs furent transportés dans des îles désertes, mais les chrétiens ne se lassaient point de les suivre. Alphonse Navarrete ne manquait aucune occasion de les encourager dans la foi par des exhortations vives et pressantes dans lesquelles le Saint Rosaire n'était point oublié : c'était, en effet, la force et la consolation du Bienheureux en ces affreuses solitudes; et cet intrépide confesseur de la foi récitait son psautier de Marie comme un cantique du ciel. D'Almagéra les captifs furent conduits à Kosigi. La même scène se renouvela. La foule allait toujours grossissant, Alors, raconte un ancien historien, Alphonse ayant demandé pourquoi on les promenait ainsi d'île en île sans leur en dire le sujet, un soldat lui répondit fort courtoisement : « C'est, mon Père, que le roi a « commandé de vous trancher la tête. » A quoi les Pères répondi- « rent : Mais fallait-il faire tant de difficultés pour nous dire de « si bonnes nouvelles? Comment vous appelez-vous, ajouta le « P. Alphonse? — Zozemon. — O le beau nom, repartit le saint « religieux (parce qu'en langue japonaise *Zoze* signifie bon); de si « bonnes nouvelles devaient nous être apportées par quelqu'un qui « s'appelât ainsi. »

Les soldats crurent qu'ils pourraient enfin exécuter les ordres

qu'ils avaient reçus, et dirent aux martyrs de se préparer à la mort. Alphonse Navarette, promenant ses regards sur l'assemblée, reconnut quelques amis déguisés en matelots et s'adressant à l'un d'entr'eux, il lui dit : « Mon fils, je vous prie de me faire un plaisir : j'ai donné le « crucifix que j'avais ; prenez donc deux petits bâtons et faites-en une « croix, afin que je puisse mourir en chrétien, la croix à la main « pour l'amour de Celui qui a bien voulu mourir pour moi. »

Cependant les soldats, irrités de voir qu'il y avait encore des chrétiens dans la foule, n'hésitèrent pas à s'embarquer de nouveau et s'arrêtèrent enfin dans l'île de Taxa-sima, autrement dite des épines. Ce n'était qu'un rocher dépouillé, tout couvert de ronces. On prit rang. Alphonse Navarrete avait à sa droite le P. Ferdinand et à sa gauche un jeune chrétien nommé Léon, emmené avec eux. Tous trois se mirent à genoux. Le P. Ferdinand prêcha jusqu'à la fin. Le crucifix à la main, il parlait, s'agitait et glorifiait son Seigneur. Avant de mourir, il voulut baiser le glaive, et le fit avec de saints transports. Son sang fut le premier versé.

Vint ensuite le tour du B. Alphonse. Le courageux enfant de saint Dominique, à genoux devant sa croix de bois, tenant dans ses mains le Rosaire et un cierge bénit, les yeux avidement fixés vers le ciel, priait avec ferveur. Il semblait que tout son être n'avait qu'un cri, et que ce cri disait avec le prophète : « O Dieu, mon Dieu, j'ai soif de « vous ! Ma chair même tressaille du désir de vous posséder ! *Deus,* « *Deus meus, sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea!* »

Le glaive tomba trois fois sur son cou, sans arrêter son ardente invocation, et s'il mourut enfin, sa mort comme sa vie ne fut qu'une prière.

Le jeune Léon ne fut pas si maltraité ; d'un seul coup, il fut décapité. Ce glorieux triomphe eut lieu le 1er juin 1617. La vénération des fidèles se manifesta dans un saint empressement à recueillir les objets qui avaient appartenu aux martyrs ; les païens eux-mêmes trempèrent du linge dans le sang de leurs victimes. On s'empara de leurs vêtements, et le sabre, instrument de leur supplice, fut acheté plus tard cent cinquante écus par les chrétiens et envoyé aux Dominicains de Manille.

Une circonstance qui suivit l'exécution mérite d'être signalée. Les quatre Ordres religieux qui évangélisèrent le Japon, se trouvèrent alors réunis dans la mort. Après le martyre des BB. Alphonse Navarrete, dominicain, et Ferdinand de Saint-Joseph, augustin, on ouvrit

les cercueils des BB. Pierre de l'Assomption, franciscain, et Jean-Baptiste Tavora, jésuite. Le corps d'Alphonse Navarrete fut mis dans un même cercueil avec celui de Jean-Baptiste Tavora ; Ferdinand de Saint-Joseph fut placé dans celui où reposait Pierre de l'Assomption. Ces deux cercueils furent fortement liés l'un à l'autre, chargés de grosses pierres et lancés au milieu des flots (1).

C'est ainsi que la Providence divine associait ces hommes apostoliques dans une même destinée terrestre, comme elle voulait plus tard les associer dans un même triomphe en les plaçant sur nos autels.

Quand la nouvelle du martyre du B. Alphonse Navarrete parvint à Rome, on s'empressa de procéder aux informations juridiques. Le cardinal de Montferrat écrivit à l'archevêque de Manille au nom de la S. Congrégation des Rites :

« Illustrissime et Révérendissime Seigneur et Frère, nous venons « d'apprendre comment Fr. Alphonse Navarrete, de l'Ordre de Saint « Dominique, travaillant au salut des âmes dans l'empire du Japon, « vient d'endurer le martyre avec une constance héroïque pour la « défense de la foi. Nous espérons qu'à la suite de ce glorieux « triomphe, la sainte Eglise obtiendra un nouveau lustre dans les « contrées de l'Orient. Le récit de ce martyre, souffert avec tant de « générosité en des pays si éloignés, a rempli nos cœurs d'une si « grande joie que nous ne croyons pas en ressentir jamais de sem- « blable. Puisse le saint nom de Jésus-Christ être de plus en plus connu « dans ces vignes des Indes nouvellement plantées ! C'est pourquoi, « désirant procurer la gloire du divin Maître, nous avons jugé à « propos de vous charger de faire dresser les informations nécessaires, « dans les formes et les procédures prescrites, sur le martyre et la « mort précieuse de Fr. Alphonse Navarrete, afin que sa Sainteté « béatifie et canonise le susdit Père et le fasse ainsi participer aux « honneurs que l'Eglise militante donne à ceux qui ont légitimement « combattu. Et bien que de votre propre autorité, vous eussiez pu « faire dresser les susdites informations, néanmoins nous avons jugé « nécessaire de vous envoyer cette commission, afin que tout le « monde sache qu'elle vous est confiée de notre propre mouvement...

« François-Marie, cardinal de MONTFERRAT, très affectionné. »

(1) Pendant trois mois, les chrétiens de Nangazaki firent toute sorte de recherches pour retrouver les saintes dépouilles, mais sans aucun fruit. Six mois après, un des cercueils vint inopinément à flotter sur l'eau. On le porta au rivage et on y trouva les corps des PP. Pierre et Ferdinand sans aucune trace de corruption.

Cette lettre est datée du 26 juillet 1662. L'archevêque de Manille recueillit les informations et les envoya à Rome. Les choses mûrement examinées, la S. Congrégation des Rites déclara, le 1er mai 1668, que le procès fait pour le martyre de Fr. Alphonse Navarette était valide, et que la mort lui avait été infligée en haine de la religion. Deux cents ans s'écoulèrent. Le 30 juillet 1863, S. S. Pie IX autorisa la S. Congrégation des Rites à procéder à de nouvelles informations. La cause fut reprise, et le 7 juillet 1867, le Bienheureux était solennellement béatifié et placé à la tête des deux cent cinq martyrs du Japon. Sur ce nombre, cent dix appartiennent à la famille dominicaine. Nous mettons ici la liste de ceux qui étaient membres du Grand Ordre et du Tiers-Ordre.

Religieux Prêtres.

Le B. Alphonse Navarrete.
Le B. Alphonse de Mena.
Le B. Angèle Orsuchi.
Le B. Dominique Castellet.
Le B. François de Moralès.
Le B. Hyacinthe Orfanel.
Le B. Joseph de Saint-Hyacinthe.
Le B. Jean de Saint-Dominique.
Le B. Louis Bertrand.
Le B. Louis Florès.
Le B. Pierre Vasquez.
Le B. Thomas du Saint-Esprit.

Religieux de Chœur.

Le B. Alejo.
Le B. Dominique du Rosaire.
Le B. Dominique.
Le B. Mancio de Saint-Thomas.
Le B. Thomas du Rosaire.

Frères Convers Profès.

Le B. Antoine de Saint-Dominique.
Le B. Mancio de la Croix.
Le B. Pierre de Sainte-Marie.
Le B. Thomas de Saint-Hyacinthe.
Le B. Gaspard Colenda.

Frères et Sœurs du Tiers-Ordre.

Le B. Bayo Xeymon.
Le B. Dominique Tomaki.
Le B. Dominique Nifaki.
Le B. François Curobiaye.
La B. Françoise.
Le B. Jean Tomaki.
Le B. Jean Imamura.
Le B. Léon.
Le B. Laurent Yamada.
La B. Lucie.
Le B. Louis Nifaki.
La B. Madeleine Kiota.
Le B. Matthieu Alvarez.
Le B. Michel Yamada.
Le B. Michel Tomaki.
Le B. Michel Fimonaya.
Le B. Paul Tomaki.
Le B. Romain.
Le B. Thomas Tomaki.
Le B. Jacques Fayaxida.
Le B. Paul Aybara.
Le B. Paul Fimanoya.

Les soixante-quatre autres martyrs appartenaient à la confrérie du Rosaire.

L'Illustrissime Père MARTINEZ DE MENDOZA

Evêque de Tortosa, de Plasencia et de Cordoue (*).

(1581)

Ce V. Père fut l'un des quatre fils que donna à l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le comte de Cabra, noble seigneur dont les cinq filles embrassèrent aussi notre Règle au monastère de Baëna. Admis jeune encore au couvent de Saint-Paul de Cordoue, il fut, de là, envoyé à Séville pour suivre les cours. Pendant ces études, il s'acquit l'estime et l'admiration des Frères par ses heureuses qualités. De retour à Cordoue, on lui confia l'office de chantre, à cause de sa belle voix, de sa dévotion et de son assiduité au chœur. Mais les talents dont Dieu l'avait orné ne permettaient pas de le laisser longtemps dans les exercices ordinaires de la vie conventuelle.

A peine fut-il éligible pour les charges qu'on le nomma Prieur du couvent de Xérès, puis de celui de Sainte-Catherine, à Jaen, et ensuite de celui de Sainte-Croix, à Grenade, où l'on commença plus particulièrement à remarquer la solidité de sa vertu et son grand fonds de piété et de religion. Il était si dépouillé de tout, qu'en hiver il se contentait d'une simple couverture, souffrant le froid en esprit de pénitence, et tenait sa chambre dans un dénûment d'autant plus remarquable qu'il recevait fréquemment, dans cette même cellule, les visites de l'archevêque, du président, des auditeurs et conseillers de la ville.

Le P. Martinez fut encore deux fois Prieur de son couvent, et, chose assez singulière, deux fois aussi gouverneur de tout l'état de ville, grâce à la bienveillance du duc de Sezza, son parent, qui le fit substituer à sa place dans cette charge d'honneur.

Nommé provincial, en 1655, par le Chapitre de Xérès, il fit à pied, bien qu'issu d'une des premières familles d'Espagne, la visite des couvents de sa Province. Pendant son gouvernement, ce grand religieux se montra en tout et partout un modèle de vertu, ses fils

(*) Lopez, 3e partie; l. I; c. 47.

n'avaient qu'à jeter les yeux sur lui pour voir ce qu'ils devaient faire. D'un port majestueux, de belle taille, grave et sérieux avec les grands, humble et débonnaire avec les petits, très exact, en outre, à ses devoirs d'état et de règle, comme aux jeûnes, aux veilles et aux abstinences, il était à la lettre le supérieur accompli.

Son Provincialat venait de s'achever quand le roi catholique Philippe II le nomma à l'évêché de Tortosa en Aragon. Le P. Martinez occupa ce siège quatorze ans. Le Pape Pie IV ayant convoqué la dernière session du concile de Trente, notre savant prélat s'y rendit et honora cette assemblée, aussi bien que son habit religieux, par les exemples de sa piété et les lumières de sa sagesse. Il se montra, en particulier, protecteur des religieux et zélateur de leurs privilèges, voyant dans les différents Ordres des auxiliaires précieux dont le concours devenait de plus en plus indispensable à l'Eglise. Voilà pourquoi il insista avec force pour qu'on leur conservât ce qu'ils avaient si dignement mérité.

De retour en Espagne, il fut transféré à l'évêché de Plasencia, l'un des plus convoités. Il y resta quatre ans. Philippe II ayant ensuite présenté l'archevêque de Valence, Jean de Ribéra, pour l'évêché de Cordoue, avec le titre de Patriarche d'Antioche, réserva cet archevêché à notre prélat ; mais la première nomination n'eut point d'effet, et le P. Martinez fut lui-même élevé sur le siège de Cordoue.

Ce nouveau poste le rapprochait de ses frères, les religieux de Saint-Paul, au milieu desquels il s'était formé à la piété et à la religion ; en prenant possession de son siège, il voulut d'abord se rendre chez eux. Une grande foule l'escortait, quand une femme du peuple, élevant la voix pour le féliciter, s'écria : « Bienvenu soit parmi nous Fr. Mar-« tinez de Mendoza ! » A cette exclamation, l'Evêque, joyeux, se tourna de son côté : « Vous dites bien, répondit-il, et vous m'appelez comme « il faut, car je tire toute ma gloire de ma qualité de religieux. » Cette belle répartie édifia tous les assistants. Le Père passa la nuit au couvent. Ayant remarqué combien la sacristie était petite et incommode, il résolut de la refaire à ses frais et consacra, en effet, à cette œuvre, la somme de sept ou huit mille ducats. La mort qui l'enleva prématurément ne lui laissa pas le temps d'achever.

Le lendemain, on le conduisit en grande pompe à sa cathédrale, et dès le premier jour il donna des marques illustres de sa vertu et de ses bons desseins pour la conduite de son diocèse. Il commença par régler sa maison : ses domestiques étaient bien formés à tous les

usages, tous fréquentaient les sacrements. Sa demeure ressemblait plutôt à un couvent qu'à un palais épiscopal.

Le pieux prélat officiait avec beaucoup de modestie et de gravité; on assure qu'il n'avait point son semblable en toute l'Espagne. Aux principales fêtes, il assistait aux Matines de la cathédrale, célébrées à minuit. Comme il avait la voix belle et forte, il tenait à ce que l'office fût célébré gravement, donnant lui-même le ton et la cadence que réclamait la solennité et que le chœur devait suivre sans autre avertissement. Sa piété ne put jamais souffrir que l'on fît les cérémonies à demi, et il rappelait à ce sujet que les cérémonies bien faites honoraient Dieu et inspiraient des sentiments dignes de sa grandeur, tandis que le laisser-aller le déshonorait et jetait un grand discrédit sur l'Eglise. C'est pourquoi il tenait beaucoup à ce que les jeunes lévites fussent soigneusement instruits sur ce point.

Après Matines, il prolongeait longtemps encore son oraison devant le Très Saint Sacrement auquel il était très dévot. Rien de ce qui se rapportait à son culte ne le laissait indifférent. On aimait à voir chaque année avec quelle piété il suivait les processions de la Fête-Dieu, revêtu de ses habits pontificaux, modeste et recueilli comme un ange. Sa seule vue était une prédication pour son peuple, qu'il aimait lui-même à célébrer cette solennité avec toute la pompe désirable, en faisant distribuer des largesses à ceux qui s'étaient distingués dans l'ornementation des reposoirs.

Le samedi des Rameaux, il se retirait dans une petite chambre attenante à l'église; il y passait la Semaine Sainte dans le silence et la prière. Mais l'une de ses joies les plus douces, c'était de venir goûter quelques jours de repos au milieu de ses Frères. Il arrivait alors au couvent de Saint-Paul, et là, comme le dernier des novices, il suivait exactement les exercices de la maison, et recevait même la discipline aux jours de férie de la main de l'hebdomadaire. D'autres fois il s'en allait à *Scala-Cœli*, hors de la ville, au couvent sanctifié par le Bienheureux Alvarès, qu'il honora grandement toute sa vie. C'est à sa munificence que l'on doit la châsse magnifique qui renferme les reliques du saint. Le V. Prélat aimait à célébrer la messe à son autel et à prolonger ses prières devant le reliquaire du Bienheureux qu'il couvrait ensuite de ses baisers et faisait pieusement vénérer aux assistants.

Tous les vendredis et quelques jours en carême, il couchait sur la dure. Il portait également un cilice en forme de scapulaire. Dans sa

dernière maladie, il dut le quitter sur l'ordre des médecins; néanmoins il le redemanda et voulut même l'emporter dans la tombe.

Mais la sagesse du prélat parut surtout dans ses œuvres de miséricorde. La première année de son arrivée à Cordoue fut une année de disette et d'épidémies. On vit alors chaque jour sortir deux mulets chargés de provisions, destinées aux différents curés de la ville pour être distribuées à leurs pauvres. Lui-même prit à ses frais les visites des médecins, et payant en outre de sa personne, il venait s'asseoir au chevet des malades auxquels il laissait, avec de bonnes paroles, de larges aumônes. Les secours qu'il répandit de la sorte furent si considérables, qu'on ne s'expliquait pas comment les revenus de son évêché y pouvaient suffire. On criait au miracle, et l'on disait partout que le pain et l'argent se multipliaient entre les mains de Monseigneur comme autrefois les cinq pains et les deux poissons dans celles des apôtres.

Toutefois, l'évêque n'avait garde d'oublier les besoins supérieurs des âmes. Possédant à un très haut degré les qualités de l'homme apostolique, il se faisait souvent entendre dans sa cathédrale, tonnant fortement contre les vices et exhortant efficacement aux pratiques de la vertu.

L'an 1581, la sécheresse était si grande au mois d'avril, qu'une famine semblait imminente. On fit des prières dans la ville pour obtenir la pluie, mais le ciel restait toujours serein; la consternation était générale.

L'évêque, avec son cœur de père, ressentant plus vivement que les autres ce fléau de Dieu, résolut de fléchir sa miséricorde en cette manière.

Ayant considéré ces paroles du Roi-Prophète : « *Ex ore infantium* « *et lactentium perfecisti laudem :* Vous avez, Seigneur, tiré la perfec- « tion de votre louange de la bouche des enfants et de ceux qui sont « à la mamelle. » Puis, ces autres : « *Propter miseriam inopum et* « *gemitum pauperum, nunc exurgam :* Je me leverai maintenant, « touché de la miséricorde des indigents et du gémissement des « pauvres. » Et enfin, celles-ci : « *Desiderium pauperum exaudivit* « *Dominus :* Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres. » Le vertueux prélat ordonna une procession de petits enfants qu'il envoya prendre aux écoles, avec un certain nombre de pauvres recueillis dans le même but.

Un de ses prêtres ouvrait la marche, portant la croix voilée de

noir. Les enfants suivaient ; les chantres de la cathédrale venaient ensuite, chantant les Litanies composées pour la circonstance par l'évêque. Après l'invocation de chaque saint on intercalait ce verset : « *O verè Deus, trinus et unus, exaudi preces populi hujus, dans « pluviam, quam petit humus :* O vrai Dieu, un en trois personnes, « exaucez les prières de ce peuple en nous donnant la pluie que la « terre demande. » Cette prière était accompagnée d'un chant si dévot, qu'on ne pouvait l'entendre sans verser des larmes.

Le saint prélat fermait les rangs, suivi de tout le personnel de sa maison épiscopale, avec un maintien si humble et si pénitent, qu'à le voir on était pénétré de componction. Il sortit de son palais, pieds nus, le cilice sur la chair, vêtu du plus pauvre habit qu'on put trouver au couvent de Saint-Paul où il l'avait fait demander. Ceint d'une méchante lisière et un chapeau tout usé sur la tête, il marchait les yeux baissés et le visage mouillé de larmes. Il suivit ainsi la procession avec un cœur contrit et un extérieur tout humilié, excitant le peuple par son exemple à la pénitence. On accourait en foule pour voir un spectacle si extraordinaire. La procession se rendit d'abord dans notre église de Saint-Paul, puis à celle des Pères Jésuites et se termina à la cathédrale. En rentrant dans son palais, l'évêque fit distribuer une aumône abondante à tous les pauvres qui avaient répondu à son appel.

Les suites d'une action si touchante furent vraiment miraculeuses ; car, bien qu'il ne tombât pas une seule goutte de pluie durant l'année, et que les blés semblassent perdus, néanmoins il arriva que les récoltes, loin d'être endommagées par une sécheresse si pernicieuse, furent plus abondantes que jamais. Une mesure de blé pesait un tiers de plus que l'ordinaire et avec la farine on fit beaucoup plus de pain que de coutume.

Ce grand miracle ne fut reconnu qu'après la mort de celui qui en avait été l'auteur ; l'évêque, étant tombé malade peu après cette dévote procession, passa de cette vie avant le temps des récoltes. Il se prépara très saintement à la mort : dès qu'il sentit son mal augmenter, il demanda les derniers Sacrements et pria ses Frères de Saint-Paul de ne point l'abandonner. Un des chanoines de sa cathédrale lui donna le saint Viatique, et le pieux prélat eut encore la force de rappeler aux membres de son Chapitre leur obligation de tendre à la perfection. Tous les assistants pleuraient d'émotion. Il ordonna en outre de déposer son corps dans la sacristie de notre

couvent lorsqu'elle serait achevée, tout en manifestant sa volonté d'être enterré dans la sépulture commune des religieux. Ayant ainsi disposé toutes choses, il rendit son âme bénie à son Créateur le 1er juin, jour de l'Octave du très Saint-Sacrement, l'an 1581. Au même moment la cloche de la chapelle du B. Alvarès, pour l'honneur duquel il avait tant travaillé, sonna d'elle-même au couvent de *Scala-Cœli*. A la vérité, ce prodige se renouvelait à la mort de chaque religieux, mais ce prélat n'étant point de la maison, la merveille parut d'autant plus remarquable.

Nos Pères de Saint-Paul s'attendaient, conformément aux ordres du défunt, à posséder son corps. Mais les chanoines firent tant d'opposition que, pour le bien de la paix, il fallut le leur abandonner. Ils l'enterrèrent honorablement, entre le chœur et le presbytère, avec les autres Evêques de la même église. Cette mort fut grandement pleurée dans le diocèse, surtout par les pauvres qui perdaient le plus charitable des Pères.

Le roi catholique, Philippe II, témoignait une grande estime au prélat; et si la mort ne l'eût sitôt ravi, Sa Majesté le destinait à l'archevêché de Séville. Le célèbre Jérôme-Baptiste de Lanuza, très saint évêque de notre Ordre, fait une honorable mention du P. Martinez de Mendoza au Prologue de ses excellentes *Homélies*, et rappelle à ce sujet une correction bien méritée qu'il adressa un jour dans sa cathédrale à un prédicateur. Celui-ci, la prenant en mauvaise part, osa lui répondre : « Que votre Seigneurie y prenne garde ; je « suis le ministre de la parole du Seigneur, et je prêche publiquement « en ce moment. » A quoi l'Evêque répliqua : « Ce n'est pas la « parole de Dieu que vous prêchez, mais la vôtre ; et c'est pour cela « que vous détruisez plutôt que vous n'édifiez, et qu'au lieu d'être « un modèle de piété, vous êtes un sujet de scandale. »

Quinze jours après son décès, une sainte religieuse du monastère de la Mère de Dieu à Baëna, priant pour le repos de son âme, eut révélation qu'elle était sortie du Purgatoire. Ce qui nous donne sujet de remarquer que, quelque éclatante qu'eût été la sainteté de ce prélat aux yeux des hommes, Dieu néanmoins trouva quelques taches à purifier avant de l'admettre à jouir de la vue de sa divine Face.

La V. Sœur FÉLICIENNE DE JÉSUS du Tiers-Ordre séculier, à Lima(*).

(1660-1664)

Félicienne de Jésus naquit à Truxillo, au Pérou, en 1660, de parents honnêtes et pieux, qui vinrent se fixer à Lima où ils élevèrent leurs enfants en toute piété. Dès son plus jeune âge, la petite Félicienne mit tous ses soins à conserver sans tache la blanche robe de son innocence baptismale, et pour y réussir avec plus de perfection, elle résolut de faire partie du Tiers-Ordre de Saint-François ; mais, dans une vision extatique, Notre-Seigneur lui montra lui-même les livrées de saint Dominique qu'elle reçut bientôt après.

Félicienne avait été en rapports très intimes avec sainte Rose, récemment décédée, et elle marchait sur ses traces d'un pas si ferme qu'on s'attendait à la voir devenir sa vivante image. On remarquait, en effet, entre ces deux âmes des traits frappants de ressemblance. Comme sa sainte amie, elle recherchait la solitude et le silence, parlait peu, toujours avec tant de poids et de sagesse qu'elle satisfaisait d'un mot à toutes les demandes et édifiait grandement les personnes qui l'abordaient. Surtout elle évitait avec soin la vue et l'entretien des hommes, quelque pieux qu'ils fussent. En même temps, elle s'étudia au parfait dépouillement des choses de la terre. Quand sa mère, réduite à un état voisin de l'indigence, n'eut pour vivre d'autres ressources que le travail de Félicienne, celle-ci n'en devint pas plus avide des biens de la fortune. Elle se contentait d'assurer le présent, pratiquant à la lettre l'excellente maxime de saint Paul : *contenti præsentibus*, sans sollicitude pour le lendemain. Elle donna un jour une belle preuve de ce désintéressement. On lui avait commandé un magnifique travail, dont le prix lui fut remis au moment de la livraison. Félicienne n'avait alors besoin que de la moitié de la somme pour payer son loyer : elle accepta ce qui était nécessaire et refusa absolument le reste.

(*) Melendez, *Tesoros de las Indias*, t. III, p. 746.

Dieu l'en récompensa. Quelque temps après, la sainte fille se trouva dans une grande gêne ; discrète toujours et amie de sa chère pauvreté, elle ne demandait rien à personne. Elle s'en alla prier dans notre église devant l'image de S. Dominique de Soriano, et lui représenta avec confiance, qu'étant sa fille, elle devait trouver en un si bon père un secours dans sa détresse. Elle se vit à l'heure même exaucée. Derrière elle, un homme se tenait en prières ; cet inconnu l'aborde poliment, et lui demande si elle n'aurait besoin d'aucun secours. L'humble et modeste Félicienne lui avoua son état, et reconnut à la question de ce chrétien charitable l'intervention merveilleuse de saint Dominique. Elle en fut encore plus convaincue, quand cet homme lui promit de pourvoir chaque jour à son entretien. Cette véritable pauvre de Jésus-Christ dépensait d'ailleurs si peu qu'elle ne pouvait être une grande charge pour son bienfaiteur.

Notre-Seigneur se plaisait ainsi à exercer sa confiance et à lui donner des marques de sa bonté. Il lui fit même entendre ces paroles pleines d'amour et de tendresse : « Ne t'afflige point, ma fille, de ce que tu « es pauvre, car je ne manquerai jamais de pourvoir à ta nécessité. »

Un religieux de notre Ordre, le P. Diégo d'Ayala, favorisé de dons extraordinaires, vit une fois en esprit plusieurs âmes qui aimaient et servaient Dieu dans la perfection. Au milieu d'elles, il distingua Félicienne et observa que ce qui la rendait si chère au cœur du divin Maître, c'était son esprit de pauvreté. Peu après, ce Père fit naufrage en revenant d'un voyage en Espagne. Au moment même, notre pieuse Tertiaire le vit monter au ciel entouré d'anges et tout radieux.

L'austérité et les rigueurs de Félicienne allaient de pair avec celles de sainte Rose. Elle avait eu le bonheur, non seulement de jouir de sa conversation et d'apprendre d'elle-même le secret de ses pénitences, mais encore de vivre quelques années dans sa maison, entretenant son jardin et le petit ermitage qu'elle y avait dressé pour y vaquer plus librement à la contemplation des choses célestes. Sa nourriture ordinaire était le pain sec, sa boisson l'eau toute pure et en petite quantité. Elle disait, à ce propos, qu'il fallait imiter Jésus-Christ, et pour cela, nous persécuter continuellement, en cessant d'être à nous, pour être tout à lui. Vivant de ce principe, elle ne respirait que souffrance et austérité. Elle dormait très peu, assise sur un grabat formé, comme autrefois celui de sainte Rose, de quelques cannes entre lesquelles elle mettait des morceaux de bois raboteux ou des tuiles cassées, et même des chardons et des ronces. Toutes les nuits

elle se mettait en sang à coups de discipline, couvrait ensuite son corps de rudes cilices, et, douleur inconcevable, elle tourmentait sa tête par une couronne d'épines très aigües qu'elle serrait étroitement et tenait cachée sous son voile. Elle ajoutait encore à cela une croix de fer, garnie de trente-trois pointes, en mémoire des trente-trois années que notre Sauveur avait souffert pour nous sur la terre ; elle appliquait cette croix sur ses épaules, ce qui la rendit si courbée qu'elle ne pouvait qu'à grand'peine lever la tête.

Un tel martyre semblait encore peu de chose à cette âme généreuse. Insatiable d'immolation, elle demandait sans cesse à Dieu de souffrir davantage ; et Dieu l'exauça. Un jour, il lui apparut et lui prédit que bientôt elle recevrait, de sa main, un cilice autrement douloureux que celui qu'elle portait sur ses reins. Félicienne comprit qu'il s'agissait d'une participation toute singulière à la Passion du Sauveur. En effet, c'était l'heure de la puissance des ténèbres et les douleurs de l'enfer allaient l'environner.

Il ne se peut dire combien la servante de Dieu eut à souffrir de la part des démons. Trente-huit ans durant, ils ne cessèrent de la molester par des visions dangereuses pour la sainte vertu, et par des spectres horribles qui ajoutaient quelquefois les blessures aux injures et aux menaces. Jamais son courage ne se démentit. Elle se moquait des explosions de rage de tant de démons acharnés contre une faible fille. D'un mot, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, elle les terrassait. « Va-t-en, sac de malice » disait-elle à l'esprit superbe ; et souvent il n'en fallait pas davantage pour le repousser dans l'abîme. Toutefois, ce procédé ne la mettait pas toujours à l'abri de leurs coups. Les démons, chassés une première fois, revenaient plus nombreux. Alors commençaient pour Félicienne des heures d'angoisse indicible : c'étaient des cris, des hurlements et un tumulte épouvantable. De toutes les épreuves auxquelles la sainte fille fut soumise, aucune ne lui fut plus douloureuse. Mais Dieu veillait sur elle, et pour lui rendre ses frayeurs plus supportables, il ne permettait pas à Satan de la molester sans relâche, mais successivement et par intervalles. Quelquefois, ces visions horribles étaient suivies de brûlures très cuisantes ou d'un froid très violent ; après quoi les cris recommençaient, et cela si régulièrement qu'au moment de l'attaque une voix mystérieuse l'avertissait de se tenir prête.

Une fois entre autres, le prince de l'armée infernale, voulant tenter un suprême effort, vint accompagné d'un plus grand nombre de

démons avec un fracas épouvantable. Leur dessein était de la faire tomber dans le désespoir ou de l'exciter à l'impatience : mais Félicienne conduisit avec adresse le gouvernail de sa nacelle et ne fléchit pas un seul instant. Toutefois, comme elle ne se sentait pas soutenue par la force secrète de la main du Seigneur, elle se tourna vers lui en se plaignant amoureusement de ce qu'il l'avait abandonnée. Point de réponse. Elle s'adressa à la Mère de miséricorde, son refuge assuré au temps de la tribulation : elle n'en reçut aucune consolation. Enfin, ne sachant que devenir, elle se mit humblement à genoux et, animant sa prière de toute l'ardeur possible, elle s'écria : « Vous « savez, Seigneur, combien grande est ma faiblesse, et l'inégalité de « mes forces en présence de la fureur de ces loups : je le sais pour- « tant, parce que c'est vous qui m'avez donné cette lumière, vous « pouvez me délivrer de ces dangers; j'espère, Seigneur, que vous le « ferez et que votre main, toute forte, me retirera de la puissance de « ceux qui me persécutent. Mon Dieu, ne livrez pas aux bêtes les « âmes de ceux qui vous aiment et qui confessent votre nom ! » Puis, se tournant vers la sainte Vierge, elle ajoutait : « Mais pourquoi, « m'abandonnez-vous, ô Marie, Vous qui avez toujours été mon « refuge? Pour quel temps réservez-vous ce secours dont j'ai tant « besoin à cette heure ? Vous le savez bien, cette misérable créature « choisirait de mourir mille fois plutôt que de consentir au plus « petit péché. »

Elle implorait avec la même angoisse l'assistance des apôtres et de ses saints de prédilection. Enfin, le Seigneur, fléchi par ses larmes et ses prières, lui apparut tout resplendissant de lumière, tel qu'il était le jour des Rameaux, au moment de son entrée triomphale à Jérusalem, comme pour lui faire connaître qu'il la rendait elle-même victorieuse de ses adversaires. Il avait en sa compagnie sa très pure Mère et les saints apôtres : mettant en fuite, par l'éclat de sa face, cette troupe d'esprits de ténèbres, il remplit sa fidèle épouse de joie, et lui dit, avec une douceur et une majesté ineffables, ces paroles qu'il adressa autrefois à Madeleine : « Allez en paix. » La vision disparut, et Félicienne ressentit depuis lors une force extraordinaire pour résister aux tentations les plus violentes des démons, toujours acharnés contre elle.

La sainte fille endura cette épreuve jusqu'à la mort, non sans consolation, à la vérité. Sa pureté virginale, loin de se flétrir dans des combats si opiniâtres, devint au contraire si belle et si éclatante que

l'Epoux céleste en fut épris. Un jour qu'elle faisait oraison dans la chapelle et devant l'image de Notre-Dame du Rosaire, la Madone lui parla et lui demanda si elle ne voudrait point se fiancer mystiquement avec son divin Jésus. Confuse et toute surprise, l'humble Sœur répondit qu'elle ne méritait point cette faveur, « mais d'autre part, ajouta-t-elle, je ne puis refuser ce que votre bonté offre à une aussi vile créature. » La très sainte Vierge lui passa alors un magnifique anneau au doigt, en même temps qu'elle la présentait à son Fils pour qu'il daignât l'accepter en qualité d'épouse.

Une de ses sœurs déclara, dans la suite, lui avoir vu souvent cet anneau au doigt sous forme d'un petit cordon d'or : ce qui la surprit d'autant plus qu'elle n'ignorait pas combien Félicienne chérissait la pauvreté et était éloignée de porter des joyaux de prix. Cette faveur ne fut point la seule. Une fois, en entendant la messe, elle vit Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparaître à l'élévation de l'Hostie ; à partir de ce moment, elle ne cessa plus de jouir de sa divine présence. Il se tenait à ses côtés, l'accompagnait partout, et, dans ses heures d'accablement et d'impuissance, il la regardait d'un œil si doux et si consolant en lui montrant sa croix, qu'elle oubliait à l'instant toutes ses peines. Une autre fois encore, elle l'aperçut suivi d'une grande multitude, plein de majesté et de grâce, tel qu'il dut être à son entrée triomphale à Jérusalem. « Approche-toi, ma fille », lui dit-il en levant la main pour la bénir ; « c'est en toi que j'ai mis « mes complaisances à cause de ton humilité et de l'amour que tu « me portes. »

Ces deux mots résument toute la vie de Félicienne. Elle prouva son amour à Jésus par sa générosité à souffrir, et son humilité par les bas sentiments qu'elle eut toujours d'elle-même. En voici un exemple. Un certain gentilhomme qui l'estimait beaucoup eut la dévotion de la peindre : ne voyant pas d'autre moyen pour y réussir, il feignit d'être malade et la fit prier de venir par charité le consoler. Félicienne s'y rendit volontiers, mais dès qu'elle s'aperçut de la supercherie, elle prit congé en disant : « Ce serait mieux, monsieur, de vous « moquer de l'original ; et, il n'est point à propos qu'il reste au « monde quelque trait d'une figure aussi peu gracieuse que la « mienne. » C'est encore par humilité qu'elle triompha des embûches de Satan. Un jour il lui apparut en forme de crucifix, tout éclatant de lumière, et lui commanda d'approcher pour recevoir l'impression de ses plaies. L'humble fille découvrit aussitôt la fourberie satanique

et mit en fuite, plein de honte et de confusion, le prince de l'orgueil. Mais plus elle se reconnaissait indigne des grâces du ciel, plus elle en recevait.

Dieu avait pour cette bien-aimée des attentions délicates et prévenantes. A l'époque des réjouissances publiques à Lima, la Vénérable Sœur se trouvait d'ordinaire dans d'étranges angoisses et son âme passait alors par des épreuves plus accablantes. Or, un jour, étant sortie, elle rencontra un jeune enfant portant l'image d'un *Ecce Homo*, si bien représenté que la pieuse fille s'en trouva tout attendrie. — « Combien le vendez-vous, » demanda-t-elle ? — « Tant », répondit le petit inconnu. C'était beaucoup plus qu'elle n'avait. — « Je serais bien en peine de vous donner cette somme, reprit-elle; « mais venez chez moi, je vous abandonnerai de bon cœur mes « modiques ressources. » L'enfant la suivit, et lui laissa le tableau : « Gardez-le, dit-il, puisque Notre-Seigneur veut rester avec vous. »

Un fait semblable lui arriva dans une autre circonstance. Elle était allée jusqu'au port de Callao, à deux lieues de Lima, rendre visite à une amie. Cette dame avait chez elle un Christ en relief dont ma vue fit une telle impression sur Félicienne qu'elle pria secrètement son bon Maître de ne point permettre qu'elle retournât sans cette dévote image. Il était déjà tard ; on allait se quitter, quand tout à coup, son amie lui dit de son propre mouvement : « Dieu vous « conduise, Sœur Félicienne ; mais emportez donc avec vous ce « crucifix, il vous servira de compagnon. » On imagine avec quel empressement et quelle reconnaissance elle accepta le présent ! De retour à Lima, elle plaça le christ dans sa chambrette et l'honora toujours depuis avec une confiance que Dieu récompensa souvent par des signes miraculeux.

Mais les plus douces grâces et les attraits les plus puissants que la Vénérable Sœur recevait de Jésus, provenaient de sa présence au T. Saint Sacrement. Un volume entier ne suffirait pas à relater les faveurs vraiment surprenantes dont elle était l'objet. Elle communiait tous les jours : et ces grâces lui étaient journalières. Que de fois Notre-Seigneur lui apparut sous les emblèmes les plus touchants ! Un jour, pendant son action de grâces, elle le vit tenant en main une chaîne d'or pour l'enlacer. « Maintenant, lui disait-il, tu me seras « tellement unie que rien au monde ne sera capable de te séparer de « moi. » Son bon ange l'assurait aussi que le démon n'aurait jamais de prise sur elle, parce qu'elle était toute à Dieu.

Sa dévotion envers la sainte Eucharistie devint si ardente qu'elle ne pouvait plus vivre sans cette manne céleste. Quand ses grandes maladies la retenaient dans sa chambre, on la voyait se mettre à genoux avec tout le recueillement possible pour communier spirituellement et vaquer à ses dévotions ordinaires. Quelques amies lui obtinrent de l'archevêque l'autorisation d'entendre la messe chez elle et d'y communier. Félicienne, au comble de ses vœux, passait le jour et la nuit en oraison dans cette chambre devenue pour elle un paradis anticipé, et où les saints du ciel la favorisaient de leurs caresses et de leurs entretiens. Elle aimait d'un amour de prédilection le glorieux S. Joseph, qu'elle appelait naïvement son parrain.

Sainte Gertrude avait également une bonne place dans son cœur. Un jour, agenouillée devant une image représentant la sainte au moment où un ange lui décochait une flèche, Félicienne pressée du même désir d'aimer son Dieu, s'écria: « O ma bonne sainte, priez, « s'il vous plaît, cet ange de me lancer une flèche embrasée de « l'amour de mon Epoux. » A l'instant même, elle se sentit frappée si fortement qu'elle tomba à demi-morte. Ne pouvant contenir les flammes qui la dévoraient, elle sortit pour prendre l'air et donner libre cours à ses élans. Cette grâce sensible lui dura plusieurs jours, accompagnée des langueurs d'amour, de tendresses et de douceurs que ceux-là seuls peuvent comprendre qui aiment Dieu de toute leur âme.

Notre Vénérable Sœur fut aussi très dévote à sainte Catherine, martyre. Elle se reconnaissait grandement redevable à sa protection : aussi ne négligeait-elle aucune occasion de lui témoigner son affectueuse reconnaissance. Pendant l'espace de trente ans, elle mit tous ses soins à décorer son image exposée dans l'église du couvent de la Madeleine, et quoiqu'elle en fût très éloignée, jamais pourtant elle ne manqua à ce devoir de piété.

La vie de cette vertueuse fille de S. Dominique n'avait été qu'un long tissu d'épreuves et de souffrances : ce fut aussi par là qu'elle allait la couronner. Atteinte, douze ans avant sa mort, d'une maladie terrible, elle la supporta avec une patience, une fermeté et une tranquillité admirables. La méditation de la Passion de Jésus-Christ, dont elle parlait avec une lumière et une éloquence toute divine, lui communiquait cette grande force et ce courage invincible. Elle éprouvait parfois des dégoûts si insurmontables pour la nourriture, qu'elle passait des jours entiers sans rien prendre : d'autres fois, elle s'en

privait par esprit de mortification. Cette pratique lui était si ordinaire, que l'une de ses sœurs, la voyant un jour manger un fruit, en fut toute surprise et conçut quelque mépris pour sa vertu. Félicienne connut sa pensée intime. « Ma Sœur, lui dit-elle doucement, il n'y a « nulle imperfection à manger ce fruit. Dieu me l'a envoyé et me « donne en même temps appétit pour le manger, bien que je n'en « eusse aucune envie. Je l'accepte de sa divine bonté qui veut bien « permettre à une pauvrette comme moi d'user de ce qu'il accorde « généralement à tous les hommes. » La Sœur, se voyant reprise avec tant de sagesse, corrigea son sentiment et eut plus de respect pour la sainte malade qu'elle reconnut si éclairée et si clairvoyante.

Le démon lui apparut un jour, pour la tenter encore de désespoir. « Tu seras damnée, lui dit-il, tu n'as été toute ta vie qu'une hypocrite, « et après ta mort tu reviendras publier toi-même ta condamnation « en punition de tes tromperies et illusions. » Cette tentation lui fut une torture indicible, bien qu'elle y résistât avec la grâce du Seigneur, renvoyant l'ennemi avec son apostrophe ordinaire : « Va-t'en, sac « de malice ; va dans l'abîme où la justice de Dieu t'a précipité ! » Néanmoins, elle en était fatiguée outre mesure. « Je voudrais bien « mourir, disait-elle un jour à son confesseur, et remettre mon âme « entre les mains de mon Epoux, car ces pensées m'obsèdent, et je « crains le danger. » Le Père la consola et l'anima si bien à la souffrance qu'elle s'écria, pleine de ferveur et de résignation : « Oui, « oui, toujours davantage ; je ne veux ni mourir, ni vivre, mais seu- « lement que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi. » Dans une autre rencontre, elle disait encore : « Je me trouve tellement unie à « la volonté de Dieu, qu'en dépit de mes maux qui restent inexpli- « cables, je me soumets entièrement à ses desseins sur moi ; et si je « considère les bienfaits dont il m'a comblée, mes souffrances ne me « paraissent plus rien en comparaison des peines, des châtiments et « de l'enfer même que je mérite. »

Enfin ses maux arrivèrent à leur comble. Notre angélique Félicienne reçut très dévotement les derniers sacrements, et sans perdre la sérénité de son âme, elle rendit à Dieu son esprit en invoquant de cœur et de bouche le très saint Nom de Jésus. C'était le 1er juin 1664. Son corps resta beau et flexible comme celui d'une personne vivante. Ses obsèques furent magnifiques : tout ce que Lima renfermait de plus illustre et de plus noble tint à honneur d'y assister. On porta la pieuse dépouille dans l'église du couvent du Rosaire pour être

inhumée dans le chapitre des religieux, auprès de l'endroit où sainte Rose avait été déposée.

Dieu réunissait ainsi dans la mort celles qui avaient été si étroitement unies sur la terre.

La V. Sœur MARIE-ROSE GENERALI

Religieuse converse du Monastère de Sainte-Catherine à Sienne (*)

(1648-1680)

Toute la vie de cette servante de Dieu est mélangée de tels traits de la protection et des faveurs de la glorieuse Vierge, qu'en la lisant nous serons pleinement persuadés de ce que dit S. Bernard : nous devons honorer Marie de toutes nos forces, parce que son adorable Fils a voulu que nous recevions par elle les grâces qu'il nous a destinées.

La tige de notre Rose fut vraiment épineuse. Son père, pauvre laboureur du territoire de Sienne, était d'un caractère violent; il aurait peut-être étouffé dès sa naissance sa nouvelle fille, dans le dépit de n'avoir pas d'enfants mâles, si sa femme, sur le point de mettre au monde, n'eût quitté le toit conjugal. Ne sachant pourtant où se réfugier, cette pauvre mère se vit contrainte d'errer à l'aventure, en pleine campagne. C'est là, dans l'abandon et la solitude, qu'elle donna le jour à celle qui devait être si semblable au Nouveau-né que l'Ecriture appelle la fleur des champs et le lis des vallées. On la nomma Apollonie au saint baptême, qu'elle reçut le lendemain de sa naissance (1648). Son père se radoucit d'abord, mais pour retomber bientôt dans ses emportements. Contrainte de cacher cette petite créature, sa mère l'enfermait dans des granges à foin ou dans une étable, ne lui donnant le sein qu'une seule fois le

(*) Mémoires de Sienne.

jour et encore fort à la hâte : aussi, faisait-elle souvent la remarque, que, sans un secours très particulier de Marie, son enfant serait morte d'inanition, de froid ou de quelque accident fâcheux, comme il faillit arriver un jour où une mare d'eau se forma soudain dans la grange à la suite d'une grande pluie.

A peine Apollonie eut-elle atteint l'âge de raison, qu'elle tourna vers sa Mère du ciel son cœur et ses pensées. Les habitants du pays étaient admirablement édifiés de voir cette jeune enfant si dévote à Marie; car, malgré le rude travail que son père lui imposait sans relâche, elle dérobait toujours quelques moments pour aller dans les chapelles du voisinage satisfaire sa dévotion.

Aux pieds des autels de cette divine Consolatrice des affligés, elle reçut un attrait si fort pour la chasteté que, dès l'âge de sept ans, toutes ses maximes d'agir et sa conduite inspiraient l'amour de cette vertu. A treize ans, elle fit vœu de virginité devant une image de Notre-Dame du Rosaire, et il parut bien que son offrande était agréée, par l'assistance qu'elle reçut pour conserver ce précieux trésor au milieu des tentations les plus violentes.

Un jour, en faisant paître son troupeau, l'innocente bergère découvrit sous de vieilles masures une image de la sainte Vierge qui avait joui autrefois d'un grand culte dans toute la contrée. Cette heureuse trouvaille devint pour Apollonie une source abondante de grâces. L'une des plus remarquables fut, sans contredit, celle de sa vocation à l'état religieux. Cette humble villageoise, sans directeur, sans appui ni éducation d'aucune sorte, n'ayant en outre qu'une complexion très délicate, ne pouvait connaître les avantages de la vie religieuse, encore moins espérer d'y entrer. Cependant, il plut au Seigneur de vaincre tous les obstacles. L'un de nos Pères du couvent de Sienne étant venu donner une mission dans son village, remarqua l'innocence et la solide vertu d'Apollonie. Il en fit aussitôt un rapport avantageux à nos Sœurs de Sainte-Catherine de la même ville. Ces bonnes Mères firent venir la jeune fille. Sa seule présence, ou plus encore un secret mouvement de Dieu, opéra tellement dans leurs cœurs que, malgré la pauvreté de leur maison, la faible complexion et le peu de santé de la jeune fille, elles la reçurent toutes avec grande joie. Trois mois après son entrée, la postulante revêtit l'habit des Sœurs converses, le jour même de la fête de notre saint Patriarche, en 1668.

Comment décrire les saintes dispositions intérieures qui accompa-

gnèrent cette vêture ? On pouvait s'en faire une idée au recueillement tout angélique que montra la pieuse fille au moment de la cérémonie. Trois heures entières, elle resta à la même place, immobile comme une statue, le cierge d'une main et le crucifix de l'autre, avec un visage radieux où venaient se refléter la joie et l'ardeur de son âme. On lui donna le nom de Sœur Marie-Rose, en l'honneur de Sainte Rose nouvellement béatifiée, et pour satisfaire aussi sa tendre dévotion envers l'image de la Vierge qu'elle avait découverte, et qu'on venait de placer tout récemment dans une petite chapelle, bâtie sur ses instances, et dédiée à Notre-Dame de la Rose.

Pour rendre ses mœurs conformes à la profession religieuse, notre jeune novice se montra l'une des plus exactes dans l'observance des Règles, notamment du silence. Elle s'appliquait avec promptitude et plaisir à tout ce qu'on lui ordonnait. A ses yeux, ses Sœurs étaient autant d'épouses de Jésus-Christ, et cette pensée lui inspirait pour toutes un amour plein de respect.

Le 5 août de l'année suivante, elle fit profession solennelle entre les mains de la Révérende Mère Jérôme Viridi, qui n'espérait rien que de grand et de saint de cette dévote fille de la Vierge. Ses prévisions ne furent point trompées.

Sœur Marie-Rose commença par où tant d'autres religieuses seraient bien aises de finir. Déjà, elle pratiquait un détachement si absolu, qu'à l'exemple de S. Paul, elle appelait de tous ses vœux la dissolution de son corps pour s'unir éternellement à son Bien-Aimé. Dès le jour de sa profession, la mort fut l'unique objet de ses aspirations, et si l'obéissance ne l'eût retenue, volontiers elle eût demandé au Seigneur d'accepter son âme en même temps que ses vœux. Mais Dieu voulait un plus long exercice des vertus religieuses, parmi lesquelles la pieuse converse se proposa l'obéissance comme étant la principale et l'indispensable vertu de son état. « Ah ! mon cher « Epoux, s'écriait-elle souvent, accordez-moi par votre bonté cette « vertu si nécessaire de l'obéissance ! » C'était le pôle qui la dirigeait en toutes ses actions. Quelque attachement qu'elle eût d'ailleurs à ses dévotions particulières envers la Sainte Vierge, elle abandonnait tout, de grand cœur, dès que pour l'éprouver on les lui défendait. Les signaux de la communauté lui étaient sacrés, toutes les Religieuses étaient à ses yeux autant de Supérieures, par l'humble soumission avec laquelle on la voyait exécuter tous les services demandés. Vainement le démon essaya-t-il de troubler son exactitude sur ce point ; Sœur Marie-Rose resta toujours victorieuse en obéissant.

Cet esprit de dépendance avait sa source dans une humilité profonde. Assurément, rien de plus naturel que cette vertu, étant considéré l'état précédent de la pieuse Sœur, sa naissance et son éducation ; mais elle savait la rendre surnaturelle par le motif dont elle l'animait, et plus encore en ne se glorifiant point des dons précieux que Dieu lui prodiguait. Jamais on ne vit religieuse plus reconnaissante du bienfait de sa vocation. « Eh ! quoi, répétait-elle, une « chétive villageoise devenue l'épouse du Roi du Ciel ! Ah ! quelle « miséricorde ! » Pour en témoigner à Dieu son humble gratitude, elle célébrait chaque année l'anniversaire de sa profession avec une solennité pleine de religion. Souvent aussi elle pleurait amèrement : « Je me sens trop indigne de tant de grâces que je reçois, disait-elle ; « ma place est sous les pieds de Judas. » Cette conviction la maintenait dans une crainte salutaire et l'obligeait de recourir à sa puissante protectrice pour obtenir le don de la persévérance.

De là son grand attrait pour la prière, cet unique soutien des âmes humbles. Son directeur, homme éclairé, la poussa dans cette voie et lui permit de consacrer deux heures chaque jour à l'oraison mentale. Une application toujours plus exacte à tous les devoirs de son état, une étude continuelle de plaire à Dieu, démontraient que son oraison n'était point stérile. Elle s'y livrait, en effet, avec tant d'amour, de confiance, de foi vive que tout son corps en recevait les impressions, par la modestie, l'ardeur et la joie qui éclataient sur son visage.

La sainte présence de Dieu la pénétrait le reste du jour, d'une manière si douce et si peu absorbante qu'elle l'aidait à faire son ouvrage, quelque embarrassant qu'il fût d'ailleurs. En servant au réfectoire, Sœur Marie-Rose considérait dans la Supérieure et les Religieuses Jésus-Christ et ses disciples ; ce qui la tenait dans une modestie angélique et la rendait plus soigneuse à ce que tout fût parfaitement à point. Si elle préparait à la cuisine, elle considérait, dans les charbons ardents ,ou le feu du purgatoire qui afflige, ou le feu du divin amour qui embellit et enflamme les âmes, et ces réflexions la maintenaient dans une tranquillité et une patience admirables. Etait-elle au chœur ? Elle le considérait comme un vrai paradis, par les louanges, les adorations rendues au T. S. Sacrement en union avec celles des Bienheureux dans la patrie, ce qui lui causait une jubilation toute céleste. Alors sa face devenait si belle et si pleine de majesté, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer. Enfin, en tout et

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

partout, elle unissait son cœur à son Epoux. « A quoi pensons-nous? « disait-elle quelquefois. Nous délaissons notre bon Maître. Venons « donc nous entretenir avec lui, allons à lui avec confiance par « l'oraison. » A cette fin, elle avait composé des cantiques spirituels qui élevaient doucement son âme, pendant que ses mains s'employaient au service de ses compagnes. Cette pratique lui donnait une estime profonde pour le travail ; et elle avouait que c'était là, en effet, son paradis sur terre. Quand on se recommandait à ses prières : « Bien, répondait-elle, j'offrirai à cette intention mon travail manuel « de la journée », tant elle était convaincue que le travail imposé par l'obéissance était la clef du ciel.

Ainsi attentive à Jésus-Christ par des actes continuels de vertus, Sœur Marie-Rose semblait toute consumée de ce feu qu'il est venu répandre sur la terre. Son cœur ne respirait que l'amour pour lui. Après avoir passé les nuits entières dans l'exercice de l'oraison, elle était obligée, comme tant d'autres saints, de prier son Epoux de modérer ses ardeurs, afin de goûter un peu de sommeil pour reprendre allègrement les offices laborieux de la journée. A l'entendre répéter ces douces paroles : « Jésus, mon amour ! » on se sentait pénétré de ses flammes. Ses lèvres, semblables à celles de l'Epouse, étaient toutes colorées de ce feu divin. Elle ne savait parler que de la nécessité, des moyens et des motifs d'aimer Dieu. Quand elle dictait des lettres, on n'y voyait d'autres caractères que ceux de son amour pour Dieu ; et lorsqu'elle réfléchissait sur la tiédeur des âmes et leur ingratitude, elle éprouvait des douleurs si cuisantes et un si grand abattement, qu'elle ne pouvait prendre d'autre nourriture que celle de ses larmes.

De cette source féconde de la divine charité découlaient, comme autant de ruisseaux, une véritable tendresse pour le prochain, une dévotion solide pour l'adorable Sacrement et une faim insatiable de souffrances.

Notre bonne Sœur, en effet, chérissait ses compagnes à tel point que rien n'était capable de la consoler lorsqu'elle leur voyait quelque défaut. Alors cette plaintive colombe ne cessait de gémir, de pleurer et de prier pour leur amendement ; que de fois des changements subits et extraordinaires furent les heureuses suites de sa charité et de son zèle ! Si l'une ou l'autre d'entre elles tombait malade, elle la servait avec patience, la consolait avec grâce et adoucissait tous ses maux par les sentiments de résignation qu'elle lui inspirait. Son père

fut le premier à profiter du véritable amour que lui portait sa sainte fille. Atteint d'une maladie cruelle, il dépérissait de jour en jour. Mais sa charitable fille, sachant bien qu'il n'était guère disposé à paraître devant Dieu, versa tant de larmes et de prières, fit tant de mortifications, qu'elle lui obtint un an de délai; et en mourant, cet homme laissait bonne espérance de son salut.

Sa dévotion envers l'auguste Sacrement de l'autel allait de pair avec son zèle. Elle honorait Jésus-Hostie par des visites fréquentes et régulières et se délassait de ses fatigues en lui ouvrant son intérieur avec simplicité, amour et confiance. On a remarqué qu'afin de le faire plus intimement, elle cherchait le lieu le moins éloigné du Tabernacle, et souffrait avec peine d'être dans une chambre trop distante de l'église. Les lumières qu'elle recevait dans ce Sacrement d'amour étaient si vives et si pénétrantes, qu'elle le désirait sans trêve; mais elle s'y disposait comme une vierge prudente. Néanmoins, quelque ardents que fussent ses désirs, l'obéissance réglait absolument ses communions. Elle s'approchait de la sainte Table deux ou trois fois la semaine, suivant l'avis de son directeur; et jamais aucune de ses occupations, même les plus absorbantes, ne l'empêchèrent de recevoir son Seigneur et de se jeter, comme elle le disait, à corps perdu dans ce vaste océan de miséricorde. Elle se présentait à la suite des Sœurs avec un visage rayonnant de bonheur; puis elle entrait dans un recueillement si profond, qu'on voyait bien qu'elle goûtait abondamment les délices de Celui qui fait les siennes d'être avec les enfants des hommes. S'il fallait interrompre son action de grâces pour aller promptement à ses offices, elle le faisait par esprit d'obéissance, en disant alors avec autant de simplicité que de confiance à Notre-Seigneur : « Mon aimable Jésus, je ne puis pas demeurer « plus de temps ici avec vous : venez donc s'il vous plaît présente- « ment avec moi. » Elle savait que nous ne pouvons jamais mieux témoigner notre gratitude pour Dieu, qu'en accomplissant sa volonté de bon cœur et en le servant dans la personne de notre prochain.

Ce pain céleste, appelé par un prophète un pain de douleurs, parce qu'il est le fruit et le mémorial de toutes celles du Sauveur, laissait dans l'âme de Sœur Marie-Rose une vive impression des peines et des travaux de Jésus, et il lui était comme impossible de n'y pas penser, surtout dans la nuit du jeudi au vendredi, qu'elle passait pour cette raison sans pouvoir dormir. Non contente d'assister à une messe, elle expédiait si sagement ses affaires, qu'elle trouvait du temps pour en

entendre plusieurs ; et, toute pénétrée de la Passion du Sauveur, elle se sacrifiait avec lui sur l'autel par la vive douleur qu'elle en éprouvait. Cette sainte fille, nous l'avons vu, avait eu le même sort que notre divin Rédempteur. Dès sa plus tendre jeunesse elle vécut dans les peines et dans les croix : *In laboribus a juventute mea*, pouvait-elle répéter après le Prophète. A l'âge de huit à dix ans, elle jeûnait les carêmes entiers au pain et à l'eau, couchait sur la dure ou sur des épines et s'infligeait de rudes disciplines. Au monastère, l'obéissance réglait ses austérités ; mais elle obtint d'ajouter aux jeûnes des Constitutions, celui du lundi et du samedi, avec l'abstinence perpétuelle de viande, et la permission de se discipliner trois fois chaque nuit, à l'imitation de notre glorieux Père. Des chaînes de fer armées de pointes aiguës, qu'elle portait sur son corps, augmentaient ses douleurs. En un mot, elle se traitait si impitoyablement que ses austérités, jointes à ses pénibles travaux et à ses infirmités continuelles, l'auraient conduite rapidement au tombeau, sans une assistance toute particulière du Ciel.

Néanmoins, tant de douleurs ne pouvaient parvenir à étancher sa soif de souffrances. Voilà pourquoi les peines intérieures aussi bien que le crucifiement extérieur lui étaient également en estime et en vénération. Au milieu des sécheresses, des aridités et des ténèbres, privée de la vue intime et si suave de son Epoux céleste, affligée, abattue et languissante, elle rejetait constamment les consolations d'ici-bas : « Que l'Epoux fasse de moi tout ce qu'il lui plaira, « s'écriait-elle, il me suffit de ne point l'offenser et d'être toute « sienne par l'amour ». Elle disait ordinairement qu'elle avait beaucoup plus d'obligation à son père qui l'avait toujours maltraitée, qu'à sa mère qui la caressait, « car les croix et les peines, ajoutait-elle, « en me rendant conforme à notre divin Jésus crucifié, me faisaient « mériter son amour et ses grâces. » Dans cet esprit, elle chérissait d'un amour de préférence une Sœur converse du monastère qui, par son humeur capricieuse, exerçait rudement sa patience dans leurs offices communs. La bonne Sœur Rose souffrait tous ses rebuts et ses emportements déraisonnables avec douceur et tranquillité d'âme ; et lorsque cette chère compagne fut assaillie d'une maladie qui la cloua longtemps sur son lit, elle la servit comme un ange de Dieu.

Telles étaient les vertus dont Notre-Seigneur avait orné l'âme de cette pauvre villageoise. Comme elle se croyait redevable à Marie de la grâce de sa vocation, sa piété était ingénieuse à trouver tous les

moyens imaginables de lui en témoigner sa reconnaissance. Elle gagnait les cœurs des petites pensionnaires pour leur inspirer la dévotion du Rosaire. Recevait-elle quelque objet du dehors, avant d'en faire usage, elle accourait le déposer sur son autel en signe de filial hommage, et comme pour protester qu'elle ne s'en servirait qu'à la gloire de son adorable Fils.

Son humble confiance aux mérites de cette Mère des vrais enfants de S. Dominique lui fit dire un jour qu'elle ne lui avait jamais rien demandé sans l'obtenir sur-le-champ. On en eut souvent la preuve, en la voyant, par exemple, reprendre soudainement ses forces épuisées, après s'être traînée péniblement devant le tableau de la Madone.

Le don de prophétie ne fut pas l'une des moindres grâces que cette sainte religieuse ait reçue du ciel. Sa vie est mélangée de beaucoup de faits qui en sont des preuves incontestables. Un jour, le R. P. Sébastien Conti, jésuite, étant venu lui recommander l'illustre Dame Lucrèce Rospigliosi, dangereusement malade dans une autre ville, Sœur Rose lui fit connaître qu'elle venait de mourir. Le fait était vrai : car ce Père reçut peu après les nouvelles de cette mort, arrivée quelques moments avant que Sœur Rose la lui eût indiquée. Elle connut aussi d'avance le temps et le jour de sa propre mort. « Je mourrai, « affirmait-elle, avant telle et telle religieuse qui vous semblent plus « près que moi du tombeau. »

Le 24 mai 1680, elle fut atteinte de sa dernière maladie. Sa patience, sa douceur et sa reconnaissance s'alliaient admirablement avec le désir véhément de posséder son Dieu. « Ah ! que mon Epoux tarde à venir ! » répétait-elle. Le médecin protesta qu'il ne connaissait rien à son mal. C'était en effet un mal tout céleste, qu'aucun remède de la terre ne pouvait guérir. Ses actes d'amour étaient continuels. Elle voulut qu'on la revêtît de son habit religieux qu'elle couvrait de baisers par respect et reconnaissance pour le bienfait de sa vocation. Trois jours avant de mourir, elle dicta au V. Religieux qui avait favorisé son entrée en Religion une lettre des plus touchantes pour l'en remercier une dernière fois.

La veille de l'Ascension, elle reçut le saint Viatique dans les sentiments de la plus tendre piété. Deux jours après, elle se fit administrer avec une foi si vive qu'elle baisait dévotement l'endroit de ses mains qui avaient reçu l'onction sainte. Et après s'être recommandée amoureusement à Marie, elle rendit joyeusement son âme à Celui qui l'avait enrichie de tant de vertus. Ce fut le samedi, 1^er^ juin de

l'année 1680. Elle était dans la trente-troisième année de son âge, et en avait passé douze en Religion.

La nouvelle de cette mort se répandit, rapide comme l'éclair, dans toute la ville : le peuple accourut en foule dans l'église; ce qui rendit impossible l'exposition du corps qu'on dut laisser dans l'intérieur du monastère. Les chanoines de la cathédrale présidèrent la cérémonie des funérailles, et descendirent eux-mêmes dans le caveau la dépouille mortelle de la servante de Dieu.

Un fait très remarquable eut lieu au moment même de l'ensevelissement. Un sang liquide et vermeil se mit à couler des lèvres de la défunte, en si grande abondance qu'on fut le recueillir dans des fioles pour le conserver.

Il plut à Notre-Seigneur de manifester la gloire de cette humble converse par des miracles. Une Sœur tourière, appelée Marie Pilli, était tombée dans un état de folie furieuse à la suite de chagrins qu'elle n'avait pu surmonter. Depuis douze ans, on la tenait enfermée et souvent même enchaînée très étroitement. On vit alors s'accomplir la prédiction de Sœur Marie-Rose qui, pour consoler la communauté d'une épreuve si douloureuse, avait dit qu'elle espérait bien que Dieu, pendant sa vie ou après sa mort, exaucerait enfin ses prières pour cette pauvre affligée. Peu de temps après son décès, la malade revint complètement en santé. D'autres religieuses reçurent des marques analogues de sa protection dans les cas les plus graves, en faisant usage des objets qui lui avaient servi. C'est ainsi que Dieu exalte les humbles et montre qu'il ne fait acception de personne.

LE MÊME JOUR

1236 — A Maëstricht, mourut le B. GUINAND, l'un des premiers Frères Prêcheurs qui honorèrent la Flandre par leurs vertus, leurs prédications et leurs miracles. On raconte de lui ce trait : Durant un de ses priorats, il n'avait pas de vin à offrir à des Religieux de passage, toutefois il commanda au Frère cellier d'en apporter. Celui-ci répondit qu'on en manquait depuis trois jours. Sur les instances du saint Prieur, ce Frère obéit et trouva le tonneau rempli d'un vin excellent qui servit aux hôtes et suffit longtemps à la Communauté. — (Choquet, *de Sanctis Belg.*, c. 12.)

1254 — A Cracovie, en Pologne, le B. VITE, disciple de S. Hyacinthe et grand imitateur de son zèle et de ses vertus. Le roi de Lithuanie, Mendoc, ayant feint d'embrasser la foi catholique, le pape Innocent IV lui envoya pour évêque cet homme apostolique ; mais dès que l'ordre fut rétabli, ce perfide renonça publiquement à la religion et persécuta les princes chrétiens, ses voisins. Il s'en prit même au saint évêque qu'il traita très indignement de parole et de fait, jusqu'à le chasser de ses terres. Le bon Pasteur s'applaudissait d'avoir été trouvé digne de souffrir des affronts pour Jésus-Christ et son Eglise ; il retourna dans son couvent de Cracovie, et y termina ses jours en odeur de sainteté. Les miracles opérés à sa mort furent si nombreux, que ses Frères déposèrent son corps dans la même tombe que celle de S. Hyacinthe.

Bzovius en fait une honorable mention au premier tome de ses Annales, et rapporte trois miracles des plus éclatants que Dieu opéra pour honorer les mérites de son serviteur. Le premier est la guérison d'une jeune fille de Cracovie laquelle, abandonnée des médecins et sur le point de rendre l'âme, fut recommandée par son père à S. Hyacinthe et au B. Vite : aussitôt la malade recouvra la santé. L'autre est celle d'un gentilhomme de la même ville, nommé Vistas, qu'une fièvre aigüe avait aussi réduit à l'extrêmité. Il se recommanda aux mêmes saints, qui lui apparurent dans une admirable beauté, l'un revêtu des ornements pontificaux et l'autre des habits de son Ordre. S'approchant du malade : « Levez-vous, Vistas notre fils, lui dirent-« ils ; au nom de Jésus-Christ nous vous guérissons de votre maladie : venez « avec votre mère rendre vos vœux à notre tombeau. » Le troisième miracle s'opéra en faveur de la femme du comte de Brez, tourmentée cruellement des douleurs de la goutte. Cette vertueuse dame s'adressa avec confiance à nos deux saints, et après avoir eu la consolation de les voir resplendissants dans la gloire, elle fut instantanément délivrée de son mal, en 1829, le jour de la fête de S. Bernard.

— Au même couvent de Cracovie mourut encore le B. ZEGOC. Il était fort engagé dans les liens du monde, bien qu'ecclésiastique, lorsqu'un jour, touché par un sentiment particulier de dévotion, il s'en alla visiter à notre couvent les saints corps de S. Hyacinthe et du B. Vite ; et s'approchant pour baiser leur sépulcre, il sentit une si douce odeur s'en exhaler que son âme en resta toute pénétrée. Dès lors, fut prise sa résolution de quitter les chaînes du siècle pour courir à l'odeur de ce céleste parfum. Il revêtit l'habit dans ce même couvent où, après s'être rendu digne par ses travaux des consolations que Dieu promet à ceux qui le servent de tout leur cœur, il assura, entre autres merveilles à la gloire de ces deux saints, avoir maintes fois senti cette même odeur dont il avait plu à Dieu de se servir pour l'attirer à la Religion. Ce V. Père mourut vers la fin du premier siècle de l'Ordre. — (Bzovius, n. 2.)

125. — En Angleterre, le V. P. GUILLAUME d'ALTON ou d'ALTONA, ainsi nommé de la ville d'Alton son pays natal, située non loin de Southampton. Il prit l'habit à Winchester et fit des progrès si remarquables dans les Lettres qu'on l'envoya à l'Université de Paris dont il devint l'une des gloires. Etienne de Salanhac, dans son catalogue des Docteurs de cette fameuse Université, lui assigne le huitième rang et le place immédiatement avant S. Thomas d'Aquin. Tous nos écrivains ont loué à l'envi la grande érudition de ce digne religieux. On peut voir dans Echard la longue énumération des travaux qu'il a laissés sur l'Ecriture-Sainte. Ce sont des commentaires qui embrassent les principaux Livres de l'Ancien Testament, et des éclaircissements sur certains passages de l'Evangile de S. Matthieu. Le R. P. Guillaume d'Alton florissait au XIII^e^ siècle. — (Echard, I, 244.)

127. — A Barcelone mourut le R. P. ARNAUD SÉGARA, très digne disciple à Paris du B. Albert-le-Grand, l'un des premiers provinciaux de la Province d'Espagne et fondateur du couvent de Girone. Il avait reçu l'habit dans celui de Barcelone, et se rendit si recommandable qu'on le regardait comme l'un des plus grands hommes de son siècle. Le roi Jacques le Conquérant le choisit pour son confesseur, et l'on raconte, à ce sujet, que ce prince, qui entretenait des relations illicites avec une personne de son royaume, se présenta un jour au saint tribunal, avant de livrer bataille aux Maures. Le V. Père refusa de lui donner l'absolution, quelque promesse que le roi lui fit de ne plus pécher avec cette femme, s'il n'avait une volonté positive et ferme de la répudier entièrement. Le prince ne voulut rien promettre, et le Père, de son côté, persista dans le refus de l'absolution. Il lui donna une simple bénédiction en pleurant de le voir si dangereusement exposer sa vie et le salut de son âme, et priant Dieu de le conserver comme cela arriva ; car ce prince fondit sur les Maures et remporta une glorieuse victoire. Ce fut le roi lui-même qui raconta plus tard ce fait, louant grandement la fermeté qu'avait montrée dans cette circonstance le saint religieux.

Le V. Père Arnaud vécut encore quelques années dans son couvent de Barcelone, occupé à enseigner la théologie à ses frères. Il y mourut en grande opinion de sainteté vers 1270. — (Diago, l. II, c. 6.)

13.. — Dans la Province d'Allemagne le V. Père HELVIC, très pieux et très savant religieux, lequel s'étudiant soigneusement à découvrir les perfections de Dieu dans les merveilles de la nature, composa un docte ouvrage *des exemples et comparaisons des choses*. Là, passant en revue toutes les créatures animées et inanimées avec leurs lois, leurs mœurs, et toutes les règles qui régissent le monde visible, il en tire un cantique de louanges à l'honneur du Créateur, pour embraser les cœurs des hommes de son amour Les dix livres de cet ouvrage débutent par des passages de l'Ecriture, très

appropriés à un pareil sujet, et se terminent par des considérations pleines de piété et de confiance, qui excitent le lecteur à travailler à l'acquisition du souverain Bien, objet et fin de toute la création.

Ce travail a été publié et est généralement connu sous le nom du Père Jean de Saint-Géminiano, autre religieux de notre Ordre : mais il est hors de doute que le Père Helvic, bien plus ancien que lui, en est le véritable auteur. Voici, en effet, les premières paroles du Prologue : « *Ego inter Fratres Ordinis Prædicatorum minimus, nomine Helvicus, natione teutonicus, de multarum rerum exemplis, quæ diversis hominum moribus et actibus adaptantur, præsens opusculum dedi; et librum de exemplis et similitudinibus rerum ipsum intitulavi, exemplum sequi desiderans Patris nostri B. Dominici, de quo inter alia legitur, quod ubicumque conversabatur, ædificatoriis affluebat sermonibus, et abundabat exemplis, quibus ad amorem Christi, sæculive contemptum, audientium animi flecterentur.* C'est-à-dire : « Moi, Helvic de nom, Allemand de nation, et le moindre de « tous les Frères de l'Ordre des Prêcheurs, ai composé cet ouvrage des « exemples de plusieurs choses qu'on peut adapter aux différentes mœurs et « actions des hommes, et je lui ai donné le titre de *Livre des exemples et des « similitudes des choses*, désirant suivre les traces de notre B. Père « S. Dominique, dont on lit qu'il abondait dans ses conversations en discours « d'édification, en exemples et comparaisons, toutes propres à porter ceux « qui l'écoutaient à l'amour de Jésus-Christ et au mépris du monde. » Ces paroles sont très claires, encore que le V. Père ne dise pas à quelle époque il a écrit. Ce qui est certain, c'est que l'ouvrage est fort ancien, à en juger par ses vieux caractères gothiques ; et qu'avant de paraître, il dut rester fort longtemps dans quelque bibliothèque de l'Ordre. — (Echard.)

1314 — A Berne, mémoire d'un Religieux anonyme, singulièrement dévot à la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il composa une prière très tendre commençant par ces mots : *Regina cœli, quam pulchra es !* Reine du Ciel, que vous êtes belle ! et résumant tout ce qu'il y a de plus pieux, de plus poétique dans les hymnes, les antiennes et les répons des Offices de la sainte Vierge, sans en altérer ni le sens, ni la saveur. Il la termine par ces paroles : « *Tuum precare Filium pro tuo cœtu pauperum.* »

Ce Religieux vivait l'an 1314. — (Ant. Sen., *in Biblioth.*)

1526 — A Orléans, mourut le V. P. ANTOINE GUILLEMET, célèbre Prédicateur, profès du couvent de Rennes où il fut Prieur ainsi que dans celui d'Argentan. Envoyé à Orléans pour combattre l'hérésie luthérienne qui commençait à se répandre, ses prédications apostoliques lui attirèrent la haine des nobles et principaux de la cité qui étaient déjà infectés d'hérésie. Ils l'arrêtèrent et le jetèrent dans un horrible cachot où il mourut de misère et de privations, mais en grande odeur de sainteté, le 1er juin 1526. Son

corps, rendu à nos Pères, reçut les honneurs de la sépulture dans la chapelle de S. Pierre-Martyr de notre église. — (*Mémoires de Rennes.*)

155. — A Ségovie décéda dans la paix le V. P. LOUIS de CASTILLE, homme d'un rare mérite, digne de prendre place parmi les plus illustres religieux qui, par leur science et leur piété, ont soutenu l'éclat de cette sainte maison, la première que notre B. P. S. Dominique fonda lui-même en Espagne. — (Lopez, 3e p., l. 1, c. 32.)

1359 — A Paris, mourut la V. Mère PERNELLE ou PETRONILLE de PELLETOT, illustre par sa naissance et recommandable par la sainteté de sa vie. Elle fut la septième Prieure du royal monastère de Poissy ; et, vu sa rare piété et sa sagesse consommée, on lui confia la conduite des princesses Marguerite de France, fille du roi Jean, et Marie de Bourbon. Elle leur donna l'habit de la Religion à toutes deux, et prit grand soin de les bien instruire. Leurs vertus firent la gloire de leur maîtresse et comblèrent son âme de consolations. Pendant son priorat, cette V. Mère eut un bonheur, et son monastère une gloire, peut-être uniques. On vit alors, en même temps à Poissy, sept princesses, dont six du sang royal de France, et toutes petites-filles ou nièces de Saint Louis, savoir : les Sœurs Marguerite de France et Marie de Bourbon ; Marie de Clermont, fille de Robert de Clermont, comte de Clermont, fils de Saint Louis ; Isabeau de Valois, sœur du roi Philippe de Valois; Isabeau d'Artois, petite-nièce de S. Louis ; Isabeau d'Alençon, petite-fille du roi Philippe le Hardi ; et enfin Sœur Marie de Bretagne, fille du duc de Bretagne et de Yolande, reine d'Ecosse, comtesse de Montfort. On peut donc très justement appliquer à cette sainte et auguste maison ces belles paroles du Prophète Isaïe : « *Erunt Reges nutritii tui, et Reginæ nutrices tuæ* : Les Rois seront vos nourriciers et les Reines vos nourrices » en vous confiant leurs enfants pour sucer le lait de la piété et être élevées dans l'esprit du Seigneur et dans les maximes de l'Evangile ; ce qui se faisait d'une manière si édifiante et si chrétienne qu'on ne savait quelle chose admirer davantage ou la grandeur de la naissance ou l'éclat des vertus.

La V. Mère Pétronille fut sept ans Prieure de ce monastère, mais elle ne mourut pas en cette charge, contrairement à ce que porte la liste des Prieures où il est dit qu'elle décéda l'an 1351, le 31 mai. C'est une erreur et on aura probablement pris la fin de son priorat pour celle de sa vie.

La clôture, dans ce temps-là, n'était pas observée aussi rigoureusement qu'elle le fut depuis la célébration du concile de Trente. On ne sait quelle affaire pressante contraignit cette excellente religieuse de venir à Paris ; surprise par sa dernière maladie, elle y mourut le 1er juin, au lendemain de la fête de sainte Pétronille sa patronne, l'an 1359. Elle fut enterrée dans notre église de Saint-Jacques, derrière le chœur. Voici l'épitaphe gravée sur son sépulcre :

Hic jacet corpus Religiosæ Dominæ Sororis Petronillæ de Pelletot, nobilitate generis et vitæ sanctitate commendabilis quæ quondam laudabiliter rexit monasterium sororum Beati Ludovici de Pissiaco, Priorissa ibidem existens spatio septem annorum, ac in eodem Monasterio religiosam et exemplarem vitam ducens spatio quinquaginta sex annorum, tandem septuagesimum quintum vitæ suæ annum devote migrando in morte conclusit anno millesimo trecentesimo quinquagesimo nono, die sanctæ Petronillæ, cujus anima requiescat in pace.

« Ci-git le corps de la Religieuse dame Sœur Pétronille de Pelletot, recommandable par la noblesse de sa naissance et la sainteté de sa vie, laquelle ayant autrefois gouverné louablement pendant sept ans en qualité de Prieure le monastère des Sœurs de Saint-Louis de Poissy, et mené une vie exemplaire et religieuse pendant cinquante-six ans dans la même maison, passa dévotement de cette vie qu'elle termina par une heureuse mort, dans la soixante-quinzième année de son âge, l'an 1359, le jour de sainte Pétronille. »

Or ce mot *autrefois* marque assez qu'elle n'était pas actuellement Prieure quand elle décéda, outre qu'il est dit qu'elle passa cinquante-six ans dans ce monastère : ce qui ne pourrait être si elle était morte en 1351, car le monastère de Poissy ne fut habité par les Religieuses que l'an 1304, le lendemain de saint Jean-Baptiste, sous le généralat du Père Aimeric de Plaisance, et le pontificat de notre Bienheureux Pape Benoît XI. La même liste des Prieures du monastère assure que la Sœur Catherine de la Guignarde, qui succéda l'an 1351 à notre vénérable Pétronille, mourut la quatrième année de sa charge en 1354. Ce qui ne serait pas vrai, si la précédente qui ne mourut qu'en 1359, ainsi que porte son épitaphe, était encore Prieure. Il est donc très croyable que cette excellente Mère, cherchant plutôt à obéir qu'à commander, et se voyant déjà avancée en âge, se fit absoudre de son office pour céder la place à une plus jeune, voulant ainsi édifier la communauté par cet acte de modestie et d'humilité autant qu'elle l'avait fait étant en charge par sa sagesse et son bon gouvernement. — (*Mémoires de Poissy.*)

1375 — Au même monastère mourut le même jour, mais en 1375, l'illustre Mère ALIX DE SAUQUEVILLE. Ses vertus et ses grâces jetant un éclat extraordinaire dans cette royale maison la firent choisir pour être la gouvernante et la maîtresse de deux princesses : Sœur Marguerite de France et Sœur Marie de Bourbon, que la Vénérable Mère Pétronille avait revêtues de l'habit de la Religion. Elle leur imprima si fortement dans le cœur les leçons de la vertu, qu'elles ont été la gloire de ce monastère. Sœur Marie de Clermont, seconde Prieure du monastère, et princesse du sang, étant devenue aveugle, la Mère Alix en prit un soin tout particulier jusqu'à son décès. Elle gouverna enfin tout le monastère en qualité de Prieure avec un si grand zèle du bien commun, qu'étant devenue infirme, et ne pouvant plus y travailler comme

elle le désirait, elle se fit absoudre de sa charge par le Père Provincial de France, et après s'être purifiée de plus en plus par la patience, elle reçut la récompense de ses soins et de sa charité en 1375. — (*Mémoires de Poissy.*)

1377 — Au même monastère mourut encore fort saintement la Sœur MARGUERITE DUPLEYS que ses vertus rendirent très digne de son nom ; elle a été une fleur très agréable par sa bonne odeur et par la beauté de son innocence, et, ce qui est encore plus admirable dans les personnes de son sexe, elle posséda une science fort étendue, jointe à la plus profonde humilité. Elle se servait très avantageusement de ce savoir, source de vanité chez tant d'autres, pour son progrès spirituel et pour celui des autres ; car fervente en l'amour de Dieu, et singulièrement zélée pour son service, elle instruisait les Sœurs avec beaucoup d'onction des devoirs de la Religion, des cérémonies de l'Eglise et de l'intelligence des Offices divins. Ce fut une supérieure très exacte et très vigilante, et une infirmière très charitable : elle eut surtout admirablement la grâce de préparer saintement les Sœurs et de les aider au dernier passage. Elle montra par sa conduite qu'elle savait pratiquer ce qu'elle avait si souvent enseigné, mourant après des actes réitérés de contrition, de foi, de soumission à la volonté divine, de confiance et d'amour de Dieu, le 1^er^ juin 1377. — (*Mémoires de Poissy.*)

158. — Au Monastère de Santarem en Portugal, décéda la V. M. ANNE de la CARRIERE. C'était une fille de haute naissance dans le monde, ornée de fort belles qualités, lesquelles flattant son esprit, lui firent passer plusieurs années dans l'attente de quelque parti favorable pour s'établir avec éclat. Mais Dieu, lui dessillant les yeux par la lumière de sa grâce, lui fit connaître la vanité de son attente, de sorte qu'elle résolut de tout abandonner pour son amour et de se consacrer à son service dans quelque monastère. Ce désir la pressa si fort que, sans autre conseil que celui du Saint-Esprit, elle s'enfuit une nuit de la maison, un crucifix à la main, et s'en alla au monastère de nos Sœurs où elle prit l'habit, au grand étonnement de toute la ville. Sa ferveur était grande, mais sa complexion délicate, et sa vie antérieure lui faisait un peu craindre les austérités de la Religion. Elle se vainquit si complètement elle-même qu'elle ne cédait jamais à ses inclinations et devint un modèle de perfection religieuse. Elle eut de grandes prises avec les démons, surtout la nuit de sa profession, mais elle remporta toujours sur eux une glorieuse victoire. Elle portait pour cilice une sorte de cuirasse en fer blanc dont les aspérités aiguës égalaient celles d'une rape. Son attention à Dieu était si profonde que, même pendant la maladie, elle passait les nuits entières en oraison, sans s'apercevoir que les Sœurs veillaient auprès d'elle. Elle mourut peu d'années après sa profession, mais chargée de tant de mérites, que sa tombe ayant été ouverte pour la sépulture d'une

autre Sœur, il en sortit une odeur céleste qui embauma toute l'assistance. — (Souza, 2e part., l. III, c. 34.)

1643 — A Bordeaux, au monastère de la Vierge, la vertueuse Sœur ANTOINETTE de SAINTE-CATHERINE. Elle était fille de M. de Gourgues, conseiller au Parlement de Bordeaux, et sœur d'un Président de même nom. A l'âge d'environ onze ans, cette très pieuse enfant, récitant un jour l'Office de la Sainte-Vierge dans une chapelle domestique, située à l'extrémité d'une galerie, aperçut trois dames qui s'y promenaient ; la principale de ces dames lui fit signe d'approcher. Elle obéit et s'avança pour la saluer ; cette dame l'exhorta à la dévotion et à la vertu, l'assurant qu'elle serait un jour religieuse. Comme elle s'en retournait, la petite Antoinette demanda à l'une des deux suivantes qui était cette Dame. « C'est, lui répondit-elle, la « Mère de Dieu, et nous sommes sainte Catherine et sainte Agnès, vierges « et martyres. » Cette réponse la surprit extrêmement et la combla de joie ; dès ce jour, elle n'eut plus qu'un désir, celui de plaire à Dieu, et elle n'attendait que le moment de se consacrer à son service.

Quelques années après, la M. Marie de Saint-Alexis étant venue de Toulouse fonder un monastère à Bordeaux, dans la plus étroite observance, Antoinette lui demanda l'habit l'une des premières et fut une des pierres fondamentales de cette sainte maison. On y menait une vie si austère, et on y éprouvait si bien les jeunes postulantes, qu'il fallait avoir un grand courage et beaucoup de ferveur pour être reçue. Celle-ci en témoigna tant, que n'ayant pu obtenir de ses parents, qui l'aimaient uniquement, la permission de se retirer dans le monastère, elle y courut à leur insu sans rien dire, et Dieu inspira à la V. Fondatrice de lui ouvrir les portes et de la recevoir malgré toutes les considérations humaines. Elle fit son noviciat comme une véritable fille de la Vierge, avec un tel mépris du monde, qu'oubliant entièrement la maison de ses parents, elle eût consenti à ne leur parler jamais. Aussi avait-elle un rare don d'oraison qu'elle entretenait par un parfait silence. Elle n'était âgée que de trente-trois ans lorsqu'une grande maladie vint mettre la dernière perfection à sa couronne ; au milieu de ses douleurs elle fit paraître une grande pureté de cœur et une entière conformité à la volonté de Dieu. Sa seule peine de conscience à ce moment était de ne pas avoir assez d'indifférence et de se sentir plutôt portée à désirer la mort que la vie, non pas pour voir la fin de ses souffrances, mais bien celle de son exil, et entrer en la possession de sa véritable patrie, ce qui arriva le 1er juin 1643. — *(Mémoires de Bordeaux.)*

II JUIN

Le Bienheureux SADOC et ses compagnons Martyrs (*)

(1260)

TYPE achevé de la vie apostolique, le saint Fondateur de l'Ordre des Prêcheurs vécut partagé entre la soif ardente du salut des infidèles et l'héroïque prudence qui l'obligea d'ajourner ses desseins. Il voulait, avant de permettre à l'arbre de produire tous ses fruits, qu'il fût d'abord bien enraciné. Cependant son zèle, plus vaste que le monde, se trouvait à l'étroit dans les limites de la chrétienté ; il entretenait les Frères de projets que ces derniers seuls devaient accomplir. « Nous irons, disait-il, « nous irons chez les Cumans. » Cette horde redoutée semble avoir excité d'une manière toute particulière sa sollicitude.

A l'époque du second chapitre général (1221), il crut le moment venu de donner pleine réalisation à ses rêves saintement ambitieux. Il savait qu'il approchait du terme de sa carrière, aussi voulut-il mettre le dernier sceau à son œuvre, en ouvrant devant ses fils le vaste champ des missions lointaines. Il jeta les yeux sur un personnage de mérite que la Providence venait de lui adresser.

Maître Paul de Hongrie, que les générations suivantes appelèrent le B. Paul, enseignait le droit canon à l'école de Bologne lorsqu'il obéit à l'inspiration d'entrer dans l'Ordre. En l'envoyant dans les contrées danubiennes, saint Dominique comptait sans doute sur lui

(*) Marchese ; Danzas ; Chodykiewicz, *de rebus gestis in provincia Russiæ*, p. 237 ; *Acta Sanctorum*.

pour l'évangélisation des Cumans. Dans les desseins de Dieu, Paul était réservé à un honneur plus grand, celui du martyre (1).

Le B. Sadoc, religieux d'une rare perfection, lui fut adjoint avec trois autres Frères; groupe bien restreint, mais que Dieu entendait multiplier, car il était formé d'hommes selon son cœur.

Nous avons fort peu de détails sur notre Bienheureux. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était d'origine slave, qu'il partagea les travaux du B. Paul de Hongrie et mérita, comme lui, la palme du martyre. Lorsque, sous la conduite de ce dernier, nos religieux furent arrivés sur le territoire hongrois, le B. Sadoc eut une apparition effrayante. Il se vit, la première nuit, entouré d'une multitude de démons qui vociféraient et disaient : « Vous venez donc détruire notre puissance » ; et se tournant vers les novices, recrutés sur le chemin : « Faut-il que ce soit par de pareils enfants ! »

Après avoir raconté avec ceux du B. Paul de Hongrie les travaux du B. Sadoc, l'histoire nous le montre associé en Pologne aux labeurs de saint Hyacinthe. En 1260, il était Prieur de Sandomir ; Prieur accompli, ayant dans le cœur, et souvent sur les lèvres, les exhortations touchantes de saint Dominique, exhortations que son âme avait bues autrefois avec une sainte avidité. Vers cette époque, les Scythes, encouragés par les Russes ennemis des Polonais, continuant leurs incursions, menaçaient d'écraser la Pologne. Sous la conduite de Nogayo et de Célébuca, ces hordes barbares avaient mis tout à feu et à sang dans la ville de Luban, saccagé le monastère des religieuses de Sainte-Claire, celui des moines de Cluny et jeté l'épouvante dans les pays environnants. Ils arrivèrent aux portes de Sandomir, ivres de carnage. La place, bien défendue, offrait une résistance qui semblait défier toute attaque. Par malheur, deux capitaines russes, plus désireux de piller que de combattre, tramèrent de concert avec l'ennemi une infâme trahison. Trop confiants dans leurs fallacieuses promesses, les Polonais firent une suspension d'armes et ouvrirent leurs portes. Les Tartares n'attendaient que ce moment. Ils entrent dans la ville et font un massacre général. Tout passa au fil de l'épée ou fut précipité dans les flots de la Vistule.

Or, la veille de ce jour, le Bienheureux assistait aux Matines, entouré des quarante-neuf religieux qui composaient sa communauté.

(1) *Voir* au XVII février.

A la fin de l'office, le novice désigné pour lire la page du martyrologe, énumérant les saints dont la fête arrivait le lendemain, allait commencer la lecture, quand tout à coup il aperçoit sur le livre ces mots écrits en lettres d'or : « *Sandomiriæ, passio quadraginta novem martyrum* : A Sandomir, la passion de quarante-neuf martyrs. » Très étonné, il hésite, s'arrête ; enfin dominant son émotion, il lit d'une voix tremblante la phrase mystérieuse. Les religieux se regardent et demeurent interdits. Le prieur demande le livre et constate par lui-même, inscrites sur la page, les lettres qui disparaissent presque aussitôt sous les yeux des autres Pères.

L'avertissement céleste fut compris ; le B. Sadoc le commenta en ces termes : « Frères bien aimés, ces paroles, sans aucun doute, sont « une annonce qui nous regarde. Nous formons le nombre de « quarante-neuf, nous sommes donc les athlètes, ici désignés, pour « entrer triomphants, demain même, dans la patrie, à la suite de « l'Agneau immolé depuis l'origine du monde. Notre bon Pasteur, « par une grâce de prédilection, nous invite à lui donner sang pour « sang, vie pour vie ; et les Scythes seront les instruments qui nous « procureront cette gloire, en nous frayant avec leurs épées le « chemin d'une vie immortelle, étrangère à toutes les vicissitudes « de celle d'ici-bas. Chaque jour, à chaque heure, pauvres exilés dans « cette vallée de larmes, ne rencontrons-nous pas fréquemment la « mort dont la sentence est toujours suspendue sur nos têtes ? « Quelle plus belle occasion de nous soumettre à son arrêt ? « Mourons donc pour Dieu de la main des Tartares ; notre sang « répandu sera le sang du martyre. »

Après cette exhortation, les Frères, dans l'attente, se purifièrent tous par le sacrement de pénitence et par mille actes fervents de contrition et d'amour. Munis ensuite du Pain des forts qu'ils reçurent ensemble pour la dernière fois, ils employèrent tout le jour suivant à se préparer au grand sacrifice. Le soir, lorsqu'après Complies, la communauté se développait en deux files dans la nef de l'église, au chant du *Salve Regina,* les ennemis firent soudain irruption, et leur fureur n'épargna aucun des religieux (1). C'est ainsi, dit la légende du bréviaire, qu'ils allèrent pleins d'allégresse achever devant le

(1) Voici leurs noms: VV. PP. Sadoc, Prieur; Paul, Vicaire; Malachie, prédicateur du couvent ; André, aumônier ; Pierre, jardinier ; Jacques, maître des novices ; Abel, procureur ; Simon, pénitencier : Clément ; Barnabé ; Elie ; Barthélemy ; Luc ; Matthieu ; Jean ; Philippe ; Joachim, diacre ; Joseph, diacre ; Etienne, diacre ; Thaddée,

trône de Dieu et de l'Agneau, dans le sang duquel ils avaient blanchi leurs vêtements, le cantique commencé sur la terre. Et l'oraison de la fête, paraphrasant le *Salve Regina*, nous fait dire : « Seigneur Jésus, « que la compatissante Vierge Marie, votre Mère, vous montre à nous « après les jours de notre exil, Elle que le B. Sadoc et ses compagnons « invoquaient sous le fer des infidèles, lorsqu'ils méritèrent de « recevoir de votre main cette palme du martyre après laquelle ils « avaient soupiré. »

« Au moment, écrit Jean de Réchac, où les Tartares se ruaient sur ces agneaux qui appelaient leur Mère, l'un d'eux, saisi de crainte, s'enfuit au clocher : mais entendant ses Frères qui continuaient le *Salve Regina* en montant au ciel, il redescendit aussitôt et présenta son cou à ces barbares. »

Des choses merveilleuses furent racontées à propos de ce triomphe. On aurait entendu les chants de la patrie succéder à ceux de l'exil. On aurait vu Celle que les Bienheureux martyrs invoquaient en mourant, sous le titre de Mère de miséricorde, de bénigne Avocate, leur ouvrir les portes du ciel. Ce fut après la mort de ces athlètes du Christ que s'établit dans l'Ordre l'usage de chanter le *Salve Regina* auprès du lit du religieux, placé sur l'extrême limite entre l'exil et la patrie : instance suprême mêlée à son dernier soupir, afin de supplier Marie de changer dans la possession éternelle du Fruit béni de ses entrailles les travaux et les épreuves de cette vallée de larmes. *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.*

Dieu ne tarda pas à manifester la gloire de ses généreux confesseurs. Des hommes dignes de foi ont affirmé avoir vu souvent briller sur l'église quarante-neuf étoiles resplendissantes; d'autres jouissaient d'un spectacle analogue dans l'intérieur de cette même église en voyant apparaître autour de l'autel, érigé en l'honneur des Bienheureux, tout autant de cierges magnifiques qu'aucune main humaine n'y avait placés. Au-dessus de cet autel, un grand tableau représente les martyrs agenouillés sous le manteau de Marie et tenant en main la palme, symbole de leur victoire.

sous-diacre; Moyse, sous-diacre; Abraham, sous-diacre; Basile, sous-diacre; David, clerc; Aaron, clerc; Benoît, clerc; Onuphre, clerc; Dominique, clerc; Michel, clerc; Mathias, clerc; Maure; Timothée, clerc; Gordien; Félicien; Marc; Jean; Gervais; Christophe; Donat; Médard; Valentin; Daniel, novice; Tobie, novice; Macaire, novice; Raphaël, novice; Isaïe, novice; Cyrille, convers, linger; Jérémie, convers, cordonnier; Thomas, convers, organiste.

Le Pape Alexandre IV, informé de ce qui s'était passé, accorda à tous les fidèles qui visiteraient chaque année, le 2 juin, l'église de Sandomir, les précieuses indulgences attachées à la visite de la basilique de Sainte-Marie *ad Martyres* de Rome. Au commencement de ce siècle, Pie VII daigna confirmer le culte et permit à tout l'Ordre de célébrer l'office et la messe en l'honneur du B. Sadoc et de ses compagnons martyrs.

La vertueuse Sœur MADELEINE DE REDON du Tiers-Ordre de S. Dominique, de la Congrégation de S. Catherine de Sienne, à Toulouse.

(1627)

L'illustre restaurateur de l'observance régulière en France, le V. P. Sébastien Michaëlis, avait établi avec succès sa réforme dans le couvent de Saint-Thomas, à Toulouse. Il institua, de plus, dans cette même ville, une Congrégation de Sœurs du Tiers-Ordre, lesquelles embaumèrent toute la cité du parfum de leurs vertus. La dévote Sœur dont nous allons retracer la vie, fut, par sa sainteté, une des plus pures gloires de cette Congrégation.

Madeleine de Redon naquit à Moissac, au diocèse de Cahors ; elle y passa très chrétiennement les années de sa jeunesse. Ses parents la donnèrent en mariage à M. Rives, procureur de Toulouse, dont la mort prématurée la laissa veuve très jeune encore, et mère d'un unique enfant. Elle s'était engagée dans ces liens moins par inclination que par obéissance à ses parents; mais elle ne voulut plus avoir désormais d'autre époux que Jésus-Christ, et s'attacha irrévocablement à son service. Pour mieux atteindre son but, elle entra dans la Congrégation du Tiers-Ordre : elle pouvait ainsi marcher avec plus d'ardeur sur les traces de la séraphique sainte Catherine de Sienne. Madeleine se prépara à cette grâce insigne par une retraite de

dix jours. Elle demanda à Dieu, avec instance, l'esprit de l'Ordre qu'elle allait embrasser.

Le jour de sa réception (en 1601), elle se sentit pressée d'un tel désir d'aller à Dieu, qu'elle résolut d'acquérir à tout prix son saint amour et une parfaite abnégation d'elle-même. Elle y réussit à merveille. Aussi, les ardeurs intérieures de son âme étaient si brûlantes que son corps lui-même paraissait comme agité par une fièvre intense. Les pensées de notre Sœur étaient, jour et nuit, tournées vers Dieu. Parfois, durant son sommeil, elle s'éveillait en sursaut : Où êtes-vous, s'écriait-elle, ô mon Jésus, mon Seigneur, mon tout, vous pour qui seul je veux vivre?

Elle veillait constamment sur elle, de peur que la moindre pensée, la moindre affection terrestre, ne détournât son esprit et son cœur de leur divin objet. Elle examinait fréquemment ses intentions, même dans l'accomplissement des exercices les plus saints, afin de s'assurer si elles tendaient avec assez de pureté à l'unique gloire de Dieu. Quand elle visitait ou rencontrait une Sœur du Tiers-Ordre, elle s'entretenait avec elle sur les moyens d'aimer Dieu plus parfaitement. Dans ses colloques sur ce divin amour, ses paroles étaient d'une telle suavité, qu'elles adoucissaient toute peine et toute amertume dans l'âme de ceux qui l'écoutaient. Elle ne passait jamais devant une église sans y entrer pour adorer le Très Saint Sacrement, et elle s'agenouillait à la porte si elle la trouvait fermée. Sans cesse en la présence de Dieu, elle conversait intérieurement avec Lui, aussi bien dans les rues de la ville que dans le silence et la solitude. De cette continuelle attention à l'Hôte divin de son âme résultaient une grande retenue de paroles et une angélique modestie. Quand on l'interrogeait, elle consultait intérieurement Dieu dans son cœur avant de répondre. La même vigilance accompagnait toutes ses actions. Et lorsque, dans son examen, elle découvrait quelque infidélité, elle versait sur sa faute d'abondantes larmes et s'en punissait sévèrement.

Les maladies, qui d'ordinaire enlèvent en partie à notre esprit sa liberté et sa vigueur, n'empêchaient aucunement celui de notre Sœur de s'élever vers Dieu et de se maintenir en sa sainte présence. Ce temps de souffrances était pour elle le temps de la moisson. Jamais elle ne se sentait mieux pénétrée de la pensée de son Rédempteur, jamais elle n'appréciait mieux l'immensité de son amour : ses propres douleurs lui faisaient concevoir plus facilement l'intensité de celles que Jésus-Christ a endurées pour le salut du monde. Elle avait coutume

alors de faire quantité de prostrations, inclinations, génuflexions, afin de s'exciter davantage à la dévotion, et de s'offrir plus parfaitement en holocauste à son Dieu. Quel merveilleux empire elle acquit, en outre, sur elle-même à l'aide de ces saintes pratiques! Deux traits, en particulier, vont nous en donner une idée.

Elle se rendait un jour chez son Directeur pour conférer avec lui des choses de son âme. En chemin, elle apprend la mort de son fils décédé à Paris; c'était, nous l'avons vu, son unique enfant. Ce coup lui fut assurément très sensible; néanmoins, elle se posséda si parfaitement qu'elle continua sa route dans une grande paix, et communiqua à son Directeur la triste nouvelle. Cette héroïque femme demande ensuite s'il faut accorder quelque chose au sentiment maternel, ou bien, au contraire, fixer son âme en Dieu et la placer ainsi au-dessus de tous les assauts de la douleur. « Mais, en seriez-vous capable? reprit son confesseur. — Oui, répond notre Sœur, si vous pouvez m'assurer que tel est le bon plaisir de Dieu. » Nous ignorons le conseil donné par le Directeur. Ce fut, nous aimons à le croire, de suivre le plus parfait.

Une autre fois que Sœur Madeleine traversait la rue, un homme la frappa rudement de son bâton sur le bras. Elle se contenta de dire, sans laisser paraître la moindre émotion : « Jésus! Marie! » et poursuivit son chemin sans se plaindre.

Sa dévotion, dans les exercices de piété, rappelait ce qu'il y a de plus édifiant dans les vies des Saints. On peut en juger par le fait suivant. Onze Sœurs de la Congrégation entreprirent un pèlerinage à Notre-Dame de Garaison, sanctuaire situé au pied des Pyrénées, dans l'ancien diocèse de Commenge, à quatorze lieues de Toulouse. Elles voulurent que la pieuse caravane fût dirigée par Sœur Madeleine. Celle-ci commença par adresser à toutes ses compagnes une fervente exhortation, et pendant le voyage, qui dura huit jours, elle partagea le temps entre la récitation de l'Office et du Rosaire, la méditation, le silence et les entretiens spirituels. Elle tenait en main un sablier pour mesurer la durée de chacun de ces exercices. Enfin ces pieuses Sœurs voulurent marcher pieds nus à partir de l'endroit d'où le regard découvre le sanctuaire vénéré de Notre-Dame. Ce pèlerinage, accompli avec tant de ferveur, fut un spectacle digne des regards de Dieu, des anges et des hommes.

Les admirables vertus de Sœur Madeleine la firent élire Mère de la Congrégation, malgré ses répugnances et ses larmes. Dans cette

charge, elle s'appliqua à entretenir parmi les Sœurs cet esprit d'union, de ferveur et de charité qui forme le vrai caractère des enfants de S. Dominique. Elle le possédait elle-même à un très haut degré.

La charité de notre Sœur envers les malheureux était infatigable. On la voyait tantôt dans quelque hôpital soignant les pauvres et pansant leurs plaies les plus infectes ; tantôt dans les prisons pour y consoler les détenus, les exhorter à la patience, et même payer leurs dettes pour les remettre en liberté. Elle visitait aussi les malades à domicile, afin de les soulager et de leur apprendre à mettre à profit leurs souffrances. Une fois qu'elle demeurait à la campagne, elle entreprit de panser chaque jour une pauvre femme dont la jambe était rongée par un affreux ulcère. Dieu bénit cet acte de charité, car la plaie ne tarda pas à se fermer. C'est probablement en cette circonstance que l'on vit descendre, à plusieurs reprises, des flammes sur sa maison. Dieu voulait, sans doute, faire entendre par cette merveille, de quel feu divin brûlait ce cœur charitable. Chaque jour, des pauvres étaient admis à sa table : elle voyait en eux la personne même de Jésus-Christ ; c'est pourquoi elle s'efforçait de les contenter de toutes manières, et leur servait tout ce qu'elle avait de meilleur. Elle offrait volontiers aux misérables un abri dans sa demeure, et si, dans la nuit, quelque plainte se faisait entendre au dehors, elle se levait sans retard pour ouvrir sa porte aux malheureux. Dans la froide saison, bon nombre d'indigents se réunissaient autour de son foyer pour se chauffer. Son confesseur dut imposer quelque modération à ses libéralités, sans quoi elle serait tombée elle-même dans la misère.

Cette charité toute sainte s'appliquait peut-être davantage à soulager les besoins spirituels de ces mêmes pauvres. Leur enseigner le catéchisme, leur apprendre à bien se confesser et communier, à prier le matin et le soir, à passer chrétiennement la journée, faisaient partie de ses pieuses habitudes. Elle ne craignait aucunement de continuer ces instructions sur la rue et les places publiques. C'est surtout à la campagne que notre Sœur se dépensait dans ce genre d'apostolat, si conforme à l'esprit de l'Ordre dont elle faisait partie. Un trait, en particulier, montre le zèle courageux de cette vraie tertiaire dominicaine.

La population d'un certain village n'assistait qu'à une partie de la sainte messe, les dimanches et fêtes; aussitôt l'élévation terminée, on quittait l'église sans attendre la fin de l'auguste sacrifice. Sœur Madeleine voulut absolument faire cesser ce désordre et ce scandale.

Mais comment s'y prendre pour atteindre sûrement son but? Elle se place un jour à la porte de l'église. Quand l'élévation fut finie, les assistants commencent à sortir comme de coutume, mais voici qu'ils rencontrent la courageuse femme ; ses remontrances douces mais fortes, leur font comprendre la nécessité d'assister à la messe tout entière pour satisfaire au précepte de l'Eglise. Sa vertu, ses aumônes, sa haute position dans le monde lui donnant une grande autorité, personne n'osa la contredire et lui résister.

Le zèle de notre Sœur pour retirer de leurs désordres les femmes de mauvaise vie n'était pas moins admirable. Elle courait après ces pauvres égarées jusque dans les lieux de prostitution, et mettait en œuvre tous les moyens pour les ramener à la vertu. D'ordinaire, ces personnes se convertissent difficilement ; plusieurs, néanmoins, changèrent de vie, tandis que d'autres, plus endurcies, se moquaient d'elle et parfois la maltraitaient.

Venons maintenant à l'esprit de pénitence qui animait cette véritable fille de S. Dominique. Ses disciplines étaient très rudes, sa nourriture très frugale et peu abondante ; elle ne prenait parfois que du pain sec, distribuant aux pauvres les mets plus délicats. Son habillement était simple et tel qu'il sied à une veuve chrétienne : le même servait pour l'hiver et l'été. Ces austérités, elle les redoublait pendant les réjouissances de carnaval, afin d'expier les péchés plus nombreux commis dans le monde.

La curiosité, même la plus légitime, était mortifiée chez elle : les lettres de son fils, par exemple, n'étaient lues que trois ou quatre jours après leur réception.

Toutes ces vertus de Sœur Madeleine étaient couronnées par un complet détachement des biens de ce monde. Une somme assez considérable lui ayant été dérobée un jour pendant qu'elle entendait la messe, elle s'opposa à ce qu'on fît la recherche du coupable. Elle s'occupait des affaires temporelles de son fils, pour remplir son devoir, mais son cœur n'en restait pas moins libre de toute attache terrestre. Cette âme si dégagée ne soupirait qu'après la patrie.

Ayant eu révélation de sa mort, notre pieuse Sœur voulut pousser jusqu'à la dernière perfection son détachement absolu, en distribuant aux pauvres tout ce qui lui restait.

Les Sœurs de la Congrégation vinrent l'assister à sa dernière heure et demander à leur Mère une dernière instruction. Celle-ci se contenta de leur dire cette parole du disciple bien-aimé : « Chérissez-vous les

unes les autres, » ajoutant la promesse de se souvenir d'elles devant Dieu. Son agonie se prolongea durant toute la nuit ; le matin venu, elle prit son crucifix, étendit les bras en forme de croix, leva les yeux au ciel, et rendit au Seigneur sa belle âme, le 2 juin 1627, veille de la fête du Très Saint Sacrement.

LE MÊME JOUR

1502 — A Malines, l'ILLUSTRISSIME P. MICHEL FRANÇOIS, évêque titulaire de Salicée. Il naquit à Templeuve, aux environs de Lille, vers 1435, et après de fortes études littéraires, il entra dans l'Ordre au couvent de Lille, où il fit profession vers 1454. On l'envoya à Paris pour y suivre ses cours théologiques, mais la peste qui se mit à sévir dans la capitale le força de revenir à son couvent d'origine. Il put néanmoins rentrer à Saint-Jacques peu de temps après. En 1460, il était rappelé à Lille par le Chapitre provincial, pour exercer la charge de maître des Novices. L'année suivante, de retour a Paris, il eut le bonheur de se lier d'une étroite amitié avec le B. Alain de la Roche qui enseignait alors aux petites écoles. Bientôt il devint son imitateur dans sa dévotion à la sainte Vierge, et travailla avec un zèle et un progrès admirables à la propagation du Rosaire dont il expliqua dans un traité particulier toutes les excellences.

En 1464, la Congrégation de Hollande ayant été solennellement érigée par le R^mo^ Père Conrad d'Asti, Général de l'Ordre, de passage à Lille, notre P. Michel François prit cette œuvre à cœur et s'en montra toujours l'un des plus chauds partisans. Entre temps, il se livrait sans relâche à la prédication et à l'étude des saintes Lettres. En 1469, il enseignait la Bible, comme on disait alors, à l'Université de Cologne, ainsi que les Sentences; cinq ans plus tard, il recevait le bonnet de Docteur et était nommé Régent.

Ses brillantes qualités le firent élire Prieur à Valenciennes et nommer Vicaire Général de la Congrégation de Hollande (1482). Appelé ensuite à gouverner les Pères du couvent de Lille, il resta à leur tête pendant six ans; en même temps, il était institué, par le R^mo^ P. Joachim Turriani, Inquisiteur général de toutes les provinces de Belgique. Son profond savoir et sa rare piété attirèrent sur lui l'attention de Maximilien d'Autriche, roi des Romains, qui lui confia l'éducation de son fils Philippe. Ce jeune prince n'oublia jamais tout ce qu'il devait à son illustre précepteur, et quand il monta sur le trône, il le choisit pour son aumônier et son confesseur, le

nomma conseiller d'Etat, et à la mort du V. P. Nicolas Brugman, évêque titulaire de Salicée, lui conféra ce titre avec l'agrément du Souverain Pontife Alexandre VI.

Le P. Michel François répondit de son mieux à toutes ces avances. N'ayant en vue que la gloire de Dieu et le bien spirituel du roi Philippe, il lui disait fort librement toute sa pensée. C'est vers cette époque qu'il composa son livre intitulé : *Des abus des gens de cour*, pour faciliter aux courtisans le moyen d'éviter les vices les plus communs aux gens de leur condition. Toujours fidèle à l'esprit de sa vocation, le pieux évêque tenait à loger chez ses Frères de Lille, dans les séjours fréquents que la cour faisait en cette ville. Ceux-ci se faisaient, de leur côté, un vrai bonheur de lui offrir l'hospitalité. Une chambre lui était réservée dans l'intérieur du cloître, et des bâtiments extérieurs dépendants de la maison, furent mis entièrement à sa disposition. Plus d'une fois les Chapitres provinciaux firent des ordinations pleines de délicatesse, en vue de maintenir cette hospitalité fraternelle que le charitable Prélat savait payer magnifiquement.

Quand le roi Philippe dut se rendre en Espagne, le V. P. Michel demanda à se faire remplacer auprès du Souverain par l'un de ses Frères en Religion, le P. Jean Lampier : son grand âge ne lui permettant plus d'accompagner la cour. Le Prince y consentit en le priant de se rendre à Malines auprès de la princesse Marguerite, veuve de Charles le Combattant, duc de Bourgogne, pour surveiller l'éducation de ses enfants. Il partit, mais mourut bientôt après, en 1502. Son corps fut rapporté à Lille pour être inhumé dans l'ancien couvent de l'Ordre, situé hors de la ville, à la porte Saint-Pierre. Il reçut la sépulture dans le caveau de sa famille, et sur la tombe on grava cette épitaphe :

Insignis divino munere Salubriencis episcopus D. F. Michael Francisci Illustrissimi Philippi Austriæ archiducis ac Hispaniarum principis dignissimus confessor et consul, de Ordine Prædicatorum et isto conventu Insulensi assumptus, deque sacræ theologiæ doctorum numero, nunc hic in terra sepultus, cælorum regna contingat amæna. Obiit anno 1502 die 2 junii.

Outre les deux ouvrages dont nous avons parlé, l'un sur le Rosaire, intitulé : *Quodlibetum de veritate fraternitatis SS. Rosarii Coloniæ anno 1476 pronunciatum;* l'autre sous le titre : *De abusibus aulicorum*, pour les gens de cour, le V. Père a laissé un grand nombre de traités estimés dont on peut voir la liste dans Echard. — (Echard, II, p.7.)

1516 — Au monastère de Saint-Dominique le Royal, à Madrid, le V. P. THOMAS de MATIENÇO, profès du couvent de Valladolid. Il fut Sous-Prieur de Ségovie, où il fit paraître tant de vertu, de sagesse et d'industrie que le roi catholique Ferdinand et la reine Isabelle le demandèrent à ses supérieurs

pour lui confier quelques affaires importantes. Comme ses grands talents le rendaient de jour en jour plus recommandable, on l'élut Vicaire Provincial, puis Provincial de la Province de Castille. Le roi et sa fille, la princesse Jeanne, le prirent pour confesseur. Dans ces divers états, le V. Père, singulièrement honoré, tant du côté de ses Frères que de tout ce qu'il y avait de grand dans le royaume, se tint néanmoins toujours si humble et si modeste qu'il refusa constamment les évêchés que Sa Majesté catholique lui présenta. Il aimait pasionnément la pauvreté ; toutefois il crut devoir accepter pour le bien de la religion les charités que le roi lui fit pour les couvents de Sainte-Croix, de Ségovie et de Saint-Paul de Valladolid. On construisit dans ce dernier deux vastes dortoirs pour les Religieux, fort mal logés jusqu'alors. Le roi Ferdinand eut tant de confiance dans le P. Thomas qu'il voulut l'avoir toujours à son chevet en sa dernière maladie et rendre l'âme entre ses bras ; il le nomma même exécuteur de son testament.

Le saint religieux ayant été appelé à Madrid par quelque affaire de la maison royale, mourut dans cette ville au monastère de nos Sœurs, l'an 1516. — (Lopez, 4e part., l. 1, c. 28.)

153. — En Pologne le V. P. ANDRÉ SVIENTEK, Provincial zélé de cette Province et singulièrement dévot à S. Hyacinthe. Ce fut le premier religieux qui entreprit efficacement les poursuites de sa canonisation auprès de Léon X ; et quelques-uns de ses successeurs ayant continué avec zèle ce qu'il avait si bien commencé, on obtint enfin sous Clément VIII cette canonisation tant désirée. Le P. André fut élu deux fois Provincial de Pologne. Son premier Provincialat dura cinq ans ; après quoi, les Pères, ravis de sa prudence et de son esprit de Religion, l'élurent une seconde fois : mais il pria avec tant d'instance qu'on le laissât dans la condition de simple Religieux, que pour ne pas trop le contrister, il fallut le lui accorder. Il resta donc tel qu'il était auparavant, donnant ainsi un grand exemple d'humilité à ses Frères. Ce digne imitateur de son Maître humilié pour l'amour de ses chétives créatures, florissait l'an 1530. — (*Sever. Cracov. in Prov. Polon.*)

1560 — A Cagliari, capitale de Sardaigne, le très illustre Prélat BALTHAZAR HEREDIA, archevêque de cette ville et le troisième des nôtres appelé à gouverner dignement cette Eglise. C'était un savant théologien et un disciple non moins fidèle de la doctrine de S. Thomas qu'imitateur de ses vertus. Sa dévotion pour son Maître le porta à épargner ce qu'il put de ses revenus, pour faire une fondation à perpétuité dans son chapitre, et l'obliger à venir tous les ans processionnellement en notre église célébrer la fête du grand Docteur. Il était si charitable, si doux, si bienfaisant, qu'il fut à sa mortunanimement regretté de tout son troupeau. Cette mort bienheureuse arriva dans l'année 1560. — (Fontana, *in theatr.*, p. 641).

1575 — Au couvent d'Etla, dans le Mexique, le V. P. ALPHONSE de L'ANNONCIATION. Il était encore séculier et se trouvait sur le point de passer en Espagne, lorsqu'il eut avant son départ la dévotion de se confesser, un jour de sainte Madeleine, au P. Dominique de l'Annonciation, homme célèbre par ses travaux apostoliques dans le Nouveau-Monde. Il le fit avec tant de sérieux et de si dévots sentiments, que le saint confesseur crut pouvoir lui conseiller de profiter de sa liberté et de faire la traversée de la terre au ciel sur le vaisseau de la Religion. Cette exhortation le gagna ; il reçut l'habit de l'Ordre, des mains du même Père, qui lui donna son nom ; et alla faire son noviciat au couvent de Mexico. Il excella en toutes les vertus de son état. Il était surtout si humble qu'il fallut, après ses études, le contraindre par obéissance à recevoir la prêtrise, tant il s'estimait indigne de cet auguste caractère. On lui ordonna ensuite d'apprendre l'idiôme du district des Zapotèques, et il réussit si heureusement qu'on lui confia la mission d'évangéliser ces peuplades. Les fruits de salut qu'il opéra au milieu de ces pauvres Indiens furent très abondants, mais pour ne rien négliger de ce qu'il avait si dignement pratiqué pour sa sainteté personnelle, il continuait à mener la vie régulière comme dans son couvent. Bien que tout seul, il ne laissait pas de se lever à minuit, de vaquer plusieurs heures à l'oraison, et quoiqu'en ces pays chauds les jeûnes soient très pénibles, il gardait néanmoins tous ceux de l'Ordre et l'abstinence de la chair avec une tempérance et une sobriété admirables. Sa vie pénitente, jointe à ses grands travaux, lui attirèrent une faiblesse et des maux de tête qui exercèrent longtemps sa patience sans jamais la lasser. Il allait prêcher de côté et d'autre dans sa vaste province avec beaucoup de grâce, de zèle et d'onction, gagnant à la Foi de Jésus-Christ bon nombre d'infidèles qu'il instruisait avec une douceur et un amour de père.

Le V. Religieux portait une dévotion toute singulière au très saint Sacrement dont il célébrait chaque année la grande fête avec une pompe extraordinaire. Pour frapper l'imagination de ses chers sauvages, il avait soin de faire représenter les scènes bibliques se rapportant à la sainte Eucharistie ; il les expliquait ensuite conformément à la vérité du mystère. En 1575, après avoir dirigé lui-même tous les préparatifs de la fête et fait couvrir une grande allée qui conduisait à l'église, il commença la procession solennelle avec son compagnon. Le très saint Sacrement venait d'être déposé sur le reposoir dressé au bout de l'allée, et la représentation allait commencer ; quand le peuple, se pressant pour mieux voir, fit crouler tout l'échafaudage qui soutenait la tente : le bon P. Alphonse fut rudement blessé et tomba à la renverse.

Son compagnon accourut aussitôt : et après avoir recueilli le saint Sacrement, il fit transporter le Père dans sa cellule et lui prodigua les soins les plus dévoués ; mais inutilement : le P. Alphonse mourait deux heures après, tout consolé de perdre la vie du corps dans une occasion où il avait tant travaillé à glorifier son divin Maître, demeurant au milieu de nous sous les

voiles du Sacrement pour y être la vie de nos âmes. — (*Hist. Mex.*, l. II, c. 48.)

1576 — A Valence, en Espagne, mourut le V. P. MICHEL PINEDO, Profès du couvent de Sarragosse, profond théologien, doué de toutes les belles qualités d'un véritable religieux. Il se trouvait au Chapitre de sa Province tenu à Barcelone l'an 1574, lorsque le P. Raymond Pascal, religieux également docte et pieux, comme on peut le voir par ses beaux commentaires sur l'Epître de saint Paul aux Romains, y fut élu Provincial. Le R^me^ P. Sérafino Cavalli, qui se trouvait à Sarragosse, jugeant que le Provincial élu servirait mieux l'Ordre en continuant, comme il l'avait fait, à s'adonner aux études qu'en exerçant les charges, ne voulut point le confirmer. Les électeurs réunis pour la seconde fois élurent alors le V. P. Michel Pinedo : et le Général, extrêmement satisfait de ce choix, le confirma aussitôt.

Le P. Michel se mit en devoir d'exercer dignement son office pour le bien et la sanctification de ses Frères. Son zèle était grand, sa sagesse admirable, sa piété solide, sa science profonde, sa vigilance active et son exemple entraînant. Son peu de santé ne lui permit pas de faire ses quatre ans. Il venait de terminer la congrégation intermédiaire tenue à Valence le 13 mai, quand, saisi soudain par la maladie, il fut emporté en peu de jours, le 2 juin 1575. — (*Diag.*, l. I, c. 64.)

1621 — A Nocera mourut le V. P. ETIENNE, religieux insigne en science et en piété et l'un des meilleurs sujets de la Province de Lombardie. Le Pape Paul V, informé de son mérite, le fit inquisiteur d'Ancône, de Faënza, de Milan, puis Inquisiteur général du royaume de Naples : et comme le Père s'acquittait de ses devoirs avec autant d'intégrité que de zèle, il fut nommé à Rome Commissaire du Saint-Office et enfin évêque de Nocera (1610). Il gouverna cette église jusqu'en l'année 1621, qui fut sa dernière en ce monde. — (Pio, 2^e^ part., l. IV.)

1630 — Au couvent de Rennes, en Bretagne, le V. P. GRÉGOIRE ALAIN, religieux d'une simplicité colombine, pieux et dévot. Il chantait admirablement, et employait sa belle voix au service de Dieu, assistait à l'office choral sans jamais manquer, ni le jour ni la nuit. Ce fut un des premiers qui embrassèrent avec courage et ferveur l'observance régulière, dès qu'on parla de l'introduire en son couvent. Fort dévot aux saints Anges, il en faisait chaque jour mémoire à l'autel. Pour récompense de cette dévotion, il entendit un peu avant sa mort une harmonie céleste si ravissante, qu'il ne put s'empêcher de le découvrir à ses Frères, leur disant que de sa vie il n'avait ouï concert si doux. Il alla lui-même y faire sa partie en la compagnie des mêmes Anges, l'an 1630. — (*Relat. Britan.*)

164. — Au couvent de Sainte-Marie-du-Bon-Secours, à Ibraléon, en Espagne, mourut le très vertueux Frère JEAN GUERRERO, Convers, humble, dévot, infatigable au travail, et d'une obéissance aussi joyeuse et prompte que silencieuse et modeste. Son éloge fut inséré dans les actes du Chapitre de Valence, l'an 1647. — (*Acta Cap. Val.*)

13.. — Au monastère de Sainte-Marie, à Zamora, la très illustre et vertueuse princesse BLANCHE, fille de Ferdinand III, roi d'Espagne, sœur d'Alphonse X et de Sanche II, qui succédèrent, l'un après l'autre, à leur père, et tante du roi Ferdinand IV. Les lumières de la grâce lui ayant fait connaître combien sont vaines les grandeurs du siècle, si elles ne sont soumises à celui qui les donne, et le danger que court le salut parmi les délices et les embarras d'une Cour, elle s'en défit généreusement et entra au monastère de nos Sœurs à Zamora, où elle ne s'étudia pas moins à devenir véritable fille du Roi des cieux, qu'à acquérir les vertus dignes d'une humble servante de Jésus-Christ. Ce monastère, quoique pauvre, vivait dans une rare observance.

La jeune Princesse s'y rendit un modèle de religion, aima sincèrement son état, et fut élue supérieure du monastère. Elle y maintint si bien ce qu'elle y avait trouvé, que les Provinciaux d'Espagne tiraient de cette maison les sujets capables de s'employer aux autres fondations. De Zamora, en effet, sont sortis les monastères de Saint-Cyprien de Mazote, de Sainte-Marie-la-Royale de Medina del Campo, des Anges de Jaën et de Sainte-Marie de Salamanque.

Les rois, frères de la V. Prieure, extrêmement édifiés de ses grandes vertus, firent beaucoup de bien à cette maison, et plusieurs Grands d'Espagne, tenant à honneur d'y mettre leurs filles religieuses sous la conduite de la pieuse Infante, choisissaient son monastère préférablement à tous les autres du royaume. Par ce moyen, le nombre des Sœurs augmenta notablement et le couvent de Zamora devint l'un des plus célèbres de toute l'Espagne. Notre illustre Princesse, qui en était le plus bel ornement, l'honora pendant plusieurs années par beaucoup d'exemples d'humilité, de pauvreté, de recueillement et de pénitence; et après avoir attiré un grand nombre de sujets à la suite de l'Epoux céleste, elle alla elle-même célébrer dans le ciel les noces éternelles vers l'an 1300.

Il faut ajouter à ce propos deux choses qui relèvent grandement la piété et la religion de ce monastère. L'une est une image miraculeuse de la très sainte Vierge que les Religieuses tiennent en grande vénération et à laquelle elles ont recours avec beaucoup de confiance en toutes leurs nécessités spirituelles et corporelles, et avec un succès très heureux. Le second est une image de notre P. S. Dominique. Une nuit, le monastère allait être inondé, le saint Patriarche éveilla lui-même ses filles pour les avertir du péril. Nos pauvres

Sœurs ne sachant comment y remédier étaient dans la consternation, quand elles virent tout à coup le saint Patriarche, une pelle à la main, qui jetait les eaux hors du monastère et le préservait de l'inondation. Cette faveur si particulière leur fit connaître combien S. Dominique les chérissait et prenait soin de leurs intérêts.

Cet accident les obligea plus tard à transférer leur monastère, situé alors en pleine campagne, dans l'intérieur de la ville. Or, une nuit le feu prit avec une violence telle qu'il semblait devoir tout réduire en cendres. S. Dominique veillait sur la maison. Une religieuse, s'apercevant du danger, courut à la porte afin d'appeler les voisins au secours : mais l'image du saint vint au-devant d'elle et lui dit qu'il l'avait fait lui-même. Les Sœurs restèrent de plus en plus persuadées que le saint Patriarche les favoriserait toujours de sa protection, tant qu'elles seraient fidèles à l'observance de leurs règles. — (Lopez, 3e part., l. 1, c. 54.)

143. — Au monastère du Saint-Sauveur, à Lisbonne, la V. M. MARIE LAURENCE, femme d'un illustre seigneur nommé Etienne Estevanez. Ils vécurent plusieurs années dans le mariage, avec une piété exemplaire et eurent quatre enfants, deux garçons et deux filles. Mais la peste ayant fait un grand ravage en Portugal, ce fléau ouvrit les yeux au seigneur Etienne en lui montrant l'incertitude et la brièveté de la vie : ce qui lui fit concevoir la résolution de se séparer du monde, si son épouse y voulait consentir. Il lui communiqua sa pensée : et comme celle-ci était bien disposée, elle ne manqua pas de l'approuver et d'entrer dans ses sentiments. Après en avoir conféré ensemble avec le P. Jean de Saint-Etienne, religieux de grand mérite et confesseur de la reine Léonore, ils lui manifestèrent leur intention de donner à l'Ordre leurs biens et de les employer à bâtir un couvent dans la ville d'Azegton, pour y vivre dans la rigueur de l'observance qu'on travaillait alors à introduire dans quelque couvent de la Province. Le Père approuva beaucoup leur dessein, et fit si bien auprès du roi et de la reine, que Leurs Majestés voulurent avoir part à cette bonne œuvre et contribuer de leurs largesses à la construction du nouveau couvent. Le premier novice qu'on y reçut fut le seigneur Etienne, qui y prit l'habit avec ses deux fils et un autre sien parent : et au même temps, sa femme Laurence avec ses deux filles, le prirent aussi au monastère de Saint-Sauveur, à Lisbonne. Tous leurs biens furent partagés entre ces deux maisons, dans lesquelles, les uns et les autres ont persévéré jusqu'à la mort avec une ferveur égale au mépris qu'ils avaient eu pour les choses de la terre. — (Sousa, 2e part., l. IV, c. 4.)

1628 — A Toulouse, au monastère de Sainte-Catherine, mourut la vertueuse Sœur GABRIELLE DE LA TRINITÉ. Dès son enfance, elle montra une grande piété, et prit bientôt une résolution généreuse en quittant le monde

et en se donnant à Dieu. Le monastère de Sainte-Catherine, à Toulouse, était alors dans ses commencements ; on n'admettait les postulantes qu'après de fortes épreuves. La plus difficile que notre Sœur eut à supporter, fut occasionnée par l'amour de sa mère, mais l'amour de Dieu l'emporta et elle reçut l'habit qu'elle avait tant désiré, âgée seulement de seize ans, le 20 avril, jour de sainte Agnès du Mont-Politien, des mains de la Vénérable Mère Marie de Saint-Alexis, Prieure du monastère.

La ferveur de Sœur Gabrielle plut tant à sa mère, que cette dame, s'estimant très favorisée de Dieu de ce qu'il eût daigné appeler sa plus chère et très aimable fille à son service, non seulement consentit à lui abandonner tout le bien qui lui venait de son père, mais encore voulut elle-même faire présent d'un habit neuf à toutes les Religieuses, au nombre de quarante, qui composaient la communauté.

Notre pieuse novice s'étant revêtue de l'esprit de Jésus-Christ, aspirait à la sainteté de toutes ses forces. Elle était docile, douce, modeste et dévote comme un ange, ne disant jamais : c'est assez, en matière de perfection, faisant en outre ses délices des plus grandes austérités. Dieu lui inspirait cette ardeur pour lui faire mériter en peu de temps la précieuse couronne qu'il lui avait destinée. Ses pénitences ruinèrent sa santé, et elle devint si faible qu'à peine pouvait-elle se soutenir.

Comme néanmoins sa ferveur était grande, elle ne laissait pas de suivre toujours la communauté et de s'adonner au service des malades. Cette même ferveur, et sa dévotion à l'office, jointe au sentiment qu'elle éprouvait des souffrances de son Sauveur, achevèrent d'épuiser ses forces et de trancher le fil de sa vie. Ayant été désignée, à cause de sa belle voix, pour chanter le *Kyrie* de l'office de la semaine sainte, quoiqu'elle prévit fort bien que l'effort nécessaire pour ces dernières paroles : *Mortem autem crucis*, pourrait l'incommoder notablement, elle ne voulut rien dire pour s'en exempter : mais ce chant fut pour elle celui du cygne, qui présageait sa mort. En effet, une veine se rompit ; la V. Sœur se mit aussitôt à cracher le sang sans toutefois déclarer son mal ; dans son grand désir de souffrance, elle continuait toujours à suivre la communauté. Elle serait morte sans que personne y prit garde, si le médecin n'eût reconnu qu'elle avait à peine quelques heures à vivre. On lui administra en toute hâte les derniers sacrements, et peu après elle rendait saintement son âme à son Créateur, le 2 juin 1628. Elle était âgée de vingt et un ans.

Peu de temps après sa mort elle apparut à sa mère, belle à ravir, tenant un lis à la main, symbole de sa pureté virginale. Cette dame, étant décédée à son tour, apparut aussi à Madame Catherine de Buet, grande servante de Dieu et l'une des principales colonnes de la congrégation de Sainte-Catherine de Sienne ; elle lui révéla que sa fille Gabrielle était beaucoup plus élevée en gloire à cause de sa virginité dont elle avait entretenu et perfectionné la blancheur, par tant de mortifications et de pénitences.— (*Mém. de Toulouse.*)

1647 — Au Monastère du Très Saint-Sacrement à Lisbonne, la vertueuse Sœur CATHERINE de L'INCARNATION, fille des Comtes de Basti. Elle commença la vie religieuse dès son enfance dans la maison de ses parents, s'y adonnant à l'oraison, aux jeûnes, aux veilles, et à toutes sortes de macérations corporelles. Son désir de plaire à Dieu lui fit faire le vœu de chasteté et lui communiqua la force de résister si généreusement à ses parents, très désireux de l'engager dans le mariage, qu'enfin elle gagna sa cause et obtint leur consentement pour entrer en Religion. Si elle avait été austère dans le monde, elle le fut encore davantage à la suite de son Epoux, en travaillant infatigablement à conserver son innocence parmi les épines et les rigueurs de la vie crucifiée. Son cœur, détaché de la terre, soupirait ardemment après le divin Bien-Aimé ; et elle se consolait dans cette attente en répétant souvent avec suavité ces paroles : « *Flores apparuerunt in terra nostra :* Les fleurs ont paru en notre terre. » Le jour de sa mort, elle récita son Office avec une grande ferveur d'esprit, et, parlant doucement à son crucifix qu'elle tenait dans sa main, elle expira très saintement en 1647. — (*Act. cap.* 1670.)

1668 — A Dijon, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la très dévote et vertueuse Mère ANNE JAQUOT, l'une des plus belles et des plus odorantes fleurs que le céleste Jardinier ait cueillies dans ce parterre après l'avoir cultivée l'espace de quarante ans par l'effusion de ses grâces les plus rares. Elle était si fortement appliquée à la contemplation du mystère adorable de la T. S. Trinité, qu'elle paraissait vivre comme hors d'elle-même. A cause de cela, on lui donnait le nom de Sœur Séraphique. Son amour brûlant envers Jésus-Christ, notre Sauveur, lui fit graver en caractères sanglants son adorable et très saint Nom sur son cœur. Ses fervents exercices lui ont souvent attiré des maladies mortelles dont elle se remettait par la vertu de l'Extrême-Onction qu'elle reçut jusqu'à trois fois. Enfin sa dévotion à l'Eucharistie était si forte, qu'elle demeurait néanmoins treize ou quatorze heures sans boire pour avoir le bonheur de communier, bien qu'elle fût dévorée par les ardeurs d'une soif intolérable. Elle disait, à ce propos, qu'elle aurait mieux aimé mourir que de perdre une seule communion par sa faute. Dieu, favorisant ses désirs, lui fit la grâce d'entendre la sainte Messe et de communier le jour même de sa mort, le lendemain de la Fête du T. S. Sacrement, l'an 1668. — (*Mémoire de Dijon.*)

III JUIN

Le V. P. SIXTE DE SIENNE

Profès du couvent de Sainte-Marie de Castello, à Gênes (*).

(1520-1569)

Nous avons un exemple très éclatant de la miséricorde divine dans la personne de Sixte de Sienne. Celui-ci, après quelques égarements, quitta néanmoins ce monde avec la réputation d'un très sage et très pieux docteur, d'un prédicateur accompli et d'un illustre défenseur de l'Eglise.

Il était né à Sienne, en Toscane, comme son nom le marque, l'an 1520, de parents juifs qui ne manquèrent pas de l'élever dans leur religion. Mais les dons que ce jeune homme avait reçus de la nature et les lumières qu'il acquit en peu de temps par l'étude ne devaient point servir à orner la synagogue ni à défendre l'erreur. Dieu avait d'autres desseins sur lui. On ignore les circonstances de sa conversion; ce qu'on peut dire de certain, c'est qu'il était encore fort jeune quand il demanda le baptême. Peu après il entrait dans l'Ordre de Saint-François. Lui-même nous apprend que le célèbre Ambroise Catharin, son compatriote, fut l'un de ses premiers maîtres dans l'étude des Saintes Lettres.

Sa grande connaissance des langues grecque et hébraïque lui fit de suite une réputation des plus brillantes parmi les savants. De vingt à trente ans, c'est-à-dire de 1540 à 1550, il fut appliqué au ministère

(*) Touron, t. IV, p. 287; Echard, t. II, p. 206.

de la prédication et de l'enseignement dans les principales villes d'Italie; il s'attacha de bonne foi, comme il le note avec soin, à soutenir les opinions de Catharin touchant la prédestination : ce qui lui valut un succès toujours croissant. Mais ayant ensuite reconnu que ce système n'était point approuvé de plusieurs doctes et pieux théologiens, il l'abandonna pour s'en tenir aux principes de S. Augustin et de S. Thomas dont son maître s'était trop légèrement écarté.

Cependant, ce hardi génie, facilement porté aux idées originales et dangereuses, eut son heure d'obscurité, et tomba lui-même dans des erreurs d'une toute autre conséquence qui le firent malheureusement apostasier de son état et de sa foi. Relevé une première fois, il fut relaps et comme tel, arrêté de nouveau, enfermé à Rome dans les prisons du Saint-Office, convaincu, jugé et condamné au feu.

Ceci se passait sous le Pontificat de Jules III. Le P. Michel Ghislieri, depuis S. Pie V, remplissait alors la charge de Commissaire général du Saint-Office. C'était la coutume de ce saint homme d'aller visiter souvent les prisonniers pour tâcher de les ramener, par la persuasion, à la foi catholique. Un jour donc de l'année 1550, Frère Michel entra dans les prisons : la vue du jeune Sixte le toucha d'une grande pitié. Il s'approche de lui, fait tous ses efforts pour convaincre de ses égarements cet infortuné, l'engage le plus vivement possible à abandonner une résolution orgueilleuse qui le portait à mourir plutôt que de se soumettre et de reparaître dans le monde humilié et déshonoré. En quittant la prison, le Commissaire général alla se jeter aux pieds du Pape pour essayer de faire révoquer la sentence, et obtenir non seulement la délivrance du prisonnier, mais aussi la permission de le recevoir dans l'Ordre de Saint-Dominique.

Cet élargissement que les souverains eux-mêmes auraient eu peut-être bien de la peine à faire prononcer, le Saint dont le zèle éclairé était connu du Pape, l'obtint sans peine : il acheva ce qu'il avait commencé et Dieu fit le reste. On put voir quels étaient les sentiments de modestie et de reconnaissance de son protégé, lorsque quatorze ou quinze ans après, Sixte de Sienne écrivait lui-même ce que nous venons de rapporter pour le révéler à la postérité. Voici comment il s'en exprime dans l'Epître dédicatoire de sa *Bibliotheca Sancta*, présentée au Pape Pie V, l'an 1566.

« J'ai osé, Très Saint Père, faire paraître cet ouvrage sous vos « auspices, parce que la *Bibliotheca Sancta* devait être mise sous la

« seule protection de celui qui est le réparateur de la bibliothèque « chrétienne. Je ne pouvais d'ailleurs chercher un plus favorable ni « un plus puissant Protecteur que Vous-même, car vous m'avez « autrefois retiré des portes de l'enfer et des ténèbres de l'erreur « pour me rendre à la lumière de la vérité et à un état parfait. Lorsque « vous avez daigné me recevoir dans votre saint Ordre, vous avez « bien voulu me vêtir de votre propre main, me donner même votre « propre habit: vous m'avez en même temps adopté comme votre fils « selon l'esprit; et avec quelle bonté, avec quelle douceur et quelle « libéralité ne m'avez-vous pas toujours prévenu et comblé de nou- « velles faveurs dans l'Ordre célèbre des Frères-Prêcheurs! Certes, je « serais bien ingrat, si je ne me faisais gloire de confesser publiquement « que vos bienfaits surpassent ce que je puis en publier. »

En effet, S. Pie V avait sauvé une âme vaillante. La forte puissance de la discipline religieuse, en saisissant son cœur, compléta la conversion commencée. Le savant converti ne retomba plus dans l'hérésie, et dès ce moment il mit au service de la foi sa grande science et sa belle intelligence. Sur l'ordre des supérieurs, il reprit ses premiers exercices dans le saint ministère, et on n'eut pas lieu de se repentir d'avoir usé d'indulgence à son égard. Religieux pénitent et prédicateur illustre, il annonça la parole de Dieu sans déguisement, édifia et instruisit les peuples, fit connaître et aimer la vertu et attaqua toujours avec avantage le vice et l'erreur. Le P. Possevin, jésuite, qui avait entendu quelques-uns de ses sermons, lui rend ce témoignage. Il le loue singulièrement de la sincérité avec laquelle il annonçait la parole de Dieu. Laissant de côté le goût suranné de son temps, et aussi tous les ornements des lettres profanes, si en vogue à cette époque, Sixte de Sienne inaugurait un genre tout nouveau de prédication, il s'attachait uniquement à la sainte Ecriture, et il avait tellement à cœur d'inspirer le même esprit à ses contemporains, qu'il leur a laissé dans sa *Bibliotheca Sancta* une méthode admirable au moyen de laquelle il apprend à composer des sermons entiers sans se servir d'autres livres que celui de la Bible ou des concordances.

Son vaste savoir lui permit de rendre à son bienfaiteur et à l'Eglise un important service au sujet de l'abolition des livres du Talmud. Quand Pie V, avant de monter sur la chaire de Saint-Pierre, exerçait l'office d'inquisiteur général de la foi, la Haute-Italie, mais surtout la ville de Crémone, était infestée d'un grand nombre d'ouvrages pernicieux que les Juifs répandaient clandestinement parmi les fidèles.

Sixte de Sienne fut envoyé sur les lieux avec mission d'examiner avec soin le Talmud et les différentes publications du Judaïsme, alors si actif et si puissant dans ses attaques contre le catholicisme. Le docile religieux obéit, et comme il était homme à savoir séparer l'ivraie du bon grain, il découvrit au milieu de ces productions malsaines certains ouvrages remplis d'érudition ; il les préserva d'une perte irréparable, au moment où les soldats espagnols allaient les jeter aux flammes avec les milliers d'exemplaires de tout genre qu'il fit brûler publiquement.

Il n'est pas facile de concevoir comment, avec ses prédications continuelles, ses longs et pénibles voyages et ses autres pratiques de religion, Sixte ait pu néanmoins se ménager le temps nécessaire pour lire tant d'auteurs grecs, latins et hébreux qu'il cite fréquemment dans ses ouvrages et pour composer ce nombre considérable de volumes sortis de sa plume. Il nous apprend lui-même qu'en l'année 1566, la quarante-sixième de son âge, il avait déjà écrit, outre sa *Bibliotheca sancta*, un livre sur l'usage des concordances de la Bible ; des traités astronomiques, géographiques, physiques sur différents passages des Livres saints ; des épîtres destinées à l'éclaircissement des endroits les plus obscurs des auteurs canoniques ; une analyse des Livres des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de la Sagesse et de l'Ecclésiastique ; un abrégé de l'Epître de S. Paul aux Romains ; des questions scolastiques sur la même Epître ; quatre carêmes prêchés à Gênes ; des parties de différents sermons sur les évangiles de l'Avent et sur ceux des fêtes de la Pentecôte, prêchés pendant six années dans cette même ville ; huit homélies sur la création du monde ; six sur les trois premiers chapitres de Job ; autant sur le premier psaume et vingt sur le cinquantième. Mais rien ne fait plus d'honneur à ce savant écrivain que la manière modeste dont il parle de lui-même et de ses propres écrits.

Il était non seulement éloquent et savant, mais encore excellent poète. Il nous a laissé une traduction de quelques vers grecs de S. Grégoire de Nazianze sur les Livres du Nouveau Testament. Il a dit aussi en vers à quels interprètes il fallait demander l'explication des sens de l'Ecriture. En voici la teneur :

Historiam, Hebræis et Græcis fontibus haustam,
Hieronymo disces duce.
Allegorias, Anagogenque recludent
Origenes, Ambrosius.
Exponent sensus, formandis moribus aptos,

Chrysostomus, Gregorius.
In dubiis, altaque locis caligine mersis,
Avrelius lucem feret.
At brevis et facilis non est spernenda tyroni
Lyrensis expositio.

Mais ceux qu'il a tirés de Virgile pour en faire un commentaire du psaume *Laudate Dominum omnes gentes* montrent plus clairemeut encore ses grandes aptitudes pour la poésie :

Quæ terras, tractusque maris longo ordine gentes
Incolitis, variæ linguis; habituque per orbem,
Qua redit a nobis aurora, diemque reducit,
Et qua sera rubens accendit lumina vesper:
Communem celebrate diem, Pœana canentes.
Magnanimi Heroes, pueri, innuptæque puellæ,
Matres, atque viri, tantarum in munere laudum
Ipsi lætitia voces ad sydera ferte,
Quod nova Progenies cœlo descendit ab alto,
Attulit et nobis longo post tempore tandem
Auxilium, adventumque Dei, cum Fœmina primum,
Virginis os, habitumque gerens (mirabile dictu!)
Nec generis nostri Puerum, nec sanguinis edit,
Nascentem Puerum, cœli cui sydera parent.

Le travail trop assidu de Sixte de Sienne, joint à de grandes austérités, abrégea ses jours ; et une mort prématurée ne lui ayant pas permis de retoucher la plupart de ses écrits, il aima mieux les supprimer entièrement que de nous les laisser imparfaits. Tombé gravement malade dans le couvent de Sainte-Marie de Castello à Gènes, l'humble religieux jeta lui-même au feu tous les ouvrages qu'il avait composés et qui n'avaient pas encore été imprimés, puis il tourna toutes ses pensées vers l'Eternité. Lorsqu'on lui apporta le saint Viatique, il se leva du lit, se prosterna à terre, et reçut son Sauveur en cette humble et dévote posture avec un cœur contrit et plein de respect. Il continua à s'entretenir en ces saintes dispositions jusqu'au moment où il rendit très pieusement son âme au Créateur. Il mourut vers la fin de l'année 1569, estimé des savants et chéri de ses Frères qu'il avait édifiés par ses vertus et qu'il enrichit du seul ouvrage qu'il leur laissât.

Cet ouvrage, intitulé *Bibliotheca sancta*, beaucoup moins considérable par le volume que par le choix des matières et l'érudition, est partagé en huit livres. Dans le premier, Sixte traite de la division et de l'autorité des Livres saints; il en assigne le nombre, l'ordre, les supputations et les partitions : en fait connaître le sujet et l'auteur et range en trois classes différentes tous les livres de la Bible. Il appelle *Protocanoniques* ceux qui ont toujours été reconnus pour sacrés; *Deutérocanoniques* ceux qui, n'ayant pas été reçus autrefois comme canoniques, soit par les Juifs, soit par les Eglises chrétiennes, ont été mis depuis dans le canon : et il appelle *apocryphes*, les Livres qui se trouvent insérés dans le corps de quelques Bibles, quoiqu'ils n'aient pas été et ne soient point reçus pour canoniques.

Le second Livre est comme un dictionnaire historique et alphabétique des auteurs et des Livres ou autres écrits dont il est fait mention dans quelques endroits de la Bible. A cette occasion, il parle du livre d'Hénoch, du livre des guerres du Seigneur, du livre des Justes, du livre des paroles des anciens, du Libelle du divorce, de l'inscription *Tau*, des annales des rois des Perses et des Mèdes, des commentaires d'Assuérus et de Cyrus et de plusieurs lettres des rois et des princes des Assyriens, des Egyptiens, des Grecs, des Romains, etc., dont il est fait mention dans l'Histoire sainte.

Le troisième livre est sur l'art d'expliquer l'Ecriture sainte. L'auteur y traite des divers sens des Livres canoniques, et des différentes sortes de commentaires sur l'Ecriture sainte.

Dans son quatrième livre, Sixte de Sienne a entrepris de nous faire connaître le nom, la qualité, la patrie de tous les expositeurs qui ont écrit sur les Livres sacrés, depuis trois cents ans avant Jésus-Christ jusqu'au milieu du seizième siècle. Bien que le nombre de ces commentateurs soit très grand, Sixte de Sienne parle de chacun avec exactitude, fait connaître le nombre, la diversité, le mérite de leurs commentaires, et rapporte le jugement des savants, touchant les plus illustres interprètes. Il les range en différentes classes, et suit toujours l'ordre alphabétique pour la commodité du lecteur.

Le cinquième livre est un recueil de notes sur quantité de passages relatifs à tous les Livres de l'Ancien Testament, dans lequel il rapporte les explications et les sentiments des Pères ou des Docteurs concernant tous ces passages.

Le sixième livre est un ouvrage de même nature sur le Nouveau Testament; et ces deux livres peuvent être considérés comme une espèce de commentaire de toute la Bible.

Le septième et le huitième sont écrits contre tous ceux qui ont attaqué l'autorité des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Sixte de Sienne ne se contente pas de faire mention de tous les hérétiques, anciens et modernes, qui ont rejeté ou combattu quelque partie de l'Ecriture; il refute encore leurs erreurs; se propose les objections qu'ils ont faites ou auraient pu faire, et les résout avec plus de solidité que d'étendue.

Tel est le résumé de la *Bibliotheca sancta* de notre auteur, ouvrage excellent et fort utile à tous ceux qui veulent se perfectionner dans l'étude des Livres saints. Aussi fut-il honoré, dès son apparition, de l'estime générale de tous les savants, soit catholiques, soit même protestants.

La V. Mère MICIA DES APOTRES

Professe du monastère de Santarem en Portugal (*).

(1598)

Cette généreuse épouse du Christ a été l'un des plus beaux ornements du monastère de Santarem. Elle y fut reçue dès l'âge de sept ans et vit se réaliser pour elle l'oracle du Prophète : « Bienheureux l'homme qui aura porté le joug du Seigneur dès son enfance »; aussi devint-elle une religieuse accomplie. Les innocentes récréations du cloître ne lui inspiraient nul attrait; elle n'avait de joie qu'à l'entretien avec Dieu et ne recherchait que la conversation des Religieuses les plus intérieures; marchant ainsi d'un pas viril et constant, comme Jésus à Nazareth elle croissait en sagesse, en âge et en grâce. Une grande union avec Dieu fut le fruit de ses continuels efforts; l'église parut sa demeure habituelle; profond devint son recueillement au pied des autels.

Son silence était presque continuel; jamais elle ne parlait aux personnes du dehors, car elle avait entièrement renoncé au siècle et

(*) Souza, p. I, l. V, c 39 et 40.

n'en voulait rien apprendre. Ce silence, elle le gardait avec plus de rigueur encore, soit aux fêtes des Apôtres, soit aux jours de communion, et aussi depuis le jeudi saint jusqu'au chant de l'*Alleluia*, le samedi saint.

Sœur Micia avait reçu du ciel un incomparable attrait pour la prière. On la voyait parfois prolonger ses pieux exercices jusqu'au signal des Matines sans nul intervalle de repos. Après l'Office, elle restait encore au chœur à moins que telles pratiques particulières de dévotion ne lui fissent préférer sa cellule où elle allait prier devant certaines images pieuses. Un repos très court était pris enfin ; mais sur la dure, avec une pierre pour oreiller.

Dans son cœur, la plus large place après Dieu était pour la très sainte Mère de Jésus ; aussi désira-t-elle voir Marie plus aimée encore et obtint-elle de ses Sœurs l'introduction de pratiques nouvelles en son honneur, notamment la coutume d'entretenir une lampe devant l'autel du dortoir les jours des fêtes de Marie et tous les samedis de l'année. Si les Religieuses plus anciennes ne secondaient pas, à son gré, sa dévotion et son zèle, elle s'adressait alors aux novices ; elle en avait la direction et elle les élevait dans le véritable esprit de S. Dominique, c'est-à-dire dans un solide amour envers la Reine du Ciel.

La dévotion de notre Sœur pour la Sainte-Vierge rendit le démon furieux. Un jour qu'elle récitait le Rosaire, cet esprit méchant saisit son chapelet et chercha à le lui arracher ; la Sœur tint bon ; mais le chapelet se rompit ; le diable en emporta une partie, et sa courageuse adversaire acheva la récitation des *Ave* avec les grains qui lui restaient. Elle avait une grande dévotion pour ce chapelet ; elle chercha donc ensuite les grains enlevés ; peine inutile dont elle se plaignit avec une aimable simplicité à sa divine Mère ; et la puissante Reine du Rosaire, dans sa touchante bonté, obligea le démon à restituer ce qu'il avait enlevé de vive force.

Les âmes du Purgatoire, auxquelles elle portait une profonde compassion, avaient une grande part à ses pénitences et à ses prières. Sœur Micia était tombée dangereusement malade ; la Mère Catherine de la Coste vit des personnes vêtues de blanc entrer à l'infirmerie. « Qui êtes vous ? » leur demanda cette vénérable Mère. « Nous sommes, dirent-elles, des âmes du Purgatoire ; nous venons, par une faveur spéciale, rendre visite à cette infirme, l'une de nos plus dévouées amies. » — « Mourra-t-elle de cette maladie ? » reprit la mère Catherine. — « Non », répondirent ces âmes. La malade, en effet, recouvra peu à peu toute sa santé.

Notre Sœur remplit, en son monastère, plusieurs fonctions importantes. Son zèle ardent pour les saintes observances lui valut pendant vingt ans l'éducation des novices ; on parla même quelquefois de la nommer Prieure; elle en témoigna tant de peine que ce projet dut être abandonné. Quant aux autres fonctions plus humbles et plus pénibles, elle s'en chargeait volontiers; c'était son bonheur, par exemple, de servir les Sœurs converses ; elle n'aimait pas moins se dévouer à l'infirmerie où sa présence était une consolation et une joie. Parfois elle mettait ses mains sur la tête des religieuses malades et plusieurs assurèrent en avoir reçu du soulagement.

La fonction de chantre lui fut longtemps confiée à cause de sa belle voix et de la peine qu'elle prenait pour maintenir la bonne harmonie au chœur.

La Sœur Micia parvint à une vénérable vieillesse ; mais son ardeur ne diminua jamais et son oraison fut toujours aussi fervente, aussi prolongée qu'en ses jeunes années. Parfois la Mère Prieure craignait pour sa santé en la voyant demeurer longtemps au chœur et lui ordonnait d'aller prendre quelque repos ; elle obéissait, mais elle faisait de sa couche un oratoire où son âme s'entretenait dévotement avec Notre-Seigneur. Tant que ses forces lui permirent de marcher, elle continua de se rendre à tous les exercices de la Communauté, sans s'inquiéter des inconvénients qui pouvaient en résulter pour elle à cause de son grand âge et de sa faiblesse ; elle disait aux Sœurs qui lui en faisaient l'observation : « Chacun doit répondre et payer pour soi. Je ne cesserai jamais de remplir tout mon devoir. »

Le 30 avril 1598, le lendemain de la fête de S. Pierre-Martyr, elle tomba malade ; ce devait être son épreuve suprême. Pendant trente-cinq jours son humilité, sa patience et ses autres vertus reçurent leur dernière perfection. Son zèle pour la régularité jeta surtout un vif éclat ; car, incapable de se rendre aux exercices communs, elle conjurait les Sœurs attachées à son service de ne pas s'en absenter pour rester près d'elle. Elle assurait qu'elle pouvait alors se passer de ses infirmières ; mais celles-ci furent remplacées par les Saints Apôtres, auxquels notre Sœur avait toujours été particulièrement dévote.

La veille de sa mort, la malade perdit l'usage de la parole ; elle ne tarda pourtant pas à le recouvrer et interrogea d'une voix claire les assistants au sujet de certaines personnes étrangères entrées dans la chambre. « Ce sont vos Sœurs et vos amies » lui fut-il répondu. « Pour vous », répliqua l'agonisante, « je vous reconnais parfaitement;

mais que viennent faire ces autres personnes que je vois près de vous? » A ces mots, les Religieuses se souvinrent d'un bruit entendu la nuit précédente dans le dortoir et, incontinent, les cloches se mirent à donner des sons suaves qui remplissaient leurs âmes de joie : c'était, pour cette Vénérable Mère, le signal du départ. Ces personnes inconnues venaient du ciel pour l'escorter dans la céleste patrie ; la mourante ajouta en effet : « Je ne m'en séparerai jamais », et son âme aussitôt quitta la terre pour s'envoler au Paradis (1598).

La V. M. MARIE DES ANGES

du monastère du Tiers-Ordre, à Aumale (*).

(1628)

La Vénérable Mère Marie des Anges naquit à Abbeville, de parents riches et vertueux qui donnèrent à leurs trois enfants l'éducation la plus chrétienne ; aussi tous, méprisant les biens et les honneurs auxquels ils pouvaient prétendre, se consacrèrent au service de Dieu. L'aînée, Marie, dont nous allons retracer la vie édifiante, fut d'abord mise en pension à Aumale, chez de pieuses filles placées sous la conduite de M. Gallemand, l'un des trois premiers supérieurs des Carmélites en France ; il destinait ces âmes de choix à être les pierres fondamentales du Carmel projeté, et il les formait soigneusement dans ce but ; mais Dieu en ordonna autrement ; déjà sa divine Providence avait inspiré à quelques jeunes filles le dessein de réformer le couvent des Sœurs Tertiaires Dominicaines, en cette même ville d'Aumale, et elles avaient mis la main à l'œuvre ; Marie, attirée par la bonne odeur de leurs vertus, résolut de suivre cet exemple et de s'employer de tout son pouvoir au succès de l'entreprise.

En revêtant l'habit de S. Dominique, elle parut revêtir aussi l'esprit du saint Patriarche. Son noviciat fut si fervent qu'elle semblait déjà consommée en vertu ; mais le feu intérieur de son âme s'embrasa

(*) Mém. d'Aumale.

davantage encore à l'approche de sa profession. Cette vertueuse Sœur s'adonna dès lors à l'oraison avec une ardeur, une assiduité qui lui méritèrent des faveurs signalées. Dieu lui accorda, en particulier, le don des larmes et elle les répandait abondamment, surtout dans la contemplation des souffrances du Sauveur. C'était là, d'ailleurs, le sujet le plus ordinaire de ses saintes méditations, et comme le canal par lequel Notre-Seigneur faisait couler dans cette âme les grâces les plus précieuses.

La conversation de notre Sœur semblait continuellement au ciel. Toujours et partout unie étroitement à Dieu, et comme absorbée en Lui, elle avait dans son maintien quelque chose de céleste qui élevait les âmes au-dessus de cette terre. Il lui fallait se faire violence pour parler, à l'occasion, des affaires matérielles de la communauté. Si on l'obligeait, au Chapitre, à donner son avis sur certains points concernant le temporel de la maison, elle répondait brièvement pour satisfaire à l'obéissance, puis rentrait dans son recueillement, sans ajouter ensuite un mot de plus. Son étude principale et son application assidue consistait à écouter la voix intérieure du divin Maître qui parle sans interruption aux âmes fidèles à lui prêter une oreille attentive. Elle semblait se redire fréquemment à elle-même cette parole du Psalmiste : *Audiam quid loquatur in me Dominus*, j'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu me dit dans le secret de mon cœur. Cette sainte habitude lui fit contracter un extérieur si angélique et si modeste qu'on perdait toute envie de se récréer en sa présence : on ne pouvait s'empêcher d'honorer le Dieu présent d'une façon si visible en sa pieuse servante ; elle était véritablement comme un temple vivant de l'Esprit-Saint.

Cette ferveur si extraordinaire, ce recueillement et cette union à Dieu si continuels étaient alimentés par la réception quotidienne du Pain des Anges ; la dévote Sœur en avait une faim vraiment insatiable aussi le recevait-elle avec un cœur embrasé. Pour apporter à cette action toute divine des dispositions plus saintes, elle se purifiait de ses fautes dans le bain sacré de la Pénitence avec les larmes d'un vif repentir.

Une piété si éminente demandait comme fondement une humilité solide et profonde : cette vertu ne fit point défaut à notre Sœur qui s'estimait indigne de vivre parmi ses compagnes et baisait avec dévotion la trace de leurs pas. Quand elle remplissait la charge de Prieure ou de Maîtresse des novices, et que ses filles lui demandaient sa

bénédiction, elle ne la leur accordait qu'à grand'peine, regardant cette action comme peu conforme à l'humilité. Si, au contraire, elle pensait avoir mal édifié ses filles en quelque manière, elle s'empressait de leur demander pardon à genoux. Elle se portait avec ardeur à toutes les actions basses et pénibles. On la voyait comme une simple Religieuse, balayer les cloîtres et les dortoirs, laver le linge et la vaisselle, porter le bois aux Sœurs converses, faire les lits des malades et leur rendre toutes sortes de bons offices.

Tant de ferveur et de vertu ne pouvait manquer de recevoir, comme récompense, une participation très abondante aux lumières d'En-Haut. Cette vierge vigilante et sage avait acquis, en effet, une grande expérience des choses qui touchent à la vie intérieure. Les Sœurs qui la consultaient trouvèrent toujours auprès d'elle une solution claire et précise des doutes dont leur âme souffrait ; celles mêmes qui avaient eu, dans le monde, des directeurs doctes et éclairés, avouèrent n'avoir jamais rencontré chez eux la consolation qu'elles puisaient dans les décisions de leur Mère.

Le rétablissement de l'observance chez les Sœurs du Tiers-Ordre d'Abbeville nécessita l'éloignement de la Mère Marie de S. Dominique, Prieure du monastère d'Aumale. Plusieurs de ses filles demandèrent à se mettre, pendant son absence, sous la conduite de la Mère Marie des Anges ; elles retirèrent de grands fruits de sa direction ; c'est pourquoi elles élurent bientôt pour Prieure cette sage directrice. Les difficultés que leur élue opposa à l'acceptation d'une telle charge, confirmèrent encore davantage la haute opinion qu'on avait de son mérite et de ses vertus. On la contraignit de se soumettre, par obéissance, au nouveau joug qui répugnait tant à son humilité. A la manière dont la nouvelle Prieure s'acquitta des fonctions de sa charge, on put apprécier son rare talent pour la conduite des âmes.

Elle s'efforçait d'établir ses filles dans une vie intérieure si solide qu'aucun événement ne fût capable de troubler la paix de leur cœur. Elle disait à ce sujet : « Les choses de ce monde n'ont aucun prix ; une religieuse ne devrait point s'en laisser toucher, ni leur prêter la moindre attention. Etre atteint et troublé par ces choses est une marque certaine d'imperfection et de peu de vertu, car une religieuse doit être, par perfection, morte au monde, et n'avoir d'amour que pour Dieu. » Elle donnait ces renseignements avec une incomparable énergie, et force était aux Sœurs de céder à des vues si hautes en embrassant généreusement les pratiques les plus ardues de la mortification.

Cette zélée Supérieure estimait tout particulièrement les exercices de la retraite, connaissant par expérience tous les fruits qu'on en retire. Le temps de la retraite était à ses yeux un temps de bénédiction, un séjour de l'âme dans la Terre des Visions, la véritable Jérusalem où Dieu remplissait de connaissances divines et surnaturelles, et de ferveur pour son service. En ce qui la concernait, en effet, elle se sentait, après ses retraites, plus fervente et plus active, plus vigilante et plus exacte, plus constante dans ses résolutions et plus empressée pour toute espèce de bonnes œuvres.

La vie de cette V. Mère ayant été celle d'un ange dans un corps mortel, elle eut vite mis le comble à ses mérites, et ne devait pas tarder à être appelée à la récompense. La mort ne la laissa point achever son priorat. Six mois avant l'expiration de sa charge, elle fut prise d'une pleurésie, accompagnée de douleurs au côté ; on lui prodigua tous les remèdes et tous les soins : cette maladie devait la conduire au tombeau. Il fallut donc lui donner le saint Viatique ; elle le reçut avec une profonde piété et une véritable joie, car elle brûlait d'aller enfin s'unir éternellement à son Créateur. Elle passa les derniers jours de sa maladie dans un grand recueillement et une inaltérable patience ; ses souffrances redoublèrent encore à la rupture d'un abcès qu'elle avait au côté, et sa fièvre prit une intensité nouvelle : mais cette âme forte continua de garder sa sérénité dans la patience et une soumission parfaite à la volonté divine. Elle était prête à prolonger sa vie dans la souffrance, ou à mourir pour posséder éternellement son Dieu.

Ayant manifesté le désir de recevoir de nouveau son Sauveur, cette grâce lui fut accordée facilement et on lui apporta une seconde fois la Communion. On put contempler alors sur son visage les reflets de la céleste jubilation qui remplissait son âme. Le sacrement d'Extrême-Onction lui fut ensuite administré, puis elle baisa la croix en répétant ces paroles de la Liturgie : *Adoramus te, Christe, et benedictimus tibi, quia per crucem tuam redemisti mundum.* Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons pour avoir racheté le monde par votre sainte Croix. La malade entra bientôt en agonie. On la vit pendant près d'un quart d'heure comme en lutte avec des êtres invisibles, et prononçant des paroles dont on ne pouvait saisir le sens. Enfin, ce combat terminé, elle rendit tranquillement son âme à Dieu, le 3 juin 1628, la trente-sixième année de son âge et la dix-huitième de sa vie religieuse.

Convaincu de la sainteté de cette Sœur, son confesseur s'écria : *Pretiosa est in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* La mort des saints est précieuse devant Dieu ! Elle apparut, quelque temps après son décès, à Sœur Jacqueline du Saint-Esprit, comme nous l'avons rapporté au 5 janvier. Elle était environnée d'une éclatante lumière et paraissait reposer sur la poitrine de Jésus. « Je jouis, dit-elle, de la gloire du Ciel après trois jours de Purgatoire : souffrances que j'aurais évitées si je n'avais point été Supérieure. »

LE MÊME JOUR

12.. — Mémoire d'un très pieux Frère qui a raconté qu'une nuit après Matines étant rentré dans sa cellule pour se livrer à l'étude, il se sentait accablé de sommeil dès qu'il jetait les yeux sur le livre. Malgré tous ses efforts il ne parvenait pas à surmonter son assoupissement. A la fin, impatienté, il s'écria : « Mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc, et pourquoi suis-je « ainsi tourmenté par le sommeil après avoir dormi suffisamment ? » Il entendit aussitôt une voix qui disait : « C'est que les portes ne sont pas encore fermées. » Il demanda : « Comment faut-il les fermer ? » La voix répondit : « De la tête à la poitrine et d'une oreille à l'autre. » Le Frère comprit, et fit le signe de croix en disant : « Eloignez-vous de moi, méchants, et j'étudierai les commandements de mon Dieu. » Et de suite il se trouva débarrassé de l'assoupissement provoqué par le tentateur. — (*Vitæ Fratr.* 4e p., c. 24.)

127. — Au royaume de Naples, le V. P. TROYA, personnage intrépide, fort zélé pour le service de l'Eglise et le bien de l'Ordre. Nommé inquisiteur dans la terre de Labour et dans tout le district de Naples, il s'employa sérieusement à déraciner la zizanie que les hérétiques semaient secrètement dans le champ de cette province. Le roi Charles Ier l'appuya de son autorité en expédiant des lettres patentes en sa faveur pour exhorter tous les officiers de justice à lui prêter main forte.

Le manuscrit de Guidonis note que le premier Procureur de l'Ordre en Cour de Rome, institué par le B. Humbert, l'an 1256, s'appelait *Frater Trojanus* : je suis fort porté à croire qu'il s'agit de notre inquisiteur, et le choix que ce grand Général fit de sa personne pour un office de telle im-

portance est encore une preuve éclatante de son mérite. Il le confirme lui-même dans un certain mémoire qu'il adressa, par un profond esprit d'humilité, au B. Humbert pour le prier de le tirer de cet office à cause de ses nombreux défauts et de lui en substituer un autre. Mais ce sage Général qui savait fort bien que s'il faut humilier ceux qui s'élèvent, il faut aussi élever ceux qui s'humilient et les mettre en état de faire valoir leurs talents selon leur vertu, le confirma dans sa charge où il servit de modèle et d'exemple à tous ceux qui lui ont succédé jusqu'à ce jour. Ce digne religieux vivait encore l'an 1272. — (Manuscr. de Bern. Guidonis.)

1290 — A Pérouse, le vertueux frère DOMINIQUE, convers de profession, religieux très pieux, même dans le monde. Il avait désiré longtemps la grâce d'être reçu dans l'Ordre ; et pour s'en rendre plus digne, il demanda la permission d'acccompagner le P. Martin de Pérouse, qui devait se rendre en France comme définiteur du Chapitre général. On le lui accorda ; et après les preuves qu'il donna de sa douceur, patience et humilité, il eut l'accomplissement entier de ses désirs. Devenu religieux, il tendait avec ferveur à la perfection, sans jamais se relâcher. Il excella singulièrement en obéissance et en dévotion : car nonobstant le travail auquel il s'occupait sans trêve, il ménageait si bien son temps, que sans intéresser les devoirs de son état, il était toujours prêt à entendre et à servir les messes. Il était tailleur de son métier, et pour vaquer plus librement à ses dévotions, il prenait sur son sommeil le temps qu'il donnait à ses prières et saints exercices. Jamais il ne manquait à Matines, et il était tellement mort à toute affection de pays et de parents, qu'il demeura trente-six ans de suite au couvent d'Orvieto, sans en sortir, que pour aller finir ses jours en celui de Pérouse, vers l'an 1290. — (Razzi.)

1320 — A Pise, l'Illustrissime P. ROBERT DRAGON, natif de la même ville, lequel ayant été donné pour Pasteur à l'église d'Ales en Sardaigne, en accomplit tous les devoirs pendant longtemps, s'étant rendu le modèle et la forme de son troupeau par une rare intégrité de vie. Sur la fin de ses jours il revint à Pise et mourut en notre couvent de Sainte-Catherine où il fut enterré devant le grand autel (1320). — (Fontana, *in theatr.*, p. 327.)

1586 — Au couvent de Saint-Marc, à Florence, le V. P. VINCENT FRÉDÉRIC, religieux très savant et prédicateur accompli. Les principales villes d'Italie, Naples, Foligno, Pérouse, Florence, Arezzo, Bologne et Milan entendirent tour à tour sa parole éloquente. La force avec laquelle il invectivait contre les vices le rendit si insupportable aux libertins que plusieurs entreprirent de l'empoisonner : mais on s'aperçut à temps du poison fatal

qu'on lui avait donné, et on mit tant de diligence à le soigner qu'on lui sauva la vie.

Néanmoins le V. Père en resta toujours très incommodé, avec un estomac si faible qu'il ne put plus jeûner; et depuis ce moment on ne l'entendit jamais prêcher sur le jeûne. A ceux qui lui en demandaient la raison, il répondait par ces paroles de S. Paul: *Non audeo quidquam loqui eorum quæ per me non efficit Christus:* Je n'ose rien dire aux autres de ce que Jésus-Christ ne me fait pas faire. D'où l'on infère très justement que, prêchant si dignement de toutes les autres vertus, il les avait aussi par excellence. Nonobstant cette grande faiblesse et la langueur dans laquelle il était, il ne laissait pas de vivre d'une manière fort austère. Et pour le faire avec plus de rigueur et moins de singularité, il passa dans la congrégation réformée des Abbruzzes, et en gardait exactement les Règles. S. Charles Borromée l'ayant fait appeler pour prêcher dans son diocèse, il s'y rendit à pied avec son bâton, à l'âge de soixante ans. Jamais il ne voulut être supérieur; et quoiqu'il fût bachelier et licencié pour prendre le bonnet de docteur, il refusa par humilité cet honneur dont il était si digne. Il se confessait tous les jours, et aux approches du confessionnal il se prosternait par terre: puis, se tenant à genoux et fondant en larmes, il se traînait de la sorte jusqu'aux pieds du confesseur qui, voyant l'amertume de ce cœur pénitent, accompagnait ses larmes des siennes. Les infirmités dont il se trouvait accablé, par suite de son empoisonnement, ayant obligé les supérieurs de le renvoyer en son couvent de Saint-Marc, il y passa à une meilleure vie l'an 1586, et sans doute avec la couronne du martyre. — (Pio, 1re part., l. IV, n. 47.)

1586 — A Chietti, ville du royaume de Naples, le V. P. JÉROME de MANTOUE, religieux très observant de la même congrégation des Abbruzzes. Doué d'une rare simplicité, il s'attira plusieurs grâces; excellent organiste, il jouait si heureusement suivant l'idée qu'il s'était formée de la grandeur et de la douceur des joies célestes que son jeu paraissait plus angélique qu'humain. On accourait en foule pour goûter l'agrément et la variété des admirables accords qu'il exécutait sur son instrument. Fort dévot et intérieur, il était aussi fort silencieux, ne parlant presque point. Un religieux le voyant un jour se promener tout pensif lui demanda ce qu'il faisait. « Je garde le silence », répondit le Père, faisant connaître par sa réponse qu'il eût mieux valu ne point l'interroger. Mais de même qu'il y a un temps de se taire et un temps de parler, au dire de l'Ecriture, après qu'il se fut tu si profondément dans ce monde, il alla élever hautement sa voix dans les cieux pour y bénir et louer éternellement Dieu, vers l'an 1586. — (Pio, 1re part., l. IV, n. 97.)

15.. — Au monastère de Saint-Pierre Martyr, en la ville de Majorque, Espagne, mourut la V. Mère CATHERINE NUGNEZ, qui gouverna pendant

seize ans cette maison avec un admirable progrès de la perfection religieuse. L'austérité fut l'un des caractères propres de sa grande vertu. Elle jeûnait presque toujours au pain et à l'eau qu'elle mêlait avec la cendre. Elle portait sur ses reins une chaîne de fer et pour tunique un long et rude cilice. Ame très contemplative, elle consacrait à l'oraison tout le temps que lui laissaient les occupations de sa charge. Elle la commençait par une humble et dévote prostration devant un crucifix, demandant pardon à Dieu de ses fautes avec beaucoup de larmes. Elle fréquentait les Sacrements avec une dévotion et une avidité merveilleuse, et persuadée que les afflictions et les maladies sont toujours des marques de la bonté de Dieu, lorsque tout le monde se portait bien dans la maison, elle se plaignait de ce que le bon Maître les oubliait. Entre tous les Saints, S. Augustin avait ses préférences; et une fois, se trouvant dangereusement malade, elle se recommanda au saint Docteur qui lui apparut en songe, et la touchant de sa main la guérit sur-le-champ. Dieu la disposa à la mort par une autre maladie qui fit grandement éclater sa patience pendant un an et demi. Elle supporta ses douleurs avec un mâle courage et rendit pieusement sa bénite âme à son Créateur. Ses obsèques furent célébrées la nuit suivante par le chant des anges. Sa face parut aussi toute angélique, de sorte que les religieuses ne pouvaient assez la regarder.— (Lopez, 3ᵉ part., l. 1, c. 86.)

16.. — Au monastère du Paraclet, en la ville d'Evora en Portugal, les VV. MM. MARGUERITE de L'ANNONCIATION, CATHERINE SERRAN et une Anonyme, qui menèrent toutes trois une vie céleste dans ce véritable jardin de délices spirituelles. La première était proche parente de la Mère Jeanne de Correa, fondatrice de la maison, qui, après l'avoir élevée dans les observances du Tiers-Ordre avec ferveur, lui fit ensuite faire profession dans le second Ordre avec elle. A sa mort, elle lui succéda dans l'office prioral et acheva d'accomplir, pour la perfection du monastère, ce que son illustre cousine avait si glorieusement commencé.

La seconde suivit les mêmes traces, passant aussi du Tiers-Ordre au grand Ordre et quoique déjà avancée en âge, sa ferveur soutenant sa faiblesse, elle exerça l'office de portière dans cette maison, empêchant par le glaive flamboyant de son zèle que rien de profane ou de séculier n'approchât, qui fût capable de troubler le repos ou de ternir l'innocence des Epouses de Jésus-Christ. — On n'a pas conservé le nom de la troisième, laquelle néanmoins s'est acquise une gloire éternelle par les poursuites généreuses qu'elle fit pendant plusieurs années, avec beaucoup de soupirs, d'oraisons et de larmes, pour avoir le bonheur d'être admise en ce saint lieu. Et parce que la supérieure se montrait difficile, elle demanda à parler aux autres Sœurs et les gagna. Touchées de sa désolation et de son angoisse, elles allèrent un jour trouver la Mère Prieure et la conjurer par les plaies du crucifix, dont à dessein elles avaient

apporté l'image, de recevoir cette postulante. La Mère, cédant à leurs instances, l'admit avec les autres et eut la consolation de la voir correspondre excellemment aux grandes espérances qu'on avait conçues de sa ferveur. — (Sousa, 3e part., l. I, c. 14.)

1648 — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Lima, la V. Mère AGNÈS DE JÉSUS. Cet auguste sanctuaire ne fut pas plus tôt fondé que cette sainte fille y alla prendre sa place, l'an 1625. Elle y fit profession l'année suivante, et s'appliqua aussitôt à entretenir par les pointes de la mortification et de la pénitence la beauté de son âme et la bonne odeur de Jésus-Christ qu'elle exhalait dans sa conduite par la pratique de toutes les vertus. Elle y parut pendant douze ans comme une belle rose mystique. Dans sa dernière maladie, appréhendant extrêmement une opération qu'on devait lui faire, elle se mit en oraison. Ravie en extase, consolée par une vision du Sauveur crucifié, et tout entière à la compassion dont son cœur fut attendri à cette vue, elle n'eut pas le sentiment de la douleur. Elle mourut quelque temps après dans le baiser de son Seigneur, le 3 juin 1638. — (Mélendez, *Hist. Per.*, t. III, p. 70.)

1668 — Au monastère du T. S. Sacrement, à Lisbonne, la vertueuse sœur LÉONORE DE L'ÉVANGÉLISTE. Elle avait fait un choix particulier des exercices d'humilité, et on l'y voyait continuellement occupée. Cette vertu favorisait singulièrement sa dévotion à la T. S. Vierge qu'elle aimait de tout son cœur. Sous ses auspices elle conserva toujours une innocence angélique ; et ayant eu révélation du jour et des circonstances de sa mort, elle les prédit à ses Sœurs avant de rendre sa sainte âme à Dieu, l'an 1668. — (*Act. cap. Rom.* 1670.)

IV JUIN

Translation des reliques de S. PIERRE-MARTYR, Premier inquisiteur mis à mort pour la foi(*).

(1340)

Nous avons inséré, au 29 avril, la vie de S. Pierre-Martyr, surnommé le Marteau des hérétiques. Ce défenseur intrépide de la vérité étant mort en traçant sur le sol, avec son propre sang, les premières paroles du *Credo*, de nombreux miracles signalèrent incontinent son très grand pouvoir au Ciel. En France, en Allemagne, en Angleterre, les prodiges obtenus par l'invocation du glorieux martyr se multipliaient de jour en jour, et quels prodiges! Les Bollandistes citent dans l'énumération des miracles dus à S. Pierre de Vérone plusieurs résurrections de morts. Les enfants ravis, en venant au monde, à la tendresse de parents désolés, furent l'objet de l'intervention spéciale de notre thaumaturge. Mais c'est à Milan surtout et au tombeau du Saint qu'éclataient les merveilles de tout genre. Des clartés fréquentes et insolites démontraient, en particulier, quel astre était monté de la terre vers les cieux.

Emus de ces manifestations de la puissance divine en l'honneur du bienheureux athlète de la foi, les Souverains Pontifes s'efforcèrent de promouvoir son culte. Innocent IV, qui avait canonisé Pierre de Vérone, écrivit d'Agnani, le 8 août 1254, une lettre encyclique où il renouvelle l'expression des éloges déjà décernés à notre Saint, et ma-

(*) *Acta Sanctorum*, 29 apr. — Campana, *Storio di S. Piero-Martire.*

nifeste sa volonté de voir la fête du martyr partout célébrée. « Quel « héros! s'écrie le Pape, sa vénération et son culte s'imposent à tous. « Modèle de vie religieuse, fleur de pureté, gloire des mœurs, trésor « de science, éclat de la sainte prédication, foyer de charité, rempart « de la foi, puits de grâces, miroir des vertus, parfum de sainteté, cet « illustre martyr du Christ mérite que tout l'univers recueille sa mé- « moire, et il faut que l'Eglise entière célèbre solennellement sa fête; « autrement, la terre paraîtrait ingrate envers le Ciel... » L'année suivante, Alexandre IV renouvelle les instances de son prédécesseur, accorde des indulgences aux fidèles qui visiteront l'église des Frères-Prêcheurs de Toulouse et de Reims, aux fêtes de S. Dominique et de S. Pierre-Martyr. Le même pontife adresse, le 21 juillet 1255, à l'abbé de Citeaux et aux membres du Chapitre général de cet Ordre, un bref en vertu duquel il leur enjoint de ne plus se dispenser de célébrer, avec le reste du monde chrétien, les fêtes des saints Dominique et Pierre de Vérone. Deux ans après, il accorde des indulgences à ceux qui visitent le tombeau du glorieux athlète des Frères-Prêcheurs et concède aux religieux de Saint-Eustorge, gardiens de ses reliques, de pouvoir célébrer sa fête avec octave, même en temps d'interdit général. Urbain IV, en 1262, urge la célébration de la fête du saint martyr, en appuyant ses considérants sur la bulle d'Innocent IV. Clément IV accorde de nouvelles indulgences aux fidèles qui visitent, par dévotion pour S. Pierre-Martyr, l'église de Saint-Eustorge, et il prescrit à l'archevêque de Braga (1266) de faire célébrer, en Portugal, avec solennité les fêtes du Patriarche des Frères-Prêcheurs et de son illustre fils Pierre Martyr. Deux siècles plus tard, Sixte IV daigne accorder à un humble couvent de la Province de Saxe la permission de renvoyer au deuxième dimanche après Pâques la fête du Saint, afin que les fidèles soient mieux à même de gagner les indulgences concédées par autorité apostolique, à l'occasion de ladite fête. Sixte-Quint semble vouloir surpasser ses prédécesseurs en comblant l'Ordre de faveurs signalées, à propos des solennités de S. Dominique, de S. Pierre et de Sainte Catherine de Sienne. Dans une première Constitution apostolique, le Pontife prescrit à tous les Patriarches, archevêques, évêques et autres prélats de la sainte Eglise de faire célébrer partout, dans leurs diocèses et églises, sous le rite double, la fête de l'illustre martyr qu'il appelle le prince du très saint office de l'Inquisition, titre glorieux que Pierre de Vérone mérite de porter le premier après S. Dominique, car cet office très saint

il l'a consacré le premier, dit le Pape, par l'effusion de son sang. Le 13 février 1588, le même Sixte-Quint accorde une indulgence plénière à tous les fidèles qui visiteront les églises de l'Ordre, le jour des fêtes de S. Dominique, de S. Pierre martyr, et de Sainte Catherine de Sienne. Près d'un siècle après, par bref du 26 juillet 1670, et sur les instances de l'Eminentissime Cardinal Barberini, agissant au nom de la Congrégation de la très sainte Inquisition, Clément X ordonne de célébrer sous le rite double la fête de S. Pierre martyr, abaissée précédemment au rite semi-double. Le même Pape accorde une indulgence plénière pour la visite du sanctuaire élevé en l'honneur du Saint sur le lieu même de son martyre. Ce sanctuaire, très fréquenté, avait reçu un jour la visite de S. Charles Borromée, qui ne voulut en franchir le seuil qu'après avoir ôté humblement sa chaussure et s'être mis pieds nus.

On voit avec quelle insistance, de siècle en siècle, les Papes, suprêmes gardiens de la foi, se montrèrent jaloux de la gloire du premier martyr de l'Inquisition.

Le 27 janvier 1741, Benoît XIV confirmait le décret de la sainte Congrégation des Rites, délivré sur les instances du R^me^ P. Ripoll, décret en vertu duquel l'Ordre de S. Dominique était autorisé à célébrer, le 4 juin, la fête de la translation des reliques de S. Pierre Martyr. Cette translation s'était faite à plusieurs reprises et dans des circonstances qui appartiennent à l'histoire.

La première translation eut lieu un an au plus après la mort du saint martyr. A la suite des miracles qui se renouvelaient à l'endroit de la sépulture, le corps fut exhumé et de nouveau exposé à la vénération publique. Aucune trace de corruption n'apparaissait sur cette chair virginale embaumée par le martyre. L'archevêque de Milan, Léon de Perego, et les religieux du couvent, ainsi que ceux des villes de Lombardie réunis à l'occasion du Chapitre provincial, escortèrent les dépouilles saintes qui furent déposées sur la place de l'église où, durant un jour, se pressa la multitude avide d'admirer et de prodiguer les témoignages de sa dévotion. Le lendemain, on enferma le saint corps dans un tombeau de marbre fourni par l'abbé de Saint-Simplicien. C'est à ce même abbé que le Saint, quelque temps avant sa mort, avait dit en montrant un bloc de marbre évidé : « Voilà qui « ferait très bien pour le tombeau d'un martyr. » L'abbé n'avait point oublié cette parole à demi prophétique, et il avait offert l'auge sépulcrale. Autour du tombeau la municipalité de Milan fit placer une solide barrière d'un travail exquis.

Ce n'était pourtant pas encore assez de richesses autour de pareilles reliques. Les religieux rêvaient un monument digne du martyr. En 1262, S. Thomas d'Aquin qui, sur l'ordre de ses supérieurs, se rendait de Paris à Bologne, traversa Milan pour vénérer le corps du généreux défenseur de la foi catholique. Avec cette plume qui avait déjà écrit tant de chefs-d'œuvre, Thomas d'Aquin traça, en quelques vers où abondent les allusions les plus délicates, l'éloge du héros, son frère :

Præco, Lucerna, Pugil Christi, populi, fideique
Hic silet, hic tegitur, jacet hic mactatus iniquè.
Vox ovibus dulcis, gratissima lux animorum :
Et Verbi gladius gladio cecidit Catharorum
Christus mirificat, populus devotus adorat;
Martyrioque fides, Sanctum, servata decorat;
Sed Christus nova signa loqui facit, ac nova turbæ
Lux datur, atque fides vulgata refulget in orbe.

Héraut, flambeau du Christ, soldat plein de vaillance,
Dans l'ombre enseveli, couché dans le silence,
Pierre est là... Martyr de sa foi !

Un jour il est tombé sous le glaive hérétique
Le docteur bien-aimé, l'apôtre sympathique,
Sage interprète de la loi.

Au séjour bienheureux la gloire l'environne ;
L'Eglise, avec amour, ici-bas le couronne
En proclamant sa sainteté.

Des miracles sans nombre illustrent sa mémoire,
Par lui la foi du Christ remporte la victoire
Au sein de la noble cité !

Ces vers, gravés sur le marbre, se lisaient à côté du tombeau du Saint. Mais ce tombeau lui-même paraissait de plus en plus insuffisant à redire les gloires du martyr, dont la renommée et les miracles sans cesse renouvelés remplissaient les annales du monde religieux. On parla d'un mausolée superbe et on sollicita des aumônes. Les dons arrivèrent de toutes parts. Le roi et la reine de Chypre envoyèrent trois cents ducats d'or, l'archevêque de Milan, Jean Visconti, en avança deux cents, le cardinal Orsini, dominicain, cent. De nobles

personnages de France, d'Allemagne, d'Angleterre, firent parvenir leurs riches offrandes. On se mit à l'œuvre. Le travail fut confié à Jean Balducci, de Pise, célèbre sculpteur de cette époque. L'artiste mit trois ans à parfaire le chef-d'œuvre que tout le monde admire encore aujourd'hui. En voici la description :

Le tombeau, en marbre blanc de Carrare, est élevé sur huit pilastres carrés en marbre rouge de Vérone. A ces pilastres sont adossées huit cariatides représentant les huit vertus suivantes : la foi, l'espérance, la charité, la prudence, la justice, la force, la tempérance et l'obéissance. Chacune des vertus tient en mains ses emblèmes propres et ses pieds reposent sur un animal symbolique.

Le tombeau lui-même est long de cinq coudées et quatorze pouces, large d'une coudée, vingt-trois pouces; sur les faces latérales il porte sculptées huit scènes empruntées à la vie du Saint. On voit dans le milieu de la face antérieure l'image d'Innocent IV, assis sur son trône et au moment où il remit au Général de l'Ordre la bulle de la canonisation du Saint; à côté se trouve représentée l'exposition du corps à la vénération publique, puis l'apaisement miraculeux d'une tempête par l'invocation du Bienheureux. Sur la face opposée, sont retracés le miracle du muet de naissance guéri dès que S. Pierre-Martyr eut touché ses lèvres, puis l'apparition d'un nuage au-dessus d'un vaste auditoire, et plusieurs guérisons instantanées racontées dans la vie du Saint. Du côté de la tête, est sculpté le martyre du héros, ainsi que le meurtre de son compagnon, du côté des pieds, le sujet est celui de l'exposition du corps, qui apparaît entouré de religieux à genoux.

Ces différentes scènes sont terminées aux quatre angles par les statues des quatre grands docteurs de l'Eglise, celles des faces latérales sont séparées par les statues de S. Pierre, de S. Paul, de S. Eustorge et de S. Thomas d'Aquin ; au-dessus, s'échelonnent les huit premiers chœurs angéliques, le neuvième placé sur le dôme du monument est représenté par deux Séraphins.

Le couvercle qui surmonte le tombeau est en forme de pyramide et se trouve également orné de statuettes. Ce sont celles des saints Jean et Paul, du roi et de la reine de Chypre, de Matthieu, cardinal Orsini, puis de sainte Catherine vierge et martyre, de S. Nicolas évêque et de deux autres prélats.

Au-dessus, comme couronnement, se dressent trois petites niches supportées par d'élégantes colonnettes. La niche du milieu renferme

l'image de la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, les deux autres l'effigie de S. Dominique et celle de S. Pierre Martyr. Au sommet, dominant tout l'ensemble, apparaît la statue du Sauveur, et à côté on voit les deux Séraphins dont nous avons parlé.

Lorsque ce monument splendide en l'honneur du glorieux vainqueur de l'hérésie fut terminé, on choisit pour son inauguration la circonstance d'un Chapitre général. Ce Chapitre se tint en 1340, sous le vénérable P. Hugues de Vauxcemain, français, seizième Général des Frères-Prêcheurs. En présence de plusieurs évêques accourus à la cérémonie, sous les yeux du successeur de saint Dominique et de tous les nombreux définiteurs appelés aux assises solennelles de l'Ordre, Jean Visconti, archevêque de Milan, ouvrit le sépulcre. Le corps du martyr fut trouvé intact, avec ses cheveux, sa barbe et tous ses membres ; on aurait pu le faire tenir debout. Il fut exposé le lendemain sur la place de l'Eglise, devant une multitude immense. Avant le transfert dans le nouveau mausolée, on détacha la tête qui fut mise à part. A cette occasion, plusieurs miracles s'opérèrent. Pris d'une sainte envie, à la vue de ces merveilles, l'archevêque demanda la tête vénérable. Bien que très à contre-cœur, l'Ordre céda la relique et l'archevêque la fit enfermer dans un Tabernacle d'argent. Mais, raconte un chroniqueur, le pieux prélat fut saisi quelque temps après d'un violent mal de tête que rien ne pouvait calmer. Sur le conseil de nos religieux qui virent là un avertissement du Ciel, l'archevêque rendit la tête, et elle fut rapportée à Saint-Eustorge. Dieu voulait que cette glorieuse relique fût honorée dans un lieu spécial. En 1362, S. Pierre-Martyr apparut à un noble Florentin qui exerçait à Milan la charge de percepteur des rentes ducales. Il s'appelait Pigello Portinario. Le saint en se montrant à lui, lui ordonna de faire construire à Saint-Eustorge une chapelle où son chef serait gardé en plus grande vénération. Cet homme obéit; il fit élever au fond de l'Eglise et en communication avec l'abside une magnifique chapelle, bâtie sur le modèle de celle que possède la famille des Pazzi dans le cloître de Sainte-Croix des Frères-Mineurs à Florence. Le chef vénérable y fut placé avec son reliquaire, et, depuis, cette chapelle prit le nom de Saint-Pierre-Martyr *ad caput*. Dans le cours des siècles, la tête du glorieux témoin du Christ fut plus d'une fois portée solennellement en procession, au milieu des plus éclatants témoignages de la vénération publique. On cite en particulier la procession solennelle qui eut lieu en 1651, lors de l'inauguration d'un nouvel autel.

En 1736, des modifications opérées dans l'architecture de l'Eglise de Saint-Eustorge nécessitèrent le déplacement du tombeau de saint Pierre Martyr. Il fut de nouveau ouvert en présence des autorités ecclésiastiques. Les chairs étaient encore sans corruption. Après reconnaissance juridique des saintes reliques, le corps fut déposé dans un cercueil de plomb, lequel fut enfermé dans un autre cercueil de cyprès portant cette inscription : *Corps de S. Pierre-Martyr, de l'Ordre des Prédicateurs.* A cette occasion eut lieu une riche distribution de reliques aux personnages présents. Le corps, transféré dans la chapelle où déjà reposait la tête du Saint, y est resté, et c'est dans cette même chapelle qu'on peut le vénérer encore de nos jours. Le mausolée se dresse en face de l'autel qui occupe le fond du sanctuaire et où apparaît, à travers le cristal, dans son tabernacle, la tête de l'intrépide défenseur de la foi.

Mais, hélas ! aujourd'hui (1892), Saint-Eustorge enlevé aux Frères-Prêcheurs est devenu simple église paroissiale, et c'est à de rares intervalles que la chapelle de Saint-Pierre-Martyr est visitée par un fils de S. Dominique, heureux de s'agenouiller près du tombeau de son glorieux Frère, et de célébrer l'auguste sacrifice en présence de cette tête, qui semble appeler à de nouveaux combats contre les modernes sectaires les apôtres de la vérité.

Le V. P. GUILLAUME-PIERRE GODIEU

Cardinal de la sainte Eglise, profès du couvent de Bayonne (*).

(1336)

PARMI les sujets illustres que le couvent de Bayonne donna à l'Ordre, le V. P. Guillaume-Pierre Godieu occupe, sans contredit, le premier rang. Son noviciat terminé, ses supérieurs l'assi-

(*) Touron.

gnèrent au couvent de Bordeaux pour y suivre le cours de philosophie donné par le P. Pierre de Meslac.

Les progrès du jeune religieux dans les sciences humaines et divines durent être brillants et remarqués, car nous le voyons chargé par les Chapitres de sa Province d'enseigner successivement à Bordeaux en 1282, à Condom en 1283, à Bayonne en 1287, à Condom en 1290, à Montpellier en 1291. Il fut par deux fois désigné pour remplir le noble et difficile ministère de la prédication. Ceci nous prouve que le P. Guillaume n'était pas moins éloquent prédicateur que professeur distingué.

Néanmoins, ou plutôt à cause de ses remarquables qualités et de son grand talent, de maître on le fit disciple, de la chaire du professeur on le fit redescendre sur le banc des écoliers, comme c'était la coutume de l'Ordre à cette époque. Il fut envoyé par sa Province, comme étudiant, au célèbre couvent de Saint-Jacques, à Paris, d'où il revint avec le grade de bachelier.

Nous ignorons combien d'années au juste le P. Godieu demeura dans la capitale ; mais nous savons qu'en 1300 il était de retour dans sa Province ; nous le retrouvons, en effet, cette année-là à Marseille avec le titre de Prédicateur général. L'année d'après il fut élu Provincial au Chapitre d'Agen, et Bernard de Juzic, son prédécesseur, devenu Général de l'Ordre, confirma cette élection. Au Chapitre suivant tenu à Carcassonne, notre Provincial eut pour définiteurs les illustres PP. Jean Vigorosi, Pierre de Masloc, Guillaume de Lodun et Bérenger de Landore, futur Général de l'Ordre. Véritable assemblée de grands hommes ! Le premier allait devenir inquisiteur, les trois derniers évêques ou archevêques, et celui qui présidait, cardinal.

Cependant le Chapitre général de Besançon (1303) partagea l'ancienne Province de Provence, qui s'était considérablement agrandie, en deux nouvelles Provinces : celle de Toulouse et celle de Provence. Le P. Godieu fut absous de sa charge et donné comme vicaire provincial à la jeune Province de Toulouse. Mais peu de temps après celle de Provence le remit à sa tête, par l'élection qui eut lieu dans son premier Chapitre de Montauban. L'année suivante (1304) notre P. Guillaume est de nouveau envoyé à Paris pour y prendre le bonnet de docteur. A peine de retour dans sa Province il est obligé de repartir pour Gênes, afin d'assister comme définiteur au Chapitre Général : le P. Bérenger de Landore l'accompagne comme *Socius*.

Le lecteur nous pardonnera cette longue et sèche nomenclature

des nombreux offices remplis d'année en année par ce grand Religieux : elle nous montre, peut-être mieux que toute dissertation, quel était le merveilleux fonctionnement de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dans ce premier siècle, qui fut son âge d'or, et comment on y savait exploiter les grands et riches talents, les faire progresser dans la science, et leur donner ainsi les moyens de rendre les plus grands services à l'Ordre lui-même et à la sainte Eglise.

Les Souverains Pontifes apprécièrent hautement le mérite et le savoir de notre P. Godieu ; ils le firent venir à leur Cour et lui confièrent les hautes fonctions de chapelain, de théologien du Pape, de maître du Sacré-Palais, et enfin le décorèrent de la pourpre romaine.

Clément V le promut au cardinalat avec le titre de Sainte-Cécile, en 1312, mais on l'appela vulgairement le cardinal de Bayonne. Jean XXII l'éleva, en 1317, au rang des cardinaux-évêques, et lui donna le titre de Sainte-Sabine.

C'est peut-être à cette période de sa vie qu'il faut assigner ses luttes contre les Béguards, dont le Concile de Vienne avait condamné les fausses doctrines, et qu'il composa son traité de l'alliance de Jésus-Christ avec la sainte Eglise.

Trois ans plus tard, il reçut la difficile charge de Légat *a latere* pour l'Espagne. Le but de sa mission était de faire refleurir la discipline ecclésiastique indignement méprisée, de pacifier les différents survenus entre les princes de Castille au sujet de la régence d'Alphonse XI, et de réprimer les hérésies enfantées, comme de coutume, par le désordre des mœurs.

Nous complèterons cette Vie de l'illustre Cardinal par quelques pages de notre savant P. Touron.

Arrivé en Castille, dit l'historien des Hommes illustres des Frères-Prêcheurs, le cardinal trouva que les affaires de ce royaume étaient dans un état encore plus triste qu'on ne l'avait représenté à la Cour du Pape. Cependant il ne désespéra pas du succès, parce qu'il l'attendait bien moins de sa sagesse ou du secours des hommes que de la main toute-puissante de Dieu. Après avoir pris connaissance de toutes choses et ordonné des prières publiques, le Légat fit assembler les Etats-Généraux du royaume dans la ville de Palencia. Les Princes intéressés furent surtout priés de s'y trouver, pour y exposer leurs prétentions. Outre les Infans de Castille, on y vit arriver les archevêques de Compostelle, de Tolède, de Séville, avec plusieurs autres prélats et un grand nombre de seigneurs. Dans cette auguste assem-

blée, le Légat du Pape ne fit pas moins admirer l'étendue de ses lumières que son zèle et son éloquence. Sa prudence parut surtout, et dans le choix des moyens qu'il proposa pour rétablir une solide paix, et dans le discours qu'il fit pour engager les prétendants à préférer le bien public, l'honneur et les avantages de la nation à des intérêts particuliers. Il est vrai, comme l'a remarqué Mariana, que les esprits étaient trop aigris ou l'ambition de plusieurs trop démesurée, pour que le plus juste tempérament pût d'abord concilier des partis si opposés et les contenter tous.

Si les Etats de Palencia n'avaient point produit tout l'effet que les gens de bien s'étaient promis et que l'habileté du Légat apostolique pouvait faire justement espérer, le Concile national que ce ministre du Pape venait d'assembler à Valladolid eut un succès beaucoup plus heureux. Tous les évêques des royaumes de Castille, de Léon, et des autres terres du roi Alphonse, y avaient été appelés ; le premier fruit de ce Concile, auquel le Légat présida, fut une trêve de dix mois qu'il eut le bonheur de faire conclure entre les tuteurs du jeune monarque. Ce traité fut signé le premier mars (1322). Notre cardinal proposa ensuite divers règlements pour la réforme des mœurs, le bon gouvernement des diocèses, des paroisses et des monastères.

Pendant le séjour que le cardinal-évêque de Sabine continua à faire en Espagne, il donna de grands exemples de piété, de générosité et d'une fermeté vraiment épiscopale. L'avarice ne souilla point ses mains, et comme il ne se laissa pas gagner par des présents, il ne put aussi être surpris par les artifices des politiques. Uniquement attentif à remplir tous les devoirs de son ministère, il rendit à l'Eglise, au Souverain et aux peuples, des services importants qui firent connaître sa vertu et qui font honneur à sa mémoire.

Les Maures de Grenade, voulant profiter des divisions des Castillans, avaient mis le siège devant Lorca, petite ville d'Espagne, au royaume de Murcie. Ils pressaient vivement la place qu'ils se flattaient d'emporter avant qu'elle pût être secourue. Notre cardinal, averti du danger qui menaçait les assiégés, fit publier des indulgences en faveur de ceux qui prendraient les armes contre les Infidèles.

Nous ne savons pas précisément le temps du retour de notre cardinal; mais ce qui est certain c'est qu'en se retirant des terres de sa Légation pour revenir à Rome, il laissa le royaume et l'Eglise d'Espagne sur un tout autre pied que celui où il avait eu la douleur de trouver l'un et l'autre à son arrivée en Castille.

Tant de belles actions pouvaient le faire estimer des hommes, dont il méritait déjà l'affection par une générosité naturelle, qui le portait à faire du bien à tous et à ne se refuser jamais aux prières de ceux qui s'adressaient à lui dans leurs pressantes nécessités. Mais ce qui le rendait encore plus grand devant Dieu, était une piété solide, une sincère humilité, surtout une charité tendre pour les pauvres. Il se montra toujours leur protecteur et leur père, et il répandit avec joie dans leur sein, une partie de ce qu'il se trouvait quelquefois comme forcé de recevoir de la libéralité ou de la reconnaissance des souverains.

Cet illustre cardinal ne parut pas moins magnifique envers son Ordre, pour lequel il eut toujours un amour de préférence.

Selon l'abbé Ughel, et Pierre Frizon dans son *Gallia purpurata*, l'évêque de Sabine fit bâtir cinq couvents et trois magnifiques églises, en faveur des Frères-Prêcheurs. Vincent Fontana assure la même chose. Nous savons que notre église de Bayonne ayant été entièrement consumée par le feu l'an 1290, Pierre Godieu qui avait reçu autrefois l'habit de Saint-Dominique dans ce sanctuaire, en répara les ruines et lui rendit sa première beauté. Ce fut sans doute à son retour de Castille vers l'an 1323. Et on peut placer en la même année ce que dit M. Duchesne, qu'il fit aussi édifier la nef de la cathédrale de la même ville. L'évêque de Bayonne était alors Pierre de Saint-Jean, successeur de Pierre de Maslac, l'un et l'autre de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, tous les deux placés successivement sur ce siège, par le Pape Jean XXII, à la considération de notre cardinal, ainsi qu'il est expressément marqué dans un ancien manuscrit, cité par Dona Denis dans son premier tome du *Gallia christiana* (page 1316).

Continuant sa route par Toulouse, l'évêque de Sabine ne prit à son ordinaire d'autre logement que la maison des Dominicains. Raymond de Felgar, disciple de S. Dominique, et depuis évêque de Toulouse, avait fait commencer, en 1232, la magnifique église, qui fut dédiée sous l'invocation de saint Thomas d'Aquin. Mais ce superbe édifice, quoique avancé avec de grandes dépenses jusqu'à moitié, était demeuré près d'un siècle dans le même état où il s'était trouvé lors de la mort de son fondateur. La piété de notre cardinal le sollicita pour la consommation de l'ouvrage. Il donna les ordres, avec les sommes nécessaires pour le faire conduire à sa dernière perfection, et il hâta sa marche pour se rendre au plus tôt auprès de Sa Sainteté. Deux raisons l'obligeaient à faire diligence. Il devait instruire le Saint-Siège du succès de sa léga-

tion, et il souhaitait se trouver à Avignon pour la canonisation de S. Thomas, dont la solennité avait été fixée au dix-huitième de juillet 1323. Il y avait déja cinq ans que ce fidèle disciple du Docteur Angélique travaillait avec plusieurs autres cardinaux ou prélats du même ordre à lui faire décerner cet honneur.

Ubertin de Casal, disciple de Pierre d'Olive, ayant été accusé de plusieurs erreurs auprès du Saint-Siège, le cardinal évêque de Sabine fut nommé juge ou commissaire apostolique, dans cette affaire. Nous croyons que ce fut dans ce même temps que l'évêque de Sabine publia son traité *de la puissance de l'Eglise*, dans lequel, dit M. Duchesne, sont compris tous les droits et privilèges de l'Eglise de Rome, et ceux que cette même Eglise a accordés à toutes les autres Eglises de la chrétienté.

Le pieux cardinal semble s'être retiré des affaires dans les dernières années de sa vie, afin de se préparer, par la prière et la retraite, à paraître devant Dieu. Sa précieuse mort arriva le 4 juin 1336, à Avignon, où il fut inhumé, suivant son désir, dans l'église de son Ordre. « Il y repose, dit le P. Souèges, proche de la sacristie, au côté gauche du grand autel, dans un beau sépulcre de marbre, avec cette inscription toute simple : *Dominus Frater Guillelmus Godivus, Episcopus Sabinensis Cardinalis.* »

Outre les ouvrages dont nous avons déja parlé, ce savant homme nous a laissé un volume considérable de sermons prêchés sans doute avant sa promotion au cardinalat, lorsqu'il remplissait dans l'Ordre les fonctions de Prédicateur général. Le cardinal d'Aguirre a aussi recueilli, dans sa collection des conciles d'Espagne, les beaux règlements que notre Légat *a latere* avait publiés au concile de Valladolid.

Le B. P. ROBERT D'UZÈS

Profès du couvent d'Avignon (*).

(1296)

Le B. P. Robert d'Uzès peut être mis au nombre des plus saints personnages de son temps. Il occupe une place à part parmi ces âmes privilégiées qui, sur le déclin du XIII^e^ siècle et dans tout le cours du XIV^e^, reçurent avec tant d'abondance la lumière d'en haut pour l'instruction des peuples. Vers le même temps, en effet, le Seigneur révélait ses secrets aux saintes Brigitte, Gertrude et Mechtilde, puis au B. Henri Suzo, à Taulère et à Sainte Catherine de Sienne. C'était, comme on le sait, l'époque des grands mystiques.

Pour qui connaît les périls traversés par la sainte Eglise en ce temps-là, et les désordres qui régnaient dans son sein, il n'est pas difficile de découvrir les raisons qu'avait la divine Providence d'instruire et de diriger les âmes par des moyens extraordinaires et en dehors des voies communes. Ces raisons, ce n'est pas le lieu ici de les développer. Qu'il nous suffise d'avoir fait comprendre que le Seigneur avait des motifs particuliers alors de susciter, dans son Eglise, le saint prophète dont nous allons retracer la vie.

Il nous reste peu de renseignements sur le B. P. Robert d'Uzès, en dehors de ce qu'il nous apprend lui-même dans les deux recueils de ses sermons et de ses révélations. Voici d'abord le titre véritable de ces deux ouvrages, tels qu'ils sont donnés dans Echard : I. *Incipit liber sermonum Domini Jhesu Christi quos locutus est servo suo.* II. *Liber visionum quas dedit videre Dominus Jesus servo suo.* Le premier de ces opuscules contient trente-quatre chapitres et le second trente-huit.

Le B. P. Robert naquit à Uzès, ville du Languedoc, de parents pieux, nobles et riches. Le Seigneur les avait bénis en récompense de l'hospitalité généreuse donnée dans leur demeure aux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. C'est notre B. Père lui-même qui nous

(*) *Ex Mss. Guidon. et libro Prophetiarum ejus.*

l'apprend dans le récit de ses visions. « Après mes prédications dans certaines terres que je venais de parcourir, je m'en retournai à Orange. Là j'eus un songe. Je me vis en présence de trois cardinaux devant les appartements du Pape. Ces trois Princes de l'Eglise étaient très pauvrement vêtus. Je leur fis la révérence et ils me saluèrent à à leur tour. Le cardinal Jacques Colonna me dit : Que désirez-vous, mon fils ? Est-ce voir le Pape ? — Oui, Monseigneur. Sur ce, il m'introduisit dans la chambre du Souverain Pontife. Je l'y trouvai en fort pauvre tenue, vêtu de gris et assis sur une chaise de paille à demi brisée ; son petit lit n'avait pour ornement qu'une misérable couverture. Le Souverain Pontife me demanda qui j'étais. — Votre chapelain, Très-Saint Père. Il ajouta alors en pleurant : « Le grand personnage allemand t'a donné la bénédiction ainsi qu'à ta famille. » A ces mots je m'éveillai tout content, et, pensé-je en moi-même, que signifie ceci ? L'Esprit du Seigneur me répondit intérieurement. Cet allemand hébergé par tes parents était un Frère-Prêcheur, il te bénit en eux et toute leur maison. » Voilà le récit du P. Robert.

« Ce grand personnage allemand » n'était-ce pas le B. Jean-le-Teutonique, quatrième Général de l'Ordre ? Il est permis de se le demander ; car, sous son généralat plusieurs Chapitres de l'Ordre se tinrent à Bologne et à Paris successivement, de sorte que le B. Jean-le-Teutonique eut maintes fois l'occasion de passer par Uzès en se rendant de l'une de ces deux villes à l'autre.

II. — Le P. Robert se vit, dès ses jeunes années, comme il nous l'assure lui-même, favorisé de visions extraordinaires. Nous lisons, en effet, en tête de son livre : « *Cœperunt autem hæc fieri dum in domo patris puerilibus studiis erudirer:* Ces visions commencèrent dans la maison paternelle alors que je recevais les premières leçons de l'enfance. » Il nous révèle ensuite avec les sentiments de la plus admirable humilité, de quelles manières il recevait ces communications surnaturelles. « Il a plu, dit-il, au Seigneur Jésus de manifester ses volontés à moi, le plus vil des pécheurs. Cela avait lieu tantôt durant le sommeil par des visions imaginaires, tantôt par des visions de même sorte mais quand j'étais éveillé, tantôt par des paroles extérieures, tantôt par des paroles intérieures, tantôt par différents symboles dont le Seigneur me donnait l'intelligence. »

On ignore quelle école ou quelle université l'initia aux sciences philosophiques et sacrées ; le B. Père nous apprend seulement que,

ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

les années de sa jeunesse écoulées, il fut ordonné prêtre « malgré son indignité. » Il fit bientôt après le voyage de Marseille. « Or, nous raconte-t-il, lorsque j'eus laissé derrière moi Roquevaire, au lever du soleil, je récitai mes Matines. Arrivé à cette oraison de *Pretiosa : Sancta Maria et omnes sancti,* les cieux s'ouvrirent et mes yeux contemplèrent une personne assise sur un trône : son visage était voilé. Ce personnage mystérieux avait à sa droite les saints apôtres à genoux et vêtus de blanc, à sa gauche Notre-Dame dont la robe était blanche et le manteau noir ; elle se tenait à genoux, elle aussi, et portait sur sa tête un diadème d'or : tous paraissaient présenter des supplications à celui qui était assis sur le trône. Ce spectacle me jeta dans l'admiration. L'Esprit du Seigneur me fit entendre que cet homme qui occupait le trône était Notre-Seigneur. Un voile couvrait son visage pour signifier qu'il ne voulait plus se souvenir de sa miséricorde ni rétracter sa résolution d'exterminer plusieurs peuples dont les crimes ne cessaient d'exciter sa colère ; mais cette même colère était apaisée par les prières de la B. Vierge et des Saints. » Les Apôtres se trouvaient placés à droite et la Vierge Marie à gauche pour nous montrer que ceux-là intercèdent dans les causes plus faciles, et l'auguste Mère dans les causes désespérées.

A partir de cette heure, le nouveau prophète se mit à prêcher partout la pénitence, nonobstant les contradictions nombreuses auxquelles il était en butte. Pour remplir plus librement sa mission, il renonça entièrement aux biens qu'il possédait à Salon, en Provence, et qu'il tenait par héritage de ses parents. Désormais plus rien ne le détournerait de la prédication. Il s'y adonna donc avec plus de ferveur que jamais; parcourant villes et villages de la Provence et du Comtat Venaissin, il exhortait avec force les peuples à la pénitence. Les visions continuelles qu'il avait sur le déplorable état de l'Eglise, excitaient son zèle en même temps qu'elles le confirmaient dans la conviction des vérités qu'il annonçait. Il semble même que le Serviteur de Dieu ait eu révélation des principaux malheurs qui ont désolé, jusqu'à nos jours, la glorieuse Epouse du Christ, la sainte Eglise : schismes, hérésies, guerres et divisions fratricides entre princes chrétiens. Nos auteurs assurent que le P. Robert prédit encore la terrible peste qui parcourut l'Europe en 1348, et ne laissait après elle, là où elle passait, guère plus de cinq à six personnes sur cent.

L'année 1291, l'Esprit du Seigneur s'empara du V. Père avec plus de véhémence que jamais. Il lui disait : Entre dans Avignon,

prêches-y, et commence par ces mots : *Aux armes, aux armes*, car la glace brûle et le feu est glacé, c'est-à-dire le peuple répandu comme l'eau brûle, tandis que, hélas ! les successeurs des apôtres sur lesquels le Seigneur fit descendre le feu de l'Esprit-Saint sont de glace. Et le prophète ajoute : J'eus ensuite plusieurs songes et visions, rapportés ailleurs, capables de jeter dans la terreur ceux qui les liront.

III. — Le Seigneur inspira, vers ce temps, à son serviteur, d'embrasser un état de vie plus parfait, d'entrer dans un Ordre religieux. Celui des Frères-Prêcheurs était, sans contredit, le plus en harmonie avec la mission dont Dieu avait chargé son prophète. Il revêtit donc, en 1292, les livrées de S. Dominique au couvent d'Avignon. Or, nous dit Echard, les Pères de ce couvent ne crurent point devoir admettre, à la légère, leur novice à faire profession. L'esprit de prophétie, qui tourmentait cette âme, venait-il de Dieu? C'est ce qu'ils voulurent soumettre à l'examen du Chapitre provincial qui devait se tenir à Carcassonne, l'année suivante (1293). On y amena donc le novice en question. Celui-ci donna des réponses si satisfaisantes à toutes les difficultés, que les Pères l'admirent unanimement et avec éloge à la profession. Ils allèrent même jusqu'à le recommander aux suffrages de toute la Province, comme le témoignent les actes du même Chapitre où nous lisons au titre : *Suffrages pour les vivants* : « Pour le F. Robert qui a fait profession dans le présent Chapitre provincial, en la fête de sainte Marthe, chaque prêtre célèbrera une messe *de Spiritu Sancto*, et chaque couvent une messe *de Beata*. » Le F. Robert reprit son double ministère d'apôtre et de prophète, parcourant pour les remplir les provinces de France, d'Italie et d'Allemagne, et annonçant à tout le monde, avec intrépidité, ce qu'il apprenait du Seigneur, aux religieux, aux princes, aux rois, aux Souverains Pontifes eux-mêmes, S. Pierre Célestin et Boniface VIII ; à ce dernier, en particulier il fit plusieurs menaces de la part de Dieu.

A la ressemblance des anciens prophètes, les persécutions et les contrariétés ne lui manquèrent pas, ses Frères en religion se tournèrent contre lui : nous en avons la preuve dans son livre des révélations. « Le Seigneur, y raconte-t-il, me fit entendre sa voix et me dit : Mon serviteur, quelques-uns de tes Frères te regarderont comme esclave du sens réprouvé ; ils iront jusqu'à pleurer sur toi, jusqu'à gémir de ton entrée chez eux, et ils grinceront des dents contre toi. Mais, prends patience, et bois comme un vin délicieux tout

ce qu'ils déclameront contre ta personne et toutes les peines qu'ils te feront endurer. Un temps viendra où l'on changera de sentiment, et où l'on se réjouira dans le Seigneur, à ton sujet. Ce sera le jour où les hommes verront s'accomplir les choses que tu as annoncées. » En effet, l'Ordre des Frères-Prêcheurs se glorifie maintenant d'avoir possédé dans son sein un tel prophète, un si illustre serviteur de Dieu.

Un jour, le Fr. Robert reçut de l'un de ses Frères quelques lignes écrites dans lesquelles il lui déclarait que toutes ses illuminations surnaturelles lui venaient de l'esprit des ténèbres qui se transfigure souvent en ange de lumière. A quelque temps de là, notre V. Père se mit à parler à ce même religieux avec toute l'impétuosité et l'ardeur dont l'Esprit d'en-haut avait coutume de l'animer. Alors ce Frère le prit par la main, le conduisit dans une chapelle dédiée à S. André, et là, au pied de l'autel, ils se mirent tous deux en oraison pour supplier le Seigneur d'éclairer le P. Robert et lui faire connaître ses illusions. Comme l'intention de ce religieux était animée par la charité, le Seigneur exauça sa prière en le retirant lui-même de l'erreur. L'Esprit-Saint pressa donc vivement son prophète de déclarer à ce religieux des choses auxquelles il était loin de s'attendre. Le P. Robert le fit avec tant de force que ce pauvre Frère se trouva en un instant tout transformé. « A présent, répondit-il tout en larmes, à présent je reconnais que Dieu m'a parlé par votre bouche; sa parole, je l'ai expérimenté, est plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants; aussi n'ai-je rien à vous répondre. »

Le démon voulut tourmenter à son tour et jeter dans le trouble cette âme sainte. Un soir, vers l'heure de Vêpres, cet esprit de mensonge et d'erreur s'approcha de notre B. Père et lui dit : « Ne vois-tu pas maintenant la sottise de ta foi? Ce Jésus que tu crois être Dieu n'a-t-il pas laissé les hommes se moquer de toi? Tu t'es confié en lui et il t'a trompé; l'esprit de mensonge s'est emparé de ton esprit et l'a jeté dans les rêveries où tu te trouves. » Puis, parcourant l'un après l'autre les différents articles du Symbole, le père du mensonge s'efforçait d'en montrer les absurdités apparentes, et alla jusqu'à le dissuader de placer en Jésus-Christ son espérance : « il n'est pas Dieu, disait-il, et l'autre vie n'existe pas. »

Ces pensées affreuses torturèrent cette âme jusqu'à minuit. Alors, les Matines achevées, il se retira dans un coin de l'église, et cria vers le Seigneur, se déchirant en même temps la chair par une sanglante

discipline afin d'exciter la pitié de son Dieu. Et, en effet, Dieu eut pitié de son fidèle serviteur. Les esprits des ténèbres s'enfuirent et l'âme de notre Père retrouva sa paix et sa joie : elle éclata alors en mille protestations de fidélité envers Jésus son Sauveur.

Avant de clore la vie de notre B. P. Robert d'Uzès par le récit de sa mort, il convient de donner une idée plus parfaite du caractère de ses prophéties et de ses visions. Nous rapporterons, dans ce but, ses reproches et ses menaces aux Prélats indignes, et ses visions touchant notre Ordre.

« A cause de vos péchés et de vos effrayantes abominations, disait-il de la part du Seigneur aux Pasteurs infidèles à leurs devoirs, je vous livrerai vous et mon peuple aux mains de mes ennemis, et cette vigne de ma prédilection je la laisserai fouler aux pieds des hommes immondes. Les églises seront souillées, les vases sacrés pollués, et des profanes se revêtiront des ornements de mon sanctuaire; les linges sacrés serviront à recevoir des ordures, les autels seront renversés, et l'on offrira des sacrifices à l'antique serpent. C'est ainsi que ma maison sera détruite à cause de vous, qui jetez dans l'apostasie les enfants de ma bien-aimée. » Ne croirait-on pas entendre les accents les plus émouvants et les plus terribles d'Ezéchiel ou de Jérémie? Le Seigneur continue à lui parler : « Mon serviteur, après avoir entendu ces paroles de ta bouche, plusieurs branleront la tête et se riront de toi et de mes paroles. Mais sois ferme et ne crains rien, je te soutiens de ma force. Quelques-uns en seront touchés et reconnaîtront que je t'ai envoyé. C'est pourquoi tu ajouteras : Princes des peuples de ma bien-aimée, retranchez les chevaux de vos écuries; ne tenez point de serviteurs superflus; faites fondre votre or et votre argent pour donner aux pauvres de quoi se couvrir et se changer : vêtez-vous pauvrement et dans le sac de l'humiliation criez au Seigneur qu'il vous pardonne. »

Voici maintenant les avertissements que Dieu chargea son prophète de donner à ses Frères : « Dis aux fils de ton B. Père : Vous vous êtes éloignés, en vous élevant, de votre humilité première. Vous vous glorifiez dans la sublimité de vos sciences et de ce que vous possédez un nombre plus grand d'hommes distingués que les autres. Humiliez-vous donc sous ma main, rendant gloire à mon nom, car c'est moi qui vous ai instruits, nourris et créés au sein des ténèbres. J'ai donné à vos Pères l'esprit de science : je ne vous l'ôterai point si vous confessez, en toute humilité, que je suis le Dieu des sciences. »

« La fin du siècle (XIII^e), dit le P. Danzas (1), vit approcher, pour la chaire, les premiers signes de décadence. C'est dans sa source, c'est-à-dire dans l'Ecole, que la prédication commence à s'altérer. Le B. Robert d'Uzès se sentait inspiré d'en dénoncer les déviations. Un jour qu'il mangeait le pain avec ses Frères, il aperçut un homme portant l'habit des Evangélistes. Les épaules de cet homme sont chargées d'un pain délicat, il porte également, suspendues à ses flancs, des fioles d'un vin généreux et il tient dans ses mains une pierre oblongue et très dure, qu'il s'efforce d'entamer avec ses dents, comme font ceux qui souffrent de la faim. « Tandis, écrit Robert d'Uzès, qu'il se livrait à ces vains efforts, deux têtes de serpent sortaient de la pierre et l'esprit du Seigneur m'instruisant dit : Cette pierre représente les questions inutiles et curieuses, qui ne peuvent assouvir la faim, et à l'occasion desquelles on retire aux âmes leur vrai pain. Et je demandai : Quelles sont donc ces deux têtes de serpent? Et il me répondit : Le nom de l'une est VAINE GLOIRE, le nom de l'autre, PERTE DE LA RELIGION. »

Le Seigneur semble avoir hâte parfois de rappeler à lui ses plus fidèles serviteurs et de les retirer d'un monde indigne de les posséder. Notre B. P. Robert d'Uzès est de ce nombre. Il n'y avait peut-être pas quatre ans qu'il était entré dans l'Ordre, lorsque la mort l'enleva à l'Eglise dont il était, à cette heure, l'une des plus brillantes lumières. Cette mort prochaine, le B. Père l'avait prévue et prédite. Elle arriva, en 1296, à Metz, à son retour du Chapitre général de Strasbourg. Il reçut la sépulture au couvent de Metz, et y reposa jusqu'en 1301. Cette année-là, ses restes furent transportés à Avignon, par ordre du R^me P. Bernard de Juzic, ancien Provincial de Provence et récemment élu Général à Cologne. Lorsqu'on voulut le porter au lieu de la sépulture, son cercueil s'éleva si haut dans les airs que le sous-diacre pouvait à peine l'atteindre avec la croix. Quand il fut arrivé au-dessus de la tombe, le cercueil redescendit lentement de lui-même à l'endroit qui lui était préparé.

Dans les années suivantes, dit Echard, on transporta les restes du P. Robert du cimetière commun dans la sacristie, où ils sont religieusement conservés dans un coffre convenable. Le P. Souèges ajoute : « Par une pieuse coutume et pour honorer sa sainteté, le thuriféraire

(1) P. Danzas, *Etude sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. II, p. 334.

de la grand'messe sortant de l'autel, l'encense trois fois avant que de se déshabiller. »

Peut-être ne serait-il pas difficile d'établir la non interruption du culte public rendu à ce saint Religieux, et d'ajouter ainsi un nom illustre à la liste déjà nombreuse des Bienheureux dont la sainte Eglise nous permet de célébrer solennellement la fête.

La Vénérable Sœur LUCIE GONZALÈS

du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (*)

En la ville de Lecce, au Royaume de Naples.

(1617-1648)

Cette vierge, lis éclatant de grâce et de candeur, l'une des plus pures fleurs écloses dans le parterre de S. Dominique, vint au jour, en 1617, à Gallipoli, dans le royaume de Naples. Pierre Gonzalès, son père, espagnol d'origine, comptait parmi les membres de sa famille le glorieux martyr Antoine Gonzalès, mort pour la foi, à Nangazaki, ville du Japon (24 septembre 1637). Riche de toutes les vertus, le père de Lucie laissait éclater principalement un tendre amour pour les pauvres ; chaque jour quelque indigent était admis à sa table. Marguerite Sabatine, sa femme, se faisait surtout remarquer par son innocence, et une aimable simplicité.

Dieu donna, de bonne heure, à ces parents chrétiens un pressentiment des grandes destinées de leur fille. Ses premières inclinations, en effet, ne ressemblèrent en rien à celles des enfants de son âge. Ses sens paraissaient déjà absorbés par la contemplation, et on ne pouvait l'arracher qu'avec peine à la solitude et à la douce tranquillité de son berceau. La vue des Pères dominicains lui causait une joie très vive qu'elle manifestait par des transports et d'aimables caresses. Le Seigneur indiquait par là quel Ordre il lui avait choisi.

(*) Diario, 4 juin.

II. — Lucie avait quatre ans lorsque son père alla s'établir dans la ville de Lecce. Dès lors cette enfant prédestinée s'adonna au silence et à la solitude. Elle cherchait les endroits les plus écartés de la maison pour se livrer à la prière. Elle fuyait toute conversation, même celles de sa famille. Son esprit cependant était vif et sa parole facile. Ayant, un jour, aperçu dans le jardin de son père une citerne désséchée, elle pria un serviteur de l'y descendre avec une corde. Un petit autel fut dressé par ses mains enfantines dans cet ermitage d'un nouveau genre. Mais son père, inquiet des absences de sa fille, finit par découvrir le secret, et défendit au serviteur trop complaisant de continuer à prêter son concours. La pieuse enfant ne se décourage pas pour cela, et trouve bientôt le moyen de gagner seule sa solitude. Elle attache une corde au bord de la citerne et s'y laisse glisser doucement jusqu'au bas. Pierre Gonzalès, étonné d'une piété si ingénieuse, cessa de contrarier sa fille dans l'accomplissement de ses pieuses pratiques.

III. — A sept ans, Lucie fit vœu de virginité, et pria S. Dominique, sainte Catherine de Sienne, S. Michel et son Ange gardien d'être ses témoins, et d'intercéder pour elle auprès de Jésus, pour lui obtenir constance et fidélité. Chose remarquable ! elle ne savait point lire. Par conséquent, une lumière supérieure et divine a pu seule l'instruire de ces secrets de la vie spirituelle. Toujours héroïquement fidèle à son vœu, elle garda une pureté angélique malgré les efforts réitérés de l'enfer pour la lui faire perdre. Un jeune impudent résolut, un jour, d'user de violence à son égard, et pour cela, de s'introduire dans le jardin à une heure où les parents de Lucie seraient absents. Celle-ci vit, cette nuit même, en songe, un loup ravissant se jeter sur elle, et S. Michel avec son Ange gardien, accourus à son secours, obliger la bête féroce à s'enfuir. Le lendemain, tandis que cette vierge repassait dans son esprit ce songe, un bruit insolite se fait entendre tout près d'elle : c'était le jeune homme qui, après avoir démoli un coin de la muraille, s'efforçait de passer par la brèche. Lucie le comprit, c'était la bête cruelle montrée en songe. Elle invoque S. Michel et son bon Ange. L'imprudent se trouva pris à l'heure même dans son propre piège ; son corps, étroitement serré dans l'embrasure où il voulait le faire passer, se trouva un moment dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. Son audace téméraire fit alors place à une crainte indicible d'être surpris en cet état, et de recevoir le juste châtiment du crime qu'il avait médité. Touchée de compassion, la douce vierge supplia

Notre-Seigneur de toucher d'un saint repentir ce cœur criminel, et puis de tirer ce misérable de son embarras. Dieu entendit cette charitable prière. Le loup ravisseur échappa au danger et fut pour toujours converti en agneau.

Sœur Lucie avait un amour passionné de la sainte virginité. Au récit des actions héroïques de quelque vierge sainte et illustre, son cœur s'enflammait du désir de marcher sur de telles traces. Ces récits étaient toujours trop courts pour sa pieuse avidité, elle souhaitait ardemment en apprendre davantage. Comme elle ne savait pas lire, il lui était difficile d'étudier les vies et les exemples admirables des Saints. C'est pourquoi la pieuse enfant s'adressa à l'Epoux des vierges et le supplia de lui donner un maître pour apprendre à lire. Une voix céleste lui dit : « S. Thomas d'Aquin est le maître que je te donne ; il prendra soin de toi, car c'est pour son Ordre que je t'ai choisie. » Vivement consolée par cette réponse, l'angélique enfant prit un livre et alla se prosterner devant une image du Saint, le priant de la recevoir pour élève. Ensuite elle se releva, plaça son livre sur le tableau et prit ainsi sa première leçon. C'est merveille de voir les progrès qu'elle fit. En peu de temps elle sut, non seulement lire, mais encore comprendre même le latin.

Nous rapporterons ici une faveur du même genre qu'elle reçut un peu plus tard. Une relation étroite s'était établie entre la servante de Dieu et S. Joseph de Cupertin, résidant alors dans une maison de son Ordre assez rapprochée de la ville de Lecce. Un jour, le Saint l'invita aimablement à lui écrire quelquefois. Sœur Lucie s'en excusa, alléguant, comme excellente raison, qu'elle ne savait pas écrire. « Demandez donc cette grâce à Dieu, » reprit le Saint. Elle le fit pour lui obéir. Lucie alla donc, après avoir pris une plume et un écritoire, se prosterner devant l'image de son illustre professeur, S. Thomas, et le pria avec instance de lui apprendre à écrire comme il lui avait autrefois appris à lire. Un sentiment intérieur lui fit bientôt comprendre que sa prière était exaucée. Elle se lève alors, et se met à écrire avec une merveilleuse facilité.

IV. — Mais ces précieuses faveurs ne firent qu'exaspérer davantage les ennemis de notre salut contre cette âme prédestinée. La mort de Pierre Gonzalès amena l'indigence dans la famille. La mère songea à rétablir l'aisance dans sa maison en engageant une de ses filles dans le mariage. Son choix devait tomber tout naturellement sur notre

Lucie, qui avait atteint alors sa treizième année environ, et que les charmes extérieurs, la vivacité d'esprit, l'aménité de caractère faisaient rechercher par les jeunes gens des plus riches familles de l'endroit. Un parti avantageux s'étant offert, la mère s'empressa de l'accepter, et de le proposer à sa fille. Celle-ci demanda du temps pour réfléchir. S'étant ensuite retirée dans son appartement, elle se prosterna devant le Seigneur et s'écria toute en larmes : « Mon Dieu, vous le savez, je préfère la mort à la violation de la foi que je vous ai jurée, je préfère tous les tourments plutôt que d'enfreindre mon vœu. » Puis, vivement éclairée d'en haut, elle prend des ciseaux et fait tomber sa blonde et magnifique chevelure. Elle la recueillit ensuite, l'apporta à sa mère et lui dit avec une noble et sainte fierté : « Prenez ce qui vous appartient, prenez ces cheveux que vous avez engendrés, nourris et cultivés avec tant de soins. Mais quant à ma virginité, elle ne vous appartient pas, et elle ne m'appartient plus; elle a été consacrée depuis longtemps à la Reine des vierges. » Ni sa mère, ni ses sœurs ne se désistèrent pour cela de leur ambitieux dessein. Mais toutes leurs persécutions échouèrent devant l'inébranlable fermeté de l'épouse du Christ. Cette virginité héroïque fut soumise à bien d'autres combats encore, et exposée à bien d'autres périls. Grâce à la prière et à une confiance en Dieu sans limite, la courageuse enfant sortit victorieuse de toutes les luttes.

Sur ces entrefaites, le P. Ange de Grottola, excellent religieux de l'Ordre, vint prêcher à Lecce. Il fut pour la pauvre fille un véritable ange libérateur, car il ramena la mère de Lucie à de meilleurs sentiments, et obtint pour sa fille la permission d'embrasser le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Le jour de l'Assomption de la B. Vierge, il revêtit des livrées de l'Ordre celle qui devait l'embaumer du parfum des plus sublimes vertus. La Sœur Julie Achaïe, femme non moins remarquable par sa haute piété que par l'élévation de son rang dans le monde, fut donnée pour directrice à la nouvelle vêtue. Cette sage direction contribua beaucoup aux progrès rapides de Sœur Lucie dans la perfection.

Elle apparut si humble, que les plus noires calomnies ne parvenaient pas à troubler la douce tranquillité de son âme; elle devint si obéissante, que les ordres du P. Ange étaient la règle inflexible de ses actions. Cette obéissance allait jusqu'à l'héroïsme et Dieu la récompensa par des miracles. Etant allée un jour rendre visite à S. Joseph de Cupertin, leurs entretiens se prolongèrent un peu sans que notre

Sœur y fît attention : l'amour divin dont ils brûlaient, les ravissait, au delà des préoccupations terrestres. Il s'était donc fait tard, et Sœur Lucie devait rentrer le soir même, car c'est à cette condition que son confesseur lui avait permis cette visite. Mais une pluie battante se mit à tomber, et le beau-frère de Lucie l'engageait de tout son pouvoir à ne pas se mettre en route par un temps pareil. « Il faut absolument que j'obéisse, répliqua-t-elle ; Dieu nous protègera. » Il les protégea si bien, en effet, qu'ils parvinrent à leur demeure sans être mouillés le moins du monde. Il n'avait cependant cessé de pleuvoir et l'eau ruisselait sur les routes.

Cette inaltérable confiance en Dieu fut miraculeusement récompensée dans bien d'autres circonstances encore, et tout particulièrement dans ses libéralités envers les pauvres. Quand elle préparait le pain pour la famille, cette charitable fille mettait toujours de côté pour les pauvres une partie de la pâte. Personne n'osait lui en faire un reproche parce que le Seigneur suppléait visiblement à cette diminution. Sa mère refusa une fois l'aumône à un mendiant, parce qu'il ne lui restait plus qu'un seul pain. « Donnons-le-lui, je vous en prie, dit Lucie à sa mère ; pour un, il nous en apportera deux. » Le conseil fut suivi, et quelques heures après on leur apportait deux magnifiques pains.

Sœur Lucie honorait d'une façon toute particulière sainte Catherine, vierge martyre. Chaque année, le jour de sa fête, elle invitait de pauvres femmes à faire la sainte Communion en l'honneur de sa Sainte. Un repas magnifique leur était ensuite servi, auquel venaient prendre part d'autres indigents. Parfois le nombre des convives de ces charitables agapes s'élevait jusqu'à cinquante. La famille de notre Sœur était dans l'impossibilité absolue de faire face aux dépenses de ce festin. Néanmoins, c'était merveille de voir quelle abondance régnait ce jour-là pendant qu'on préparait le repas, et comme les viandes se multipliaient entre les mains de notre charitable Sœur !

Les malades de l'hôpital avaient aussi leur bonne part à ses charités et à son héroïque dévoûment. Les femmes de mauvaise vie, conduites là par les suites de leurs désordres, attiraient d'une façon spéciale son attention et ses soins. L'une d'elles était dévorée d'un ulcère si affreux et d'une odeur si insupportable que personne n'avait le courage de l'approcher. Lucie entreprit de la soigner. La nature lui fit ressentir de vives répugnances. Pour les vaincre, l'héroïque vierge s'avance hardiment vers la malade et applique son visage sur cette plaie en

putréfaction. Il y avait dans ce même hôpital un pauvre étranger, dont les pieds ulcérés étaient sans chaussure pour les garantir contre le froid d'un hiver très rigoureux. Notre charitable Sœur ôte un jour ses souliers, les donne au malheureux, et s'éloigne en toute hâte. A peine le jeune homme les eut-il mis, que ses plaies se fermèrent et il put regagner son pays.

V. — Le zèle dont cette fille de S. Dominique brûlait pour le salut des âmes surpassait incomparablement celui qu'elle avait pour le soulagement des corps. Elle se déclarait prête à subir tous les tourments pour empêcher que Dieu ne fût offensé. Elle passait, dans ce but, les nuits entières en oraison, et affligeait cruellement sa chair par la pénitence. Pendant une de ses veilles saintes, l'apôtre S. Jacques vint lui apprendre à réciter les Litanies d'une manière efficace pour obtenir les grâces qu'elle sollicitait en faveur des pécheurs. Cette pratique, gardée fidèlement toute sa vie, consistait à placer les mains en croix sur la poitrine, à lever les regards vers le ciel, à ces mots : *Pater de cœlis Deus*, afin de supplier Dieu, par ce doux nom de père, d'avoir pitié des malheureux pécheurs ; et aux mots : *miserere nobis*, d'incliner la tête pour signifier l'assentiment du Seigneur au sacrifice expiatoire offert par son divin Fils en faveur de ses enfants prodigues. L'Apôtre daigna réciter les Litanies des Saints avec la pieuse fille, afin de mieux graver dans sa mémoire la méthode qu'il lui enseignait.

Le don de lire dans le secret des cœurs venait singulièrement en aide au zèle de la servante de Dieu. Un personnage obligé par état de tendre à la sainteté, vint se recommander à ses prières. Notre Sœur, instruite, par une lumière intérieure, des souillures dont ce cœur était rempli, adressa à cet homme une réprimande sévère, et lui fit comprendre toute l'horreur du sacrilège qu'il commettait en célébrant, en cet état, les saints mystères. Le coupable en fut si touché, qu'il s'amenda presque entièrement. Dans une visite subséquente, cette courageuse zélatrice de la gloire de Dieu découvrant encore dans cette âme une passion cachée et dangereuse, l'avertit de l'étouffer sans retard, de peur qu'elle ne fît revivre toutes les autres passions avec elle. Une autre fois, Dieu fit connaître à sa Servante qu'un débauché était sur le point d'attenter à la vertu d'une jeune fille. Alors, cette amante jalouse de la virginité se jette en larmes devant son céleste Epoux et le supplie avec ardeur de ne point permettre ce mal. Pour rendre sa prière plus efficace, elle fait intervenir la sainteté

de la Vierge Marie, et la prie de prendre en main cette affaire. La grâce éclaira intérieurement cet homme dépravé, lui rappela que ce jour-là était un samedi, jour spécialement consacré à la Reine de toute pureté. L'avertissement d'en-haut fut écouté. Quelques jours après le jeune homme apprit, de la bouche même de Sœur Lucie, tout ce qui s'était passé, et en fut si vivement touché, qu'il se convertit.

Pour travailler plus efficacement au salut des âmes, l'héroïque vierge désirait vivement partager les souffrances de son Epoux crucifié. Elle le supplia donc, avec instance, de charger ses épaules de quelque croix. Son pieux désir fut exaucé sans retard. Une fièvre ardente la visita bientôt, accompagnée d'une soif insupportable : cette torture se prolongea huit années durant. Dans son martyre, elle s'écriait parfois, comme Jésus au Golgotha : *Sitio, j'ai soif.* Un étrange mal de cœur ajoutait un nouveau surcroît aux souffrances précédentes : l'on s'étonnait qu'elle pût vivre au milieu de tels supplices. Chose étonnante cependant ! elle conservait, en cet état, tout son embonpoint et toute la fraîcheur de son visage, tandis que, dès que ses maux disparaissaient, elle devenait maigre et exténuée.

A ces souffrances miraculeuses envoyées par le Seigneur, Sœur Lucie joignait des austérités volontaires : chaînes de fer, cilices, disciplines sanglantes, abstinence et jeûnes presque continuels : elle ne touchait jamais de viande, elle ne buvait jamais de vin. Elle accordait aussi très peu de temps au sommeil, et s'il menaçait de se prolonger trop, son bon ange venait l'éveiller. Cette vierge vigilante se levait alors promptement, et se prosternait à terre pour demander pardon à Dieu de cette courte défaillance. Ses nuits étaient partagées entre la prière vocale et la contemplation des choses divines.

VI. — La récitation du saint Rosaire avait sa place dans ces longues heures de garde. Toutefois, la dévotion à son B. Père S. Dominique semble avoir occupé une plus large place encore dans les pieuses pratiques de notre fervente tertiaire. Une nuit qu'elle récitait l'Office du saint Patriarche, arrivée à cette antienne : *O lumen Ecclesiæ, ô flambeau de la sainte Eglise !* son esprit se sentit tout à coup éclairé vivement sur l'admirable sainteté de son B. Père, et son cœur extraordinairement embrasé d'amour pour lui. Elle répétait avec des transports indicibles : *O lumen Ecclesiæ ! O lumen Ecclesiæ !* Après quoi, le Saint lui apparut resplendissant comme un astre, et jetant dans le monde entier des rayons étincelants, il exhorta sa fille à

aimer Dieu et à se conformer en tout à sa volonté sainte ; et lui promit qu'elle resplendirait un jour d'une lumière semblable à la sienne. Elle le vit une autre fois au milieu d'un soleil dont l'éclat illuminait toute la terre. Mais la troisième vision qu'elle eut de ce bon Père est plus remarquable et plus mystérieuse encore. S. Dominique se montra à elle avec un maintien grave, la tête penchée et appuyée sur sa main droite, comme un homme absorbé par quelque pensée triste. A cette vue, un frisson parcourut les membres de la pieuse Sœur. Elle interroge aussitôt le Saint sur la cause de sa tristesse, « C'est, répond-il, l'orage qui va, dans peu de temps, se déchaîner contre mon Ordre, et le bouleversement qu'il y produira. » — « Mais, grand Saint, dit-elle, n'êtes-vous pas assez puissant pour conjurer ce malheur ? Je vous en supplie, prenez en main la défense de cette religion fondée par vous-même, au prix de tant de sueurs et de sang. » A ces mots, la vision disparut. Une autre lui succéda quelques jours plus tard, sur le même sujet. Elle se trouvait, lui semblait-il, dans une église vaste et splendide, au centre de laquelle se dressait une colonne majestueuse qui soutenait tout l'édifice. Lucie la considérait avec admiration quand un ouragan terrible se lève tout à coup, se précipite contre cette colonne, la secoue avec tant de force et de violence qu'elle menace de s'écrouler, en entraînant dans sa ruine le temple tout entier. La pauvre Sœur, dans son épouvante, pousse un cri : « Ah ! S. Dominique, mon Père, accourez donc, et empêchez cette chute. » — « Ma fille, répond le Saint, il faut que la volonté divine s'accomplisse, votre devoir est de vous y conformer entièrement, car les jugements de Dieu sont un abîme qu'aucune créature ne peut sonder. Cependant, tenez-le pour certain, tout tournera à la plus grande gloire de Dieu et à notre propre avantage. » Alors le B. Père soutint la colonne et l'empêcha de se briser en tombant ; puis il découvrit à sa fille la signification de ce mystère qui ne tarda pas à s'accomplir.

Le Pape Urbain VIII, pour des motifs déclarés injustes par Innocent X, son successeur, déposa du Généralat le Révérendissime P. Ridolfi. Or, par ses éminentes vertus et une admirable prudence, ce V. Père soutenait vraiment, dans cette haute charge, tout l'édifice religieux élevé par S. Dominique. Sa déposition jeta dans l'Ordre la consternation, le trouble et la division. Au Chapitre général de Gênes, il se fit une sorte de chisme par l'élection de deux Maîtres généraux. L'unité fut rétablie au Chapitre tenu à Rome en 1644 par l'élection

au Généralat du P. Turco, religieux éminent par le zèle et la science. Le P. Ridolfi, de son côté, fit preuve d'une telle patience et d'une telle force d'âme, dans cette adversité, que la main secourable de S. Dominique y paraissait avec évidence. Le V. Religieux vit se réaliser en lui ce mot du prophète, parlant du juste : « *Cum ceciderit non collidetur, quia Dominus supponit manum suam.* Il ne se brisera point en tombant, parce que le Seigneur de sa main bénigne amortira sa chute. »

Le Prieur d'un certain couvent, animé d'une grande dévotion envers S. Dominique, son B. Père, entreprit, sur les encouragements de Sœur Lucie, la réparation de son église conventuelle dédiée au saint Patriarche. Pour faire face aux dépenses, le Père dut parcourir la ville afin de solliciter la charité des personnes dévouées à l'Ordre. Dans les commencements, il ne sortait qu'aux intervalles des Offices, auxquels il assistait avec une grande régularité ; dans la suite, il négligea peu à peu l'assistance au chœur afin de donner plus de soins et d'attention à son entreprise. Or, cela suffit pour permettre à certains désordres de s'introduire dans la célébration des saints Offices. S. Dominique s'en montra irrité. Il apparut à Sœur Lucie et la chargea de reprocher cette faute au P. Prieur, et de lui en annoncer le châtiment. Quelques jours après, le Père sentit toute son âme bouleversée et dans un grand trouble. Instruite de cela par une lumière surnaturelle, Lucie vint le consoler et lui donner à comprendre que c'était le châtiment prédit.

Le docteur Diego Masi, étant tombé gravement malade, sa femme vint le recommander aux prières de notre pieuse Sœur. Celle-ci invoqua d'abord S. Dominique, et prédit ensuite à cette dame que son mari guérirait, mais pour souffrir bientôt de plus grandes tribulations. C'est ce qui arriva. Le malade recouvra sa santé, mais fut, peu après, accusé d'un grand crime et amené dans les prisons de Naples. Sœur Lucie alla le visiter avant son départ, et promit de lui écrire tout ce qu'il aurait à faire pour recouvrer sa liberté. Les événements se réalisèrent selon les prédictions de la servante de Dieu, et l'accusé rentrait quelques jours plus tard dans sa famille.

Tout le monde était convaincu que Sœur Lucie jouissait du don de connaître l'avenir. Aussi, prêtait-on une grande attention à ses réponses, lorsqu'on lui recommandait quelque affaire, une guérison, par exemple. Disait-elle qu'il fallait se confier en Dieu, on était certain d'obtenir la grâce désirée ; invitait-elle, au contraire, à se confor-

mer et se résigner à la volonté divine, on ne doutait pas de la solution fâcheuse de la chose recommandée.

VII. — Non seulement S. Dominique, mais encore beaucoup d'autres habitants du ciel se montraient à notre angélique vierge et la comblaient de grâces et de faveurs. Le prince de la milice céleste, S. Michel, venait chasser les esprits infernaux qui la tourmentaient. Un jour, S. Vincent Ferrier, en habits sacerdotaux, accompagné d'autres glorieux enfants de son Ordre, la communia de sa main. C'était S. Augustin qui l'instruisait du véritable esprit de sa Règle. D'autres fois, c'était S. Luc qui lui donnait l'intelligence des livres sacrés écrits par lui-même, et indiquait les passages de son Evangile propres à ses besoins spirituels. Puis, c'étaient encore S. Philippe et S. Jacques qui la rendaient participante de leur douloureux martyre. Enfin, c'était la sainte Mère de Dieu elle-même qui purifiait le cœur de la jeune fille de son lait virginal.

De là, rien d'étonnant si notre Sœur était brûlée de désirs insatiables d'entretiens célestes avec Dieu. Pour y vaquer avec plus de recueillement et de tranquillité, elle se bâtit, dans le jardin de ses parents, une cellule étroite et solitaire, dont elle fit un petit oratoire contenant une croix et les autres instruments de la Passion. Une fois qu'elle était absorbée dans la contemplation du crucifiement de Notre-Seigneur, elle entendit ces paroles descendre de la croix : « Vois, ma fille, par quelle mort j'ai racheté l'homme, et suis entré dans mon royaume. Quiconque veut avoir part à ma gloire, doit avoir part à ma croix. » Ces paroles embrasèrent son âme d'un immense désir de souffrances. Son divin Epoux s'empressa de la satisfaire. Il la tint dès lors submergée, pour ainsi dire, dans un déluge de douleurs. Chaque partie de son corps avait son supplice, mais tout particulièrement ses mains, ses pieds et son côté. Ces douleurs étaient si intenses qu'elle tombait dans des défaillances continuelles. Etendre ses bras en croix était le seul soulagement qu'on pût lui donner.

Ces souffrances s'accrurent encore pendant les deux dernières années de sa vie. En voici la cause : Notre-Seigneur se fit voir à elle dans une vision. Il avait l'air extrêmement irrité, menaçait le monde de châtiments terribles, se plaignait avec amertume des offenses qu'il recevait des personnes consacrées à Dieu. Dans une vision subséquente, elle vit une immense croix toute sanglante, allant de la terre

au ciel. De cette croix partaient des flèches ardentes portant la désolation et le carnage dans le royaume de Naples. Saisie d'une émotion indicible : « Pitié, pitié, mon Dieu, s'écria-t-elle, pitié pour ces chrétiens rachetés par votre Sang précieux : déchargez sur moi tous les traits de votre colère. »

Ce cri héroïque de la charité fut entendu. Dieu permit donc au démon de devenir son bourreau. Tantôt ce méchant esprit faisait trembler la terre sous les pieds de Lucie ; tantôt, il élevait sa petite cellule dans les airs et la laissait retomber avec fracas ; tantôt, il la maltraitait et lui apparaissait sous des formes horribles pour la jeter dans l'épouvante. Il lança une fois un caillou énorme à la tête de la courageuse fille, et la blessa gravement, mais celle-ci se moqua de son furieux ennemi, pansa ses blessures, et, quelques jours après, elle était guérie miraculeusement.

VIII. — Le désir de souffrir augmentait chaque jour dans le cœur de cette amante de la croix. Portant une sainte envie aux épreuves de Job, elle suppliait son Epoux céleste de donner à Satan tout pouvoir sur elle. Pour satisfaire, jusqu'à un certain point, ses pieux désirs, le Seigneur lui envoya quatorze plaies qui rongèrent ses chairs et les firent tomber en pourriture. Une des confidentes de Sœur Lucie lui fit remarquer qu'il lui manquait encore une plaie pour honorer parfaitement les quinze mystères du Rosaire. Ce mot plut fort à notre Sœur ; elle demanda donc instamment à Dieu de compléter ce nombre. Un quinzième ulcère parut bientôt à la jambe droite et ne tarda pas à engendrer la gangrène qui rongea les chairs jusqu'à l'os. Le médecin déclara qu'il fallait, sans retard, couper la jambe si on voulait sauver la vie à la malade. Celle-ci demanda un sursis de quelques jours, promettant d'assister à la procession de la Fête-Dieu déjà prochaine. En effet, deux semaines après, on la voyait suivre la procession du Saint-Sacrement, parfaitement guérie. Notre-Seigneur, satisfait des expiations offertes si généreusement par sa fidèle épouse, mit une trêve à ses souffrances en lui fermant ces affreuses plaies. Sœur Lucie, toutefois, obtint de ce céleste et bon Samaritain la faveur d'en conserver cinq en l'honneur des cinq plaies de son Sauveur. Dans sa dernière maladie, toutes disparurent pour laisser place à d'autres maux plus douloureux encore et dont voici l'origine.

Sœur Lucie s'était mise en prières devant une image de la Mère de Dieu, dans l'église de *Mater Domini*. Elle la suppliait avec la plus

grande ferveur d'intercéder pour les pécheurs auprès de son divin Fils. La douce figure de la sainte Vierge prit alors de la vie et de l'animation. Ce n'était plus une simple peinture, mais la face virginale de Marie dans sa vivante réalité, et laissant couler de ses yeux deux ruisseaux de larmes. A la vue de ce prodige, le cœur de Lucie fut comme percé d'un glaive. Cette tristesse de la divine Mère ne lui faisait que trop comprendre quel degré le mal avait atteint. Aussi s'offrit-elle avec une générosité plus grande que par le passé, si c'est possible, à être immolée pour le salut des âmes. Ces pensées d'immolation et de sacrifice se fortifièrent encore en présence des révolutions qui éclatèrent dans le royaume de Naples vers 1647 : le peuple y cherchait à renverser le Souverain de son trône, pour se constituer en République. Pendant ces jours de désolation, Sœur Lucie fit de ses larmes sa nourriture quotidienne et de ses austérités tout l'adoucissement de ses amertumes.

Le jour de la Toussaint, ce désir d'expiation pressa d'une manière si vive cette âme sainte, qu'elle supplia avec une ardeur incroyable le Seigneur, par les mérites de ses élus, de diriger sur elle tous les coups de sa colère allumée par tant de crimes.

A peine sa prière héroïque était-elle achevée qu'un déluge de maux fondit sur elle et submergea, pour ainsi dire, tout son être. On vit se vérifier en sa personne cette parole d'Isaïe : « *A planta pedis usque ad « verticem non est in eo sanitas :* De la plante des pieds à la tête, il n'y eut plus rien de sain en elle. » Selon le propre aveu de la pieuse patiente, sa tête était comme brisée à coup de marteaux, ses os rongés jusqu'à la moëlle, ses chairs coupées en morceaux et brûlées à petit feu, et enfin, tous ses membres comme disloqués. Ce n'est pas tout encore : son cœur souffrait comme si on lui eût enfoncé un poignard, sa poitrine était oppressée d'une toux violente, tandis qu'une fièvre ardente lui brûlait, en quelque sorte, le sang dans les veines. Le poids de tant de douleurs la fit tomber à terre, presque sans vie. Sa mère l'ayant trouvée dans cet état extrême, fit venir en toute hâte son confesseur. Sœur Lucie découvrit à son guide la grâce insigne qu'elle venait d'obtenir par l'intercession des Saints. Ce martyre dura jusqu'à la joyeuse fête de Noël, époque où la paix et la tranquillité rentrèrent dans le royaume.

IX. — Cependant cette épouse fervente du Christ ne savait désirer et demander autre chose qu'immolation et souffrances. En considé-

rant le divin Enfant, venu au monde pour nous sauver, elle disait en son cœur : « Jésus n'a jamais été sans la croix ; depuis sa conception « jusqu'à sa mort la croix fut sans cesse présente à ses yeux. » Elle pria, en conséquence, le Sauveur nouveau-né d'entrer dans son âme avec ses souffrances. Un surcroît de douleurs vint alors la clouer sur son grabat, d'où Dieu lui permettait de se lever de temps à autre pour aller faire ses dévotions dans notre église devant une image de S. Dominique de Soriano. A son retour, elle retombait dans le même état de faiblesse et de souffrances qu'elle avait quitté.

Notre-Seigneur lui apparut vers cette époque dans toute l'horreur de son supplice sur la croix, et lui dit qu'il l'avait choisie comme victime destinée à apaiser la colère de Dieu. Son divin Epoux la fit participer, en effet, aux douleurs de la flagellation. Un peu plus tard, il se montra à elle, tenant trois clous dans sa main, et les lui enfonça dans le cœur. La douleur que Lucie en éprouva la fit revenir de son ravissement, mais dans un état voisin de la mort. Son confesseur fut aussitôt appelé. « C'est par miracle que je vis encore, lui dit la Sœur, « ma vie touche presque à sa fin. J'irai demain, cependant, vous ren- « dre compte de tout : Dieu a promis de me donner assez de force « pour cela. » Le lendemain elle raconta sa vision à son père spirituel et ajouta que les trois clous dont son cœur était transpercé avaient un pied de long, et l'épaisseur d'un doigt.

L'épouse du Christ venait d'être favorisée de cette grâce, quand Frère Paradis, étant sur le point de partir pour Assise, vint lui deman- der si elle n'avait pas l'intention d'écrire à Frère Joseph de Cupertin, résidant alors dans le couvent où il se rendait. La faiblesse ne per- mettant pas à la malade d'écrire elle-même, son confesseur le fit à sa place. A la réception de cette lettre, le Saint ne savait comment témoi- gner sa joie, et avant d'en avoir pris connaissance il s'écria : « O ma « chère Sœur, que vous êtes heureuse ! Oh ! la grande grâce que vous « avez reçue de Dieu ! Oh ! de quel rare présent, de quel riche trésor il « vous a enrichie ! » Pressé ensuite d'indiquer le motif d'une joie si extraordinaire, le Saint répondit : « Notre-Seigneur a transpercé de ses « trois clous le cœur de sa servante. »

X. — Cependant cette héroïque martyre de la charité soupirait après la dissolution de son corps pour être réunie éternellement à son Dieu. Elle eut plusieurs visions qui lui apprirent l'heureuse nouvelle de sa mort prochaine. Dans la première de ces visions c'était toute une pha-

lange de vierges, revêtues de gloire et couronnées de riches diadèmes, qui l'invitaient à la suivre dans le séjour de l'éternel bonheur. Quelques jours plus tard elle vit une immense échelle allant de la terre au ciel, et une voix l'avertissait de se tenir prête à la monter, car son heure était proche.

Cette joyeuse annonce remplit de consolation l'âme de notre pieuse vierge. Elle désira visiter une dernière fois l'église de nos Pères, et prier encore une fois devant le tableau de son B. Père S. Dominique. Le Seigneur lui accorda cette grâce. Quand elle eut prié quelque temps, ses compagnes voulurent la ramener dans sa demeure : « Non, dit-elle, il faut attendre mon confesseur. Je veux me confes- « ser à lui et faire ensuite la sainte communion. » Or son confesseur prêchait alors à une lieue de là, et il n'y avait aucune apparence de le voir revenir à cette heure. Quelques moments après, le Père était de retour. Sœur Lucie se confesse, lui annonce sa fin prochaine, et lui révèle encore une nouvelle vision qu'elle avait eue de Notre-Seigneur extrêmement irrité contre le monde.

Notre généreuse et héroïque Sœur continua jusqu'à la fin à s'offrir en holocauste, et le Seigneur ne cessa de verser sur cette âme le précieux trésor de la souffrance. Un jour, pendant qu'elle était en oraison, Lucie sentit ses épaules chargées d'un pesant fardeau : c'était la participation au Portement de croix. Elle voulut se rendre ainsi jusqu'au couvent des Franciscains situé sur une colline avoisinante, qui représentait, à ses yeux, la montagne du Calvaire. Quand notre Sœur y fut parvenue, ses douleurs des mains, des pieds et du côté se renouvelèrent avec une intensité inconnue jusqu'alors. A peine put-elle regagner sa demeure. Ceci se passait vers les solennités de Pâques. Celles de l'Ascension devaient lui apporter de nouvelles épreuves, car l'Artiste divin voulait donner à ce chef-d'œuvre la dernière perfection, avant de l'introduire dans la Jérusalem céleste. Comme gage de la récompense éternelle qui allait couronner tant de patience et d'amour, l'Epoux céleste apparut à sa fidèle épouse, et avec un cachet d'argent lui imprima sa propre image sur la poitrine, en lui disant : « C'est le « symbole de notre éternelle union dans le ciel. » Dès lors le cri de la Fiancée du saint Cantique devint celui de notre Sœur : « *Nuntiate* « *dilecto meo, quia amore langueo,* faites savoir à mon bien-aimé que « je languis d'amour. »

La divine Mère de Dieu lui apparut quatre jours avant sa mort, pour lui annoncer que ses désirs allaient enfin être exaucés, et lui indiqua

l'endroit où on l'ensevelirait, dans le chœur de l'église de notre couvent. Sœur Lucie rendit à la Reine du ciel sa visite, en allant à une chapelle qui lui était dédiée sous le vocable de l'Annonciation.

Au retour de son petit pèlerinage, les faiblesses la reprirent et les médecins ne donnèrent plus à la malade que quelques heures de vie. On lui administra les sacrements qu'elle reçut avec une piété angélique. Le P. Antoine Gonzalès, son parent, martyrisé quelques années auparavant dans le Japon, vint l'assister dans ses derniers moments. Elle mourut le 4 juin 1648. Sœur Lucie Gonzalès n'avait passé sur cette terre que trente-deux ans, mais trente-deux ans de prières, de larmes, de sacrifices et de bonnes œuvres de tout genre. Aussi, pouvons-nous la mettre sans crainte au rang des plus illustres vierges que la sainte Eglise et l'Ordre de Saint-Dominique aient données à l'Epoux céleste.

Le P. Provincial, présent alors au couvent de Lecce, voulut célébrer lui-même solennellement les obsèques. Les dépouilles de la pieuse Sœur furent déposées à côté du chœur dans un sépulcre de pierre. Des guérisons furent obtenues par l'intercession de cette fidèle servante de Dieu et bien des personnes eurent recours avec succès à sa puissante médiation auprès du Seigneur.

Le R. P. Marchèse, dans son *Diario*, au 4 juin, consacre de longues pages aux faits merveilleux dont la vie de la Sœur Lucie Gonzalès fut pleine : nous avons été forcés d'abréger. Le Chapitre Général tenu à Rome en 1656, fait mention de cette vertueuse Sœur parmi ceux qui *gloriose et cum opinione sanctitatis obierunt.*

LE MÊME JOUR

12.. — Au couvent de Bologne, mémoire d'un célèbre docteur en droit qui reçut l'habit des mains de S. Dominique et mérita par sa ferveur et sa constance une protection signalée du Ciel. Ses amis mondains avaient résolu de l'enlever de force, et les Religieux, appréhendant leur violence, accoururent auprès du saint Patriarche pour l'informer de ce complot. Le bon Saint leur commanda de ne rien craindre, parce qu'il voyait, disait-il, plus de deux cents anges autour de l'église, venus exprès pour les défendre et repousser

les efforts des ennemis de la Religion. Les Frères se retirèrent consolés, bien résolus de se rendre, par une sainte vie, toujours dignes de la protection des Esprits angéliques.

Au même couvent vivait un Religieux très dévot au Crucifix, au pied duquel il aimait à répandre ordinairement ses prières. Le démon, envieux de sa ferveur, se plaça un jour devant ce Christ pour le cacher à sa vue. Quand il le vit continuer ses oraisons, il se mit à faire d'affreuses contorsions et des grimaces ridicules pour s'opposer à l'élan de son amour et amener sur ses lèvres un sourire. Mais le saint Religieux, pénétré des sentiments que la Passion de son Sauveur lui inspirait, persévéra constamment dans sa prière et força le tentateur à se retirer plein de honte et de confusion. — (*Vitæ Fratr.* 2e p., c. 21; et 4e p. c. 15.)

125. — A Melphi, dans les Calabres, le Vénérable prélat ROGER DE LENTIN, profès du couvent de Saint-Dominique, à Naples. Il y reçut l'habit des mains du V. P. Thomas de Lentin, son compatriote, qui le donna aussi à S. Thomas d'Aquin. Notre jeune religieux excella en sainteté et en science, et sa réputation se répandit si rapidement par tout le royaume de Naples qu'il fut choisi en qualité de vice-roi de Sicile, à l'époque de la mort de Frédéric II, en attendant que l'héritier légitime fût en âge de succéder à son père. Après s'être dignement acquitté de cette charge, le V. Père fut nommé à l'évêché de Melphi, qu'il administra en toute piété et justice. Il florissait vers l'an 1252. — (Vallus, *de Viris illustr, Prov. Regni*, p. 26.)

1300 — En Tartarie, le martyre du B. ANDRÉ CATRANI DE PÉROUSE. Il prit l'habit dans sa ville natale, devint plus tard Lecteur et Prieur de son couvent et s'acquit une grande réputation comme orateur. Sa vie était très austère. Il jeûnait au pain et à l'eau des carêmes entiers, portait continuellement le cilice, passait les derniers jours de la Semaine Sainte sans prendre aucune nourriture et faisait son unique occupation de la méditation des souffrances de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge.

Parti pour prêcher la foi aux infidèles, le V. Père évangélisa la ville de Caffa avec le plus grand succès, et une partie de la Tartarie. Il ne trouva plus les mêmes dispositions de docilité dans le centre du pays. A l'indifférence, succéda bientôt une hostilité déclarée, et le saint Religieux fut arrêté, mis en prison, condamné à mort. En entendant sa sentence, il entonna le *Te Deum;* arrivé à ces paroles : *Te martyrum candidatus laudat exercitus*, il reçut le coup mortel qui l'introduisit parmi les bienheureux martyrs dont il chantait la gloire. Son trépas, arrivé en 1300, fut accompagné de prodiges : des lumières miraculeuses éclairèrent son corps, resté sans sépulture, et un parfum délicieux embaumait tous ceux qui s'en approchaient. — (Mosetti, II, p. 177).

1345 — A Metz, le V. P. RÉGINALD DE RUCESSES, Inquisiteur de la Foi, célèbre dans toute la Lorraine par sa haute naissance, son rare talent de prédication, son zèle pour la défense de la Religion et sa tendre compassion envers les misérables. Il mourut en 1345. Son épitaphe résume toute sa vie :

Terror erat magnus pravis, solator honestis,
Unica pauperibus spes, salus atque Pater.

15.. — Mémoire du V. P. GUILLAUME PERIN, l'une de ces précieuses pierres du sanctuaire dispersées à l'époque du schisme d'Angleterre. Après avoir soutenu les intérêts de la Foi avec tant de vaillance que les hérétiques l'appelaient un démoniaque, ce vrai Frère Prêcheur fut contraint de céder à la violence de la persécution et quitta l'Angleterre pour aller chercher ailleurs un peu de paix. Il passa une vingtaine d'années à l'étranger, laissant partout le souvenir béni de sa piété et de sa constance. Au rétablissement de la Religion, sous le règne de la Reine Marie, l'exilé revint travailler très heureusement avec les PP. Barthélemy Cananza, Pierre de Soto, Louis de Soto-Major et plusieurs autres, à relever les ruines de la Cité de Dieu. On ignore le lieu et la date précise de sa mort.

Le V. Père a laissé plusieurs ouvrages : quatre sermons sur l'Eucharistie, un opuscule sur l'obligation de célébrer fréquemment la sainte Messe, des Exercices spirituels, comprenant des méditations très propres pour faire avancer les âmes dans les voies de la perfection chrétienne. — (Echard, II, 157 ; Pitsœus, *de Script. Angl.*)

.... — Au couvent de Saint-Paul, à Valladolid, le V. P. VINCENT LOPEZ, qui gouverna dignement les principales maisons de la Province de Castille. Sa conduite était pour ses frères le commentaire vivant de la Règle. — (Lopez, 4. p., l. IV, c. 54.)

16.. — Au couvent de Saint-Dominique, dans la vallée de Chicama (Pérou), le vénérable Serviteur de Dieu, DIDACE DE RIBERA. Il appartenait à la Province de Sainte-Croix (île de Saint-Domingue), d'où il passa au Pérou pour exercer son zèle près des Indiens de cette contrée, dépourvus de missionnaires. Il se fixa, avec quelques compagnons, au pays de Chicama, dont il convertit tous les habitants. Les éminentes vertus du P. Didace lui donnèrent la réputation d'un saint et rendirent sa mort précieuse aux yeux de Dieu et des hommes. — (Melendez, *Hist. Per.*)

— Au couvent de San-Marco, à Florence, le V. P. ANTOINE DE BERTIS, religieux d'une rare observance. Il garda toute sa vie une

abstinence inviolable, et, jusqu'à l'âge le plus avancé, demeura fidèle, par esprit de pauvreté et de pénitence, à faire tous ses voyages à pied. Renonçant à toute prélature, il vaquait de bon cœur aux services les plus vils du monastère. En dépit de son humilité, il ne put récuser les missions honorables réclamées de lui pour le bien de la Religion. Envoyé en Bohême, afin de réparer le mal que l'hérésie y avait fait, il faillit perdre la vie en haine de la foi. Un hérétique avait déjà levé l'épée sur sa tête; et le V. Père n'échappa que par miracle à la mort. Dieu ne le priva pourtant pas de la gloire du martyre. Il reçut cette récompense de ses vertus et de son zèle vers l'an 1620. — (*Act. Cap. Mediol.* 1622.)

129. — A Elves (Portugal), les VV. Sœurs ANNE RODRIGUEZ et MARIE LOPEZ, filles d'une éminente charité et profondément affectionnées à l'Ordre. Riches des biens de la terre, plus encore de ceux du Ciel, elles firent un généreux sacrifice des premiers en faveur des Dominicains et ne se réservèrent qu'une humble maison où elles passèrent le reste de leur vie dans le silence, l'oraison et la pratique de la Règle du Tiers-Ordre. Elles se construisirent ainsi en Paradis un palais magnifique dont la mort leur donna la jouissance vers la fin du XIII^e^ siècle. — (Sousa, I^re^ p., l. IV, c. II.)

.... — A Lisbonne, au monastère du Saint-Sauveur, mémoire d'une vertueuse anonyme, très dévote à la sainte Vierge. Une nuit, comme elle priait devant une image vénérée sous le titre de *Notre-Dame du Cardinal*, en mémoire du fondateur de la maison, elle s'endormit doucement. La Mère de Dieu lui apparut et lui dit que désormais elle entendait être honorée sous le vocable de *Notre-Dame des Remèdes*. Elle la chargeait de le déclarer à la communauté. La pieuse Sœur n'y manqua pas et les grâces spirituelles et temporelles que Marie ne cessa de répandre sur ses clients furent d'indiscutables preuves de la vérité de la vision de sa fille bien aimée. — (Sousa.)

.... — Au monastère de Porto, en Portugal, la V. Mère BÉATRIX DE RABELLA. Elle gouverna deux fois avec une charité peu commune cette maison, et l'édifia par sa haute piété. Entre autres pratiques, elle avait coutume de se lever chaque matin, avant les Sœurs pour réciter en entier son Rosaire. Elle réalisait ainsi à la lettre le conseil du Sage : « *Quoniam oportet prævenire solem ad benedictionem tuam, et ad ortum lucis te adorare.* » Le démon essaya de la détourner de cette sainte habitude : souvent il lui apparaissait pour l'effrayer ; mais ses efforts furent inutiles, et la servante de Dieu et de sa sainte Mère resta fidèle toute sa vie à ce rendez-vous toujours matinal. Dans sa dernière maladie, la V. Sœur reçut avec joie la nouvelle de sa mort, impatiemment attendue comme le passage à une vie meilleure. Les prières du Rosaire tant de fois adressées à Marie pour obtenir son secours à

son heure suprême animaient son espérance. Elle ne pouvait abandonner son cher Rosaire qui avait été pour son âme la source de tant de consolations et de grâces. Jusqu'à la mort, elle voulut le tenir entre ses mains. Plus elle approchait du terme, plus son visage devenait radieux. Une religieuse lui demanda alors si la Sainte Vierge ne lui faisait pas quelque faveur. « Elle est avec moi, répondit la mourante ; elle me console de sa présence. » C'est donc dans la douce compagnie de la Mère de Dieu que notre Sœur passa de cette vallée de larmes au séjour des Bienheureux. — (Sousa.)

164. — Au monastère de la Mère de Dieu, à Vaëna, la V. Mère MARIE DE SAINT-JOSEPH, favorisée de révélations et de grâces extraordinaires. Elle avait voulu donner à sa perfection le fondement solide d'une observance très exacte. Toujours elle se montra gardienne scrupuleuse de ses Règles, sachant bien que c'était là l'unique moyen de plaire à son Epoux. Pendant les quarante-cinq ans de sa vie dominicaine, elle ne rompit jamais un seul de nos jeûnes. Ses tuniques ressemblaient à de rudes cilices ; et, à l'imitation de S. Dominique, elle prenait trois fois le jour de sanglantes disciplines. Elle portait sur ses épaules une croix hérissée de pointes aigües et mettait dans sa chaussure des épines qui lui déchiraient les pieds. On la voyait prier souvent les bras en croix, et comme ravie hors d'elle-même. Elle eut pendant vingt ans le soin des novices.

La V. Mère estimait tant l'obéissance qu'elle se plaça sous la dépendance particulière d'une Sœur converse. Elle acceptait joyeusement ses corrections et ses pénitences. Sa mort mit en deuil le monastère et la ville tout entière. Il y eut même un si grand concours à ses funérailles, qu'il fallut les différer de trois jours pour satisfaire la dévotion des fidèles. — (*Act. Cap. Val*, 1647.)

V JUIN

Le Bienheureux RÉMI
Profès du couvent de Saint-Jacques, à Paris (*).

(1240-1319)

Ce Bienheureux vit le jour à Florence vers l'an du Seigneur 1240. Son père, Pierre de Girolamo, l'envoya de bonne heure suivre les cours de l'Université de Paris où il reçut le bonnet de Docteur.

Tandis que le pieux jeune homme poursuivait ses études avec zèle et succès, la grâce de Dieu le détachait de plus en plus des choses de ce monde. Rémi entendait ses appels au fond de son cœur, et, pressé par le désir efficace de mener la vie parfaite, il demanda l'habit au fameux couvent de Saint-Jacques. En 1268, il y faisait sa profession, et, durant les deux années qui suivirent, il eut l'insigne honneur d'avoir pour maître le Docteur Angélique. Le grand Saint n'avait pas tardé à discerner les talents de son disciple : ce fut à sa recommandation que le Maître Général de l'Ordre rappela le Bienheureux dans sa patrie pour lui confier la charge du Lectorat au couvent de Florence. Notre jeune Frère n'était que diacre. Il interpréta avec un rare bonheur et un brillant succès les plus célèbres auteurs de Philosophie et de Théologie pendant quinze ou seize ans continus. La renommée de son vaste savoir s'étendit bien au delà du couvent et de sa ville natale. Le R^me^ P. Mugno de Zamora, qui connaissait sa valeur, le chargea d'expliquer à Paris le Livre des Sentences dans cette même chaire où s'était assis précédemment saint Thomas d'Aquin.

(*) Brocchi, *Vite de Santi e Beati Fiorentini*, t. II.

Quelques années plus tard, Fr. Rémi fut envoyé à Florence. Sur ces entrefaites le B. Nicolas Boccasini, ayant été élu pape sous le nom de Benoît XI, manda à Rome le célèbre Florentin auquel il conféra avec grande solennité le titre de Maître en sacrée Théologie, qu'aucun autre, suivant beaucoup d'auteurs, n'avait encore porté avant lui. De retour à Florence, il fut nommé à vie Directeur de l'Etude générale. Dans cette charge il veilla toujours à ce qu'aucun lecteur ne s'écartât jamais de la doctrine de l'Ange de l'école. Si, dans les disputes, il arrivait à quelques professeurs d'oser soutenir un sentiment contraire à celui de saint Thomas, le V. Père les arrêtait sur-le-champ et leur imposait une rétractation publique.

Tout en vaquant avec zèle à la direction des études, le B. Rémi ne laissait pas de s'adonner avec amour au ministère apostolique. Maintes fois l'évêque de Florence l'invita à prendre la parole dans les synodes diocésains ; les principales églises de la ville se le disputaient également pour leurs solennités patronales. Il s'y prêtait de grand cœur, et prononçait dans ces circonstances des panégyriques latins en forme d'homélie, dont quelques-uns sont encore conservés dans la bibliothèque de Sainte-Marie-Nouvelle.

Nommé Provincial et sentant sa fin approcher, le Bienheureux s'appliqua plus que jamais à vivre dans le recueillement et la pratique de l'oraison. Il s'endormit dans la paix du Seigneur l'an 1319, après cinquante-deux ans de vie religieuse. On lui fit de splendides funérailles. Son corps, déposé d'abord dans une sépulture particulière, reçut pendant longtemps l'hommage de la vénération publique. Plus tard, l'église ayant subi des transformations considérables, le tombeau du Bienheureux, moins fréquenté, fut même presque complètement oublié. Mais à l'époque où la noble famille des Gaddi fit construire à ses frais la magnifique chapelle qui porte son nom, on retrouva le sépulcre du Bienheureux. Ses ossements, placés sous l'autel, furent recouverts d'une table de marbre sur laquelle on grava l'inscription suivante:

B. Remigio Florentino e familia divi
Dominici qui obiit an. Dom. M.CCCXIX,
cujus corpus cum in faciendis hujus sacelli
fundamentis Nicolaus Gaddius invenisset,
et sub ara condi jussisset, monumentum
hoc pietatis causa fieri curavit an. Dom. MDLXXVII.

Notre Bienheureux eut dans l'Ordre une sorte de culte public. On le représente ordinairement avec l'auréole; et sa dépouille mortelle est demeurée jusqu'à nos jours sous l'autel.

Le V. P. JEAN-CHRYSOSTOME D'ARACENA

Premier fondateur de la Province des Philippines (*).

(1590)

La Province du Saint-Rosaire, aux Iles Philippines, a produit dans l'Eglise de Dieu des fruits de sainteté si remarquables par les travaux de ses ardents missionnaires et la constance de ses illustres Martyrs, qu'on ne lira pas sans intérêt la vie d'un Religieux appelé par la Providence à être le principal instrument d'un si grand bien.

Il était natif d'Aracena, petite ville assez proche de Séville, où il fut envoyé de bonne heure pour se perfectionner dans l'étude. Il prit l'habit fort jeune, au couvent de Saint-Paul, avec une ferveur qui le faisait admirer des plus anciens religieux. Son premier soin fut de s'attacher de tout son cœur à la pratique de la Règle qu'il observa toujours fidèlement, malgré les fatigues immenses de ses longs et pénibles voyages dans les missions lointaines. Il garda particulièrement une si rigide abstinence qu'à l'exemple de S. Dominique il ne consentit jamais à la rompre, pas même dans les maladies les plus fâcheuses. Ses progrès dans les lettres furent rapides. Esprit ouvert, doué d'une heureuse mémoire et d'une facilité de diction étonnante, le V. Père était, au dire de ses contemporains, une excellente copie du célèbre et saint évêque dont il portait le nom.

Ces riches talents avaient des charmes assez puissants et assez flatteurs pour le retenir dans son pays. Mais l'humble Religieux, se considérant destiné par sa profession à rechercher, non pas sa gloire,

(1) Hist. Phil.; Remezal; P. André Marie : *Les Missions dominicaines*, etc.

mais celle de Jésus-Christ, son salut et celui des âmes, en fit un généreux sacrifice, en portant la doctrine évangélique aux petits et aux humbles du Nouveau-Monde. A cette fin, il se rendit dans la Province de Saint-Jacques, au Mexique ; les Supérieurs, ravis de posséder un sujet si capable, lui assignèrent de suite un vaste pays à évangéliser.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de la découverte des Iles Philippines arriva au Mexique.

Le 10 août 1519, Magellan partait de Séville avec une escadre de cinq vaisseaux. Il avait promis de découvrir au profit des Espagnols de nouvelles Iles dans les Indes Orientales, sans passer par la voie connue des Portugais. Après bien des fatigues il trouva le détroit qui porte son nom, entra dans l'Océan Pacifique et toucha enfin, après une longue navigation, à l'île de Zébu, aujourd'hui l'une des Philippines.

Quelques années plus tard, en 1564, sous Philippe II, Michel Lopez de Legaspe s'emparait de l'île de Luçon, et fondait à Manille le siège d'une florissante colonie.

Cette position était admirablement bien choisie pour le commerce dans toutes les contrées de l'Extrême-Orient, et ne l'était pas moins pour la propagation de l'Evangile. A quelques journées de là, se déroule le vaste continent asiatique : la Chine, le Tonkin, la Cochinchine, le Camboge, Siam ; et, à deux cent cinquante lieues au nord-est, les îles du Japon ; à peu de distance à l'est et au sud, les Moluques, les Mariannes et tous les plus grands archipels de l'Océanie. Cette colonie offrait donc d'immenses avantages comme point central d'évangélisation. Aussi les Frères-Prêcheurs espagnols, établis dès les commencements, sur toutes les plages américaines, en profitèrent-ils bientôt en y envoyant leurs plus généreux missionnaires.

A peine la découverte des îles Philippines fut-elle connue en Espagne qu'un Dominicain, le P. Dominique de Salazar, fut désigné comme premier évêque de Manille. Ce saint religieux s'y rendit aussitôt accompagné de vingt Religieux de son Ordre.

Mais les œuvres de Dieu ont cela de particulier qu'elles s'établissent et se consolident dans la souffrance et dans la tribulation. Tout apôtre doit savoir que *l'épreuve de la foi produit la patience*, et que *la patience produit l'œuvre parfaite*.

Ainsi devait-il en arriver à la future Province du Saint-Rosaire des Philippines.

Dominique de Salazar, durant une traversée qui fut longue et péni-

ble, vit mourir entre ses bras dix-huit de ses frères, et le dix-neuvième s'arrêter à Mexico ; il ne lui restait plus que son fidèle ami, le P. Christophe de Sauveterre. Privé de ses compagnons, il emmena avec lui quelques religieux de Saint-François et de la Compagnie de Jésus et confia aux Dominicains de la Province de Saint-Jacques du Mexique, le désir ardent et l'espoir fondé qu'il avait de voir bientôt arriver près de lui une colonie de l'Ordre.

Un vœu aussi légitime ne pouvait qu'être bien accueilli. On résolut unanimement d'envoyer un Religieux en Europe, afin d'obtenir du Souverain Pontife, des Supérieurs de l'Ordre et du roi d'Espagne, les pouvoirs nécessaires pour fonder une Province aux Philippines. Dominique de Salazar joignit ses lettres à celles du provincial du Mexique, et l'on chargea de cette mission le P. Jean Chrysostôme d'Aracena, qui méritait cette marque de confiance à bien des titres.

Le saint Religieux partit pour l'Europe en 1580, et se rendit immédiatement à Bologne, où se trouvait en ce moment-là le Maître Général des Frères-Prêcheurs, Paul Constable de Ferrare. Le R^me^ Père approuva le projet, et nomma le P. Jean Chrysostôme Vicaire général d'une congrégation qui serait fondée aux Philippines sous le patronage de Notre-Dame du Saint-Rosaire avec les privilèges accordés par ses prédécesseurs à la Province de Saint-Jacques du Mexique.

Le R^me^ P. Paul Constable de Ferrare prit tellement à cœur cette fondation, qu'il écrivit une lettre-circulaire pour engager les Religieux des différentes provinces d'Espagne à partir pour cette mission. Ce document nous a paru si précieux, que nous n'hésitons pas à le donner en grande partie, comme un mémorial des traditions de notre Ordre, et aussi comme un glorieux témoignage de l'esprit apostolique que suscitait chaque œuvre de dévouement :

« Révérends et bien-aimés Pères, salut.

« Notre illustre patriarche S. Dominique, consumé par le feu du divin amour, ayant choisi le salut des âmes comme le but de ses efforts et de ceux de son Ordre, nous a ordonné de travailler sans relâche à l'évangélisation des peuples, afin que nous, qui puisons dans l'étude des saintes Lettres la connaissance de Dieu, nous ne nous contentions pas d'y trouver nos propres délices, mais que nous fassions briller cette lumière céleste aux yeux des ignorants.

« Cette mission vraiment apostolique a trouvé, dans les siècles écoulés, des ouvriers habiles qui ont consacré leurs soins vigilants à cultiver le champ du Seigneur. Aujourd'hui cette œuvre doit être la

nôtre : si nous étions les enfants de ces hommes comme nous sommes leurs successeurs, tous nos efforts tendraient à ce double but : la contemplation des choses divines, et la prédication de l'Evangile, deux points qui sont les principes vitaux de notre observance régulière, et sans lesquels nous ne pouvons ni vivre, ni agir, ni exister en vrais imitateurs de S. Dominique. L'ennemi s'efforce de fermer ces sources précieuses de vie, en cherchant à endormir dans la tiédeur un grand nombre d'âmes, surtout lorsqu'un champ plus vaste s'offre à l'exercice de notre charité, je veux parler de la propagation de la foi dans les pays infidèles.

« Nos Pères des siècles passés étaient embrasés de cet amour des âmes, et s'il leur était permis de sortir de leur tombeau, vous les verriez se préparer avec ardeur à cette grande œuvre, et employer leurs forces à défendre l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« C'est pourquoi, mes enfants bien-aimés, si un sommeil dangereux s'est emparé de vous, si, n'ayant à livrer aucun combat à vos ennemis, vos cœurs sont tombés dans l'engourdissement, réveillez-vous maintenant, et méditez sérieusement combien il est beau de gagner des âmes à Jésus-Christ. Est-il quelque honneur, quelque titre, quelque dignité que vous deviez préférer à cette mission d'être les flambeaux de la lumière divine dans ces régions immenses, où des millions d'hommes sont ensevelis dans les ténèbres de la mort ?

« Ils sont heureux, et avec Dieu je les bénis, ceux qui, prenant en main l'étendard de Jésus-Christ, chasseront entièrement de la terre le dragon infernal, ce dragon qui, expulsé du ciel, voudrait se faire du monde un ciel nouveau, s'y égaler au Seigneur et lui ravir sa gloire. Oui, ils sont heureux, car il ne leur sera pas seulement donné d'extirper les vices, mais aussi de purifier les temples des idoles, de briser leurs statues et de prêcher Jésus crucifié...

« Courage donc, soldats de Jésus-Christ, courage. Rejetez loin de vous les œuvres de ténèbres et revêtez-vous des armes de la lumière : prenez la croix à la main, servez-vous des armes de la pénitence et attaquez ensuite vigoureusement l'armée des démons. Lorsque vous les aurez vaincus, vous offrirez des sacrifices à Jésus, notre doux Sauveur, et, comme des abeilles industrieuses, vous recueillerez dans ces régions barbares le miel si doux du salut des âmes. »

Cette lettre, datée de Bologne le 12 juillet 1582, se terminait par la concession de nombreuses grâces en faveur de ceux qui se consacreraient à l'établissement de l'Ordre dans les îles Philippines.

Le P. Jean Chrysostôme quitta donc Bologne, la joie et la reconnaissance dans le cœur. Il se rendit immédiatement à Rome auprès de Grégoire XIII qui l'accueillit avec une bonté toute paternelle et entra dans toutes les vues du Général de l'Ordre. Par ses Brefs du 14 septembre et 20 octobre 1582, il approuva et confirma de son autorité apostolique tout ce qui avait été fait, et ouvrant les trésors de la sainte Eglise, il accorda de précieuses indulgences aux Religieux qui porteraient les lumières de l'Evangile dans ces îles lointaines.

L'œuvre paraissait fondée et le succès certain. Plus heureux que s'il eût conquis un royaume, le P. Jean Chrysostôme prit aussitôt la route de l'Espagne ; mais là, de nombreuses entraves arrêtèrent son élan et paralysèrent son zèle. Le gouvernement espagnol, trompé par de faux rapports, trouva mille difficultés et s'opposa formellement au départ des Frères-Prêcheurs. Le P. Jean Chrysostôme attendit pendant trois ans avec une patience admirable l'exécution des desseins de la divine Providence. Ce ne fut qu'en 1586 qu'on lui permit de partir avec trente-deux de ses frères rassemblés de toutes les parties de l'Espagne (1).

Rien de plus édifiant que le voyage de ces fervents missionnaires se rendant au port de Cadix. C'était une véritable expédition apostolique. Ils allaient tous à pied à l'imitation de S. Dominique, chan-

(1) C'était Michel de Benavidez, qui fut évêque de la Nouvelle-Ségovie et mourut archevêque de Manille; Antoine d'Arcediano, religieux illustre par ses prédications et par sa doctrine qui fonda le couvent de Macao ; Jean d'Ormaza, qui fut Provincial de la nouvelle Province et une forte colonne de l'observance qu'on y avait établie ; Jean Maldonad, qui reçut la palme du martyre ; Pierre Soto, jeune prêtre de beaucoup de talent ; Michel de Berreaça et Jean de Ojeda ; Dominique de Nieva, diacre, tous religieux du couvent de Saint-Paul de Valladolid ; André Almaguer, religieux très austère et d'une érudition consommée ; Alphonse Ximenez, qui fut provincial ; Barthélemy Lopez et Jean d'Urrutia, François de Toro et Jean de Cobo, du couvent de Saint-Vincent de Plaisance. Du couvent de Saint-Thomas d'Alcala sortirent le P. Bernard de Navarre, qui fut deux fois Provincial ; le P. Diego de Soria, plus tard évêque de la Nouvelle-Ségovie ; Pierre Rodriguez, frère convers qui par sa ferveur et sa sainteté ne le cédait à aucun. Le couvent de la Roche-de-France donna le P. Alphonse Delgado et le P. Pierre Bolanos, très digne maître des novices ; les Pères François Navarro et Pierre de Florès. A ces vingt-deux Religieux que l'Histoire des Philippines nomme, nous devons en ajouter dix autres qui servirent glorieusement l'Ordre de Saint-Dominique, sans aller néanmoins tous aux Philippines. C'étaient Marc de Saint-Antoine, Garcia d'Orosco de Salamanque, Jean de Luperdi de Valladolid, Ambroise Rodriguez de Salamanque, Jean de Ojéda de Valladolid, Louis Garcia de Ségovie, Joseph Maderra d'Ocana, Louis Gandullo, Gonzalez Martinez et un frère convers nommé Jean-Baptiste.

tant des psaumes, des hymnes et des litanies pour se consoler des fatigues et des lassitudes du chemin, prêchant dans les lieux où ils passaient et établissant partout la confrérie du Rosaire. Les flammes du divin amour étaient si vives dans ces âmes généreuses qu'il fallait quelquefois leur permettre de se séparer pour prier et méditer en silence, « leur esprit volant vers le ciel, dit un historien, pendant « qu'ils marchaient sur la terre. »

A leur arrivée à Cadix, le P. Jean Chrysostôme, usant des pouvoirs qu'il avait reçus, remit son autorité entre les mains du P. Jean de Castro, vieillard vénérable qui avait été deux fois Provincial à la Nouvelle Espagne, et s'embarqua lui-même comme simple Religieux.

Mais l'ennemi de tout bien fit des efforts inimaginables pour empêcher l'embarquement. Le navire se trouvait en haute mer : une furieuse tempête, déchaînée tout à coup, ne permit à aucune barque de l'atteindre. Pendant ce temps, le vaisseau déploya ses voiles et partit. Sur ces entrefaites, un bâtiment de la marine marchande, ayant oublié ses ancres, se vit forcé de rentrer dans le port. Le P. Jean Chrysostôme reconnut dans ce contretemps une attention de la divine Providence et profita avec ses compagnons d'une occasion si favorable. Durant le trajet, ils coururent un réel danger. Le feu, on ne sait comment, prit au vaisseau et ne put être éteint que par la prière du P. Jean de Cobo, lorsque tout l'équipage se croyait déjà perdu. Peu de jours après, l'antenne du grand mât, secouée par un vent violent, se détacha et tua dans sa chute un chevalier de Saint-Jean. Par bonheur ce jeune homme s'était confessé la veille à l'un de nos Pères ; ce qu'il n'eût pu faire, car il n'y avait pas de prêtre à bord, si nos saints missionnaires étaient montés sur le premier navire.

Ces deux traits parurent à nos Pères une approbation du Ciel donnée à leur entreprise. Ils en eurent la certitude en apprenant que le vaisseau destiné à les emmener tout d'abord avait fait naufrage et s'était perdu.

La traversée fut très pénible. Néanmoins ces fervents Religieux ne relachèrent rien de leur observance. On les vit toujours, malgré les fatigues d'un si long voyage, dire leur office ensemble, faire leurs oraisons aux heures prescrites, garder les jeûnes et les abstinences, prendre leur repas en silence et faire la lecture à table. Souvent ils exerçaient leur zèle en annonçant la parole de Dieu aux hommes de l'équipage et aux passagers : et ils eurent la consolation d'en convertir un grand nombre.

Les Espagnols se rendaient alors dans leurs colonies par la voie du Mexique, évitant ainsi un long voyage autour de l'Amérique méridionale (1). On débarquait à la Vera-Cruz dans le golfe du Mexique pour s'embarquer de nouveau à Acapulco sur l'Océan Pacifique. La première traversée quoique la moins longue n'était pas toujours la moins pénible. Le P. Jean de Castro eut la douleur de perdre trois de ses frères (2) ; d'autres tombèrent malades en arrivant à Mexico et ne purent aborder aux Philippines. De trente-deux religieux, dix-huit seulement s'embarquèrent à Acapulco : quinze faisaient voile pour Manille, trois allaient à Macao fonder un couvent et ouvrir aux Dominicains espagnols les portes de la Chine.

Les quinze fondateurs de la Province des Philippines, après une nouvelle traversée de plus de quatre mois sur un mauvais galion espagnol, arrivèrent à Manille la veille de la fête de sainte Marie-Madeleine (1587). Le gouverneur des Philippines, ayant appris leur entrée dans le port, s'empressa d'aller les recevoir et de les conduire à la cathédrale, où Dominique de Salazar les attendait avec impatience. Ce vertueux Pontife, à la vue des religieux de son Ordre, s'écria en les embrassant avec transport : « Je suis votre frère ! Vous serez mes « aides et mes soutiens : nous travaillerons ensemble à la gloire de « Dieu et au salut des âmes qui me sont confiées. Quel bonheur pour « moi de voir ici les enfants de mon Bienheureux P. S. Dominique ! »

Les Frères-Prêcheurs, à peine arrivés, pensèrent au travail qui les attendait. Jean de Castro, leur supérieur, assembla ses quinze religieux dans le couvent des Pères Franciscains, et, après une chaleureuse exhortation, les divisa en trois bandes : les uns, retenus par la fondation du couvent de Manille, devaient y commencer la vie austère qu'ils avaient résolu de mener, travailler en même temps à la sanctification des Européens et à l'instruction des Chinois qui fréquentaient déjà en grand nombre les faubourgs de Manille ; les autres furent envoyés chez les Indiens, au pays de Batan, dans la province de Panganisan, mission périlleuse et plus lointaine.

Mais revenons sur nos pas. Le P. Jean Chrysostôme en arrivant à

(1) Les Frères Prêcheurs des Philippines suivirent pendant longtemps la voie du Mexique pour se rendre à Manille et fondèrent un couvent de leur Province à Mexico avec la destination spéciale de recevoir les missionnaires qui passaient d'une longue navigation à une plus longue encore sur l'Océan Pacifique.

(2) C'étaient les Pères Michel de Berreaça et François Novarro avec le Frère Pierre Florès.

Mexico avait dû s'aliter. Une paralysie dont les premières attaques s'étaient fait sentir sur le navire, le réduisit à un état si pitoyable, qu'il lui fut impossible de s'embarquer avec les autres à destination de Manille. Toute sa consolation dans cette épreuve douloureuse était de s'humilier sous la main puissante de Dieu, d'adorer les ordres de sa Providence et de s'offrir en parfait holocauste par l'action ou par la souffrance, au gré de sa très sainte, très juste et très aimable volonté. Il répétait donc avec le Prophète : « *Scio, Domine, quia non est hominis via ejus, nec viri est ut ambulet et dirigat gressus suos :* Je sais, Seigneur, que l'homme n'est pas le maître de ses voies, ni capable de diriger ses pas pour aller là où il voudra. »

Il attendit, dans cette sainte et paisible disposition, la fin de sa maladie, qu'il plut à Dieu de terminer en peu de temps. Dès lors, toutes les aspirations du saint vieillard se portèrent vers les îles Philippines, et son unique ambition fut sa chère Province du Saint-Rosaire, pour laquelle il avait entrepris tant de voyages et essuyé déjà tant de fatigues. Si, du moins, il lui était donné de la voir de ses yeux, d'en arroser le sol de ses larmes, de le couvrir de ses baisers, il mourrait content en chantant son *Nunc dimittis!* Ce bonheur, Dieu le lui réserva. Aussitôt qu'il fut en état de marcher, il entreprit la navigation du Mexique aux Philippines, et sans penser au repos que lui méritaient son grand âge et ses travaux passés, à peine arrivé, il se mit à étudier la langue chinoise, tant le zèle du salut des âmes le dévorait! Ses vertus et les preuves de capacité qu'il avait données, le désignaient le premier pour l'un des quatre évêchés à fonder dans ces vastes régions. A la cour d'Espagne, sa nomination était arrêtée, mais dans le même temps la paralysie le reprit.

Ce V. Père avait contracté son mal dans la navigation d'Espagne au Mexique, par un acte de charité vraiment héroïque. Voyant un jeune Religieux exposé à toutes les injures de l'air, il le contraignit de lui céder sa place et lui fit prendre la sienne. Mais le V. Père, brisé par la faiblesse, ne put résister. Il reçut très dévotement les derniers Sacrements, et couronnant sa sainte vie, par une admirable patience et une persévérance courageuse dans ses devoirs religieux, il alla jouir des délices du Paradis, vers l'an 1590. Son corps fut déposé dans l'église de notre couvent de Manille.

La V. Mère MARIE DE SAINTE-MARIE,

Sœur germaine de la V. M. Françoise-Dorothée, fondatrice du Monastère des Rois à Séville, et Religieuse au même Monastère (*).

(1630)

Bien que la vie de cette servante de Dieu soit comme inséparable de celle de son illustre sœur (que nous avons donnée au XII mars), sa sainteté néanmoins et son rare mérite demandent une mention spéciale.

Elle vit le jour dans la ville de Compostelle. Ses parents, nobles et pieux, eurent grand soin de la bien élever dans les maximes du christianisme. Ce fut le second fruit de leur mariage, et l'aînée de deux autres filles, Isabelle et Dorothée. Cette dernière, quoique la plus jeune, devint avec le temps la mère et la maîtresse de ses sœurs. Marie profita beaucoup de ses exemples, car elle était très docile, charitable, douce et aimable en sa conversation. Elle possédait en outre un jugement solide, ce qui lui attirait la confiance de ses parents; ils la consultaient volontiers et lui abandonnaient la direction du ménage.

Sa sœur Dorothée fut la première à en retirer de grands avantages. Ayant toujours eu dès son enfance un attrait irrésistible pour l'oraison, elle se reposait sur sa compagne des soins domestiques pour consacrer plus de temps à la prière. Toutes deux remplissaient admirablement les fonctions de Marthe et de Marie, sans que jamais l'une se plaignît de l'autre. Marthe, au contraire, excusait Marie quand son père ou sa mère voulait la retirer de l'oraison pour l'employer aux œuvres extérieures. Trouvait-elle, par exemple, sa sœur couchée sur la dure ou s'imposant des mortifications extraordinaires,

(*) Extrait de la vie de la V. Mère Françoise-Dorothée, écrite en espagnol, par le P. Gabriel de Aranda, jésuite.

elle l'invitait alors doucement à ménager sa santé, mais se gardait bien d'en parler à leurs parents, encore moins de la persécuter comme le faisaient ses autres frères.

A la mort de sa mère, Sœur Marie prit la direction de la maison ; et s'en acquitta si bien qu'on s'aperçut à peine du changement. A l'époque où la pieuse Dorothée se coupa les cheveux, revêtit un habit de pénitence, préludant ainsi à l'état religieux qu'elle voulait embrasser, Marie ne s'y opposa nullement, tout en se sentant fort éloignée de l'imiter. Elle eut cependant le courage de la suivre dans sa retraite avec quelques compagnes réunies à elle pour faire l'essai d'une fondation d'un monastère de Déchaussées.

Sœur Dorothée avait eu révélation que sa bien-aimée Marie serait un jour une excellente religieuse : elle le prédit longtemps à l'avance à ceux qui s'étonnaient parfois de l'attachement de celle-ci aux vanités séculières. Sûre de l'avenir, Dorothée supportait que sa sœur demeurât revêtue d'habits mondains dans la compagnie de ses filles, et d'ailleurs Marie se distinguait par une grande exactitude et montrait une réelle vertu. Cependant elle ne pouvait se résigner à quitter les vêtements luxueux qu'elle avait portés toute sa vie, et qui rehaussaient sa grâce et sa beauté naturelles. Dans les persécutions qui assaillirent sa sœur, elle témoigna beaucoup de patience, de modération, prit sagement sa défense, sans aucune aigreur ou emportement. Enfin quand on en vint à la chasser elle-même de la maison de retraite où elle vivait avec Dorothée et ses compagnes, elle se retira doucement sans mot dire, obéissant fidèlement à la ligne de conduite qui lui avait été tracée.

L'orage passé et la paix rétablie dans le petit cénacle, la V. Mère Dorothée se mit avec une admirable charité au service de sa sœur Isabelle, atteinte d'une maladie contagieuse. Le dévouement et les soins maternels qu'elle lui prodigua dans cette circonstance firent ouvrir les yeux à quelques-unes de ses filles ; elles reconnurent leurs torts et apprécièrent plus que jamais la sainteté de leur vénérable supérieure. Celle-ci, désirant avant tout le salut de sa sœur, la pressait incessamment par ses exhortations et ses remontrances d'embrasser l'état religieux, sans pourtant parvenir à l'ébranler. Elle eut alors recours aux prières, aux larmes, à des pénitences rigoureuses, et obtint du Ciel la victoire tant désirée.

Elle en reçut un avertissement secret dans l'oraison. Dieu lui fit connaître avec certitude que sa sœur, vaincue par la grâce, était toute disposée à changer de vie.

Transportée de joie, elle se lève aussitôt et court annoncer l'heureuse nouvelle à ses filles. « Voici, leur dit-elle, le moment où il a « plu au Seigneur de toucher le cœur de Marie. C'est l'heure où « Saul vient d'être terrassé. Notre chère sœur veut être religieuse « et vivre en notre compagnie, quelque résistance qu'elle y ait « apportée jusqu'ici. » A voir son visage tout embrasé et si rayonnant, personne ne douta de la réalité du fait. La Vénérable Mère passa plus avant. Elle fit prendre des cierges à ses filles et les conduisit auprès de sa sœur Marie, qu'elles trouvèrent baignée de larmes et se dépouillant elle-même des ajustements mondains qu'elle avait si passionnément aimés. La petite communauté revint ensuite processionnellement à la chapelle de Notre-Dame-des-Rois, où l'on vénérait l'image miraculeuse de la Vierge qui donna depuis son nom au monastère. Là, devant cet autel, les Sœurs chantèrent le *Te Deum*, pendant que l'heureuse convertie, prosternée à terre, se laissait couper ses beaux cheveux blonds et quittait ses habits du monde pour revêtir la robe de bure de ses compagnes. Ensuite, s'étant retirée à l'écart, elle se déchaussa et marcha nu-pieds comme les autres Sœurs, protestant par cet extérieur simple, pauvre et austère, qu'elle entendait expier, dans l'exercice continuel de la pénitence, son attachement et ses vaines complaisances pour ses frivolités passées. Sa conversion s'étant faite par l'intercession de la très Sainte Vierge, dont elle portait le nom, on le lui conserva; sur sa demande, elle fut appelée Sœur Marie de Sainte-Marie : cette répétition du beau nom de la Mere de Dieu devait lui rappeler toute sa vie la grâce insigne de sa vocation. On la vit dès lors croître en toute sorte de vertus, et son heureux naturel, jusqu'alors dominé par l'esprit et les habitudes du siècle, devint aussitôt un instrument docile entre les mains de Dieu.

La pieuse Sœur s'attacha particulièrement au service des malades, autant pour suivre le penchant de sa charité que pour mortifier sa délicatesse. Elle s'acquitta de cet emploi avec courage et soumit tellement les répugnances de la nature qu'elle semblait heureuse de rendre les soins les plus rebutants. Dieu favorisait sa ferveur en lui donnant une forte et robuste santé. C'était l'accomplissement de la parole que lui avait souvent répétée sa sœur Dorothée : « La santé, sacrifiée pour l'amour du bon Maître, n'en devient que meilleure. »

Quand la sainte fondatrice se vit réduite à l'extrémité, elle recommanda fort instamment les intérêts de la communauté à sa sœur

Marie. Celle-ci ne lui succéda point dans sa charge priorale ; mais rien ne se faisait sans son conseil. Elle persévéra jusqu'à la mort dans l'esprit de pénitence que sa bien-aimée Dorothée lui avait inculqué. Après de longues épreuves, supportées avec une admirable patience, elle décéda saintement vers l'an 1620, à l'âge de soixante-quatorze ans.

LE MÊME JOUR

12.. — Frère Albert-le-Teutonique a raconté que pendant qu'il était Prieur Provincial d'Allemagne, on reçut un novice dont la piété et les autres bonnes qualités suppléaient au défaut d'âge et de science. Les Frères lui disaient quelquefois en riant que le Provincial le chasserait de l'Ordre : c'était là sa plus grande crainte. Or, la nuit de la Purification, il fut frappé de ces paroles du vieillard Siméon : « Le verrai-je ? vivrai-je assez longtemps ? » Profondément ému, il se prosterna en prières après Matines, et fondant en larmes, s'appliquant lui-même ces paroles : « Seigneur Jésus, disait-il, « pensez-vous que je vous verrai un jour ? Pensez-vous que je persévérerai « dans l'Ordre ? » Et comme il les répétait souvent avec une ineffable tendresse, il entendit une voix qui lui disait : « Oui, tu me verras et tu « persévéreras dans l'Ordre. » Cette promesse le remplit de consolation et fut pour lui comme un aiguillon d'amour qui le faisait courir avec une généreuse ardeur vers l'éternel séjour dont les beautés remplissaient déjà son cœur et sa pensée. — (*Vitæ Fratr.*, 4e part., c. 25.)

1325 — A Mazare en Sicile, le V. P. PÉLERIN de PACTIS. Issu de l'une des plus illustres maisons de Messine, il se consacra généreusement au service de Dieu dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs et s'y rendit recommandable par ses vertus. Ses beaux talents le firent nommer à des emplois considérables et lui méritèrent la confiance et l'estime de Ferdinand II, roi de Sicile, qui n'entreprenait rien sans le consulter. Ce prince le choisit pour son grand chapelain, et quand plus tard le Pape Jean XXII eut nommé notre V. Père à l'évêché de Mazare, le roi envoya le savant Prélat vers ce même Pape pour terminer un différend avec le roi de Naples. Au retour de sa mission, le V. Père obtint du roi que toutes les causes des Juifs du diocèse de Mazare seraient dévolues au tribunal de l'évêque. Ayant ainsi utilement

servi l'Eglise et son prince, le sage Prélat alla recevoir la récompense de ses mérites, l'an 1325. — (Fontana, *in Theatr.*)

156. — A Salamanque le V. P. DIDACE XIMENEZ, dont la vocation merveilleuse fut un gage des grâces que Dieu lui préparait en Religion. Recteur du collège de Cuença, l'un des quatre principaux de l'Université de Salamanque, il était fort savant et si estimé qu'il s'attendait de jour en jour à recevoir le brevet du roi pour quelque place d'auditeur. On dit même qu'il l'avait déjà reçu, lorsqu'il plut à Dieu de l'attirer à son service de la manière suivante.

Un saint Religieux du couvent de Saint-Etienne de Salamanque, se trouvant à l'extrémité, envoya prier le licencié Ximenez de se rendre auprès de lui pour une affaire de la plus haute importance et qui le touchait de fort près. Notre gentilhomme, accompagné de l'un de ses collègues, fait aussitôt le chemin du couvent. « Monsieur, lui dit le V. Père, je n'ai pas l'honneur « de vous connaître personnellement, et je ne sache même pas vous avoir « jamais vu. Cependant Notre-Seigneur m'a confié la mission de vous « annoncer que vous devez entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique ; et j'ai « tenu à m'acquitter de ce message. » Le recteur, très surpris d'une communication aussi inattendue, répondit que si l'inspiration venait du Ciel, Dieu ne manquerait pas de la faire réussir, tout en avouant avec franchise qu'il ne se sentait pour le moment aucune vocation à l'état religieux. Cette réponse fut faite sur un ton léger et incrédule, qui témoignait que l'avis du moribond n'était pas pris au sérieux. Le Père insiste donc avec une grande fermeté et affirme de nouveau que Dieu lui ayant expressément recommandé de révéler ces choses, il avait tenu pour ce motif à faire appeler le jeune homme à son lit de mort. Le licencié et son compagnon se retirèrent poliment, tout en riant beaucoup des paroles qu'ils avaient entendues.

Mais Didace Ximenez n'était pas encore rentré au collège qu'une tristesse inexplicable s'empara de son âme. Il ne pouvait goûter de repos ni jour ni nuit, encore moins parvenir à effacer de son esprit l'avertissement du saint Religieux. Enfin, n'y tenant plus, il se jette un jour aux pieds de son crucifix, et s'écrie dans l'angoisse qui l'oppresse : « Oui, Seigneur, je serai Religieux ! » Au même moment, le plus grand calme se répand dans son âme, et sans aucun délai il prend le chemin du couvent. Le célèbre P. Dominique Soto, alors Prieur, reçut avec joie un sujet de ce mérite.

Le jeune novice fit des progrès conformes à son admirable vocation et se rendit si recommandable que l'illustrissime P. Barthélemy Carrenza, alors Provincial d'Espagne, le prit pour compagnon. Elevé depuis à l'Archevêché de Tolède, il confiait au P. Ximenez les affaires les plus importantes de son diocèse. De son côté, le digne Religieux répondait à l'attente du Prélat et s'acquittait de tous les devoirs de sa charge avec la vigilance et le zèle d'un

administrateur fidèle. Il décéda plein de mérites dans le courant du seizième siècle. — (Lopez).

159. — Au Pérou, dans la vallée de Xauxa, mourut le V. P. RODRIGUEZ CHRYSTOVAL. Cet ouvrier apostolique était venu d'Espagne au Pérou, dévoré de zèle pour le salut des âmes. En peu de temps il apprit la langue du pays et fit de très grands fruits au milieu de ces peuplades désolées. Il était beau de voir ce missionnaire s'imposer des privations de tout genre pour secourir les vieillards et les malades. Il aimait ces pauvres Indiens d'un amour de père et veillait avec le plus grand soin à ce que pas un ne mourût sans sacrements. Il dormait ordinairement sur le marchepied de l'autel du Rosaire : et son amour de la pauvreté était si exemplaire qu'il n'avait à son usage qu'une seule robe d'étoffe grossière, qu'il ne changeait jamais, quoique, dans ses courses apostoliques, il lui arrivât souvent de rentrer trempé de pluie. Il eut beaucoup à souffrir du froid, très vif dans ces contrées ; souvent même ses lèvres et ses mains étaient enflées et couvertes de plaies.

Chaque jour, le V. Père montait au saint autel et célébrait les saints Mystères avec la piété d'un ange. Dieu, en retour, le comblait de tant de consolations qu'elles se trahissaient par des larmes et des élans d'amour. Il fut alors contraint de célébrer dans une chapelle privée pour ne pas révéler ces faveurs à la connaissance des hommes. Toutefois, ces grâces sensibles n'empêchaient pas qu'il n'eût de très fortes appréhensions de son salut, tant il était pénétré de la pensée de l'éternité. Dans ses moments d'angoisses, il mettait quelquefois ses mains sur des charbons ardents et se disait à lui-même : « Ah ! pauvre homme ! comment pourras-tu souffrir pendant une « éternité le feu de l'enfer, puisque celui qui finit avec le temps te paraît « insupportable ? Hélas ! Hélas ! Eternité ! Eternité ! Que par votre miséri- « corde, Seigneur, je sois délivré de ces peines, et que je jouisse de la vue de « votre face ! »

Le Provincial du Pérou étant venu faire la visite de la vallée, le P. Chrystoval se présenta à son supérieur pour recevoir sa bénédiction et subir les réprimandes que son humilité croyait avoir méritées. Mais il en fut si bien reçu que, tout confus et ne sachant quelle contenance tenir devant les autres religieux, le bon Père s'esquiva le plus promptement possible et revint à sa mission. Peu de jours après, il tomba malade d'une grosse fièvre, fit sa confession, reçut tous les sacrements et passa saintement des ardeurs de la maladie au rafraîchissement éternel vers l'an 1590. Son corps fut porté au couvent de l'Ordre. Les Indiens accoururent en si grand nombre qu'on ne put l'enterrer que le quatrième jour après son bienheureux décès. — (Mélendez).

1656 — En Irlande, le martyre du V. F. DONALD, convers de profession, vrai israélite sans malice ni fraude, et d'un si grand zèle pour la foi catholique

et pour son Ordre, qu'il ne voulut jamais quitter, au plus fort même de la persécution, le saint habit religieux. Il se montra très exact observateur de ses Règles dans ce temps déplorable de tribulation et d'angoisse. Il était aussi admirablement dévot au Rosaire qu'il tenait toujours à la main. Enfin le commandant de l'armée hérétique des Anglais, ne pouvant plus souffrir les marques publiques que ce bon et généreux Frère donnait avec tant de constance et de fermeté de sa piété et de sa religion, le fit cruellement flageller et percer de coups d'épées. — (*Act. Cap. Rom.* 1656.)

1670 — En la Province de Saint-Vincent de Chiapa, le V. P. ALPHONSE DE SAINTE-MARIE, recommandable pour son amour envers la très sainte Vierge. L'un des plus graves et des meilleurs religieux de cette province, parlant des vertus de ce V. Père, disait : « Il s'en va vêtu et chaussé en Paradis. » Sa piété paraissait singulièrement lorsqu'il célébrait la sainte Messe. Alors tout son extérieur inspirait la dévotion. Le V. Père en reçut la récompense vers l'an 1670. — (Remezal, p. 644.)

.... — Au Pérou, dans les vallées de Xauxa, mourut un V. Religieux dont la mémoire mérite d'être conservée. Le soir d'un jour de jeûne, il prenait sa collation avec son Prieur, quand un personnage inconnu se présente à la porte du couvent et demande à lui parler. Le Père s'y rend aussitôt et revient tout tremblant vers son supérieur. Celui-ci l'interroge. — « Père, répondit-il, « cet étranger m'annonce de la part de Dieu que je n'ai plus que trois jours « à vivre. Veuillez me confesser et me donner les derniers sacrements. » Effectivement, le soir même, il fut saisi d'une fièvre maligne, et trois jours après, paré de la robe de l'innocence, il était admis au banquet céleste. — (Mélendez, t. 1, p. 616.)

.... — A Goa, mourut au couvent de S. Dominique le V. P. GEORGES DE COSTA, l'un des premiers religieux qui s'employèrent dans les Indes-Orientales à la conquête spirituelle des âmes.

Il était Portugais de naissance, originaire de Sétubal, près de Lisbonne, et fils du couvent de Goa. Il travailla avec tant de zèle à la conversion des infidèles qu'on peut dire qu'il est mort martyr de sa charité; car, voulant faire, un jour de saint Laurent, le baptême général de tous ceux qu'il avait convertis pendant l'année, en l'île de Sainte-Barbe, et dont le nombre dépassait sept cents, il succomba, épuisé par ce grand travail. Son compagnon, le P. Alexis de Sétubal, le fit transporter à l'infirmerie du couvent de Goa, pour y être mieux traité ; mais il n'y vécut que peu de jours. Le démon lui fit une guerre cruelle sur la fin de sa vie, en lui représentant si fortement ses fautes, que le Serviteur de Dieu, ne comptant pour rien tous ses travaux apostoliques, désespérait presque de son salut. Appelant alors à son secours

les Religieux, il leur découvrit sa peine et leur avoua qu'il était singulièrement épouvanté par l'apparition du démon qui se tenait près de lui, sous une forme horrible. Tous les Frères se mirent à réciter les Litanies des Saints, et à ces mots: *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere ei*, l'ennemi prit la fuite. Le moribond demeura tout rempli d'une sainte allégresse et passa peu aprés à celle du Paradis. — (Sousa, 3e part., p. 323.)

16.. — A Rome, le V. P. SIRLET, juif de naissance, mais changé, comme un autre Saul, par un coup si extraordinaire de la grâce, qu'il n'hésita pas à embrasser l'Ordre. Grégoire XIII confia à ce Père la direction d'un célèbre collège qu'il venait de fonder pour les juifs convertis, avec mission de les instruire des vérités de la foi chrétienne et de leur prêcher toutes les semaines. Il s'acquitta de cet emploi avec tant de succès qu'à sa mort l'Ordre demeura chargé de l'Institut, dans la direction duquel plusieurs de nos Religieux se distinguèrent par leur science et leur zèle. — (Fontana, *in Theatr.*, p. 405.)

12.. — A Rouffac, ancienne ville de la Haute-Alsace, décéda la V. Mère ELISABETH, vrai miroir de douceur, de pudeur et de piété. Elle excella dans l'humilité et s'adonnait joyeusement aux offices les plus vils, comme balayer le monastère, laver la vaisselle, servir à la cuisine; en un mot, elle rendait indifféremment à toutes les Sœurs les services dont elle était capable. On raconte que se trouvant brûlée de la soif, dans une maladie, et n'ayant personne pour la soulager, elle vit Notre-Seigneur lui apparaître, sous la forme d'un très bel enfant. Après lui avoir rendu le service qu'elle désirait, il l'invita à se préparer aux jouissances de la vision béatifique, qu'elle alla goûter, dans le premier siècle de l'Ordre. — (Pio, l. 1, n. 232.)

1518 — Au royal monastère de Saint-Louis de Poissy, mourut la vertueuse Mère CATHERINE DE ROCHECHOUART, modèle d'innocence et de piété. Elle prit l'habit de la Religion à l'âge de six ans, quittant le monde sans le connaître et sans avoir pu y contracter quelque tache. Elle grandit comme une belle fleur dans ce parterre de sainteté qu'elle embauma du parfum de toutes les vertus. Elle se distingua surtout par sa patience dans les tribulations et un fervent amour de Dieu, qui lui faisait trouver ses plus chères délices dans la pratique de l'oraison et l'assiduité aux offices divins. La V. Mère exerça longtemps les fonctions de chantre, et l'on remarqua qu'elle prenait le plus grand soin à diriger le chœur avec autant de gravité que d'exactitude. Enfin, ornée de mérites, elle décéda l'an 1518. — (*Mémoires de Poissy.*)

VI JUIN

Le V. P. DOMINIQUE DE NIEVA
l'un des premiers missionnaires aux Philippines (*)

(1606)

Ce digne Religieux du couvent de Saint-Paul de Valladolid n'était que diacre quand il quitta joyeusement l'Espagne pour arriver, après une longue et pénible traversée, dans la baie de Manille. Il faisait partie de la première colonie, emmenée d'abord au Mexique par le P. Jean Chrysostome.

A peine débarqué, il fut envoyé chez les Indiens de Batan avec le P. Jean d'Ormaza, nommé Vicaire, et deux autres compagnons : les PP. Alphonse Ximenez et Pierre Bolanos. Ces vrais enfants de saint Dominique, désireux de travailler de toutes leurs forces à la culture de la vigne sauvage confiée à leurs soins, étaient bien résolus de ne se départir jamais de l'observance sévère prescrite dans la nouvelle mission. Ils se mirent de suite à l'œuvre, pratiquant à la lettre les abstinences, les jeûnes, marchant à pied, couchant sur des ais, faisant chaque jour deux heures d'oraison, et récitant l'office de jour et de nuit comme dans les communautés les plus régulières et les plus nombreuses.

Le pays de Batan offrait à nos missionnaires de très grandes difficultés. Situé à une lieue de Manille, il comptait à cette époque près

(*) *Historia de la Provincia del santissimo Rosario de Filipinas; Les Missions dominicaines*, par le P. André-Marie.

de sept cents Indiens, dont les habitations, perdues sur le penchant de montagnes inaccessibles, s'éparpillaient jusqu'à la mer. Pour atteindre ces pauvres idolâtres, il fallait escalader leurs montagnes, s'exposer aux ardeurs brûlantes du soleil, et traverser, les jambes nues et ensanglantées, des plaines, coupées par quantité de ruisseaux, et remplies de broussailles et de marais.

La première chose que firent nos Pères en abordant cette mission, fut d'apprendre la langue du pays. Le P. Pierre Bolanos, vu son grand âge, profita peu. Le P. Vicaire, arrêté longtemps par la maladie, ne la sut que plus tard. Seul, notre fervent diacre, Dominique de Nieva, la posséda si parfaitement que les Indiens prenaient un singulier plaisir à l'entendre prêcher. Peu à peu, ils s'affectionnèrent aux prédicateurs et ouvrirent les oreilles du cœur aux vérités qu'ils annonçaient. Pendant que le jeune diacre prêchait, les Pères se tenaient à ses côtés, édifiant les païens par leur modestie, leur douceur et leur affabilité. Ceux-ci, persuadés que ces étrangers leur étaient envoyés du ciel pour leur apprendre les voies du salut, se faisaient volontiers baptiser. Les malades, les moribonds voulaient mourir chrétiens ; et les parents procuraient le même bonheur à leurs enfants. Les Pères baptisaient, et le Fr. Dominique catéchisait et servait d'interprète pour la confession.

Ces heureux succès s'achetèrent au prix de beaucoup de fatigues et de souffrances. L'abstinence continuelle était d'autant plus pénible à nos missionnaires qu'ordinairement ils ne pouvaient se procurer qu'un peu de riz cuit à l'eau : rarement ils trouvaient du poisson. Une vie si mortifiée touchait les idôlatres : la croix de Jésus-Christ se plantait dans leurs cœurs et triomphait de tous les obstacles.

Cependant l'épreuve vint tour à tour visiter les Pères. Ils tombèrent malades l'un après l'autre; le P. Bolanos mourut; seul, Fr. Dominique fut épargné. Malgré ce vide fait par la mort de son compagnon, il refusa la dispense d'âge pour la prêtrise, tant il craignait d'introduire une coutume contraire aux dispositions des Conciles, et attendit encore un an l'ordination, qu'il reçut aux Quatre-Temps de septembre, l'an 1588.

Le nouveau prêtre s'appliqua sans relâche à entendre les confessions, aidé par le P. Jean de la Croix, récemment arrivé pour remplacer le P. Bolanos. Bientôt la chrétienté naissante donna des fruits de conversion inespérés.

Ce fut la première bénédiction que Dieu répandit sur la prédication

de ses serviteurs. D'autres plus éclatantes encore leur furent accordées. Ils multipliaient les miracles sur leur passage; et malgré leurs efforts pour les cacher, ils ne parvenaient pas à se dérober à l'admiration et à l'applaudissement des hommes. Ils déjouaient les maléfices des sorcières si communes en ces contrées, chassaient les démons, guérissaient les malades par l'administration des sacrements ou même par une simple bénédiction. Souvent ils avaient une connaissance surnaturelle de l'intérieur des âmes; et maintes fois un sentiment secret les conduisit auprès de moribonds qui ne les avaient pas appelés.

Ces merveilles, et plus encore le zèle des missionnaires, touchèrent les fidèles de Batan, au point qu'ils devinrent des chrétiens que l'on citait partout comme des modèles de vertu.

Le P. Dominique avait la principale part en toutes ces choses. Ses supérieurs, ravis de cet excellent état de la mission, et instruits de son habileté extraordinaire à apprendre les langues, le rappelèrent à Manille en l'absence du P. Jean de Castro, Provincial, parti avec le P. Michel Benavidez pour tenter l'entrée du grand royaume de Chine. Le P. Jean de Cobo confia au P. Dominique l'évangélisation de Parian, faubourg de Manille, habité par les Chinois. Ce poste avait déjà lassé la patience de plusieurs missionnaires, rebutés par la grande difficulté de la langue chinoise. Notre P. Dominique de Nieva la surmonta, au point de prêcher tous les jours avec un succès merveilleux. Bientôt même il put former des âmes d'élite à la piété et à la pratique de l'oraison.

Là, comme ailleurs, la divine Providence confirma sa parole par un signe éclatant. Un violent incendie avait consumé dans un village voisin de Parian soixante maisons. Sur l'une d'elles se dressait une grande croix de bois. Les flammes la respectèrent au vu et au su de toute la population. Le P. Dominique, arrivé sur le lieu du sinistre, fut témoin du miracle. Il eut même voulu que l'on descendît de suite cette croix, mais personne n'osait l'entreprendre. Pour couper court aux hésitations, le Père enjoignit de la secouer. On s'y prit avec tant de violence, que l'un des bras tomba dans le feu où il demeura fort longtemps sans recevoir aucun dommage. Cette seconde merveille rendit encore plus vénérable le signe sacré de notre Rédemption. Une procession solennelle fut ensuite organisée, et la croix miraculeusement préservée de l'incendie fut portée en triomphe dans l'église du couvent.

Le saint missionnaire employa plusieurs années à l'instruction de

ses Chinois. Il composa et fit imprimer pour leur usage un mémorial de la vie chrétienne et quelques traités d'oraison. Plus tard il édita un dictionnaire et une grammaire qui rendirent les plus signalés services à ses confrères.

Sa réputation était si bien établie dans sa Province qu'on l'élut Prieur du couvent de Manille. Il donna dans cette charge des preuves illustres de son éminente vertu. Il ne quitta jamais l'oraison, en dépit d'un mal de tête continuel « lequel, disait-il, se passe quand je m'occupe de Notre-Seigneur. » Il était, en outre, fort silencieux, grand ami de la retraite, et d'une piété si tendre, qu'il chantait lui-même chaque samedi les mystères de la foi, mis en vers par ses religieux, pour l'instruction des enfants. Il n'aurait pas souffert la moindre transgression dans les coutumes de la Province. Depuis son noviciat il avait toujours montré un singulier plaisir à s'accuser de ses fautes, à en être repris et châtié ; car il savait que l'humiliation est la voie unique pour arriver à l'humilité. Aussi ne parvint-on jamais à surprendre chez lui un mouvement d'ostentation ou de vanité. Malgré ses travaux et l'austérité de son régime, il porta constamment sur sa chair une chaîne de fer à double tour, et il s'infligeait fréquemment de sanglantes disciplines.

Le P. Pierre de Saint-Vincent, nommé définiteur, étant décédé au cours de son voyage en Espagne, la Province lui donna pour successeur le P. Dominique de Nieva. Ce lui fut un grand sacrifice de quitter sa mission. Il partit le cœur brisé d'émotion : mais avant d'arriver à Mexico, le V. Père tomba malade et mourut, lui aussi, comme son devancier, à bord du bâtiment qui le portait (1606). Il avait vécu dix-neuf ans avec les Indiens, dans l'esprit de l'Apôtre : « *in timore et tremore multo* », c'est-à-dire, selon l'explication donnée par Théodoret, en évitant de mettre le moindre obstacle à la prédication de l'Evangile par quelque défaut ou quelque faute volontaire.

LE V. P. VINCENT BARON,

Confesseur de sainte Thérèse (*).

(1568)

On connaît les rapports intimes qui unirent l'Ordre de Saint-Dominique à la grande Réformatrice du Carmel et les noms glorieux des enfants du Patriarche associés par la divine Providence comme protecteurs et comme guides aux travaux, aux douleurs et au triomphe de la Sainte.

Thérèse de Jésus eut toujours pour notre Ordre une sorte de prédilection. Elle se regardait si bien comme étant de la famille qu'elle s'appelait elle-même « Dominicaine par le cœur. » Cette âme ouverte, passionnée pour le vrai, prompte à sympathiser avec tout ce qui est grand et beau, aimait la physionomie de S. Dominique et le caractère de ses œuvres. Les circonstances au milieu desquelles elle vécut contribuèrent à ces liens. « Ma mère, écrit-elle, avait une grande dé-« votion pour le Rosaire et nous l'avait inspirée. » Aussi fut-elle heureuse de voir un de ses jeunes frères revêtir les livrées dominicaines au couvent de Saint-Thomas, à Avila, où il mourut à la fleur de l'âge, dans la ferveur du noviciat.

Le P. Vincent Baron fut le premier des nôtres qu'elle rencontra sur sa route. A sa suite nous trouvons le P. Ybanez qui la soutint avec fermeté et intelligence dans sa réforme et eut la bonne idée de lui faire écrire elle-même sa vie. On voit la vénération qu'elle avait pour lui, par les dernières lignes de cet incomparable livre : « J'ai donné de « l'étendue à cet écrit, comme vous me l'avez recommandé, mon « Père. Mais je compte sur la promesse que vous m'avez faite de dé-« chirer ce qui ne vous paraîtra pas bien. Considérez que vous êtes « obligé d'assister celle qui vous confie les plus intimes sentiments « de son âme. Tant que je vivrai, je recommanderai la vôtre à Notre-« Seigneur. »

(*) Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, *passim*; Bouix, etc.

Nous savons quel appui la Sainte reçut du savant Père Bannès, sur l'ordre duquel elle composa le *Chemin de la Perfection*. Plus tard, le P. Louis de Grenade apporta à l'œuvre naissante le concours de sa grande autorité. Deux de nos Saints favorisèrent à leur tour l'héroïque entreprise : saint Louis Bertrand, en écrivant à Thérèse, qui l'avait consulté, ces paroles prophétiques : « Je vous assure de la part de « Dieu qu'avant cinquante ans, votre Ordre sera l'un des plus illus- « tres dans l'Eglise de Dieu » ; le Pape S. Pie V en donnant des pouvoirs extraordinaires au P. Pierre Fernandez, savant Dominicain, pour promouvoir la Réforme dans de nouveaux monastères.

Quant au saint Patriarche, Thérèse fut favorisée plusieurs fois de ses apparitions et de ses encouragements. Un jour qu'elle priait dans la grotte de Ségovie, célèbre par les pénitences et les oraisons de Dominique, le Saint daigna s'entretenir avec elle pendant près de deux heures et lui promit de l'aider dans l'œuvre de la réforme des Religieuses et Religieux déchaussés. Parole qu'elle a si bien vu s'accomplir ensuite, puisque, au commencement de la Réforme, tant la séparation que le reste des choses importantes s'est effectué avec l'aide des Dominicains. On comprend que la sainte Mère affectionnât par reconnaissance et profonde estime ses filles à l'Ordre de Saint-Dominique. La paix, comme on l'a dit depuis, était le fruit de toutes ses communications avec lui.

Parlant des Religieux qui lui ont rendu grande assistance, Thérèse de Jésus écrit, dans une de ses lettres, que « le P. Vincent Baron, « consulteur du Saint-Office de l'Inquisition à Tolède, la confessa un « an et demi, et qu'auparavant elle l'avait pratiqué plusieurs années, « que c'était un homme fort savant qui la rassura beaucoup. »

Ce fut lui, en effet, qui la dirigea lorsqu'elle commença à entrer dans les voies de la perfection. Le P. Baron était lui-même un exact observateur des règles religieuses. « L'homme religieux, disait-il, doit « demeurer inviolablement fidèle à ses règles, fût-il seul au monde. » Les rapports de sainte Thérèse avec le Père datent de l'époque de sa terrible maladie qu'elle raconte au quatrième chapitre de sa Vie. Contrainte de sortir de son monastère pour se faire traiter chez ses parents, elle eut l'occasion de conférer de son intérieur avec le digne religieux, confesseur de son père, qui la délivra d'un grand abus où l'avait fait tomber, faute de lumière et de conscience, un ecclésiastique, demi-savant, qu'elle avait pris pour directeur. Voici comment elle s'en explique elle-même :

« En ce lieu même où j'étais venue chercher ma guérison, vivait un prêtre d'une naissance distinguée, qui à beaucoup d'esprit naturel ne joignait toutefois qu'une instruction médiocre. Ce fut à lui que je m'adressai pour la confession. Je dois le dire, j'ai toujours eu une confiance marquée pour les confesseurs éminents en doctrine, car les demi-savants ont nui grandement à mon âme : mais il ne m'a pas toujours été facile de les rencontrer au gré de mes désirs. J'ai vu par expérience qu'il vaut mieux, quand ils sont gens de bien et de bonnes mœurs, qu'ils n'aient pas du tout d'études que d'en avoir de médiocres ; alors, du moins, ils se défient tout comme moi de leurs lumières et ils prennent conseil d'hommes vraiment éclairés. Les savants ne m'ont jamais trompée : les autres, sans doute, n'en n'avaient pas la volonté, mais ils n'en savaient pas davantage : et comme j'avais d'eux meilleure opinion, je pensais n'être obligée qu'à les croire. Leurs décisions, d'ailleurs, me laissaient plus de large et de liberté. Si je m'étais vue serrée de près, il y a si peu de vertu en moi, que peut-être j'en aurais cherché d'autres. Là où il y avait péché, ils ne voyaient point d'offense ; et là où il y avait péché très notable, ils ne trouvaient qu'une faute légère. Cela nuisit beaucoup à mon avancement dans la vertu ; il est bon, je crois, de le dire ici, afin que les autres se préservent d'un si grand mal. Mais devant Dieu il m'est clair que je n'avais point d'excuse. Il devait me suffire de savoir qu'une chose n'était pas bonne de sa nature pour l'éviter avec soin. Le Seigneur a permis, je crois, à cause de mes péchés, qu'ils se soient trompés, et que, trompée par eux, j'en aie égaré d'autres en répétant ce qu'ils m'avaient dit. Je restai, ce me semble, plus de dix-sept ans dans cet état. Le premier qui commença à me détromper sur certains points fut un religieux très savant de l'Ordre de Saint-Dominique... Il prit à cœur mon avancement spirituel et me fit communier tous les quinze jours... Je crois que ce religieux a mérité beaucoup devant Dieu pour m'avoir tirée de ce dangereux sommeil. »

Ce Père, que la Sainte ne nomme pas, était notre Vincent Baron. Il habitait alors le couvent d'Avila et dirigeait Alphonse de Cépéda, père de Thérèse : ce fut lui qui l'assista à ses derniers moments, avec une piété et une onction qui touchèrent profondément sa sainte fille. Parlant de cette belle mort, elle termine ainsi son récit :

« Le religieux dominicain, son confesseur, d'une éminente doctrine, disait qu'il ne doutait point que mon père fût allé droit au ciel. Il y avait déjà quelques années qu'il le confessait, et il louait beaucoup sa pureté de conscience. »

Thérèse pria le directeur de son père d'entendre sa confession. Le P. Baron, plus éclairé encore par des lumières surnaturelles que par sa science théologique, vit aussitôt quelle âme la Providence lui confiait et il prit à cœur l'avancement spirituel de sa nouvelle pénitente. Celle-ci, de son côté, pour la première fois de sa vie, se sentit comprise. Jusque-là elle n'avait ouvert sa conscience qu'à des juges trop indulgents qui approuvaient toutes ses relations et ne trouvaient rien à blâmer dans ses entretiens. Leur grand tort était de la conduire comme une religieuse ordinaire, sans paraître soupçonner les vues extraordinaires du Seigneur à son égard, ni les grâces particulières qu'elle avait déjà reçues. Le P. Baron, mieux inspiré, exigea d'abord qu'elle reprît l'oraison. « J'obéis, dit-elle, et depuis ce temps-là je ne l'ai plus quittée. »

Le prudent directeur ne désirait rien autre chose. Il savait qu'en ramenant la Sainte aux pieds de Notre-Seigneur, en l'obligeant de se livrer de nouveau aux attraits de la prière, il assurait pour l'avenir le triomphe complet de la grâce dans son âme. Aussi, sans la presser de renoncer à des relations dont il connaissait la parfaite innocence, il se contenta de la remettre entre les mains de Dieu par la pratique fidèle de l'oraison.

Le P. Vincent Baron rendit donc le plus grand service à sainte Thérèse. Ce fut par le moyen de l'oraison qu'il la fit sortir de cette voie large où on l'avait imprudemment égarée. Grâce à lui, elle parcourut à pas de géants le chemin de la perfection qui devait à son terme nous donner la Sainte dans toute la beauté de son caractère.

Thérèse paya noblement son bienfaiteur en lui obtenant du Ciel des grâces de premier ordre. Depuis longtemps le P. Baron s'était éloigné d'Avila. Thérèse ne l'avait jamais revu. Mais sa mémoire reconnaissante n'oubliait pas tout ce qu'elle lui devait. La Providence voulut ménager au vénérable Religieux et à la Sainte, une douce consolation, en amenant le P. Vincent à Tolède pendant que Thérèse y résidait encore. Le couvent des Dominicains touchait à la demeure de la duchesse de la Cerda, auprès de laquelle Thérèse était venue passer quelques jours, sur l'ordre de son Provincial. La Sainte y assistait souvent à la messe. Un matin, quelle ne fut pas son émotion en voyant le P. Vincent agenouillé près de l'autel ! Mais laissons-la nous raconter elle-même la chose.

« Il arriva alors à Tolède, dit-elle, un religieux de haute considération avec lequel j'avais traité un certain nombre de fois plusieurs

années auparavant. Comme j'entendais un jour la messe dans un monastère voisin de la maison où j'étais, l'ardeur avec laquelle je souhaitais qu'il fût un digne serviteur de Dieu m'inspira le désir de connaître la disposition intérieure de son âme. Ainsi, étant déjà recueillie dans l'oraison, je me levai pour aller lui parler. Mais considérant ensuite de quoi je me mêlais, et craignant de perdre mon temps, je me rassis : cela m'arriva, ce me semble, par trois fois. Enfin, mon bon ange fut le plus fort ; je fis appeler ce religieux, et il vint me parler au confessionnal. »

L'entretien fut des plus consolants. Le religieux dut bénir Dieu de l'avoir choisi pour être, envers Thérèse, le premier interprète des volontés du ciel.

La Sainte, de son côté, admira les lumières, les talents, les excellentes dispositions dont la Providence avait gratifié le P. Vincent. Toutefois, divinement éclairée, elle vit, sans doute, qu'il manquait encore quelque chose à sa perfection. Qu'était-ce ? Nous n'en savons rien : il est prouvé qu'il fut toujours un excellent religieux ; mais Thérèse voulait en faire un saint, un grand saint. Dès qu'elle l'eut quitté, elle se mit en oraison, et avec toute l'ardeur de sa charité pour les âmes, avec le délicieux abandon de sa confiance : « Seigneur, s'écria-t-elle, « accordez-moi en faveur du P. Baron ce que je vous demande. Vous « ne devez point me refuser cette grâce. Considérez quel bon sujet « nous avons-là pour être de nos amis. »

Elle fut pleinement exaucée.

« Quant à la grâce que j'avais si instamment demandée pour ce religieux, dit-elle, j'avais la plus ferme espérance qu'elle lui serait accordée. Notre-Seigneur me chargea de lui dire de sa part certaines paroles. Cela me mit grandement en peine, parce que je ne savais comment m'y prendre ; d'ailleurs, il m'en coûte toujours beaucoup d'avoir à transmettre à un autre des paroles de ce genre, surtout quand j'ignore comment elles seront reçues, et si l'on ne se moquera point de moi. Un tel message me jetait donc dans une mortelle angoisse. Enfin, voyant si clairement que Dieu voulait cela de moi, je lui promis de le faire ; mais j'en avais tant de confusion qu'au lieu de transmettre ces paroles de vive voix, je les mis par écrit, et les donnai à ce Religieux. L'impression profonde qu'elles firent sur lui montra bien d'où elles venaient : il résolut de s'adonner désormais à l'oraison de la manière la plus sérieuse, sans toutefois en venir à l'exécution à l'instant même. Comme Notre-Seigneur le voulait à son

service sans aucune réserve, il se servait de moi pour lui dire certaines vérités qui, à mon insu et à son grand étonnement, répondaient ux besoins les plus intimes de son âme. De mon côté, malgré toute ma misère, je suppliais le divin Maître de l'attirer entièrement à lui et de lui donner de l'horreur pour tous les biens et les contentements de cette vie. Qu'il soit béni à jamais d'avoir si pleinement exaucé ma prière!

« En très peu de temps ce religieux s'est vu comblé de grâces extraordinaires, et toutes les fois qu'à partir de cette époque il s'est entretenu avec moi, sa parole m'a laissée comme ravie; si je n'avais vu de mes yeux ses admirables progrès dans la perfection, j'hésiterais à y croire. Il est habituellement si absorbé en Dieu qu'il paraît mort à toutes les choses de la terre. »

L'ardente prière de Thérèse avait donc donné à Jésus un ami de plus et un ami intime qui, joignant la sainteté à la science, devint une des gloires de l'Ordre de Saint-Dominique. La Sainte reçut des révélations particulières sur sa perfection toujours grandissante.

Un jour, Notre-Seigneur lui montra son serviteur environné de lumière et porté par les anges. Elle apprit bientôt qu'à ce moment-là, le Père soutenait non seulement avec patience mais avec joie des épreuves bien pénibles. Une autre fois, elle le vit, suivant son expression, « brûler » de l'amour de Dieu. Plus heureuse des grâces dont le Ciel le comblait que s'il les lui eût accordées à elle-même, elle ne pouvait se lasser de remercier Notre-Seigneur d'avoir accompli tous ses désirs en donnant à l'Eglise un si digne religieux. « O mon « adorable Jésus, s'écria-t-elle, parlant des œuvres du P. Vincent, « qu'elle est puissante l'action qu'exerce une âme embrasée de votre « amour ! » Puis elle ajoute : « J'aurais bien d'autres traits à signaler, « si je ne croyais devoir me borner à ce que j'ai dit. »

Ce peu suffisait, sans doute, au but de la Sainte, mais notre consolation serait plus grande, si l'illustre réformatrice ne s'était pas restreinte à ces quelques détails dont l'intérêt nous fait regretter le reste. Toutes les œuvres du saint Religieux sont demeurées dans une profonde obscurité : pas un de nos auteurs ne s'est avisé de les écrire.

Nous terminerons cette narration par le récit d'un service d'un autre genre que le P. Baron rendit à la Sainte.

A l'époque de la fondation des Carmélites à Tolède, l'ennemi de Dieu suscita des difficultés sans nombre à l'entreprise des pieuses filles. Thérèse avait obtenu de vive voix l'autorisation du gouverneur

de s'établir dans cette ville. Mais les membres du Conseil qui ignoraient la chose, défendirent que la messe fût de nouveau célébrée à la chapelle. Le gouverneur était absent. Le P. Baron prit alors la défense des Carmélites et présenta au Conseil, de concert avec le chanoine dom Manrique, les patentes qui autorisaient Thérèse à fonder des couvents dans toute la Castille. De plus, en sa qualité d'ami du gouverneur, il se porta garant de la parole donnée par ce dernier. Le Conseil s'apaisa et laissa depuis les Carmélites en paix.

Bien des motifs nous donnent lieu de penser qu'à sa mort, arrivée vers l'an 1568, le P. Vincent Baron fut porté au ciel par les anges et introduit dans le séjour des Bienheureux pour y recevoir la récompense de toutes ses vertus.

La V. Mère AUGUSTINE DE MÉDICIS,

Professe du monastère de Sainte-Catherine, à Florence (*).

(1561)

A l'époque où Dieu élevait au faîte de l'honneur l'illustre maison des Médicis et inspirait au Pape S. Pie V de déclarer grand duc de Toscane le célèbre Côme de Médicis, en récompense des services rendus par lui à l'Eglise, sa bonté se choisissait dans la même famille notre Augustine pour en faire son épouse et lui ouvrir les portes d'un monastère de l'Ordre.

Elle était fille du comte Jean de Médicis, aïeul de Marie de Médicis, reine de France et mère du roi très chrétien Louis XIII. On lui donna au baptême le nom de Marie, et dès qu'elle fut capable d'instruction, ses parents la placèrent au monastère de Rosano, à quelques milles de Florence, sur les bords de l'Arno. Les exemples de sainteté que l'enfant recevait des religieuses firent sur son âme une impression si vive qu'elle résolut de n'avoir, comme ses maîtresses, d'autre Epoux que Jésus-Christ.

(*) Brocchi, *Vite dei santi e Beati fiorentini*, t. III.

Pour conjurer les obstacles qu'elle pressentait et mettre Dieu de son côté, elle devint plus pieuse, plus adonnée à la prière. De fait, arrivée à l'âge nubile, elle fut retirée du monastère, et on lui proposa aussitôt les partis les plus avantageux. Marie, inébranlable dans sa résolution, déclara que son cœur n'était point au monde, qu'elle s'était consacrée à Notre-Seigneur et voulait être, au cloître, son humble servante. Cette ouverture inattendue contrista gravement ses parents. Ils essayèrent, mais vainement, de la faire revenir sur sa résolution. A bout de force et d'arguments, ils finirent par lui laisser la liberté de suivre son attrait, à condition qu'elle prendrait pour retraite l'un des monastères de Florence.

Celui de Sainte-Catherine fixa son choix. Elle y entra à l'âge de vingt-huit ans, vers l'année 1528. Devenue religieuse dominicaine sous le nom de Sœur Augustine, Marie de Médicis ne mit aucune borne à ses désirs de perfection et à ses progrès dans la sainteté. Elle se signala surtout par sa fidélité à la loi du silence, par son esprit d'oraison et un zèle insatiable du salut des âmes. Il suffisait de lui dire que quelqu'un était en état de péché pour qu'aussitôt la pieuse Sœur s'obligeât à des jeûnes et à d'autres pénitences rigoureuses afin d'obtenir sa conversion. Elle demandait aussi à ses Sœurs des mortifications et des prières, et ces saintes âmes faisaient violence au Ciel. Il est certain qu'Augustine obtint par ce moyen un nombre incalculable de retours; à sa mort, ses convertis publiaient hautement les louanges de leur bienfaitrice.

Notre Sœur se distingua encore par sa dévotion envers le très Saint Sacrement de l'autel. Aux approches de la communion, son cœur menaçait d'éclater sous la pression du feu sacré qui la consumait et dont ses larmes seules tempéraient les ardeurs. Son action de grâces était favorisée de semblables douceurs. L'heureuse épouse de Jésus, livrée à lui tout entière, jouissait sans mesure de la présence de son Bien-aimé.

Entre autres faveurs extraordinaires accordées à Sœur Augustine, les chroniques du monastère nous ont conservé ce souvenir : Un jour de Noël, elle était malade et méditait sur le mystère de la naissance du Sauveur; soudain elle éprouva un si vif désir de voir et de tenir entre ses bras le divin Enfant qu'elle osa demander à sa sainte Mère de le lui confier pour quelques instants. Elle fut exaucée au-delà de son attente. Marie lui apparut elle-même, accompagnée de notre Père S. Dominique et de sainte Catherine de Sienne, et

lui donnant l'Enfant Jésus, elle lui laissa tout le temps de le caresser et de l'adorer à loisir.

La divine Mère lui dit ensuite qu'elle allait accorder la même grâce à son Serviteur le P. Matthieu Strozzi, Prieur de Santa-Maria-Novella, saint religieux qui avait réformé ce couvent sur le modèle de celui de Saint-Marc.

Le surnaturel était l'élément de la Vénérable Sœur; elle avait l'esprit de prophétie et le don des miracles. Ses Sœurs sont unanimes à affirmer que maintes fois sa cellule leur parut tout éclatante d'une lumière céleste au moment où elle se mettait en oraison.

La vie plus angélique qu'humaine de notre pieuse Augustine la tenait tellement élevée au-dessus des choses de la terre, qu'elle semblait ignorer les nécessités de la vie. Elle mangeait peu et dormait encore moins, usant, comme disait l'ange Raphaël à Tobie, d'une nourriture que les hommes ne connaissent pas.

Durant sa dernière maladie, elle fut consolée par des apparitions célestes de plus en plus fréquentes et eut la révélation du jour de sa mort. Elle remercia avec humilité et reconnaissance le médecin de la maison de ses charitables offices et le pria de les continuer à ses Sœurs, lui promettant en retour de se souvenir de lui dans la Patrie; puis la fervente épouse de Jésus alla goûter les joies éternelles (1601).

LE MÊME JOUR

1311 — Au royaume de Naples, les VV. PP. et Inquisiteurs MATTHIEU DE PONCIAC et MARCHESINO DE MONOPOLI, qui en divers temps honorèrent l'Ordre par leurs vertus et des services considérables rendus à l'Eglise. Le premier, de noble race, français d'origine, d'une vie très innocente, d'un courage intrépide, ne respirait que la gloire de Dieu. Il est fait de lui cette mention dans une des Extravagantes de Jean XXII : *Cum Matthæus de Ponciaco hæreticæ pravitatis in regno Siciliæ authoritate apostolica deputatus*, etc. Robert, roi de Jérusalem et de Sicile, parle aussi de ce Père dans une ordonnance, adressée en 1311 aux capitaines, comtes, barons et autres officiers

de son royaume, à l'occasion de l'apostasie de certains juifs néophytes, retournés aux erreurs de leur secte. Le roi demandait que l'on prêtât main forte à l'Inquisiteur Matthieu de Ponciac.

Le P. Marchesino, émule du V. P. Matthieu, travaillait avec une égale vigilance à la conversion des enfants d'Israël. Il rencontra les mêmes obstacles à son dessein. Mais la reine Jeanne Ire de Naples, ayant renouvelé les actes de Robert son aïeul, facilita ainsi le ministère du digne religieux. Il eut la consolation de réunir en un seul bercail juifs et chrétiens. Pour expliquer un pareil succès, il faut dire que le prédicateur était homme d'oraison, de grande observance, ambitieux avant tout du salut des âmes. Il florissait vers l'an 1343. — (Valle, *de Prov. Regni*, p. 104.)

1417 — A Rome, l'Illustrissime P. ROGER DE CASOL, religieux d'un tel mérite que le chapitre de la cathédrale de Sienne jeta les yeux sur lui pour l'élever à la dignité épiscopale. L'élection confirmée par Clément V, le V. Père ne trompa point les espérances que l'on fondait sur sa vertu et sa haute capacité. Un peu plus tard, le Saint-Père en fit son Vicaire à Rome, quand le Siège apostolique fut transféré à Avignon. Le P. Roger s'acquitta de sa charge avec une admirable intégrité. Il était l'ami et le père des pauvres ; aussi ce furent eux qui, par leurs larmes, firent la plus belle pompe de ses funérailles (1317). Le V. Père voulut être enterré au couvent de la Minerve. — (Fontana, *Theatr.*, p. 342.)

1551 — A Rome, mourut le V.P. THÉOPHILE DE TROPEA, né en Calabre et profès du couvent de Saint-Dominique à Naples. Prédicateur ardent, il s'appliqua d'abord à chasser loin du troupeau du Seigneur les mercenaires et les loups qui cherchaient à le dévaster. Il donna des preuves éclatantes de son zèle dans l'exercice de la charge de docteur que l'Université de Naples lui avait confiée, et il acquit par son vaste savoir une réputation justement méritée. Le cardinal Jean-Pierre Caraffa, depuis Pape sous le nom de Paul IV, était d'abord entré fort jeune au noviciat du couvent de Saint-Dominique : mais obligé de renoncer à l'espoir de faire profession, il n'en conserva pas moins à notre Ordre une affection très vive ; et comme il connaissait les belles qualités du P. Théophile, il le manda à Rome et le fit instituer par Paul III, premier commissaire général du Saint-Office. Le V. Religieux en remplit si parfaitement tous les devoirs pendant neuf ans, qu'après sa mort cette charge fut exclusivement confiée aux Frères-Prêcheurs. Elle devint une sorte de pépinière de grands dignitaires ecclésiastiques et donna à l'Eglise un Pape (S. Pie V), cinq cardinaux, onze évêques, deux généraux, tous célèbres par leur doctrine et leur piété. Ce n'est pas une des moindres gloires du P. Théophile de Tropéa d'avoir été le précurseur de ces illustres personnages, et d'avoir mérité par l'honorabilité de sa vie, que son emploi devînt l'héritage de notre Ordre. — (Fontana, *Theatr.*, p. 541.)

1574 — A Avila, mémoire du V. P. PIERRE DE PÉRÈDE, dont l'obéissance, mise parfois à l'épreuve, fut grandement récompensée par les mérites et les prières de sainte Thérèse. Voici le fait, tel que le racontent les historiens de la Sainte.

« Le P. Maître Pierre de Pérède, prédicateur de Saint-Thomas d'Avila, reçut un jour l'ordre de son supérieur d'aller prêcher au monastère de l'Incarnation de cette ville, devant une communauté de cent cinquante Religieuses, à la tête desquelles se trouvait la V. M. Thérèse de Jésus. Ce commandement lui fut très pénible; non seulement il ne s'était point préparé, mais il n'avait pas même eu le temps de parcourir l'Evangile de la messe pour en tirer le thème de son sermon. Néanmoins, oublieux de sa réputation, il s'abandonna à l'obéissance comme le devraient faire toujours les Religieux, et se rendit de suite au monastère de l'Incarnation. Thérèse le reçut au parloir, et lui trouvant l'air triste et préoccupé, elle lui demanda pourquoi. Le bon religieux, incapable de dissimuler la vérité, dit naïvement sa peine. La sainte Mère l'exhorta d'abord à prendre courage, puis le pria de la confesser, de lui dire la messe et de lui donner la communion, l'assurant que s'il mettait en Dieu sa confiance, il recevrait à l'heure même les lumières pour bien prêcher. Ces paroles, inspirées par un cœur plein de foi et une âme entièrement abandonnée à la Providence, donnèrent tant d'assurance au prédicateur qu'il monta hardiment en chaire et dit des merveilles dont il fut surpris tout le premier. Thérèse, ravie d'un discours si parfait, remercia Notre-Seigneur de la promptitude de son secours : elle manda le prédicateur et l'engagea à joindre ses actions de grâces aux siennes et à reconnaître l'irrésistible puissance de l'obéissance sur Dieu, puisque jamais le divin Maître n'abandonne ceux qui se soumettent avec une docilité d'enfant à leurs supérieurs. »

De fait, l'assistance d'en haut fut particulièrement sensible et évidente en cette rencontre. Le Père se reconnaissait incapable de prêcher d'une manière aussi relevée; et, chose étonnante, quand il voulut se rappeler plus tard les belles pensées qu'il avait développées, il ne put les retrouver malgré ses efforts. Il n'avait donc été qu'un chétif instrument sous l'action directe de la grâce. — (*Hist. Carmel.*, l. IV, c. 27.)

164. — A Naples, au couvent de Monte di Dio, mourut le V. P. PIERRE MARTYR, de Trani. Il prit l'habit au couvent de la Santé, dès l'origine de la Congrégation du même nom, et devint un fervent disciple du V. P. Marc de Marcianisi, son fondateur. Jamais il ne voulut accepter ni grades, ni privilèges. Cependant, il ne put refuser la charge de maître des novices, qu'il exerça à plusieurs reprises. Plus tard même, élu Prieur de son couvent, il confirma par sa direction si religieuse la vérité de cette parole de Jésus-Christ : « *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et cætera omnia adjicientur vobis* : Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera

donné comme par surcroît. » Il ne voulait, en effet, que la gloire de Dieu : et les aumônes temporelles affluaient en abondance. Elles lui permirent de restaurer complètement le monastère. Il mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1644. A peine fut-il exposé dans l'église que le peuple accourut en foule et coupa ses habits pour en emporter les morceaux comme reliques. — (*Act. cap. Rom.*, 1644.)

1600 — Au monastère du Paradis, à Evora, la V. Mère HÉLÈNE DE LA CROIX, vraie rose céleste, protégée par les épines de l'austérité. Les Sœurs s'étonnaient de la voir toujours agenouillée, occupée à une oraison continuelle, et sans prendre d'autre soulagement que de s'appuyer légèrement sur le bras. Cette gêne finit par lui occasionner une paralysie douloureuse qui la conduisit aux portes du tombeau. Ses chères compagnes, affligées de la perdre, insistèrent tant auprès du bon Maître qu'elles obtinrent la grâce de la conserver encore un peu. Avertie par révélation que son exil serait prolongé d'une année, la V. Mère se soumit aux ordres de la Providence et entra dans un si profond recueillement qu'on ne la vit jamais rire ni presque parler. Elle trépassa le jour de la Fête-Dieu. — (Sousa, 3ᵉ part.)

1639 — Au monastère de Sainte-Catherine, à Lima, la V. Mère ISABELLE MARIE DE LA CROIX, très ferme colonne de la perfection religieuse dans cette illustre maison. Elle avait d'abord porté l'habit de l'Ordre de la Conception ; mais Dieu, voulant accomplir la prophétie de sainte Rose touchant la fondation de ce monastère, permit que cette V. Mère fût appelée dans celui de Sainte-Catherine pour former les premières filles qui devaient en être les bases solides et les pierres vivantes. Elle y fut Sous-Prieure pendant toute l'année du noviciat de la fondatrice ; et les faveurs qu'elle recevait du Ciel lui ayant fait perdre le désir de revenir vers ses premières compagnes, elle fit profession dans l'Ordre et soutint jusqu'à la mort, par une vie admirablement exemplaire, ce qu'elle avait si dignement commencé. Elle décéda en grande opinion de sainteté, dans la charge de maîtresse des novices, l'an 1639. — (Mélendez, t. 1, p. 70.)

VII JUIN

Le V. P. BARTHÉLEMY MIRANDA

du couvent de Saint-Paul, à Cordoue, Maître du Sacré-Palais (*).

(1544-1597)

Le couvent de Saint-Paul de Cordoue qui, aux plus beaux jours de son existence, abritait dans ses cloîtres près de deux cents Religieux, nous a déjà fourni pour l'*Année Dominicaine* toute une pléiade d'hommes illustres. Celui dont nous allons retracer la vie ne fut inférieur à aucun de ses devanciers en doctrine, en vertu, et en éminents services rendus à l'Eglise de Dieu.

Il vit le jour à Cordoue même, le 22 mai 1544. Ses parents, honnêtes et craignant Dieu, l'obtinrent du Ciel par leurs prières, ainsi que deux autres enfants, destinés, eux aussi, à la famille dominicaine. Dès son plus bas âge, il faillit être victime d'un terrible accident auquel il n'échappa que par miracle. On l'avait imprudemment laissé seul sur une terrasse fort élevée : l'enfant, qui commençait à marcher, s'approcha du bord et tomba si rudement que le bruit de sa chute fit croire qu'il s'était tué. On se précipita à son secours, mais, en le relevant, on s'aperçut qu'il ne donnait aucun signe de vie. Un habile chirurgien, mandé en

(*) Lopez, 3e part., liv. 1, chap. 51.

toute hâte, lui administra quelques remèdes qui le ranimèrent à l'instant même. Cette cure, si étonnante, tenait réellement du prodige. « Ce petit enfant a été ressuscité, disait-on; Dieu opérera sans doute par lui de grandes choses. »

Lorsqu'il fut en âge de s'appliquer aux Lettres, il fit de tels progrès dans l'étude et donna de si grandes preuves de son intelligence qu'à douze ans, il entrait en Logique. Toute son enfance se passa dans les exercices de piété. A treize ans, encore vêtu de sa robe d'innocence et déjà rempli de l'Esprit-Saint, il reçut l'habit de notre Ordre au couvent de Saint-Paul. Deux ans plus tard, le pieux novice, animé d'une joie ineffable, prononça ses vœux solennels. Il prit pour fondement de ses vertus une humilité profonde et une grande crainte de Dieu qui lui méritèrent les biens admirables cités au livre de l'Ecclésiastique : « La joie du « cœur, le commencement de la sagesse, la religion de la science, « la plénitude du don de Dieu, le fruit du salut, la fuite du péché, « la confiance en Dieu, le désir de le chercher, l'amour de sa loi, « la sanctification de l'âme et l'observance de ses commandements. »

Tels furent les heureux débuts du V. P. Barthélemy. Plus tard Dieu l'affligea par des scrupules et des peines intérieures qui servirent beaucoup à l'humilier et à le maintenir dans la simplicité et la modestie. Mais cette épreuve, si préjudiciable à tant d'autres, peu fondés dans l'obéissance, ne retarda en rien son avancement spirituel et ses progrès dans l'étude. Il n'était encore que sous-diacre quand on lui enjoignit de faire un cours au couvent de Saint-Paul. Ses succès auprès des étudiants attirèrent l'attention des supérieurs. Envoyé à l'Université de Salamanque, il trouva bientôt l'occasion de montrer ce qu'il était. Dans une séance publique, présidée par le P. Mancio du Corps de Jésus-Christ, Thomiste très célèbre et Régent de l'Université, notre jeune arrivant dut se mesurer avec le P. Barthélemy de Médina, l'un des plus savants interprètes de S. Thomas, et argumenter contre lui. Il le fit avec tant de vigueur, de subtilité, de force et d'éloquence, qu'il s'attira l'admiration de tous les assistants.

Dans ce nouveau milieu, Barthélemy Miranda croissait de jour en jour en science et en sagesse, dévoilant de plus en plus sa grande érudition et la vaste étendue de son esprit. De là vint qu'on lui confia la chaire de philosophie où il put mettre à profit le don magnifique qu'il avait reçu du Ciel pour exposer avec une remarquable lucidité

les questions les plus subtiles. Après être glorieusement sorti de cet emploi, il se rendit au couvent de Saint-Paul, à Valladolid, pour exercer la charge de Maître des étudiants. Ses supérieurs le rappelèrent ensuite dans sa province et le nommèrent Régent du couvent de Saint-Thomas, à Séville. Il y demeura fort longtemps; et après ses vingt-deux ou vingt-trois ans d'enseignement, il possédait si bien Saint-Thomas, qu'il traitait avec une admirable facilité toutes les questions contenues dans les œuvres de notre admirable Docteur. Le V. Père faisait encore sa principale étude des Commentaires de Cajetan, et pouvait expliquer sans peine ce prince des interprètes de l'Ange de l'école. Bien que pourvu éminemment de toutes les qualités d'un parfait théologien, il excellait surtout dans la dispute. Jamais il n'entrait en lice avec un adversaire sans le pousser à bout et le vaincre. Aussi les plus doctes n'osaient argumenter publiquement contre lui, sûrs d'avance d'être vaincus dans la lutte.

Mais les vérités qui éclairaient son esprit passaient jusqu'à son cœur. Désireux de les communiquer, le P. Barthélemy débuta dans le saint ministère à Séville; après quatre ou cinq sermons, il attira toute la ville au pied de sa chaire et éclipsa les prédicateurs les plus en vogue de son temps. Sa manière de prêcher, affective et dévote, pleine d'onction et de lumière, instruisait les auditeurs; sa voix pénétrait doucement jusqu'au plus intime des âmes. Il les attirait avec tant d'efficacité à l'amour de Dieu et à l'observance de ses commandements qu'on vit de suite se produire des fruits merveilleux de conversion.

A cette époque le V. Père résidait au collège de Saint-Thomas, quand une indisposition le força de passer au couvent de Saint-Paul. Malgré l'affaiblissement de sa santé, il accepta la Régence des études, afin de s'occuper encore au service de Dieu et des âmes. Peu après, le couvent de la Reine des Anges de la même ville, l'un des principaux de l'Andalousie, l'élut Prieur. Sa réputation étant connue jusqu'à Rome, le cardinal Alexandrin, Michel Bonnelli, religieux et protecteur de notre Ordre, voulut l'y attirer pour le placer à la tête du collège de la Minerve. Son Eminence lui écrivit à ce sujet d'une manière très pressante, mais l'humble Religieux, préférant le repos de la cellule et les études particulières, s'excusa modestement, alléguant la faiblesse de sa santé. Le cardinal persista néanmoins dans son dessein, et interposa l'autorité du Souverain Pontife Sixte-Quint, de qui il obtint un bref; fort de cet appui, il écrivit de suite au V. Père en le

priant, avec des termes pleins d'estime et de bienveillance, de se rendre à Rome. Il commençait sa lettre par ces paroles flatteuses : « *Eligimus te in mille :* Nous vous choisissons entre mille. »

Il n'y avait rien à répliquer à des ordres de cette nature. Barthélemy Miranda se mit donc en route, au grand regret de la ville de Séville. Il arriva à Rome le 26 juin 1586, le jour même où mourait l'insigne jurisconsulte Martin Navarre. Cette coïncidence n'échappa à personne, et les Italiens remarquèrent unanimement l'attention de la Providence qui leur envoyait ce célèbre espagnol, pour soutenir la haute réputation de l'illustre défunt. Aussi fut-il reçu avec des honneurs qu'on n'avait point coutume de prodiguer aux religieux étrangers.

Le premier traité qu'il se proposa de développer fut celui de l'Incarnation. Une foule de savants assistèrent à sa première leçon. Plusieurs prélats et des cardinaux honorèrent de leur présence cette imposante séance. L'ambassadeur d'Espagne s'y rendit également ; le bruit courut même que le Pape se proposait d'y venir en personne ; mais, à la dernière heure, des occupations pressantes le retinrent dans son palais. L'auguste assemblée admira la lucidité des paroles de l'orateur, la beauté de sa voix, la gravité de son geste, la netteté de ses pensées, l'élégance et la propriété de ses termes, la profondeur de sa doctrine. On en fit aussitôt un rapport si flatteur à Sixte-Quint qu'il députa un camérier à notre Régent en le priant d'ouvrir les cours du collège de la Sapience. Le Pape lui promettait deux cents écus d'or, se réservant de lui faire ensuite une gratification plus considérable.

Par respect et filiale obéissance, Barthélemy Miranda accéda au désir du Souverain Pontife et se présenta le lendemain de la fête de S. Luc devant une vingtaine de cardinaux et une foule immense.

Quelques mois après il était appelé aux fonctions de procureur et de Vicaire général laissées vacantes par la mort du P. Marc de Valladares. Il y servit la religion et l'Eglise dans les Congrégations de l'Index et au moment de l'élection du R. P. Maria Beccaria, Général de l'Ordre, sur lequel il fit reporter les suffrages qui lui avaient été donnés à lui-même par les électeurs aux deux premiers tours de scrutin.

Le P. Barthélemy resta procureur et Vicaire général jusqu'au Pontificat de Grégoire XIV. A cette époque, le P. Vincent Bonard, maître du sacré Palais, étant décédé, pendant que notre savant religieux se trouvait momentanément à Viterbe pour cause de santé, le Pape, sans même attendre son retour, lui envoya par un exprès sa nomination à

cet office important, qu'il remplit très dignement durant six ans, sous les divers Pontificats de Sixte-Quint, d'Urbain VII, de Clément VIII et d'Innocent IX. Ce dernier entretenait avec le célèbre Religieux des relations fort amicales. La veille même de son élection, le P. Barthélemy l'avait prié, s'il était élu, de prendre le nom d'Innocent en souvenir du saint Pape Innocent V. Le cardinal le lui promit et tint effectivement parole. Or, peu de jours après, le nouveau Pontife ayant été conduit à Saint-Pierre en grande pompe, suivant l'usage, aperçut dans un coin de la basilique le Maître du sacré Palais. Il l'appelle du geste et de la voix. « Père Maître, lui dit-il, j'ai fait ce que « vous m'avez demandé, et plaise à Dieu que j'imite celui que vous « m'avez donné pour modèle! Avant peu je ferai connaître combien « je vous aime et vous estime ! » L'humble Père, tout confus, voulut lui baiser les pieds. Mais le Saint-Père le releva aussitôt, l'embrassa et le fit entrer dans son cortège.

Dieu, dont les jugements sont impénétrables, ne permit pas qu'Innocent IX occupât plus de deux mois le Siège apostolique. Cette mort prématurée ne lui laissa pas le temps de faire la promotion de cardinaux qu'il méditait. Un mémoire écrit de sa main, et trouvé dans ses papiers, fixait à sept le nombre de ceux qu'il se proposait d'élever à la pourpre. Le premier inscrit était notre Père Miranda.

Ce coup foudroyant fit mieux comprendre au V. Père Miranda la vanité et le néant des choses de la terre. Il refusa avec modestie et humilité l'évêché de Vigevano, réputé l'un des meilleurs de toute la Péninsule. Dans ce même esprit il s'astreignit à une vie austère et rigoureuse qu'il continua inviolablement jusqu'à la fin. Il s'était ménagé dans ses appartements un petit cabinet, ou pour mieux dire une prison de bois si basse qu'à peine pouvait-il s'y tenir à genoux, et si étroite qu'elle ne contenait qu'une natte très mince sur laquelle il s'étendait pour prendre un peu de repos. Il gardait un silence presque continuel, ne rompait l'abstinence qu'en temps de maladie et se disciplinait cruellement avec des chaînes de fer. On croit que cette dernière pénitence avança sa mort. A la suite de ces flagellations, il lui survint une plaie incurable qui nécessita un voyage à Naples. Le comte d'Olivarez, son intime ami, le reçut à bras ouverts et l'entoura de tous les soins imaginables. Mais l'heure suprême était arrivée. Quand le médecin annonça au V. Père qu'aucun remède humain ne pouvait le guérir, il s'écria d'un visage joyeux: « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus:* Je me réjouis de ce

qu'on m'a dit : Nous irons en la maison du Seigneur. » Pour s'y mieux disposer, il demanda par grâce au Prieur du couvent du Saint-Esprit de condamner la porte de sa cellule et de le laisser seul s'entretenir avec son Sauveur des intérêts de son âme.

Au moment où il agonisait, l'Université de Naples l'agrégeait au nombre de ses docteurs ; peu après, le Seigneur lui prépara une plus belle couronne en l'appelant à la gloire des élus, le 7 juin 1597.

Ses funérailles furent magnifiques. Plus de deux cents Docteurs, près de quatre mille Religieux de tous les Ordres, les magistrats, le vice-roi et toute la noblesse y assistèrent. On le déposa au pied du grand autel de notre église du Saint-Esprit. Plus tard, on éleva au V. Père un tombeau de jaspe blanc, avec un buste en relief ; et une épitaphe rappela sa vie et ses vertus.

La V. Mère MARGUERITE DE JÉSUS,

Professe du Monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Toulouse, et Fondatrice de ceux de Saint-Thomas et de la Croix, à Paris (1).

(1589-1657)

Cette illustre Fondatrice, fille de M. de Sénaux, secrétaire du roi à Toulouse, et de dame Anne de Portail, son épouse, naquit en cette même ville, l'an 1589, le 21 novembre, jour de la Présentation de la très Sainte Vierge.

On regarda comme une protection toute miraculeuse du Ciel que sa mère, avant la naissance de cette enfant bénie, ne reçût aucune impression fâcheuse d'un terrible coup de tonnerre qui jeta l'effroi et l'épouvante dans toute la contrée. Dieu prévenait ainsi des bénédictions de sa douceur cette petite créature, avant même qu'elle vînt au monde, afin qu'un jour son cœur tendre et reconnaissant pût dire,

(1) *Mémoires de Toulouse et de Paris.*

dans les mêmes sentiments que le Roi-Prophète : « *In te projecta sum ex utero; de ventre matris meæ tu es protector meus* : — J'ai été jetée, Seigneur, entre vos mains, dès le sein de ma mère, et avant que je naisse, vous êtes mon Protecteur. »

La grâce et la beauté de son visage remplirent ses parents d'une joie extraordinaire, et le nom de Marguerite, qu'on lui donna sur les fonts du baptême, fut un présage des complaisances que Dieu prendrait en elle. Toute jeune encore, elle témoignait tant de bonté et de compassion pour le prochain, qu'elle s'offrait volontiers, malgré les répugnances si naturelles aux enfants de son âge, à subir le châtiment mérité par les autres. A neuf ans, elle fut admise pour la première fois à la Table sainte et s'en approcha avec les dispositions les plus pieuses. Quelque temps après, elle fut fiancée à un riche baron, mais Dieu la réservait pour une union plus digne.

Le Saint-Esprit répandit de bonne heure sur ses lèvres le lait et le miel de la douceur céleste, pour la consolation des affligés. Sa mère en ressentit la première les effets dans les événements fâcheux et les vicissitudes de ce monde, surtout à l'époque de la mort de son mari, M. de Sénaux, rappelé à Dieu au moment où sa présence semblait plus nécessaire que jamais. L'amour divin croissait en Marguerite avec l'âge. Elle se sentit même si éprise du saint état religieux qu'elle fut sur le point de se retirer dans un monastère ; mais l'heure n'étant pas encore venue, elle demeura avec sa mère.

On parlait de la marier. Ses rares qualités, son esprit vif, éclairé et pénétrant, son jugement solide et sa beauté angélique lui attirèrent plus d'un prétendant. Celui que la divine Providence lui avait destiné était M. Raymond de Garibal, conseiller du roi au Parlement de Toulouse, qui, malgré son âge peu avancé, s'était acquis déjà une réputation extraordinaire, et possédait tout ce qu'on pouvait souhaiter pour le bonheur d'une jeune personne aussi accomplie. Ce mariage, contracté dans l'esprit du Seigneur, fut suivi d'une paix et d'une union si chrétiennes qu'il n'y eut jamais entre les deux époux l'ombre d'un dissentiment. Leur maison devint bientôt l'une des plus fréquentées de la ville, mais les pauvres surtout éprouvèrent de suite leur libéralité. Cependant, au milieu de ce bonheur, une consolation leur manqua toujours : celle de pouvoir élever leurs enfants. Sans cette épreuve, M. et M^me^ de Garibal n'auraient eu que peu de chose à envier au saint homme Job quand, aux jours de sa prospérité, il s'attirait l'admiration de ses égaux et la bénédiction des malheureux.

Toutefois, ces deux époux chrétiens n'eurent garde d'oublier la main divine qui s'ouvrait si largement sur eux. Marguerite, loin de se laisser entraîner par les joies trompeuses de la terre, élevait son âme vers le Ciel et vivait au milieu du monde dans une paix d'esprit et un détachement tout évangélique. Elle jouissait ainsi de la liberté des enfants de Dieu dans la captivité même des enfants de Babylone. Un événement tragique, qui émut à cette époque toute la ville de Toulouse, la confirma plus que jamais dans ces admirables dispositions. Le Parlement venait de prononcer un arrêt de mort contre cinq prévenus convaincus du même crime. On s'occupa d'autant plus de cette affaire que parmi les accusés se trouvaient un régent de l'Université, Espagnol de nation, un conseiller au Parlement, tous deux avancés en âge, et enfin trois autres personnes, des meilleures familles du pays. M^me^ de Garibal se rendit au lieu de l'exécution. En voyant paraître ces coupables si différents de nation, de sexe, d'âge, elle en eut le cœur tout pénétré et prit sur-le-champ la résolution de renoncer au monde, s'il plaisait à Dieu de lui en donner les moyens.

Elle était encore bien jeune lorsqu'elle conçut ce dessein, et ne sachant ni quand ni comment elle pourrait l'exécuter, elle s'abandonna avec une amoureuse confiance entre les mains de Celui qui le lui avait inspiré. La première ouverture qu'elle en fit à son confesseur n'eut aucun résultat ; mais peu après, le directeur, mieux instruit, l'exhorta à la persévérance et lui promit de communiquer son désir à son mari et à sa mère.

Dieu se servit de l'épreuve pour l'amener à la réussite de son projet. Elle avait eu plusieurs enfants, sans pouvoir goûter les joies de la maternité, tous étant morts avant d'avoir vu le jour. C'était plus qu'il n'en fallait pour la détacher du monde. Une circonstance insignifiante, qui, pour tout autre, eût passé inaperçue, vint encore aplanir les difficultés. M. de Garibal, en travaillant aux brevets d'un procès, avait prié sa femme de l'aider à la revision des pièces. Or, dans leurs recherches, ils découvrirent que les biens en litige avaient été laissés par deux époux qui se séparèrent d'un mutuel consentement pour entrer en religion.

Marguerite, vivement frappée de cette coïncidence, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! si nous pouvions en faire autant, nous aussi ! — M. de Garibal sourit. « Eh bien ! soit, lui dit-il, si tu le veux. » Oui, reprit-elle, je le veux bien ; faisons cet acte de générosité pour Dieu qui nous aime tant. » Les choses en restèrent là.

Sur ces entrefaites, ils tombèrent gravement malades l'un après l'autre, et firent vœu, chacun de son côté, d'embrasser l'état religieux, dans le cas où l'un des deux resterait seul. M. de Garibal parla le premier de cette promesse et demanda à sa femme ce qu'elle en pensait. « Je dis, reprit-elle, qu'il faut faire présentement, par amour, ce que vous feriez à ma mort. » Le mari ne s'attendait pas à une si prompte répartie. Il ne répondit pas ; mais le chagrin qu'il éprouvait à la seule pensée de se séparer d'une compagne si aimable et si accomplie lui fit espérer qu'il pourrait encore rester quelque temps dans le monde.

Marguerite allait devenir mère ; et leur résolution bien arrêtée était de se retirer tous deux dans quelque monastère, si l'enfant attendu n'arrivait pas à la vie. Dieu, qui voulait à son insu la disposer à une autre maternité bien plus laborieuse, lui communiqua tant de lumières intérieures qu'elle désira prendre conseil pour l'état de son âme. Elle eut recours au Père du Puy, de l'Ordre de Saint-Augustin, Professeur à l'Université de Toulouse et religieux très dévoué au Rosaire qu'il récitait toujours à genoux. Malgré son grand savoir et sa haute piété, celui-ci ne se crut pas capable de diriger une âme si élevée. Mgr de Cospean, alors évêque d'Aire, et plus tard de Nantes et de Lisieux, prêchait à cette époque le carême à Toulouse. Sur les instances réitérées du Père du Puy, il se rendit auprès de M^me^ de Garibal, la prit sous sa conduite avec son digne époux et les confirma l'un et l'autre dans leur dessein.

M^me^ de Garibal eut encore la douleur de mettre au monde un enfant mort. A partir de ce moment, nos deux chrétiens ne songèrent plus qu'à mourir eux-mêmes au siècle. Ils vécurent dans leur maison presque comme dans un monastère, s'astreignant à une pénitence très rigoureuse et consacrant de longues heures à l'oraison. Deux ou trois ans s'écoulèrent de la sorte. En quittant Toulouse, l'évêque d'Aire les avait confiés au P. François de Lignac, religieux récollet, directeur de la vénérable Mère Marie de Jésus, fondatrice du monastère de Sainte-Catherine, à Toulouse. Avant d'entrer dans l'Ordre, cette vénérable Mère se trouvait engagée dans les liens du mariage. Son mari, M. Arnaud de Borret, appelé par Dieu à une vie plus parfaite, lui avait demandé l'autorisation de se retirer au noviciat des Jésuites ; elle avait accueilli cette résolution avec d'autant plus d'empressement qu'elle partageait tous ses goûts pour le saint état religieux. Le P. de Lignac mit de suite M^me^ Garibal en rapport avec

cette grande âme. La Prieure s'attacha à éprouver sa vocation, en l'exerçant à des actes pénibles de renoncement. Connaissant les talents de la future postulante, elle lui enjoignait de composer des cantiques spirituels pour entretenir la dévotion, tout en divertissant doucement l'esprit.

De son côté, M. de Garibal s'était déterminé pour l'Ordre des Chartreux et poursuivait son admission avec une persévérance édifiante. On rapporte que saint Raymond de Pennafort, son patron, embrassa notre Ordre pour expier la faute qu'il avait faite en dissuadant un parent très désireux d'y entrer. Notre pieux conseiller, lui aussi, avait agi de même jadis, à l'égard du fils d'un de ses amis qui pensait se retirer à la Chartreuse. Aussi crut-il devoir embrasser cet Ordre par une sorte de compensation. La contradiction ne pouvait manquer à ces démarches si chrétiennes. Ce fut un *tolle* général dans la ville. La famille, le Parlement, les amis, tous s'y opposaient. On accusait ouvertement M^me^ de Garibal d'être la principale cause d'une résolution si étrange ; on en faisait peser la responsabilité sur le P. de Lignac, fort mal traité dans cette affaire. Mais ni les détractions des uns, ni les murmures des autres, n'ébranlèrent ces cœurs généreux. Pour gagner du temps, et dans l'espoir de refroidir cette grande ferveur, les messieurs du Parlement s'avisèrent de faire nommer M. de Garibal à la Chambre mi-partie de Castres. Cette ville, l'une des plus infectées de l'hérésie de Calvin, possédait une cour, de création royale ; la moitié des officiers était hérétique, l'autre moitié catholique. Le Parlement de Toulouse y députait ces derniers, mais ceux qu'on envoyait ainsi étaient rappelés au bout d'un an et remplacés par d'autres.

Ce n'était nullement le rang du pieux conseiller ; toutefois sa députation ayant été conclue, il y déféra sans mot dire, sur l'avis de son confesseur qui pensait sagement que son exemple et celui de sa femme ne pourraient manquer de produire un grand bien dans cette ville. L'un et l'autre justifièrent pleinement cette attente. La vertu de M^me^ de Garibal jeta surtout un vif éclat au milieu des ténèbres de l'hérésie. On la voyait fréquenter les églises, les hôpitaux, les prisons avec une assiduité qui ne se démentit jamais. Une vie si édifiante porta ses fruits. Quand le moment du rappel arriva, M. et M^me^ de Garibal laissèrent d'unanimes regrets et ramenèrent à Toulouse un certain nombre de personnes qu'ils avaient retirées de l'erreur ou du vice.

Sur ces entrefaites, la V. Mère Marie de Jésus vint à mourir ; plusieurs maisons religieuses de Toulouse firent alors de grandes instances pour obtenir la pieuse Marguerite. La V. Mère Isabelle des Anges, l'une des Carmélites venues d'Espagne pour fonder leur Ordre en France, travaillant alors à l'établissement du monastère de Toulouse, lapressait vivement d'y entrer, lui disant qu'elle pouvait donner en toute liberté ses biens aux religieuses de Sainte-Catherine pourvu qu'elle gardât sa personne aux filles de sainte-Thérèse. Mais, tous les efforts furent inutiles : « Quand même, disait Marguerite, le « monastère des Dominicaines ne renfermerait dans ses murs qu'une « seule religieuse, j'irais la rejoindre. »

Durant les dernières semaines qui précédèrent leur sacrifice, M. et M^me^ de Garibal se défirent des biens qui leur restaient encore, vendirent leurs bijoux, leur argenterie, distribuèrent leurs meubles et laissèrent un don considérable au monastère de Sainte-Catherine. Le jour de la séparation étant arrivé, ils se rendirent de grand matin aux prisons, visitèrent l'hôpital, répandant partout d'abondantes aumônes, et prirent enfin le chemin du couvent où leur directeur célébra la messe et leur donna la sainte communion. Après l'action de grâces, M. de Garibal conduisit son épouse à la grille des Religieuses. La Prieure, avec toute sa Communauté, les attendait. « Ma « Mère, dit-il, voici un présent que je vous fais, et un gage que je « vous laisse qui m'est cher. »

L'émotion le gagnait et il eut grand'peine à se contenir. Il put cependant se faire assez de violence pour retenir ses larmes et écouter avec la même gravité la réponse pleine de tact de la Prieure. Les Sœurs se rendirent ensuite à la porte du monastère pour recevoir ce don si précieux. M. et M^me^ de Garibal revinrent auprès de la grille, l'une à l'intérieur du couvent, l'autre à l'église, pour se dire un dernier adieu. Alors, Marguerite, se mettant à genoux, demanda à son époux bien-aimé, qu'elle ne devait plus revoir, sa bénédiction. M. de Garibal la lui donna avec assez de courage ; mais l'humilité, la douceur et la grâce avec laquelle sa pieuse compagne fit cette action portèrent le dernier coup à son cœur désolé. Il fut contraint de se retirer au plus tôt, comme autrefois Joseph en présence de ses frères. Sa voiture l'attendait à la porte : « Allons à la croix, allons à la « mort, » s'écria-t-il, en se jetant dans le carrosse ; les sanglots l'étouffaient ; et d'un seul trait il se fit conduire à la Chartreuse, où il arriva le cœur brisé d'émotion et de douleur. La grâce néanmoins

Déjà dans le monde, Marguerite avait l'habitude de s'approcher tous les jours du banquet sacré : cette faveur lui fut continuée en religion. Elle s'y préparait avec la ferveur d'un ange, pleurait ses moindres fautes, et en faisait une sévère pénitence. Notre-Seigneur lui communiquait en retour des grâces précieuses. Nous signalerons entre autres, le don d'une pureté très particulière : toute sa personne exhalait comme une odeur céleste qui s'imprégnait à ses vêtements et que le lavage ne parvenait pas à faire disparaître entièrement. On remarquait encore qu'il lui arrivait fréquemment, dans ses diverses maladies, de recouvrer ses forces au moment de la communion des Sœurs. Elle les accompagnait à la sainte Table, pour retomber presqu'aussitôt dans ses langueurs.

La vie austère qu'elle avait commencée dans le monde, jointe aux privations de ses premières années de vie religieuse, lui attira de précoces infirmités. Jamais cependant elle ne montra plus de douceur, d'humilité, de reconnaissance qu'au milieu de ses plus grands maux. Etendue sur une simple paillasse, toute ravie en Dieu, elle calmait ses douleurs par le chant des Psaumes les plus en rapport avec ses dispositions actuelles. Le Ps. *Benedic anima mea Domino;* les trois *Confitemini* revenaient sans cesse sur ses lèvres, qui ne s'ouvraient que pour bénir le Seigneur. Et au terme de sa vie nous l'entendrons redire cette grande parole : « Je remercie Dieu de ce que, depuis trente ans, je « n'ai pas passé un seul jour sans souffrir. » Elle réalisait ainsi sa pieuse devise : *Amor, Dolor !* amour, douleur !

Ses poésies avaient toutes pour sujet la croix, dont elle savait exprimer les avantages par des antithèses dans le goût du temps. En voici un échantillon :

Tant plus elle m'afflige, tant plus elle m'oblige,
Plus elle me rend morte, plus elle me conforte,
Plus elle me désole, plus elle me console,
Plus elle me tourmente, plus elle me contente,
Plus elle m'est cruelle, plus je la trouve belle.

Sœur Marguerite a écrit de son sang des pages entières d'offrandes d'elle-même à Dieu et de protestations d'être toute à lui sans réserve. Cet exercice d'amour de la Croix occupait tellement son esprit qu'elle en faisait ses plus agréables récréations. Un jour, le P. Arnoux, célèbre Jésuite de Toulouse, prêchant l'Avent dans cette ville, vint la saluer

au parloir ; et, tandis qu'il l'entretenait de ses prédications sur le livre de Ruth et en particulier du voyage de Noëmie au pays des Moabites qu'il développait pendant sa station, il s'aperçut que la V. Sœur se courbait de temps en temps. Craignant de la fatiguer, il allait se retirer lorsqu'elle l'arrêta : « Restez, mon Père, je vous écoute fort bien. » Elle l'écoutait, en effet, mais le discours de ce Religieux lui rappelait cet autre voyage de l'éternité où les croix nous conduisent : et, saisie par l'inspiration, elle composait une charmante petite pièce, intitulée : le *Postillon*, dans laquelle, sous une forme naïve, elle exposait son thème favori.

Une autre fois on lui fit présent d'une croix en cristal dont la transparence devait être l'emblême de la gloire cachée dans les souffrances. Sœur Marguerite eût voulu pour ce motif pouvoir l'accepter ; mais son esprit de pauvreté s'y opposait. Que faire ? Il lui vient aussitôt l'inspiration d'une autre poésie ; après avoir exprimé en beaux vers les différents mouvements de son cœur pour recevoir et refuser cette croix, elle concluait qu'il était plus parfait de la chérir véritablement par une privation volontaire, que de l'accepter seulement en figure, quelque belle et lumineuse qu'elle fût.

Ses lumières sur le mystère de l'Incarnation rappelaient celles de S. Augustin écrivant, dans ses *Confessions*, qu'il ne pouvait assez considérer la profondeur des desseins de Dieu sur le salut des hommes. Notre pieuse Marguerite, toute pénétrée de ce bienfait inestimable, venant à considérer dans une retraite le peu de respect des chrétiens envers le très saint Nom de Jésus, chercha quelque moyen de remédier à ce mal. Pendant un certain temps, elle s'abstint de prononcer ce Nom sacré, pour le faire ensuite avec plus d'attention et de révérence. Elle composa aussi, en l'honneur des trente-trois années de Notre-Seigneur, un chapelet de trente-trois grains sur lesquels on récitait ces trois mots : *Jésus, amour, miséricorde*. Cette pratique resta fort en usage dans ses monastères ; et la vénérable Mère la répandait avec zèle parmi les âmes pieuses. Dieu ne tarda pas à montrer qu'il agréait cette dévotion. Une communauté de la ville se trouvait très divisée. La M. Marguerite, instruite du fait, eut recours à son chapelet et pria ses compagnes de le réciter cinq fois en l'honneur des cinq plaies, pour faire cesser ce désordre. Toutes s'y prêtèrent de grand cœur, et la paix revint aussitôt dans cette maison jusqu'alors si troublée.

La V. Mère possédait un rare discernement des esprits.

Une religieuse de son monastère, Sœur Madeleine de Saint-Paul (1), conduite par des voies très cachées, inspirait des inquiétudes aux Mères anciennes. On la remit entre les mains de Marguerite de Jésus qui distingua de suite l'attrait dominant de la grâce et seconda les desseins de Dieu pour la sanctification de cette âme. Une autre Sœur, au contraire, promettait beaucoup par son extérieur modeste et posé. La V. Mère découvrit sans peine, sous ces apparences trompeuses, le mauvais esprit de la jeune fille. Elle prophétisa qu'elle sortirait avant peu et causerait ailleurs de grands troubles. La prédiction se réalisa à la lettre. La novice quitta l'habit; et, par son humeur inquiète et remuante, suscita ailleurs de nombreux démêlés.

Mais l'heure était arrivée pour notre Marguerite de produire ses vertus dans de plus grandes œuvres. Dieu l'avait prédestinée à devenir l'une des plus illustres propagatrices de l'Ordre dans la capitale. Nous allons la suivre dans cette nouvelle voie.

M^me^ Anne de Chaumont, veuve de très haut seigneur François d'Orléans, comte de Saint-Paul, duc de Fronsac et Pair de France, venait de perdre son fils unique tué au siège de Montpellier. Sa douleur était immense, et peu s'en fallut que la mort du fils ne causât celle de la mère. Les PP. Suffren et Arnoux, de la Compagnie de Jésus, essayèrent de la soutenir dans son extrême affliction. Ils parlèrent de la Mère Marguerite et en firent à cette princesse le plus grand éloge. Ils insistèrent beaucoup sur le don qu'elle avait reçu du ciel pour consoler toutes les douleurs, et ils conseillèrent à M^me^ de Saint-Paul de se mettre en rapport avec l'éminente religieuse.

La proposition fut acceptée. La réponse de la V. Mère à la première lettre de la princesse était si sage, si pleine d'onction et en même temps si humble, que cette dame en la lisant ne put s'empêcher de redire la parole de Pierre de Cluny à la lecture des lettres de saint Bernard: « *Si talis est stylus tuus, qualis est animus tuus?* » « Si votre style est si beau, que doit être votre âme? » Voulant jouir davantage d'une si précieuse consolation, cette dame se détermina à faire venir la Mère Marguerite à Paris et à lui bâtir un monastère.

Dans ce but, elle s'adressa à Rome et à la Cour pour obtenir les bulles et les lettres du Parlement, et ayant réglé toutes choses, elle présenta sa requête à la communauté de Toulouse. Nulle proposition ne pouvait être plus agréable à nos Sœurs. C'était la première occasion

(1) Nous donnerons sa vie au XXVII août.

que leur offrait la Providence d'étendre au loin leur observance religieuse ; et depuis la fondation de l'Ordre, c'est-à-dire depuis près de quatre cents ans, aucun monastère de Dominicaines ne s'était jamais établi à Paris.

La Mère Marguerite, personnellement demandée, fut chargée de la fondation. On lui assigna pour compagnes les VV. Mères Marie de Saint-Alexis, Elisabeth de la Visitation, Madeleine de Saint-Pierre, Marguerite du Saint-Esprit, Françoise des Séraphins et la sœur Jeanne de Sainte-Marthe, converse. Plus tard, les Mères Marie de Saint-Alexis, Madeleine de Saint-Pierre et la pieuse converse revinrent à Toulouse. La première fut envoyée à la fondation de Bordeaux et la Mère Marguerite du Saint-Esprit à celle de Dinan en Bretagne.

Ces sept religieuses, comparables par l'éclat de leur sainteté et le soin que Dieu prenait d'elles, à ces sept étoiles dont il est parlé dans l'Apocalypse, quittèrent Toulouse le 22 octobre 1626. Une foule énorme stationnait à la porte du monastère pour les attendre, baiser leurs habits et leur donner toutes les marques possibles d'estime et de vénération.

La petite caravane se dirigea vers Lectoure, suivit la Garonne et s'arrêta à Bordeaux vers la fête de la Toussaint. La Supérieure des Ursulines avait demandé très instamment l'honneur de la recevoir. Toutes les Religieuses vinrent saluer la Mère Marguerite, qui eut pour chacune d'elles un mot si à propos et si conforme à leurs dispositions intimes qu'elle semblait lire dans leurs âmes. L'Archevêque, lui-même, Mgr François de Sourdis, eut la bonté de visiter nos Sœurs et de leur dire la messe le jour de la Toussaint. Après l'action de grâces, il désira s'entretenir avec la Mère Marguerite. Mais l'Hôte divin qu'elle venait de recevoir agissait si fortement sur son âme qu'elle ne sut que balbutier quelques mots. Elle s'en excusa en alléguant la faiblesse de sa santé. Le prélat lui répondit que « ceux qui profitent en esprit ont d'ordinaire un corps infirme », et, prenant aussitôt congé d'elle, il lui recommanda le zèle de la gloire de Dieu dans son entreprise. A peine se fut-il retiré, qu'elle tomba entièrement en extase, son visage devint lumineux et ce ravissement dura trois heures.

Nos voyageuses, après cinq jours de repos, reprirent leur route dans la direction de Coutras. Elles traversèrent une partie du Périgord par un temps froid et neigeux et s'arrêtèrent à Limoges, où la Mère Isabelle des Anges, prieure d'une maison de l'Ordre du Carmel récemment fondée, les reçut comme des envoyées du Ciel. A Orléans, elles

refusèrent un logement à l'hôtel et descendirent aussi chez les Carmélites.

Elles touchaient enfin au terme de leur voyage, quand la comtesse de Saint-Paul les pria de rester quelques jours dans une de ses maisons de campagne, en attendant les derniers préparatifs de leur installation dans la capitale. Ce petit contre-temps leur apportait le grand ennui de se voir sans clôture et dans des conditions impropres à tout essai d'organisation provisoire. Plusieurs Abbesses des environs, connaissant leur embarras, leur offrirent une hospitalité plus religieuse. Madame de Lorraine, abbesse de Jouarre, ancienne Prieure de Prouille, toujours très attachée à notre Ordre, fit de si pressantes instances auprès de la Mère Marguerite, que celle-ci crut devoir y répondre volontiers.

Avant de la suivre dans ce nouveau séjour, disons avec quelles religieuses dispositions nos Sœurs firent ce long trajet. En descendant de carrosse, les pieuses voyageuses se rangeaient sur deux lignes. La Mère Marguerite, ouvrant la marche, tenait en main un grand crucifix et entonnait les Litanies auxquelles répondaient ses compagnes. La première visite était pour l'église : là, elles achevaient ensemble les Litanies qu'elles faisaient suivre d'autres prières. Levées bien avant le jour pour vaquer à l'oraison, elles entendaient ensuite la messe et réglaient leur temps de telle sorte qu'elles observaient les heures d'Office et de silence, comme dans un monastère régulier.

Elles se trouvèrent une fois en réel danger. Le cocher, s'étant trompé de chemin, allait tomber dans un précipice, quand soudain un jeune enfant le remit dans la bonne voie. Les Sœurs virent dans ce fait une intervention directe de la main de Dieu et demeurèrent convaincues qu'un ange du Ciel les avait tirées de ce mauvais pas. L'enfant disparut sur-le-champ, sans qu'il fût possible de le retrouver, malgré des appels réitérés et de minutieuses recherches.

Elles arrivèrent à Jouarre le 29 novembre, à dix heures du soir. Madame l'Abbesse vint les recevoir à la tête de sa communauté qui comptait alors plus de cent vingt religieuses ; toutes portaient un cierge allumé. On se rendit au chœur, au chant du *Te Deum*, puis la Mère Marguerite et ses filles furent introduites dans un quartier isolé de la maison ; elles y trouvèrent une magnifique chapelle, des chambres, en un mot un petit monastère à part où elles pouvaient s'acquitter tranquillement de leurs devoirs de règle. Une hospitalité si délicate les combla d'une sainte allégresse. Pendant les trois mois qu'elles

passèrent dans cette retraite, elles furent entourées des plus grandes attentions ; elles surent les reconnaître par un bienfait signalé. L'Abbesse, à deux reprises différentes, tomba gravement malade ; heureuse de pouvoir lui témoigner son affectueuse reconnaissance, la Mère Marguerite ne la quitta ni jour ni nuit.

Comme ses lèvres distillaient le lait et le miel de la consolation, l'illustre malade recevait avec bonheur les paroles de salut qui lui étaient adressées ; son grand chagrin était la seule pensée d'une séparation qui ne pouvait tarder. Il fallut cependant s'y résoudre. M^me^ la comtesse de Saint-Paul vint elle-même chercher la Mère Marguerite. La première entrevue dépassa de part et d'autre les espérances les plus flatteuses. Après une petite halte à l'abbaye de Chelles, auprès de M^me^ de Bourbon, sœur du roi Henri IV, les Sœurs firent leur entrée dans la capitale, le 6 mars, veille de la fête de saint Thomas d'Aquin.

Cette circonstance porta la Mère Marguerite à placer sous le vocable du Docteur angélique la fondation nouvelle (1). L'installation se fit très solennellement : Monseigneur l'Archevêque bénit la maison et officia à la grand'messe. La pieuse reine Anne d'Autriche assistait à la cérémonie. Après le départ de l'Archevêque, elle entra dans la clôture, suivie de ses dames d'honneur, visita les cellules et voulut même partager le modeste repas de la communauté et rester jusqu'au soir avec les religieuses.

Durant trois jours, nos pauvres Sœurs furent littéralement accablées par une affluence extraordinaire de visiteurs. La bonne odeur que répandaient déjà dans la capitale les vertus de la Mère Marguerite, attirait tout ce que Paris renfermait de grand, de saint et de savant. D'illustres prélats, des ecclésiastiques de renom ne craignaient pas de recourir à ses avis et à ses conseils ; sa seule vue portait à Dieu.

Cependant, malgré les applaudissements unanimes que recevait la vénérable Mère, et le grand fruit de ses paroles, il se passa un temps considérable sans qu'aucune postulante se présentât, comme si la Providence eût voulu lui faire toucher du doigt que ce n'est point dans les princes ni dans les grands de ce monde qu'il faut se confier pour la consommation des œuvres saintes. Une autre épreuve, non moins douloureuse, s'ajouta à la première. La fondatrice, trompée par ses hommes d'affaires, se vit réduite à la gêne et ne put continuer

(1) Le monastère de Saint-Thomas était situé près de la Bourse, de la rue Vivienne actuelle, et de la rue des Filles-Saint-Thomas, à laquelle il a donné son nom.

ses largesses au monastère. Les amis de la Mère Marguerite, persuadés que la comtesse de Saint-Paul assurait plus que le nécessaire à la maison, n'osaient lui offrir quelque secours. Cependant la misère arrivait et la Mère ne savait comment y remédier. Nouvelle leçon que Dieu lui donnait pour lui faire comprendre combien il importe de ne jamais compter sur la faveur des hommes; car on travaillerait en vain à élever l'édifice, si Lui-même n'y mettait la main pour le soutenir !

La sainte femme le comprit à merveille : elle se jeta avec amour dans les bras de la Providence et attendit son heure. Une personne de grande vertu qui la visitait fréquemment, se sentit un jour poussée à lui parler de l'état du monastère. La Mère Marguerite lui avoua ingénûment ce qui en était ; aussitôt cette amie lui laissa quarante écus d'or et lui en apporta cinq cents le lendemain. Une fois la digue rompue, les aumônes affluèrent de toutes parts. Les ornements offerts à la sacristie étaient d'une richesse incomparable : ce qui réjouissait grandement la Prieure, habituée à ne jamais compter avec la dépense, quand l'honneur de Dieu et de la religion étaient en cause.

Les postulantes jusqu'alors si rares se présentèrent en grand nombre. Un seul entretien avec la Mère Marguerite suffisait pour opérer des merveilles. Combien de jeunes filles furent prises de la sorte dans ses filets ?

Elle n'avait nul égard aux ressources pécuniaires des aspirantes, mais seulement à leurs dispositions qu'elle examinait fort soigneusement, pour n'admettre dans sa communauté que d'excellentes recrues. Par ce moyen, elle reçut des âmes d'une vertu extraordinaire. Parlant de deux d'entre elles, elle fait en ces termes leur éloge : « Dieu nous « a donné deux novices qui seraient capables de faire des fondations « sans doute mille fois mieux que moi. Ce sont deux esprits excel- « lents, doux, humbles, dévots et possédant des qualités que je ne « saurais décrire. L'une s'appelle Catherine de Sainte-Anne, l'autre, « vêtue depuis peu, sœur Jeanne de la Vierge, âme vraiment angé- « lique, destinée à devenir notre modèle à toutes, si Dieu lui donne « la persévérance. » La vénérable Mère ne se trompait pas ; la première vécut dans une grande sainteté ; et la seconde mourut dans des dispositions admirables, peu après sa profession.

Vers ce même temps, la marquise d'Assigny traversa Paris avec une jeune fille de sa suite qu'elle emmenait en Lorraine, bien résolues l'une et l'autre de renoncer au monde et d'entrer au Carmel. Mais avant de quitter la capitale, cette dame se rendit, sur l'avis de son

directeur, auprès de la Mère Marguerite. Dès la première entrevue, elle abandonna son projet et voulut se placer sous la conduite de la V. Mère. Des difficultés étant survenues, elle ne put prendre l'habit de l'Ordre, mais elle s'en consola en laissant à sa place sa jeune compagne, et donnant au monastère la plus grande partie de sa fortune.

Plus tard, elle revint auprès de nos Sœurs et porta par dévotion dans l'intérieur de la clôture une blanche tunique, et le nom de sœur Hélène de la Croix. Nous ne saurions redire tous les services qu'elle rendit à la communauté et ce qu'elle fit ensuite pour le monastère de Dinan, où elle rejoignit la vénérable Mère Marguerite du Saint-Esprit, fondatrice de cette maison. Elle mourut dans les bras de ses chères filles et fut ensevelie dans leur église.

La V. Mère Marguerite de Jésus gouverna six années de suite le monastère de Saint-Thomas, ainsi que le portait la Bulle de fondation. Sur la fin de ce double triennat, elle prit ses mesures pour goûter enfin le repos et le recueillement de la cellule. Mais M^me^ la comtesse de Saint-Paul, voyant combien toutes choses prospéraient entre ses mains, obtint à son insu un nouveau Bref de Rome pour qu'elle fût continuée en charge encore neuf ans.

Il fallut user d'un ordre formel pour lui faire accepter cette proposition. Elle se soumit; puis, bientôt vaincue par son humilité, elle réunit un jour la communauté; et, après un discours empreint de fermeté et de douceur, elle conclut en disant que le Bref qu'on lui avait remis ne contenait point une intimation absolue, mais une simple concession, elle y renonçait de bon cœur en priant les Sœurs d'élire au plus tôt une autre Supérieure.

On procéda à l'élection, mais ses filles, se servant fort sagement du pouvoir que ce bref leur conférait, réélurent la Mère Marguerite, aussitôt confirmée et contrainte de reprendre par obéissance l'office que son humilité lui faisait décliner.

Tout semblait promettre à la V. Mère des années de repos dans une maison où elle s'était acquis l'estime et la confiance de toutes ses Sœurs. Il n'en fut rien. Toujours admirable dans ses Saints, Dieu les sanctifie très souvent et perfectionne leur vertu d'une manière tout opposée aux prévisions humaines. Aussi voyons-nous ces âmes d'élite se tenir dans une totale dépendance des ordres de la Providence à laquelle elles s'abandonnent, s'écriant avec le Prophète : « *In manibus tuis sortes meæ* : Seigneur, mon sort est entre vos mains. »

Il plut donc au divin Maître de conduire la Mère Marguerite par cette voie. Elle avait eu, en quittant Toulouse, le pressentiment des souffrances qui devaient lui arriver quelques années plus tard ; il lui survint, en effet, durant son dernier triennat, des croix de toute nature, petites d'abord, puis s'aggravant à la longue de telle sorte qu'elle pouvait bien s'appliquer cette parole de l'Apôtre : « *Quotidie morior* : je meurs chaque jour. » Cet état crucifiant devait augmenter toujours jusqu'au moment où elle cueillit enfin les fruits de l'arbre de vie dans le ciel. Ses premières épreuves lui furent d'autant plus sensibles qu'elles provenaient d'un terrain qui n'eût dû produire pour elle que des fleurs ou du moins des roses sans épines. Toutefois gardons-nous d'accuser la Providence ! Pour nous détacher de tout sentiment naturel, Dieu répand l'amertume sur nos plus légitimes affections, et mêle le fiel dont il fut abreuvé sur la croix, au pain qu'il nous donne chaque jour.

Pendant que le monastère de Saint-Thomas répandait au loin la bonne édification et se remplissait d'excellents sujets, la princesse de Guise, séduite, elle aussi, par la grande vertu de la sainte Prieure, résolut de construire à ses frais une seconde maison de l'Ordre dans la capitale. Comme premier gage de sa bonne volonté, elle fit don à la Mère d'une croix de diamants dont le prix assurait déjà une véritable ressource à la fondation. La Mère Marguerite avait pour habitude d'offrir toujours à Dieu ce qu'elle recevait de plus précieux. Les diamants furent enchâssés au soleil du très Saint-Sacrement avec l'agrément de l'illustre donatrice, contrainte peu après de quitter la France pour se retirer à Florence.

Marie Charlotte, l'une des filles de M^me^ Marie de Fourcy, marquise de Ruzé d'Effiat, venait de prendre l'habit à Saint-Thomas, sous le nom de Sœur du Verbe-Incarné. La maréchale, sa mère, voulant donner une marque éclatante de son estime pour la Mère Marguerite, résolut de bâtir un second monastère en tout semblable au premier.

La Prieure, trop expérimentée pour ignorer que les mouvements qui paraissent bons ne viennent pas toujours d'en haut, n'accueillit pas tout d'abord la proposition. Elle temporisa, fit prier beaucoup, et consulta plusieurs prélats. Les deux évêques de Lisieux et d'Evreux, ses anciens directeurs, la pressèrent davantage en lui disant que, si d'un côté, l'on ne devait rien omettre pour se garder de déplaire à la comtesse de Saint-Paul, de l'autre, il ne fallait pas non plus, malgré les obstacles que celle-ci pourrait susciter, se désister de l'entreprise.

On se mit alors en devoir de l'exécuter à travers les mille difficultés que la sage Prieure avait fort bien prévues. Elle quitta son monastère de Saint-Thomas, le 13 novembre 1636, après l'avoir gouverné neuf ans, huit mois et six jours. Des compagnes que la Mère Marguerite avait amenées de Toulouse, deux seulement lui restaient ; elle laissa l'une, la V. Mère Françoise des Séraphins, prieure à Saint-Thomas, et emmena l'autre, la V. Mère Elisabeth de la Visitation, qui lui succéda comme Prieure au monastère de la Croix, où elle mourut saintement le 6 novembre 1679.

Elle choisit encore pour l'accompagner les VV. Mères Marguerite de Saint-Jean, Catherine de Jésus-Maria (1), Françoise de la Présentation, Françoise de Sainte-Cécile, Marguerite de la Vierge (2) et enfin la novice fondatrice Marie-Charlotte d'Effiat, en religion sœur du Verbe Incarné.

Par un ardent désir de se conformer de plus en plus à Jésus crucifié, la V. Mère eut la pensée de placer sa petite famille sous la protection de la croix ; pour s'assurer que cette inspiration venait du Ciel, elle déposa dans une boîte plusieurs billets portant des sentences variées qu'elle fit ensuite tirer à ses compagnes. Toutes reçurent quelques paroles au sujet de la croix. Encouragée par cette disposition providentielle, Marguerite de Jésus décida que son second monastère porterait ce glorieux titre. En sortant du couvent de Saint-Thomas, les Mères demeurèrent rue Vieille-du-Temple au Marais, puis, peu après, rue Platrière, dans l'Hôtel de Madame de Castille qui le leur céda jusqu'à ce qu'elles pussent entrer dans leur nouvelle maison. C'est là que la Sœur du Verbe Incarné fit profession le 1er juin 1637.

Un vaste terrain situé dans le quartier de Charonne, à une extrémité presque déserte du faubourg Saint-Antoine et, par une singulière coïncidence, appelé La Croix-Faubin, avait été choisi pour l'emplacement du monastère. La première pierre en fut posée l'an 1639, en présence de Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, de la maréchale marquise d'Effiat et de la duchesse d'Aiguillon, Marie de Wignerod, nièce de Richelieu. Mgr de Gondi, archevêque de Paris, célébra la dédicace de l'Eglise. Le portail, d'une fort belle architecture, fut construit aux frais de Jean Ruzé d'Effiat, abbé de Saint-Sernin de Toulouse, frère de la fondatrice (3).

(1) *Voir* sa vie au XIX février.

(2) *Voir* sa vie au XVII janvier.

(3) Il existe encore aujourd'hui rue de Charonne, mais les statues dont il était orné ont été détruites pendant la Révolution de 1793.

Enfin, les bâtiments étant achevés, la Mère Marguerite et ses religieuses entrèrent dans le couvent le 16 juin 1641, accompagnées de la princesse de Condé, de la maréchale d'Effiat et de beaucoup d'autres dames des plus pieuses et des plus illustres.

Dans cette nouvelle solitude, notre V. Mère put jouir en paix du calme dont son âme avait besoin et s'exciter plus que jamais à marcher dans l'âpre sentier du Calvaire. Elle n'aspirait qu'à communiquer le même feu à ses filles. Ses exhortations, comme ses exemples, n'avaient pas d'autre but. Ce zèle était même si ardent que pendant sa retraite de dix jours, elle leur écrivait des lettres spirituelles qui les remplissaient de ferveur.

Outre les croix du côté des hommes — et elles ne lui manquèrent certes pas — Dieu lui en ménagea de plus rudes par des maladies très aiguës. Comme elles provenaient d'un feu intérieur qui la consumait, elles étaient beaucoup plus grandes qu'elles ne le paraissaient à l'extérieur. De là cette paix inaltérable, cette joie surnaturelle qui ne laissaient pas même soupçonner ce martyre. Elle a passé des années entières dans un état d'insomnie presque habituelle. Un acte de mortification, choisi entre mille, nous fera mieux connaître la mâle vertu de cette femme forte et le soin que Dieu prenait de la consoler. Dans l'une de ses nombreuses maladies, la M. Marguerite éprouvait un extrême dégoût pour toute espèce d'aliments ; toutefois l'envie lui vint de manger d'une caille. Elle n'avait qu'un mot à dire à son infirmière qui se serait empressée de la lui procurer ; mais l'amour de la croix l'emporta sur le désir de cette petite satisfaction. Elle souffrit trois semaines durant cette privation volontaire, sans en dire un mot à qui que ce fût. La Providence lui montra qu'elle agréait ce sacrifice. Il arriva, on ne sait comment, qu'une caille, voltigeant dans l'enclos du monastère, fut prise par le chat de la maison, qui s'enfuyait en emportant sa proie dès qu'une Sœur tentait de l'approcher. A peine l'infirmière se fut-elle présentée, que, bien loin de s'éloigner, l'animal vint docilement déposer l'oiseau aux pieds de la Sœur. La charitable garde-malade s'empressa de le préparer pour la Mère qui avoua alors ingénument le désir qu'elle cachait depuis trois semaines.

Cette même infirmière découvrit, un jour, confidentiellement à la M. Marguerite une grande peine d'esprit qu'elle ne pouvait surmonter. La Mère la laissa dire, puis après l'avoir un peu humiliée, elle lui prédit que Dieu avait un dessein particulier sur elle et qu'un jour, elle ferait des choses qui sortiraient de l'ordinaire. La pauvre Sœur

se retira bien confuse sans comprendre un mot aux paroles de sa Supérieure. Mais on reconnut bientôt la vérité de la prédiction. Bien que fort ignorante en pharmacie et en chirurgie, cette Sœur devint si habile dans l'art de guérir les maux, qu'elle s'acquit une renommée qui dépassa de beaucoup le voisinage du monastère. On fut même obligé de construire un parloir spécial pour la commodité des visiteurs et la distribution des remèdes.

La V. Mère eut d'autres connaissances de même genre, preuve certaine qu'elle possédait le don de prophétie. Peu après son installation au faubourg Saint-Antoine, elle fut éprouvée pendant vingt-cinq jours par des accès de fièvre qui la réduisirent à l'extrémité. La communauté était plongée dans la consternation. Touchée des larmes de ses filles, bien plus que de ses propres douleurs, la Mère Marguerite voulut les consoler et leur dit de ne rien craindre, qu'elle ne les quitterait qu'à l'âge de soixante-huit ans, après soixante jours de pénitence, (c'est-à-dire de maladie). Nous verrons qu'elle prophétisa juste.

On ne saurait non plus expliquer par des causes naturelles le pressentiment qu'elle eut de la mort de Dom de Garibal, son très digne époux, décédé Prieur de la Chartreuse de Villefranche de Rouergue. Ils ne s'étaient jamais revus depuis leur séparation, mais s'écrivaient quelquefois. Les dernières lettres reçues par la Mère Marguerite témoignaient qu'il était toujours en bonne santé, quand, un matin, deux Pères Chartreux se présentent au parloir, demandant la V. Mère « O mon Dieu, s'écrie-t-elle aussitôt, ces Religieux viennent m'annon- « cer la mort de mon bon P. Dom de Garibal. » Les Sœurs, ne voyant aucun fondement à cette crainte, cherchaient à la rassurer ; mais, arrivée au parloir, et avant même de laisser aux Chartreux le temps de la saluer, la Mère les prévint elle-même : « Eh bien, mes Pères, leur « dit-elle, vous venez m'apprendre la triste nouvelle de la mort du « P. Dom de Garibal ; Dieu soit béni de tout ! »

Ces Religieux, surpris de l'entendre parler de la sorte, lui avouèrent que c'était vrai. Après une demi-heure de prière, la Prieure prit congé des Pères et fit aussitôt célébrer la grand'messe pour le repos de l'âme du défunt ; et dès ce moment, elle se tint dans une tranquillité aussi profonde que si cette perte ne l'eut point touchée.

Ses lumières sur les événements que nous allons rapporter impressionnèrent bien davantage, parce que la gloire de Dieu s'y trouvait intéressée. L'an 1640, le 14 du mois d'août, à deux heures après minuit, la Mère Marguerite, alitée à l'infirmerie, appela les Sœurs

d'un ton de voix si singulier qu'elles en furent épouvantées. Elles accoururent auprès de son lit. « Prions Dieu, mes enfants, leur dit-« elle, ah ! que l'Eglise souffre et qu'il se passe d'étranges choses ! » Elle répéta ces mots avec une grande abondance de larmes. Aussitôt ses filles se mirent à genoux et demeurèrent en prières jusqu'au matin. Vers dix heures, Mme la comtesse de Brienne arrive au monastère et annonce à la communauté que d'horribles profanations avaient été commises pendant la nuit dans l'église de Saint-Jean en Grève. Discrète et réservée, la sage Prieure se garda bien de laisser soupçonner à son illustre visiteuse ce qu'elle avait éprouvé à pareille heure. Cette dame ne l'apprit que plus tard de la bouche des Religieuses.

Peu de temps avant les conflits politiques qui ensanglantèrent à cette époque les rues de la capitale, la Mère Marguerite annonça les événements tels qu'ils se déroulèrent dans la suite. Un jour elle dit aux Sœurs qu'elle avait vu l'autel de l'église de Notre-Dame renversé, et des chariots encombrés de cadavres qu'on enterrait pêle-mêle au cimetière du voisinage. Tout ceci allait s'accomplir de point en point. Le service religieux fut interrompu à Notre-Dame, et dans le faubourg Saint-Antoine le nombre des victimes d'une émeute fut tel qu'on ne rencontrait que des voitures d'ambulance chargées de cadavres, entassés les uns sur les autres, pour être jetés dans les cimetières des églises voisines.

Cette prophétie, déjà réalisée ainsi, le fut d'une manière encore plus saisissante par le culte de la Déesse Raison, les profanations qui souillèrent l'église cathédrale de Paris en 1793 et le grand nombre de victimes de la Révolution qui, en 1793 et 1794, furent transportées au cimetière de la paroisse Sainte-Marguerite, à quelques pas du couvent de la Croix.

Dieu donnait ces lumières à la Mère Marguerite pour la faire entrer plus intimement dans les intérêts de sa gloire et mettre sur ses lèvres des prières incessantes pour détourner les calamités publiques. Nous avons vu, au début de cette vie, que la miséricorde et la compassion furent l'un des traits distinctifs de cette grande âme. Il faudrait dresser un long catalogue de ses charités si l'on voulait en rapporter tous les actes. Son ancienne compagne, la V. Mère Marie de Saint-Alexis, fondatrice du monastère de Bordeaux, se trouvait dans les angoisses de la pauvreté à une époque de disette générale. La Mère Marguerite, dès qu'elle le sut, lui envoya des ressources suffisantes pour acheter quelques boisseaux de blé, et joignit à son aumône un beau calice pour la sacristie.

La Mère Marguerite du Saint-Esprit, au couvent de Rennes, n'était guère dans de meilleures conditions. Elle eut également part aux libéralités de la sainte Prieure, qui lui fit parvenir un ciboire très riche et un magnifique soleil pour l'exposition du très Saint Sacrement.

Les pauvres de Paris avaient recours à elle comme à leur mère. Dire ce qu'elle répandit d'aumônes et de secours de toute sorte dans le quartier Saint-Antoine est chose impossible. Nous rappellerons seulement que la reine Anne d'Autriche, tant était grande l'estime qu'elle professait pour la vertu de cette V. Mère, se servait volontiers de son entremise pour assister les nombreuses familles d'ouvriers en proie à la misère.

Cet exercice constant de la charité ne se ralentit pas après la mort de la sainte Prieure ; le couvent continua de secourir tous les malheureux et affligés du voisinage. Nous voyons parmi ceux qui éprouvèrent cette assistance le B. Jean-Baptiste de La Salle, l'illustre fondateur des Frères de la Doctrine chrétienne. Il était alors au début de son œuvre, et les persécutions de l'Université l'avait contraint de quitter la paroisse Saint-Sulpice, pour se réfugier au faubourg Saint-Antoine avec ses premiers disciples ; c'est là qu'il avait établi le noviciat de sa Congrégation. Il y vécut dans une extrême pauvreté, de 1703 à 1711. Chaque jour il venait offrir le Saint Sacrifice dans l'église du monastère. Quand les ressources matérielles lui faisaient défaut, il disait gaîment à ses Frères : « Allons à la Croix. » Et sans même lui laisser le temps de formuler une demande, les Religieuses s'empressaient de lui venir en aide (1).

La V. Mère Marguerite avait reçu du Ciel le don de posséder son âme dans une paix inaltérable. Elle paraissait insensible aux procédés les plus blessants. Elle faisait du bien à tous, sans acception de personnes. Elle semblait même se surpasser dans les rencontres les plus pénibles, car elle se comportait alors avec tant de modération, que sa tranquillité d'âme n'en était nullement altérée. Toutefois la patience des justes n'empêche pas leurs persécuteurs de déplaire souverainement à Dieu et d'encourir les rigueurs de sa justice. La vie de la Mère Marguerite nous en offre des traits frappants : Dieu refusait d'admettre au séjour de la gloire, avant qu'elles ne lui eussent fait satisfaction, les personnes qui lui avaient fait de la peine. Cela

(1) La vie du B. J.-B. de La Salle, publiée au moment de sa béatification en 1888, contient à ce sujet d'intéressantes pages.

paraissait de différentes manières : tantôt on entendait des cris lugubres poussés dans sa cellule ; tantôt le bruit des cruelles flagellations qu'on y prenait, ou encore des gémissements plaintifs qui remplissaient d'effroi toutes les Sœurs. Seule au courant du mystère, la pieuse Mère s'efforçait de rassurer ses compagnes et les invitait à réciter le *De profundis* pour telle personne qu'elle nommait, « *peut-être* » décédée, ajoutait-elle. Or ce *peut-être* était toujours une réalité certaine, et l'on apprenait bientôt que la mort avait eu lieu à l'heure précise où se passaient ces faits étranges.

Profondément humble, la V. Mère refusa constamment les riches Abbayes qui lui furent offertes, car elle estimait sa première vocation plus que tous les honneurs du siècle. Elle savait, en effet, que l'élévation, selon le monde, séduit le cœur et expose à des chutes terribles. Voilà pourquoi elle refusa obstinément de changer d'état.

Dieu l'avait douée de trois qualités précieuses : d'un cœur aimant qui lui reprochait sans cesse les moindres froideurs dans le service divin ; d'un esprit subtil lui montrant des taches dans ses œuvres les plus pures, et d'une vivacité d'imagination qui lui exagérait ses moindres défauts. A tout moment, il lui semblait voir Jésus-Christ tenant en main la balance de la justice pour peser tous ses actes, et l'entendre lui dire : « *Inventa es minus habens :* Vous avez été trouvée trop légère. » De là venait cette admirable circonspection qu'elle observait en toutes choses, conformément à ces sentences de nos Livres Saints qui lui étaient familières : « *Qui inquirunt Dominum, animadvertunt omnia :* Ceux qui cherchent le Seigneur, prennent garde à tout ; *qui timet Dominum nihil negligit :* Celui qui craint le Seigneur ne néglige rien ; *qui diligunt Dominum replebuntur lege ipsius :* Ceux qui l'aiment seront remplis de sa loi. » Toute sa conduite empreinte d'une aimable douceur lui attirait sans peine le cœur de ses filles. Supérieure, elle les reprenait exactement de leurs défauts, car elle les voulait parfaites, mais elle le faisait sans rudesse, et avec une prudence et une sagesse qui faisaient aimer la correction. Simple religieuse, elle se laissait façonner comme la dernière novice avec une indifférence et une soumission exemplaires. Le moindre mouvement contraire à l'obéissance était un crime à ses yeux : sur ce point elle ne transigeait jamais, soit quant aux Règles, soit quant aux pratiques en usage dans la maison.

Ces vertus l'accompagnèrent jusqu'au tombeau, mais elles éclatèrent singulièrement dans les dix dernières années de sa vie. Nous savons

déjà qu'elle avait longtemps à l'avance révélé à ses filles le jour précis de sa mort. Elle s'en expliqua avec la même netteté à M^me^ la comtesse de Brienne et au P. François Bonal, religieux capucin, auquel elle avait affirmé quatorze ans auparavant que ce serait lui qui l'assisterait dans cette circonstance. Ce V. Père résidait à Bordeaux. Un jour, il fut appelé à Paris. Son provincial, le P. Dominique Daribat, étant venu sur ces entrefaites rendre visite à la Mère, lui fit part de la nouvelle. Sans hésiter, la Mère Marguerite lui répondit que si le P. Bonal avait été mandé à Paris pour traiter les affaires de son Ordre, il l'était aussi pour l'assister elle-même à ses derniers moments : « Il y a plus de « vingt ans, ajouta-t-elle, que le Seigneur m'a donné cette assu- « rance. » Cependant toutes les apparences semblaient contredire cette assertion. Le Père était étranger, habitait une maison fort éloignée du monastère, et ne savait combien de temps il prolongerait son séjour dans la capitale. En outre, les Religieux de Saint-François ne possédaient aucune juridiction sur le couvent de la Croix. Nous verrons néanmoins que la prophétie s'accomplit à la lettre.

Sûre de ce qu'elle avançait, la sainte femme mit à profit les lumières qu'elle recevait du Ciel pour le bien de son âme. Elle s'appliqua à se purifier de plus en plus et à souhaiter avec une ardeur toujours croissante la venue de l'Epoux. Elle ne descendait que le moins possible au parloir ; encore trouvait-elle le moyen de se retirer au plus vite, le faisant avec sa bonne grâce habituelle, pour ne pas contrister ses visiteurs. Enfin arriva cette soixante-huitième année après laquelle elle soupirait. La V. Mère tomba malade dans la nuit des Rameaux. Mais son amour, plus fort que son mal et soutenant sa faiblesse, lui permit encore de se lever le lendemain, d'entendre la messe et de communier. Le Jeudi-Saint elle put suivre les offices de l'oratoire de l'infirmerie et le vendredi, après les longues prières de communauté, employer le reste de la journée à compatir aux souffrances de son Sauveur et s'offrir elle-même en parfait holocauste par le sacrifice de la vie qu'elle allait quitter au bout de peu de jours.

C'était trop pour son état de faiblesse ; la continuation de ces actes épuisa les forces qui lui restaient ; et bientôt elle se trouva réduite à l'extrémité. Elle endurait un véritable martyre. Au milieu d'un pareil accablement de souffrances, c'était merveille de voir sa liberté d'esprit. Son unique peine provenait surtout de celle qu'elle occasionnait aux autres : encore s'efforçait-elle de consoler ses Sœurs, en se soumettant malgré ses répugnances à tout ce qu'on exigeait d'elle.

Le jour de la fête du Saint-Sacrement, la maladie s'aggravant de plus en plus, on lui fit prendre en poudre les reliques de S. Eutrope, invoqué spécialement contre l'hydropisie ; avec un doux sourire, elle dit à son infirmière que le remède produirait infailliblement son effet le jour octaval de la grande fête. Ce qu'elle confirma d'une façon plus expresse, quand on voulut la changer de lit : « Jeudi prochain, « reprit-elle, ce sera non seulement de lit, mais de toutes choses. »

L'avant-veille de sa mort, elle chanta un cantique en l'honneur de la sainte Vierge, comme pour lui faire un dernier hommage de sa voix. Elle s'en tira assez bien, mais ce fut le chant du cygne. Sur ces entrefaites, le Supérieur de la maison vint la visiter et lui commanda au nom de l'obéissance de demander à Dieu sa guérison. « Je « le veux bien, mon Père, répondit la mourante ; sachez cependant « qu'il n'y a plus à attendre que la venue de l'Epoux. » Elle en parlait avec tant de paix qu'elle ne témoignait aucune appréhension de la mort.

Le lendemain elle entendait la messe avec une dévotion extraordinaire. Elle paraissait si faible qu'à tout moment les Sœurs craignaient de la voir expirer. Le jeudi, jour de l'Octave, la faiblesse augmenta ; son visage changea tout à coup ; l'agonie commençait. La communauté se réunit en toute hâte. Le médecin et le confesseur étaient absents ; le P. Bonal se présente au moment même à la porte du monastère, demandant des nouvelles de la Mère Marguerite. On le fait promptement entrer pour les prières de la recommandation de l'âme. Il s'approche de la mourante et lui dit : « Il est temps, ma Mère, d'aller à votre Epoux. » — « Bénissons-en Dieu, reprit-elle. » La malade avait communié dans la nuit, néanmoins, le vénérable Religieux voulut lui donner la consolation de recevoir le Saint Viatique. Elle répondit elle-même à toutes les prières, demanda pardon à la Communauté, reçut l'Extrême-Onction, et à l'instant où s'achevait la recommandation de l'âme, Marguerite de Jésus, les yeux fixés vers le Ciel, consomma son sacrifice, le 7 juin 1657.

En lavant son corps, on le trouva couvert de plaies. Cette circonstance fit encore mieux comprendre la force et l'héroïsme de sa patience. Ce fut aussi la vertu qu'il plut à Dieu d'honorer en sa servante. Les linges déposés sur ses plaies opérèrent des prodiges et conservèrent un parfum tout céleste. « J'ai eu moi-même l'occasion de le constater, écrit le Père Souèges. » La V. Mère Marguerite de Jésus fut enterrée sous le chœur des Religieuses où ses restes mortels reposent encore aujourd'hui.

La reine Anne d'Autriche se montra particulièrement sensible à cette perte. Elle se rendit aussitôt au monastère pour consoler les Religieuses, et s'entretenir familièrement avec elles des vertus de leur Mère. Une somme de sept cent cinquante livres fut laissée par ses soins à leur disposition pour faire dire des messes.

Dans une autre visite, la reine mère, accompagnée de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, s'étendit encore longuement sur les louanges de sa pieuse amie, et ne craignit pas d'attribuer à ses prières la paix dont jouissait le royaume et l'heureux succès du mariage du roi qui venait de se célébrer.

Ainsi, jusque dans la tombe, la Mère Marguerite s'attirait l'approbation des grands et vérifiait en sa personne ces paroles dites de la sainte Epouse des Cantiques : « *Viderunt eam filiæ et beatam dixerunt :* Ses filles l'ont considérée et l'ont estimée bienheureuse. *Et Reginæ laudaverunt eam :* Et les Reines furent les panégyristes de ses vertus. »

Il existe encore une assez bonne gravure ancienne représentant fidèlement les traits de la V. Mère et que possède le Monastère de la Croix.

Les deux monastères de la V. Mère Marguerite de Jésus qui avaient, avec une égale prospérité, suivi les traces bénies de leur sainte Fondatrice, eurent en 1792 un sort bien différent. Le couvent de Saint-Thomas, détruit comme tant d'autres, ne se releva pas après la tourmente révolutionnaire : les archives assez complètes furent portées au couvent de la Croix. Les bâtiments même ne subsistent plus, le dernier pan de mur encore debout a été démoli en 1883. — Le couvent de la Croix subit aussi la dispersion, mais les Sœurs réunies en petits groupes dans divers quartiers de Paris, après avoir vécu plusieurs années dans les souffrances et les privations, purent reprendre leur vie religieuse et rentrer, en 1825, dans leur ancienne Maison, dont l'Etat leur rendit la jouissance. Le grand âge des religieuses et leur petit nombre empêchèrent le rétablissement complet de la vie régulière de l'Ordre, dont elles avaient toutefois gardé le régime austère et pauvre. Bientôt, les classes gratuites, les ouvroirs et autres œuvres analogues qui leur furent imposées, apportèrent de nouveaux obstacles à la régularité. Après un certain temps, les difficultés s'aplanirent et l'observance Dominicaine étant complètement rétablie, le Monastère de la Croix put fonder, le 2 juillet 1878, le Couvent de Notre-Dame du Rosaire, établi d'abord rue Laugier, puis transféré à Billancourt, près Paris.

LE MÊME JOUR

12.. — A Bologne, le V. P. BONVISI DE PLAISANCE, devenu plus tard le fidèle compagnon de voyage de S. Dominique. Nous devons à ce témoin oculaire plusieurs traits charmants qui nous montrent la vertu du saint Patriarche. On sait quelle estime notre B. Père professait pour l'obéissance. Il la voulait intrépide et se plaisait à ouvrir devant ses fils cette source de tout mérite religieux. Lorsque, confiant dans le secours de Dieu, il envoyait en prédication des frères simples et peu lettrés, il les réconfortait en ces termes. « Allez sans crainte, le Seigneur mettra sa parole sur vos lèvres et rien ne vous manquera. » Et ils allaient, et les choses se passaient comme il l'avait annoncé. Le Fr. Bonvisi en rend compte par sa propre expérience. Il avait été désigné pour prêcher à Plaisance, mais il protestait de son incapacité. Par de très douces paroles, S. Dominique lui recommanda l'obéissance, et, dans cette circonstance encore, la bénédiction de Dieu ne fit pas défaut. Bonvisi réussit et sa prédication attira dans l'Ordre trois nouvelles recrues. Lorsqu'en voyage on arrivait à quelque rivière grossie par les pluies, S. Dominique faisait le signe de la croix sur les eaux et disait à son compagnon, fort timide quand il s'agissait de passer un gué, d'entrer dans l'eau au nom du Seigneur. Et le Fr. Bonvisi, confiant dans le signe de la croix et dans l'obéissance, affrontait courageusement le péril et s'en tirait à merveille. S'agissait-il de choisir un gîte ou de s'arrêter pour prendre quelque nourriture, le B. Père Dominique, raconte le même témoin, ne suivait jamais sa volonté, mais celle des Frères qui étaient avec lui, et s'il était mal reçu ou mal logé, c'était alors qu'il donnait les plus grands signes de joie. Il ne permettait point que le moindre service lui fût rendu. Marchant nu-pieds, il portait ses souliers sur ses épaules et jamais il ne souffrit que les Frères s'en chargeâssent, bien qu'il en eût été souvent prié. Au dehors, il se réservait la quête ; au dedans, c'est lui qui remplissait l'office d'excitateur en sonnant la cloche pour les Matines. Il gardait inflexiblement les jeûnes, les abstinences et les veilles de l'Ordre, même en maladie ou en voyage, tandis qu'avec la compassion d'une mère il veillait au soulagement de ses fils.

Fr. Bonvisi était procureur du couvent de Bologne quand eut lieu la célèbre apparition des Anges au réfectoire. Il eut aussi l'honneur et la consolation de servir le B. Père dans sa dernière maladie et d'être le quatrième témoin au procès de sa canonisation. Il assura que le Saint, selon qu'il l'avait souvent observé, n'avait aucun lieu particulier pour se reposer pendant la nuit; il la

passait ordinairement dans l'église, priant, soupirant, gémissant et sanglotant avec grande effusion de larmes jusqu'à Matines, et quand, vaincu par la fatigue. il interrompait son oraison, son repos consistait à s'étendre quelques instants sur la terre, appuyé contre l'autel ou contre le brancard des morts. Lorsque, dans ses voyages, il était surpris par la pluie ou se trouvait engagé dans de mauvais chemins, il chantait à haute voix l'*Ave maris stella* et le *Veni Creator*. Fr. Bonvisi déclara l'avoir vu souvent fondre en larmes durant l'Office et la sainte Messe, Le B. Patriarche ne se réjouissait jamais mieux que lorsqu'il était le plus mal traité. Brûlé des ardeurs de la fièvre, il paraissait absorbé dans la contemplation, et dès que l'accès était passé, il s'entretenait pieusement avec ses Frères où se faisait lire quelque livre spirituel. Il bénissait ceux qui lui faisaient du mal et ne parlait jamais qu'avec Dieu ou de Dieu.

Nous ignorons l'année précise de la mort de notre V. Religieux, mais ce que nous en avons dit est plus que suffisant pour nous rendre sa mémoire précieuse. — (Pio, 1re part., l. 1, n. 32.)

1286 — Dans la Province romaine, l'Illustrissime P. BARTHÉLEMY DE BÉNÉVENT, le premier des nôtres appelé à occuper le Siège d'Aléria, dans l'île de Corse, sous le Pape Alexandre IV.

Il y remplit si admirablement les devoirs d'un véritable pasteur, qu'Urbain IV, désirant l'avoir plus près de sa personne, le transféra au siège d'Amélia. Il gouverna très dignement cette église durant vingt-trois ans, après lesquels, jaloux de son repos et voulant se disposer plus saintement au dernier passage, il déposa sa charge épiscopale aux pieds d'Honorius IV, et s'étant retiré parmi ses Frères, il fut pour tous jusqu'à sa mort un sujet d'édification par ses grands exemples d'humilité et de dévotion. Il vivait encore l'an 1286. —(Fontana, *in Theatr.*).

1375 — A Nantes, mourut l'illustrissime P. SIMON DE LANGRES, docteur de Paris, prédicateur célèbre, tout rempli de cet esprit de paix, d'onction et de douceur, qui fait l'une des huit béatitudes. Il était profès du couvent dont il porte le nom, et gouvernait la Province de France l'an 1352, lorsque les vocaux du Chapitre de l'Ordre, réunis à Castres en Languedoc, l'élurent à l'unanimité Maître Général. Son mérite était universellement apprécié : le Pape qui siégeait alors à Avignon, l'empereur, les rois de France et d'Angleterre l'occupaient tour à tour aux affaires les plus importantes.

Mais les Définiteurs, contrariés de voir que le Maître Général ne pouvait assister régulièrement aux Chapitres, ni faire par lui-même la visite des couvents, traitèrent de sa déposition, et le déposèrent enfin au Chapitre de Perpignan, l'an 1360, malgré le respect dû aux souverains et au Chef même de l'Eglise.

Sa Sainteté, informée de ce qui se passait et n'ignorant pas que cet homme

incomparable, même très occupé par des affaires importantes, pouvait suffisamment veiller aux intérêts de son Ordre, fit déclarer nulle cette déposition par le cardinal de Saint-Marc, avec défense de rien attenter à l'avenir contre son autorité.

Ce fut particulièrement dans ces occasions que ce digne Religieux donna des marques illustres de sa modération et de sa modestie. Sachant fort bien ce qui se tramait contre lui dans les Chapitres, il avait un juste motif d'accepter l'évêché de Nevers que lui offrait le Souverain Pontife, ce qui eut été pour lui une porte de sortie honorable au cas où sa déposition eût été maintenue. Il s'en excusa néanmoins, préférant vivre dans l'humilité et la disgrâce plutôt que de quitter le saint état qu'il avait embrassé. Il gouverna l'Ordre quatorze ans, pendant lesquels se tinrent tout autant de Chapitres généraux, savoir : celui de Castres où il fut élu, ceux de Besançon, de Narbonne, de Pampelune, de Verdun, de Venise, de Lyon (selon quelques-uns, de Strasbourg, selon les autres), de Prague, de Perpignan, de Rouen, de Ferrare, de Magdebourg, de Valence en Espagne et de Gênes. Parmi les belles ordonnances qu'il fit, nous relevons la suivante : celle de lire à table les Constitutions, afin que, les ayant plus présentes à la mémoire, on pût aussi plus facilement en pratiquer tous les points. Il décida qu'on n'élirait point pour Prieurs ou Lecteurs des Pères incapables de prêcher; que les Frères clercs ineptes pour les études prendraient rang parmi les convers; que les transgresseurs des préceptes des supérieurs seraient punis des peines de la coulpe très grave; qu'on ferait tous les mardis l'office de S. Dominique.

Ce V. Père eut toujours une très grande dévotion envers notre saint Patriarche et travailla magnifiquement à l'embellissement de la chapelle qui lui est dédiée dans l'église de Bologne. Comme à cette époque les couvents de l'Ordre, ravagés par la peste de 1348, se trouvaient réduits à une grande pénurie de sujets, il recommanda instamment à tous les Provinciaux et Prieurs d'attirer à la Religion de jeunes écoliers et de leur donner de bons maîtres pour les former, à la science et à la vertu. Enfin le Pape Urbain V voulant récompenser ses travaux et ses mérites, le contraignit d'accepter l'évêché de Nantes qu'il gouverna douze années avec beaucoup de sagesse et de piété : il publia des ordonnances longtemps conservées dans son église comme un monument précieux de sa sollicitude pastorale.

Le V. P. Simon de Langres passa au repos éternel le 7 juin 1375 et fut enterré devant le grand autel de notre église. — (Pio.)

159. — Dans la province de Saint-Antonin, au royaume de Grenade, le V. P. PIERRE DE VEGA, profès du couvent de Saint-Paul à Séville. Envoyé au Pérou, il s'attacha particulièrement à faire bénir Dieu par les cantiques de Sion sur cette terre étrangère. Doué d'un grand don de piété et d'une voix ravissante, il forma des chœurs de jeunes gens qu'il dirigeait lui-même,

et grâce à ses efforts, les offices divins se célébraient dans son district avec une majesté et une solennité dignes des grandes cathédrales.

Les supérieurs, ravis des succès du V. Père, le retinrent au couvent du Saint-Rosaire de Lima et lui conférèrent la charge de Maître des novices. Mais quelque gloire qu'il s'acquît dans l'éducation de la jeunesse, Dieu permit que l'on fit peser sur lui la fausse accusation d'un crime énorme. Cette épreuve douloureuse mit au grand jour sa patience, son humilité, sa résignation. Pas une parole ne s'échappa de ses lèvres pour sa justification. Il abandonna sa cause à la Providence et attendit en paix l'heure de Dieu.

Ayant ensuite demandé l'autorisation de passer dans la Province de Saint-Antonin, il y mourut peu après très saintement. Les horribles blessures dont son corps était couvert attestèrent sa mortification rigoureuse et firent mieux connaître cette grande vertu, qui déjà lui avait attiré l'admiration des Indiens. — (Melendez.)

1599 — Aux Philippines, le martyre du V. P. PIERRE DE LA BASTIDE, surnommé Pierre de Jésus-Christ. Cet excellent Religieux, rempli de l'esprit de sa vocation, passa aux Philippines l'an 1598 et fut d'abord placé au pays de Batan. Il quitta ce poste pour accompagner le P. Jean Maldonat, envoyé dans une province plus lointaine, sur la demande expresse du gouverneur de ce pays. Deux autres religieux les avaient déjà précédés, mais leur navigation n'avait pas été heureuse. Nos missionnaires montèrent sur un vaisseau de secours que le gouverneur de Manille expédiait en ces terres. A peine débarqués, ils apprennent la mort de celui qui les avait appelés. Son fils, dominé par les mahométans de Malacca, les reçut froidement et leur fit même entendre que rien ne l'obligeait à tenir envers eux la parole de paix que leur avait donnée son père.

Dans ces conjonctures, les deux Religieux demandèrent leur congé. Le jeune prince refusa de les laisser partir. Ils insistèrent, et sans attendre la réponse, ils s'embarquèrent sur le navire qui les avait amenés. A cette nouvelle, les Mahométans s'élancent aussitôt à leur poursuite et mettent le feu au vaisseau par des bombes incendiaires. Le P. Jean, bon nageur, bien que grièvement blessé, put gagner une frégate du voisinage. Le P. Pierre essaya de se sauver en suivant le dehors du navire et s'accrocha fortement au timon. Les ennemis l'ayant aperçu, le percèrent à coups de lances et en firent un martyr glorieux de Jésus-Christ, l'an 1599. — (*Hist. Philip.*)

16.. — Dans la vallée de Torija au Pérou, décédèrent les VV. PP. DIEGO HIDALGO et MICHEL DE SOTO, après avoir consacré leur vie à l'instruction des Indiens qu'ils convertirent en grand nombre.

Le P. Michel de Soto pratiquait exactement la constitution qui nous oblige d'aller à pied en nos voyages. On raconte à ce sujet, qu'ayant à

faire quatre cents lieues par des chemins impraticables pour se rendre de Torija à Lima, il ne consentit point à déroger à la règle et se mit résolument en route, en n'usant de sa monture, qu'il conduisait par la bride, que pour traverser les rivières. Le soir venu, il laissait paître en liberté son cheval, et se reposait jusqu'au matin, enveloppé dans une couverture, à l'abri d'un rocher ou d'un buisson. Chose remarquable, quand arrivait le moment du départ, le missionnaire n'avait qu'à pousser un cri, et tout aussitôt, le cheval accourait même de très loin vers son maître. Dieu se plaisait ainsi par l'obéissance prompte et inusitée de cet animal à honorer l'innocence et la sainteté de son serviteur. — (Melendez.)

1630 — A Binondoc, aux Philippines, le V. P. MICHEL RUIZ, profès du couvent de Sainte-Croix à Ségovie. Ce grand religieux arriva aux Philippines l'an 1602, et s'y dépensa sans relâche pendant vingt-huit ans. Nommé vicaire au quartier de Batan, il fut ensuite élu Vicaire Provincial, Prieur de Manille à diverses reprises et enfin Provincial. Il montra dans ce dernier office tant de droiture, donna de si bons exemples, qu'à l'expiration de sa charge, on parlait de l'y maintenir. Très adonné à l'oraison, il y vaquait depuis Matines jusqu'à Prime, ne se réservant qu'une petite demi-heure pour le sommeil. Dès son arrivée dans la Province, il s'imposa tant de pratiques de pénitence que ses supérieurs se virent forcés de le modérer dans la crainte qu'il ne se rendît inutile avant peu pour les travaux de l'apostolat.

Le démon l'importuna longtemps par de terribles tentations : mais ce saint religieux était si éloigné du mal qu'il demeura vierge toute sa vie. Il se montrait infatigable dans l'administration des sacrements, dans l'exercice de la prédication qu'il renouvelait non seulement les dimanches et les fêtes, mais encore chaque jour.

Possédant parfaitement la langue du pays, il composa un livre sur le Rosaire, divers manuels de dévotion, un dictionnaire et une grammaire. Il terminait ce dernier ouvrage quand les violentes douleurs dout il souffrait depuis longtemps lui ouvrirent les portes de l'éternité, le 7 juin 1630.

Nous placerons ici un fameux miracle de Notre-Dame du Rosaire, arrivé dans cette contrée peu d'années avant la mort du V. P. Michel Ruiz. Les informations juridiques furent heureusement terminées à Manille lorsque ce digne missionnaire commençait son Provincialat.

L'an 1613, le gouverneur de Manille envoya deux galères et cinq barques au secours de Ternate. L'une de ces galères, placée sous le vocable de Notre-Dame de Guadeloupe, avait pour canonnier un certain François Lopez, homme de mœurs dissolues, et adonné aux plus grands vices. Mais comme il n'y a point de larron qui n'ait sa dévotion, au dire du proverbe, François Lopez en avait une particulière à Notre-Dame du Rosaire, et ne passait jamais un jour sans réciter quelques *Ave Maria* en son honneur. La navigation ne fut pas

heureuse. La galère montée par Lopez ayant échoué, ce dernier dut se sauver à la nage. Les forçats indiens en firent autant, et pour éviter de retomber dans l'esclavage, gagnèrent une montagne et résolurent de vendre chèrement leur vie. Vainement les soldats espagnols essayèrent-ils de les reprendre; les fugitifs se défendirent si bien à coups de pierres qu'ils en tuèrent quelques-uns et blessèrent fort grièvement les autres. François Lopez, le premier atteint, resta étendu sur la terre, couvert de sang, abandonné de tous, ne pouvant faire autre chose que prier Notre-Dame de l'assister et de ne point permettre qu'il mourût sans confession. Il demeura treize jours et treize nuits dans cet état. Sa tête enfla prodigieusement et tout son corps tomba bientôt en décomposition. Dieu, qui voulait sauver ce pécheur par les mérites de Marie, permettait de tels maux pour lui donner le moyen d'expier l'énormité de ses crimes.

Après ces treize jours, le capitaine de la seconde galère, également dédiée à la très sainte Vierge sous le vocable de Notre-Dame de la Guide, arriva dans ces parages, et croyant doubler le cap en quelques heures, car le temps était propice, il allait reprendre sa marche, quand un vent contraire s'éleva tout à coup et le força de prendre terre et d'envoyer ses gens à la recherche de quelques vivres. Lopez entendant ramer de son côté, tira force de sa faiblesse, mais plutôt par une vertu divine que par ses efforts naturels : il n'avait plus qu'un souffle de vie. Il se soulève, reconnaît l'un des soldats et l'appelle par son nom. Surpris de s'entendre ainsi nommer, cet homme vient à terre et se dirige vers le lieu d'où part la voix. Quelle n'est pas son épouvante en apercevant le blessé dans un état si horrible! Jamais il n'aurait pu le reconnaître si Lopez lui-même ne lui eût dit son nom. En quelques mots il lui raconte son désastre et l'assure que Notre-Dame du Rosaire le soutient ainsi par miracle pour lui donner le temps de se confesser. Heureusement un religieux de Saint-François se trouvait sur la galère. On y transporte le moribond qui se confessa très dévotement, demanda pardon à tous les passagers, et ayant reçu l'absolution, rendit aussitôt son âme à Dieu. On lui mit dans les mains un cierge bénit qu'il tint durant quatre heures sans que la cire diminuât. Quand arriva le moment de la sépulture, ce cierge s'éteignit de lui-même, le vent tomba, et la galère reprit sa course, doublant sans peine le cap qu'elle n'avait pu tourner jusqu'alors.

Afin que tout le monde sût que Notre-Dame du Rosaire avait elle-même opéré ce miracle de conversion, il se passait dans le même temps un fait étrange à Manille. Une pieuse dame, nommée Anne de Vera, chargée de l'entretien de la statue de Notre-Dame du Rosaire dans notre église, était allée avec quelques compagnes s'occuper de l'ornementation de l'autel et parer la statue de la sainte Vierge. Pendant que ces pieuses femmes faisaient leur travail, l'une d'elles remarque, à son grand étonnement, que les sandales de l'Enfant Jésus sont mouillées et portent des traces de boue et de sable humide. Toutes ensemble constatèrent ce fait. Mais ce qui les surprit bien davantage,

ce fut de voir le bas de la robe de la statue de Notre-Dame dans le même état, couvert également de boue et de sable. Cependant la niche où reposait l'image était parfaitement intacte.Ne sachant que penser d'une chose si étonnante, elles courent chercher le Prieur qui se rend à l'église, suivi du P. Bernard de Sainte-Catherine, commissaire du Saint-Office. L'un et l'autre sont témoins du fait sans parvenir à se l'expliquer. Toutefois, le P. Bernard, soupçonnant quelque prodige, emporte dans sa chambre les sandales de l'Enfant Jésus, laissant à la Providence le soin d'éclaircir le mystère. La lumière ne tarda pas à se faire.

La galère de Notre-Dame de la Guide venait d'arriver à Manille où elle déposa les heureux témoins de l'histoire de François Lopez. Tous racontèrent alors sous la foi du serment ce qu'ils avaient vu et entendu, et la miraculeuse assistance de Notre-Dame du Rosaire en faveur de ce pécheur qui n'avait cessé de l'invoquer dans sa suprême angoisse. Le bruit de cette merveille se répandit partout: on prêcha le miracle dans toutes les églises, et la statue du Rosaire fut portée en triomphe dans les rues de la cité.

Cette statue en ivoire, vrai chef-d'œuvre artistique, est devenue l'objet de la vénération universelle à Manille. Douze lampes brûlent jour et nuit à ses pieds; et le peuple reconnaissant des bienfaits dont il lui est redevable, ne doute pas un instant que les prières adressées à Notre-Dame du Rosaire ne soient promptement exaucées. — (*Hist. Philip.*, l. I, ch. 38 : l. II, ch. 11.)

1280 — A Bénévent, la B. DANIELLE. Entrée de bonne heure au monastère du Tiers-Ordre, établi dans cette ville, elle jeta au milieu de ses compagnes un si vif éclat qu'elle fut honorée du don des miracles pendant sa vie et après sa mort.

Des personnes dignes de foi ont affirmé avoir vu souvent des lumières brillantes apparaître sur les bâtiments du monastère, et entendu des chants angéliques célébrer la vie céleste qu'on y menait. Sœur Danielle y florissait l'an 1280.

On vénère encore son portrait dans quelques couvents de la Province napolitaine, notamment à Naples, à Evoli, à Bénévent. — (Valle.)

14.. — Au monastère de Porto, en Portugal, décéda la V. M. FRANÇOISE ABREU, l'une des premières religieuses de cette illustre maison. Dans ces temps primitifs la vie des Sœurs était fort austère et leurs privations à peine croyables. Plusieurs de ces généreuses filles, à l'exemple de notre saint Patriarche, n'avaient ni cellule ni lit. Quand la fatigue du jour et l'accablement du sommeil leur imposaient un peu de repos, une simple planche, fort étroite, leur servait de couchette. Quelques-unes ne rompirent jamais l'abstinence, bien que nos Règles le permettent dans l'infirmité. Les plus ferventes jeûnaient toute l'année, souvent au pain et à l'eau. D'autres, trouvant trop délicates leurs tuniques de serge, s'en procuraient d'une étoffe si grossière qu'on eût dit

de vrais cilices. Ces dignes épouses d'un Dieu crucifié méritaient ainsi ses consolations et ses caresses.

La V. Mère Françoise marchait allègrement dans ces âpres sentiers. Elle porta si loin l'amour de la clôture que le danger de la mort ne fût pas capable de la lui faire violer. A cette époque une terrible peste ravagea toute la ville de Porto. Les Sœurs épouvantées se retirèrent à la campagne dans un endroit où l'air était très sain. Deux d'entre elles et notre généreuse Françoise refusèrent de sortir du monastère. Mais bientôt le fléau atteignit la V. Sœur, ce qui jeta l'épouvante dans le cœur de ses compagnes. Avec une paix merveilleuse la sainte fille s'efforça de les tranquilliser par ces douces paroles: « Vous « n'attendez que l'heure de ma mort pour aller rejoindre la communauté. « Laissez-moi vous dire qu'au moment du départ de nos bonnes Sœurs, l'En- « fant Jésus m'apparut tout à coup et me dit sur un ton de reproche: Eh ! « quoi, on s'en va de la sorte ! Ne sait-on pas que je suis partout? Il n'en « fallut pas davantage pour remonter mon courage et m'obliger à rester. Je « ne regrette point de l'avoir fait. J'espère aller au Ciel d'ici comme de là-bas. » Peu après la V. Mère expira dans cette sainte confiance. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, ses deux compagnes s'en allèrent rejoindre la communauté. En arrivant, l'une d'elles eut, la première nuit, un songe mystérieux. Il lui semblait voir cinq cierges s'allumer d'eux-mêmes à la chapelle. Le lendemain cinq Sœurs étaient frappées par le mal contagieux et mouraient le même jour, fort pieusement à la vérité, sans toutefois goûter la consolation d'avoir été fidèles à l'observance de la clôture comme la V. Mère Françoise. (Sousa.)

Au même monastère, la V. Mère ANNE DE LA CONCEPTION, religieuse de grande austérité. Elle passait la plupart des nuits à prier et à se flageller cruellement. Elle persévéra toute sa vie dans cette rigueur, domptant sa chair par les jeûnes et le cilice. Arrivée au terme de sa carrière, elle se vit réduite à des angoisses inexprimables et aux mêmes tourments que cet ancien religieux, nommé Etienne, dont parle S. Jean Climaque dans son *Echelle spirituelle*. Ce saint homme, lui aussi, avait mené une vie pénitente et s'était exercé pendant quarante années avec une grande fidélité à toutes les pratiques des moines du désert. Cependant, aux approches de la mort, il se trouvait si étrangement pressé par les accusations des démons qu'il ne savait que répondre.

La V. Mère Anne passa par cette épreuve, en présence de la communauté. L'ennemi lui rappelait certaines fautes du siècle, et ses manquements à la Règle. Mais elle répondait avec fermeté : « J'ai fait ceci et cela, c'est vrai : et « je l'ai expié par telle et telle pénitence. » Ou encore: « Je me suis confessée « plusieurs fois de cette faute... Pour celle-ci, je me levais avant le jour tous « les vendredis et me rendais pieds-nus au chœur. » C'était également sa pratique ordinaire de faire nu-pieds l'exercice des stations de Rome et du

chemin de Croix. Ayant ainsi répondu aux chefs d'accusation portés contre elle, la sainte Religieuse alla célébrer dans le Ciel le triomphe de ses victoires. — (Sousa.)

164. — Au monastère de la Pénitence, à Valladolid, la V. Mère MARIE BAPTISTE, prévenue dès son enfance de grâces signalées et honorée du don des miracles. Non seulement elle conserva toute sa vie le blanc lis de sa pureté et ne perdit jamais l'innocence baptismale, mais à peine soupçonnait-elle les inclinations contraires à la grâce. Très souvent on la voyait ravie en extase. Les démons l'assaillirent de toutes manières avec une rage nouïe; bien loin de redouter leurs attaques, la sainte fille se moquait de leur faiblesse. Ses actes admirables d'humilité, d'obéissance, de patience héroïque au milieu de douleurs très aiguës, furent les véritables preuves de sa solide vertu. Elle alla recevoir la récompense de ses mérites vers l'an 1644. — (*Act. Cap. Rom.*)

1669 — Au monastère du très Saint-Sacrement, à Lisbonne, la V. Mère PAUL DU SAINT-ESPRIT. Initiée dans le monde à une vie d'oraison, de jeûnes et d'austérités, elle se rendit, par ce moyen, digne de grâces singulières. Un jour de l'Octave de la Pentecôte, elle se vit tout à coup, pendant son oraison, comme couverte d'une pluie de sang; en même temps, elle entendit très distinctement une voix lui recommander de renfermer une partie de cette pluie sanglante dans son cœur. « Je le veux bien, Seigneur, « répondit-elle, mais je ne sais comment faire. » — « Entre au monastère « du Saint-Sacrement, » reprit la voix. La vertueuse fille obéit sans différer, et peu après, un troisième appel l'invita à se préparer au martyre. Elle en eut tout le mérite par une maladie douloureuse qu'elle supporta avec une patience à toute épreuve et une admirable soumission à la très juste, très sainte et très haute volonté de Dieu. Elle mourut le 7 juin 1669. — (*Act. Cap. Rom.* 1670.)

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

VIII JUIN

Le V. P. GARCIAS DE TOLÈDE

Profès du couvent de Mexico, confesseur de Sainte Thérèse, et huitième Provincial de la Province de Saint-Jean-Baptiste, au Pérou (*).

(1590)

GARCIAS DE TOLÈDE, né à Oropesa, petite ville de la Nouvelle-Castille, appartenait à l'illustre famille dont il porte le nom.

Il était encore jeune, lorsqu'en 1535, don Antoine de Mendoza, envoyé au Mexique avec le titre de vice-roi, le prit avec lui dans la pensée que ce jeune seigneur pouvait faire honneur à sa cour ; mais ni les faveurs du vice-roi, ni les intérêts du pays ne touchèrent plus le jeune Garcias dès qu'il se sentit appelé de Dieu à la vie parfaite. La ferveur tout angélique des premiers missionnaires venus dans le Nouveau Monde, et les fréquentes conversions dont il était témoin, lui paraissaient un bien plus précieux que la conquête des provinces et des royaumes. Après avoir éprouvé son cœur et sa vocation, il alla demander l'habit des Frères-Prêcheurs au couvent de Saint-Dominique de Mexico. Il exécuta si généreusement son dessein, que pour n'en n'être détourné par qui que ce fût, il ne le communiqua à personne.

(*) *Hist. Mexica*, l. II, ch. 57; Melendez, *Hist. Per.*, t. I, p. 455.

Le vice-roi qui l'aimait beaucoup, craignant que cette retraite n'eût pour motif quelque mécontentement ou peut-être quelque déception au sujet des honneurs que lui assurait son illustre naissance, se rendit au couvent pour affirmer au jeune homme ses bonnes intentions, tout en se plaignant de n'avoir pas été informé de cette résolution. Le novice répondit avec beaucoup de sagesse que Dieu seul l'avait porté à cette détermination et que les hommes n'y ayant point de part, il n'avait eu non plus aucune raison de prendre leurs conseils. Ce vice-roi, très satisfait de sa réponse, le laissa jouir en paix du repos qu'il s'était si saintement procuré.

Après sa profession, le vertueux Religieux travailla sans relâche à se former à la vie apostolique par des études suivies, par les exercices de la prière et de la pénitence. On lui permettait de faire de temps en temps ses premiers essais de prédication dans la compagnie des anciens missionnaires, auxquels il demandait, comme une grâce, d'être quelquefois associé. La Province du Mexique se promettait d'avoir un jour dans le jeune Garcias de Tolède un homme du plus grand mérite ; mais la Providence, dont les secrets sont souvent impénétrables, en avait disposé autrement.

Sur la demande de sa famille, il fut envoyé en Espagne où nous le verrons directeur de sainte Thérèse. La séraphique vierge, connaissant son esprit d'oraison, désira lui communiquer son intérieur et recevoir, par les lumières de cet illustre théologien, l'assurance qu'elle marchait dans la bonne voie. On connaît le vœu héroïque de la grande Sainte « de faire en toutes choses ce qu'elle croirait être le plus agréable à Dieu. » Pendant cinq ans, elle l'accomplit à la lettre, non sans peine cependant, pour ne savoir pas toujours discerner au juste en quoi consistait cette plus grande gloire de Dieu. Voulant épargner à son illustre pénitente l'incertitude où pouvait parfois la jeter un choix difficile entre des actes divers, mais tous de nature à procurer l'honneur de Dieu, Garcias de Tolède rendit ce vœu plus héroïque encore, et sans relever la Sainte de l'obligation qu'elle avait contractée, il lui prescrivit de laisser à son confesseur le soin de décider lui-même ce qui serait plus parfait. La première formule du vœu lui parut manquer de précision et il vit de suite quelles douloureuses conséquences pouvaient en résulter pour l'âme de la Sainte. Le P. Garcias pesa donc avec le plus grand soin les termes de la formule dans laquelle la Réformatrice du Carmel prononça une seconde fois son vœu, et, pour la paix, la tranquillité de la pénitente autant que pour la sécurité

du confesseur, il substitua au premier engagement celui d'accomplir en toutes choses le plus parfait, mais aux conditions suivantes : avertir son confesseur, quel qu'il fût, du vœu prononcé, et s'en tenir à la décision donnée. Le Général des Carmes souscrivit de suite à cette sage décision.

La même Sainte ayant encore désiré s'entretenir avec le Père Maître Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, notre Père Garcias approuva son dessein, lui ordonnant de mettre par écrit les particularités de sa vie et de la conduite de Dieu sur elle. Le P. Pierre Ibagnez lui avait déjà fait un semblable commandement ; mais la relation faite alors était beaucoup plus courte que cette seconde, à laquelle elle ajouta plusieurs autres choses concernant le P. Ibagnez lui-même et sa sainte mort ; elle la divisa en chapitres et c'est sous cette forme que nous la possédons encore aujourd'hui, pour le grand bien de l'Eglise et l'édification des âmes pieuses. Le P. Garcias lui enjoignit aussi d'y ajouter l'histoire de la première fondation de son monastère : elle obéit, malgré sa répugnance à faire connaître les grâces extraordinaires qu'elle recevait du Ciel. Sainte Thérèse, en remettant son manuscrit au P. Garcias pour qu'il le lût et le fît parvenir au P. Jean d'Avila, lui adressa une lettre que nous citerons dans son entier comme preuve des relations spirituelles de deux grandes âmes :

« Le Saint-Esprit soit toujours avec votre Révérence. *Amen.*

« Il n'y aura pas de mal de représenter avec quelque soin à votre « Révérence le service qu'elle me rend, pour l'obliger à me recom- « mander très instamment à Notre-Seigneur ; car suivant ce que j'ai « souffert à me voir ainsi dépeinte, et à rappeler en ma mémoire « tant de misères et tant de défauts, je pourrais bien vous demander « cette grâce, encore que je puisse dire avec vérité que j'ai eu plus « de peine à écrire les faveurs que Notre-Seigneur m'a départies, « que les offenses que j'ai commises contre lui. J'ai suivi les ordres « de votre Révérence à ce sujet, à condition qu'elle s'acquittera de « la promesse qu'elle m'a faite de déchirer ce qui ne lui semblera « pas bien. Je n'avais pas achevé de relire mon manuscrit, lorsque « votre Révérence l'a envoyé chercher. Peut-être y aura-t-il des « choses mal exprimées et d'autres répétées, parce que j'ai eu si peu « de loisir que je n'ai pu prendre le temps de revoir ce que j'avais « écrit. Je supplie votre Révérence de le corriger et de le faire trans- « crire, s'il doit être porté au Père Maître Jean d'Avila, pour qu'on

« ne puisse reconnaître mon écriture. Je désire fort qu'on le lui fasse « voir, puisque j'ai commencé de l'écrire à cette intention; car s'il « trouve que je marche par un bon chemin, je demeurerai fort con- « solée. Après cela, je ne sais plus que faire. Votre Révérence agira « en tout comme elle jugera à propos: mais qu'elle considère ce « qu'elle doit à une personne qui lui a ainsi confié son âme. Je « recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur tout le temps de ma « vie. Hâtez-vous donc de servir sa Majesté, afin que vous puissiez « me rendre service. Ce manuscrit vous montrera combien il est « bon de se donner entièrement à Celui qui se donne à nous sans « mesure. Qu'il soit béni à jamais! J'espère en sa miséricorde, que « nous nous verrons, vous et moi, dans le céleste séjour, où nous « reconnaîtrons plus clairement les grâces qu'il nous a faites pour le « louer éternellement. »

Outre la confiance particulière que sainte Thérèse témoigne au P. Garcias dans cette lettre, elle nous découvre aussi quelque chose des grandes vertus qu'elle reconnaissait en lui. Et en marquant d'une façon si expresse qu'elle recommanderait son âme à Dieu tout le temps de sa vie, elle nous donne l'assurance que ce V. Père a ressenti les effets de sa puissante intercession, car la Sainte affirme, dans ses Œuvres, que Dieu donnait de grandes récompenses à ceux qui la favorisaient dans ses pieux desseins. De là vient que, s'adressant à ce digne Religieux à la fin du chapitre XXVII[e] de sa vie, elle ajoute ces paroles : « Mais quel long discours, mon Père, pour vous porter au « mépris de tout ce qui passe, comme si Dieu ne vous en avait pas « montré le néant, et comme si vous n'aviez pas déjà exécuté votre « résolution de vous détacher de tout! En parlant de la sorte, j'ai « uniquement cédé à la douleur que me cause la vue des égarements « du monde. »

Le P. Garcias, ayant reçu cette lettre, s'empressa de communiquer le livre au V. Maître Jean d'Avila: tous deux en demeurèrent très édifiés et approuvèrent le manuscrit ainsi que la conduite de la sainte; ce qu'ils n'auraient pu faire l'un et l'autre s'ils n'avaient possédé la science expérimentale des voies de l'oraison.

L'évêque de Terrasonne, dans la vie particulière qu'il a écrite de sainte Thérèse, rapporte le récit détaillé qu'elle fit au P. Garcias de la mort du P. Ibagnez. Ce saint Religieux était décédé à trente-cinq lieues de l'endroit où elle se trouvait; et néanmoins elle en donne à

son confesseur les premières nouvelles, et décrit toutes les circonstances avec la même certitude que si elle eût été présente à cette mort.

Les fréquentes conversations du P. Garcias avec la grande servante de Dieu ne firent que rendre plus vif son désir de travailler à la conversion des Indiens, et, lorsque la Providence lui en fournit l'occasion, il l'accepta avec empressement et bonheur.

En 1569, don François de Tolède, ayant été nommé vice-roi du Pérou, voulut emmener avec lui un religieux saint et savant qu'il put consulter dans les affaires importantes, et naturellement il pensa à son cousin, que tout le monde regardait comme un des hommes les plus éclairés et les plus prudents de son siècle. Le P. Garcias, voyant en cette invitation une preuve manifeste de la volonté de Dieu, qui lui offrait ainsi le moyen de se dévouer aux Indiens, accepta généreusement cette proposition, et quelque temps après il arrivait à Lima avec son parent le vice-roi.

Le frère de Sainte Thérèse, Laurent de Cépéda, ayant eu l'occasion de passer au Pérou, la Sainte lui écrivit pour l'engager à conférer avec son ancien confesseur. Dans une de ses lettres elle lui disait ces paroles qui marquent la grande confiance qu'elle conservait toujours au Père Garcias et l'estime qu'elle faisait de sa direction: « Vous pour-« rez communiquer avec le P. Garcias de Tolède, cousin germain du « vice-roi; j'aurais certainement grand besoin de son appui pour mes « affaires. »

Le pieux missionnaire commença son ministère dans la capitale; mais bientôt une occasion favorable lui fit porter plus loin son zèle et son ardeur pour le salut des âmes. Le vice-roi, après avoir terminé à Lima une affaire des plus pressantes, partit pour visiter toutes les provinces du royaume afin d'y règler la police et d'y faire exécuter les lois ; il voulut que le P. Garcias l'accompagnât, pour être son conseil dans tout ce qui pouvait intéresser l'Etat et surtout la religion.

Ces visites occupèrent plusieurs années, et ce fut pendant ce temps que le P. Garcias, aidé de quelques autres Dominicains, eut la consolation de convertir une peuplade d'infidèles, au milieu desquels il fonda une ville à laquelle il donna le nom d'Oroposa, en l'honneur ou en souvenir du lieu de sa naissance.

Le Seigneur accordait donc les plus heureux succès au ministère du P. Garcias : mais l'humble Religieux les attribuait bien moins à ses propres travaux qu'aux ferventes prières de Sainte Thérèse, qui lui avait promis de ne point l'oublier au milieu de ses missions.

Parmi les avantages que les Péruviens retirèrent de la visite du vice-roi, on doit citer en première ligne les ordonnances qu'il rédigea après avoir pris une connaissance parfaite du pays. Ces ordonnances, approuvées et vivement applaudies par le grand Conseil des Indes, furent pendant longtemps considérées comme le fondement du droit civil et les règles de la société péruvienne. Le P. Garcias prit une grande part à la rédaction de ces actes : aussi a-t-il droit, dit Mélendez, à la reconnaissance éternelle du Pérou.

Il y avait déjà huit années que l'infatigable missionnaire travaillait au salut des infidèles, quand le Chapitre, tenu à Lima le 28 juin 1577, l'élut pour succéder au P. André Vélez, en qualité de Provincial.

Malgré son grand âge et ses infirmités, le P. Garcias entreprit la visite de sa province ; et pendant ce voyage il fonda de nouveaux couvents. Jamais il ne se prévalut de son crédit auprès du vice-roi, que pour le bien des pauvres Indiens et le maintien de l'esprit de régularité dans les communautés.

Pour éviter aux Religieux toute tentation de cupidité, il fit lire dans le Chapitre de son élection un Bref du Pape S. Pie V, defendant aux Frères qui retournaient en Espagne, de recevoir pour leur voyage au delà du nécessaire, lequel devait être fixé par le Provincial en toute charité, mais aussi conformément à l'esprit de pauvreté.

Un de ses premiers soins, comme Provincial, fut d'employer les Religieux selon leur vocation et leurs talents. Cette mesure produisit le double avantage de multiplier les bons sujets et de fournir plus abondamment des secours spirituels aux Indiens. Le seul couvent de Lima donnait à la fois à l'Université de brillants professeurs et au pays d'excellents apôtres dont la parole éloquente se faisait entendre en tous lieux.

L'Université de Lima avait été fondée dans le couvent du très Saint-Rosaire de cette ville, et occupait toutes les vastes salles comprises dans le premier cloître. C'était là que se réunissaient maîtres et élèves. Mais à mesure que le nombre des uns et des autres augmentait, le bruit occasionné par les disputes scolastiques et le va-et-vient perpétuel devinrent intolérable pour des Religieux voués avant tout à la prière, à l'étude et à la retraite. Le P. Garcias résolut de remédier à ce grave inconvénient. Il lui suffit de parler au vice-roi pour obtenir les fonds nécessaires à la construction d'un édifice spécial destiné à l'Université.

Pendant le temps de sa charge, la Province reçut d'excellents sujets.

Il eut grand soin d'y faire fleurir les études, surtout au couvent du Rosaire à Lima où il plaça de savants Lecteurs, recrutés, soit dans les Provinces d'Espagne, soit parmi ceux qui étaient déjà élevés et formés dans le pays. Mais comme l'office de la prédication est le but de notre Ordre, le sage supérieur favorisait singulièrement les Religieux doués de quelque talent pour ce ministère et pour l'instruction des Indiens : de sorte que tout y était prospère. Les prédicateurs prêchaient en apôtres, les pasteurs des âmes se montraient de véritables pères; en un mot, tous les Religieux, animés de l'esprit de leur Règle, aspiraient à la plus haute perfection.

Les Ordonnances que le V. Père a laissées aux Frères sont comme celles que sa prudence suggérait au vice-roi pour la paix et la tranquillité de ses sujets; c'est-à-dire la règle et le modèle sur lequel tous ceux qui viendront après lui peuvent se former. Il était si fidèle à célébrer tous les jours la Messe, que même travaillé de la goutte et hors d'état de se revêtir des ornements sacrés, il ne manquait jamais à ce saint devoir, se faisant aider par quelques Religieux et célébrant alors dans une chapelle intérieure. Il observait ses Règles aussi exactement que sa santé le lui permettait, ne s'en dispensait jamais sans une juste nécessité, tant pour garder lui-même ce qu'il avait promis à Dieu que pour ôter aux autres par son exemple tout prétexte de relâchement.

Le P. Garcias finissait son provincialat (1581) au moment même où le vice-roi, son cousin, se préparait à retourner en Espagne. Il résolut de l'accompagner.

Ses nombreuses infirmités et son grand âge lui donnaient le droit de choisir un lieu de retraite pour ne plus s'occuper que de la prière et de la pensée de la mort. Il se retira donc dans le petit couvent de Talavera, où il mourut quelques années après en odeur de sainteté, vers 1590.

La vertueuse Sœur JEANNE DE Ste CATHERINE

Professe du monastère de Sainte Catherine de Sienne, à Douai (*).

(1625)

Cette sainte fille, riche en mérites et très instruite dans la spiritualité, naquit à Lillers, petite ville de l'Artois aux environs de Saint-Omer, de parents pieux qui lui donnèrent une éducation foncièrement chrétienne. Elle resta auprès d'eux jusqu'à l'âge de trente et un ans. Son confesseur, voyant sa grande piété, la conduisit lui-même à Douai au monastère de Sainte-Catherine, récemment fondé. Les Religieuses, ayant reconnu les belles qualités de la jeune fille, examinèrent sa vocation et la reçurent dans leur communauté en lui donnant l'habit de l'Ordre. L'année suivante, on l'admit à prononcer ses vœux : elle était la seconde professe du nouveau monastère. Sœur Jeanne mourut deux années après : mais elle passa ce temps dans une si grande ferveur que l'on peut lui appliquer ces paroles de nos Saints Livres : « *Consummata in brevi, explevit tempora multa :* Ravie à la fleur de l'âge, elle a fourni une longue carrière. »

L'exactitude aux moindres points de la Règle fut sa vertu dominante. Etant retenue à l'infirmerie, et brûlée par les ardeurs d'une fièvre dévorante, elle n'aurait jamais consenti à se désaltérer hors du temps du repas, sans un ordre formel de la supérieure. S'il arrivait à l'infirmière de ne lui présenter la tasse que d'une main, elle y portait immédiatement l'une des siennes, nonobstant sa faiblesse, pour ne pas manquer au point des Constitutions qui prescrit de boire à deux mains.

Pendant l'année de son noviciat, strictement fidèle à la lettre de la constitution qui ne permet que de boire, elle ne prenait rien de solide

(*) Réchac, t. II.

à la collation du soir, et elle eût toujours contiuué de la sorte sans un ordre contraire de sa supérieure. Ses disciplines étaient si fréquentes et si terribles, pendant le carême surtout, qu'elle se mettait en sang toutes les nuits. Elle parlait peu et jamais sans permission, s'accusait exactement de ses fautes les plus légères et pressait instamment sa maîtresse de l'en punir par de sévères pénitences. Enfin sa mortification était générale et continuelle ; qu'elle fût assise, debout ou couchée, au chœur, en cellule, saine ou malade, elle trouvait toujours quelque moyen de se faire souffrir.

La V. Sœur se prescrivit tous les jours vingt actes particuliers de pénitence, sans parler de ceux qu'elle s'imposait à chaque repas. Elle acceptait les mets tels qu'on les servait, froids ou chauds, insipides ou salés : et lorsqu'il lui fallait choisir, elle était ingénieuse à contrarier ses goûts. Jamais on ne l'entendit proférer une plainte dans ses souffrances : son grand remède était une patience admirable.

Sa profonde humilité lui inspirait de retourner silencieusement après Matines baiser la place occupée par ses compagnes. L'on ne saurait dire la confusion de la pauvre fille quand un jour les Sœurs, sur l'ordre de la Mère Prieure, vinrent tour à tour lui rendre son acte d'humilité généreuse en lui baisant les pieds. Elle se plaisait à soulager ses compagnes dans leurs offices et leurs travaux, et priait très affectueusement pour chacune d'elles.

On a remarqué qu'elle n'éprouva jamais dans ses oraisons ces goûts sensibles qui dilatent les âmes et font courir joyeusement dans les voies de Dieu. Elle y demeurait au contraire sèche et aride, toujours humble cependant et soumise à l'action de la grâce.

Outre les prières de règle, Sœur Jeanne avait la pieuse coutume de réciter chaque jour l'office de la Sainte Vierge, celui des morts et deux Rosaires. De cette manière, elle pratiquait à la lettre le conseil du divin Maître de prier sans cesse. En entrant dans sa cellule et en la quittant, elle ne manquait point de réciter à genoux l'*Ave Maria ;* pieuse coutume qui s'introduisit depuis dans la plupart des monastères.

Quatorze mois après sa profession, notre fervente novice tomba malade. On touchait au carême. Malgré sa grande faiblesse, elle fit tant d'instance auprès de Notre-Seigneur pour obtenir la force de jeûner, qu'elle eut cette consolation. Mais à Pâques son état devint alarmant. Elle assistait néanmoins à la messe, et de temps en temps

elle se traînait encore au chœur pour baiser les places de ses compagnes. Mais l'effort qu'elle fit la dernière fois pour satisfaire sa dévotion, lui causa une défaillance. On la transporta à l'infirmerie qu'elle ne devait plus quitter. Elle se disposa à la mort par un redoublement d'actes de vertu ; et après avoir reçu les derniers sacrements et renouvelé ses vœux, elle expira doucement à l'âge de trente-trois ans.

Il semblerait, au jugement humain, qu'une vie si pure et si austère dût lui mériter de suite les joies du paradis. Cependant son historien affirme qu'elle souffrit d'étranges peines en purgatoire, d'après une révélation de la défunte elle-même à la Sœur Madeleine de Saint-Alexis (1).

L'auteur dont nous parlons, voulant faire ressortir le grand tort que se font beaucoup d'âmes religieuses par des négligences regardées comme légères, bien que tout soit grand au service de Dieu, dit qu'il a calculé, par manière de récréation, le nombre des inclinations prescrites pour l'Office. Nous en faisons par an cinquante mille deux cents profondes, dix-neuf mille quatre cent quatre-vingts moyennes : en tout soixante-neuf mille six cent quatre-vingts. Il remarque aussi que nous récitons douze mille quatre cents fois la plus belle prière du christianisme : le *Pater ;* quinze cents fois le *Salve Regina,* et plus de quarante mille fois le *Gloria Patri.* Il en tire la conclusion que l'assiduité aux exercices du chœur et tous ces actes faits avec soin nous mériteraient au bout de l'année un trésor immense de mérites.

LE MÊME JOUR

1290 — A Paris, l'Illustrissime P. PIERRE DE CONFLET, bourguignon de naissance. Ce Vénérable religieux, puissant en œuvres et en paroles, passa en Orient et occupa le siège archiépiscopal de Tyr. Des affaires importantes l'ayant rappelé en France, il finit ses jours dans la capitale, vers l'an 1290.

Guidonis, l'auteur de cette notice, mentionne deux autres archevêques de Tyr, les VV. PP. NICOLAS et BONACURSE, apparemment successeurs immédiats du P. Pierre de Conflet. A cette époque, la Terre Sainte était

(1) Voir sa vie au XXIII janvier.

comme le champ d'honneur de nos premiers Pères; la Province de France y envoyait des hommes de valeur que les Souverains Pontifes plaçaient ensuite à la tête des principales églises: à Jérusalem, à Nazareth, à Tyr, à Sidon et à Bethléem. — (Guidonis.)

1540 — A Cracovie, le V. P. THOMAS DE SICZOU, prieur du couvent de la même ville, vicaire provincial et Provincial de Pologne. Il n'était que diacre quand le P. Barthélemy de Prémistie, le saint Basile de son siècle, le prit pour compagnon dans ses courses apostoliques.

Durant son priorat de Cracovie, le V. P. Thomas conçut le dessein de rechercher les reliques de S. Hyacinthe, depuis longtemps soustraites aux regards des fidèles par la crainte des Luthériens, si puissants dans le royaume. L'apparition de lumières célestes à l'endroit désigné par la tradition, l'encouragea fortement dans son entreprise.

Le jour fixé pour cette cérémonie d'un nouveau genre étant arrivé, l'évêque suffragant de Cracovie, le clergé de la ville, les communautés religieuses se réunirent pour assister aux fouilles déjà commencées. On s'y était mis dès la veille, sur l'ordre du Prieur, qui espérait procéder de suite à la translation solennelle des saintes reliques. Malheureusement, on ne parvint à découvrir que quelques ossements, reconnus pour ceux du B. Vitus, disciple de S. Hyacinthe.

Sans se déconcerter d'un insuccès qui pouvait exposer la religion aux sarcarmes des hérétiques, le P. Thomas eut recours à l'oraison et, par une inspiration soudaine, fit pousser les fouilles plus avant. Grande fut sa joie, quand on découvrit un second caveau qui renfermait précisément les précieux ossements de l'Apôtre de la Pologne. En présence de l'archevêque de Gnesen, de l'évêque de Cracovie, on les transporta dans la sacristie en attendant l'achèvement de la chapelle destinée à les recevoir.

Le zélé Prieur s'employa avec beaucoup d'ardeur à la canonisation du saint. Sigismond I^er^, l'envoya à Rome pour traiter cette affaire et lui remit des Lettres très pressantes pour Clément VII. Le Pape, alors engagé dans de pénibles conflits, ne put donner suite à la démarche. Cette gloire était réservée à Clément VIII. Le P. Thomas, de retour en Pologne, consuma ses forces dans les fatigues et les travaux pour le service de l'Eglise et de son Ordre. Il mourut vers l'an 1640. — (Séver., *Hist. Prov. Pol.*, l. III, ch. 42.)

159. — Au couvent du Rosaire, à Lima, le V. P. AUGUSTIN DE FORMISEDO. Chargé du district de Chacuytu, ce digne religieux aimait à se reposer des labeurs de l'Apostolat, par le travail manuel pour lequel il avait de rares aptitudes. A lui revient l'honneur de la construction des principales églises de la nouvelle mission. Non content de diriger les Indiens dans la bâtisse, il payait lui-même de sa personne et se réservait toujours les corvées les plus pénibles.

Le démon, jaloux d'un zèle aussi louable, imagina, pour discréditer le saint missionnaire, un moyen d'une astuce infernale. Le Père avait à son service un indien de mœurs dissolues mais habile à dissimuler ses vices sous le masque de la religion. Il passait ses nuits dans des lieux de débauche, et ne craignait pas, pour mieux cacher sa mauvaise conduite, de revêtir les habits de notre V. Religieux. Dieu permit que le misérable fut pris dans ses propres filets. Les Indiens, las de se voir réprimandés de leurs désordres par un prédicateur dont la conduite, en apparence, ne semblait pas meilleure que la leur, se mirent en embuscade, pour se saisir du missionnaire et lui faire un sanglant affront. Quelle ne fut pas leur stupéfaction, quand ils découvrirent sous l'habit du Religieux son hypocrite serviteur ! Bien résolus de venger l'honneur de leur Apôtre, ils lui amènent sur-le-champ le malheureux qu'ils venaient de saisir. Mais le V. P. Augustin prit sa défense et se contenta d'une forte réprimande pour exhorter le coupable à changer de vie.

Cet infatigable ouvrier de la vigne du Seigneur vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et mourut à Lima sur la fin du seizième siècle. — (Melendez, t. 1, p. 620.)

1596 — Au couvent de Saint-Thomas-d'Aquin, à Huancavilca (Pérou), le V. P. DOMINIQUE de MONTENEGRO, prieur de cette maison. Pendant ses années de noviciat à Lima, le saint Religieux donna de belles preuves de sa vertu et s'acquitta dignement des fonctions les plus honorables de l'école. Son naturel doux et pacifique lui inspira toujours une extrême répulsion pour toutes sortes de contestations et de démêlés. On eût dit que le Dieu de paix avait fixé sa demeure dans cette âme qu'aucun événement n'était capable de troubler.

Envoyé en qualité de Prieur au couvent de Huancavilca, il signala son zèle par les travaux importants qu'il entreprit dans cette maison. L'église conventuelle, notoirement insuffisante et ne pouvant se prêter à la solennité des offices, fut remplacée par un édifice beaucoup plus vaste. On s'étonnait de voir avec quelle activité le Prieur poussait les travaux. « Cela vous sur-« prend, disait-il quelquefois à ses Religieux, mais j'ai hâte d'offrir à notre « bon Maître un local moins indigne de sa Majesté; et sentant les signes « avant-coureurs de ma mort, je voudrais m'assurer une sépulture. »

Il eut la consolation de réaliser ce double vœu. Mais le lendemain du jour où Notre-Seigneur avait pris possession de son nouveau temple, le V. Père tomba gravement malade et demanda les derniers sacrements. Il reçut à genoux le saint Viatique en fondant en larmes, puis, prenant le crucifix d'une main et le cierge bénit de l'autre, il rendit son âme dans une grande paix, vers l'an 1596. — (Melendez, t. 1, p. 618.)

1625 — Aux îles Philippines, le martyre du V. P. ALPHONSE GARCIA et du Fr. ONUPHRE PALAU, convers, religieux du couvent de Manille.

Le premier, arrivé aux Philippines l'an 1622, fut envoyé à la Nouvelle-Ségovie, la plus dangereuse de toutes les missions confiées à nos Pères. Fr. Onuphre demanda à l'accompagner, et ils se mirent l'un et l'autre à parcourir en véritables apôtres ces pays sauvages. Ils purent même réussir à faire descendre les Indiens de leurs montagnes inaccessibles et à les installer dans des cases voisines de la leur. Mais les premières habitudes se déracinent difficilement. Les sauvages, bientôt fatigués d'un genre de vie qu'ils ne subissaient que par contrainte, résolurent de se défaire des deux Religieux. Quelques Mandagos se présentent donc un jour sous prétexte de demander la permission de retourner dans leurs montagnes, et, sans attendre la réponse, l'un de ces forcenés frappe à la tête d'un coup de couteau le vertueux Fr. Onuphre. Le P. Alphonse mortellement atteint à son tour se mit à genoux pour faire plus saintement le sacrifice de sa vie ; quand ses domestiques accourus à ses cris donnent la fuite aux meurtriers et transportent le pauvre Père dans sa case. Une barque était déjà prête pour l'emmener dans une autre bourgade, quand les Indiens, revenus plus nombreux, cernèrent la maison, achevèrent le martyr et jetèrent son corps en pâture aux animaux immondes. Cette bienheureuse mort arriva le saint jour de la Trinité. Le matin même, le fervent missionnaire avait eu la consolation de célébrer deux messes.

Bien qu'il ne sût qu'imparfaitement la langue du pays, il se mit à la parler au moment de mourir avec une facilité qui étonna ses assassins eux-mêmes. Son sang fut une semence de chrétiens. L'année suivante, ces cruels sauvages se repentirent de leur crime, et bâtirent une chapelle à l'endroit où ils avaient massacré le P. Alphonse.

Les deux VV. Religieux souffrirent la mort le 8 juin 1625. — (*Hist. Philip.*, l. II, ch. 18.)

1290 — A Lille, en Flandre, au monastère de l'Abiette, la V. Mère GUIDE D'ANTOIN, première prieure de cette illustre et sainte maison. Sa vertu était si reconnue qu'on la fit venir d'un monastère d'Allemagne avec quelques compagnes pour implanter, dans ce nouveau couvent, l'esprit de ferveur et de régularité qui florissait dans le sien. Marguerite, comtesse de Flandre, voulut subvenir aux frais de la nouvelle fondation l'an 1279. Les Sœurs primitivement établies en dehors de la ville, se transportèrent, soixante-quatre ans plus tard, dans l'intérieur des murs. En peu de temps cette maison, bénie de Dieu, eut la joie de faire trois fondations importantes : celles de Beaumont (près Valenciennes), de la Thieuloye (près d'Arras), et de Tournai.

La V. Mère Guide fut l'âme de ces grandes œuvres : et c'est aussi à son mérite que nous devons en attribuer principalement le progrès et la perfection. — (Réchac, t. I, p. 943.)

1662 — Au monastère royal de Saint-Louis de Poissy, mourut la V. Mère MADELEINE DE GONDY de l'illustre famille de ce nom. Elle revêtit les blanches livrées du saint état religieux à l'âge de neuf ans, et par principe de vertu refusa toute sa vie les abbayes qui lui furent offertes en différents endroits. Elle se distinguait par une admirable modestie et une extrême retenue dans ses paroles. Lui arrivait-il par surprise de laisser échapper un mot plus haut que l'autre? Elle en demandait aussitôt humblement pardon à ses Sœurs, et si, dans la conversation, la charité semblait être blessée, elle se retirait doucement mais sans ostentation. L'esprit d'oraison était une de ses vertus dominantes. Quand une pressante nécessité l'obligeait de manquer les matines, elle se levait longtemps avant la communauté pour vaquer à ses exercices spirituels.

Dans sa dernière maladie, elle fit paraître une rare obéissance. Elle acceptait sans mot dire les remèdes les plus difficiles et les potions les plus amères : mais d'elle-même, elle n'aurait jamais voulu réclamer le moindre soulagement.

Cette V. Mère fut appelée au rafraîchissement éternel l'an 1662. — (*Mém. de Poissy.*)

IX JUIN

Les Bienheureuses DIANE, CÉCILE et AMÉE filles spirituelles de Saint Dominique (1).

(1236)

L'ORDRE de Saint-Dominique et le diocèse de Bologne ont tout récemment célébré, pour la première fois, la fête de la Bienheureuse Diane et de ses deux compagnes, Cécile et Amée. Leur culte immémorial vient d'être solennellement confirmé par décret de la S. Congrégation des Rites. Traversant les siècles, le parfum de ces trois fleurs mystiques nous arrive, grâce à la décision de l'Eglise, avec une fraîcheur nouvelle, avec cette douceur pénétrante qu'exhalent en particulier les riches parterres de la sainteté au moyen âge.

Déjà, un intéressant procès en faveur de la Bienheureuse Diane avait heureusement abouti dès le mois de juillet 1888, et on préparait de splendides *Triduums* à la gloire de la première des filles de S. Dominique illustrées, après la mort, par des miracles. Mais n'y avait-il pas quelque dissonance à fêter *isolément* celle que, depuis le XIII^e^ siècle, la voix des générations avait proclamée Bienheureuse de concert avec ses deux compagnes, ensevelies avec elle dans le même tombeau, et avec elle confondues dans les mêmes honneurs sacrés? Un procès supplémentaire s'imposait. Il a eu lieu, et le 19 décembre 1891

(1) Cette vie a été composée sur les auteurs primitifs de l'Ordre, par le T. R. P. Luc Marquet, quelques semaines seulement avant sa mort.

la S. Congrégation des Rites a décrété qu'il serait fait mémoire des Bienheureuses Cécile et Amée dans l'Office et la Messe en l'honneur de la Bienheureuse Diane, ainsi que dans l'annonce du Martyrologe des Frères-Prêcheurs, au 9 juin.

Diane, Cécile, Amée! Quelle gracieuse constellation au firmament des Bienheureux! En étudiant la première de ces étoiles, nous jouirons de l'éclat des deux autres, et la vie de la Bienheureuse Diane nous révèlera les vertus de ses deux incomparables sœurs, disons mieux, de ses deux filles chéries.

I. — C'est le triomphe de la religion chrétienne d'avoir vaincu le paganisme, jusqu'à lui enlever ses temples, jusqu'à prendre les noms de ses faux dieux et de ses peu honorables déesses, pour en faire les noms de ses Saints, vrais fils du Très-Haut, et dieux par une éclatante participation à la nature incréée. Ouvrons le calendrier de l'Eglise. Nous y trouvons inscrits, en effet, les noms d'un saint Mercure, d'un saint Jovin, d'un saint Apollon, etc.! La très noble vierge dont nous allons raconter les vertus héroïques portait le nom d'une déesse fameuse, Diane la chasseresse, que la mythologie nous représente armée d'un arc et d'un carquois, errant à travers les forêts où ses flèches, lancées d'une main toujours sûre, atteignent maintes proies délicates. S. Luc, dans les Actes des Apôtres, nous parle de la grande Diane d'Ephèse, objet des folles acclamations de toute l'Asie idolâtre : *Magna Diana Ephesiorum!* Mais, écrit le P. Souëges, l'Ordre de Saint-Dominique se fait gloire de posséder la chasseresse mystique, amie de la solitude sainte, et digne vraiment d'être saluée, bénie, exaltée par tout un peuple de frères et de sœurs : *Magna Diana Dominicanorum!* Son nom suave est inconnu en France, mais à Bologne et aux alentours, plus d'une mère le demande pour sa fille, portée aux fonts baptismaux.

Notre Bienheureuse vit le jour à Bologne vers le commencement du XIII^e^ siècle. Elle appartenait à l'illustre famille des d'Andalo. Son père, tour à tour podestat de Milan, de Plaisance et de Gênes, avait deux fils, Pierre et Brancaléon, qui exercèrent à Gênes et Parme des charges identiques. Un autre Brancaléon, de la même famille, fut sénateur à Rome, dignité convoitée par les têtes couronnées et que les Papes ne dédaignaient pas d'assumer. Restée fille non unique mais uniquement aimée, comme s'exprime Jean de Réchac, Diane était l'objet des plus hautes espérances et le regard de son père se reposait sur elle avec

fierté. Déjà une alliance avec la noble famille des Salinguerra était résolue. Mais on avait compté sans le Vainqueur mystérieux, « mort sur un gibet, il y a dix-huit siècles, et qui attire à lui jeunesse, beauté, amour, qui apparaît aux âmes avec un éclat, un attrait auquel elles ne peuvent résister; qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie (1). »

Douée d'une rare beauté, d'un esprit fin et orné, Diane ajoutait encore aux charmes de sa personne un luxe éblouissant, que justifiaient peut-être à ses yeux les exigences du monde et une position princière. Un jour, pourtant, on vit l'élégante jeune fille paraître avec moins de faste et retrancher certaines parures. Plus d'un joyau demeurait oublié dans son écrin. C'est que, depuis quelques semaines, Bologne, la ville aux dix mille étudiants et aux séductions raffinées, était bouleversée, convertie à la voix d'un seul homme. Maître Réginald, envoyé par le B. Dominique au secours de ses Frères pauvrement installés à Sainte-Marie de Mascarella, avait d'un seul coup attiré l'attention et suscité les ardentes sympathies de tout un peuple. Le nouvel Elie ne reculait pourtant devant aucune vérité à dire et sa parole était un glaive de feu. Il attaquait en particulier le luxe des femmes. Diane s'était reconnue au portrait tracé par l'homme de Dieu, et d'après Malvenda, elle avait été touchée, pénétrée de componction, lorsque Réginald, invectivant contre l'abus de l'or et des pierreries entremêlés aux faux cheveux, alléguait le texte de S. Pierre qui défend cette surcharge contraire à l'esprit d'humilité, et le texte de S. Paul qui propose l'ornement de bon goût pudique et sobre, *cum verecundia et sobrietate ornantes se.* Subjuguée, dès les premiers jours, ainsi que la ville entière, Diane d'Andalo avait cédé au double ascendant de l'éloquence et de la sainteté. « Elle commença, dit la chronique contemporaine, à mépriser les vanités du monde et à rechercher de plus en plus les entretiens spirituels des Frères-Prêcheurs. »

Les enfants de S. Dominique étaient venus s'établir à Bologne, vers Pâques de l'année 1218. En octobre de la même année, ils recevaient la visite de leur bien-aimé Patriarche, qui, les trouvant dépourvus du nécessaire, renouvela pour eux un miracle déjà obtenu à Rome : deux anges apportèrent au réfectoire des pains d'une merveilleuse beauté! En quittant ses fils pour se rendre en Espagne,

(1) Montalembert.

Dominique leur avait annoncé l'arrivée d'un religieux dont ils pourraient attendre le plus puissant secours. Réginald accourait, en effet, le 21 décembre suivant, et commençait aussitôt la série de ses prédications qui mirent tout Bologne en émoi. Séduits par tant d'éloquence, ecclésiastiques, jurisconsultes, maîtres et élèves de l'Université demandaient à entrer dans un Ordre encore inconnu la veille. L'humble installation des Frères-Prêcheurs à Sainte-Marie de Mascarella ne suffisait plus. Par l'entremise du cardinal Ugolin, légat apostolique, Réginald obtient de l'évêque de Bologne l'église plus spacieuse de Saint-Nicolas-des-Vignes, et déjà les religieux se préparent à changer de domicile, lorsqu'une grave difficulté les arrête. Une antique famille jouit par rapport à l'église de Saint-Nicolas d'un droit de patronage dont elle n'entend pas se dessaisir.

De plus, elle possède les terrains contigus, faute desquels les Frères perdent tout le bénéfice d'un changement de lieu, si on se refuse à en faire la cession, fût-ce au prix d'une indemnité équivalente. Cette famille illustre et redoutable est celle des d'Andalo. Mais voilà que toute résistance disparaît presque subitement. Diane, mise au courant des obstacles, a bien vite fait de les aplanir. A sa prière, les arrangements repoussés d'abord avec dédain sont avantageusement conclus. Heureuse du succès de sa démarche, la fervente convertie voit avec une satisfaction indicible s'élever non loin de sa demeure les murs d'un couvent, où elle viendra orienter ses pensées hésitantes et donner à ses aspirations encore vagues un but déterminé.

II. — Vers la fin d'août 1219, le Bienheureux Père Dominique, au retour de son voyage d'Espagne et de France, repassait à Bologne et admirait les changements prodigieux accomplis en quelques mois. A la place de la pauvre installation de Sainte-Marie de Mascarella, il retrouvait à Saint-Nicolas-des-Vignes une communauté nombreuse et prospère. Admirant l'habileté de Réginald pour l'extension de l'Ordre, il se décida à le transférer à Paris, persuadé qu'il ferait dans cette capitale où il était connu, des fruits encore plus merveilleux. Avant de partir pour la France, Réginald ne pouvait manquer de recommander l'insigne bienfaitrice des Frères-Prêcheurs au fondateur de l'Ordre naissant. Diane vit Dominique, écouta ses entretiens et, raconte l'historiographe contemporaine, « elle se prit à l'aimer de tout son cœur, à traiter avec lui du salut de son âme. » Sans doute, elle avait entendu parler du Bienheureux Patriarche, et le miracle

opéré l'année précédente à Sainte-Marie de Mascarella avait fait assez de bruit pour arriver jusqu'à son oreille. Elle savait quel Père la Providence lui envoyait pour remplacer le guide sur le point de disparaître. De son côté, le saint fondateur, doucement ému, reconnut une de ses filles prédestinées dans cette jeune vierge, si richement ornée de tous les dons de la nature et de la grâce. Ses sueurs et ses fatigues avaient été longtemps stériles, longtemps il avait semé dans les larmes. Maintenant, il recueillait dans l'allégresse, et, ravi de la merveilleuse fécondité de son apostolat, il bénissait Dieu qui lui suscitait de toute part des enfants et des disciples.

Depuis son entier renoncement au monde, Diane, bien que libre de toute attache terrestre, était sans lumière sur son avenir. Mais à peine son âme fut-elle en contact avec l'âme de Dominique, que la plus immuable des résolutions remplaça l'incertitude et les tâtonnements. « Au bout de peu de jours, dit la chronique, elle se remit entre les mains du B. Père, et au pied de l'autel de Saint-Nicolas elle fit sa profession, en présence de maître Réginald, de Fr. Guala de Brescia, de Fr. Rodolphe et de plusieurs nobles dames. »

Ces sortes d'engagements, émis en dehors du cloître, n'étaient pas insolites. Ils contenaient le vœu d'entrer un jour en Religion, vœu spécifié. La Bienheureuse Diane promettait, non pas d'entrer dans une Religion quelconque, mais de s'attacher à cette branche de l'Ordre, dont le saint Patriarche lui avait expliqué la destination et montré l'avenir, branche qui fleurissait à Prouille, qui prospérait à Madrid, et qui bientôt allait s'implanter à Rome. « Diane, comme parle le récit du temps, avait promis au B. Dominique de construire une maison qui porterait le nom de l'Ordre et qui en dépendrait. » Cependant, l'engagement pris au pied de l'autel de Saint-Nicolas-des-Vignes avait un effet immédiat, et, en cela, il participait davantage à la nature de la profession religieuse. Soumise dès lors aux lois de l'obéissance, la future fondatrice avait fait remise totale de sa volonté entre les mains de Dominique et de ceux qui le représenteraient.

Les anges seuls et quelques personnes élues connurent la résolution de Diane. Aux yeux du monde, rien ne fut changé. Si, par l'esprit, elle appartenait désormais à la famille dominicaine, par le corps, elle habitait le palais de son père; si sa chair délicate était tourmentée par un rude cilice, les vêtements de soie et de pourpre, qu'elle avait dû garder, dérobaient à tous les yeux le secret de ses macérations. La vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ était toute sa

vie. Le matin, elle ne sortait jamais de sa chambre avant neuf heures; elle passait tout ce temps dans le silence, l'oraison et la retraite; puis, elle consacrait le reste du jour aux bonnes œuvres et aux lectures pieuses, aux relations nécessaires de la famille et du monde. Elle profita, pour l'avantage de son Ordre, de cette situation partagée. Beaucoup de nobles dames et d'illustres matrones, à l'imitation et sur les instances discrètes de la fille des d'Andalo, mirent leur confiance dans les Frères-Prêcheurs; chevaliers et principaux personnages vinrent traiter avec eux du salut de leur âme, et il y eut une sorte d'émulation à qui assisterait les nouveaux religieux.

Deux années se passent de la sorte, années longues au gré de Diane, car la généreuse vierge n'aspire qu'au moment où elle pourra dire au monde un éternel adieu. Dans cet intervalle, le bruit se répand que Dominique, réalisant la réforme des religieuses romaines, si vivement désirée par Honorius III et son prédécesseur, avait fondé à Saint-Sixte (1220), un monastère de Sœurs Dominicaines sur le modèle de Notre-Dame de Prouille. A cette nouvelle, Diane tressaille de joie, dans l'espérance que sa patrie verra bientôt s'elever un monastère semblable, et qu'à Bologne, comme à Prouille (1206), comme à Madrid (1219), comme à Rome, les Sœurs Prêcheresses vivifieront l'apostolat des Frères-Prêcheurs par leurs prières et leurs immolations. Aussi, quand Dominique reparaît à Bologne en 1221, Diane lui parle avec plus d'ardeur que jamais de ses desseins. Témoin de ses rapides progrès, le B. Patriarche comprend que l'heure de Dieu approche. Il s'en ouvre avec son vieil ami, le cardinal Ugolin, légat du Pape en Lombardie. Celui-ci approuve hautement l'esprit et la vocation de Diane. Ravi de tout ce qu'il entend dire d'elle, il désire la connaître personnellement, et vient maintes fois dans la maison de son père, lui apporter des encouragements et des espérances.

Fort de ce concours du Légat apostolique et bien qu'ayant déjà sur les bras la fondation de ses religieux à Saint-Nicolas-des-Vignes, Dominique se décide à agir. Il réunit ses Frères en Chapitre pour leur faire part de ses projets et leur demander conseil. « Père, lui fut-il répondu, nous ferons tout ce qui vous semblera bon. — Eh bien! reprit-il, avant de vous donner une réponse définitive, je veux encore consulter le Seigneur. » Le lendemain matin, après avoir passé la nuit en prière selon sa coutume, il leur dit : « Mes Frères, il nous faut bâtir à tout prix un monastère de Sœurs, lors même que nous devrions interrompre la construction de notre propre couvent. » Et comme il allait

quitter Bologne pour quelques semaines, il en donne commission à quatre Pères des plus graves, Frère Paul de Hongrie, Frère Guala, depuis évêque de Brescia, Frère Ventura de Vérone et Frère Rodolphe de Faënza.

Toutefois, les vœux de Diane ne devaient être exaucés qu'après avoir subi de longs retards et triomphé de grands obstacles.

Ses parents s'opposèrent à sa vocation de la manière la plus absolue, et, d'autre part, l'évêque refusa d'agréer l'emplacement choisi pour le couvent projeté. Au moment où elle avait cru toucher au port, Diane se voyait relancée vers la haute mer. Saintement impatiente de réaliser ses désirs et de remplir ses promesses, elle voulut tenter un effort suprême. Le jour de la fête de sainte Marie-Madeleine, elle dit à sa famille qu'elle désirait visiter le monastère de Ronzano, situé sur une des hauteurs voisines de Bologne. Pour mieux donner le change relativement à ses intentions, elle sortit en grande pompe, suivie d'un nombreux cortège de dames et de servantes. Arrivée au monastère, elle entre toute seule dans l'intérieur et demande à revêtir l'habit religieux ; cette cérémonie combinée d'avance ne souffrit aucun retard.

On comprend l'amère surprise et la désolation de toute la brillante suite.

Dès que le bruit de cet emprisonnement volontaire s'est répandu, parents et amis accourent en foule à Ronzano. On crie, on menace, et finalement la noble fugitive est arrachée à ce saint asile, mais avec une telle brutalité qu'une de ses côtes est rompue. Tant qu'elle vécut, la victime de si injustes violences garda les traces de sa blessure. Ramenée dans la maison paternelle, elle resta malade près d'une année.

Cependant, le B. Dominique était de retour à Bologne. Le récit des généreuses tentatives de Diane réjouit son cœur, celui de ses échecs l'affecta vivement. Ne pouvant visiter sa fille spirituelle qu'en présence de témoins, il lui écrivait en secret pour la fortifier. Quel trésor que ces lettres, si une main fidèle nous les eût conservées ! Mais voici qu'un jour le message attendu n'arrive point. Des bruits inquiétants ont circulé, et bientôt éclate la navrante nouvelle : le B. Père est mourant, le B. Père est mort ! Au milieu des larmes de ses enfants et des concerts des anges, le saint Patriarche venait, en effet, de passer aux joies éternelles. Pour l'âme de Diane captive dans la maison de son père selon la chair, perdre son père selon l'esprit c'était le comble de l'épreuve. Sa confiance resta inébranlable. Avant de quitter cet

exil, le B. Dominique avait promis à ses enfants de leur être plus utile au ciel que sur la terre ; il ne pouvait manquer d'assister sa fille de prédilection et de lui envoyer bientôt un autre lui-même, un consolateur accompli.

III. — Au moment où S. Dominique rendait le dernier soupir, le B. Jourdain de Saxe, entré depuis peu dans l'Ordre et déjà appelé par le Chapitre général de 1221 à prendre le gouvernement de la province de Lombardie, se rendait de Paris à Bologne, impatient de voir le B. Père qui avait jeté en son âme les premiers germes de vocation religieuse. Hélas ! il arrivait après le départ du saint fondateur vers la patrie céleste. Lui qui venait recevoir lumière et force dut en fournir à tous et relever bien des courages abattus. En apprenant l'histoire de Diane, il se sentit pénétré pour elle d'une inénarrable tendresse. Cette âme lui apparaissait comme une sœur de la sienne, elle lui était révélée avec tous les caractères de ressemblance qui sont, entre deux âmes prédestinées l'une à l'autre, les premiers nœuds d'une union à jamais indissoluble. Comme elle, il avait eu Dominique et Réginald pour initiateurs à la vie spirituelle, et il apprit de la bouche des Frères avec quelle sollicitude le B. Patriarche avait recommandé de seconder Diane dans ses projets de fondation. De concert donc avec les quatre Pères qui en avaient reçu commission de S. Dominique lui-même et qui avaient échoué dans une première démarche, il se mit à l'œuvre. Après mûr examen, il choisit près du couvent de Saint-Nicolas-des-Vignes, en un lieu appelé Val Saint-Pierre, un vaste terrain sur lequel se trouvait un oratoire dédié à sainte Agnès, vierge et martyre. L'Evêque approuva ce choix, et quand Jourdain dut retourner à Paris pour assister au Chapitre général de 1222, Chapitre où il allait être élu pour succéder à S. Dominique, il donna à Diane la ferme assurance que ses vœux allaient être exaucés.

Celle-ci, dès que ses forces furent rétablies, en profita pour s'enfuir de nouveau à Ronzano, la nuit de la Toussaint. Ses parents, désespérant de la retenir, ne songèrent plus à lui faire violence. Elle séjourna quelques mois dans cet asile, demandant à Dieu chaque jour de hâter l'heure où elle serait enfin la servante et l'épouse de son Fils, sous les humbles livrées des Sœurs Prêcheresses. Mais cette fois, elle attendait en paix, elle n'avait plus rien à craindre. Dominique intercédait pour elle au pied du trône de Marie Immaculée dans les splendeurs de la gloire, et Jourdain de Saxe, son successeur, veillait sur

elle du fond de cet exil. De la colline de Ronzano, elle pouvait contempler, non loin de la maison paternelle et de l'église de Saint-Nicolas, témoin de ses engagements irrévocables, le lieu prédestiné où elle devait finir ses jours.

Jourdain de Saxe revint à Bologne après Pâques de l'année 1223. Il apportait à Diane le même dévouement, fortifié de toute l'autorité dont il était maintenant revêtu en qualité de Maître général. Son premier soin fut d'adoucir les regrets de la famille d'Andalo et de lui persuader que sa plus grande consolation, comme sa meilleure gloire, serait de seconder un dessein visiblement approuvé du Ciel. Il y réussit sans peine ; et le 13 mai, le contrat qui mettait Diane en possession du terrain choisi pour élever le monastère fut signé dans l'église même de Ronzano où elle avait si souvent prié et gémi devant Dieu. A la fin du mois, les bâtiments provisoires étaient prêts. Maître Jourdain s'y rendit pendant l'octave de l'Ascension avec les plus anciens religieux du couvent, afin d'y introduire solennellement Diane et quatre autres dames de Bologne qui avaient voulu suivre son exemple. Le jour où l'Eglise célèbre la fête de S. Pierre et de S. Paul, il y retournait pour les revêtir de l'habit religieux. La joie était au comble. Après quatre années de luttes douloureuses, de déceptions bien amères, la généreuse obstinée goûtait les fruits d'une persévérance héroïque.

Tels furent les commencements des Sœurs Prêcheresses à Bologne ; telles les origines du monastère de Sainte-Agnès, non moins célèbre dans nos annales que ceux de Prouille, de Madrid et de Saint-Sixte.

A l'exemple de Dominique, qui avait fait venir de Prouille à Rome Sœur Blanche et d'autres religieuses pour y implanter l'esprit et les traditions de l'Ordre, Jourdain de Saxe voulut appeler à Sainte-Agnès des Sœurs capables de former de vraies filles de S. Dominique.

C'est ici le lieu de parler des religieuses romaines qui allaient avoir l'honneur d'envoyer à Bologne l'essaim tant désiré.

La fondation du ministère de Saint-Sixte, à Rome, née d'une pensée de réforme, fut conçue par un grand pontife et réalisée par l'irrésistible ascendant d'un saint. « Innocent III, dit une chronique des Sœurs, avait fait construire, avec les ressources de l'Eglise, la maison de Saint-Sixte, dans le but d'y réunir sous une clôture exacte et dans des conditions de régularité, les religieuses isolées ou même vivant en commun qu'on voyait circuler à travers la ville.

« Le pontife étant mort avant d'avoir exécuté son pieux et fervent dessein, Honorius III, son successeur immédiat, accorda, à la prière

du B. Dominique, l'usage pour lui et pour les siens du couvent de Saint-Sixte. Mais le B. Dominique apprenant que le monastère avait été construit pour y mettre des religieuses, conçut des scrupules, et, par délicatesse de conscience, il ne voulut pas que les Frères demeurâssent plus longtemps en ce lieu. En conséquence, il sollicita et obtint du pape Honorius le couvent de Sainte-Sabine afin d'y installer son Ordre. Ne souffrant pas que la maison de Saint-Sixte, érigée en l'honneur de Dieu, fût employée à d'autres usages et détournée du but des fondateurs, il se mit, avec l'autorisation du Pape, à parcourir les monastères qui existaient dans la ville, à prêcher à leurs habitantes les voies de la perfection, et à persuader aux plus généreuses d'entrer dans le monastère récemment construit. De la sorte, il parvint à réunir un grand nombre de volontaires de la stricte clôture, et particulièrement la communauté tout entière de Sainte-Marie au delà du Tibre, et une partie de celle de Sainte-Bibiane. »

La clôture que le réformateur apostolique, avec l'aide des trois cardinaux désignés par le Pape, s'efforçait d'établir, était la clôture rigoureuse, telle qu'elle subsiste aujourd'hui dans les monastères des grands Ordres monastiques. Dominique entendait que la religieuse fût morte au monde, et que le monde pareillement n'eût plus de vie pour elle. En signe de cette totale et mutuelle séparation, il inaugura la clôture solidement protégée par les grilles de fer. Ces grilles étaient inconnues avant lui, mais elles ne tardèrent pas à être l'objet des prescriptions de l'Eglise pour les autres couvents de vie régulière.

Devant ces barrières infranchissables, le monde se révolta et quelques religieuses trouvèrent l'adieu au siècle trop absolu. L'opposition se fit vivement sentir. Au monastère de Saint-Sixte, plus d'une religieuse se repentit de la promesse faite à S. Dominique. L'homme de Dieu en fut intérieurement averti. Il vint un matin voir la communauté, et après avoir célébré la messe et prononcé un sermon, il dit : « Je sais, mes filles, que vous avez regret de votre résolution « et que vous voulez mettre le pied hors de la voie du bien. Que « celles-là donc qui demeurent fidèles fassent de nouveau profession « entre mes mains. » Alors, toutes ensemble, et l'Abbesse à leur tête, renouvelèrent l'acte qui les dépouillait de leur liberté. Le monde était vaincu. Quelque temps après, l'Abbesse avec ses religieuses se rendit à Saint-Sixte pour résigner solennellement son office et céder à Dominique tous ses droits sur le couvent. C'était le mercredi des Cendres 1220. En cette circonstance eut lieu la résurrection du jeune

Napoléon accomplie providentiellement sous les yeux des religieuses. En fallait-il davantage pour augmenter le prestige du saint réformateur et lui livrer toutes les volontés?

Quatre jours après, premier dimanche de carême, les religieuses de Sainte-Marie au delà du Tibre entraient à Saint-Sixte. Parmi elles, on remarquait une jeune patricienne de la famille des Frangipani ou des Malabranca; c'était Sœur Cécile. La première, elle se détache du pieux cortège et dans l'élan de sa ferveur court se prosterner aux pieds de Dominique, debout sur le seuil vénérable que jusqu'à ce jour le temps a respecté. Avant toutes les autres religieuses, la noble jeune fille revêt l'habit des Sœurs Prêcheresses et pour la troisième fois jure fidélité à la nouvelle règle entre les mains du Père de son âme. Elle n'avait que dix-sept ans. C'est elle que nous verrons partir pour Bologne avec Sœur Amée et deux autres religieuses, le jour où la demande du B. Jourdain et de la Bienheureuse Diane sera exaucée. Mais avant ce départ que de difficultés à vaincre !

Formées par S. Dominique à la vie claustrale, les religieuses de Saint-Sixte embaumaient la ville éternelle du parfum de leurs vertus. L'âme d'Honorius III en était particulièrement consolée. Ce monastère était à ses yeux le jardin fermé où le céleste Epoux aimait à promener ses pas, et il bénissait Dominique l'auteur de tant de biens. Aussi, quand arriva la demande du B. Jourdain présentée par Fr. Guala et Fr. Rodolphe, le Pape, jaloux de l'intégrité conventuelle de Saint-Sixte, refusa net. C'était le toucher à la prunelle de l'œil que de lui parler d'un démembrement, si minime qu'il fût, de sa chère communauté. Le B. Jourdain, désespérant de fléchir l'auguste vieillard, s'adressa aux Sœurs de Prouille qui avaient autrefois envoyé à Saint Sixte Sœur Blanche avec sept autres Sœurs. Il écrivait vers la fin de 1224 à la B. Diane : « Nos chères Sœurs de Prouille vont arriver; le Prieur de Montpellier a eu soin de m'en informer; » et quelque temps après : « Quant aux Sœurs de Prouille, il semble inutile pour le moment de vous en envoyer; je vous en donnerai l'explication de vive voix. » L'explication était celle-ci. Le Pape Honorius s'étant laissé vaincre, avait accordé ce qu'il avait d'abord refusé absolument. Un puissant et pieux protecteur était intervenu. C'était le cardinal Ugolin, le légat si respecté, le futur Pape, l'ami de S. Dominique et de S. François, celui du B. Jourdain et on peut dire de Diane d'Andalo qu'il avait eu l'occasion d'apprécier. Honorius III, cédant aux sollicitations pressantes d'un tel intercesseur,

voulut se transporter à Saint-Sixte et annoncer lui-même le changement opéré dans ses résolutions. « En présence du seigneur Ugolin, raconte la chronique, du Fr. Clair, Provincial de Toscane, du Prieur des Sœurs et de celui des Frères, il déclara qu'il lui était extrêmement dur de scinder la communauté; que, toutefois, ne pouvant résister aux instances de personnes si considérables et si méritantes, il voulait que quatre Sœurs fussent cédées au monastère de Sainte-Agnès. En conséquence, il ordonnait, au nom du Saint-Esprit et de l'obéissance, que, considérant la seule gloire de Dieu, on fît choix des Sœurs les plus capables. C'est ainsi, ajoute l'Annaliste, que quatre Sœurs qui avaient reçu l'habit du B. Dominique et fait profession entre ses mains, s'en vinrent au monastère de Bologne. L'une d'elles était Sœur Cécile. »

IV. — L'arrivée des quatre Sœurs de Saint-Sixte mit tout le petit essaim de Bologne en liesse. Les nouvelles venues avaient bu limpides et fraîches les eaux célestes de cette grâce que Dominique répandait dans chacune de ses paroles, elles avaient aspiré son esprit, étaient une tradition vivante des usages établis par lui dans son deuxième Ordre, le premier par la fondation.

En raison de ces privilèges de la naissance religieuse, Sœur Cécile, malgré son jeune âge, prit bientôt le gouvernement de la petite communauté qui grandissait à vue d'œil, grâce aux nombreuses vocations recrutées par les Frères dans les plus nobles familles des Marches et de la Lombardie. Quant à la fondatrice, elle se confondit avec empressement parmi les simples religieuses. Mais la juste reconnaissance de ses filles protesta contre son humilité. Diane continua à être honorée et aimée comme une mère. C'est à elle que le B. Jourdain s'adresse pour diriger les Sœurs dans les voies de la spiritualité, pour les soutenir contre les épreuves des premières années. Rien de suave, de pieux, de paternel, comme cette correspondanee entre Diane, épouse du Christ, et le successeur de S. Dominique, si bien appelé le François de Sales du XIII^e^ siècle.

« Je vous en prie dans le Seigneur, écrit le B. Jourdain à sa fille spirituelle, peu de jours après la première séparation, je vous en prie, que votre cœur ne se trouble et ne s'effraie plus. Désormais, je serai votre père, vous serez ma fille et l'épouse de Jésus-Christ, et je prierai Dieu qu'il daigne vous prendre en sa sainte garde. » Diane était pour le Bienheureux « une sœur chérie dans le Christ, née d'un

commun père spirituel, une fille bien-aimée que ce même Père lui avait laissée en mourant. » Depuis le jour où ces deux âmes s'étaient rencontrées, leur amitié était allée grandissant.

Cette ineffable et sainte affection s'étendait sur toutes les Sœurs de Sainte-Agnès. « Ce sont vos filles, redisait souvent à Diane le B. Jourdain, mais ce sont aussi les miennes; je les chéris tendrement dans le Seigneur. » Leur présence à Bologne lui avait rendu cette ville chère entre toutes. Il leur écrivit un jour: « Parmi toutes les villes de la Lombardie, de la Toscane, de la France, de la Provence et presque de l'Allemagne elle-même (le B. Jourdain appartenait à ce pays), Bologne est le plus cher, le plus doux trésor de mon cœur. »

Dans ces lettres souvent écrites ou dictées à la hâte entre deux voyages, on trouve des conseils de direction pleins de sagesse, des pages du plus haut mysticisme, qui révèlent à la fois le théologien et le saint profondément versé dans la connaissance et la méditation de la Sainte Écriture, le maître et le praticien consommé dans l'économie des rapports avec Dieu, dans la vie d'union avec Jésus-Christ.

Chose étonnante, écrit le P. Bayonne, un Saint du XIII^e^ siècle parle avant tout de charité et d'amour, il se plaît à répéter le mot de S. Paul: *La piété est d'une utilité universelle; la mortification de la chair n'est que d'une utilité médiocre.* « Ma fille, écrivait-il à Diane, soyez « prudente dans vos austérités, imposez le frein de la discrétion à « tous vos actes, et tandis qu'en courant après l'odeur des *parfums* « *de votre Epoux*, vous désirez lui offrir la myrrhe ou la mortification « de la chair, réservez une place à l'or, à l'exemple de ces trois « heureux Mages qui apportèrent à Jésus-Christ de l'or, de l'encens « et de la myrrhe. Il ne faut pas tellement remplir votre vase de « myrrhe qu'il n'y ait plus de place pour l'or de la discrétion et de « la sagesse... Celui qui marche s'avance avec prudence, sans lenteur, « ni précipitation. Je vous le confesse, je crains que plusieurs d'entre « vous ne se rendent coupables de ce dernier excès, et ne se livrent « sans mesure, ni discrétion aux larmes, aux veilles, aux jeûnes et à « toutes ces austérités qui ne conviennent point à des corps aussi « délicats que les vôtres. Vous êtes plus faibles que vous ne pensez ; et « telle d'entre vous est déjà épuisée qui se croit encore robuste... »

Mais ce qui se révèle et s'affirme excellemment dans les lettres du B. Jourdain, c'est son zèle pour le salut des âmes, cet esprit apostolique qu'il avait hérité de S. Dominique, et auquel l'avaient préparé

son éducation et ses études, sa science et sa piété, son amabilité et son génie, sa tendresse et son éloquence. Or, le Bienheureux, dans l'exercice de son apostolat, se faisait toujours seconder par les Sœurs Prêcheresses de Sainte-Agnès et ne manquait pas d'attribuer à leurs prières la plupart de ses succès. Au moment de partir pour Padoue, après les avoir revêtues de l'habit de l'Ordre, il écrit à Diane :

« Recommandez à vos Sœurs de prier instamment Jésus-Christ de mettre sur nos lèvres une parole capable de produire des fruits de salut en son honneur. » A peine arrivé dans cette ville, il lui écrit encore: « ... Je recommande à toutes mes Sœurs, mes filles bien-aimées, de prier beaucoup le Seigneur pour les clercs de l'Université, afin que Dieu daigne les ébranler et attirer à lui ceux qu'il sait nous mieux convenir pour sa plus grande gloire et celle de l'Eglise. Ils sont d'une froideur extrême, et nous devons nous procurer ailleurs le feu qu'ils n'ont pas... » Enfin, le succès vient couronner ses efforts et leurs prières; il se hâte d'en faire part en ces termes: « Réjouissez-vous et adressez mille actions de grâces au Père de tout bien. Le Seigneur, dans sa miséricorde, a visité cette ville et répandu sur elle des bénédictions plus abondantes que nous n'aurions pu l'espérer. Découragé en voyant que j'avais longtemps prêché à peu près en vain aux étudiants de l'Université, je songeais à partir, quand tout à coup Dieu a daigné secouer les cœurs d'un grand nombre, et seconder par l'effusion de sa grâce le ministère de ma parole. Dix jeunes gens ont déjà pris l'habit; beaucoup d'autres suivront leur exemple. »

Diane eut la douleur de perdre successivement son frère Brancaléon, une sœur du nom d'Otha, et son vieux père. Tous les trois moururent paisiblement dans les bras de Dieu. Avec quelle délicatesse touchante le B. Jourdain cicatrise ces plaies de la plus cruelle des séparations! On croirait lire le saint évêque de Genève : « Vous devez être attristée, mais prenez courage, votre tristesse se changera en joie. Ici-bas, voyez-vous, nous devons nous attrister un peu mais non outre mesure, selon la parole de S. Jacques. Votre frère a été enlevé de peur que le mal ne pervertît son intelligence, et que son cœur ne fût séduit par les charmes trompeurs du monde. »

Il renouvelle quelque temps après les invitations à la sainte allégresse dans la prochaine rencontre au sein de Dieu... « Pour vous, Diane, ma très chère fille, ne vous attristez pas outre mesure de la mort de votre frère et d'Otha, votre sœur chérie, qui fut toujours pour vous une amie charmante et fidèle, et que j'aurais été heureux

de revoir, si votre Jésus l'avait voulu. Consolez-vous avec votre Epoux, le Fils unique de Dieu ; nous verrons nos amis en sa présence, et nous nous réjouirons en lui et devant lui, comme des moissonneurs au jour de la récolte... O Diane, combien leur sort est préférable au nôtre ! Ils sont dans la gloire et nous sommes dans la peine... »

A l'occasion de la mort du vieux seigneur d'Andalo, le B. Jourdain, pour calmer une douleur plus profonde dans le cœur de Diane, va chercher dans les immolations du sacrifice religieux les motifs d'une résignation plus absolue... « Les survivants doivent mourir à leur tour, et, en attendant ils pleurent et s'attristent sur le trépas des amis qui les ont précédés dans la tombe. Ceux-ci, au contraire, n'ont point à prendre le deuil de ceux qui meurent après eux. Pour vous, très chère, vous avez précédé votre père dans la mort, car vous êtes morte depuis longtemps et votre vie est cachée avec le Christ dans la gloire... Il ne vous convient donc pas de vous attrister sur lui ; si non, vous devez reconnaître que vous n'êtes pas morte entièrement au monde. Je ne vous dis pas cela, parce que la mort de votre père me laisse indifférent ; loin de là, j'y suis fort sensible, surtout à cause de vous... » Toutes les circonstances principales de la vie de Diane se reflètent ainsi dans les lettres du B. Jourdain.

Un jour, le Père si attentif et prévenant rassure sa fille en proie à de bien justes alarmes. Il est question de décharger les religieux de l'Ordre du gouvernement de leurs Sœurs, de laisser les monastères déjà fort peuplés à la responsabilité des prélats ordinaires. A cette nouvelle, Diane avec toutes ses Sœurs proteste et, par l'intermédiaire de Fr. Guala, de connivence d'ailleurs avec le B. Jourdain, fait parvenir ses réclamations au Pontife de Rome, ce même Honorius qui a tant recommandé de pourvoir avec sollicitude à tous les intérêts de la postérité spirituelle du grand Patriarche Dominique. Accédant à de si légitimes désirs, le Pape s'empresse de renouveler ses ordres. Il accomplit cet acte d'autorité avec une sévérité apparente, de manière à couvrir le B. Jourdain dans son dévouement à la cause des Sœurs. Il feint de s'en prendre à lui, comme si, négligeant les devoirs de sa charge, il abandonnait à elles-mêmes les Vierges du Seigneur, *quasi pro derelictis habens*. Le Maître général, qui comprend tout ce que ce procédé offre de protecteur, n'a d'autre pensée que d'écrire à la B. Diane pour la féliciter avec ses filles, « dont la joie, dit-il, est la mienne. » Lorsque de nouveaux symptômes font craindre que les partisans de l'abandon systématique des Sœurs à d'autres soutiens

vont l'emporter, Diane se hâte de faire part de ses inquiétudes au B. Jourdain, lequel aussitôt la rassure : « Vous n'avez rien à craindre à ce sujet; celui qui s'est permis de vous alarmer n'a pas agi discrètement, il a voulu vous effrayer mais sans raison. Du reste, soyez, en tout, remplie de joie et de confiance... Si vous sentez qu'il vous manque quelque chose à cause de mon absence, dédommagez-vous auprès d'un meilleur ami, de votre Epoux Jésus-Christ, qui peut vous faire jouir de sa présence en esprit et en vérité bien plus souvent que Fr. Jourdain, et vous entretenir d'une manière plus suave et plus salutaire. Il semble quelquefois cacher son visage et s'éloigner. Cela même est une faveur; gardez-vous bien d'y voir un châtiment... » C'est ainsi que le Bienheureux consolait et réconfortait la chère fondatrice de Sainte-Agnès, et par elle toute la communauté confiée à ses soins. Les efforts de la fille de S. Dominique, pour rester sous le gouvernement unique des Frères Prêcheurs, obtiendront encore de Grégoire IX de nouvelles lettres qui ne laisseront planer aucun doute sur la situation.

V. — En 1233, le Chapitre général, qui se tenait tous les deux ans à Bologne, revêtit cette année un éclat particulier. Les Frères avaient demandé au Souverain Pontife la permission de transporter les précieux restes de leur Fondateur dans une sépulture plus digne de sa sainteté. On était aux solennités de la Pentecôte. L'archevêque de Ravenne, obéissant aux ordres du Pape, les évêques de Bologne, de Brescia, de Modène, de Tournay, étaient présents. Plus de trois cents religieux étaient accourus de divers pays. Tout le peuple était dans l'attente ; au monastère de Sainte-Agnès, les bienheureuses Diane, Cécile, Aimée, ainsi que leurs Sœurs, partageaient les émotions des religieux livrés à une profonde angoisse. Les fils et les filles de S. Dominique ont peur que le corps de leur bien-aimé Père, longtemps exposé à la pluie et à la chaleur dans une vile sépulture, n'apparaisse rongé de vers et n'exhale une odeur qui diminue l'opinion de sa sainteté.

Le 24 mai, avant l'aurore, l'archevêque de Ravenne et les autres évêques, le Maître général avec les définiteurs du Chapitre, les principaux seigneurs et citoyens, tant de Bologne que des villes voisines, se réunissent à la lueur des flambeaux autour de l'humble pierre qui couvre depuis douze ans les restes de S. Dominique. A peine est-elle soulevée, qu'un parfum inénarrable s'en échappe. Tous ceux qui

étaient présents tombent à genoux en pleurant et en louant le Seigneur. La nouvelle d'un fait si merveilleux s'est promptement répandue; elle réjouit tous les cœurs catholiques, mais elle remplit d'une indicible reconnaissance les Sœurs de Bologne et enivre leurs âmes d'un parfum encore plus doux que celui respiré auprès des saintes dépouilles. Le cœur de Diane, quand elle recueille de la bouche du B. Jourdain, le récit de telles faveurs du Ciel, entre dans les transports d'une filiale jubilation.

L'année suivante eut lieu la canonisation du saint Patriarche. Diane aurait voulu apprendre, la première, cette nouvelle au B. Jourdain, qui lui répond : « Vous m'avez annoncé, très chère, dans votre lettre, une « bonne et délicieuse nouvelle, une nouvelle digne de tout accueil, la « canonisation de notre B. Père. Vous vous en réjouissez dans le « Seigneur, je m'en réjouis avec vous, et j'en rends grâces à Dieu... « Comme nous étions déjà avertis, nous avons fait cette solennité « avec grande joie, heureux de remercier Jésus-Christ, toujours admi- « rable dans ses Saints et glorieux dans ses œuvres... Je suis sur le « point de partir pour la Lombardie et j'espère, avec la grâce de Dieu, « vous voir prochainement. J'ai appris que vous étiez blessée au « pied, je prends part à votre douleur et vous exhorte à être désor- « mais plus prudente et pour votre pied et pour tout votre corps. « Saluez mes Sœurs. Je leur souhaite de lire sans se lasser, confor- « mément à l'exhortation de notre Père S. Augustin, les préceptes « du Seigneur, de les suivre et de les mettre en pratique; de corriger « en elles, avec le secours de la grâce, tout ce qu'elles trouveront de « défectueux, de conserver ce qui est bon, de maintenir ce qui est « sain, de fortifier ce qui est débile; enfin, de garder toujours ce qui « plaît au Fils de Dieu, votre Epoux béni dans les siècles. » Diane avait toujours mis en pratique ces principes de spiritualité, toujours elle avait corrigé et perfectionné, et son âme, comme un fruit mûr, tendait à se détacher de son corps mortel. L'heure approchait où l'amour plus fort que la mort allait briser les liens qui la retenaient sur terre. « O Diane, lui écrivait alors son père et son ami, ô Diane, « combien nous sommes à plaindre! Nous ne pouvons pas nous aimer « sans souffrir; vous souffrez, en effet, vous vous attristez de ce qu'il « ne nous est point donné de nous voir sans cesse, et moi je m'attriste « et je souffre de ce que je jouis si rarement de votre présence. Oh! « qui nous conduira dans cette ville forte, dans la cité du Dieu des « vertus fondée par le Très-Haut lui-même, où nous n'aurons plus à

« languir, ni à soupirer loin de lui et loin l'un de l'autre? Ici-bas nos « cœurs déchirés, broyés chaque jour, et la conscience de nos propres « infirmités nous font pousser souvent ce grand cri : *Qui nous déli-* « *vrera enfin de ce corps de mort !...* »

Ces vœux prophétiques allaient être exaucés. Dieu prit pitié de ces deux âmes, il ne voulut pas plonger les tristesses de la séparation et de l'exil. Diane mourut le 10 juin 1236 et Jourdain de Saxe le 13 février de l'année suivante.

« Après avoir vécu treize années dans le monastère de Sainte-Agnès, dit la Chronique déjà citée, Sœur Diane mourut dans le Seigneur. Les religieux du couvent de Bologne assistèrent à ses funérailles et déposèrent ses restes vénérables avec les honneurs qu'ils méritaient, dans un coffre de bois près de l'autel de sainte Agnès. Nous ne dirons rien, afin de ne pas trop prolonger ce récit, de la tristesse que sa mort repandit dans la ville, ni des larmes qu'elle fit verser aux Frères et aux Sœurs.

« Cette femme bénie était remarquable par sa haute sagesse et sa sainte éloquence. Sa rare beauté et ses vertus la rendaient aimable et gracieuse aux yeux de tous. Elle était si appliquée au service divin, à la prière et à l'oraison, que souvent à sa seule vue les Sœurs se prenaient à fondre en larmes. Elle avait pour l'Ordre et les Frères une affection et un dévouement à toute épreuve. Dans son humilité profonde, elle aimait à porter les vêtements les plus vils, et par dessus tout elle avait à cœur de pratiquer et de faire pratiquer les saintes rigueurs de la Règle. Tels étaient, avec bien d'autres encore, les dons et les mérites dont fut ornée cette Sœur vraiment digne de Dieu, qui, après avoir fondé ce monastère, l'embellit encore par ses paroles et ses exemples, par ses conseils et ses vertus. »

Ainsi parle une admiratrice contemporaine.

Les Religieuses de Sainte-Agnès regardèrent désormais la défunte comme leur patronne et leur protectrice ; son tombeau resta en vénération. Dix-sept ans après, elles transportèrent son corps dans l'église de leur nouveau monastère, compris cette fois dans l'enceinte même de la cité, et le déposèrent près du maître-autel dédié à sainte Agnès. On grava l'inscription suivante : « *Ici repose la B. Diane d'Andalo qui fit les vœux de Religion entre les mains du B. Dominique, fonda le monastère de Sainte-Agnès, et après y avoir vécu pendant treize années, passa au Seigneur l'an 1236.* »

VI. — Que révéler maintenant des Sœurs Cécile et Amée, compagnes d'une vie si sainte, si cachée en Dieu, et émules de la B. Diane dans la gloire? Les chroniques contemporaines sont complètement muettes au sujet de la B. Amée. Quelques annalistes de l'Ordre ont voulu la confondre avec une Sœur du même nom, également fille de saint Dominique, convertie par lui à Rome, au milieu de circonstances extraordinaires ; mais l'identification n'est pas possible, car il est prouvé que cette Sœur Amée s'en allait en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, lorsque déjà les quatre Sœurs venues de Saint-Sixte résidaient à Bologne. Le tombeau seul et la voix des traditions les plus vénérables parlent en faveur de la sainteté de notre Bienheureuse qui partagea, après sa mort, les honneurs rendus à la B^se^ Diane.

La B^se^ Cécile nous est connue par le témoignage de ses propres récits recueillis avec fidélité et gardés avec soin. Elle vécut jusqu'aux dernières années du treizième siècle, témoin souvent interrogé de tout un passé plein de douces merveilles.

Nous l'avons vue, âgée seulement de vingt-trois ans, prendre en main la direction du monastère de Sainte-Agnès. Après quelques années passées en charge, elle sut redevenir simple religieuse et s'effacer. Toutefois, il n'est pas douteux que la confiance de ses Sœurs n'ait fréquemment investi de la supériorité la B^se^ Cécile, habituée à marcher à leur tête sur la voie tracée par S. Dominique. Avec quelle grâce céleste cette mère, formée jadis à si haute école, donnait ses avis, formulait ses conseils, adressait ses exhortations, écho des avis, des conseils, des exhortations du B. Patriarche ! On ne se lassait pas de l'entendre ; mais ses exemples entraînaient encore plus que ses allocutions si pratiques. Quelle exactitude ponctuelle ! Quel amour du silence ! Quel esprit de mortification ! Quel constant oubli d'elle-même ! Dans les lettres du B. Jourdain, écrites durant son premier Priorat, il est plus d'une fois question de tempérament à apporter aux œuvres de pénitence. La ferveur, en ces premiers temps, tendait à dépasser certaines bornes. Comment des âmes généreuses qui avaient perpétuellement devant leurs yeux les étonnantes veilles, les austérités continuelles de S. Dominique rappelées par les paroles et les exemples de leur vénérable Prieure, auraient-elles pu écouter jamais le cri de la nature?

Parvenue à une vieillesse avancée, la Bienheureuse était comme un vase de prix où les anciens souvenirs se conservaient avec toute leur

fraîcheur et dans toute leur pureté. Sous sa dictée, une religieuse se mit à écrire la relation, délicieuse de candeur et de simplicité, qui contient les choses qu'elle avait vues de ses yeux ou apprises des premiers compagnons de S. Dominique. Que de traits charmants dans lesquels revit la plus suave des figures d'apôtre ! S. Dominique est montré consacrant les journées à gagner des âmes. « Le soir, il venait près des Sœurs et leur faisait, en présence des Frères qui l'accompagnaient, un discours ou une conférence sur les devoirs de l'Ordre, car elles n'eurent point d'autre maître qui les instruisît. » Ce fut en une de ces occasions qu'il multiplia une coupe de vin, de manière a étancher la soif des Frères au nombre de vingt-cinq, et « quand ils eurent bu, tant qu'il leur plut, sans que la coupe fut diminuée : Je veux, dit Dominique, que mes filles boivent aussi. Et appelant la Sœur Nubia, il lui dit : Allez au tour, prenez la coupe et donnez à boire à toutes les Sœurs. La Prieure but la première, ensuite toutes les Sœurs tant qu'elles voulurent, et le B. Père leur répétait souvent : Buvez à votre aise, mes filles. Elles étaient au nombre de cent quatre, et burent toutes et tant qu'il leur plut, et néanmoins la coupe demeura pleine comme si l'on n'eût fait que d'y verser du vin. »

Les traits et la physionomie du saint Patriarche étaient demeurés fixés dans le cœur de la B^se^ Cécile, avec toute leur empreinte surnaturelle. Quelle peinture de S. Dominique plus simple et plus gracieuse que la suivante : « Sa stature était médiocre, sa taille maigre, « son visage beau et un peu coloré par le sang, ses cheveux et sa « barbe d'un blond assez vif, ses yeux beaux. Il lui sortait du front « et d'entre les cils une certaine lumière radieuse qui attirait le res- « pect et l'amour. Il était toujours joyeux et agréable, excepté quand « il était mû à compassion par quelque affliction du prochain. Il avait « les mains longues et belles, une grande voix noble et sonore. Il ne « fut jamais chauve, et il avait sa couronne religieuse tout entière « semée de rares cheveux blancs. »

La relation de notre Bienheureuse se termine ainsi : « La Sœur Cécile a rapporté tout ce qui vient d'être dit du B. Dominique, et elle affirme que tout est si vrai, qu'elle est prête, s'il est nécessaire, à l'assurer par serment. Mais cette précaution est inutile ; car elle est d'une si grande sainteté et religion, que l'on croit sans peine à ses discours, et c'est pourquoi la Sœur Angélique, du couvent de Sainte-Agnès, a écrit ce qu'elle lui avait entendu dire, afin que cela serve à

la gloire de N.-S. Jésus-Christ, de notre B. P. Dominique, et à la consolation des Frères. Vous qui lisez, pardonnez au style, car elle ignore la grammaire. » — « Cette relation, écrit le P. Lacordaire, forme avec les légendes du B. Jourdain de Saxe, de Constantin Médicis et du B. Humbert, les quatre principaux monuments primitifs de la vie de S. Dominique. » En 1280, la Bienheureuse coopérait encore, par ses communications orales, à la Vie nouvelle qu'entreprenait Thierry d'Apolda.

Destinée touchante et vraiment privilégiée de Sœur Cécile ! Grâce à une vieillesse bénie, elle voit se dérouler sous ses yeux tout l'âge d'or du nouvel Ordre des Frères Prêcheurs. L'heureuse fille de S. Dominique, après avoir recueilli des lèvres de ce premier et incomparable Père les enseignements de la perfection, jouit des conseils de son successeur immédiat, le B. Jourdain ; elle voit arriver tour à tour à Bologne et frapper à la porte du monastère de Sainte-Agnès des maîtres et des guides tels qu'un S. Raymond, un B. Humbert, un Jean de Verceil..., des apôtres tels qu'un Jean de Vicence, un S. Pierre martyr, un B. Ambroise de Sienne ; des docteurs tels qu'un B. Albert-le-Grand, un S. Thomas d'Aquin ; les uns amenés par les devoirs de leur charge, les autres attirés par le parfum du tombeau de S. Dominique. Un jour, tout le couvent de Sainte-Agnès acclame avec reconnaissance le nom de Hugues de Saint-Cher, le puissant cardinal, le frère dévoué qui vient d'obtenir la réintégration des Sœurs de Bologne dans leurs droits aux assistances des Religieux. Sœur Cécile applaudit au triomphe définitif des autres monastères, se réclamant eux aussi de la direction de l'Ordre. Après bien des oppositions, les vœux de la B^se^ Diane et les siens sont pleinement exaucés : les fils de S. Dominique prêteront un constant appui à leurs Sœurs, malgré les travaux absorbants d'un ministère toujours plus étendu.

La Bienheureuse touchait à la fin de sa carrière. Elle ne se doutait pas qu'elle comptait au nombre de ces astres qui brillaient alors au firmament de l'Ordre. Mais les paroles de la Sœur Angélique, citées plus haut, prouvent en quelle vénération était auprès de ses Sœurs celle qui apparaissait aux yeux de toutes revêtue « d'une si grande sainteté et religion. » Comme un fruit mûr se détache de la branche, ainsi son âme se détacha doucement de son corps (4 août 1290), et des signes surnaturels attestèrent aussitôt cette fin bienheureuse. Ses restes furent déposés près des ossements de la B^se^ Diane, et devinrent avec ceux de la vertueuse Sœur Amée, l'objet d'une égale véné-

ration, tandis que sa mémoire et son nom restaient pieusement liés pour jamais à la mémoire et au nom de S. Dominique.

VII. — Nous avons vu les Sœurs de Bologne, au moment d'aller habiter leur nouveau couvent (1253) bâti non plus hors des murs, mais dans l'enceinte de la ville, transporter les reliques de la B^se^ Diane et les placer avec honneur à côté de l'autel de sainte Agnès, leur patronne. Ce tombeau, élevé au-dessus du sol, devint, dans la suite, celui des Sœurs Cécile et Amée.

En 1510, à l'occasion de l'agrandissement et de la restauration de la chapelle, il fut nécessaire de toucher à la sépulture vénérable. Les ossements de celles qu'on nommait les trois Saintes furent trouvés mélangés. Désireuses de reconnaître au moins le chef de Diane, leur fondatrice, les Religieuses se mirent en prières et demandèrent au Ciel un signe révélateur. Tout à coup une des trois têtes se mit à distiller de grosses gouttes d'une liqueur blanche et à répandre l'odeur la plus suave. A cette vue, les Sœurs, émues jusqu'aux larmes, recueillent l'insigne relique et la déposent dans un tabernacle artistement ciselé qu'elles placent au-dessus de l'autel. Les autres ossements sont enveloppés de linges très blancs et enfermés de nouveau avec soin.

En 1584, d'urgentes réparations exigèrent encore le déplacement du tombeau. Cette fois, la translation se fit avec le concours de plusieurs Religieux de l'Ordre invités à la cérémonie. Un parfum délicieux s'exhala de ses ossements sacrés et une autre merveille vint bientôt réjouir les cœurs. Une Sœur employée à ce transfert des précieux restes, eut soin de recueillir pour elle quantité de cendres, de petits ossements et de linges ayant servi à envelopper les reliques. Elle porta le tout en cachette dans sa cellule pour satisfaire sa dévotion personnelle. Laissons-là nous raconter elle-même ce qui lui arriva : « .... La nuit était venue, nuit obscure où la pluie tombait avec force, je me dirigeais vers ma cellule une lampe à la main. Arrivée sur le seuil, quelle n'est pas ma stupéfaction de voir le coffret où j'avais caché mes reliques inondé d'une clarté blanche comme le reflet argentin de la lune. Effrayée, je n'osais ni entrer, ni m'en aller. Enfin, reprenant courage, je fais le signe de la croix, me jette à genoux et dis : *Si c'est du bon Dieu, je rends grâces à celui qui me fait une telle faveur à moi pécheresse ; si c'est diabolique, je n'y ajoute pas foi et mets en Dieu ma confiance.* En achevant ces mots, je me sens

rassurée et toute remplie d'une indicible joie... » L'événement eut bien vite fait le tour de la communauté, et le miraculeux coffret, placé sous un autel, devint l'objet d'une particulière vénération. C'est de là que furent extraites les reliques envoyées, en 1654, aux Sœurs de Saint-Sixte de Rome, qui réclamaient depuis longtemps, comme chose due, des restes de leurs anciennes Sœurs. Ajoutons à ces prodiges ceux d'un grand nombre de guérisons miraculeuses obtenues de siècle en siècle par l'intercession de la B^se^ Diane, plus spécialement invoquée.

L'orage révolutionnaire qui accumulait en France ruines sur ruines s'abattit en 1793 sur l'Italie, et Bologne vit ses sanctuaires profanés. On eut le temps de sauver le chef de la B^se^ Diane, que le marquis Fibbia Fabri recueillit avec dévotion dans la chapelle de son palais. La Providence veilla également sur les autres reliques de nos Bienheureuses. Une partie fut confiée à l'église de Ronzano, où Diane avait tant combattu et prié; une autre resta entre des mains fidèles.

En 1823, deux anciennes Religieuses de Bologne, pleurant encore la ruine de leur église qui venait d'être complètement démolie, se présentaient à Rome au couvent de Saint-Sixte. Elles apportaient les têtes des Bienheureuses Cécile et Amée et beaucoup d'ossements des trois Saintes. Ce fut grande fête dans la communauté, à la vue d'un pareil trésor, car les reliques envoyées deux siècles auparavant avaient été perdues durant la tourmente qui avait sévi à Rome, aussi furieusement que dans la haute Italie.

A l'heure présente, les Religieuses de Saint-Sixte, amplement privilégiées, n'ont plus de droits à faire valoir contre Bologne, où est resté tout seul le chef de la B^se^ Diane, gracieusement remis par la comtesse Pallavicini aux Religieux de Saint-Dominique. Dans la basilique et près de l'insigne tombeau du grand Patriarche, repose actuellement sous le toit doré d'un superbe tabernacle la tête de celle qui fut ici-bas sa fille de prédilection.

LE MÊME JOUR

1281 — A Aversa, au royaume de Naples, le B. P. AMBROISE BOTRONIUS, intime ami de S. Thomas. C'était un homme tout apostolique, terrible dans ses invectives et ses menaces, tendre et compatissant pour les malheureux. D'une obéissance remarquable, au moindre mot de son Supérieur, il partait pour un autre couvent, ne prenant que sa chape et son bâton. Plusieurs miracles opérés pendant sa vie et après sa mort lui ont valu le titre de Bienheureux. — (Valle, p. 54.)

1560 — Mémoire du V. P. THOMAS DE SAINT-JEAN, profès du couvent de Salamanque. Il revenait en Espagne, après plusieurs années passées au Mexique, quand le navire qui le ramenait tomba au pouvoir de corsaires Luthériens. Le V. Père eut la tête tranchée. — (Remezal.)

1590 — A Manille, le V. P. MARC DE SAINT-ANTONIN, missionnaire aux Philippines. Nous ne saurions redire les pénibles labeurs de son apostolat. Les Indiens qu'il évangélisait se montraient extrêmement rebelles à sa voix. Néanmoins le V. Père, sans se laisser abattre par le découragement, redoublait de zèle et obtint enfin du ciel des signes éclatants en sa faveur. Un jour il apprend qu'une petite fille, aveugle-née, allait être mise à mort par ses parents. Le Père accourt, offre huit réaux pour le rachat de l'enfant et la baptise. Au moment même, cette petite fille ouvrit les yeux et fut instantanément délivrée de sa cécité. Les infidèles reconnurent à ce prodige la vertu du baptême et ne firent plus difficulté de se laisser instruire. Le saint religieux décéda à Manille, l'an 1590. — *(Hist. Philp.)*

1523 — A Séville, le P. DIÉGO DEZA, archevêque de Tolède. La ville de Toro, en Castille, lui donna le jour. Ses parents, riches, nobles et chrétiens, procurèrent à cet enfant prédestiné une éducation à la fois brillante et solide. Aussi les progrès du jeune Diégo dans la vertu et les Lettres furent très rapides, et dans un âge encore tendre, il put recevoir l'habit de Saint-Dominique au couvent même de Toro. Ses études théologiques achevées, il occupa, comme Régent, la principale chaire de l'Université de Salamanque.

C'est pendant ces années d'enseignement qu'il composa son grand ouvrage sur le Livre des Sentences, pour la défense des doctrines de notre Docteur angélique; mais il ne le fit paraître que plus tard, en 1517, lors de la fondation du collège de Saint-Thomas, à Séville.

Vers l'an 1486, leurs Majestés catholiques le choisirent pour précepteur de leur fils et le nommèrent à l'évêché de Zamora. Il gouverna près de six ans cette église et fut ensuite transféré sur les sièges de Salamanque, de Jaen, de Palencia, de Séville et finalement de Tolède. Le V. Prélat eut l'honneur de soutenir à la cour l'entreprise de Christophe Colomb. Nous nous contenterons de rapporter ce que dit à ce sujet Barthélemy de Las Casas dans son *Histoire des Indes*. « Je me souviens, écrit l'illustre évêque, d'avoir « vu une lettre de la main même de Christophe Colomb, dans laquelle « ce grand homme rappelait au roi que, si leurs Majestés catholiques étaient « maîtresses des Indes Occidentales (Amérique), elles étaient redevables de « cette riche possession au P. Diégo Deza. Plusieurs années avant d'avoir vu « cette lettre, j'avais déjà entendu dire par des personnes dignes de foi, que « le P. Diégo Deza, devenu archevêque de Séville, se plaisait à raconter avec « une certaine fierté que son plus grand titre de gloire était d'avoir pu « décider les rois catholiques à accepter et à patronner l'entreprise de « Christophe Colomb. »

A mesure que les qualités de notre Prélat jetaient un éclat plus vif, les honneurs avec leurs lourds fardeaux s'imposaient à lui. Il devint tour à tour confesseur de leurs Majestés, exécuteur testamentaire de la reine Isabelle, et Inquisiteur général d'Espagne. Dans cetre dernière charge il fut le successeur de Thomas de Torquemada, et prédécesseur immédiat du grand Ximénès.

A Séville, il fonda le fameux Collège de Saint-Thomas dont il confia la direction aux Frères-Prêcheurs d'Andalousie. Il prenait un si grand intérêt aux études théologiques, qu'il faisait venir chaque jour les étudiants à son palais pour y tenir leurs conférences, ne pouvant se rendre lui-même auprès d'eux à cause de ses infirmités.

Diégo Deza touchait à sa quatre-vingtième année, quand Charles-Quint le nomma à l'archevêché de Tolède, siège primatial d'Espagne. Mais notre Prélat, accablé d'ans et de maladies, songeait bien plus assurément au suprême passage de l'éternité. Il chargea donc son cousin, Jean de Tabera, de prier l'Empereur de le laisser mourir en paix dans son Eglise de Séville. Celui-ci ne s'empressa guère de le servir dans cette affaire, et les Bulles ne tardèrent pas à arriver et à rendre inutile toute démarche ultérieure.

La mort fut plus prompte que son obéissance et l'arrêta en route, le 9 juin 1523. — (Lopez, Echard.)

1648 — A Colmar, le V. P. GEORGES FEURET, prédicateur plein de talent et de zèle. Il était Prieur du couvent de Colmar à l'époque où les suédois, maîtres de cette ville, contraignirent les habitants à embrasser l'hérésie de Luther. La plupart cédèrent à la violence. Notre digne religieux déploya en cette occasion tout ce qu'il avait de courage, de vertu et de science. Il prêchait deux fois les dimanches et fêtes, et réfutait avec force les nouvelles erreurs. — *(Ex. rel. fideli.)*

.... — A Zamora, au couvent de Sainte-Marie, la V. M. ISABELLE DE L'ÉVANGÉLISTE, religieuse d'une étrange austérité et d'une grande dévotion à la Passion. Le chœur, les chapelles de l'église, les coins les plus retirés du monastère portaient les traces de ses flagellations. Ayant ainsi lavé sa robe dans le sang de l'Agneau, elle alla jouir au ciel de l'éternelle gloire. — (Lopez.)

.... — A Séville, au monastère de Notre-Dame de Grâces, la V. Mère MARIE DE SAINT-AUGUSTIN, d'une vertu peu commune et d'une profonde humilité. Dans le temps même où elle occupait les premières charges de la communauté, elle savait descendre aux emplois les plus bas. Afin de faciliter à son âme la pratique de l'oraison continuelle, la sainte femme portait sur elle un crucifix qu'elle pressait constamment sur son cœur. Une nuit de Noël, Notre-Seigneur la favorisa d'une douce apparition : elle vit pendant l'Office deux anges qui excitaient les Sœurs à célébrer joyeusement la solennité. — (Lopez, 4e part. l, 1.)

1635 — A Estavayer en Suisse, la vertueuse SŒUR MADELEINE DE SIBOR, converse. Elevée par une famille hérétique, elle fut comme une rose au milieu des épines. Le P. Thomas Coutet, prêchant le Rosaire dans ces contrées, eut occasion de s'entretenir avec la pieuse fille qu'il fit entrer au monastère des Dominicains d'Estavayer. Ses parents, furieux de voir cette enfant de seize ans embrasser contre leur gré l'état religieux, l'arrachèrent de vive force à sa douce solitude, et employèrent menaces et mauvais traitements pour la faire apostasier. Tous leurs efforts se brisèrent contre cette âme généreuse.

Ayant ainsi reconquis sa liberté, notre jeune héroïne revint frapper à la porte du monastère et revêtit l'habit de Sœur converse. Dès lors, elle courut plutôt qu'elle ne marchât dans les sentiers de la perfection. Dieu lui communiquait de grandes lumières dans son oraison; et les connaissances infuses de cette humble fille qui savait à peine lire, jetaient ses compagnes dans l'admiration.

L'Eucharistie était l'objet de ses plus ardents désirs; la croix, l'attrait de sa dévotion; la vie cachée en Jésus-Christ, son véritable trésor. Sœur Madeleine mourut avant la fin de son noviciat et s'en alla contempler dans le ciel les vérités qu'elle avait crues d'une foi si ferme sur la terre. — (Mém. d'Estavayer.)

X JUIN

Le B. JEAN DOMINICI

Archevêque de Raguse, cardinal de Saint-Sixte et Légat apostolique (*).

(1420)

L'ANNÉE même où sainte Catherine de Sienne s'en allait au ciel une autre gloire de la famille dominicaine se révélait en Italie (1380). C'était le B. Jean Dominici. Il fut illustre devant les hommes, plus illustre encore devant Dieu qui l'avait prédestiné à être un des puissants soutiens de l'Eglise alors déchirée par un schisme déplorable. Il naquit à Florence vers l'an 1350. Son père, Dominico de Banchino, et sa mère connue seulement sous le nom de Paola, étaient d'honnêtes artisans, fort peu favorisés du côté de la fortune mais foncièrement chrétiens. S'ils ne purent procurer à leur fils l'avantage d'une éducation cultivée, ils lui assurèrent du moins un bien meilleur, celui d'une formation chrétienne et virile. Il était nécessaire qu'il en fût ainsi. Destiné par Dieu à ranimer la vigueur de la règle austère de S. Dominique dans les couvents de l'Ordre, il était bon que, dès son enfance, ce futur réformateur s'accoutumât aux privations et se pliât à une vie sobre et laborieuse.

Jean prit de bonne heure un métier en rapport avec la pauvreté de sa condition, tout en ménageant avec soin son vif attrait pour la piété.

(*) Saint Antonin, p. 3. *Histor.*, tit. XXIII, c. 11; Bollandistes; Brocchi, *Vite de' Santi e Beati Fiorentini*, t. III; Marchese, Touron.

Les dimanches et jours de fêtes, il assistait avec une assiduité bientôt remarquée, aux exercices des confréries établies pour les jeunes gens de son âge, et si son travail de semaine lui laissait quelque loisir, il reprenait avidement ses dévotes pratiques.

En ville comme à la maison, ses précoces qualités ne passèrent point inaperçues: la voix publique prédisait qu'avant peu ce jeune homme entrerait en Religion. Ses parents surtout, mieux placés pour l'apprécier, avaient plus que les autres le pressentiment d'une séparation prochaine: l'admirable conduite de leur fils, sa piété solide, sa réserve leur faisaient comprendre que le temps n'était pas éloigné où Dieu leur en demanderait le sacrifice.

Entre toutes les églises fréquentées par ce jeune ouvrier, l'une d'elles surtout avait ses préférences: l'église conventuelle de Santa-Maria-Novella, desservie par les Frères-Prêcheurs. Un attrait irrésistible semblait l'y attirer. Il s'y trouvait dès la première heure, y revenait dans la journée et ne la quittait que le soir après l'Office de vêpres. La chose était si connue à la maison paternelle, que si une personne venait le réclamer pendant son absence, sa mère répondait invariablement: « Où voulez-vous donc que soit notre fils, si ce n'est « chez les Prêcheurs: il y passe des heures entières comme s'il nous « avait tout à fait oubliés? En effet nul mieux que Jean Dominici ne pratiqua à la lettre ce conseil évangélique: « Travaillez, non pas en vue de la nourriture qui périt, mais de celle qui demeure pour la vie éternelle. » Voilà pourquoi il ne manquait aucune prédication, sans se soucier des sarcasmes du monde empressé à l'accuser d'oisiveté ou d'ingratitude envers les auteurs de ses jours, qu'il n'avait même pas le cœur, disait-on, de soulager. Sa conduite, loin de provenir d'une négligence coupable, était le fruit d'un attrait intérieur poussant cette âme candide à la recherche des biens éternels. Non certes qu'il se refusât au travail; ses parents le trouvaient au contraire très actif, mais il éprouvait une telle répugnance à sacrifier son inclination vers la piété à des œuvres pour lesquelles il ne se sentait en réalité aucune aptitude, que son père et sa mère avaient fini par lui laisser la plus grande liberté et regardaient leur fils comme si déjà il leur eut été enlevé.

Jean Dominici atteignait ses dix-sept ans. Il crut le moment venu d'entrer dans la famille religieuse qui possédait tout son cœur. Malheureusement sa formation littéraire était à peine ébauchée et se bornait aux premiers rudiments de la grammaire. Néanmoins, pressé

par le désir de se donner à Dieu, il se présenta à Santa-Maria-Novella pour demander l'habit de S. Dominique. Ce qui était à prévoir arriva. On lui répondit par un refus, soit à cause de son manque complet d'instruction et d'une difficulté de prononciation qu'il gardait depuis son enfance, soit aussi par crainte que son admission ne devînt un embarras pour ses parents que l'on savait très gênés.

Le postulant ne se rebuta point d'une décision si contraire à ses vœux. Il attendit avec confiance l'heure marquée par la Providence : et regardant ce verdict comme une épreuve dont il pouvait tirer parti, il reprit avec un nouvel élan ses pratiques de dévotion, puis recommença à solliciter sa réception.

Cette insistance, jointe à la candeur avec laquelle il s'efforçait de résoudre les objections des Pères, toucha profondément l'un des plus anciens qui prit résolument sa défense, en prédisant que ce jeune homme cachait des qualités qui le rendraient un jour l'appui de son Ordre, l'ornement de sa patrie et l'illustre défenseur de l'Eglise. Cette répartie soudaine dissipa les doutes ; l'admission fut décidée et l'avenir devait justifier pleinement la prédiction.

En changeant d'état, le novice sembla changer de nature. Cet enfant du peuple, aux allures embarassées et sans grâce, apparut réellement comme un homme nouveau. Peu à peu il prit sur l'esprit de tous un tel ascendant, ou plutôt sa vertu leur donna une si haute idée de son mérite, qu'après avoir commencé à l'aimer comme un sujet de grande espérance, on finit par le respecter comme un maître dans la pratique des observances régulières. Bientôt préposé à la garde du noviciat, Jean Dominici se montra ami du silence, de la retraite, de l'oraison, affable envers ses frères, attentif à leurs besoins et toujours disposé à leur rendre les petits services en son pouvoir. Avare de son temps, il en accordait le moins possible au sommeil. Personne ne fut plus obéissant que lui, ni plus humble dans ses manières et dans ses vêtements. A dater de sa profession, Frère Jean ne porta plus de linge sur la chair, s'interdit l'usage de la viande sauf le cas de maladie sérieuse, n'usa que bien rarement de vin ; en un mot, fidèle à sa Règle, il la pratiqua à la lettre, surtout dans les jeûnes et les cérémonies, et ajouta même à tout ce qu'elle prescrit. A la longue, loin de chercher quelque adoucissement à un genre de vie si austère, il en vint à ne plus prendre qu'un seul repas par jour dont le pain et l'eau faisaient souvent tous les frais. Un sac lui servait de lit, et son habit, d'étoffe commune, n'avait d'autre ornement que

celui de la propreté exquise, car le Bienheureux se plut toujours au linge bien net.

Doué d'un esprit droit et judicieux, d'une mémoire si prodigieuse qu'il n'oubliait plus ce qu'il avait une fois appris, Jean Dominici se livra avec succès à l'étude de la théologie et des saintes lettres. S'il donna la préférence aux ouvrages des Pères, il n'eut garde de négliger les auteurs profanes ; et, chose digne de remarque, dans l'acquisition de son vaste savoir, il ne fut secondé que par la grâce. A l'exemple de S. Augustin, tout ce qu'il avait lu, il l'avait compris par lui-même, et dans un âge peu avancé il possédait un trésor d'érudition acquis sans le secours d'un maître. S. Antonin avance ce fait sur le témoignage du serviteur de Dieu, et cite ses ouvrages comme la meilleure preuve de sa science. Nous en trouvons une autre de son humilité dans son refus constant de prendre les grades. Quelques instances que lui fîssent à ce sujet ses supérieurs, il s'excusa toujours avec tant de modestie qu'on n'osa pas employer le précepte pour lui faire accepter cette marque d'honneur. Dès les premières années qu'il passa dans le cloître et avant de s'adonner aux fonctions apostoliques, notre pieux novice aimait à se reposer de l'oraison et de l'étude par le travail des mains. Il laissait alors sa plume pour prendre le pinceau, et l'on conserve encore pieusement au couvent de Fiesole les livres choraux qu'il enlumina. Nous verrons bientôt l'impulsion qu'il sut donner à cette branche de l'art.

Ce fut sans doute au début de son ministère que notre Bienheureux obtint, par l'intercession de sainte Catherine de Sienne, la délivrance subite de son embarras de langue. Aucun obstacle ne s'opposait plus à ce qu'il se mit à annoncer les vérités du salut.

Les Florentins furent les premiers à recevoir sa parole ardente et pathétique. Pendant plusieurs carêmes il leur expliqua, le matin, l'Evangile, le Psautier et quelques Livres de l'Ancien Testament ; les Epîtres de S. Paul faisaient ordinairement le sujet de ses discours du soir. Son esprit orné de tant de connaissances utiles, sa prodigieuse mémoire et surtout cet art de bien dire qu'il possédait au suprême degré, placèrent Jean Dominici au rang des plus illustres orateurs de son siècle. Il évitait avec soin le double écueil d'une sévérité outrée, propre à décourager, comme aussi cet excès de bonté intempestive non moins préjudiciable aux âmes. On remarquait que sa parole inclinait davantage à la suavité. « L'homme, disait-il, doué d'une âme généreuse, se laisse plus facilement convaincre par la douceur que

par la rigueur. » Voilà pourquoi son enseignement reflétait un cachet de si grande piété, qui le faisait regarder comme la vivante image du Docteur des nations.

On suivait ses prédications avec un intérêt toujours croissant. Nul n'échappait à ses charmes et ne put lui appliquer ce mot du Sauveur : « Aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie », car Jean Dominici ne fut nulle part mieux écouté qu'à Florence même. Il prêchait avec une facilité qui tenait du prodige : quatre ou cinq fois le jour, il apparaissait en chaire, et ses compatriotes se montraient tout aussi avides de l'entendre à la cinquième fois qu'à la première. Sa robuste constitution y suffisait. Son attitude, à elle seule, était une éloquente prédication. Il se présentait devant son auditoire les mains jointes, le corps droit, et commençait lentement mais très distinctement son sermon. Il y avait dans tout son être une majesté sereine qui imposait, et l'on sentait en lui l'homme comprenant son rôle d'apôtre et de missionnaire.

Selon la remarque de S. Antonin, le Bienheureux ne citait jamais aucun auteur profane suivant le mauvais goût de l'époque. Tout rempli de l'esprit de Dieu et parfaitement versé dans les saintes Ecritures, il allait puiser à ces sources si pures les eaux salutaires de la doctrine qu'il répandait ensuite. Lorsque cet homme apostolique fut envoyé dans les principales villes d'Italie, sa réputation avait déjà prévenu les peuples en sa faveur. A Lucques, à Pise, à Venise et à Rome, il prêcha avec le même succès, livrant sans cesse la guerre aux vices, attaquant les scandales et remettant en honneur les pratiques religieuses trop longtemps délaissées. Ce que S. Vincent Ferrier faisait à la même époque à Gênes, Jean Dominici le renouvelait également dans la Toscane et les provinces romaines. Il jouissait, en effet, d'une si grande renommée que le Thaumaturge, prié par les Florentins d'évangéliser leur cité après sa mission dans la ville de Gênes, s'étonna de cette invitation et répondit que Florence, possédant un orateur aussi célèbre que Jean Dominici, n'avait que faire d'un étranger.

Par goût autant que par vertu, le Bienheureux, laissé à lui-même, n'aspirait qu'à la vie cachée. On le voyait à l'empressement qu'il mettait à regagner le silence de sa cellule après ses retentissantes prédications. Cependant, il ne put se soustraire au fardeau de la supériorité : élu Prieur de plusieurs couvents, il fut même nommé Vicaire provincial de la province romaine par le B. Raymond de Capoue.

A cette époque, Jean Dominici avait tourné ses vues vers la restauration de la vie régulière en Italie, et s'appliquait, dans ses prédications à la jeunesse, à dépeindre sous les plus vives couleurs, la vanité et l'inconstance des biens périssables, la beauté et l'éternelle durée des biens célestes. Sa parole inspirait aux jeunes gens un tel enthousiasme, qu'ils accouraient en grand nombre se retirer dans les cloîtres pour assurer leur salut. Malheureusement, les Ordres religieux étaient en décadence. La terrible peste de 1348 et des années suivantes n'avait épargné ni les monastères ni les particuliers. Les Frères-Prêcheurs qui s'étaient noblement exposés au fléau, tombèrent par milliers. Dans l'espace de quatre mois, Santa-Maria-Novella avait vu mourir soixante-dix-sept de ses Religieux ; d'autres couvents se virent réduits à deux ou trois sujets aux lieux mêmes où, auparavant, on en comptait une centaine. Ceux qui avaient blanchi dans les exercices monastiques furent les premiers enlevés. Leurs successeurs n'ayant plus sous les yeux cette nuée de témoins vénérables, se montrèrent moins soucieux de conserver intact le trésor de leurs Règles que de pourvoir à leur sécurité personnelle. D'autre part, pour remplir leurs rangs éclaircis, les familles religieuses se virent forcées de recevoir toute espèce de sujets ; les nouveaux venus, trop jeunes pour soutenir la rigueur de l'observance, trouvèrent de nombreux motifs de s'en dispenser. Et quand le grand schisme éclata, quand l'Europe, souffrant déjà de l'influence destructive d'une longue peste, fut encore troublée par l'anéantissement de l'unité religieuse, l'état de la société devint si lamentable qu'il est difficile de s'en faire une idée et presque impossible de le décrire.

Toutefois, ce serait une erreur de croire qu'au milieu de pareils affaissements, Dieu ne trouvait pas quelques âmes de bonne volonté, n'attendant qu'un signe pour s'opposer de toutes leurs forces au torrent qui menaçait de tout engloutir. Jean Dominici fut de ce nombre et mérite un rang distingué entre les plus zélés. Il n'avait accepté la supériorité dans les couvents de Florence, de Pise, de Lucques, de Fabriano que dans l'espoir de les réformer. Mais ayant trouvé à Florence et à Pise une forte opposition à ses projets, il s'attacha à réformer celui de Saint-Dominique de Venise dont il confia la direction au P. Aiutamicristo. Ce vénérable Religieux, appuyé de ses conseils, parvint, en peu de temps, à faire accepter la réforme dans le grand couvent de cette ville, placé sous la vocable des SS. Jean et Paul. Le P. Thomas de Sienne reçut la mission de s'occuper du cou-

vent de Città di Castello, en Ombrie. Lui-même se réservait celui de Fabriano et plusieurs autres. Peu après, le Bienheureux ayant été nommé vicaire général des couvents observants des Etats de Venise et de la province romaine (1398), concentra toutes ses forces dans la formation d'un bon noviciat. Il avait jeté les yeux sur le P. Michel Tosi, Religieux de grande espérance qu'il avait converti à Pise, pour en faire un maître des novices ; mais une mort prématurée enleva ce dernier à la fleur de l'âge, sans lui laisser le temps de se rendre à son poste. Le Bienheureux Laurent de Ripafratta, désigné pour le remplacer, partit de suite pour Cortone. Cette ville, située aux confins de la Toscane, sous un ciel délicieux, offrait un séjour incomparable pour les exercices spirituels d'une maison de probation. En ce lieu béni, en effet, comme dans une terre féconde, s'élevèrent les futurs soutiens et les propagateurs de la nouvelle réforme.

Toutes choses ainsi disposées, le zélé supérieur chercha à ramener les monastères de femmes aux observances primitives. Il commença par réunir au couvent du *Corpus Domini* de Venise quelques jeunes personnes de bonne volonté auxquelles il donna l'habit et la règle de son Ordre, sous une clôture sévère et rigoureuse. Sa pieuse mère devait plus tard les rejoindre, et terminer au milieu d'elles sa longue et sainte vie. La régularité de cette maison brilla d'un si vif éclat, qu'en peu de temps on y vit affluer un grand nombre de postulantes appartenant toutes aux plus hautes classes de la société. Malgré ses vastes proportions, dit Echard, ce cloître ne suffisait déjà plus à contenir les filles de sénateurs qui se présentaient. Une seconde fondation, jugée nécessaire, fut établie à Florence même, sous le patronage de S. Pierre-Martyr.

Au moyen des sages précautions qu'il prenait pour maintenir longtemps en vigueur l'étroite observance, Jean Dominici espérait que ces nouvelles communautés exhaleraient comme une odeur de vie qui se répandrait dans toute la Péninsule. Il ne fut point trompé dans son attente. Quelque difficile que soit d'ordinaire une entreprise de ce genre, le Bienheureux en vint à bout en beaucoup moins de temps qu'on aurait pu le présumer, et ce fut principalement à la sainteté de ses exemples qu'on en dut le succès.

Mais dans un Ordre destiné par l'Eglise à répandre dans le monde les lumières de la vérité, l'art aussi bien que la parole pouvait contribuer efficacement à élever les âmes à la contemplation, et devenir un puissant moyen de populariser les croyances et de les graver dans le

le cœur des fidèles. L'art chrétien est une prédication permanente, dont la puissance s'exerce là où toute autre prédication ne saurait se faire entendre. Notre Bienheureux le comprenait ainsi, voilà pourquoi à ses yeux, un Frère-Prêcheur, le pinceau à la main, s'efforçant de rendre sur une toile les mystères de sa foi, n'était nullement infidèle à sa vocation. Les monastères qu'il fonda eurent leurs copistes et leurs calligraphes pour transcrire les livres, et leurs miniaturistes pour en illustrer le texte par d'ingénieuses et charmantes compositions. Et ce fut principalement de son temps, grâce à son impulsion décisive, que la miniature atteignit sa plus haute perfection et produisit en notre Ordre ses plus illustres représentants. Jean Dominici lui-même n'était point un artiste sans mérite, et il insistait avec force dans ses couvents sur une étude qu'il regardait, à bon droit, comme un moyen puissant d'élever les âmes. Bien plus, il en faisait la matière d'une correspondance active avec les Religieuses dominicaines du *Corpus Domini*, leur donnant des conseils sur la manière d'exécuter les miniatures et leur offrant, s'il en était besoin, d'y mettre lui-même la dernière main. Aussi, les maisons de la réforme se distinguèrent-elles entre toutes, non moins par leur zèle pour l'observance, que par les saints personnages et les grands artistes qu'elles donnèrent au monde.

On nous permettra de citer une page délicieuse, écrite par le Bienheureux lui-même, et qui se rapporte à notre sujet. Dans son traité *de l'éducation chrétienne des enfants dans la famille*, voulant montrer comment la peinture sacrée pouvait développer les plus saintes pensées dans de tout jeunes cœurs, Jean Dominici adresse à la personne qui l'avait consulté le conseil suivant :

« Ayez dans votre maison des peintures représentant la sainte « enfance de Jésus ou la Vierge toute jeune encore, avec lesquelles « votre fils au berceau se joue comme avec des compagnons d'âge, « leur prodiguant ses baisers ou ses naïves caresses. J'en dis autant « des sculptures. C'est une charmante chose que la vierge Marie « portant sur son bras le divin Enfant qui tient dans sa main une « pomme ou un petit oiseau. J'aimerais à voir le portrait de Jésus « allaité par sa mère ou dormant sur son sein ; et il me plairait aussi « que Jésus fût représenté à côté de Marie tout souriant d'amour et « lui préparant le fil avec lequel elle va coudre. Montrez à votre « enfant saint Jean-Baptiste couvert de son vêtement grossier ; bien « jeune, il entre au désert, s'amuse avec les oiseaux, suce les feuilles

« où est déposé le miel et dort sur la terre nue. Ayez dans votre « demeure les portraits de Jésus et de son précurseur, tout petits « encore, s'avançant les bras entrelacés comme pour se prêter un « mutuel appui. Que votre enfant trouve sous ses yeux le massacre « des saints Innocents, et que les armes et les guerriers le saisissent « de peur. Quant à vos petites filles, familiarisez-les avec les images « des onze mille vierges discourant avec leurs juges, partant pour « l'exil, ou combattant dans l'arène. Que la vue d'Agnès caressant « son petit agneau, de Cécile couronnée de roses, de Catherine « appuyée sur sa roue, d'Elisabeth toute parée de fleurs, et de ces « autres ravissantes figures de jeunes vierges leur fasse sucer avec le « lait l'amour divin de la virginité, le désir du Christ, la haine du mal, « la fuite des mauvaises compagnies ; qu'elles trouvent là le germe « de cette suave contemplation qui doit se continuer à jamais dans « le ciel. Car vous devez savoir que les images des anges et des « saints sont destinées à fournir une nourriture pieuse aux intelli- « gences encore faibles. »

Voilà comment ce saint homme envisageait les arts et c'est ce qui explique l'activité qu'il déploya pour les mettre en honneur dans les couvents de l'Ordre.

Tout en poursuivant sans relâche le but qu'il voulait atteindre, Jean Dominici continuait ses prédications et composait de doctes ouvrages. Mais le bien ne se fait jamais sans contradiction. Son zèle pour implanter la réforme et la liberté avec laquelle il flagellait les vices, lui suscitèrent dans plusieurs villes une sorte de persécution : on en vint même jusqu'à le menacer d'exil. Pour l'amour de la paix, il quitta Venise et se retira à Florence. Dieu avait ses desseins. Pendant que le Bienheureux, retiré dans sa cellule, confiait au ciel, par d'ardentes prières, le succès de son œuvre, la pensée lui vint de fonder aux portes de sa ville natale une maison où la stricte observance serait gardée et l'esprit de l'Ordre porté à sa plus haute perfection. La radieuse colline de Fiesole fixa son choix.

Le terrain fut donné par Jacques Altovito, évêque de Fiesole, dominicain lui-même. L'église, placée sous le vocable du saint Patriarche, fut solennellement consacrée par le Prélat, assisté de deux autres évêques dominicains, le 4 août 1405. A peine le couvent était-il achevé, que le bruit se répandit partout que ce cloître devait être une retraite de saints et qu'on y verrait fleurir la beauté idéale de la vie monastique. Le jour même de la consécration, Jean Dominici

donna l'habit à quatre jeunes gens, parmi lesquels le futur archevêque de Florence, saint Antonin. Deux ans plus tard, il y recevait comme présent du ciel deux jeunes frères de la province de Mugello : Fra Angelico, destiné à illustrer l'Ordre et l'Eglise entière, et Fra Benedetto, le premier miniaturiste de son temps ; tous furent envoyés au Noviciat de Cortone. Dieu récompensait ainsi, dès ici-bas, les travaux et les souffrances de son digne serviteur. Il avait renouvelé la province de l'une et l'autre Lombardie aussi bien que celle de Rome : tout ce qu'il y avait de régularité dans les maisons religieuses du royaume des deux Siciles, dit S. Antonin, était le fruit et la conséquence de la réforme implantée à Venise. Le Bienheureux pouvait disparaître ; son œuvre était assise : mais avant de couronner ses mérites, le divin Maître allait l'inviter à monter plus haut et le placer sur un autre théâtre.

Revenons un peu sur nos pas. Le schisme opiniâtre qui désolait alors l'Eglise donnait de nouvelles forces aux ennemis du nom chrétien. Les Turcs, après avoir promené le fer et le feu dans tous les pays d'Orient soumis à l'empereur des Grecs, menacèrent la capitale de son empire. Dans cette extrémité, Michel Paléologue eut recours au Pape, lui demandant le secours des princes latins. Boniface IX adressa deux brefs au P. J. Dominici qui, dans ces prédications à Venise, avait recueilli des sommes relativement considérables pour le rachat des chrétiens en esclavage chez les Turcs. Il le chargeait de prêcher la croisade contre cet ennemi redoutable, dans les états Vénitiens et dans quelques autres Provinces. Mais le feu de la division allumé par le schisme arrêta tout succès. Boniface IX n'eut pas la consolation de voir l'orgueil des ennemis du nom chrétien humilié par les armes catholiques, ni le bonheur de laisser en mourant la paix à l'Eglise. Innocent VII, son successeur, n'avança pas davantage les affaires. La mort de ce Pontife, arrivée à Rome le 5 novembre 1406, fit néanmoins concevoir quelques espérances de conciliation.

Notre Bienheureux se trouvait alors à Fiesole. A cette nouvelle, il se rend en toute hâte au palais de la République, et insiste pour que la seigneurie s'interpose auprès des cardinaux, afin que l'élection du nouveau Pontife se fasse de manière à rendre la paix à l'Eglise si troublée par les prétentions de l'anti-pape Pierre de Lune, connu sous le nom de Benoît XIII. Les chefs de la République l'écoutent avec attention. Comme on savait qu'il était difficile de résister aux charmes de son éloquence et que son nom était en vénération dans

toute l'Italie, d'un commun accord les Florentins l'envoient en qualité d'ambassadeur au conclave. Jean Dominici y arrive et expose avec une grande sagesse et une incomparable puissance de raisonnement l'urgence d'en finir avec le schisme. Dans ce but, voici ce qu'il propose : le Pontife élu renoncera de lui-même à son droit et quittera tous les insignes de la Papauté, dès que la chose sera reconnue nécessaire pour le bien universel de la chrétienté.

Les cardinaux se rangent tous à son avis et Grégoire XII est élu dans ces conditions. Lui-même ratifia librement cet acte, et ce fut précisément pour l'affermir dans ce bon sentiment et en presser l'exécution au moment opportun, que le député de Florence consentit à s'attacher à sa personne.

Cette détermination, qui du reste lui était imposée, déplut souverainement à ses compatriotes. Sa nomination à l'archevêché de Raguse qui suivit de près et à laquelle il ne put se soustraire, tout en refusant obstinément à se faire sacrer, lui aliéna bien des esprits. Mais ce fut autre chose encore quand on apprit, l'année suivante (1407), que Jean Dominici était élevé au cardinalat avec le titre de Saint-Sixte. Il accepta cette dignité à son corps défendant « comme le Christ sa couronne d'épines » ainsi il l'écrivait. Cette promotion eut, en effet, des suites aussi fâcheuses pour Grégoire XII que pour notre Bienheureux et exposa pendant longtemps ce dernier à de rudes épreuves et à de grands périls. On lui fit un crime des lenteurs apportées par le Pontife à se démettre de sa charge, lenteurs qu'on attribuait, à tort, aux conseils du Cardinal visiblement honoré de la confiance de ce Pape qui n'eut jamais la volonté sincère de déposer la tiare et ne prit sur ce point conseil de personne. Les Florentins, qui depuis tant d'années regardaient Jean Dominici comme leur oracle, se trouvaient donc extrêmement partagés sur son compte. Tandis que les plus avisés attribuaient à un coup favorable de la Providence son élévation rapide à un poste où il pouvait procurer plus aisément l'union désirée, d'autres le taxaient d'ambition et d'hypocrisie. L'humble Religieux, que les applaudissements des peuples n'avaient pu tenter de vanité, ne se laissa ni abattre ni troubler par les accusations envenimées portées contre lui.

La conduite des anciens cardinaux mit sa constance à d'autres épreuves. Indignés d'une promotion faite, disaient-ils, contre leur sentiment, ils refusèrent de reconnaître notre Bienheureux et les deux autres personnages élevés comme lui à la même dignité. Bien plus,

ils se séparèrent de Grégoire XII et convoquèrent un concile à Pise, où se réunirent les mécontents du parti de Pierre de Lune. On y déposa les deux Papes pour procéder à une troisième élection, celle de Pierre Philargi, qui prit le nom d'Alexandre V. Ce procédé eut pour résultat immédiat de compliquer la situation, car aucun des prétendants ne consentit à se retirer. Pendant que les trois Pontifes s'excommuniaient tour à tour, créaient de nouveaux cardinaux, convoquaient des conciles, Jean Dominici, éloigné du théâtre de la lutte, accomplissait en Germanie une Légation dont Grégoire XII l'avait chargé auprès de l'empereur Sigismond, dans le but précisément de traiter avec ce prince la grave affaire de l'abdication pontificale.

Les hérétiques, qui ne désiraient rien tant que de voir l'Eglise romaine en discorde, mirent tout en œuvre pour faire échouer le Légat. La violence ouverte n'ayant pas réussi, ils trouvèrent moyen d'empoisonner Jean Dominici à Udine, où réellement, comme l'affirment les manuscrits du couvent de Fiesole, sa vie courut un grand danger. Il plut au Seigneur de lui rendre peu à peu ses forces, et dès qu'il fut en état de reprendre sa route, il revint auprès de son bienfaiteur pour lui rendre compte de sa mission. Disons-le à sa louange; persuadé que Grégoire XII était le pape légitime, Jean Dominici fut l'un des rares amis qui lui restèrent fidèles sans cesser de lui conseiller de faire le sacrifice de sa dignité pour la paix de l'Eglise. Il prit même occasion de tous les malheurs dont il le voyait accablé, pour le presser encore plus vivemenr d'abdiquer le pontificat et de se soumettre à la volonté de Dieu qui se manifestait de tant de manières.

« Non, très Saint-Père, lui disait-il, il ne convient ni à votre âge, « ni à votre vertu, de refuser aux vœux des fidèles cet exemple de « modestie et cette consolation que toute l'Eglise attend. Il ne vous « conviendrait point de paraître moins sensible aux maux de toute la « chrétienté qu'à vos intérêts particuliers. » — Grégoire XII est enfin ébranlé, et finit par se rendre aux instances du pieux cardinal. De son côté, l'empereur Sigismond avait promis sa protection et tint parole, en mettant à la disposition du Pape la ville de Constance qui relevait de ses Etats. Restait à obtenir l'assentiment de Pierre de Lune et de Jean XXIII, successeur d'Alexandre V. Nous n'entrerons pas dans le dédale de tous les pourparlers et des obstacles soulevés à dessein par les deux prétendants pour l'avortement du projet. Disons seulement qu'à force de ménagements, l'empereur, soutenu des conseils du cardinal de Raguse qui avait reçu toute autorité pour réunir un concile

général, unique solution capable de remédier à tant de maux, parvint heureusement à les gagner à la cause qu'il poursuivait. Jean XXIII convoqua lui-même le concile où il se rendit en personne, et Pierre de Lune y adhéra en y députant ses cardinaux.

Avant de partir, Jean Dominici eut un dernier entretien avec Grégoire XII retiré à Rimini. « Je me sens trop vieux, lui dit le Saint-« Père, pour penser encore à vouloir retenir ma dignité. Si j'ai long-« temps différé à me rendre à vos raisons, croyez bien que c'était « moins pour mon avantage particulier que pour celui des personnes « qui s'étaient attachées à moi. J'étais persuadé de la justice de ma « cause, et je n'ignorais pas qu'il est permis à chacun de défendre « son droit. Mais puisque vous continuez à penser que Dieu me « demande ce sacrifice, je le fais de bon cœur et je le ferais unique-« ment pour lui plaire, alors même que je n'y serais pas contraint par « la malice des hommes. »

Le vertueux cardinal lui répondit avec autant de respect que d'affection, et après l'avoir consolé en lui montrant le ciel, il reçut sous pli cacheté l'acte d'abdication du Pontife et se mit immédiatement en route, muni de pleins pouvoirs et honoré de la qualité de Légat du Pape dans les Flandres et l'Allemagne. Le Patriarche titulaire de Constantinople et le seigneur Charles Malatesta l'accompagnaient.

Par un coup d'habileté qui allait sauver la situation, le cardinal de Raguse, en arrivant à Constance, ne montra tout d'abord qu'une partie de ses pouvoirs, c'est-à-dire des Lettres de Grégoire XII, promettant, selon le style ordinaire, d'abdiquer le Pontificat si ses concurrents en faisaient autant. Jean XXIII tomba dans le piège, et ne crut pas se hasarder beaucoup en tenant le même langage. A peine eut-il fini de parler que Jean Dominici se leva et le prit au mot en donnant connaissance à l'auguste assemblée des Lettres secrètes dont il était porteur, et par lesquelles Grégoire XII renonçait absolument au Pontificat sans restriction, ni condition. Ce fut un coup de foudre pour l'anti-pape trop avancé pour revenir sur ses pas. Voyant sa cause perdue, il essaya un subterfuge dont personne ne fut dupe et quitta secrètement la ville de Constance.

Le cardinal de Raguse, usant alors des pleins pouvoirs dont il était nanti, convoqua de nouveau le Concile au nom de Grégoire XII Tous. les Pères reconnurent la légitimité de cet acte. Puis, la lecture achevée, il déposa lui-même les insignes du cardinalat, ne croyant pas pouvoir garder plus longtemps une dignité reçue d'un pape qui n'était plus

reconnu comme tel ; et du même pas il s'en alla siéger au milieu des évêques.

A la vue d'une humilité si généreuse, les Pères n'acceptèrent point la démission du Bienheureux. Les cardinaux François de Venise et Santi d'Aquileja vinrent le prendre au nom du Concile et le ramenèrent dans les rangs du Sacré-Collège.

Après quelques séances consacrées à la déposition de Jean XXIII et de Pierre de Lune, le conclave se réunit et élut Oddo Colonna, qui prit le nom de Martin V (11 novembre 1417). La haute idée qu'on avait du mérite de notre Bienheureux porta plusieurs électeurs à lui donner leur suffrage. Si Jean Dominici n'eut pas l'honneur d'arriver au Souverain Pontificat, il a du moins aux yeux de la postérité la gloire d'avoir mis fin à un schisme lamentable qui, depuis près d'un demi-siècle, déchirait l'Église et bouleversait toute l'Europe (1).

La joie fut dès lors générale dans le Concile, dans la ville de Constance et bientôt après dans toute la chrétienté. Notre illustre Cardinal la partagea en son particulier, d'autant plus vivement qu'il avait travaillé avec plus d'ardeur à la fin du schisme. Mais sa joie fut un peu diminuée par les nouvelles qu'il reçut presqu'en même temps de la mort de Grégoire XII. Ce digne vieillard, avec lequel le serviteur de Dieu avait été si étroitement uni, venait de terminer sa longue carrière à Recanati. Le nouveau Pape lui fit faire de magnifiques obsèques ; et le cardinal de Raguse s'acquitta du même devoir selon l'étendue de sa reconnaissance et les sentiments de sa tendre piété.

L'une et l'autre étaient connues depuis longtemps ; et ses autres vertus qui le distinguaient parmi les plus illustres personnages du Concile lui avaient concilié l'affection de cette auguste assemblée. Dès qu'il y parut, on rendit justice à son mérite et à la supériorité de ses talents. Les Princes aussi bien que les Prélats commencèrent à agir avec lui comme avec un homme qui cherchait sincèrement la paix de l'Église, et qui, par son habileté, était capable de l'avancer

(1) Dans son *Histoire de la papauté au quatorzième siècle*, M. l'abbé Christophe est fort injuste pour ce grand homme qu'il accuse de servilisme et de flatterie. Ce fut lui, selon toute apparence, qui triompha de l'obstination de Grégoire, si longtemps comparable à celle de Pierre de Lune, et qui le décida à déposer la tiare. En tout cas, on ne peut lui refuser d'avoir été l'un des principaux réformateurs de la vie religieuse en Italie, et le maître révéré de saint Antonin. Il est honoré comme Bienheureux, et nous ne savons pourquoi M. l'abbé Christophe lui refuse ce titre que l'Église lui a donné. — (Louis Veuillot, *Mélanges*, 2e série, t. VI.).

beaucoup. La manière dont il y travailla donna un nouvel éclat à sa réputation. Après avoir consommé son œuvre, en obtenant l'abdication de Grégoire XII, il se montra digne de la confiance qu'on avait dans ses lumières pour résoudre les grandes questions traitées dans le Concile, questions relatives à l'union de l'Eglise, à l'extirpation des hérésies, particulièrement de celles des Wicléfites et des Hussites. Mais au milieu des troubles et des embarras où il se trouvait engagé depuis si longtemps, ce saint homme ne restait pas moins fidèle à la prière et à ses exercices ordinaires de pénitence, ni moins rigide observateur de sa Règle.

Tant de qualités réunies avaient rendu notre Cardinal très cher à l'empereur Sigismond. Dans les conférences secrètes qui avaient précédé la convocation du Concile, ils avaient concerté ensemble tout le plan que ce Prince suivit exactement et exécuta avec tant de succès pour l'extinction du schisme. Et lorsqu'il fallut travailler à faire recevoir dans les royaumes du Nord les Décrets promulgués, et ramener les disciples de Jean Huss à la doctrine de l'Église, Sigismond souhaita que cette difficile mission fût confiée au cardinal de Raguse. Martin V entra pleinement dans les vues de l'Empereur, et chargea notre Bienheureux de cette importante légation.

Avant de quitter Constance, Jean Dominici, ayant appris la maladie de sa mère, retirée chez les Dominicaines du *Corpus Domini*, à Venise, lui adressa la lettre suivante :

« A Sœur Paola, ma mère. *Venerabilis mater*. N'ayant appris que « depuis fort peu de temps votre maladie, je ne vous ai pas écrit à ce « sujet, comme je l'ai fait quelquefois lorsque quelques-unes de vos « sœurs ou de vos filles étaient malades, *et cum profectu*.

« Aujourd'hui, considérant votre grand âge et la nature de votre « mal, je vous envoie le seul remède qui, selon moi, puisse vous « être utile : vous devez d'abord vous armer de la joyeuse patience « et de l'humilité habituelle ; puis (sans vous engager à quelque « pénitence corporelle, car même en guérissant, vous ne serez point « débarrassée du mal de la vieillesse) vous devez vous recommander « dans un sentiment de dévotion sincère et de foi profonde, avec le « concours de vos chères Sœurs et l'aide de ferventes prières, à la « *bienheureuse* Catherine de Sienne. Cette sainte créature appartenait « à Sienne quant à son corps qu'elle a laissé à Rome, mais son âme « fut et sera toujours du ciel. J'espère que vous serez un jour sa

« compagne dans le paradis, surtout en observant la patience et « l'humilité, ainsi que je vous l'ai dit plus haut.

« Je suis très ému du témoignage de sa vie et de ses miracles, tant « de ceux que j'ai vus et connus par une longue expérience que de « ceux qu'ont racontés des hommes d'une sainte vie sur les merveilles « dont ils ont été témoins en conversant avec cette bienheureuse « vierge, comme le R. P. Raymond de Capoue, général de l'Ordre « des Frères-Prêcheurs. Il a été longtemps son confesseur, et il a « écrit son histoire et rapporté ses nombreux miracles que quelques « personnes disent plus nombreux encore. Le V. Maître Barthélemy « Dominici de Sienne, provincial de la province de Saint-Dominique, « religieux d'une vie pure et sans tache, mort depuis peu, disait « qu'il avait vu des miracles stupéfiants, et il lui semblait que le « Maître de l'Ordre avait omis d'écrire dans la vie de la sainte « plusieurs choses notables. Notre cher frère Thomas Antoine de « Sienne, que vous connaissez plein du zèle de la charité, rend à « cette servante du Christ un témoignage bien connu de Venise, de « votre monastère et d'une foule d'autres lieux, en sorte que je n'ai « rien à ajouter. J'ai vu le Frère Thomas della Fonte, aussi dominicain « de Sienne, véritable miroir de piété, disciple de cette pierre « précieuse. Il ne disait pas moins que les autres sur ce qu'il avait « vu, et dont il citait plusieurs témoins ; mais je n'ai l'intention de « parler ici que de ce que j'ai vu ou entendu moi-même.

« En dehors des Frères-Prêcheurs, je commence par le vénérable « Dom Etienne Maconi, qui a été plusieurs années Général des « Chartreux, et qui a donné sa démission pour se livrer tranquillement « dans son Ordre à la contemplation de Dieu. Je lui ai entendu dire « des choses merveilleuses et assurer que beaucoup n'étaient pas « écrites. Je nommerai ensemble trois pieux séculiers, vivant de la « vie spirituelle et méprisant le monde : Gabriel Piccolomini, noble ; « messire Etienne, notaire de l'hôpital de Sienne, et si je ne me trompe « de nom, Neri de Landoccio, pauvre par amour de Jésus-Christ. « Tous trois ont été disciples de la perle précieuse du Christ, et tous « trois ont été d'accord pour me dire que tout ce qu'avait écrit Frère « Raymond était parfaitement vrai ; mais qu'à leur grand étonnement, « il avait passé sous silence de très admirables choses opérées par le « Seigneur en faveur des mérites de son épouse. Ils m'en ont fait « de longs récits, mais mon intention n'est pas de vous écrire ce qui « m'a été raconté. Je l'ai vue à Santa-Maria-Novella de Florence, et

« je pense que vous-même l'avez vue plusieurs fois lorsqu'elle était « en extase, l'âme séparée du corps, demeurer sans mouvement « pendant un certain temps, comme si elle était morte. Je l'ai « entendue en 1375, à Pise, parler à quelques pécheurs ; ses discours « étaient si profonds, si brûlants et si pleins de puissance, qu'elle « transformait immédiatement ces vases souillés en un pur cristal, « comme fit Jésus-Christ de Marie-Madeleine, ainsi qu'on le chante « dans l'hymne de cette sainte. J'ai surtout été touché de deux faits « dont je suis positivement certain. Le premier est celui d'un de vos « enfants, lequel s'était fait dominicain à l'âge de dix-sept ans. Il « avait la langue si embarrassée, qu'on fit d'abord grande difficulté « de le recevoir, objectant qu'il ne pourrait être d'aucune utilité dans « l'Ordre et serait plutôt un sujet de dérision pour les Frères.

« Il les vainquit pourtant par ses importunités, et s'adonna de toute « son âme à l'étude et à la piété. Se trouvant à Sienne et se sentant « un grand désir de prêcher comme il lui semblait d'après l'avis des « autres qu'il ne manquait pas de savoir, il gémissait de ne pouvoir « à cause de l'embarras de sa langue. Une nuit qu'il se trouvait dans « l'église devant un portrait de la sainte, il la pria avec la plus ardente « dévotion et sous certaines conditions d'obtenir que son généreux « époux lui déliât la langue afin qu'il pût annoncer la parole divine « pour le salut des âmes. Vous savez avec beaucoup d'autres « qu'il a été merveilleusement exaucé. Et quiconque n'a pas les yeux « de l'esprit fermés verra au delà et comprendra ce que nous taisons « actuellement sur ce sujet par discrétion. *Item*, me trouvant à Rome « au temps du Jubilé, je souffrais du pied droit au point de ne pou- « voir presque marcher, puisque je n'allais qu'avec une fatigue extrême « du dortoir au réfectoire où à l'église ; je ne devais pas y demeurer « plus que les quinze jours environ que durait la visite des quatre « églises, c'est-à-dire celle de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Pierre, « de Saint-Paul et de Saint-Jean-de-Latran. Quiconque ne les visitait « pas dans l'espace de quinze jours, ne gagnait pas les indulgences » accordées. Je fis vœu à la sainte de suspendre à son tombeau un « pied de cire, si Dieu m'accordait, par son intercession, de pouvoir « faire les visites avec les autres. A l'instant même, je me sentis telle- « ment soulagé, que je pus ce jour-là faire toutes les stations, et je « continuai pendant la quinzaine en marchant d'un pied libre, ce qui « est un double miracle.

« J'en conclus, ma mère, que vous devez vous recommander à

« Sainte Catherine, et je suis certain que vous en retirerez de grands « avantages, tant pour votre âme que pour votre corps, dans ce « monde et dans l'autre. *Cum istis in utroque valete.* »

Donné à Constance, le 22 février.

Jean Dominici quitta le grand duché de Bade, en même temps que Martin V, qu'il accompagna jusqu'à Genève, et partit ensuite pour la Hongrie et la Bohême, emportant une Bulle fort louangeuse dans laquelle le Saint-Père lui disait: « Votre présence à la vérité Nous serait « très utile et à l'Eglise universelle, aussi n'est-ce qu'à regret que « Nous Nous en privons; mais faisant attention à toutes les grandes « vertus dont le Seigneur vous a si abondamment enrichi, Nous Nous « sommes déterminé, de l'avis de nos Frères, à vous envoyer comme « un ange de paix dans les royaumes du nord, afin que, par l'auto- « rité de Légat Apostolique dont Nous vous revêtons, vous puissiez « travailler avec succès à arracher, à détruire et à dissiper ce que « l'homme ennemi a fait de mal dans ces Provinces, et vous appli- « quer ensuite à planter et à édifier. »

Dès son arrivée, notre Bienheureux comprit que toutes les voies de la persuasion seraient inutiles avec des gens bien résolus de ne rien écouter; et après mûr examen, il écrivit au Pape et à l'empereur qu'il lui paraîssait impossible d'entamer des négociations pacifiques, et qu'à son avis les armes seules parviendraient à réduire les sectaires de Bohême. Il passa alors en Hongrie et s'arrêta à Bude. Sa présence n'y fut pas sans fruit: les grands du royaume et les peuples que la réputation de sa sainteté attiraient dans cette ville furent confirmés par sa parole dans la fidélité à la religion de leurs Pères et dans leur vigoureuse résistance à l'invasion des Turcs toujours menaçante.

Tandis que notre Bienheureux préparait ses plans dans l'attente de jours meilleurs, Dieu allait couronner ses vertus, ses souffrances et ses œuvres. Il y avait peu de temps qu'il était arrivé à Bude lorsqu'il eut le pressentiment de sa fin prochaine. Purifié par les larmes de la pénitence et la réception des sacrements, il s'endormit pieusement dans le Seigneur, le 10 juin 1420, dans la soixante-dizième année de son âge et la douzième depuis qu'il était honoré de la pourpre romaine.

Ainsi mourut ce juste. Aucune gloire ne lui manqua. Il avait rétabli la vie régulière dans les couvents d'Italie et assuré la paix à l'Eglise, en contribuant plus que personne à mettre fin au schisme d'Occident.

Les plus grands saints de son siècle lui avaient prouvé par des signes éclatants leur vénération. Pour qu'il puisse distribuer les trésors de son génie et de son amour de Dieu, Sainte Catherine de Sienne lui délie la langue embarrassée par un défaut naturel; S. Vincent Ferrier refuse d'aller prêcher en Ligurie et en Lombardie, croyant son action inutile devant l'éloquente parole de Jean Dominici; le Bienheureux Raymond de Capoue, général des Frères-Prêcheurs, confie à sa prudence et à son zèle, la réforme d'un grand nombre de couvents et l'en établit vicaire général; enfin la plume reconnaissante de S. Antonin écrit la vie ou plutôt l'éloge splendide de celui à qui il devait ses premières aspirations vers la vie religieuse et son admission dans notre saint Ordre.

Le Souverain Pontife Grégoire XII avait sanctionné ces louanges adressées à Jean Dominici en le faisant prince de l'Eglise et l'appuie de ses conseils. Tant d'honneurs accumulés ne l'éblouirent pas et s'il est une chose admirable dans la vie de ce grand homme, c'est de le voir donner jusqu'à sa mort l'exemple d'un Religieux accompli, fidèle à sa règle et dévoré du zèle de la gloire de Dieu.

Notre Ordre n'ayant point de couvent à Bude, le Bienheureux fut inhumé avec toute la solennité due à son rang dans l'église de Saint-Paul Ermite des Pères Humiliés. Dieu ne tarda pas à manifester la sainteté de son serviteur par de nombreux prodiges opérés sur son tombeau. Le culte qu'on lui rendait ne fit qu'augmenter jusqu'au jour où la ville de Bude tomba au pouvoir des Turcs qui la saccagèrent, démolirent ses églises et renversèrent l'autel élevé depuis longtemps sur les ossements du Bienheureux. Ce fut précisément cette circonstance qui, jointe aux miracles, permit de reprendre le culte que confirma Grégoire XVI, car plus de cent ans avant le décret d'Urbain VIII, Jean Dominici était honoré comme un saint.

Si nos auteurs, en particulier S. Antonin, n'ont pas assez d'éloges pour notre Bienheureux, par contre, les hérétiques ne lui pardonnèrent jamais le livre qu'il écrivit contre eux *(Contra errores Bohemorum)*, et moins encore la part active qu'il prit à Constance pour amener la condamnation de leur coryphée Jean Huss. Le savant cardinal composa beaucoup d'autres ouvrages dont plusieurs ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Outre le grand recueil de ses Lettres, toutes remplies de l'esprit de Dieu dont les manuscrits sont conservés à Saint-Marc et à Fiesole, il écrivit un livre sur la charité pour l'instruction des Religieux; des commentaires sur l'Ecclésiaste, les Can-

tiques, les Psaumes et les Epitres de Saint Paul; des poésies; des sermons; un traité sur l'éducation dont nous avons parlé; un ouvrage intitulé *de Fortuna et Fato*, édité par le chancelier de la République Florentine et divers autres opuscules de circonstance. (1)

Le couvent de Fiesole lui érigea un monument avec cette inscription :

Beatus Joannes Dominicus de Florentia
Archiep. Ragusimus et Presbyter Cardinalis.
Regularis vitæ in Italia Reparator.
Ac cœnobii hujus Fondator.

LE MÊME JOUR

.... En Irlande, le V. P. GUILLAUME LINZE, généreux défenseur et martyr de la foi. Il travaillait activement à la conservation de la doctrine orthodoxe dans sa patrie, lorsque les hérétiques anglais se saisirent de lui et le condamnèrent à être pendu. Notre fervent apôtre du Christ cueillit ainsi la palme du martyre.

Nous trouvons encore dans nos annales un second religieux du même nom, venu d'Irlande auprès du P. Michaëlis, au temps où celui-ci commençait sa réforme. Lorsque le P. Guillaume Linze eut abondamment puisé à sa source l'esprit religieux qui allait se répandre d'une façon si merveilleuse en France, il retourna dans son pays. Rien ne nous empêche de croire à l'identité de ces deux personnages. — (*Domin. à Rosario.*).

1260 — A Montpellier, le V. P. RAYMOND TROPASSENS, natif de cette même ville, où il prit l'habit dans le temps de la fondation du couvent qui allait être l'un des plus célèbres et des plus saints de tout l'Ordre. Le P. Raymond contribua à la gloire de cette maison, tant par son savoir que par sa piété. Deux Chapitres Provinciaux l'eurent pour Définiteur; il fut aussi visiteur d'un certain nombre de couvents et enfin Prieur de celui de Montpellier; la mort, survenue pendant qu'il remplissait cette charge, l'introduisit dans l'éternelle gloire, l'an 1260. — (Bern. Gui.)

(1) Voir Echard, t. 1, p. 768.

12.. — A Bordeaux, le V. P. VIGOUREUX, de vertu plus encore que de nom, brilla par sa ferveur, son zèle, sa patience, son humilité. D'abord religieux de la Couronne (abbaye de ce nom au diocèse d'Angoulême), il passa dans l'Ordre de Saint-Dominique afin de pouvoir satisfaire l'esprit apostolique qui l'animait. Il persévéra quinze ans dans l'application à l'étude, la prédication, la réconciliation des pécheurs au tribunal de la pénitence et surtout dans la pratique de la vertu.

Tombé malade à son couvent de Bordeaux, il fit sa confession générale au P. Provincial qui se trouvait alors dans cette maison. Le lendemain la fièvre diminua et le médecin donna aux Frères quelque espoir de guérison.

Le Provincial rendant ensuite une visite au malade, lui dit tout joyeux : « Ne craignez rien, mon très cher Père; car M. le médecin assure que vous en échapperez. » — C'est ce que je ne crois pas, et que je ne veux pas, » répliqua le malade. Le P. Provincial pria les assistants de se retirer, et conjura le malade de lui déclarer pourquoi il lui parlait de la sorte. Le P. Vigoureux répondit : « Hier, après la confession que je vous avais faite, et lorsque vous m'eûtes quitté, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut, et me dit : Ton Provincial a entendu ta confession et moi je t'absous de tous tes péchés. Ne t'afflige point de ce que tu n'es pas trop bien servi, d'autant que mes anges viendront en peu de temps et te serviront selon ton désir. » Il décèda, en effet, peu de jours après, et les anges vinrent chercher son âme pour l'emporter dans le royaume des cieux, vers 1260. — (*Vit. Fratr.*)

12.. — A Naples, le V. P. SIMON DE LENTINO. Le roi Charles Ier de Sicile, dépouillé de son royaume (ses sujets se donnèrent au roi d'Aragon après le massacre des Français aux fameuses *Vêpres siciliennes*), choisit notre P. Simon pour ambassadeur et l'envoya au spoliateur de ses Etats. Le pieux Religieux fut accueilli honorablement par l'usurpateur qui l'écouta avec bienveillance par égard pour son mérite. « Mais, ajoute le P. Souèges, comme un royaume entier est un trop gros morceau, qu'on ne rend guère lorsqu'on l'a avalé, ce roi ne fit d'autre réponse à notre envoyé, sinon qu'il enverrait ses ambassadeurs au roi Charles. Nous ne savons rien de plus sur ce grand Religieux. — (Valle, *de viris illustr. Prov. Regni*, p. 58.)

1315 — Au monastère de Prouille le V. P. GUILLAUME DES AGNHANTS, profès du couvent de Toulouse. Il fut l'ornement de sa province par sa piété, sa science, son zèle et sa sagesse. Vraie colonne de l'observance religieuse, il la soutint avec fermeté dans les diverses charges qu'il exerça. Il fut cinq ans Prieur du couvent de Bordeaux, puis de celui de Cahors. En 1305, il demanda et obtint l'absolution de sa charge, mais l'année suivante il fut élu par les Pères de Toulouse Prieur de leur maison, et deux ans plus tard le Chapitre Provincial de Rieux le plaçait à la tête de la Province dont il était déjà Vicaire.

Le Chapitre qu'il présida l'année 1309, à Périgueux, publia deux ordonnances d'un grand intérêt, conservées dans les manuscrits de Bernard Gui. La première concerne les études ; voici ce qu'elle statue : « *Cum propter Fratrum incuriam et negligentiam Prælatorum studium, a ministerio ad quod deputati existimus confusibiliter expellamur : volumus et ordinamus et districte injungimus Fratribus universis quod omni die legibili ad scholas veniant, et ibidem omnes audiant lectiones. Qui vero contrarium fecerint sine licentia Præsidentis, quam sine causa rationabili non concedat et urgenti, abstinere una die in pane et aqua indispensabiliter teneatur.... Priores autem seu suppriores, vel eorum Vicarii, si circa observantiam præmissorum negligentes inventi fuerint per Provincialem a suis officiis absolvantur.* »

La seconde s'exprime en ces termes : « *Cum medicinæ artis exercitium imperitis et inexpertis periculosum existat, nec multum Religionis deceat honestatem volumus et districte interdicimus Fratribus universis, quod qui ante Ordinis ingressum non audiverint scientiam Medicinæ et exercitati fuerint in eadem, cuicumque infirmo medicinalia non ministrent, nec aliquam potionem.* »

Ce même Chapitre donna commission au Provincial de se rendre à Saint-Girons pour examiner s'il y avait lieu de fonder un couvent pour satisfaire à la demande du pieux seigneur Arnaud d'Espagne, viconte de Conserans. Le même Chapitre confia une commission semblable aux Pères Gui Helie et Hugues de Monferant pour Saint-Junien, ville voisine de Limoges. Ces deux fondations furent acceptées et résolues l'année suivante, au Chapitre de Pamiers. On assigna le P. Pierre Arnaud à Saint-Girons, comme Prieur, et le P. Guillaume de Pignhere pour Lecteur; au couvent de Saint-Junien, le P. Hugues de Montferant comme Prieur ; et comme Lecteur, le P. Aymery Martin de Gora.

Le P. Guillaume n'avait encore exercé que deux ans sa charge lorsqu'il en fut absous par le Général de l'Ordre. Les électeurs du Chapitre de 1311 le nommèrent Définiteur de leur Province pour le Chapitre Général, et les Pères du couvent de Toulouse le choisirent une seconde fois pour leur Supérieur. Cependant le P. Bérenger de Landorre ayant été mis à la tête de l'Ordre en 1312, notre P. Guillaume des Agnhants le remplaça comme Provincial de Toulouse, charge que lui imposa pour la seconde fois le Chapitre de sa Province, et qu'il remplit deux ans seulement. Dans cet intervalle, notre cardinal Nicolas du Prat, légat en France, nomma le Provincial de Toulouse prédicateur de la croisade, office dont il se déchargea sur le Prieur de Carcassone, Fr. Bernard de Boria, afin de se rendre au Chapitre Général de Londres et dans lequel il fut absous du Provincialat. L'année 1315, il se rendit comme Définiteur au Chapitre de Bologne. A son retour, il tomba malade à Prouille et mourut le 10 juin 1315. — (Bernard Gui.)

1466 — A Gnewillers en Allemagne, le V. P. PIERRE MOR, Religieux animé d'un zèle ardent pour l'observance régulière et surtout pour cette

pauvreté évangélique si aimée et si recommandée par notre B. P. S. Dominique. Nommé Prieur de son couvent, il travailla à le réformer ainsi que le monastère des Sœurs de l'Ordre dans cette même localité.

On plaça sur sa tombe cette inscription, résumé de ses sentiments et de son œuvre :

Hic jaceo ille Petrus qui primis ausibus arctam
Pauperiem institui, tunc Prior ipse loci.
Angelicam portam reparavi, stante magistro,
Cujus erat Titulus Belli bene cognitus auri :
Vos igitur quoscumque Juvat pro paupere Christo
Pauperiem amplecti, nos meminisse juvet.

Ce maître général est le P. Martial Auribelli ; et cette porte angélique dont il est ici question désigne le monastère de nos religieuses réformées par le V. P. Pierre.

16.. — Mémoire des VV. PP. ALPONSE D'ESPINOSA et TURIBE VELEZ, tous deux profès du couvent de Guatemala aux Indes Occidentales. Le premier se fit remarquer par sa dévotion envers la B. Vierge, en l'honneur de laquelle il composa son livre de Notre-Dame de *Candelaria*. Le P. Velez signala sa foi, sa patience et sa piété pendant neuf années de détention qu'il subit à Londres de la part des hérétiques. Après sa délivrance, il déploya un zèle infatigable à la Cour de Madrid pour obtenir la permission de fonder un couvent dans son pays.

On ignore la date de la mort des VV. Pères, on sait seulement que le P. Alphonse fit sa profession en 1564, et le P. Turibe en 1591. — (Remezal, l. IX. c. 16.)

1604 — Au couvent du Rosaire à Lima, le VV. PP. FÉLICIEN DE SYLVA, PIERRE ALVAREZ et PIERRE DE LA CERDA, chéris de Dieu et des hommes pour leurs vertus. Le P. Félicien excella en science et en piété, et jamais il n'accepta que par force les honneurs de la supériorité. Les couvents de Huanuco et du Rosaire de Lima l'eurent pour prieur. S. Turibe, archevêque de cette dernière ville, le choisit pour Examinateur général de tout le diocèse. Il passa les quatorze dernières années de sa vie dans une si grande retraite que jamais il ne sortit du couvent et dans une si extrême pauvreté qu'il avait à peine une chape à son usage. Ce docte religieux composa un savant ouvrage intitulé : *De la nature des démons*. La mort permit à cette âme sainte de s'envoler au ciel l'an 1604. — (Melendez, t. II, p. 72.)

1665 — A Oriola, l'illustre P. ASCASE MARCH. Il gouverna deux fois le couvent de Valence, en qualité de Prieur, puis la Province d'Aragon, comme Vicaire Provincial. Ses mérites l'élevèrent ensuite sur le siège épiscopal d'Oriola, où il mourut six ans plus tard, 1665. — (Fontana.)

.... — Au monastère de Sainte-Agnès, à Saragosse, la V. M. ANNE RAMIREZ, âme de grande oraison et de vie austère ; elle arrosait de son sang les divers endroits où elle se donnait la discipline. Le matin, quand les oiseaux faisaient retentir l'air de leurs chants joyeux, elle éprouvait une sainte jalousie de se voir devancée par eux dans les louanges du Créateur. Lors de sa dernière maladie, sentant sa fin approcher, elle pria ses Sœurs de réciter le *Credo* et rendit sa sainte âme Dieu. — (Diag., l. II, c. 94.)

1559 — Au royal monastère de Poissy la V. M. FRANÇOISE DE VIEUX-PONT, prieure de cette illustre maison. Placée dès l'âge de quatre ans dans ce pieux sanctuaire, elle fit profession dans sa quatorzième année. Autant elle était illustre par sa naissance, autant elle prenait plaisir à remplir les emplois les plus vils. Elle n'avait encore que vingt-sept ans quand les cent cinquante Sœurs vocales de cette communauté l'élurent Prieure. La V. Mère ne vit dans cet honneur qu'une obligation plus stricte d'être pour toutes un parfait modèle de régularité. Elle fut appelée aux joies de l'éternité l'an 1559. Ronsard, « le prince des poètes français », a fait son éloge. — (Mém. de Poissy.)

XI JUIN

Le V. P. LÉONARD DE MARINIS,

Archevêque de Lanciano,

et Nonce de plusieurs Papes en Espagne (*)

(1509-1573)

Cet homme illustre naquit dans l'île de Chio, l'an 1509. Il entra fort jeune dans notre Ordre, et s'y fit remarquer par son savoir et sa piété au point d'être regardé comme un prodige. Les Souverains Pontifes ne tardèrent pas à mettre cette brillante lumière sur le chandelier de l'Eglise.

Le Pape Jules III le nomma évêque titulaire de Laodicée, et le cardinal Hercule de Mantoue, premier président du Concile de Trente, le demanda pour son coadjuteur dans le gouvernement de son Eglise pendant son absence. Le V. Père remplit donc pendant deux ans cette difficile charge, et avec tant de sagesse que l'éclat de son mérite et de sa vertu alla toujours croissant. Le Souverain Pontife l'appela à Rome pour l'envoyer peu après en Espagne comme Nonce auprès de l'empereur Charles-Quint. Marcel II le confirma dans les fonctions qu'il avait remplies jusque-là avec beaucoup de courage et de dévouement pour la défense des immunités ecclésiastiques. Sous le pontificat de Paul IV, le Nonce poussa la fermeté jusqu'à suspendre pendant une année entière l'office de son tribunal, de peur de trahir son devoir en

(*) Touron.

condescendant aux exigences injustes de la Cour d'Espagne. Cette noble conduite fut approuvée par Philippe II lui-même.

Le roi ayant ordonné de rendre au Nonce les revenus qu'on lui avait ôtés, celui-ci refusa de les recevoir avant qu'on eût d'abord donné satisfaction au chef suprême de l'Eglise. Le Seigneur bénit cet acte magnanime et désintéressé; le V. Père eut, en effet, la joie d'amener les deux pouvoirs de Rome et d'Espagne à une réconciliation.

Paul IV rappela auprès de lui ce fidèle et vaillant serviteur afin, sans doute, de l'élever à de plus hautes dignités. Notre Prélat passa par Genève; mais pour entrer dans cette ville, ils durent, lui et ses compagnons de voyage, prendre des habits de marchands.

Dans la maison où il descendit, le P. de Marinis eut la bonne fortune de rencontrer un apostat qu'il confondit par des raisons d'une force et d'une évidence auxquelles son adversaire ne put refuser sinon sa conversion, du moins une admiration sincère.

Calvin, Pierre Viret et Théodore de Bèze, avertis par cet apostat, voulurent rendre visite à ce marchand si éloquent et si docte, et l'invitèrent à dîner. L'étranger accepta l'invitation. Avant de commencer le repas, il bénit, sans respect humain, les mets placés sur la table. A cette vue, nos maîtres réformés se prirent à rire et à se moquer de leur hôte. Celui-ci avec une douce gravité, leur cita les paroles de l'apôtre : « Toute créature de Dieu est bonne; et il ne faut point rejeter ce que nous pouvons prendre avec action de grâces... »

La réponse était sans réplique et l'impiété confondue.

Pendant le repas les discours roulèrent sur différents sujets et ces faux-prophètes purent se convaincre qu'ils avaient affaire, comme le dit l'ancien texte, à « un marchand d'autres denrées que celles du commerce ordinaire. » Ils entamèrent enfin des matières de controverse. Calvin, dont l'esprit s'était affaibli avec l'âge, garda presque complètement le silence. Viret, au contraire, grand parleur, entra en lice pour soutenir ses erreurs touchant l'invocation des Saints. Or, notre V. P. de Marinis le pressa avec tant de vigueur, le poursuivit par des raisons si lumineuses en faveur de la saine doctrine que l'adversaire n'ayant rien à répliquer et ne voulant pas s'avouer vaincu changea de sujet. Son interlocuteur l'y ramena de force et le pria de vider d'abord la question en litige avant de passer à une autre. Le docteur Viret sembla vouloir céder; mais le marquis de Vic, l'un des assistants, ne comprenant rien à la discussion, frappa un grand coup sur la table et sortit avec ses compagnons qu'il délivrait ainsi de tout embarras et d'une confusion certaine.

Le lendemain, de grand matin, le P. de Marinis quittait Genève, dans la crainte d'y être reconnu, et continua sa route vers Rome. Paul IV l'accueillit avec toutes les marques de la plus grande bonté et de la plus parfaite satisfaction. Il destinait ce ministre fidèle à de plus sublimes fonctions, mais la mort l'empêcha de réaliser son dessein.

Le roi d'Espagne, de son côté, n'oubliait point les mérites de notre prélat et les services qu'il lui avait rendus comme Nonce. Il pria donc le Souverain Pontife Pie IV de le nommer à l'évêché de Lanciano. Sa Sainteté s'empressa d'accéder aux désirs de Sa Majesté catholique. Le nouvel évêque ne devait pas rester longtemps dans son diocèse, Pie IV le rappela à Rome pour la revision de l'examen des travaux du Concile de Trente. Cependant le cardinal de Gonzague, [président du Concile, supplia avec beaucoup d'instances le Souverain Pontife de lui envoyer ce savant Prélat; sa prière fut agréée.

L'archevêque de Lanciano jeta, par son savoir, un grand éclat dans cette assemblée, la plus illustre peut-être qui fut jamais par le nombre et la science de ses Docteurs. Il arriva plus d'une fois, dans les conférences publiques et privées, que notre grand théologien, parlant après d'autres Prélats plus anciens que lui, les ramenait à son sentiment par la force de ses raisons.

Les Pères de Trente l'envoyèrent bientôt en ambassade auprès du Pape pour lui demander la prolongation du Concile et la solution de la fameuse controverse sur l'obligation de la résidence pour les évêques. Les uns voulaient la définir de droit divin, d'autres prétendaient que cette décision porterait préjudice aux droits du Saint-Siège. L'envoyé du Concile fut reçu par sa Sainteté avec la plus remarquable bienveillance et obtint tout ce qu'il sollicitait de la part des Pères de Trente. Le Concile fut prolongé, et la question de la résidence des évêques tranchée à la satisfaction des deux partis. On ne définirait rien à ce sujet, mais sans les peines les plus sévères on obligeait les Pasteurs à résider dans leurs diocèses.

L'évêque de Lanciano fut aussi l'un des Pères députés pour la censure des livres, la correction du Missel et du Bréviaire romains, et la composition du fameux *Catéchisme du Concile de Trente* (1), l'un des ouvrages les plus utiles et les plus élégamment écrits que nous ayions. Plus tard, Pie IV envoya notre Prélat comme Nonce en Allemagne,

(1) Ces deux derniers travaux furent entièrement confiés à des théologiens de l'Ordre de Saint-Dominique, c'est-à-dire, à l'évêque de Modène, Gilles Foscharari, à l'évêque de Lanciano, et au célèbre P. Foreiro.

auprès de l'empereur Maximilien. Il expédia promptement, avec beaucoup de sagesse, les affaires dont on l'avait chargé, et de manière à mériter les faveurs du Pape et de l'empereur.

A la mort de Pie IV, le P. de Marinis résigna son Siège épiscopal pour se retirer dans la solitude et se livrer à ses études. Il avait commencé de savants commentaires sur les Saints Livres, et des traités de controverse, lorsque saint Pie V vint l'arracher à sa douce retraite pour lui confier le gouvernement d'une nouvelle Eglise.

Il le nomma évêque d'Albe, en Piémont, avec la charge de Visiteur apostolique pour vingt-trois diocèses du nord de l'Italie. Le siège d'Albe était suffragant de celui de Milan, qu'occupait alors avec tout l'éclat du zèle, de la science et de la sainteté, S. Charles Borromée, intime ami de notre P. Léonard de Marinis. Cette amitié remontait au temps où l'évêque de Lanciano résidait au Vatican. Sa Sainteté Pie IV songeait, à cette époque, à élever au cardinalat notre illustre prélat, mais, l'archevêque de Milan désirant procurer cet honneur à Guillaume Surlet, son maître, pria notre V. Père de céder sa place pour cette fois, ce qu'il accorda de fort bonne grâce.

L'évêque d'Albe allait donc fréquemment visiter son saint ami. Il se trouvait à Milan, au palais épiscopal, tout près de la chapelle, quand S. Charles reçut un coup de feu d'un misérable assassin. Au bruit de la détonation, l'évêque dit à ses gens : « Allez voir si le cardinal n'a pas quelque blessure. » Son domestique se précipite vers la chapelle et y est témoin du miracle par lequel Dieu préserva de la mort son fidèle serviteur. S. Charles vint lui-même trouver son hôte et lui dit : « Je croyais bien ne plus vous voir, mon cher Marinis, pourquoi nous étonner? puisque notre heure dernière est incertaine, il faut nous tenir toujours prêts. » Léonard de Marinis gouverna pendant six ans l'Eglise d'Albe, et fut, ici encore, arraché à son troupeau par Grégoire XIII, qui l'envoya de rechef comme Nonce auprès de Philippe II, roi d'Espagne et de Sébastien, roi de Portugal, afin de les faire entrer dans une nouvelle ligue contre les Turcs. Sa Majesté catholique accueillit parfaitement ce dessein ; mais, le roi de Portugal, qui préparait en ce moment une descente en Afrique contre les Maures, ne voulut point s'engager dans une autre entreprise et se contenta de donner des sommes considérables au Légat pour le soutien de la croisade.

De retour à Rome, le V. Prélat allait recevoir la pourpre, en récompense de ses travaux, quand le Seigneur, jaloux de lui donner une

gloire plus durable, l'appela à lui le 11 juin 1573, dans sa soixante-troisième année. Il reçut la sépulture dans notre église de la Minerve, devant l'autel majeur.

La Vertueuse Sœur MARGUERITE DE GIGNAC, Professe du Monastère de Prouille (*)

(1598)

Cette Marguerite est l'une des plus suaves fleurs qu'ait produites le parterre religieux du Monastère de Prouille. La jeune Marguerite quitta son pays natal, Gignac, dont elle porte le nom, à l'âge de treize ans, pour venir se consacrer au Seigneur dans le Monastère de Notre-Dame de Prouille. Son innocence, sa pudeur, sa sagesse lui gagnèrent bientôt l'affection de toutes les Sœurs. Elle était admirable de paix et de tranquillité d'âme ; rien ne pouvait la troubler. On raillait parfois à dessein ce qu'elle faisait et on la traitait avec mépris pour l'exercer ; Sœur Marguerite ne répondait que par un aimable sourire, et quand l'épreuve était trop vive, elle s'armait de patience par le signe de la Croix.

Ce mystère de la Croix était l'objet principal de sa dévotion. « O bon Jésus, qui avez été crucifié pour moi, crucifiez mon cœur et transpercez-le des clous de votre amour ! » Telle était son oraison jaculatoire habituelle. Notre pieuse Sœur s'efforçait de faire partager sa dévotion ; le mystère de la Passion renferme, en effet, de riches et saints trésors, où toutes les âmes, quels que soient leurs goûts et leurs attraits, trouvent de quoi s'enrichir. Marguerite aimait à honorer la *Scala Santa* en montant à genoux les vingt-quatre marches d'un escalier du Monastère. Arrivée à la dernière, elle se prosternait humblement, et demeurait en cette posture un temps considérable, ne quittant la place qu'après l'avoir arrosée de ses larmes. Comme cet escalier se trouvait à l'écart, la V. Sœur s'y retirait vers le soir pour

(*) Mém. de Prouille.

y prier à son aise, dans le secret. Ses compagnes ne manquaient pas d'aller l'observer, elles la voyaient immobile et comme privée de sentiment ; si on lui parlait, elle ne répondait pas ; si on la remuait, si on la foulait aux pieds, elle continuait de garder le silence. Son livre préféré traitait de la Passion du Sauveur et tout discours sur ce sujet faisait couler ses larmes de telle sorte que son visage en portait des traces.

La méditation du mystère de la Croix est une source incomparable de grâces et de vertus, nous en avons une preuve dans la vie de notre Sœur. On n'y voit qu'humilité, ferveur, douceur et charité, ainsi qu'une promptitude admirable pour tout ce qui regarde le service de Dieu. Elle avait un grand amour pour les pauvres ; aussi lui avait-on confié la distribution des aumônes toujours très abondantes ; le samedi-saint, par exemple, elle assistait deux ou trois cents personnes. Afin d'augmenter ses largesses, Sœur Marguerite s'efforçait d'être très pauvre dans ses habits et très frugale dans sa nourriture, elle ne craignait même pas de demander à ses compagnes, pour les indigents, une part de ce qu'on leur servait aux repas. C'était la coutume à Prouille de changer tous les ans les offices de la communauté ; néanmoins, pour donner à notre Sœur l'occasion d'exercer sa charité, on lui laissait toujours celui d'aumônière.

Elle honorait la Reine du Ciel par la récitation du Rosaire et du psautier composé par S. Bonaventure.

Marguerite recevait la sainte Eucharistie les dimanches et fêtes (la réception de ce divin sacrement était moins fréquente dans les coutumes d'alors). Qui dira avec quelle piété, quelle révérence, quelles larmes elle allait au-devant de son Epoux ?

Un jour, elle fit une chute très grave suivie d'une grande faiblesse qui la réduisit à un état d'enfance d'où elle ne sortit plus. Cependant elle n'en continua pas moins la pratique de ses exercices de piété, tant les saintes habitudes étaient enracinées dans son âme. Elle entendait toutes les Messes qui se disaient au monastère. Une fois, pendant l'Octave de la Fête-Dieu, Sœur Marguerite s'éveilla deux heures après les Matines. Croyant avoir entendu sonner une Messe, elle se leva et se rendit à l'église ; ne trouvant personne, elle regagna sa cellule, mais, peu après, la fièvre la saisit et l'emporta dans l'espace de cinq jours.

Dans son agonie, la pieuse fille manifesta le désir d'entendre lire la Passion de Notre-Seigneur. A ces mots : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum,* elle rendit saintement son âme à Dieu, le 11 juin 1598.

LE MÊME JOUR

12.. — A Limoges, le V. P. PAUL, reçu dans l'Ordre par le B. Pierre Cellani, fondateur du couvent de cette ville. Après vingt ans d'une vie toute apostolique, ce Père mourut de la mort des Saints, vers l'an 1235.

Il fut enterré dans l'ancien couvent de Saint-Martial; ses ossements et ceux de beaucoup d'autres Frères, transportés dans la nouvelle maison, furent réunis dans un même caveau sur lequel on grava ces deux vers :

Quamvis in exiguo tumulo Fratres duodeni
Sunt in contiguo fama virtuteque pleni (Guidonis).

1589 — A Rome, le P. THOMAS ZOBBIO DE BRESCIA. Grégoire XIII, informé de son mérite, l'appela à Rome en 1576, et l'institua Commissaire du Saint-Office. En 1580, lors du Chapitre de Rome pour l'élection d'un Maître Général, le Souverain Pontife proposa lui-même les candidats. Le P. Thomas Zobbio était l'un des quatre. Il fut plus tard Vicaire général de l'Ordre, puis Maître du Sacré-Palais.

Son âme fut appelée à une vie meilleure en 1589, et son corps reçut la sépulture à Sainte-Sabine. Il a laissé plusieurs ouvrages de mérite, entre autres, un livre sur la manière de procéder dans les causes de la sainte Inquisition. — (Echard.)

1650 — A Limerick, en Irlande le V. P. JEAN COLLINS, fils du couvent de Saint-Sauveur dans la même ville. Sous des dehors chétifs, il cachait une âme généreuse capable de tous les dévouements; sa seule présence électrisait les soldats catholiques dans les jours de bataille. Ce fut lui qui, au siège du château de Bunratty, en présencee du Nonce Rinuccini et des évêques, revêtu des blanches livrées de son Ordre, le crucifix à la main, conduisit les troupes à l'assaut, et grâce à l'influence irrésistible qu'il exerçait sur les soldats de l'armée catholique, la place fut emportée après des prodiges de valeur. Ce fait remarquable eut lieu au mois de juin 1646.

Pendant le siège de Limerick, le P. Collins fut encore au danger et à l'honneur. Il resta hors des murs, épiant les mouvements de l'ennemi, aussi habile à s'en rendre compte que prompt à renseigner les assiégés. Jour et nuit le saint religieux suppliait Dieu de venir en aide à son peuple au milieu des cruelles épreuves qu'il supportait pour sa foi. Cependant le siège traînait en

longueur, et le P. Collins multipliait ses efforts pour sauver la ville. Son dévouement lui coûta la vie. Les soldats de Cromwell, exaspérés de voir leurs projets successivement déjoués par le vaillant Dominicain, n'épargnèrent rien pour s'emparer de sa personne. Dieu permit qu'il tombât entre leurs mains et couronnât par une mort glorieuse ses luttes contre l'hérésie. — (*Les Martyrs de la Province dominicaine d'Irlande.*)

16.. — Dans la Province de Guatemala, le V. P. FRANÇOIS DE VILLACINDA, religieux tendrement compatissant, fort austère pour lui-même, vrai modèle de perfection. Dans sa dernière maladie il ne voulut jamais être couché que sur une simple natte. Au moment de la mort, il fit un effort suprême pour se mettre à genoux et rendit ainsi pieusement son âme à Dieu, tenant le crucifix entre ses mains. — (Melendez.)

.... — Au monastère d'Evora, en Portugal, la V. M. ANTOINETTE DE SAINT-THOMAS, ainsi appelée à cause de sa grande dévotion à l'Angélique Docteur. Elle s'appliqua surtout à l'imitation de sa pureté, de son humilité et de son oraison continuelle. Sa mortification marchait de pair avec ses vertus : elle porta longtemps un cilice extrêmement rude; les religieuses qui le virent après la mort de la V. Mère ne pouvaient assez admirer son courage et son esprit de pénitence. — (Souza.)

1643 — A Poitiers, au monastère de Sainte-Catherine, la vertueuse Sœur MARIE MILSANDEAU, l'une de ces âmes d'élite que l'Epoux des Vierges attira dans cette maison lors de sa première ferveur. Après son Noviciat, la V. Sœur fut atteinte d'une maladie de poitrine en raison de laquelle les Mères craignirent de l'admettre à la profession. Notre novice en fut pieusement alarmée. Dans cette cruelle angoisse, elle se recommanda à la puissante Reine du ciel et lui promit de réciter chaque jour le Rosaire, s'il lui plaisait de la garder dans ce saint asile. La Mère de miséricorde exauça cette prière fervente, et les dispositions des Religieuses étant subitement changées, Sœur Marie fut admise à la profession.

Toute sa vie elle resta fidèle à sa promesse; chaque jour elle récitait le Rosaire, elle y ajoutait le petit Office de la sainte Vierge et mille *Ave Maria* aux fêtes de la Reine du ciel. Sa dévotion ne consistait pas uniquement dans la prière. La V. Sœur pratiquait fidèlement les vertus : entre toutes brilla sa patience dans un état de langueur qui dura dix ans. La gloire éternelle couronna ses souffrances l'an 1643. — (*Mém. de Poitiers.*)

XII JUIN

Le B. ETIENNE BANDELLI

Confesseur de notre Ordre (*).

(1450)

Nous possédons bien peu de renseignements sur la vie du B. Etienne : deux leçons du bréviaire de l'Ordre et quelques lignes des Bollandistes, voilà tout. On regrette d'autant plus cette absence de documents que ce saint Religieux semble avoir été un personnage fort considéré, en son temps, par son savoir, son éloquence et l'éclat de ses miracles. Car, c'est couronné de cette triple auréole qu'il apparaît au martyrologe dominicain.

Le serviteur de Dieu vit le jour dans une localité appelée Châteauneuf (Castelnuovo), située sur les bords de la Seribia, au diocèse de Tortone. Sa famille jouissait d'une excellente réputation. Tout jeune encore, Etienne montrait son aversion pour les faux plaisirs et son mépris pour les dangereux attraits du monde. Bientôt il prit la résolution de consacrer ses forces et sa vie au salut des âmes. C'est pourquoi il entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs et fit sa profession solennelle au couvent de Plaisance. Son plus ardent désir, dès lors, fut d'embrasser dans toute son étendue l'œuvre de ce noble et saint Institut. Il y réussit. Notre B. Etienne s'adonna par-dessus tout à la pratique des vertus religieuse et de l'oraison. Ses progrès sur ce point

(*) Brev. dom.

furent tels qu'on le proposait comme un modèle de parfaite pénitence et de perfection monastique.

Cette application aux exercices spirituels ne l'empêcha point de se livrer avec ardeur à l'étude des lettres divines et humaines, il devint un docteur insigne en théologie et en droit canonique. La renommée porta au loin son nom, et l'an 1427 on le demanda pour faire des cours publics à l'Université de Pavie. Toutefois c'est dans la prédication de la parole divine qu'il s'est acquis la plus grande gloire. Pendant plusieurs années il remplit ce ministère avec un zèle et une ferveur extraordinaires. Plusieurs n'ont pas craint de le comparer à S. Paul lui-même. Aussi, partout, un peuple immense se pressait-il autour de sa chaire, et notre Bienheureux réussissait à retirer de la fange du vice un nombre incalculable de pécheurs, et même à déterminer quelques âmes à quitter les vanités du siècle pour embrasser la perfection évangélique.

Usé par l'âge et les rudes labeurs de son pénible apostolat, le V. Père entra dans le repos éternel, le 11 juin 1450, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Le corps du saint Religieux fut enseveli honorablement dans l'église des Frères-Prêcheurs, à Saluces, où il mourut. De nombreuses grâces ont été accordées aux pieux fidèles par son intercession, ainsi que le témoignent les ex-voto en cire et les tableaux placés au-dessus de sa tombe. En 1487, la ville de Saluces, assiégée et sur le point d'être prise par ses ennemis fut délivrée miraculeusement par le B. Etienne qui apparut dans les airs avec la Vierge Marie.

Depuis cette époque, on célèbre chaque année, par une fête commémorative, le jour anniversaire de cette merveilleuse délivrance.

Le Souverain Pontife Pie IX confirma le culte rendu au Bienheureux et daigna permettre aux diocèses de Saluces, de Tortone et de Turin, ainsi qu'à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs, de célébrer la messe et l'office en son honneur.

Le V. P. GASPARD DE CARAVAJAL

Troisième Provincial du Pérou et l'un des plus illustres propagateurs de la foi dans ce royaume (*).

(1584)

QUAND, après beaucoup de fatigues et de travaux, les six premiers religieux envoyés au Pérou eurent fondé l'Ordre dans cette partie du Nouveau Monde, le besoin d'un plus grand nombre d'ouvriers apostoliques se fit vivement sentir. La mère-patrie députa alors vers ces pays lointains une seconde caravane dont faisait partie le V. P. Gaspard de Caravajal.

Nous ignorons dans quel couvent il avait pris l'habit des Frères-Prêcheurs : tout ce que l'on sait, c'est que, né dans l'Estramadure, d'une famille distinguée parmi les plus illustres d'Espagne, il arriva au Pérou, en 1533, avec le P. Jean de Oliaz, et devint bientôt l'un des missionnaires les plus actifs et les plus zélés de ces contrées.

Le P. Gaspard de Caravajal avait reçu de la divine Providence, toutes les qualités nécessaires à un homme apostolique : une forte complexion capable des plus grands travaux, beaucoup de justesse d'esprit, un courage et une patience à toute épreuve.

Depuis cinq ans il était au Pérou et y exerçait le saint ministère, lorsqu'une entreprise des plus difficiles et des plus pénibles lui donna l'occasion d'employer les dons qu'il tenait du Ciel.

En 1538, la nouvelle se répandit à Lima qu'à l'est de Quito, sur l'autre versant des Cordillères, se trouvaient des contrées extrêmement riches et fort peuplées. François Pizarro, le grand conquérant du Pérou, toujours avide de découvertes, songea de suite à envoyer là son frère Gonzalve avec quelques troupes pour fonder des établis-

(*) Mélendez, t. I, c. 6 ; P. Rose, *Les Dominicains en Amérique*.

sements commerciaux. Plusieurs officiers de distinction offrirent leur concours pour cette entreprise, et le P. Gaspard, sollicité par Pizarro, consentit à le suivre en qualité d'aumônier.

Ce fut au début de l'année 1540 que commença l'expédition : elle était composée de quatre cents Espagnols et de quatre mille Indiens. Les premiers jours de voyage furent faciles pour des hommes accoutumés à toutes les fatigues et privations, mais à mesure qu'ils avancèrent au milieu de ces pays accidentés ils se trouvèrent aux prises avec des difficultés et des obstacles qu'ils n'avaient point prévus et dont ils eurent beaucoup à souffrir. Dans ces circonstances déplorables, le P. de Caravajal fit paraître toute sa charité ; ses exhortations et ses exemples furent d'un grand secours pour soutenir le courage des soldats. Enfin, après quelques mois de rudes épreuves, la petite armée arriva dans le pays de la *Cannelle* (ainsi nommé à cause de la grande abondance d'arbres qui la produisent). C'était le but de l'expédition.

Mais l'apôtre n'a-t-il pas dit : « Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les pièges du diable, forment des desseins inutiles qui conduisent les hommes à leur ruine parce que la racine de tous les désordres est la cupidité ». Il en devait être ainsi pour nos explorateurs. Au lieu de s'arrêter dans ces parages pour y créer des établissements dont le Pérou eût pu tirer d'immenses avantages, Gonzalve Pizarro voulut pousser plus avant.

Après quelques semaines de repos, il reprit la tête de son armée et continua sa marche dans la direction de l'Est, où, selon le dire des Indiens, il devait trouver à quelques jours de distance un pays riche en or et abondant en provisions de tout genre.

Les rusés indigènes ne faisaient miroiter aux yeux des Espagnols de telles espérances que pour les tromper et les éloigner de leur pays. Aussi, après dix jours d'un voyage pénible à travers des forêts où le passage ne s'ouvrait qu'à coups de hache, Gonzalve rencontra une contrée stérile et déserte où ses soldats affamés furent obligés de tuer leurs chiens pour ne pas mourir d'inanition. Néanmoins ces hommes ne perdirent point courage : reculer eût été honteux ; ils poussèrent donc toujours en avant jusqu'au jour où ils rencontrèrent enfin un des tributaires du fleuve des amazones, le Napo, rivière magnifique, sur laquelle ils s'établirent en attendant la fin de la saison des pluies. Ils ne pouvaient choisir un meilleur campement, car la chasse et la pêche leur fournissaient des moyens assurés de subsistance.

Deux mois se passèrent ainsi dans le repos et l'abondance, et Pizarro, voyant ses compagnons parfaitement rétablis, résolut de suivre les bords du fleuve jusqu'à ce qu'il rencontrât un endroit favorable pour le traverser. Après quelques jours d'une marche pénible, ayant trouvé ce qu'il cherchait, il fit jeter sur les eaux du fleuve un petit pont de bois, sur lequel il passa avec tout son monde, malgré les efforts des Indiens pour l'en empêcher. Mais sur cette autre rive du fleuve, il ne trouva qu'un pays plat et marécageux où la marche était très difficile et les vivres fort rares. Il lui vint alors la pensée de construire un vaisseau pour passer facilement ses hommes d'une rive à l'autre. L'idée certainement était bonne mais l'exécution embarrassante, car les soldats manquaient des outils nécessaires pour un tel travail. Cependant ils en vinrent à bout, et deux mois après un petit brigantin se balançait sur les eaux du Napo.

Lorsque Pizarro vit son navire en état de voguer, il se crut à même de faire de grandes découvertes. Il continua donc son chemin avec une nouvelle confiance, faisant marcher ses troupes en suivant la rive du fleuve, par conséquent au travers des boues, des lieux marécageux, des broussailles et des roseaux. Quand il était trop difficile de suivre la route d'un côté de la rivière, on passait de l'autre par le moyen du brigantin. On fit ainsi près de deux cents lieues en descendant le fleuve.

Cependant les vivres commençaient à manquer : es pauvres explorateurs en étaient réduits à manger le cuir des selles de leurs chevaux, et les quelques reptiles qu'ils pouvaient tuer, et déjà un grand nombre d'entre eux ne se trouvaient plus en état de continuer le voyage. Alors, pour sauver son armée, Pizarro résolut d'envoyer en avant le petit brigantin à la recherche de provisions. Il ordonna donc à François Orellana, un de ses meilleurs officiers, de s'embarquer avec cinquante hommes et le P. Gaspard de Caravajal, de descendre le Napo jusqu'au lieu où cette rivière se jette dans une autre plus considérable, et, arrivé là, de déposer tous les bagages, et de ramener le navire chargé de vivres ; car, selon le dire des Indiens, le pays situé à la jonction des deux rivières abondait en provisions de tout genre.

Aussitôt, le vaisseau mit à la voile, et disparut bientôt entraîné par le courant. Tous le virent s'éloigner sans peine ; outre l'espérance de le revoir bientôt, ils comptaient à son retour échapper aux angoisses de la faim et à toutes les misères dont ils étaient menacés.

Cependant les jours succédaient aux jours, les semaines aux se-

maines, et Orellana ne reparaissait point : la position devenait de plus en plus intolérable. Pizarro résolut alors de se porter au-devant du brigantin, et il ordonna la marche ; mais ses hommes étaient si exténués qu'il leur fallut près de deux mois pour atteindre l'endroit où le Napo se jette dans le Maranon ou fleuve des Amazones.

Hélas ! le navire n'y était pas. Qu'était-il devenu ? Pizarro et ses compagnons ne savaient qu'en penser et se laissaient aller aux plus tristes suppositions, lorsque tout à coup apparurent à leurs yeux deux hommes, dans lesquels ils reconnurent le P. Gaspard de Caravajal et un jeune indien nommé Sanchez de Vergas. Ceux-ci racontèrent à leurs malheureux compagnons comment ils se trouvaient seuls en ces parages. Le brigantin, entraîné par le courant, avait atteint en très peu de temps le pays situé à la jonction des deux rivières ; malheureusement on n'y trouva point de vivres. Orellana, considérant que s'il entreprenait de remonter le fleuve il ne ferait pas peut-être dans une année ce qu'il avait fait en trois jours en descendant, résolut de s'abandonner au cours de la rivière et d'aller où sa bonne fortune le conduirait. Il pensait, en outre, qu'en avançant jusqu'à l'Océan, il ferait nécessairement de grandes et riches découvertes qui donneraient à son nom une auréole immense de gloire. Il s'ouvrit de son projet à ses compagnons : ceux-ci, séduits par l'espoir de nouvelles et surprenantes aventures, acceptèrent avec enthousiasme et voulurent partir de suite sans aucun souci de tous les malheureux qu'ils abandonnaient à une mort affreuse, au milieu de ces pays déserts.

Le P. Gaspard représenta à Orellana que s'il ne pouvait remonter le fleuve, il pouvait du moins s'arrêter, et qu'agir autrement, c'était désobéir au général et exposer l'armée aux plus grands dangers, il le conjura, au nom de Dieu, de s'en tenir à ce qui avait été prescrit. Mais l'ambition s'était emparée du cœur d'Orellana ; non seulement il ne voulut rien écouter, mais encore, irrité des représentations du V. Père, il le fit jeter à terre ainsi que le jeune Sanchez de Vergas qui lui reprochait sa conduite et sa trahison. Après les avoir abandonnés sur le rivage, il continua sa route au milieu de combats et d'aventures de tous genres. Il passa dans un pays où les femmes savaient combattre et se défendre, et leur donna le nom d'*Amazones*, qui devint aussi celui du fleuve. Enfin, au bout de six mois, il atteignit l'Océan Atlantique, se dirigea vers les Antilles et de là en Espagne pour annoncer sa découverte. Son succès fut tel qu'en peu de temps il put rassembler cinq cents Espagnols pour retourner au pays

dont il avait décrit les merveilles. Mais l'expédition n'eut aucun résultat : ses hommes se débandèrent avant qu'il eût pu trouver l'embouchure du fleuve, et lui-même mourut misérablement, abandonné de tous (1).

On comprend quel dut être l'embarras de Gonzalve Pizarro, lorsqu'arrivé à l'endroit où Orellana avait ordre de l'attendre, il ne trouva pas le brigantin auquel il avait confié non seulement son or et son argent, mais encore les diverses marchandises dont il se servait pour se procurer des vivres par l'échange avec les Indiens. Après avoir entendu la relation du P. de Caravajal, il comprit que le seul espoir de salut était de reprendre la route de Quito. Le chemin qu'il avait suivi en allant était trop mauvais pour qu'il s'y engageât une seconde fois ; il en prit donc un autre au hasard, mais malheureusement aussi mauvais que le premier. La faim éprouva cruellement ses hommes, et plus de quarante périrent d'inanition sans aucun secours. Pizarro, comme tous ses soldats, était presque entièrement réduit à la nuditité, car leurs habits avaient été ou pourris par les pluies continuelles ou mis en lambeaux par les broussailles et les épines du chemin.

En ces douloureuses circonstances, le P. Gaspard de Caravajal se fit généreusement tout à tous. Il donnait aux uns les secours spirituels pour les aider à bien mourir, il animait les autres à mettre leur confiance en Dieu et à mériter les miséricordes du Ciel par l'amendement de leur vie.

Enfin, après une année de marche, ils franchirent les quatre cents lieues qui les séparaient de Quito où ils arrivèrent dans un lamentable état et en bien petit nombre, car des quatre mille Indiens, il n'en restait que la moitié et seulement quatre-vingts Espagnols, sur les quatre-cents dont se composait l'expédition dix-huit mois auparavant.

De retour à Lima, le P. de Caravajal fut nommé Sous-Prieur du couvent du Saint-Rosaire en cette ville, et il en exerçait les fonctions lors des différends survenus en 1544 entre le vice-roi Blasco de Nunez et les auditeurs de l'audience royale. Les principaux habitants de la

(1) Robertson a écrit que le crime d'Orellana est atténué par la gloire de sa découverte. Mais en cette circonstance, dit Prescott, le grand historien ne tient pas d'une main ferme la balance de la justice, car, il n'y a pas de triomphe qui puisse canoniser un crime.

ville, comprenant tout le danger qui pourrait résulter pour le pays de ces divisions entre les hommes appelés à le gouverner, firent proposer un accommodement par la médiation du P. de Caravajal, dont le zèle et la vertu étaient appréciés des deux partis. L'archevêque de Lima et le P. Thomas de Saint-Martin, Provincial, lui ordonnèrent de se charger de cette négociation. Il obéit sans grand espoir de réussir, prévoyant bien que les esprits échauffés n'écouteraient plus ni la justice ni la raison. Ce fut précisément ce qui arriva. Le bon religieux ne put donc parvenir à apaiser les différends; mais il se consola par la pensée que dans les louables entreprises, Dieu récompense la bonne volonté autant que le succès.

Le P. de Caravajal fut ensuite envoyé par ses supérieurs dans les missions du Tucuman. A cette occasion, il reçut du président, Pierre de la Gasca, le titre de Protecteur des Indiens en ce pays. Pendant plusieurs années, il parcourut les diverses parties de ce grand territoire et eut la consolation d'amener plusieurs milliers d'infidèles à la foi de l'Eglise. Pour cultiver et étendre ces premières conquêtes, le zélé missionnaire fit bâtir le couvent de Saint-Dominique dans la capitale appelée Saint-Michel.

Au Chapitre provincial de 1553, le P. Gaspard fut institué Prédicateur général du couvent de Huamanga et en même temps Vicaire pour la Province de Tucuman et toutes les maisons déjà fondées ou celles à fonder en ce pays. Cette nouvelle chrétienté fut toujours l'objet principal de sa sollicitude. Il n'oublia jamais rien pour la conserver et la faire fleurir. Les religieux qu'il amena avec lui secondèrent si bien son zèle qu'en très peu de temps on compta dans ces régions plusieurs villes chrétiennes : Saint-Michel, Saint-Jacques, la Nouvelle-Cordoue et six autres colonies espagnoles.

A la fin de juillet 1557, le Provincial Dominique de Saint-Thomas ayant terminé les quatre années de sa charge, le Chapitre Provincial, à l'unanimité et à la grande joie de toute la Province, lui donna pour successeur le P. Gaspard de Caravajal. Le pieux évêque du Paraguay, Réginald de Lizarraga, s'exprime ainsi sur le nouveau Provincial :

« A l'excellent P. Dominique de Saint-Thomas succéda dans la charge de Provincial ce digne religieux, Gaspard de Caravajal, homme d'un courage ferme et d'une vertu égale, droit, zélé, sincère. Le Seigneur le favorisait d'une grâce si particulière que dans tous les lieux où il exerçait son ministère, il y laissait un accroissement de

bénédiction spirituelle et temporelle. Il était très austère, d'un grand exemple et d'une admirable simplicité ; aussi sa nomination causa à la Province la plus grande joie. »

Le Chapitre, après avoir élu le Provincial, s'occupa de la rédaction des ordinations. Nous en citerons quelques-unes, parce qu'elles révèlent parfaitement l'esprit de la Province et surtout celui du nouveau Provincial :

« 1° Considérant que la fin principale de notre Ordre, comme l'indique le titre glorieux de prédicateurs, duquel l'Eglise nous honore, est d'enseigner le peuple par la prédication, et que pour bien remplir cet office, l'étude des lettres est absolument nécessaire, nous ordonnons :

« Que le Prieur du Saint-Rosaire de Lima, sous peine d'absolution d'office, s'occupe sérieusement de tout ce qui peut contribuer au perfectionnement de notre couvent d'étude et de l'université fondée en ce dit couvent, prenant soin que tous les professeurs soient exacts tant pour faire leurs classes que pour assister aux autres exercices communs ou particuliers des écoles, et qu'il veille à la modestie et bonne conduite des élèves, afin qu'ils n'agissent point comme des séculiers vivant dans le monde ;

« 2° Qu'on ne donne point aux étudiants des occupations capables de les distraire de leurs travaux, et que même on dispense de tous les exercices communs et offices de la communauté ceux qui montreraient des dispositions particulières pour les études, afin qu'ils aient plus de temps pour travailler ;

« 3° Que tous les Religieux destinés au ministère devront s'appliquer avec soin à apprendre les langues particulières de chaque pays et subir un examen rigoureux sur la théologie dogmatique et morale, et sur l'intelligence des différents idiomes avant d'être employés aux fonctions apostoliques. »

Le Chapitre terminé, le P. Gaspard de Caravajal se donna tout entier au gouvernement de sa Province, veillant surtout avec un soin extrême au développement de l'esprit religieux et à la perfection de l'observance régulière. Aussi, cette Province où, déjà avant lui, de saints personnages avaient établi la plus exacte régularité, put se renouveler et se perfectionner encore sous sa direction. Le grand nombre de sujets qui se présentaient pour recevoir l'habit, l'assiduité

des Frères à l'Office de nuit et de jour, leur modestie angélique, la multiplication des couvents et les grandes conversions des infidèles étaient autant de preuves des bénédictions abondantes dont le ciel se plaisait à récompenser les travaux de cet homme apostolique. Sa devise était : *Tout pour Dieu et seulement pour Dieu.*

C'est au milieu des soins et des travaux que nécessitait la parfaite organisation de la Province que se passèrent les deux premières années du Provincialat du P. Gaspard de Caravajal. A la fin de ces deux années, il convoqua un Chapitre intermédiaire (2 décembre 1559), pour régler divers points dont ne s'était point occupé le Chapitre Provincial.

En ce Chapitre intermédiaire, il fut défendu d'admettre comme postulants des fils de nègres, d'Indiens et de Maures, métis ou mulâtres, jusqu'à la quatrième génération, parce que les enfants héritent généralement du caractère et des défauts des parents. On établit que les trois principaux couvents de Lima, Cuzco et Arequipa, où la régularité était dans toute sa vigueur, pourraient seuls recevoir des novices. Enfin, il fut décrété que tous les couvents prendraient désormais le nom de Saint-Dominique, à l'exception de ceux qui étaient déjà fondés sous le vocable de l'apôtre saint Paul.

Ces dernières dispositions prises, le P. Gaspard de Caravajal employa les deux autres années de son Provincialat à visiter sa Province, toujours béni de Dieu, aimé des hommes, et répandant partout l'odeur de ses admirables vertus et l'amour de l'observance.

En 1565, il fut choisi pour représenter sa Province à Rome et en Espagne avec le titre de procureur, mais il est probable qu'il ne fit point ce voyage, car nous le trouvons définiteur du Chapitre Provincial tenu à Lima en 1569. En ce Chapitre, les religieux lui décernèrent le grade de *præsentatus ;* l'humble Père ne l'accepta que par obéissance, disant qu'il n'était point convenable de recevoir à la fin de sa vie des titres qu'on n'avait point mérités dans la jeunesse.

Le P. Gaspard parvint à une vieillesse extrême, toujours affable pour les religieux qui l'aimaient comme un père et le vénéraient comme un patriarche. Il était même si retenu et si réservé que les infirmités inséparables de son grand âge ne le rendaient nullement à charge à ses Frères. Sa dernière maladie fut une fièvre violente qui le réduisit bien vite à l'extrémité. Le bon Père, ayant fait sa confession générale, demanda le saint Viatique, puis l'Extrême-Onction, qu'il voulut recevoir en pleine connaissance, ce qu'il fit avec de nombreux

actes très édifiants de foi, d'espérance, de contrition et d'amour. Peu de temps après, il rendit à Dieu son âme bénie, au milieu des sanglots et les larmes de ses compagnons.

A ses obsèques assistèrent le vice-roi, l'archevêque et toutes les autorités de la ville. Sa dépouille mortelle fut déposée dans la salle du Chapitre qu'on venait de terminer. Il fut le premier enterré dans ce saint lieu.

La V. Mère ISABELLE DE JÉSUS

Professe du monastère des Rois, à Séville (*)

(1649)

PARMI les vierges que l'Epoux céleste a particulièrement favorisées de ses grâces dans le monastère des Rois, à Séville, cette vertueuse Mère occupe un rang distingué. Elle naquit à Séville même, de parents illustres par leur noblesse, plus illustres encore par leurs vertus. Sa mère, Isabelle Ponze, mourut en odeur de sainteté. La V. Mère reçut au baptême le nom d'Isabelle : et l'on put bientôt conjecturer que cette enfant de bénédiction, loin de dégénérer de la piété de sa famille, en ferait, au contraire, le plus bel ornement. Elle demanda l'habit à la Mère Françoise-Dorothée, fondatrice du monastère des Rois, ne voulant, disait-elle, entrer dans aucun autre couvent que celui-ci, alors réputé l'un des plus austères. Son père la laissa partir, et la Prieure, en la revêtant des livrées de l'Ordre, lui en inspira en même temps l'esprit. C'était le premier jour de l'an 1616.

Isabelle témoigna tant de ferveur, d'esprit d'oraison, d'amour pour la retraite, que la sainte fondatrice, prévoyant les rapides progrès de la novice dans les voies de Dieu, dit un jour à ses compagnes : « Voyez cette Sœur, elle sera une Martyre. » Elle le fut, à la vérité, non seulement comme le sont, au sentiment de S. Bernard, les Religieux fidèles à leurs devoirs par la parfaite observance de leurs

(*) Extrait de la Vie de la V. Mère Françoise-Dorothée.

Règles, mais encore pour avoir préféré mourir, comme nous le verrons, plutôt que de violer la clôture au temps d'une contagion qui ravagea Séville.

Au début de sa vie religieuse, la sainte Religieuse fut grandement éprouvée par des scrupules. Mais cette affliction ne servit qu'à la rendre plus humble et plus abandonnée à la conduite du divin Maître. Quelques années après sa profession, Sœur Isabelle fit une maladie dangereuse. La Mère Françoise de Saint-Joseph, qui ne cessait d'adresser au ciel d'ardentes prières pour son rétablissement, eut à ce sujet une révélation particulière. Dieu lui fit connaître qu'elle guérirait, servirait utilement la Communauté, et mourrait enfin, séparée des autres. Effectivement, la malade revint à la santé.

Très rigoureuse pour elle-même, Sœur Isabelle se montrait cependant pleine de douceur envers ses compagnes. A l'infirmerie, elle compatissait si tendrement à leurs maux que plusieurs d'entre elles dissimulaient leurs souffrances pour ne point contrister leur charitable infirmière. C'était pour toutes une consolation indicible de l'avoir à leur chevet. Elle les récréait par son amabilité et les portait à Dieu par ses pieux discours.

Religieusement indifférente aux emplois, Sœur Isabelle remplit toutes les charges de la maison. Elle était Sous-Prieure quand une jeune Sœur, atteinte d'épilepsie, consentit, d'après son conseil, à porter sur elle le portrait de la V. Mère Dorothée, décédée en odeur de sainteté. La guérison fut aussi complète qu'inespérée. La Mère Antoinette de la Présentation voulut alors se prévaloir directement du mérite de la Sous-Prieure, pour obtenir la délivrance de ravissements fréquents qui la surprenaient au milieu des Sœurs. Elle eut recours à ses prières, et Dieu lui accorda la grâce qu'elle avait jusqu'alors vainement demandée.

Elevée plus tard au Priorat, la Mère Isabelle s'attacha sans peine le cœur de ses filles ; et volontiers celles-ci l'auraient maintenue toujours en charge si cette disposition n'eût été contraire à la Règle. On peut dire que la sainte Prieure posséda toutes les vertus au plus haut degré, et singulièrement une charité admirable. Que de fois, après la communion, se voyait-elle contrainte de sortir au plus vite pour calmer les saintes ardeurs qui la dévoraient ! La V. Mère lisait dans l'avenir. Une religieuse affirma qu'elle lui avait prédit son entrée au monastère à une époque où ses aspirations ne la portaient nullement à la vie religieuse. Nous avons relaté plus haut l'annonce prophétique

de la Mère Françoise de Saint-Joseph concernant la Mère Isabelle. Revenue à la santé, elle avait fidèlement et noblement servi la religion ; or, il avait été dit qu'elle mourrait ensuite séparée de ses compagnes. En effet, l'an 1649, la peste qui promenait ses ravages à Séville n'épargna point le monastère des Rois. La Mère Isabelle en fut atteinte. Par mesure de prudence, on dut la transporter dans un endroit écarté du monastère, sans que la crainte de la contagion parvînt à décider une seule de ses compagnes à quitter la maison. Toutes, au contraire, mirent à profit l'épreuve et se préparèrent à la mort en s'offrant comme victimes pour apaiser la justice de Dieu. Aucune des infirmières si dévouées auprès de la Mère Isabelle ne contracta la terrible maladie. Le confesseur, la voyant réduite à l'extrémité, lui administra les derniers Sacrements, mais il hésitait à lui donner le saint Viatique à cause de ses vomissements fréquents. La mourante le pria de le faire sans crainte. Elle reçut son Sauveur avec la ferveur d'un ange et expira peu après dans le calme et la joie de sa visite. La Mère Isabelle avait prédit qu'à sa mort le fléau se ralentirait. Ce qui arriva d'une manière si frappante, qu'on pensa que le sacrifice de la V. Mère avait été reçu de Dieu pour le salut des habitants de Séville.

LE MÊME JOUR

12.. — A Naples, au couvent de Saint-Dominique, le V. P. JEAN DE SAINT-JULIEN, l'un des premiers fondateurs de cette illustre maison. D'une vie sainte et exemplaire, puissant en œuvres et en paroles, il eut l'honneur de favoriser la vocation de saint Thomas d'Aquin et de lui ménager son entrée dans l'Ordre. Ce fut le premier des nôtres en effet auquel s'adressa le jeune saint, alors étudiant à Naples. Le V. Père n'eut pas de peine à reconnaître le trésor que la Providence nous envoyait. Il vit même un jour, dans un entretien confidentiel, le visage de l'illustre postulant s'illuminer tout à coup et briller comme un soleil. Dans toutes les traverses que celui-ci eut à soutenir au début de sa carrière religieuse, le P. Jean de Saint-Julien fut son appui et son ange consolateur. Jeté en prison dans le château de ses parents, le jeune Thomas recevait de son protecteur des habits et des livres ; et quand sonna l'heure de la délivrance, son fidèle ami vint l'attendre au pied des murs du

château, heureux de recouvrer le précieux trésor qui nous avait été ravi. Le V. Père mourut à Naples, sur la fin du premier siècle de l'Ordre. — (*Ex vita S. Thomæ.*)

1541 — A Vienne en Autriche, l'illustrissime P. JEAN FABER, évêque de la même ville et confesseur de l'empereur Ferdinand I^er^. Il se signala dans ses luttes contre les hérétiques, et les savants ouvrages qu'il composa mirent au grand jour les trésors de sa sagesse. L'empereur Ferdinand, non content de se placer sous sa conduite, le fit élever sur le siège de l'insigne église de Vienne. L'éminence de cette dignité ne servit qu'à faire éclater davantage sa vertu. Les intentions du V. Père étaient si droites, son zèle si généreux et si discret, qu'il convertit la plupart des courtisans: et comme il ne cherchait à plaire qu'à Dieu seul, il se concilia bientôt l'estime et l'affection de tous les fidèles.

Il dota l'Université de Vienne d'un magnifique palais scolaire, et jusqu'à la mort, il attendit dans l'étude et les veilles, comme le prudent serviteur, la venue de son Maître. Il entra dans la gloire l'an 1541. Le P. Nicolas Avancin, Jésuite, fait de notre V. Père l'éloge suivant, inséré dans l'ouvrage du P. Cruger, de la même Compagnie, intitulé: *De sacr. Pulver. Bohem.*

Fuit Joannes Faber,
Ordinis Prædicatorum illustre ornamentum.
Hic cum candida suscepta veste,
Virtutis et cœli factus est candidatus.
Vir non minus eruditione,
Ac sapientia instructus,
Quam vitæ integritate spectandus.
Somni modicus,
Quidquid detrahebat quieti temporancæ :
Reservabat æternæ.
Plus vixit quam omnes sui coætanei
Qui, quo plus dederunt somno,
Vitæ ademerunt.
In sapientiæ lucem intentus,
Multas noctes illuminavit.
ANIMI
Supra ejus seculi Sapientes eruditio,
Supra illecebras, eminens magnitudo :
Supra minas et terrores constantia,
Supra fortunam virtus.
Latere volentem extraxerunt in lucem,
Cum elegisset amplissimum virtuti Theatrum.
CONSCIENTIAM.

Ipse sibi Consul et Civis, ac tota Respublica
Per Ferdinandum, I. Imperatorem,
Vocatus est ad Aulæ splendores,
Adlectus conscientiæ Cæsareæ ARBITER,
Aulæ vetusta probra extinxit:
Cum eam fecit virtutum MAGISTRAM.
Cum sibi uni intenderet,
Perfecit et cæteros.
Nulli placere studens, nulli displicuit
Nulli displicere volens, omnibus placuit.
Virtutis ac sapientiæ suffragio:
Episcopus Viennensis creatur,
Ingenium, stylum,
Linguam in Hæreticos acuit.
Sæpè cum eis conflixit publicè.
Semper vicit.
Per ea prælia sibi famam,
Et gloriam comparavit,
Ecclesiæ Manipulos dedit
Demum non angustam inhabitationem
Studiosorum
Universitati Viennensi consignavit
Cum plurimum vigilasset, exploravit.
Quâ horâ Dominus venturus esset,
Mortuus.
A Superioris seculi XXXXI.
Famam ultra seculum propagavit.

Le P. Cruger loue, en outre, notre Prélat de son zèle à conserver les églises d'Allemagne et de Bohême et cite, à ce propos, le blâme infligé par l'historien protestant Sleidan à l'empereur Ferdinand I^er^ pour n'avoir su récompenser que les défenseurs de la cause de l'Eglise, comme Faber et tant d'autres, blâme non moins élogieux pour notre Prélat que pour l'empereur lui-même.

L'illustre jésuite, après avoir relevé l'attaque, termine l'éloge du regretté Prélat par ces mots :

Semper bonos, nomenque tuum, laudesque manebunt
Quod serves superis Templa vetusta, Pater.
Quid te contra queant? Clangentis anseris instar;
Es merus in scriptis, ignis in ore, Faber.

1557 — A Paris, l'illustre défenseur de la foi MATTHIEU ORY, dernier Inquisiteur général en France. Natif de la Caune, diocèse de Saint-Malo, il prit l'habit au couvent de Dinan vers 1510, à l'âge de dix-huit ans. Envoyé au couvent de Saint-Jacques pour continuer ses études et suivre les cours, il obtint tous les grades, y compris la licence (1527).

Le V. Père s'acquit bientôt une éclatante renommée, non seulement dans les écoles, mais aussi dans la chaire sacrée : ce qui lui valut l'honneur de porter souvent la parole devant le cardinal François de Tournon.

En 1534, le Maître général l'institua Inquisiteur pour la France ; office qu'il remplit jusqu'à sa mort avec une rare intégrité. La même année, il était élu Prieur de Saint-Jacques.

Doué d'un sage discernement, le P. Mathieu prit, à cette époque, la défense de S. Ignace qui jetait à Paris les premiers fondements de son institut. Dénoncé par la malveillance comme un intrigant et un imposteur, le Saint se présenta devant le V. Père. Son extérieur pauvre et presque misérable n'empêcha pas l'Inquisiteur de le recevoir avec une extrême bienveillance et de découvrir tous les trésors de sainteté renfermés dans le cœur du jeune homme. Il lui resta très affectionné toute sa vie ; et quand plus tard Ignace fut accusé d'avoir enseigné une fausse doctrine dans son livre des *Exercices*, le célèbre Père se montra son défenseur et son ami. Non content d'examiner par lui-même l'ouvrage incriminé et d'en demander une copie pour son usage personnel, tant il appréciait ce livre, il tint à donner à son protégé un témoignage public et authentique de la pureté de sa doctrine.

Ce qu'il avait fait en France, il le renouvela généreusement à Rome en faveur du glorieux fondateur de la Compagnie de Jésus, en butte alors aux accusations les plus envenimées. Il prit son parti contre tous, notamment auprès du Pape, et rendit à la vertu du Saint le témoignage d'estime qu'elle méritait.

Pendant ce même temps, le P. Matthieu poursuivait sans merci les hérétiques du royaume, obtenait contre eux des édits sévères et faisait instituer un tribunal destiné à leur répression. François I^er^ souffrait de voir la fille de Louis XII, mariée au duc de Ferrare, pratiquer l'hérésie de Calvin. Sur le désir du roi, notre Inquisiteur se rendit auprès d'elle pour la ramener à la foi catholique. Mais, par un secret jugement de Dieu, cette princesse ne voulut point abjurer. De retour en France, le P. Mathieu fut nommé Vicaire général au Chapitre de Compiègne (1542). Les actes lui donnent le titre de « *hæreticæ pravitatis Inquisitor in toto regno Franciæ, et D. N. Papæ Pœnitentiarius.* » Il gouverna la Congrégation de Bretagne pendant trente ans et l'enrichit de nouveaux couvents.

Par ses Lettres du 7 mai 1552, Jules III le confirma dans son office d'Inquisiteur ; François I^er^ et son fils l'honorèrent également de leur confiance. Le V. Père mourut au couvent de Saint-Jacques, le 12 juin 1557, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Thomas.

Il nous a laissé, sur les erreurs de son temps, de doctes ouvrages dont on peut voir la nomenclature dans Echard. — (Echard.)

156.— A Rouen, le P. RAOUL DESMARQUEZ. Orateur distingué, il subjuguait ses auditeurs par la force de son éloquence, l'onction de sa piété et la solidité de sa doctrine. Il retint ses frères dans les véritables sentiments de la religion et les justes devoirs de leur vocation. On grava sur sa tombe l'épitaphe suivante :

Hujus honorates Templi qui rexit habenas
Repulit a Christi, qui fera corda, fide,
Sed docuit sacræ divina volumina Carthæ,
Interpres miro præditus eloquio.
Ecce jacet rigida prostratus morte Radulphus
Desmarquez referens robore stemma Patris.

(Mémoires de Rouen.)

1562 — A Montpellier, le martyre de treize Religieux, cruellement massacrés par les Calvinistes qui ruinèrent notre couvent, l'un des plus beaux et des plus célèbres de l'Ordre. — (Ex Petro Gariele, *in serie Præsul. Magal. et Montep.*, p. 596.)

1570 — A Acerno, ville de la Campanie, l'Illustrissime P. JEAN MATTHIEU VALDINAS, silicien, célèbre prédicateur, docteur de Paris, et théologien du cardinal Colonna. Pendant plusieurs années, il répandit dans l'Université de Padoue les lumières de sa sagesse et de sa doctrine. Elu Provincial de Sicile, il fit paraître dans cette charge le feu de son zèle et l'éclat de ses exemples. Le saint Pape Pie V, voulant employer les Religieux de son Ordre au bien des âmes, le nomma évêque d'Acerno. Le V. P. Jean Matthieu s'adonna tout entier au gouvernement de son église qu'il administra fort saintement pendant quatre années. Il décéda comblé de mérites, à l'âge de soixante ans, sincèrement regretté de ses ouailles, l'an 1570. — (Pio; Fontana.)

1607 — A Guatemala, aux Indes-Orientales, le V. P. ALPHONSE DE MENDOZA, de grande naissance, mais de plus grande vertu. Il se signala dans le Nouveau-Monde par sa piété, sa religion, et plus encore par le soin qu'il prenait des intétêts communs. Il se recommandait également par sa tendre charité pour les pauvres. Après avoir vieilli au service de Dieu, de ses frères et du prochain, il parvint à la vie éternelle, l'an 1607.

Dans la même ville mourut le V. P. DENIS DE CASTRO, profès du

couvent de Saint-Paul de Séville, l'un des prédicateurs les plus apostoliques de l'Amérique. Il parcourut les vastes royaumes du Pérou, du Mexique et d'Oaxaca, et vint finir sa vie dans la Province de Chiapa, la même année que le précédent. — (Remezal.)

.... — En Hollande, la bienheureuse BRIGITTE, du Tiers-Ordre séculier. Aimant Jésus-Christ de tout son cœur, elle était toujours saintement occupée à méditer la Passion et les douleurs de son divin Epoux. Notre V. Sœur mérita par sa tendre compassion de porter extérieurement dans sa chair, les cinq plaies de son Sauveur crucifié. — (Ant. sen. *in chron.;* Choquet, *de SS. Belgii Ord. Præd.*, c. 25.)

1484 — Au monastère royal de Saint-Louis, à Poissy, la V. M. EMELINE, surnommée l'*Aveugle*, du nom de sa famille, mais très éclairée de la lumière céleste. Dès l'âge de huit ans, elle fut consacrée à Dieu dans ce monastère où, suivant fidèlement l'attrait du Seigneur, et ignorant la malice du siècle, elle vécut dans la piété et l'assiduité à l'oraison. Elle prenait un singulier plaisir à employer sa voix angélique à chanter les offices divins. Elle mourut, ornée de mérites et de saintes œuvres, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, l'an 1484. — (*Mémoires de Poissy.*)

16.. — A Barcelone, décéda la V. Sœur ANNE SAMSON, après avoir mené une vie pleine d'humilité, de pauvreté et de charité. Par ses éminentes vertus, elle s'acquit une grande sainteté qui ne se démentit jamais pendant sa longue carrière. Notre pieuse Sœur soupirait sans cesse après la vue et la jouissance de son divin Epoux ; et à l'heure de sa mort, elle témoigna tant de joie de voir le terme de son exil, qu'elle semblait déjà goûter les délices de l'Eternité bienheureuse. — (*Act. Cap. Val., 1647.*)

XIII JUIN

Le V. P. ANGE COCCHI DE S. ANTONIN

Missionnaire de l'Ordre en Chine (*).

(1633)

Cet ange terrestre, ce diligent messager que le zèle de la gloire du Seigneur attira jusqu'aux extrémités de la terre, naquit à Florence de parents nobles. Devenu religieux et très capable de réaliser le but apostolique de sa vocation, il obtint permission des Supérieurs de passer aux îles Philippines. Là il changea le nom de sa famille, selon la coutume de cette religieuse Province, et prit celui de saint Antonin, l'illustre archevêque de sa ville natale. La vie régulière, dans cette Province, était très austère et ajoutait même aux exercices les plus pénibles de la prédication la pratique des observances rigoureuses des communautés les mieux réglées. Le P. Ange y trouva de quoi satisfaire sa ferveur ; surtout quand on l'eut envoyé au couvent de Batan pour apprendre la langue du pays et assister nos autres Pères dans le ministère de cette église. Il s'acquittait de tous ces laborieux emplois avec tant de charité, de douceur, d'application et de modestie, que les Indiens l'aimaient et le chérissaient comme leur Père; la Providence le préparait ainsi à de plus grandes choses.

Quarante ans s'étaient écoulés sans qu'aucun de nos Pères eût pu

(*) Hist. Philppines.

pénétrer dans l'intérieur de la Chine malgré des efforts souvent héroïques. Plusieurs tentatives, en effet, prouvèrent, pendant près d'un demi-siècle, le zèle et la persévérance des Religieux de la Province du Rosaire. Diego Advarte, en 1596, et Louis de Cobo, en 1598, essayèrent, mais en vain, de pénétrer dans le Céleste-Empire. En 1611, Jean de la Piété, dominicain portugais, évêque de Macao et vicaire apostolique de toute la Chine, vint chercher lui-même aux Philippines quelques-uns de ses frères. Les PP. Thomas Major et Barthélemy Martinez le suivirent avec empressement et pénétrèrent dans l'intérieur de la Chine, mais ils ne purent s'y établir.

Dieu, voulant enfin ouvrir la porte de cet empire aux Prédicateurs de son Evangile, disposait le P. Ange par des missions moins importantes à devenir le digne instrument de celle-ci. Après l'avoir employé quelque temps au service des chrétiens de Batan dont il savait la langue, les Supérieurs lui enjoignirent d'étudier celle des Chinois. Il le fit par obéissance, ne sachant ce que c'était que de s'excuser, bien que la difficulté de cette étude lui parût insurmontable. A peine avait-il fait quelque progrès qu'on l'envoya dans l'île de Formose, découverte depuis peu. Apprendre le dialecte des insulaires était une nouvelle épreuve, mais notre V. P. Ange, véritable ange du Seigneur, toujours prêt, comme ceux du ciel, à écouter ce qu'on lui commandait, se rendit de suite à ce nouveau poste, malgré la conviction intime de ne pas réussir, tant il se croyait incapable de faire le moindre catéchisme.

Il y resta plusieurs années, sans grand profit extérieur ; mais il ne fut jamais plus occupé intérieurement dans les pratiques d'une vie sainte, spirituelle et pénitente. Il s'adonna plus que jamais à l'oraison, et comme cette île n'est éloignée de la Chine que d'une journée, et qu'un grand nombre de Chinois y abordaient chaque jour, cette circonstance enflammait de plus en plus son désir de travailler à la conversion de ces pauvres idolâtres. Dans ce but, lui et ses compagnons essayèrent divers moyens : mais quelque mesure qu'ils prissent pour réussir, soit par des témoignages de bonté et des services rendus aux Chinois, soit par de grandes promesses à ceux qui pouvaient les conduire en Chine, pas un n'osa tenter l'entreprise. Le P. Ange, néanmoins, ne laissait pas de recommander toujours cette affaire au Ciel, et lorsque tout semblait désespéré, Dieu inspira au gouverneur de l'île d'envoyer une ambassade au vice-roi d'Ucheo pour assurer certaines relations commerciales, et il choisit pour cela nos Religieux.

A cette proposition, il leur sembla déjà voir les cieux ouverts pour le salut de ces peuples : aussi l'accueillirent-ils avec un vif empressement. Le supérieur de la mission désigna le P. Ange, et lui adjoignit le P. Thomas de Lierra. Ce dernier mourut durant la traversée, victime d'une trahison, et le P. Ange, échappé comme par miracle aux mêmes embûches, à la fureur des flots et des pirates, arriva seul en Chine et débarqua mourant de faim dans une petite île inconnue où il trouva quelques pêcheurs qui s'enfuirent en le voyant. L'interprète du V. Père fit tant par ses signes et ses prières qu'ils consentirent, non sans peine, à s'approcher pour leur donner quelque nourriture. Ce lieu n'était point sans danger : les tigres y abondaient, et la crainte des Corsaires, non moins cruels, fit aux voyageurs un devoir de passer sur la terre ferme. Là résidait un mandarin, et ils lui rendraient compte du but de leur voyage. Cet homme les reçut assez bien d'abord, mais l'espérance d'en tirer quelque argent le fit bientôt changer de conduite. Voyant que la menace n'obtiendrait rien, il les envoya à un autre mandarin avec une lettre portant ces mots : « Je vous adresse quatre larrons que j'ai pris sur la plage de « la mer. » Le nouveau chef, vieillard vénérable, beaucoup plus honnête que son collègue, leur fit un très bon accueil, et touché de compassion à leur récit, pria le P. Ange de ne pas s'affliger, l'assurant qu'il lui rendrait plusieurs bons offices.

Malheureusement ce mandarin n'exerçait ses fonctions que par intérim : le titulaire, absent jusqu'alors, arriva sur ces entrefaites ; il prit en main la cause des captifs et les adressa au vice-roi d'Ucheo. Celui-ci témoigna un grand déplaisir de leur arrivée, ne voulant point recevoir d'étrangers chez lui ; toutefois il s'apaisa et donna ordre de les loger et de les entretenir. La conclusion de l'affaire fut que le P. Ange, ne pouvant produire les lettres justificatives de son ambassade, retournerait au plus tôt en chercher d'autres ; on aviserait ensuite à ce qu'on devrait faire.

Tandis que les choses traînaient ainsi en longueur, le saint missionnaire, avide de prêcher l'Evangile, avait pris en cachette ses mesures pour rester dans le pays ; et afin de déjouer le procédé du vice-roi qu'il avait plus d'un motif de craindre, il eut recours au stratagème suivant.

En se dirigeant vers le port, il s'entendit secrètement avec un Japonais, bon chrétien, désireux de retourner dans son pays et tout disposé à lui rendre service ; alors lui ayant fait passer son habit

religieux, il lui recommanda de se blottir dans quelque coin du vaisseau et de n'en pas bouger tout le temps de la traversée. L'offre généreusement acceptée, le Japonais s'embarqua à sa place, et le Père put rentrer à Ucheo où un bourgeois de la ville, chrétien et médecin de profession, le cacha pendant quelque temps. Dieu permit que ni les mandarins, ni le vice-roi ayant connu la présence du V. Père, ne s'en mîssent nullement en peine; et, chose plus surprenante, beaucoup de personnes, attirées par la curiosité, se rendaient ouvertement auprès du nouveau venu sans être molestées. Afin de se conformer aux usages du pays, le P. Ange laissa croître sa barbe et ses cheveux, prit l'habit des gens de service et résolut de se retirer dans un endroit où son séjour dans le royaume serait plus assuré. Son hôte l'approuva et s'offrit de l'accompagner lui-même. Le saint missionnaire, après cinquante jours passés dans sa première retraite, eut le temps d'avertir les Religieux de Formose du triste état où il était réduit. Il leur demandait en même temps le nécessaire pour offrir le saint Sacrifice de la Messe, ce qu'il n'avait pas eu la consolation de faire depuis son départ. On lui expédia avec empressement ce qu'il réclamait, et il quitta aussitôt Ucheo pour se rendre en chaise ouverte à six journées de là, dans la ville de Fou-Gan. Il y fut reçu comme un envoyé du Ciel par quelques familles chrétiennes, qui, malgré leur profonde indigence, rivalisaient de zèle pour le traiter avec honneur. Mais l'humble Père savait trop bien que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait opéré la Rédemption du monde que par une vie austère et pénitente, consommée sur le gibet de la croix : aussi refusa-t-il constamment les offres que lui firent ses pieux néophytes et demeura toujours dans les bornes d'une pauvreté évangélique.

Le Ciel bénit visiblement ses travaux : de nombreux Chinois de toute condition et, parmi eux, plusieurs lettrés, se firent instruire et se rangèrent parmi les catéchumènes. La récitation du Rosaire, qui avait lieu tous les dimanches avec ferveur et en public, était une des principales causes de ces prodigieux succès.

« J'ai ici de fort bons chrétiens, écrivait le P. Ange, et quelques-
« uns très zélés pour la gloire de Dieu ; avec l'assistance de la très
« Sainte Vierge, j'ai établi la dévotion à son Rosaire. Tous les jours
« on en récite une partie en chœur, et le dimanche on le dit en en-
« tier avec l'explication des mystères. Pour mieux inspirer cette dévo-
« tion à mes Chinois, je leur répète que toutes les églises que j'espère
« fonder au nombre de dix à douze, dans ce district, seront dédiées

« à la Reine du Rosaire et deviendront chacune un centre particulier « de la Confrérie ; de plus, je leur ai promis de faire traduire en leur « langue un manuel de cette dévotion et de ses principaux miracles. »

C'est ainsi que ce digne enfant de S. Dominique se servait de la dévotion de la Bienheureuse Vierge pour dissiper les ténèbres de l'erreur, conformément au langage et au sentiment de l'Eglise qui félicite la Mère de Dieu de ce que, par Elle, toutes les hérésies ont été détruites. Il ne pouvait trouver de moyen plus sûr pour ramener à Dieu ces pauvres païens que de les confier à Marie, placée si miséricordieusement entre son divin Fils et les pécheurs pour opérer la réconciliation, suivant cette belle expression de ses dévots :

Per te Deum adit reus
Ad quem per te venit Deus,
Tu amborum media.

Les nouveaux convertis et ceux qui désiraient se faire instruire se rendaient en si grand nombre auprès du charitable missionnaire qu'à peine trouvait-il le temps de réciter son Office et de prendre un peu de nourriture. Plusieurs apportaient leurs provisions avec eux, préférant la consolation de ses entretiens à celle qu'ils auraient goûtée dans leur famille. Le soir, ils ne le quittaient qu'à dix heures, sans avoir laissé au Père un seul instant pour vaquer à ses exercices ordinaires, auxquels, néanmoins, selon le Règlement de sa Province, il était très fidèle.

Cette terre était disposée à donner ses fruits. En voyant la complexion faible et délicate du P. Ange, on ne pouvait assez admirer la force de la grâce qui lui faisait supporter avec tant de joie d'aussi grands travaux. Il faisait à pied toutes ses courses par des chemins souvent impraticables, se montrait fort zélé pour les observances religieuses et s'employait jour et nuit aux devoirs de son ministère.

On a remarqué que le V. Père avait une pureté de conscience si délicate qu'il ne passait jamais un jour au couvent sans se confesser. Au début de sa carrière apostolique, il ne pouvait se résoudre à aller seul en mission. Dès son arrivée en Chine, il pria très instamment ses supérieurs de lui envoyer un confesseur. N'ayant pu l'obtenir, il se jeta sans retour sur lui-même entre les bras de Dieu, et, à partir de ce moment, il éprouva un tel repos d'esprit qu'il ne fut plus inquiété d'aucun scrupule. Il se trouvait même si content qu'il ne se recon-

naissait plus lui-même. Si, dans la suite, il réclama toujours des compagnons, ce ne fut plus pour sa consolation particulière, mais pour l'aider à récolter une moisson déjà mûre. Une de ses lettres, datée du 24 décembre 1632, se terminait par ces mots : « Des ouvriers, des « ouvriers, des ouvriers ! car la moisson est grande et parvenue à « maturité. »

Cette demande fut accueillie avec empressement. Deux missionnaires, les PP. Jean-Baptiste Moralès et François Diaz, partirent immédiatement et allèrent rejoindre le P. Ange qui semblait les attendre pour mourir entre leurs bras. Ses vœux étaient satisfaits, le désir du ciel restait seul dans cette âme vraiment apostolique. « Seigneur, di- « sait-il, faites briller à nos yeux la lumière de votre visage. Vous « avez donné la joie à mon cœur. Je m'endormirai et je me reposerai « en paix. » Il s'endormit bientôt en effet dans la paix du Seigneur, laissant l'apostolat de la Chine à ses Frères affligés (1633).

Nos Pères des Iles Philippines ont soutenu fort courageusement jusqu'à ce jour la mission du V. P. Ange, et notre Ordre a eu la glorieuse consolation de voir l'un de ses fils, le P. François Capillas, sceller le premier de son sang la foi de Jésus-Christ dans ce vaste royaume. Nous avons déjà fait l'éloge de plusieurs de nos missionnaires, morts sur la brèche, et nous parlerons ailleurs de ceux qui ont noblement suivi leurs traces. Notons seulement ici que, par leur ministère actif, les Frères-Prêcheurs se rendirent fort savants dans toutes les langues indo-chinoises, comme le prouvent leurs ouvrages pour la défense de la religion et l'instruction des nouveaux convertis.

La V. Mère MARIE CASAVANTI

Religieuse du Monastère de N.-D. de la Pitié, à Palerme (*).

(1598)

Si la grâce perfectionne la nature, la nature, à son tour, vient fréquemment au secours de la grâce pour conduire les âmes à la perfection. Ceci est plus frappant encore, lorsque la fraternité du sang produit une généreuse et sainte émulation entre des âmes sorties d'une même famille séculière pour se consacrer à Dieu dans une même famille religieuse. Cette émulation, le monastère des Dominicaines de Palerme put la contempler avec édification entre deux sœurs de la maison de Casavanti. Elles se nommaient Catherine et Marie; nous parlerons ici des vertus de cette dernière. L'habit de l'Ordre fut donné le même jour aux deux sœurs et on les vit marcher ensuite avec une égale ferveur dans la même voie de sainteté. Douces, humbles, mortifiées, amies du recueillement, observatrices fidèles de la Règle et zélées pour tout ce qui touchait à la gloire de Dieu, elles furent vraiment, dans leur monastère, deux oliviers féconds en fruits de salut.

Sœur Marie se distingua tout particulièrement par son assiduité aux Offices. Le tentateur essaya de la faire tomber dans la négligence sur ce point et faillit une fois y réussir; voici dans quelle circonstance. Une nuit, à l'heure du réveil de Matines, notre Sœur se sentit plus lasse et plus fatiguée qu'à l'ordinaire. L'ennemi s'approcha de la Sœur et lui suggéra doucement qu'elle avait besoin de repos et que les Matines se chanteraient bien sans qu'elle y assistât. La pauvre nature goûtait ces raisons et commençait à céder aux insinuations perfides de la paresse. Le démon, pour achever son œuvre, se transforma en ange de lumière, prit une forme sensible et d'un air compa-

(*) Diario dom.

tissant, dit à la Sœur : « Restons ici ensemble. » La servante de Dieu n'eut pas de peine à reconnaître dans ces paroles le conseil diabolique. A l'instant même, elle sort vivement de sa couche et se rend au chœur pour le chant de l'Office.

Notre Sœur avait une dévotion toute spéciale à la Mère de Dieu, et particulièrement au Rosaire. Chaque jour elle consacrait un temps considérable à la récitation de cette prière et à la méditation de ses mystères.

Placée à la tête de sa communauté, comme Supérieure, la Mère Marie déploya dans cette charge un grand zèle pour la beauté de la maison de Dieu, c'est-à-dire pour la perfection des âmes, temples vivants de l'Esprit-Saint. Mais ce même zèle lui attira des peines et des contrariétés qu'elle supporta avec patience et courage.

Cette croix fut suivie d'une autre non moins lourde, qui lui fut annoncée dans une vision céleste. La V. Mère se trouvait au chœur en oraison, quand soudain une croix resplendissante lui apparut ; et tandis qu'elle la considérait, une voix se fit entendre : « Préparez-vous, Sœur, préparez-vous à porter cette croix. » Ces paroles ne la troublèrent aucunement. La splendeur qu'elle contemplait alors l'encourageait à souffrir avec courage, en pensant à la gloire immense dont elle serait récompensée au ciel ; elle accepta donc pleinement la volonté de Dieu.

A quelque temps de là, une plaie lui survint à la poitrine. La vertueuse fille endura longtemps la douleur sans rien laisser paraître, suivant partout la communauté au chœur et dans tous les autres exercices réguliers. Enfin, vaincue par la souffrance, elle dut découvrir son mal, mais aucun remède ne put en arrêter le cours. Joyeuse et contente de sa croix, Sœur Marie continua de la porter avec une admirable patience jusqu'à la mort.

Le Seigneur, de son côté, savait aider sa fidèle servante par des grâces précieuses et de douces consolations : par cet admirable mélange d'amertume et de délices, il la conduisit à une haute perfection et lui fit mériter une riche couronne de gloire dans l'éternité, couronne que Sœur Marie alla recevoir au ciel, l'an 1598, dans la soixante-dixième année de son âge et la cinquante-sixième de sa profession religieuse.

LE MÊME JOUR

1563 — En Irlande, le V. P. EUGÈNE O'HAIRT, évêque d'Aconry, l'un des vingt-quatre Prélats de notre Ordre qui siégèrent au Concile de Trente. — (Pio.)

1623 — Sur les mers du Japon, le V. P. DIEGO DE RIBERA, profès du couvent de Saint-Paul à Cordoue. Envoyé dans les Philippines, il y enseigna avec éclat la Théologie au collège de Saint-Thomas, à Manille. Sa prédication n'avait pas moins de succès que son enseignement. Il quitta cependant l'un et l'autre pour se rendre au Japon, au temps même où la persécution y sévissait dans toutes ses rigueurs. Dieu lui réservait un autre genre de martyre que celui au-devant duquel il allait.

Pendant la traversée, un navire chinois se jeta sur l'embarcation des missionnaires. Les mariniers chargèrent un mousquet pour tirer sur l'ennemi, mais l'arme s'enflamma par accident et blessa le P. Diego à la jambe. La gangrène se mit dans la blessure et fit de tels progrès qu'en peu de temps le fervent religieux fut réduit à l'extrémité. Sa patience ne se démentit pas dans les cruelles douleurs que cette plaie lui fit endurer. Il consolait lui-même ses Frères affligés de le voir tant souffrir. — *(Hist. Philip.)*

1233 — En Pologne, mémoire du B. P. MEYNARD, compagnon de S. Hyacinthe, et premier évêque de la Livonie. — (Bzovius.)

1436 — A Castres, le B. MICHEL PAGÈS, catalan de nation et profès du couvent de Manrèse. C'était un homme de grand mérite, vrai miroir de sainteté. Ayant appris l'existence d'une nouvelle réforme dans le Languedoc, le fervent religieux demanda la permission de l'embrasser. On l'envoya au couvent de Castres. Il trouva dans cette maison l'observance rigoureuse qu'il cherchait, et fit de tels progrès dans la vertu qu'on l'appelait communément *le Saint.* Il mourut l'an 1436, et Dieu glorifia son tombeau par plusieurs miracles. Les ex-voto étaient si nombreux que les murs du chapitre ne suffisant plus à les contenir, il fallut les placer dans le cloître. — (Diago).

1436 — A Modène, le B. JÉROME DE VÉRONE, l'un des prédicateurs les plus apostoliques de son temps. Tout en lui prêchait la pénitence : sa figure austère, sa modestie, la gravité de son maintien, et surtout cette force

avec laquelle il tonnait en chaire contre les désordres et les vices. Il poursuivait sans relâche, par sa vaillante et évangélique parole, l'usure et les haines qui déshonoraient alors les républiques italiennes.

Le B. Jérôme ne fut pas moins zélé pour la sanctification de ses Frères dans les différentes charges qu'il eut à remplir auprès d'eux.

Il érigea deux monts-de-piété : l'un à Modène, l'autre à Reggio. Atteint de la cruelle maladie de la pierre, il succomba enfin aux violentes douleurs qu'il avait longtemps supportées avec une patience admirable. La Bienheureuse Etiennette de Soncino, sa fille spirituelle, eut la consolation de le voir monter au ciel sans passer par le Purgatoire, et la Bienheureuse Catherine de Racconigi, celle de le contempler dans la gloire éternelle.

Plusieurs miracles furent obtenus par son intercession, et la ville de Modène l'honore encore comme un Saint. — (Leander.)

1508 — A Brescia, en Lombardie, le V. P. ANDRÉ PORTULAGA, illustre par sa science et son éloquence, talents qu'il sut faire fructifier pour le salut du prochain et la perfection des Religieux. Il était vicaire de la célèbre Congrégation de Lombardie, quand la mort le ravit à ses travaux pour le faire entrer au séjour des divines récompenses, l'an 1508. (Leander.)

1500. — A Bagnola, dans le royaume de Naples, le V. P. SALVE, surnommé de Bagnola. Son rare mérite obligea ses Frères à lui donner une sépulture particulière et plus honorable. L'évêque de Narni, Ambroise Salve, son parent, lui fit élever un tombeau de marbre sur lequel on grava une épitaphe qui rendra sa mémoire immortelle. — (Valle.)

... — A Chartres, le V. P. VINCENT BEDION, fidèle observateur de la règle et religieux de grand mérite. Le duc de Bourgogne le choisit pour son confesseur. Il obtint de Son Altesse la translation du couvent de Mont Bozon, en un lieu plus favorable au ministère des Religieux. Prieur de cette même maison, le V. Père employa son zèle à faire fleurir toutes les vertus dans sa communauté, qui devint ainsi très prospère. — (*Ex Patre Nicolao Le Fèvre : Hist. conv. Carnut.*)

1608 — A Saint-Maximin, le vertueux Frère DOMINIQUE LOUIS, diacre, originaire de Chambéry et attiré en Provence par le désir d'embrasser l'illustre réforme du P. Michaëlis. Sa vie dans le monde avait été celle d'un ange ; en Religion, elle fut un vrai modèle d'humilité, de ferveur et de modestie. Cette fleur, épanouie de si bonne heure, méritait d'être transplantée au plus tôt dans les jardins célestes. Le Frère Dominique quitta en effet cette terre peu d'années après sa profession, et avant d'avoir reçu l'onction sacer-

dotale. On put remarquer en lui, dans sa dernière maladie, tous les signes d'une âme prédestinée : un certain rayon de lumière prophétique semblait même dicter les paroles qu'il adressa à l'un des postulants venus près de son lit : « *Vade ad januam, ad januam :* Allez à la porte, à la porte. » Le jeune homme ne persévéra point comme son compagnon qui se trouvait avec lui dans cette circonstance. C'est de ce dernier, appelé Thomas Mostoul, que je tiens ce trait, dit le P. Souèges.

Le pieux Frère parlait latin ordinairement : cette langue favorisait mieux son amour du silence en lui permettant de s'exprimer en peu de mots. Sept ans après sa mort, sa tombe ayant été ouverte, on trouva son corps intact et sans trace de corruption. — (*Mém. de S. Maximin.*)

1500 — A Naples, au couvent de Saint-Pierre-Martyr, Fr. ANGE, convers, riche en vertus et en mérites. Il servait les Religieux avec une humilité, une promptitude et une modestie angéliques. Mais c'est surtout la résignation et l'assiduité à la prière que Dieu voulut faire briller davantage en cette âme. La Providence permit que, par accident, le bon Frère se brûlât le visage et perdît la vue. Cette rude épreuve fut supportée avec une patience et une paix admirables. Dès lors, le saint Religieux fit de l'église sa demeure habituelle et consacra tout son temps à la prière. Il passa des ténèbres de cette vie à l'éternelle gloire l'an 1500. — (Vallée.)

15.. — Au monastère de Sainte-Marie de Zamora, la V. Mère MARIE DE CASTRO. Sa rare beauté, sa pudeur virginale, sa dévotion la faisaient ressembler à un ange. Elle quitta le monde afin d'échapper aux périls où de tels attraits pouvaient mettre son salut. Après sa consécration à Dieu dans le cloître, sa modestie était si grande qu'elle se cachait le visage sous un double voile, afin de n'être point vue de ses propres Sœurs.

Mais en se dérobant ainsi aux regards des créatures, la V. Mère mérita d'entrer plus avant dans le secret de la Face de Dieu et d'y goûter les consolations et les délices que le Seigneur réserve aux âmes courageuses. On remarquait que les jours de communion, elle ne prenait aucune nourriture et ne parlait qu'à son Epoux dans le recueillement et le silence. La mort vint enfin lui ouvrir ce glorieux séjour où des phalanges innombrables de vierges saintes suivent l'Agneau partout où il va. — (*Mém. de Zamora.*)

1620 — Au monastère de Saint-Etienne-en-Forez, la très vertueuse Sœur CLAUDINE COURBON, Religieuse d'une oraison très sublime, plus passive qu'agissante. Dans ce saint exercice, les grâces les plus rares tombaient sur son âme, comme une rosée céleste qui la pénétrait tout entière de Dieu et l'absorbait en lui. Aussi semblait-elle n'avoir plus d'atten-

tion pour les choses d'ici-bas ; on la voyait prendre pour sa nourriture une chose pour une autre sans même paraître s'en apercevoir.

Dieu répandait sur elle l'abondance de ses bénédictions afin de lui faire mériter en peu de temps la couronne de gloire. Sœur Claudine mourut, en effet, à l'âge de vingt-deux ans. Sa ferveur augmentant beaucoup pendant la dernière année de sa vie, elle se sentait attirée à l'oraison par de si violents attraits, que, sans l'obéissance qui l'occupait ailleurs, elle eût donné tout son temps à ce saint exercice. La nécessité seule la faisait parler, encore savait-elle tout dire en peu de mots. Dans l'office de vestiaire, Sœur Claudine servait ses compagnes en toute charité et prenait toujours pour elle les vêtements les plus pauvres.

Lorsque la V. Mère approcha de sa fin, l'ange des ténèbres essaya de la terrifier par la pensée des jugements de Dieu. On put même croire qu'il lui avait apparu. Durant deux heures elle trembla de tous ces membres, en exprimant une vive crainte pour ses infidélités passées. Enfin, elle se rassura et pria ses Sœurs de jeter de l'eau bénite dans un endroit qu'elle leur indiquait. Puis, se laissant tomber doucement sur sa couche, elle se mit à dire : « Je vous rends grâce, ô mon Jésus, de ce que vous avez vaincu le monde et mon ennemi. » Elle entra alors dans des transports de joie extraordinaires. Elle répondit elle-même aux prières de la recommandation de l'âme et s'endormit dans la douce paix de son Seigneur, l'an 1620.

L'un de ses frères avait été obligé, pour cause de surdité, de quitter la Compagnie de Jésus. En apprenant la mort de la pieuse Claudine, il se recommanda à son souvenir. Sa prière fut entendue. Guéri subitement de son infirmité, il put s'employer dans le saint ministère et mourut curé d'Annonay. — (*Mém. de S. Etienne.*)

XIV JUIN

Le V. P. JEAN-BAPTISTE GACET

du couvent de Valence en Espagne, Disciple de S. Louis Bertrand et Missionnaire aux Philippines (*).

(16..)

GLORIA *patris filius sapiens;* un fils plein de sagesse fait la gloire de son père : cet oracle de l'Esprit-Saint trouve une parfaite application dans le P. Jean-Baptiste Gacet, digne fils de S. Louis Bertrand. De tous les disciples que forma ce Maître incomparable, il n'en est aucun dont la vie ait plus de ressemblance avec celle de ce grand Saint.

Ce V. Père reçut l'habit de l'Ordre au couvent de Valence, et fit son noviciat sous la pieuse et forte direction de S. Louis Bertrand. La ferveur et les vertus du jeune novice firent concevoir de grandes espérances et lui méritèrent l'affection toute spéciale de son Père Maître. Le fervent Religieux s'efforçait, de son côté, de suivre le plus près possible son guide spirituel, principalement en ce qui touche la pénitence et l'austérité; s'il ne parvint pas à l'atteindre, du moins en approcha-t-il de plus près que beaucoup d'autres.

Le Saint avait reçu de Dieu le don de lire dans le secret des cœurs,

(*) *Hist. Philip.*

il pouvait ainsi découvrir les fautes les plus cachées et les plus légères de ses novices, celles même qui attiraient à peine leur propre attention. Cette connaissance surnaturelle et intime des âmes aidait puissamment l'habile et zélé Directeur à dépouiller les jeunes Religieux des moindres taches et à les rendre dociles et attentifs aux délicates opérations de la grâce. Notre Frère Jean-Baptiste, ne voyant là aucune faute, eut un jour la curiosité de monter sur le haut du clocher, pour considérer la ville de Valence ; étant allé, peu après, trouver son Père Maître, celui-ci fit un signe de croix sur le front du novice. « Dieu vous pardonne, mon fils, lui dit-il, quel besoin « aviez-vous de monter au clocher pour voir la ville ? » Le P. Gacet put apprendre ainsi combien un Religieux qui veut atteindre à la perfection doit s'étudier à ne rien accorder à la nature, sans une juste nécessité.

Sous une direction si sage et si ferme, le F. Jean-Baptiste fit de tels progrès dans la vertu qu'au départ de S. Louis Bertrand pour les Indes on ne trouva personne plus capable de le remplacer que notre Père, alors cependant encore bien jeune prêtre. Il maintint, au noviciat de Valence, cet esprit de régularité, de ferveur, de piété et d'austérité qui l'a rendu si célèbre dans l'Ordre.

S. Louis Bertrand ayant terminé ses missions, son disciple désira partir à son tour, dans le dessein de se dérober aux charges qu'il craignait de se voir imposer dans sa Province, danger moins à craindre ailleurs où il serait moins connu.

Avant le départ, il se rendit avec le P. Thomas de Castellar auprès de son saint et vénéré Maître. Celui-ci les accueillit d'un air doux et souriant et leur dit : « O mes Pères et Frères ! qui donc se sentira assez de résolution pour entreprendre ce voyage ? » Nos deux missionnaires virent dans ces paroles du Saint un heureux présage ; ils n'ignoraient point que le serviteur de Dieu avait souvent des lumières prophétiques sur l'avenir, et qu'en d'autres rencontres, il avait détourné des Religieux d'un semblable projet.

Ils partirent ensuite, accompagnés du P. Alphonse Vaylo, du couvent de Marcia, et de Bernard Albuquerque, évêque d'Oaxaca. Le P. Vaylo se rendait au Mexique pour régler l'institution de la nouvelle province d'Oaxaca qui devait se former de plusieurs couvents de celle du Mexique, devenue déjà très considérable. Ce Religieux, connaissant le mérite du P. Jean-Baptiste, l'invita à l'accompagner dans ce voyage. De son côté, l'évêque d'Oaxaca, n'ayant pu faire

accepter sa démission, cherchait du moins à attirer dans son diocèse de vaillants ouvriers apostoliques, ses frères principalement; il joignit donc ses prières à celles du P. Vaylo pour emmener notre P. Jean-Baptiste et le prit ensuite pour son confesseur.

On ne tarda pas à remarquer les talents peu ordinaires du nouvel apôtre. L'évêque qui l'avait amené fit tout son possible pour le faire élire supérieur de quelque couvent, mais il y avait un obstacle : le P. Gacet n'était pas affilié à la Province. Or, d'après une ordonnance particulière à cette même Province d'Oaxaca, l'affiliation était une condition indispensable pour être nommé Prieur. Cette affiliation, notre humble Religieux ne voulut jamais faire la moindre démarche pour l'obtenir, bien qu'on l'en pressât vivement. Il serait plus capable de le servir, disait-il au prélat, en étant dégagé de toute charge, que placé à la tête d'une communauté.

Vers ce même temps, une colonie de Dominicains espagnols passa au Mexique pour se rendre à Manille. Le P. Jean-Baptiste, qui avait entendu dire beaucoup de bien de la nouvelle Province des Philippines, voulut se joindre à eux. Et comme il n'était pas affilié à celle d'Oaxaca, il lui fut assez facile d'exécuter son projet.

Les nouveaux missionnaires arrivèrent à Manille en 1596. Le P. Gacet fut accueilli par les témoignages de la joie la plus vive. Ses cheveux blancs, sa prudence, sa piété et sa modestie inspirèrent la vénération. Les Supérieurs, sans doute en raison de son grand âge, ne le destinèrent point aux travaux des missions, ils le gardèrent au couvent comme l'une des colonnes de l'observance régulière. Les confessions, la prédication et la visite des malades devinrent ses occupations ordinaires; il s'acquitta si parfaitement de ces différents ministères qu'il attira à lui grand nombre d'âmes désireuses de se placer sous une direction si éclairée et si ferme.

Le P. Jean-Baptiste ne réussit point, ici comme ailleurs, à se soustraire aux charges de la supériorité : il fut nommé successivement Définiteur, puis Prieur du couvent de Manille. On vit se vérifier en lui cette parole du docte cardinal Cajetan : « Lorsque ces hommes qui fuient les charges sont contraints de les accepter pour se soumettre à la volonté de Dieu, ils s'en acquittent souvent mieux que d'autres moins craintifs à ce sujet, ou même désireux d'y être appelés. » Le P. Jean-Baptiste gouverna donc sa communauté avec beaucoup de piété et de prudence. Il sut l'entretenir dans un tel esprit de ferveur, de recueillement et de prière, que le temps même des

récréations était consacré à des exercices pieux. Voici comment ce saint Prieur entretenait le feu sacré de la dévotion dans les âmes pendant ces heures où elles perdent souvent dans la dissipation tout ce qu'elles ont gagné ailleurs. Il faisait ouvrir un livre, ordinairement l'*Echelle spirituelle* de S. Jean Climaque, on y lisait un passage, puis on discourait sur ce qui venait d'être lu; après quelques instants, la lecture recommençait pour laisser place encore à de nouveaux commentaires, et ainsi de suite. De cette manière, les Religieux sortaient parfois plus fervents de la récréation que de l'oraison.

Pendant le priorat du P. Jean-Baptiste, le couvent de Manille fut détruit par un incendie qui réduisit en cendres une grande partie de la ville. Tout le temps que durèrent les travaux de reconstruction, les aumônes arrivèrent en proportion des dépenses. On recevait peu quand on devait peu et beaucoup quand on devait beaucoup. La divine Providence voulait ainsi et sauvegarder les intérêts de la sainte pauvreté, et apprendre aux Religieux à se confier entièrement dans sa bonté paternelle.

A l'expiration de sa charge, le Père rentra dans sa vie précédente de retraite, de recueillement et de prière, ne sortant que dans les occasions où il s'y trouvait obligé par les devoirs de la charité.

Notre V. Père avait une particulière dévotion au mystère de la naissance de Notre-Seigneur. Il se préparait à cette fête avec une grande ferveur, et communiquait ses pieux sentiments aux âmes dévotes qu'il dirigeait. La sainte Eucharistie était comme le céleste trésor de son cœur. Comment dire la foi vive, le profond respect et l'amour tout embrasé avec lesquels il adorait son Sauveur? A le voir devant le Tabernacle on l'eût pris pour un séraphin.

Dans cette vie de solitude, de recueillement et d'oraison, cet éminent Directeur des âmes expérimentait par lui-même les voies difficiles de la perfection dans lesquelles il engageait et guidait les nombreuses personnes placées sous sa conduite.

Plus notre saint Religieux, parvenu à une véritable vieillesse, se sentait approcher du terme, plus il brûlait du désir de voir Dieu : c'était un amant passionné soupirant après la possession de l'objet de son amour. Dans sa dernière maladie, il donna les exemples les plus édifiants de pauvreté et de mortification. Quelques personnes connaissant son état d'infirmité, lui envoyaient de la ville des aliments tout préparés ; l'humble Père les refusait modestement et les faisait porter aux pauvres, surtout quand ces mets lui étaient apportés dans de la vais-

selle de prix. « Il paraît bien, disait-il alors, que ces plats ne sont pas pour moi, pauvre et misérable pécheur, mais pour quelque autre. » Les refus du saint homme, bien loin de froisser ces personnes charitables, les édifièrent extrêmement, mais elles n'en continuèrent pas moins leurs pieuses libéralités.

Enfin, la veille de l'auguste solennité du Très Saint Sacrement, le P. Jean-Baptiste fut appelé aux Tabernacles éternels pour y contempler sans voile Celui qu'il avait tant adoré sur cette terre. Sa dépouille mortelle fut placée devant l'autel majeur, du côté de l'Evangile, où elle repose jusqu'au jour de la bienheureuse résurrection.

La V. Sœur SUZANNE AUBRY

Première Religieuse du Monastère du second Ordre de Toul (*).

(1655)

La vie de cette V. Sœur a été enrichie de telles faveurs célestes qu'elle peut être proposée pour modèle aux âmes désireuses d'atteindre les hauts sommets de la perfection. Dieu la destinait au monastère de Toul comme les prémices de cette sainteté qu'il devait y faire fleurir dans la suite.

Suzanne Aubry naquit à Epinal, dans les Vosges, de parents riches des biens de la fortune. Sa mère, femme très pieuse, l'éleva dans la crainte de Dieu. La petite fille apporta, de son côté, une grande ardeur à pratiquer les enseignements qu'elle recevait. Elle faisait déjà ses délices des méditations saintes et de la lecture spirituelle; ces pieux exercices absorbaient son âme à ce point que les choses de cette terre lui devenaient absolument étrangères.

La jeune fille arriva ainsi à sa dix-septième année; un parti très avantageux s'étant offert, ses parents voulurent l'engager dans le

(*) Mémoires de Toul.

mariage. Comment peindre l'étonnement et l'effroi de cette vierge chaste en entendant une pareille proposition ! Elle porta ses regards vers une image de Notre-Seigneur et se jeta avec confiance dans ses bras, en le suppliant de ne point l'abandonner dans une si grave conjoncture, et de lui faire connaître clairement sa volonté. Sur ces entrefaites, sa mère l'envoya faire une commission, Suzanne partit sur-le-champ tout en continuant intérieurement sa prière. Elle ne tarda pas à entendre au fond de son âme une voix puissante et mystérieuse qui lui dit : « Je te veux toute à moi. » Cette parole fit si grande impression sur son esprit qu'elle n'en perdit jamais le souvenir.

Vierge vraiment sage, elle prit à ce moment l'inébranlable résolution de n'avoir d'autre époux que Jésus, son Sauveur, et de se consacrer entièrement à lui ; et elle aurait, dès lors, souffert de cruels tourments plutôt que de s'engager dans des liens terrestres. Elle eut, de fait, à endurer une sorte de martyre pour rester fidèle à sa résolution et garder intacte la belle fleur de la virginité. Ses parents la pressèrent pendant neuf ans encore, pour l'amener à consentir à leurs projets, et ne voulurent jamais, durant tout ce temps, lui permettre d'entrer en religion. Enfin la constance de notre vertueuse Suzanne remporta la victoire.

L'an 1621, la ville de Toul avait vu se fonder un monastère de Religieuses Dominicaines du grand Ordre. Suzanne Aubry y prit le voile cette année-là même, et fut ainsi l'une des pierres fondamentales de cette célèbre et sainte maison. Elle avait alors vingt-six ans. Son noviciat fut très fervent ; toutes ses actions étaient accompagnées d'une modestie, d'une sagesse, d'un zèle tels qu'on ne pouvait rien voir de plus parfait. Le Seigneur préparait ainsi cette âme à gravir en peu de temps les degrés de l'oraison sublime à laquelle il voulait la conduire.

Après sa profession, notre Sœur eut à passer par le creuset des tribulations : son corps fut soumis à de douloureuses infirmités et son âme à des peines intérieures très pénibles. La patience, l'humilité, la résignation et la douceur avec lesquelles Sœur Suzanne porta ces lourdes croix lui méritèrent de recevoir les faveurs les plus signalées.

Elle avait cherché tout d'abord à faire des progrès dans l'oraison à l'aide de beaucoup d'efforts, mais ces efforts n'aboutirent qu'à lui procurer des peines et des fatigues. Le Seigneur voulait, sans doute, lui apprendre par là que cette grâce de choix ne s'obtient point par une industrie tout humaine, mais qu'elle est un pur don de Dieu.

Cette âme fervente s'abandonna complètement à la conduite de l'Esprit-Saint. Elle parvint, de la sorte, en peu de temps, à une familiarité, à une union si intime avec Notre-Seigneur, qu'il lui semblait, le matin surtout, le sentir à ses côtés, prêt à s'entretenir avec elle. Pendant que durait cet attrait céleste, il lui était difficile de prendre part à la récitation de l'Office divin; dans les récréations, elle semblait incapable de proférer une parole, tant son cœur se portait vers Dieu avec force; il lui fallait même parfois s'appuyer ou s'asseoir pour éviter les ravissements et les défaillances.

L'abondance de pensées saintes et de sentiments tout célestes était si grande en cette âme que les lectures spirituelles ne lui étaient plus nécessaires. Aussi lisait-elle très peu; et il lui suffisait de parcourir quelques lignes pour se trouver aussitôt inondée de délices. Alors, comme une abeille mystique, elle s'arrêtait pour savourer à loisir la suavité surnaturelle dont le Seigneur la remplissait. A ce propos, Sœur Sazanne disait avec une simplicité charmante que « la lecture était pour son âme un rayon de miel où elle suçait les douceurs du paradis. »

Elle sentait parfois son cœur trop étroit pour contenir cette surabondance de consolations divines; elle s'écriait alors : « Je n'en puis plus; si cela dure, j'en mourrai de douceur. » Dans ces circonstances, notre Sœur s'abstenait de visiter le Très Saint Sacrement, de peur d'augmenter encore ces flots de délices sous lesquels son cœur succombait, et chargeait une de ses compagnes de remplir à sa place ce pieux devoir.

Être privée des célestes consolations lui semblait d'autant plus pénible qu'elle était plus accoutumée à en jouir : sa tristesse et sa douleur étaient extrêmes quand elle-même avait mérité cette privation par quelque infidélité ou quelque faute, faute semblable à celles que jadis sainte Catherine de Sienne pleurait et se reprochait si amèrement.

Dans une certaine rencontre, Sœur Suzanne avait usé un peu de dissimulation. Or, l'Esprit-Saint, qui déteste tout particulièrement ce vice, selon l'oracle du Sage, l'en punit à l'instant, en lui retirant ses ineffables suavités; et la coupable se sentit plongée dans une désolation qui lui fit endurer pendant quinze jours une sorte d'agonie. Son confesseur lui dit que cette peine ressemblait à celle du dam, la plus terrible qu'aient à souffrir les réprouvés. Cette parole remplit la Sœur d'un saint zèle pour le salut des âmes : elle aurait souffert

les plus atroces supplices pour les aider à se sauver. Aussi exhortait-elle, en toutes rencontres, les prédicateurs et les missionnaires à se dépenser sans réserve dans leur ministère.

Dans une autre circonstance, elle se laissa surprendre par une pensée vaine; le châtiment suivit de près : notre Sœur entendit au-dedans d'elle-même un reproche si sévère qu'elle en fut malade. « C'est une chose affreuse, disait-elle, de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Longtemps après, elle tremblait encore au souvenir de la frayeur qu'elle avait eue en cette occasion.

Dans les moments de ténèbres et de désolation, elle craignait extrêmement d'avoir été dans l'illusion. Elle criait alors vers Dieu, comme un petit enfant vers sa mère : « Seigneur, est-ce vous? » Quand elle eut poussé plusieurs fois vers le ciel ce cri de détresse, une voix lui répondit : « Oui. » Et ce seul mot, comme celui de la création, dissipa les ténèbres et fit jaillir la lumière.

Ces alternatives de joie et d'amertume firent vivement désirer à notre V. Sœur une profonde humilité. Elle la demanda chaque jour avec beaucoup d'instances à Notre-Seigneur: sa prière fut entendue. Dieu lui donna, en effet, une connaissance si parfaite de son néant, avec une telle passion pour les mépris, qu'il n'y avait plus, à ses yeux, de lieu si bas où elle ne méritât d'être placée, ni d'injures si blessantes dont elle ne se crût digne. Montrer peu d'estime pour elle, c'était, selon son expression, lui épanouir et embaumer le cœur. C'est pourquoi elle évitait soigneusement de s'excuser, même lorsqu'on la reprenait par erreur.

Notre Seigneur la chargeait parfois d'avertir des personnes consacrées à Dieu qui s'écartaient du droit chemin; mais l'humble fille le priait de confier une telle mission à d'autres, meilleures et plus capables. Cependant, si le Seigneur persistait, notre Suzanne obéissait aux ordres reçus et les exécutait avec zèle et courage, en même temps qu'avec une profonde modestie et une vraie confusion.

Une fois, en particulier, Dieu lui confia le soin d'avertir un certain Religieux de grand mérite, de sortir d'une voie dangereuse. « Seigneur, quelle confusion pour moi, dit-elle, de porter ce message à une telle personne! » Le Fils de Dieu répondit : « Et moi, qu'ai-je reçu pour les enseignements que j'ai donnés aux Juifs? » Ces paroles signifiaient qu'il fallait s'acquitter de son devoir sans se mettre en peine du reste : notre Sœur se soumit. On ignore quel fut le résultat de cette démarche. Mais dans une autre circonstance son obéissance

et son zèle restèrent sans effet. Il s'agit d'un Religieux que notre Sœur avait entendu, sans cependant l'avoir jamais vu. Elle le reconnut toutefois dans une vision : ce prêtre semblait placé dans les mains de Notre-Seigneur qui cherchait à l'y retenir, tandis que plusieurs personnes s'efforçaient de l'en arracher. La servante de Dieu l'avertit de se tenir sur ses gardes, mais il ne tint aucun compte de ses charitables remontrances, fit une déplorable chute et fut expulsé de son Ordre.

La communauté bénéficia des lumières surnaturelles de cette âme séraphique et de sa puissance auprès de Dieu.

Un jour que Sœur Suzanne assistait, au chœur, à la récitation commune du chapelet, elle jeta les yeux sur une de ses compagnes qui se persuadait être incapable de suivre la règle commune ; touchée de pitié, notre charitable Sœur s'adresse à la Reine du Saint Rosaire, dont l'image se trouvait devant elle, et lui recommanda fort dévotement la pauvre infirme. A l'instant même, une voix sort de cette image, et lui dit : « Je l'aiderai, et elle suivra la communauté. » C'est ce qui arriva ; car cette Sœur put, à partir de ce jour, mener la vie commune pendant l'espace de vingt ans.

Une autre, nommée Claude Obrion, assura qu'étant, depuis deux ans, fort souffrante d'un érésipèle sans que les médecins eûssent pu lui donner aucun soulagement, la Sœur Suzanne l'étant allée voir, pria pour sa guérison et la lui obtint complètement.

La visite de notre charitable Sœur à une autre malade eut un résultat tout différent. Tandis que les médecins croyaient le mal peu dangereux, Suzanne l'avertit, au contraire, que l'heure redoutable approchait, et qu'elle devait se préparer au dernier passage.

Une autre infirme redoutait à tel point la saignée, que ce lui était un supplice seulement d'en entendre parler ; cependant sa santé exigeait absolument cette opération ; la servante de Dieu pria pour la malade, qui se trouva bientôt après délivrée de toute crainte, et tendit elle-même son bras sans éprouver d'appréhension.

Dans les premiers jours de juin, Sœur Suzanne fut prise par une forte fièvre, qui la réduisit en peu de temps à l'extrémité. On lui apporta le Viatique des mourants, qu'elle reçut avec une profonde piété. Son état ne tarda pas à devenir plus alarmant. Toutefois, l'infirmière, ne la croyant pas encore à l'extrémité, lui demanda la permission d'aller réciter son Office. La malade y consentit volontiers, en ajoutant qu'elle l'avertirait de venir quand son heure serait proche.

Quelques moments après, cette Sœur était appelée par la mourante, qui put encore réciter l'*In manus* et perdit ensuite l'usage de la parole.

La communauté récitait les dernières prières quand l'âme de Sœur Suzanne se dégagea de son enveloppe terrestre pour aller jouir à jamais de la vue de Celui qu'elle avait uniquement aimé. C'était le 14 juin 1655. La Vénérable Sœur entrait dans sa soixantième année et en avait passé trente-quatre en religion.

LE MÊME JOUR

1398 — En Barbarie, le V. P. JEAN DE FRANCFORT, docteur illustre et fervent zélateur du salut des âmes. Tandis qu'il travaillait à leur conversion, les Sarrasins se saisirent de lui et le jetèrent dans une affreuse prison où, pendant cinq ans, il eut à supporter la faim, la soif, le froid, le chaud et tous les mauvais traitements.

Touché de cette pitoyable situation, le Pape Boniface IX écrivit des lettres aux fidèles, afin d'exciter leur charité à fournir la somme nécessaire pour le rachat de ce confesseur de la foi. Nous n'avons pu savoir si ces lettres obtinrent le résultat désiré, ou si l'apôtre du Christ mourut dans sa prison, martyr de son zèle et de sa foi.

1538 — A Senlis, l'illustre P. GUILLAUME PETIT, appelé communément Guillaume Parvi, évêque de Troyes et de Senlis, confesseur et prédicateur ordinaire des rois de France, Louis XII et François I^er^. Il porta ces monarques à rétablir l'étude des belles lettres dans leur royaume et mérita d'être surnommé le *Mécène* des savants. La reine, Anne de Bretagne, l'honora pareillement de sa confiance et le pria de porter le roi à rétablir la paix avec le Pape, en faisant cesser le scandale causé par le conciliabule de Pise, et en offrant au Souverain Pontife des conditions avantageuses.

La vigilanee du pieux et savant Religieux réprima la licence de quelques écrivains qui répandaient des libelles satiriques. Il reçut la dernière confession de la pieuse reine, qui mourut à Blois en 1514 et prononça son oraison funèbre à Blois d'abord, puis à Paris, et enfin à Saint-Denis. « Nous avons encore ces trois discours, dit Echard, et ils attestent la facilité et l'abondance du prédicateur. » Malgré les pathétiques exhortations et les consolations touchantes que lui prodiguait son confesseur, Louis XII succomba à sa douleur, et mourut entre les bras de notre Père, le 1^er^ janvier 1515.

François Ier ne voulut pas laisser s'éloigner de sa cour un homme de ce mérite : il conserva au vertueux et savant Religieux la double charge de confesseur et de prédicateur ordinaire du roi. C'est principalement sous ce nouveau prince, ami des lettres, que le Religieux favorisa de tout son pouvoir la diffusion de la science dans le royaume en y attirant les hommes instruits et en les aidant à rendre service au public. Voici ce que Budée écrivait à Erasme, en 1516, sur ce sujet : « Je rencontrai hier, chez nos « libraires, Guillaume Petit, dominicain, ce grand homme, cet excellent « théologien, ce prédicateur illustre, confesseur de Sa Majesté, dont les « talents sont tels pour la chaire, qu'aujourd'hui, comme sous Louis XII, on « ne voit pas d'autres orateurs à la Cour, aux grandes solennités. La nature « semble l'avoir formé pour cet emploi... Mais ce qui me le fait estimer « davantage, c'est son application infatigable à découvrir les livres rares et « intéressants, à les corriger avec soin, et la facilité avec laquelle il les « communique à tous ses amis... On peut l'appeler, à juste titre, le patron et « le défenseur des gens de lettres. » Le célèbre Budée, auteur de cette lettre, était lui-même Maître des requêtes et secrétaire d'Etat, sous François Ier.

Le P. Guillaume Petit corrigea et fit imprimer les œuvres d'Origène, de Sulpice Sévère, de S. Grégoire de Tours, de Scicebert, de Gembloux, d'Ainon, moine bénédictin, de Paul diacre, de Luitprand et de Durand de Saint-Pourçain, etc. Il écrivit aussi lui-même quelques œuvres de piété.

François Ier, après son célèbre Concordat avec Léon X, nomma notre Père à l'évêché de Troyes. Le Chapitre de cette ville, qui perdait par le Concordat son ancien droit d'élection, présenta d'abord d'humbles remontrances, puis finit par se soumettre ; et on lit dans les actes de l'une de ses réunions, cet éloge de l'évêque nommé : « On nous assure que ce Prélat réunit tous les talents, toutes les vertus, toutes les grandes qualités désirées dans un évêque ; qu'il serait difficile de trouver aujourd'hui un Pasteur plus zélé, plus libéral, plus charitable, plus compatissant envers les pauvres et les affligés, plus doux et plus affable dans la conversation, et plus éloquent dans les discours publics... »

Le P. Guillaume Petit gouverna pendant neuf ans cette Eglise, de manière à mériter les éloges qu'on avait fait de lui et à réaliser les espérances qu'on en avait conçues. Il enrichit sa cathédrale de beaux ornements et de magnifiques vases d'or et d'argent.

En 1528, il fut transféré sur le siège de Senlis.

Notre zélé Prélat travailla avec beaucoup d'ardeur à rétablir la discipline du clergé dans son nouveau diocèse, à régler les mœurs des fidèles et surtout à en éloigner le venin des nouvelles hérésies ; il composa divers traités dans ce but. Les trois ouvrages qui nous restent de lui sont : *La voie du salut ;* un *Traité sur l'homme,* sa création, son excellence et ses devoirs ; *Le jardin de la Foi,* c'est-à-dire une explication du Symbole des Apôtres et du Concile de Nicée, avec une réfutation de plusieurs hérésies.

La mort enleva à l'Eglise cet habile et courageux défenseur de la foi en 1536 ; sa dépouille mortelle fut ensevelie dans la cathédrale de Senlis, près du grand autel.

1599 — Dans la Province du Mexique, le V. P. BERNARD DE SALINAS, missionnaire incomparable. Ses travaux étaient immenses ; néanmoins, il ne relâchait rien des devoirs de sa Règle, marchant toujours à pied, quelque difficiles que fussent les chemins. Une maladie l'ayant gravement atteint, le V. Père fut contraint de se faire conduire à cheval, mais n'y étant point habitué, il tomba de sa monture et se fit une blessure dont il mourut. — *(Hist. Mexic.)*.

1625 — A Lodi, dans le Piémont, le P. MICHEL-ANGE SEGHITIUS. Sur un monument qui lui fut élevé dans sa ville natale, on lit cet éloge, résumé complet de sa vie : « Michel-Ange Seghitius, natif de Lodi et évêque « de cette ville. Il a réuni en lui tous les mérites : doctrine, piété, élo- « quence. Fils de l'Ordre des Prêcheurs, son nom fut réalisé par ses actes. « Inquisiteur vigilant à Crémone et à Milan, commissaire du Saint-Office, à « Rome, il a été le marteau des hérétiques. Sa patrie élève ce monument « de son affection à celui qu'elle a engendré comme citoyen, reçu pour père, « désiré pour Pasteur, contemplé avec joie durant sa vie et pleuré après sa « mort. L'an du Seigneur MDCXXXVI. » — (Fontana.)

1645 — A Bologne, le V. P. JEAN PAUL NAZAIRE DE CRÉMONE. Il vit le jour en 1656, et fut, comme un autre Samuël, consacré au Seigneur dès son enfance. Il persévéra auprès de l'arche sainte, gardant la discipline de l'Ordre avec une admirable fidélité jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Son génie profond et vigoureux lui acquit une brillante renommée. En 1592, le V. Père accompagna en Bohême le Nonce apostolique, et fut institué Régent de l'Université de Prague. De retour en Italie, il fut placé à la tête des études dans le couvent de Notre-Dame des Grâces, à Milan, mais il ne put jouir longtemps de la paix du cloître. Clément VIII l'envoya, en 1597, dans la Valtelline, près de Chiavenna, tenir une conférence publique contre des ministres calvinistes. Il s'agissait de défendre le dogme du saint Sacrifice de la Messe. Cette discussion solennelle dura trois jours. Notre Docteur la soutint avec éclat et succès, et en sortit vainqueur. La relation authentique de cette conférence a été rédigée et envoyée au Souverain Pontife par le P. Nazaire lui-même. On y lit le trait suivant :

Un de ces faux docteurs de l'hérésie subit une honteuse défaite : notre V. Père lui démontra clairement que dans ce texte de l'Apôtre : « Vous ne pouvez être participants, à la fois, de la table du Seigneur et de celle des démons, » il s'agissait d'un véritable autel. Le pauvre calviniste baissa la

tête, et cacha le visage dans ses mains; enfin, ne sachant quelle réponse donner, il s'écria qu'il ne se souvenait plus de ce qui avait été dit, et demanda pardon de son peu de mémoire.

Quelque temps après, le P. Nazaire fut envoyé près du roi catholique, Philippe III, comme ambassadeur des états de Milan pour traiter les plus graves affaires. Il remplit aussi dans nos Chapitres généraux l'office de définiteur et mourut chargé d'années et de mérites à Bologne, où il avait exercé trois fois l'office de Régent des études. Le Chapitre de Valence en a fait mention avec éloge.

Le P. Jean-Paul Nazaire nous a laissé de nombreux et remarquables ouvrages. Nous ne citerons que son *Commentaire* sur une partie de la *Somme ;* les *Réponses* à quelques cas de conscience, des opuscules parmi lesquels un développement de la lettre de S. Thomas au Fr. Jean, sur l'acquisition de la science sacrée. — (Echard.)

1646. — Au couvent de Sainte-Sabine, le V. P. SIGISMOND DE VIGEVANO, restaurateur de notre Ordre en Hongrie et de l'observance dans la Congrégation de Styrie. Son abstinence était très rigoureuse; sa modestie touchait les cœurs et inspirait le recueillement. Dans ses prières faites avec une ferveur angélique, son âme se liquéfiait comme celle de l'Epouse, et ses yeux devenaient deux fontaines de larmes.

Le V. Père a composé un ouvrage sur la Province de Hongrie, au rétablissement de laquelle il avait beaucoup travaillé. Le Chapitre général de Valence (1647) nous a laissé une mention pleine d'éloges de ce saint Religieux. — (*Act. cap.*).

1657 — A Rennes, au couvent de Bonne-Nouvelle, le V. P. JEAN BERNARD, l'un des plus fermes champions de la vie régulière dans la Congrégation de Bretagne. Il parvint à réformer, malgré bien des obstacles, la maison de Quimperlé et la fit entrer dans sa Congrégation. Il se rendit deux fois à Rome pour soutenir les intérêts de l'observance qu'il aimait plus que sa vie.

Au retour de l'un de ces voyages, le V. Père tomba malade au couvent de Sisteron. Les Pères de Rennes craignaient vivement de le perdre, mais un saint Religieux, le P. Joseph de S. Thomas, les rassura et prédit que le malade reviendrait en santé. La mort du serviteur de Dieu n'arriva, en effet, que longtemps après, en l'année 1657. — (*Mém. de Bretagne.*)

1660 — A Toul, au monastère du Tiers-Ordre, la V. M. JEANNE DE LA CROIX. Relevant, jeune encore, d'une grave maladie, elle ne songeait qu'à se livrer de nouveau aux amusements du monde, quand une Sœur du Tiers-Ordre lui fit comprendre l'ingratitude de sa conduite. La jeune fille entendit la leçon, pleura sa faute et promit au Seigneur d'être toute à lui.

Un vif désir d'embrasser l'état religieux lui fit braver tous les obstacles. Admise enfin au saint habit dans le monastère du Tiers-Ordre, elle se trouva tellement inondée de grâces et de lumières surnaturelles que son immense désir d'aimer Dieu de toute son âme lui causa, sa vie durant, une sorte de martyre continuel. Cette sainte douleur prenait une nouvelle intensité quand notre pieuse Sœur recevait quelque grâce particulière.

Des infirmités presque continuelles empêchèrent ses compagnes de l'élire pour Prieure aussi souvent qu'elles l'auraient désiré. Elle remplit cependant une fois cette charge ainsi que celle de Maîtresse des novices. On la voyait passer quelquefois sept à huit heures étendue immobile comme morte : mais son esprit restait libre et dans une sorte d'extase. Obligée de communiquer à ses directeurs les grandes choses qui se passaient en elle, la Mère Jeanne dut prendre une de ses filles pour secrétaire. Cette Sœur, admirant ces merveilleuses communications, mit tout le soin possible à conserver les lettres de cette sainte Religieuse ; mais, un beau jour, l'humble Mère, soupçonnant cette pieuse fraude, lui ordonna de les brûler.

Mère Jeanne avait un attrait tout particulier pour la vie cachée, et c'est peut-être pour la favoriser que le Seigneur lui envoya de si nombreuses maladies : elle trouvait ainsi plus de temps pour s'entretenir intérieurement avec son Epoux dans le recueillement et le silence.

L'enfer, qui s'acharne tout spécialement à tourmenter les âmes saintes et généreuses, n'omit pas de faire la guerre à la V. Mère. Les démons lui apparaissaient sous la forme de lions rugissants ou de bêtes plus cruelles encore : alors sa défense était l'oraison ; elle se servait aussi de son crucifix ou de l'eau bénite.

C'était merveille de voir avec quelle inaltérable patience elle supportait des douleurs auxquelles son corps semblait devoir succomber. Ses peines intérieures ne furent pas moins crucifiantes. Ténèbres épaisses, anxiétés, tentations de blasphèmes, de désespoir, Sœur Jeanne eut à subir toutes ces tortures mille fois plus cruelles que la mort.

A l'âge de quarante-deux ans, elle quitta cette vallée de larmes pour entrer dans le séjour de l'éternelle félicité.

Plusieurs Sœurs eurent recours de suite à l'intercession de la V. Mère et obtinrent des faveurs signalées. L'une d'elles, entretenant un jour son esprit de quelque pensée vaine, entendit la V. M. Jeanne lui dire d'une façon très distincte : « *Servire Deo regnare est :* Servir Dieu, c'est régner ». Il n'en fallut pas davantage pour transformer complètement le cœur de cette Religieuse. Une autre Sœur, ne pouvant suivre les exercices de la vie régulière à cause de ses infirmités, fit une neuvaine à la V. Défunte qui lui rendit la santé au delà de toute espérance. — (*Mém. de Toul.*).

XV JUIN

Le V. P. JEAN DE SAINT-HYACINTHE
De la Province du Saint-Rosaire aux Philippines (*).

(1627)

Au déclin du XVI^e^ siècle, le Seigneur répandit sur l'Ordre de Saint-Dominique, en Espagne, un esprit nouveau, l'esprit d'une observance plus sévère, et d'un zèle plus ardent pour le salut des infidèles. Poussés par ce souffle d'en haut, un grand nombre de Religieux, pour la plupart du célèbre couvent de Salamanque, conçurent le dessein d'aller fonder une nouvelle Province dans l'Extrême-Orient.

Le V. P. Jean de Saint-Hyacinthe, dont nous allons raconter les féconds travaux, brille au premier rang dans cette illustre phalange. La grâce l'avait préparé de bonne heure à la vie sainte et difficile de l'apostolat : un grand zèle soutenu par l'exemple et par une oraison continuelle avait déjà fait donner en Espagne à ce vertueux Père le glorieux nom d'Apôtre.

Toutefois, ce qu'il fit dans sa patrie ne fut pour ainsi parler que l'ébauche des œuvres qu'il accomplit plus tard dans les Philippines, au prix de fatigues, de travaux et de dangers de tout genre. C'est dans la province de Pangasinan que notre missionnaire fut envoyé dès son arrivée à Manille. Nos Religieux évangélisaient déjà avec fruit, depuis quelques années, cette province de Pangasinan. C'était

(*) *Hist. des Philipp.*, l. I, page 343, et l. II, p. 191.

une charmante et agréable contrée, fermée d'un côté par des montagnes escarpées qu'habitaient seuls des Indiens d'un caractère sauvage et grossier. Les Augustins avaient annoncé l'Evangile à l'une de ces tribus, et avaient même bâti une église. Mais comme les fidèles s'y trouvaient en trop petit nombre pour occuper suffisamment un missionnaire, ces Pères se contentèrent d'y aller de temps à autre de leur résidence assez éloignée de là ; visites malheureusement fort rares, et dès lors à peu près inutiles pour des chrétiens nouvellement convertis, qui avaient besoin d'être catéchisés et instruits beaucoup plus fréquemment. Toutefois les Religieux, ne pouvant faire davantage, résignèrent le poste entre les mains de l'évêque Diégo de Força, Dominicain, qui le confia alors à ses Frères en religion.

Les Supérieurs fixèrent leur choix, pour cette mission, sur le P. Jean de Saint-Hyacinthe et l'envoyèrent chez ces pauvres sauvages abandonnés. Dans ce nouveau ministère, accepté avec empressement, notre zélé missionnaire montra toute l'ardeur dont son cœur brûlait pour le salut des âmes. La réputation de sa sainteté, déjà répandue dans toute la province de Pangasinan, allait briller davantage encore à Manavag (c'est le nom du bourg indien qu'il devait évangéliser). En effet, les peuples farouches se laissèrent facilement apprivoiser puis gagner à la foi, par la douceur, la patience et le dévouement sans bornes de celui qu'ils considéraient comme un ange venu du ciel, et qu'ils aimaient comme un père. Aussi le bourg de Manavag ne tarda pas à s'accroître par l'arrivée d'autres Indiens qui s'y établirent.

Il plut au Seigneur de confirmer la prédication et la sainteté de son serviteur par un miracle qui affermit pour toujours ces nouveaux convertis dans la foi qu'ils avaient embrassée. Voici le fait. Certains Indiens, nommées *Nègrilles* ou *Zambales*, et qui habitaient plus haut sur la montagne, faisaient de fréquentes excursions chez leurs voisins de Manavag. Ils arrivaient pendant que ceux-ci travaillaient aux champs, enlevaient les femmes, les enfants, et tout ce qu'ils pouvaient emporter, puis ils mettaient le feu aux pauvres cabanes.

Le P. Jean, ne sachant quel moyen humain pourrait remédier à ce désordre, eut recours à Dieu. Le Seigneur lui inspira de s'adresser à Notre-Dame du Saint-Rosaire dont il avait déjà parfaitement appris la dévotion à ses chers néophytes ; il les engagea donc à choisir cette glorieuse Reine pour patronne et à lui élever une église. Le

jour de la dédicace de cette église du Rosaire, plusieurs nouveaux convertis y reçurent le baptême ; quelques mois après, il ne restait plus dans ce peuple, un seul infidèle, et leurs dangereux voisins demeurèrent désormais tranquilles chez eux.

Nos Pères purent ainsi se convaincre que s'il restait encore des idolâtres dans ces contrées, c'était plutôt par le défaut d'ouvriers évangéliques que par le manque de bonne volonté chez ces pauvres gens abandonnés.

La conversion de ce peuple et la protection miraculeuse de Notre-Dame du Saint-Rosaire, dont il était l'objet, étant bientôt connues des païens d'alentour, le saint missionnaire les vit accourir auprès de lui pour entendre ses instructions et recevoir avec le baptême leur part des faveurs de la Reine du ciel.

Admirable fut surtout la conversion de la province d'Huy. Les païens de cette région demandèrent eux-mêmes au P. Jean de venir leur prêcher la foi. Ce peuple habitait aussi les montagnes et son naturel était des plus farouches. Quelques religieux Augustins étant allés chez eux avec une escorte de soldats, s'y trouvèrent à peine en sûreté. Néanmoins notre courageux missionnaire s'y rendit accompagné seulement de deux Indiens qui lui servaient de guides à travers ces monts abrupts.

La douceur, la bonté du P. Jean gagna le cœur de ces sauvages, au point qu'ils le prirent pour arbitre de leurs différends ; ses sentences étaient toujours acceptées de bonne grâce, tant elles étaient conformes à la justice et à l'équité.

Ces braves Indiens conçurent de là une estime si haute des Religieux de l'Ordre qu'ils se rendirent jusqu'au Pangasinan afin d'en obtenir pour leur enseigner les mystères de la foi et résider parmi eux. Soit impossibilité, soit intention de les éprouver, les Supérieurs n'accédèrent point pour l'heure à ces désirs.

Lorsque, deux ans plus tard, ils résolurent de leur envoyer quelques Pères, les Religieux de Saint-François y mirent obstacle, prétendant avoir droit à l'évangélisation de ce peuple à cause de la proximité de leur établissement. Le droit paraissait, cependant, appartenir sans conteste à ceux qui avaient déjà converti ces Indiens et par qui ils étaient instamment demandés. Nos Pères, toutefois, abandonnèrent, sans difficulté, à leurs Frères de l'Ordre Séraphique, le soin de recueillir la moisson déjà mûre ; et ainsi se réalisait une fois de plus cette parole de Notre-Seigneur : « *Alii laboraverunt, et vos in labores*

eorum introistis, d'autres ont labouré le champ, et vous, vous y entrez maintenant à leur place » Après quelque temps, les fils de S. François abandonnèrent ce poste trop difficile et trop incommode, et le petit troupeau de Jésus-Christ se trouva de nouveau sans pasteur. Cet abandon était d'autant plus regrettable que les jeunes enfants baptisés, laissés entre les mains de parents idolâtres, risquaient de perdre le trésor de la foi.

Notre P. Jean de Saint-Hyacinthe, pour lequel ces Indiens avaient une haute estime et une incroyable affection, retourna donc à son ancienne mission. Mais, parmi ses fils si dévoués, s'étaient glissés des ennemis implacables que la conversion de leurs compatriotes ou les réprimandes courageuses du missionnaire avaient irrités. Un jour, celui-ci tomba gravement malade, et dans des circonstances tout à fait insolites : on crut que ces traîtres l'avaient empoisonné avec des herbes dont ils ont coutume de se servir dans des cas pareils, et qui donnent infailliblement la mort. Il fallut transporter le Père au Pangasinan, et même jusqu'à Manille pour le faire soigner, mais tous les remèdes furent inutiles, et le V. P. Jean de Saint-Hyacinthe quitta, avec joie, cette vie mortelle, dans la pensée que sa maladie avait été contractée au service de Jésus-Christ et peut-être reçue en haine de la foi. Cette bienheureuse mort arriva au mois de juin 1627. Les Actes du Chapitre de la Province font une mention élogieuse du V. Père, de sa charité pour les pauvres, en particulier, et de son zèle ardent pour le salut des âmes.

La V. Mère MARIE DU T. SAINT SACREMENT du Monastère de Notre-Dame des Rois, à Séville (*)

(1598-1642)

La vie de cette vénérable Mère offre à notre admiration l'un de ces coups extraordinaires de la grâce qui transforment entièrement et comme par miracle les cœurs les plus rebelles.

(*) *Ex vitâ Matris Francisc. Dorotheæ*, Cap. 30.

La Sœur Marie du Saint-Sacrement naquit à Séville, de la famille de Villaflor, qui appartenait à la première noblesse de cette illustre cité, et dont la fortune égalait le haut rang. Elle avait reçu en partage une rare beauté, aussi fut-elle recherchée par plus d'un honorable parti. Cependant la jeune fille, tout en aimant l'estime et les applaudissements dont elle était l'objet, se tenait sur une extrême réserve, par fierté et par horreur de toute sujétion, ne permettant à personne aucune familiarité. Ce fut pour elle un mur de défense qui conserva toujours sans tache sa pureté, son honneur et sa réputation.

Cependant son aïeule, femme de grande vertu, la suivait d'un œil vigilant. Ayant remarqué le peu d'inclination de la jeune fille pour le mariage, elle essaya de diriger ses goûts et son attention vers le cloître. Mais jamais, ce semble, personne ne fut plus éloigné de cette vocation sainte. Passionnée pour les promenades, les divertissements, la comédie, le luxe, les festins et les compagnies mondaines, et joignant à cela un caractère hautain, une humeur brouillonne et un esprit bizarre, que pouvaient avoir de commun une telle âme et la vie religieuse? Néanmoins, le Seigneur destinait cette jeune fille légère et orgueilleuse au sacrifice complet du monde, à une vie austère, à une haute vertu. Voyons maintenant la conduite de la grâce dans la conversion et la sanctification de cette âme.

Un pieux Frère convers de l'Ordre des Carmes allait souvent demander l'aumône à la charitable et riche maison de Villaflor. La vue de cet humble religieux, à l'air si pieux et si simple, excita dans la jeune personne dont nous parlons la curiosité de l'entretenir. De son côté, le bon Frère, tout pénétré de Dieu et d'un esprit ingénu et candide, ne craignit pas d'exprimer librement sa pensée. Il demanda donc à notre brillante demoiselle quel avantage elle pensait retirer de ses splendides vêtements, de ses ornements, de ses parures, en un mot, de toutes ses vanités mondaines, puisque tout cela devait aboutir au tombeau. Ne serait-il pas meilleur et plus sage de consacrer le temps à des choses plus sérieuses en s'occupant d'élever son âme à Dieu par la pratique de l'oraison et des pieuses lectures? Dans le principe, Marie ne fit que rire des discours du serviteur de Dieu, mais, malgré tout, ces grandes vérités pénétrèrent insensiblement son âme et la remplirent de pensées salutaires dont il ne lui fut plus possible de se débarrasser; l'émotion finit par la gagner complètement et elle se recommanda aux prières de l'humble Frère quêteur. Celui-ci le lui promit, ajoutant

qu'il ferait de plus la sainte communion, tous les jeudis, pour elle, à la condition qu'elle commencerait par quitter peu à peu ses vanités et s'approcherait du tribunal de la pénitence. La jeune fille consentit à se confesser, mais non encore à recevoir la sainte Eucharistie ; alors le pieux Frère l'exhorta à prendre pour confesseur un religieux Carme de grande expérience, sous la direction duquel s'étaient placées plusieurs personnes de très sainte vie. Le conseil fut suivi et l'on put bientôt en constater les effets salutaires.

La première chose que fit notre nouvelle convertie sous la conduite de ce guide éclairé, fut de lui ouvrir complètement son cœur par une confession générale. Elle sortit de cet entretien si pénétrée de la grâce qu'elle quitta sur le champ toutes ses vanités pour s'adonner entièrement à la vie spirituelle ; et soit par le conseil de son directeur, soit par une inspiration secrète de l'Esprit-Saint, elle fit même le sacrifice de ses cheveux.

Cette conduite mécontenta extrêmement ses parents et lui attira toutes sortes de mauvais traitements et d'ennuis. Les serviteurs eux-mêmes lui prodiguèrent les outrages, la traitèrent de folle, et cela avec d'autant plus d'insolence qu'ils se sentaient approuvés et soutenus par leurs maîtres. Le confesseur eut aussi sa bonne part de récriminations ; les peines, les tracasseries allèrent si loin qu'il fut contraint de laisser sa nouvelle pénitente.

Cependant cette persécution domestique, loin d'ébranler le courage de la jeune convertie, ne fit que l'accroître. Elle estimait, d'ailleurs, avoir parfaitement mérité ces indignes procédés : on la traitait de folle ; mais ne l'avait-elle pas été, en aimant le monde et les créatures?

N'osant plus communiquer avec personne, elle se réfugia dans l'oraison et prit la résolution de mener à l'avenir une vie de pénitence et d'austérité. Elle commença dès lors à maltraiter son corps par de rudes disciplines, par le cilice, les ceintures de crin, les chaînes de fer, par des ronces et des épines qu'elle introduisait sous ses vêtements. Son jeûne était des plus rigoureux ; elle passait parfois des jours entiers sans manger, et encore le peu qu'elle prenait était froid, insipide, et d'ordinaire le reste des personnes de la maison. La maigreur de son visage découvrit bientôt ces mortifications que son humilité et son adresse avaient réussi jusque-là à tenir cachées. Pour vaincre ses répugnances, elle se livra parfois à des actes véritablement héroïques, à l'imitation de ceux que la vierge de Sienne pratiqua jadis en soignant la vieille Andréa.

Une telle vertu n'étant pas faite pour le monde, cette âme vaillante songeait sans cesse aux moyens de rompre définitivement avec lui. Elle cherchait, dans ce but, une maison religieuse où elle pût trouver une solitude, une régularité, une austérité strictes et sévères ; peu lui importait, du reste, à quel Ordre ce monastère appartiendrait.

Elle vint frapper d'abord à la porte du Carmel, afin d'y embrasser les rudes observances de sainte Thérèse, mais on ne put la recevoir, le nombre des religieuses étant au complet. De retour chez elle, la courageuse fille fit vœu de chasteté perpétuelle, fermant ainsi la porte à toute proposition de mariage qui pourrait lui être faite. Cet acte de renoncement aux voluptés charnelles lui mérita une connaissance très parfaite de ce qu'elle devait à Dieu, et de la pureté de cœur nécessaire pour rendre méritoire la virginité. De là un désir plus vif que jamais de fuir le siècle pour s'abriter derrière la clôture infranchissable d'un fervent monastère. Elle se présenta donc à celui de Notre-Dame des Rois, l'un des plus réguliers et des plus austères de Séville.

La V. Mère Françoise Dorothée, fondatrice de cette maison, en était aussi la Prieure. La noble postulante vint un jour lui demander un entretien, ajoutant qu'elle avait hâte de repartir, de peur qu'une absence trop prolongée ne donnât à ses parents quelque soupçon de son dessein. La Mère Prieure se trouvait alors à un exercice régulier et ne voulut point le quitter. Les Sœurs se montrèrent très affectées de cette conduite et ne craignirent pas de manifester à leur Mère toute la peine qu'elles en éprouvaient. La Mère Françoise Dorothée leur répondit de ne point s'affliger parce qu'un jour cette prétendante serait des leurs.

Enfin, après avoir vaincu l'obstination de ses parents, Marie de Villaflor fut libre de suivre sa vocation et entra dans un couvent où se trouvait déjà l'une de ses sœurs. La Mère Dorothée dit alors à ses filles d'attendre encore, car cette noble demoiselle n'y resterait pas longtemps et finirait par entrer au monastère des Rois, ce qui arriva.

En effet, poussée par le désir d'une vie plus parfaite, Marie quitta la maison où elle était, pour entrer dans une autre, mais là encore elle ne rencontra pas ce qu'elle souhaitait ; elle vint donc définitivement se présenter au monastère de Notre-Dame des Rois. Il y avait sept ans déjà que la fondatrice était morte : la Communauté, heureuse de recevoir un sujet attendu depuis longtemps et dont la sainte Prieure

avait prédit l'entrée, lui donna l'habit de l'Ordre en 1630. Marie de Villaflor avait alors vingt-deux ans; selon l'usage, on lui changea le nom qu'elle portait dans le siècle, en celui de Sœur Marie du Très Saint Sacrement.

Qui dira avec quelle joie et quelle ardeur notre novice embrassa les jeûnes, les veilles, les disciplines, en un mot toutes les rigueurs de l'austère observance si longtemps cherchée et dont elle jouissait enfin?

On vit alors dans cette pieuse Sœur, avec l'amour des austérités, une tendre compassion pour les âmes du purgatoire; elle faisait beaucoup de prières et de pénitences pour leur obtenir cette bienheureuse vision de Dieu après laquelle son cœur soupirait si vivement, et plus d'une fois, elle connut par révélation leur délivrance et leur entrée dans les joies éternelles.

Le frère de la fervente novice vint lui faire ses adieux avant de partir pour les Flandres; elle apprit, par une lumière d'en haut, qu'ils ne devaient plus se revoir en ce monde; en effet, quelque temps après, elle reçut la douloureuse nouvelle de la mort de ce frère bien-aimé. Elle pria avec ardeur, pendant quatre mois consécutifs, pour le cher défunt. Or, un jour, Dieu lui révéla, au moment de la communion, que l'âme de son frère venait d'être introduite dans le ciel. Sœur Marie délivra son père plus promptement encore de ces flammes expiatrices, car il y demeura quinze jours seulement. Notre Sœur, malgré sa joie, fut surprise de voir son frère, mort jeune encore, condamné à une expiation plus longue que son vieux père; le Seigneur lui apprit alors qu'il avait, pour ce dernier, compensé par l'intensité des souffrances ce qu'il avait retranché à leur durée : conduite mystérieuse de la divine Providence, qu'elle devait adorer sans la scruter davantage.

Sœur Marie du Saint-Sacrement vit monter au ciel un domestique de sa famille, et une pauvre femme à qui elle avait jadis donné l'aumône; ces âmes étaient, elles aussi, délivrées du purgatoire par ses prières.

Notre-Seigneur accorda bien d'autres faveurs encore à sa fidèle épouse. Un jour de fête de la B. Vierge, Dieu lui donna une connaissance très parfaite des grandeurs de cette auguste Reine du ciel, et lui fit comprendre combien sa gloire surpassait celle de tous les Saints : à cette vue, la pieuse Sœur entra en extase.

Un ravissement plus extraordinaire lui arriva une année, à la fête

de S. Jean l'Evangéliste : C'était pendant le chant des Matines; le *Te Deum* venait d'être entonné, quand tout à coup Sœur Marie entendit la voix des anges s'unir à celles du chœur et continuer leurs célestes harmonies, jusqu'à la fin de l'Office. Cette délicieuse mélodie ayant cessé, elle crut qu'on en était encore au *Te Deum* et continua le chant de ce saint cantique; les Sœurs lui faisant signe de se taire, elle répondit : « Mais pourquoi ne chante-t-on pas le *Te Deum?* » On comprit par là que son esprit avait été ravi en Dieu.

Une autre fois, tandis qu'elle assistait au saint Sacrifice et que le chœur chantait ces mots du Symbole : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto*, son âme fut éclairée tout à coup d'une très vive lumière sur ce que l'homme doit à Dieu pour le bienfait inestimable de la Rédemption; et, comme autrefois S. Augustin, elle ne pouvait assez admirer la profondeur des conseils divins dans cet adorable mystère.

Une année, elle s'était retirée dans un lieu solitaire du couvent pour y faire une retraite; son cœur devint bientôt un brasier d'amour, et son âme fut inondée d'une telle surabondance de consolations célestes qu'elles débordaient, en quelque sorte, et se répandaient au dehors en de saints cantiques.

Toutes les vertus fleurirent dans cette âme prédestinée, mais la patience jeta un particulier éclat dans les cruelles maladies dont elle souffrit dans ses dernières années, maladies qui avaient pour cause les étranges pénitences qu'elle pratiqua au commencement de sa conversion, étant encore dans le monde. Peut-être était-ce par ces coups violents portés à la nature qu'elle parvint à la soumettre, peut-être en sacrifiant la santé du corps a-t-elle assuré le salut de son âme? Il y a des circonstances où il est de la discrétion de n'en point avoir.

La fidèle épouse du Christ entendit enfin la voix de son céleste Epoux l'invitant au festin des noces éternelles, et c'est au milieu d'une extase que cette âme sainte s'envola vers son Bien-aimé, l'an 1642, à l'âge de quarante-quatre ans.

LE MÊME JOUR

1260 — Mémoire d'un Religieux dont les vertus éclatantes excitèrent la rage du démon et lui attirèrent des persécutions effroyables. On l'entendit tout à coup, pendant une nuit, pousser un cri perçant qui jette l'alarme dans tout le dortoir. Aussitôt, le Prieur et les Religieux se lèvent et courent à la cellule du Frère ; on l'interroge sur ce qui lui était arrivé, mais il ne répond pas ; ses yeux demeurent fixés sur un certain endroit de la muraille et semblent ne pouvoir s'en détacher. Le matin venu, le P. Prieur lui dit encore : « Que se passe-t-il ? Qu'avez-vous donc vu ? » Alors, le Religieux répondit qu'il avait vu le diable sous une figure horrible. « Je ne saurais vous le dépeindre, ajouta-t-il, mais j'affirme que si d'un côté se trouvait une fournaise ardente, et de l'autre la figure qui m'est apparue, je préfèrerais me précipiter dans la fournaise plutôt que de la voir une seconde fois. » — (*Vitæ Frat.*, l. IV, c. 24.)

1272 — A Avila, l'illustre P. DOMINIQUE SUAREZ, premier évêque dominicain de cette ville. Ce fut un prélat très recommandable par sa sagesse et sa rare piété ; il gouverna saintement son Eglise et laissa de beaux exemples à ses Frères qui lui succédèrent sur ce même siège. — (Fontana, *Theat.*, p. 212.)

1274 — A Metz, le V. P. GUILLAUME DE GORGIA, Religieux d'une admirable ferveur et prédicateur de grand talent. Il fut Prieur de son couvent et, la seconde année de sa charge, il reçut la récompense promise aux Pasteurs vigilants et fidèles.

13.. — Au royaume de Naples, les VV. PP. BENOIT ET ROBERT DE SAINT-VALENTIN, tous deux Inquisiteurs pleins de zèle ; qui se succédèrent immédiatement, en la même charge, dans toute la Sicile ; ils étaient l'un et l'autre recommandables par leurs vertus. Le P. Benoît, en particulier, rendit un service éminent à la sainte Eglise en poursuivant avec énergie un archiprêtre imbu de quelques erreurs ; il l'obligea de se rétracter, mais le malheureux retourna à son vomissement. Le P. Robert attaqua, lui aussi, le relaps et parvint à purger l'Eglise de cette dangereuse peste.

Dans son *Histoire des hommes illustres* de l'Ordre, au royaume de Naples, le P. Théodore Vallée loue singulièrement le P. Benoît de son abstinence inviolable, de sa patience, de la candeur de son âme, de sa pureté de vie et de sa remarquable sincérité.

Le P. Robert fut Vicaire général de l'Ordre, et signala son zèle et sa piété en travaillant à la cause de la canonisation du Docteur Angélique. — (Valle, *de Prov. Regni.*, p. 81 et 91.)

154.— Au Pérou, le V. P. PIERRE DE ULLOA, l'un des sept premiers qui passèrent en ce royaume. Il y travailla avec un zèle tout apostolique à la destruction de l'idolâtrie et à l'établissement de l'Ordre dans ces contrées lointaines. On attribue à ce Père ce fait étrange rapporté dans l'histoire de la Province dominicaine du Pérou. Un religieux revenait d'une bourgade d'Indiens qu'il avait détournés du culte de leur affreuse idole; la nuit l'ayant surpris en chemin, il se retira dans une grotte pour y prendre un peu de repos. Pendant son sommeil, le démon, sous la forme d'une très belle femme, vint le pousser au crime; le Père se lève sur-le-champ, se recommande à Notre-Seigneur, et se discipline sans pitié d'une manière terrible. Le matin venu, il fut contraint de revenir sur ses pas jusqu'au village quitté la veille, parce que ni lui ni son guide ne connaissaient les chemins. Les habitants vinrent au devant de lui et le prièrent de se retirer : leur idole, disaient-ils, s'était plainte de ce qu'il l'avait fouettée toute la nuit; et, comme preuve concluante, elle leur avait montré les meurtrissures reçues. Le Père comprit facilement d'où venaient ces coups; il fit seulement remarquer à ces timides Indiens la faiblesse d'une idole capable de se laisser battre ainsi, et le peu de confiance qu'elle devait leur inspirer.

Pendant la révolte des conquérants du Pérou contre le roi d'Espagne, notre P. Pierre se signala par une inviolable fidélité à ce prince ; aussi fut-il saisi par les rebelles et jeté dans une affreuse citerne remplie de serpents et d'autres bêtes venimeuses; on l'y laissa environ quatorze jours. Le V. P. Dominique de Saint-Thomas usa de toute son influence et parvint à l'en retirer.

Les infidèles revirent de nouveau le fervent missionnaire parmi eux, ceux de Paucarpata, de Tiabaya, de Cayma, et de Chitanata lui sont redevables de leur conversion : ces derniers lui doivent, en outre, la fondation du couvent de Saint-Jean-Baptiste d'Arequipa d'où les Pères vont leur prêcher et les entretenir dans la connaissance des vérités de la foi.

On ignore le jour et même l'année de la mort du V. Religieux; on sait seulement qu'il vivait encore en 1544, parce qu'il se trouvait présent, comme Définiteur, au Chapitre Provincial tenu cette année-là.

Le *Diario domenicano* ayant rapporté sa vie, au 15 juin, nous avons fait de même. — (*Melendez*, t. I. Diario, p. 323.)

155. — En Pologne, le V. P. ISAIE, docteur célèbre, d'une intégrité de mœurs irréprochables. Il a été Provincial de sa Province ; sa piété, son zèle et sa liberté dans la correction des vices, la force et l'onction de ses discours et de ses exhortations l'ont rendu digne de porter le nom du plus grand des prophètes : il eut part à la récompense éternelle vers le milieu du XVI^e^ siècle.

1625 — A Castres, le V. P. JEAN MÉNIGAND, célèbre Docteur, et l'ornement de la Province de France, en ce temps, par sa religion et sa science. Prieur de plusieurs couvents et une fois Provincial, il édifia par son exemple autant que par ses paroles. Sa mort fut, comme sa vie, celle d'un Saint ; le V. Père, l'esprit uni à Dieu, les yeux doucement élevés vers le ciel, tenant d'une main le crucifix, de l'autre un cierge bénit et le rosaire, quitta paisiblement ce monde pour recevoir la récompense éternelle. La bonne odeur de Jésus-Christ qu'il avait répandue pendant sa vie fut affirmée encore par le suave parfum qui s'exhala de ses restes mortels. — (*Manuale hist. P. Fabri*, 2^e^ part., pag. 431.)

1648 — En Irlande, le V. martyr de la foi, PIERRE COSTELLO. Ce Père soutint avec courage les intérêts de la religion contre les hérétiques anglais qui avaient suscité une sanglante persécution dans cette île demeurée catholique. Il eut la gloire de sceller sa foi de son sang. — (*Ex P. Domenico a Rosario, et ex Act. Cap. Gen.* 1656.)

1660 — Au couvent de Porto-Ricco, dans l'île de Saint-Domingue, le V. P. FRANÇOIS DE PERRAZZA. Il était de noble extraction et proche parent du comte de la Gomera. Le Seigneur lui fit la grâce de mépriser généreusement tous ces avantages terrestres pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ dans l'Ordre de Saint-Dominique, dont il reçut l'habit au couvent de Porto-Rico, de la Province de Sainte-Croix.

Le P. François était un religieux d'une éminente sainteté et un confesseur de grand mérite. Aussi, dirigeait-il la moitié des personnes de la ville, et était-il consulté comme un oracle. Il n'était pas moins aimé et estimé de ses Frères qui — exemple unique peut-être dans l'Ordre et tout à fait contre les règles ordinaires ! — le gardèrent pendant trente ans pour Supérieur dans la même communauté. Il est vrai qu'il aurait été difficile de trouver quelqu'un plus capable de remplir aussi parfaitement les devoirs de cette charge. C'était un admirable spectacle que celui de sa charité, de son assiduité aux saints Offices, la nuit comme le jour, de son austérité, jeûnes au pain et à l'eau, disciplines et cilices dont il affligeait sa chair pour la soumettre à l'esprit. Le démon, de son côté, ne pouvant souffrir une vie si sainte, lui faisait une guerre ouverte et continuelle, le maltraitant parfois d'une étrange manière, mais le bon Père se moquait de l'impuissance et de la faiblesse de son ennemi et le mettait en fuite par la prière. Sa

mort arriva le 15 juin 1660 : il était âgé de soixante-cinq ans. (*Ex relatione fideli.*)

1662 — A Rosay, en Brie, la V. Mère MARIE-MARGUERITE DE LA TRINITÉ, fondatrice du monastère du Tiers-Ordre en cette ville. Dès son enfance, elle aima la piété; Dieu lui fit la grâce insigne de rencontrer un saint directeur dans la personne d'un religieux Prémontré. Sous la conduite de ce guide éclairé, elle fit des progrès tels qu'on peut la comparer à cet arbre, dont parle le Psalmiste, qui, planté près du courant des eaux, porte ses fruits en son temps et reste toujours vert. Destinée par la divine Providence à l'Ordre des Frères-Prêcheurs, elle se montra de bonne heure remplie de l'esprit de zèle qui animait notre glorieux Père S. Dominique.

Cette jeune fille s'appliquait, en effet, dans le monde, à instruire les pauvres et à retirer du vice les personnes scandaleuses; elle donnait l'instruction aux petites filles et élevait des pensionnaires dont la piété édifiait toute la ville de Verdun, où elle se trouvait alors. Plusieurs années se passèrent ainsi, quand, enfin, un monastère de Sœurs dominicaines du Tiers-Ordre se fonda dans la ville de Toul.

Notre pieuse fille s'y rendit et demanda le voile qu'elle reçut avec une indicible joie, et si grande fut sa ferveur dans le service de Dieu, qu'on la distingua bientôt entre toutes ses compagnes, et qu'elle ne tarda pas à être choisie pour Prieure. Elle fut la seconde religieuse appelée à cette charge dans ce monastère qu'elle gouverna plus d'une fois encore. On lui confia aussi l'emploi de Maîtresse des novices.

Cette V. Mère était vraiment faite pour inspirer aux âmes, avec force et succès, l'esprit de l'Ordre et l'amour des saintes observances. Sa manière d'agir était si parfaite et si irréprochable que tout le monde la regardait comme une Sainte. Dans les Chapitres, elle reprenait les défauts, corrigeait les fautes avec grande vigueur, sans aucune acception de personnes; à l'égard des Sœurs souffrantes et malades elle avait la compassion et les tendresses d'une mère, elle s'étudiait tout particulièrement à faire plaisir à celles qui lui étaient moins affectionnées, ou qui avaient un caractère difficile. Sa mortification était poussée à un très haut degré : elle prenait la discipline trois fois le jour, et elle mâchait souvent des pilules très amères pour mieux participer aux amertumes de son divin Maître.

La divine Providence ayant fourni l'occasion et les moyens de fonder une nouvelle maison à Rosay, en Brie, notre V. Mère fut choisie pour mener à bonne fin cette entreprise : elle y réussit admirablement. Pendant douze ans, Prieure de ce nouveau monastère, elle mit en honneur, parmi ses filles, toutes les pratiques de la vertu et de la perfection religieuses.

L'oraison était son grand attrait : elle s'y adonnait sans cesse, et

exhortait ses filles à faire de même, à élever fréquemment leur âme à Dieu par des oraisons jaculatoires, et à la retremper de temps à autre dans la retraite. Sa dévotion avait plus particulièrement pour objet la Très Sainte Trinité, dont elle portait le nom, le Très Saint Sacrement et la sainte Vierge. Entre autres faveurs que Dieu lui fit, il faut compter le don de prophétie : une lumière surnaturelle lui avait appris, longtemps à l'avance, son entrée dans l'Ordre de Saint-Dominique, et la fondation nouvelle dont elle serait chargée.

Un évêque, son confesseur, admirant les grâces dont le Seigneur comblait cette âme, lui donna ordre de les écrire. Elle le fit par obéissance, mais ayant eu, depuis, un autre confesseur, religieux de l'Ordre, elle obtint de lui la promesse de jeter au feu toutes ses écritures. Le Père, à notre grand regret, se conforma trop scrupuleusement aux humbles désirs de cette vertueuse Mère. Admirable trait que nous rencontrons dans d'autres Saints, et qui nous fait mieux comprendre que n'auraient pu le faire tous leurs écrits, jusqu'à quel point ils cherchaient l'oubli du monde et des créatures pour n'être connus que de Dieu seul!

La V. Mère Marie-Marguerite de la Trinité quitta ce lieu d'exil pour entrer dans la patrie céleste, l'an 1662, laissant son monastère très bien établi et pourvu déjà d'un grand nombre de sujets. *(Mémoires de Toul et de Rosay.)*

ANNEE DOMINICAINE

OU

VIES DES SAINTS

DES BIENHEUREUX, DES MARTYRS

ET DES AUTRES PERSONNES ILLUSTRES OU RECOMMANDABLES PAR LEUR PIÉTÉ

De l'un et de l'autre sexe

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DISTRIBUÉES SUIVANT LES JOURS DE L'ANNÉE

NOUVELLE ÉDITION

Revue et annotée par des Religieux du même Ordre

JUIN

LYON

X. JEVAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE FRANÇOIS-DAUPHIN, 18

1893

DÉCLARATION DES AUTEURS

En attribuant la qualification de Saints et de Bienheureux aux personnages mentionnés dans cet ouvrage, en rapportant des faits surnaturels et miraculeux, nous déclarons ne pas vouloir nous départir des limites tracées par les décrets de Sa Sainteté le Pape Urbain VIII.

Le titre de *Vénérable* n'est qu'un simple hommage rendu par nos anciens auteurs à tous ceux dont l'*Année Dominicaine* conserve la mémoire.

XVI JUIN

Le V. P. FRANÇOIS DE SAINT-MICHEL,

Premier Prieur de Mexico et quatrième Provincial de la Province de Saint-Jean-Baptiste au Pérou (*).

(1577)

Le V. Religieux dont nous écrivons la vie passa aux Indes Occidentales peu de temps après la découverte de ce pays. Homme de grande vertu et d'un mérite extraordinaire, il avait joyeusement renoncé à sa patrie et aux avantages dont il jouissait dans son couvent, pour embrasser les fatigues d'une vie de sacrifices sur une terre étrangère, afin de se consacrer à la conversion des infidèles. Quand le nombre de couvents établis par le P. Pierre de Cordoue permit de songer à l'érection d'une Province, on la plaça sous le vocable de la Sainte Croix, et le P. François de Saint-Michel fut aussitôt nommé Prieur du couvent de Mexico.

Mais cette ville, trop éloignée de Saint-Domingue, résidence habituelle du Provincial, pour permettre des communications fréquentes, devint bientôt elle-même la tête d'une nouvelle Province. Notre sage Prieur achevait son triennat au moment où les Pères du Mexique commençaient à la constituer sous le vocable de S. Jacques. Le digne Religieux, ne songeant qu'au salut des âmes, mit à profit cette cir-

(*) Melendez; P. Roze.

constance pour se joindre au P. Barthélemy de las Casas qui revenait d'Espagne, porteur de lettres très pressantes de Charles-Quint en faveur des Indiens du Pérou, soumis alors aux plus odieux traitements.

Cette mission pacifique devait échouer comme toutes celles que tenta le grand Protecteur de ces peuplades opprimées. Las Casas ne put s'ouvrir un passage assez avant dans le pays et dut revenir à Nicaragua. Cependant le P. François de Saint-Michel, considéran' cette contrée comme le champ de sa moisson, s'avança jusqu'à Panama, où il arrivait en même temps que Pierre de la Gasca, chargé, lui aussi, par la Cour de Madrid, de remédier à tant de maux. Deux Frères-Prêcheurs et quelques domestiques formaient toute son escorte.

Il suffit au Président de quelques entretiens avec le P. François de Saint-Michel pour reconnaître la prudence, le zèle, le courage et la fermeté de ce digne Religieux : aussi n'hésita-t-il pas à s'ouvrir à lui et à le consulter sur les moyens à prendre pour assurer la réussite de la difficile mission qui lui avait été confiée par le roi.

Après une longue délibération, il fut résolu que le P. François partirait le premier pour le Pérou, annoncerait aux évêques et aux principaux citoyens l'arrivée du Président à Panama et répandrait, parmi les populations, quelques copies des lettres royales qui promettaient la délivrance du pays. La grande difficulté était d'éviter la surveillance des conquérants espagnols : Pizarro et ses officiers étant aussi intéressés à dérober aux Indiens la connaissance des dépêches de la Cour que le Président pouvait l'être à les promulguer.

Le courageux missionnaire se mit donc en route pour accomplir sa délicate mission. Déjà il avait visité toutes les villes du littoral sans éveiller les soupçons, lorsque, arrivé à Piura, sur le point de s'embarquer pour Lima, il fut averti qu'on avait envoyé des soldats à sa poursuite. Pour éviter cette fâcheuse rencontre, il s'enfonça dans une forêt voisine ; mais c'était fuir un danger pour tomber dans un autre, car la barbarie des Indiens n'était pas moins à craindre que la vengeance des rebelles.

Outre ce double danger, la faim et la soif, ennemis plus intimes, mais non moins cruels, commençaient à le tourmenter, et il se sentait à bout de forces. Cependant l'homme de Dieu ne perdit point courage et implora avec confiance le secours de la Providence. Il était encore en prière, quand tout à coup il aperçut à quelques pas de lui un Indien tenant un arc et des flèches.

C'était un chasseur que cette même Providence avait conduit dans le lieu où s'était retiré le missionnaire. La vue d'un Espagnol n'était guère faite, semble-t-il, pour exciter la compassion d'un Indien. Néanmoins celui-ci, ému de l'état misérable dans lequel se trouvait l'inconnu, s'empressa de lui présenter le peu de pain et d'eau qu'il portait avec lui. Rassuré par ce bon accueil, le P. François de Saint-Michel fit connaître la vérité à son sauveur, le priant de vouloir bien le dérober à la poursuite des soldats espagnols. L'Indien se mit à lui bâtir une petite cabane avec des branches de feuillage et promit au V. Père de lui apporter chaque jour, pendant le temps nécessaire, les vivres dont il pourrait avoir besoin.

Cette retraite dura une année entière, c'est-à-dire aussi longtemps que la rébellion elle-même; mais ce temps ne fut point perdu pour le missionnaire, qui eut la consolation de convertir à la vraie foi son libérateur et toute sa famille.

Quand les troubles eurent cessé, le P. François de Saint-Michel obtint du Président Gasca, pour cet Indien et ses descendants, l'exemption de certains impôts auxquels étaient soumis les Péruviens, et se retira à Lima où il se distingua par son zèle pour le salut des âmes (1). Les Dominicains du couvent de cette ville, témoins de ses vertus et de ses grands succès comme prédicateur et comme directeur, s'empressèrent de l'affilier à leur maison, afin de le garder au milieu d'eux. Cette affiliation eut lieu en 1548.

Dès lors, le Vénérable Père fut élevé successivement à tous les honneurs de la Province : nommé définiteur au Chapitre de 1553, Prieur de Lima en 1557, enfin Provincial en 1561. Dans ce Chapitre de 1561, le nouveau Supérieur montra combien il prenait à cœur les obligations de la charge qu'on venait de placer sur ses épaules. Lui-même proposa et fit demander le partage, en trois Provinces distinctes, de la Province de Saint-Jean-Baptiste qu'il trouvait trop étendue pour qu'un seul religieux pût convenablement la gouverner.

La demande fut envoyée au R^me^ Père Général, et en 1586 on démembra définitivement les deux tiers des couvents de la Province du Pérou pour former la Province du Chili et celle de Quito.

Le désir du bien et le salut des âmes lui suggérèrent encore une

(1) Le roi, pour récompenser le P. François de Saint-Michel des fatigues et dangers qu'il avait essuyés à son service en cette circonstance, lui décerna le titre de Protecteur général des Indiens.

autre proposition, adoptée volontiers par le Chapitre : celle de renouveler et de cimenter l'union déjà établie entre les Religieux de son Ordre et ceux de Saint-François et de Saint-Augustin. Il était persuadé que l'édification des chrétiens et la conversion des infidèles dépendaient beaucoup de la concorde et de la paix qu'ils verraient régner entre les divers ministres chargés de les instruire. Après le Chapitre, le P. François de Saint-Michel commença la visite des couvents, laissant partout des preuves de zèle et de vertu. Il prêchait en tout lieu et avec un grand fruit, car ses œuvres n'étaient point en désaccord avec ses paroles.

Dans ses rapports avec les Religieux, il montra une grande sévérité mêlée d'une douceur extraordinaire, en sorte qu'il était tout à la fois craint et aimé. De cette manière, il contribua beaucoup à faire fleurir la sainte vertu de pauvreté, établie avec tant de soin par ses prédécesseurs, et il ferma la porte à tous les abus qui auraient pu altérer ou diminuer l'observance régulière. Lui-même pratiquait le premier ce qu'il recommandait aux autres; il ne se contentait pas de faire des lois et des ordonnances, il les exécutait d'abord avec ponctualité; sachant bien que l'exemple est pour un supérieur la force la plus puissante.

Aussi, pendant son Provincialat, l'édification produite par la vie exemplaire des fils de S. Dominique fut telle que, de tous côtés, on leur offrait des établissements. A Santa et à Santiago de Tucuman, le peuple lui-même construisit deux couvents qu'il mit à leur disposition; et à Juli, on leur en offrit un troisième, assez bien pourvu, dès sa fondation, pour entretenir une douzaine de Religieux.

Après son Provincialat le P. François de Saint-Michel reprit sa vie apostolique autant que ses forces le lui permirent. Il continua ainsi jusqu'à ce qu'enfin, épuisé par les travaux, il s'endormit dans le Seigneur, en l'année 1577.

Le P. Réginald de Lizarraga, dans sa chronique dominicaine, caractérise ainsi ce saint Religieux:

« Au bon P. Gaspard de Caravajal, dit-il, succéda comme Provin-
« cial le P. François de Saint-Michel, homme vénérable par ses
« cheveux blancs et sa vie exemplaire. Il était bon prédicateur, non
« selon le goût vicié de l'époque, où l'on abusait des fleurs de
« rhétorique et des termes scolastiques, mais il parlait simplement,
« et ses instructions éclairaient l'intelligence, échauffaient le cœur et
« faisaient aimer la vertu. »

La V. Sœur MARIE DE COMBÉ

Du Tiers-Ordre de Saint-Dominique de Paris

Fondatrice de la maison du Bon-Pasteur.

(1656-1692)

Il a plu à Dieu de prouver, par la vie de cette illustre Sœur, que seul il conduit toutes choses à leur fin avec non moins de douceur que de force, et choisit ce qui est faible selon le monde pour confondre ce qui semble fort.

Sœur Marie de Combé naquit à Leyde en Hollande, l'an 1656. Son aïeul, gentilhomme hollandais, s'était distingué dans la carrière des armes pendant les guerres du Pays-Bas. Son père, Jean de Cyx, n'ayant pas assez de fortune pour soutenir sa condition, se retira à Leyde où il se maria.

Il eut six enfants, parmi lesquels Dieu choisit la petite Marie pour faire éclater ses miséricordes et son pouvoir. Cette enfant, élevée au sein de l'hérésie, avait une âme naturellement catholique. Rien ne lui plaisait autant que les cérémonies de l'Eglise Romaine. Un bon prêtre, caché à Leyde, afin d'y soutenir les fidèles qui, malgré le changement de gouvernement et de religion, n'avaient point fléchi le genou devant Baal, trouva moyen d'instruire la petite Marie et de jeter en son cœur une divine semence qui devait fructifier abondamment. Avec la foi, les vertus croissaient dans l'âme de l'enfant. Elle distribuait aux pauvres tout ce dont elle pouvait se priver, souvent elle s'enfermait dans une espèce d'oratoire pour prier Dieu librement, et en toute rencontre elle soutenait hardiment l'Eglise Romaine contre les hérétiques. Ses parents, irrités, n'épargnèrent ni caresses, ni menaces pour pervertir leur fille, et ils eurent le malheur d'y réussir. La jeune Marie, raillée, méprisée, maltraitée, sacrifia, comme cela n'arrive que trop souvent, la vérité que Dieu lui avait fait connaître, au repos qu'elle aimait et dont elle désirait jouir. Cependant, aigrie plutôt que gagnée par la

conduite de ses parents à son égard, elle passa en Angleterre où elle demeura trois ans chez une dame, amie de la famille.

Quand elle eut dix-neuf ans, ses parents la rappelèrent pour la marier à un gentilhomme nommé Adrien de Combé. Ils crurent que ce jeune homme allait, par sa grande fortune, donner le bonheur à leur fille, tandis qu'au contraire, il était destiné, par son humeur violente et déréglée, à punir l'infidélité commise par Mme de Combé en abandonnant la vraie religion. Dieu confondait ainsi les plans de la sagesse humaine. N'y tenant plus, au bout de dix-huit mois, Marie demanda la séparation et l'obtint. Six mois après, son mari mourut. Un autre gentilhomme, ayant des biens et du crédit, rechercha la jeune veuve qui, à la beauté, joignait un esprit solide, une humeur douce et des manières aimables. La crainte d'une nouvelle servitude retint Mme de Combé, et le souvenir de tout ce qu'elle avait souffert avec son premier mari, l'éloigna pour toujours du mariage. Dieu le voulait ainsi pour accomplir les vues de sa Providence. La sœur et le beau-frère de Mme de Combé ayant eu l'occasion de venir en France, elle les accompagna volontiers. De temps en temps, ses premiers sentiments de dévotion l'agitaient fortement et lui donnaient des remords ; mais une grande indolence et les compagnies mondaines, aimées et fréquentées, l'empêchaient de songer sérieusement à sa conversion. Cependant qui pourrait résister à Dieu quand il veut sauver une âme ? Après avoir hésisté pendant deux ans entre les vérités sévères qu'elle connaissait et les fausses douceurs d'une religion commode, elle se rendit enfin à l'appel de Jésus-Christ. Voici comment le fait se passa, d'après ce qu'elle-même a souvent raconté.

Un jour qu'elle était plus pressée que d'ordinaire par les sollicitations de la grâce, elle s'écria : « Seigneur, que voulez-vous que je « fasse ? Vous savez que je n'ai pas assez de jugement pour discer- « ner la véritable religion : si je m'adresse à un calviniste, il me « dit qu'il enseigne votre doctrine dans toute sa pureté ; le luthé- « rien veut m'entraîner dans son parti ; les catholiques m'affirment « qu'il n'y a point de salut pour moi hors de l'Eglise Romaine ! et « pourtant je ne veux pas me damner ! Que puis-je faire dans cette « incertitude, sinon m'adresser à vous ? Eclairez-moi, conduisez-moi, « vous êtes mon Dieu. » Sentant son trouble augmenter, baignée de larmes, elle s'agenouilla au pied de son lit, et là, redoublant de ferveur dans sa prière, elle disait avec la naïveté enfantine qui la cara c-

térisait : « Seigneur, me rejetterez-vous de votre face ? Pourquoi « n'écoutez-vous pas ma prière ? Je veux faire mon salut et je ne le « puis sans votre grâce. Faites-moi connaître la véritable religion ! » Elle se jette ensuite sur son lit, où, accablée de mille angoisses, elle est saisie par un doux sommeil. Elle eut alors un de ces songes prophétiques que Dieu avait promis par le prophète Joël aux vrais enfants de la nouvelle Loi. Il semblait à Mme de Combé que, tandis qu'elle priait en demandant à Dieu de connaître la véritable religion, une voix lui répondit : « Levez-vous, allez à la fenêtre, vous connaîtrez ce que vous demandez. » Elle se lève, ouvre la fenêtre et voit un prêtre portant le Saint-Sacrement à un malade. Alors, pénétrée d'une lumière céleste et poussée par la grâce enfin victorieuse, elle croit, adore et se prosterne. Sur-le-champ, elle fait profession de la foi catholique, surtout quant au dogme de la présence réelle du Corps et du Sang précieux de Jésus-Christ dans l'adorable Sacrement.

Son beau-frère, s'apercevant qu'elle était sérieusement convertie, se laissa emporter à des accès de rage et de fureur.

Il la menaça de la perte des biens qu'elle avait en Hollande et la chargea d'injures. Mme de Combé tomba malade sur ces entrefaites, et on soupçonna, non sans quelque fondement, les calvinistes d'avoir voulu l'empoisonner. Le vicaire de Saint-Sulpice vint auprès de la moribonde, reçut son abjuration et lui administra les Sacrements qui ne furent pas moins efficaces pour son corps que pour son âme. Elle revint à la vie, mais ne recouvra jamais sa santé première. Quelques parents de notre nouvelle convertie se trouvant à Paris, furent irrités de sa conduite; aveuglés par le fanatisme de l'hérésie, ils enlevèrent à la malade la garde qui la soignait et en vinrent jusqu'à lui refuser la nourriture nécessaire. Jésus-Christ, en prenant possession de cette âme, y apportait, avec la lumière, la croix par laquelle il a sauvé le monde. Avec la grâce de croire, Mme de Combé reçut aussi la grâce de souffrir, mais ses épreuves furent adoucies par de telles consolations divines, qu'à l'exemple du grand Apôtre, elle surabondait de joie au milieu de ses tribulations. Au moment où ses parents l'abandonnèrent, M. de la Barmondière, très saint prêtre, alors curé de Saint-Sulpice, prit d'elle un soin particulier; il la fit transporter dans une communauté de vertueuses filles et voulut pourvoir à son instruction. Ayant obtenu, pour elle, deux cents livres de pension sur l'économat de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il fournit ce qu'il fallait de plus pour sa nourriture et son entretien.

Mme de Combé étant un peu rétablie, se sentit appelée à la retraite. On la conduisit à la campagne dans un couvent dont la supérieure, éclairée et charitable, fit grand bien à la nouvelle convertie. Confirmée dans la foi et la pratique des bonnes œuvres, elle revint à Paris et demeura dans la paroisse où elle avait reçu tant de grâces. Un prêtre du quartier étant allé la voir, à la prière d'une pieuse demoiselle, fut surpris de trouver cette néophyte si bien disposée. De son côté, Mme de Combé, très édifiée de la charité de ce sage ecclésiastique, le prit bientôt pour confesseur. A mesure que la foi s'enracinait dans le cœur de la noble dame, ses bonnes œuvres devenaient plus nombreuses. S'étant associée avec une jeune fille pauvre et réputée très vertueuse, elle partageait avec elle sa petite pension, mais elle ne reçut en échange que de l'ingratitude et des rebuts. La pensée lui étant venue de quitter les habits du monde pour se revêtir d'un sac de pénitence, son confesseur, soit pour l'éprouver, soit parce qu'il n'autorisait pas cette singularité, retint ce grand zèle pendant près d'un an. Enfin, ayant un peu oublié les avis qu'elle avait reçus ou, trop pressée par des mouvements intérieurs, Mme de Combé vendit un jour ses vêtements précieux, en distribua le prix aux pauvres et d'une pièce de bure se fit elle-même un habit à sa façon.

On était au temps du carnaval, quand elle parut pour la première fois dans les rues sous son nouveau costume. La robe de bure, longue et serrée, surmontée d'une espèce de capuchon rabattu sur la tête, lui attira les huées de tout le monde. Les personnes qui la connaissaient, critiquaient beaucoup ce changement de vie et le tournaient en dérision. « C'est une folle, disaient-elles, les Capucins lui ont fait perdre la tête. » Ces religieux prêchaient alors une mission à Saint-Sulpice et étaient très innocents de la faute qu'on leur imputait.

Le confesseur, fâché de voir compromise la réputation de sa pénitente et craignant aussi, peut-être, pour la sienne, la renvoya durement quand elle se présenta au confessionnal. La pauvre convertie sentit très vivement cette humiliation, mais ce fut aussi pour elle une grande joie de se voir l'opprobre des hommes et la fable du peuple. Elle découvrit le fond de son cœur à quelques amies seulement. « Pourquoi ne se moquerait-on pas de moi, disait-elle, « puisque je l'ai si bien mérité? Jésus-Christ, qui était digne de tout « honneur, n'a-t-il pas été méprisé? » Cependant, son directeur lui

ayant fait craindre que sa conduite bizarre ne déshonorât la religion, elle eut du scrupule de n'avoir pas déféré à ses avis et versa des larmes amères sur ce qu'elle croyait une faute ; puis elle quitta sa robe de bure pour prendre un habit moins singulier, quoique pauvre et modeste.

Afin de se retirer plus entièrement du monde, M^me^ de Combé élut domicile dans un quartier solitaire et se renferma dans une petite chambre, ne voulant être connue que de Dieu seul. Elle ne sortait le matin que pour entendre la messe ; le reste du jour, elle demeurait seule dans sa chambre, convertie en petit oratoire. L'oraison, la récitation de l'Office de la sainte Vierge, le chant des cantiques, le travail des mains l'occupaient successivement et la consolaient. Sa nourriture, très frugale, se composait de pain et de laitage ; son jeûne était presque continuel. Ses infirmités ne l'empêchaient point d'embrasser ce qu'il y avait de plus dur dans la pénitence : elle couchait sur une paillasse avec une simple couverture, car la charité lui avait fait donner son matelas aux pauvres. La haire, le cilice, les disciplines étaient pour elle d'un usage fréquent ; tous les vendredis elle portait une ceinture de fer à trois rangs de pointes. Une personne en qui elle avait confiance ayant voulu la détourner de porter cette ceinture, de peur que le fer, venant à se rouiller, n'envenimât les chairs : « Eh bien ! répondit M^me^ de Combé « en souriant, nous nous ferons faire une ceinture d'argent, car « il faut bien souffrir quelque chose pour Notre-Seigneur qui a « tant souffert pour nous. »

La vie de M^me^ de Combé ayant donné d'elle une haute estime au maître de la maison qu'elle habitait, il vint la prier, un jour, de parler à sa femme qui n'était nullement dévote. Le langage, moitié hollandais, moitié français, de notre bonne veuve était à peine intelligible, et cependant, ses conseils et ses pieuses sollicitations eurent tant de succès, que la femme de son hôte changea tout à fait de conduite et mourut peu après avec toutes les marques d'une âme prédestinée.

Dieu commençait à montrer par là qu'il destinait notre pieuse étrangère à travailler au salut du prochain. Voici dans quelles circonstances M^me^ de Combé dut quitter sa solitude. Une femme âgée, qui menait une vie cachée et fort pauvre, l'ayant rencontrée dans la rue, s'arrêta subitement, et la regardant avec attention, lui raconta simplement ce que Dieu, disait-elle, lui avait fait connaître. « Un jour

« que j'étais en oraison, il me sembla voir Notre-Seigneur formant « un nouveau monde où la Justice allait habiter. Une troupe de filles « pénitentes qui sortaient de différents endroits venaient à lui et se « prosternaient à ses pieds. La première qui se présenta, c'était vous, « Madame; vous conduisiez toutes les autres à Notre-Seigneur. Oui, « c'est vous-même, Madame, je vous reconnais parfaitement; vous « me voyez usée par la vieillesse et les infirmités, je suis sur le point « de comparaître au tribunal de mon Dieu et je le prends à témoin « de mes paroles. » Mme de Combé, surprise de ce qu'elle entendait et de l'assurance avec laquelle parlait cette vénérable femme, exposa le fait à son confesseur. Pour éviter toute illusion, celui-ci voulut voir la personne, examiner son esprit et sa conduite. Il la fit chercher; elle habitait un logement retiré et s'y tenait presque toujours enfermée. Une dame pieuse et un bon prêtre connaissaient seuls le lieu de sa retraite. Le confesseur de Mme de Combé l'ayant priée de répéter ce qu'elle avait dit sur l'établissement des filles pénitentes, elle le fit d'une manière simple, mais si pleine d'onction, que le digne prêtre en fut attendri jusqu'aux larmes. Elle indiqua plusieurs particularités de la maison du Bon-Pasteur que l'on put constater plus tard, mais auxquelles dans le moment on ne fit pas réflexion.

Ce fut à peu près en ce même temps que Jésus-Christ, le Pasteur éternel des âmes, donna à Mme de Combé sainte Catherine de Sienne pour sa spéciale protectrice. C'est elle-même qui a raconté à un saint ecclésiastique la vision qu'elle avait eue à ce sujet. Il lui semblait voir Notre-Seigneur dire à sainte Catherine : « Prends soin de cette fille. » On peut affirmer que dès lors cette Sainte l'accepta comme sa propre enfant : « *Accepit eam in sua* », par les grâces extraordinaires qu'elle lui obtint du ciel.

Six mois après, une pauvre fille voulant sortir du malheureux état où elle était tombée, s'adressa au confesseur de Mme de Combé ; ce dernier la confia à sa pénitente, qui bientôt se vit entourée d'une petite communauté. Mme de Combé sentait croître sa charité et son zèle à mesure que ses pénitentes devenaient plus nombreuses. Ayant appris qu'une jeune fille avait quelque désir de renoncer à ses désordres, mais que de grands obstacles l'en empêchaient, elle entra chez cette malheureuse, acheva de la persuader et l'emmena. Le nombre des pénitentes croissant de jour en jour, il fallut que leur Mère pensât, selon les paroles d'Isaïe, à étendre ses tabernacles. Mais avec quelles ressources? Que pouvait une femme dénuée de tout

secours humain, étrangère, et pouvant à peine se faire comprendre ! Selon la prudence du siècle l'entreprise de Mme de Combé semblait bien téméraire ; mais le succès fit voir qu'elle était voulue de Dieu.

La pieuse fondatrice eut alors l'avantage de faire la connaissance d'un digne prêtre du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, dont la conversation servit beaucoup à son avancement spirituel. De son côté, l'ecclésiastique, édifié de la pureté et de la grâce de cette âme choisie, crut voir en elle une précieuse recrue pour le Tiers-Ordre dominicain. Elle éclata de joie à cette proposition et déclara comment Notre-Seigneur l'avait confiée à Sainte Catherine de Sienne. Le V. P. Bernard du Saint-Rosaire, Frère-Prêcheur et missionnaire apostolique dans presque toute la France, eut le bonheur de recevoir Mme de Combé à l'habit et à la profession de Tertiaire de Saint-Dominique.

Dès lors personne ne prit plus à la lettre que notre sainte Veuve ces paroles de l'Evangile : « Ne vous mettez pas en peine pour la nourriture et le vêtement, votre Père céleste connaît vos besoins ; cherchez le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné comme par surcroît. »

Mme de Combé n'avait plus de place pour les pauvres filles qui s'adressaient à elle, lorsqu'une dame vint la voir et s'engagea à fournir deux cents livres par an pour louer une maison plus vaste ; l'occasion se présenta bientôt, ce fut comme la première pierre de la maison du Bon-Pasteur. Mais il fallait pourvoir à l'entretien de la communauté.

Le travail ne fournissait pas assez de ressources et Mme de Combé était obligée d'aller de porte en porte demander humblement l'aumône. Dieu mit quelquefois sa confiance à l'épreuve. Un jour, tout lui manquait ; elle courut à Saint-Sulpice ; là, prosternée au pied de l'autel, son refuge ordinaire : « Notre Père, disait-elle, vos enfants « n'ont plus de pain, vous savez que je ne puis leur en donner. » Elle prolongea longtemps sa prière, et au sortir de l'église, un inconnu lui mit dans la main une bourse, en la priant d'agréer cette petite aumône : la bourse contenait cinquante écus d'or.

Cet événement augmenta tellement la confiance de notre charitable Sœur qu'elle ne pouvait se résoudre à refuser aucune des filles qui se présentaient. Elle cédait sa chambre, son lit et organisait de petits logements dans le grenier. « J'en ferai, s'il le faut, jusque dans « la cave, disait-elle ; comment pourrions-nous rejeter ces pauvres « brebis égarées que le bon Pasteur nous ramène ? » Le confesseur de la pieuse fondatrice ne manquait ni de foi, ni de zèle, mais son

abandon à la Providence n'allait pas encore jusque-là : il craignait que Mme de Combé ne s'engageât témérairement dans son entreprise. Un incident arrivé dans ce même temps parut justifier la timide prudence du directeur. La personne qui s'était offerte pour payer le loyer de la maison, retira sa parole. Elle avait été dégoûtée de l'œuvre par une fille qu'elle aimait beaucoup et qui, sous le masque d'une grande piété, cachait avec adresse sa jalousie et ses mauvaises intentions. En vain les nuages de la calomnie furent dissipés. Cette dame ne vit plus d'un bon œil la charitable Supérieure et garda ses préventions et son argent.

La maison du Bon-Pasteur semblait ébranlée jusque dans ses fondements ; seule Mme de Combé demeurait confiante. « Ne craignons « rien, disait-elle, Dieu qui nourrit les oiseaux n'abandonnera pas « ses enfants. Oui, croyons-le fermement : ou Dieu spiritualisera les « corps, ou il nous donnera une maison plus spacieuse pour loger « toutes les filles qui se présentent. Je ne puis les refuser, il me le « reprocherait au jour du jugement. »

Le directeur, malgré sa grande estime pour la vertu de la Supérieure, n'était pourtant que médiocrement rassuré par des espérances qui paraissaient peu fondées. Mme de Combé, pour l'encourager, lui raconta le songe qu'elle venait de faire : « J'ai rêvé que j'exposais au « roi le malheureux état de mes filles ; il en a été touché et m'a « promis de me donner une maison. Prenant ensuite de l'or à pleines « mains, il me l'a remis avec bonté. » A peine Mme de Combé achevait-elle son récit que le commissaire entra, annonçant qu'il venait par ordre du roi mettre Mme de Combé en possession d'une maison appartenant à un calviniste, sorti du royaume. C'était le 15 mars 1688. L'ordre portait que le roi, informé de la sage conduite de Mme de Combé à l'égard des pauvres filles qu'elle retirait du désordre, lui promettait aide et protection afin qu'elle pût donner plus d'extension à son œuvre. La maison proposée était en fort mauvais état : les réparations devaient coûter plus de deux mille livres et on n'avait pas un centime d'assuré. « Commençons toujours, dit cette femme « dont la foi opérait des prodiges, les œuvres de Dieu sont parfaites : « il nous a donné une maison ; il la rendra habitable. » Peu après, on vint de la part du roi lui apporter une offrande de quinze cents livres. Et Sa Majesté ne bornera pas là ses pieuses libéralités. La bonne renommée de cette maison de pénitence se répandant peu à peu dans Paris, les aumônes arrivèrent bientôt avec une certaine

abondance. A la place de la personne qui avait abandonné l'œuvre dont elle était le premier appui, Dieu en suscita d'autres plus riches et d'une charité plus persévérante.

Les logements furent agrandis et purent recevoir plus de quarante pénitentes. On leur envoya un ornement, quoiqu'il n'y eût point encore de chapelle dans la maison. Ce cadeau inspira le désir d'en avoir une ; et après quelques difficultés heureusement surmontées, on put convertir en oratoire une salle décorée avec décence et où le saint Sacrifice fut offert pour la première fois le jour de la Pentecôte de l'année 1688.

Les pénitentes eurent une joie extrême de voir le bon Pasteur au milieu du bercail et de n'être plus elles-mêmes obligées de fréquenter le monde. « Réjouissons-nous, mes chères enfants, leur disait la « pieuse Supérieure ; nous ne sortirons plus de notre sainte retraite. « Demeurons ici ensevelies avec Jésus dans le silence, la paix, la « solitude. Voilà les chastes délices de nos âmes : voilà le commen- « cement des joies éternelles. »

Bientôt la maison et la chapelle devinrent trop petites pour les filles, dont le nombre s'éleva jusqu'à soixante-dix. Deux dames de grand renom s'étant rencontrées par hasard au Bon-Pasteur, l'une rappela en riant à l'autre qu'elle lui devait cent pistoles : c'était un pari fait depuis près de vingt ans, au sujet de la résolution prise par celle-ci de renoncer pour jamais au spectacle. Comme la parole donnée avait été fidèlement tenue, la noble dame reconnut la dette et toutes deux convinrent de consacrer cet argent à la maison du Bon-Pasteur. Ainsi fut élevé ce tabernacle dans le désert, avec les dépouilles et les richesses de l'Egypte. La régularité s'affermissait de jour en jour : l'esprit de pénitence et de charité régnait dans la maison ; les filles oubliaient le monde, s'oubliaient elles-mêmes et ne s'occupaient que de Dieu. La prière, la lecture, un travail continuel remplissaient leurs journées ; repassant dans le silence et l'amertume de leur âme le souvenir des égarements de leurs jeunes années, elles ne trouvaient rien de dur, rien de difficile pour apaiser la justice de Dieu et obtenir sa miséricorde.

Le démon ne put souffrir ce saint et paisible état ; irrité de ce que Jésus-Christ lui enlevait ses dépouilles, il s'agita, mit en œuvre tous ses moyens habituels pour rentrer dans la maison dont on l'avait chassé honteusement. Les soupçons, les calomnies, les murmures répandus en divers endroits, les préventions fâcheuses semées avec

adresse, reçues avec crédulité, peut-être avec malice, tout cela grondait comme le bruit sourd précurseur d'un orage. On venait à tout moment donner des alarmes à la Supérieure et au confesseur. « Je ne « puis croire qu'on nous veuille du mal, disait la première avec une « grande tranquillité, nous n'en voulons à personne et notre unique « désir et de faire du bien ». Cependant les propos les plus malveillants circulaient sur le compte de M^me^ de Combé : c'était, disait-on, une hypocrite, qui se traitait aussi délicatement qu'elle traitait rudement ses pauvres filles. On assurait qu'après avoir fait fortune en France, elle retournerait en Hollande et qu'elle avait déjà cinquante mille écus en réserve. On la cita devant les magistrats, et l'Official vint visiter la maison de la part de l'archevêque : on poursuivit également le confesseur qu'on chercha à intimider. Une fille, voulant se venger d'avoir été mise à la porte, avait accusé la Supérieure; c'était là l'origine de tant de faux bruits. Par un zèle malencontreux on allait ainsi détruire, pour un mal imaginaire, une œuvre de laquelle devait sortir un immense bien. M^me^ de Combé, ferme et tranquille au milieu de tant d'agitations, attendait avec confiance que le Seigneur calmât la tempête. « Dieu nous connaît, disait-elle, c'est lui qui nous jugera; « nous sommes très heureuses de souffrir pour Jésus-Christ et avec « Jésus-Christ. Prions-le de nous pardonner nos offenses, comme nous « pardonnons de bon cœur à ceux qui nous ont offensés ». Dans une occasion cependant la bonne Supérieure parut vivement alarmée. On vint lui dire qu'un homme dont elle estimait la vertu était au nombre des ennemis du Bon-Pasteur; il avait même déclaré qu'il perdrait tout son crédit, s'il le fallait, pour ruiner cette communauté. « Si « Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » répondit la sainte femme, sentant, à cette nouvelle, sa force et sa confiance se ranimer.

Dieu, en effet, jaloux de l'honneur de ceux qui le servent, prit hautement la défense de sa servante opprimée. Le roi, informé des intrigues que la malice et la crédulité excitaient contre le Bon-Pasteur, se déclara, plus fortement que jamais, pour cette sainte maison. Il n'en fallut pas davantage pour faire renaître le calme. L'archevêque envoya, sur-le-champ, assurer M^me^ de Combé de sa protection contre tous ceux qui l'inquiéteraient. La Providence sembla même se complaire à relever l'œuvre dans une mesure qui dépassait de beaucoup tout ce que le démon avait tenté pour la rabaisser. Des personnes de qualité venaient visiter la maison ; Orléans, Angers, Troyes, Toulouse et Amiens, demandèrent des Sœurs et des filles pénitentes pour

commencer de pareils établissements. Mais Mme de Combé, délivrée de la calomnie des hommes, passa par une autre épreuve non moins douloureuse. Le premier jour de l'an 1691, elle tomba dans une grave maladie qui la conduisit rapidement aux portes du tombeau. Oubliant toutes les créatures et s'oubliant elle-même, autant que la violence des douleurs le lui permettait, pour s'occuper, dans le silence et la prière, de Jésus-Christ souffrant, elle demanda bientôt le saint Viatique et le reçut avec des transports de joie. L'heure dernière, cependant, n'était pas encore venue pour elle ; Dieu, la jugeant nécessaire à ses filles, différa la récompense de ses mérites. Peu à peu la malade se remit et ne pensa plus qu'à employer ses forces au service de Celui qui venait de les lui rendre. Combien de fois ses filles ne l'ont-elles pas vue prosternée devant l'autel, la corde au cou et faisant amende honorable à Notre-Seigneur de tant de profanations qui se commettent dans le monde? Combien de fois ne l'ont-elles pas vue leur baiser les pieds et manger à terre, dans le réfectoire, les restes de leur repas? Elle ne se lassait jamais de les instruire, de les encourager et de les corriger. Les personnes spirituelles avec lesquelles elle s'entretenait quelquefois, étaient ravies de ses lumières et de ses sentiments si élevés et si purs. De plus, Dieu donnait à Mme de Combé un tel discernement pour la conduite de ses filles qu'elle ne se trompait presque jamais. Personne peut-être n'a mieux connu le temps et la manière de diriger les esprits. Elle savait, comme S. Paul, reprendre avec force les filles inquiètes et orgueilleuses, ménager avec adresse les faibles et les pusillanimes, et les supporter toutes avec patience. Le moyen qu'elle employait le plus volontiers et qui lui réussissait le mieux, c'était de parler à ses filles avec une charité tendre et compatissante. Elle prenait garde, surtout dans les commencements, qu'on ne décourageât pas, par de rudes corrections ou de grandes austérités, les âmes encore faibles. La plus grande punition dont elle usait à leur égard était de regarder d'un œil sévère celles qui avaient fait quelque faute et de les menacer de ne pas voir leur Mère jusqu'à ce qu'elles se fussent corrigées. Comme toutes les pénitentes aimaient tendrement celle dont elles connaissaient la bonté, il n'y avait rien qu'elles ne fissent pour apaiser son mécontentement. La maxime capitale de Mme de Combé dans la conduite de ses filles était de gagner leur cœur. « Qu'on « recueille ailleurs, disait-elle, les pécheresses arrachées au mal de « vive force, la maison du Bon-Pasteur n'est que pour celles qui em- « brassent le bien de bonne volonté. »

Parce que les filles venaient d'elles-mêmes demander à faire pénitence et qu'elles ne demeuraient dans la maison qu'autant que leur bonne volonté les y retenait, il n'y avait là ni gêne, ni contrainte.

Mme de Combé les faisait attendre quelque temps avant de les recevoir, afin d'éprouver leur vocation par la persévérance. Après les avoir reçues, elle les tenait en retraite avant de les admettre aux exercices de communauté, et là, par l'entremise des Sœurs chargées de s'en occuper, elle tâchait de discerner leur esprit, leurs dispositions, leurs motifs ; puis elle leur faisait une vive peinture de la vie austère de la maison, adoucissant néanmoins cet avertissement par la vue des récompenses que Dieu destine aux pénitents. Jamais la prudente Supérieure ne reprochait à une fille convertie ses anciens dérèglements, quelque occasion que celle-ci en pût donner. Elle ne voulait point qu'on se souvînt des péchés que Dieu lui-même avait oubliés. Pour effacer jusqu'au moindre souvenir de leur vie passée, elle n'écoutait point ces pauvres filles, lorsque l'humilité les pressait de se rappeler ou de lui faire connaître leur ancien et malheureux état. Elle leur permettait encore moins d'en parler à leurs compagnes. Le silence sur ce point était une des plus inviolables règles de la maison.

Par là, en effet, disparaissent insensiblement les dangereuses images que le démon pourrait entretenir, d'abord sous prétexte d'humilité, pour en faire, dans la suite, matière de tentation. L'honneur des coupables est à couvert, toute maligne curiosité bannie ; il n'y reste que la pénitence, la discrétion et la charité. Pour conserver parmi les filles pénitentes une estime réciproque et une sainte union, Mme de Combé avait établi que, sans distinction aucune de condition ou de richesses, toutes seraient habillées et entretenues d'une manière uniforme. Cette tenue modeste des pénitentes édifiait beaucoup plus que ne l'eussent fait les plus beaux discours.

L'anéantissement dans lequel Mme de Combé se tenait devant Dieu n'empêchait pas une sainte familiarité avec lui. Jamais enfant tendrement aimé ne s'est adressé à son père avec plus de confiance. C'était la vertu caractéristique de Mme de Combé : lorsqu'elle fut convaincue que Dieu l'avait destinée à retirer de pauvres filles du désordre, elle résolut, sans autre fonds que celui de la Providence, à n'en refuser aucune. Pour montrer encore l'abandon total de Mme de Combé, il n'y a qu'à rapporter les deux faits suivants, choisis entre beaucoup d'autres : Une personne de grande qualité, extrêmement riche, résolut de donner une grosse somme à la communauté du Bon-Pasteur.

Le notaire apporta le contrat tout dressé à la Supérieure, qui le refusa à la grande surprise de tout le monde. Mme de Combé, ayant écouté les raisons des uns et les plaintes des autres, témoigna beaucoup de reconnaissance, mais persista néanmoins dans son refus. « A Dieu « ne plaise, dit-elle, que j'affaiblisse, en acceptant un fonds aussi « considérable, la confiance que nous devons mettre en Dieu seul : « il n'y a rien maintenant entre Dieu et nous ; je n'y veux point « mettre cet obstacle. »

Une autre personne, également riche, ayant résolu, à peu près en même temps, de procurer une fondation solide à l'œuvre nouvelle, notre sage Supérieure la remercia humblement de sa bonne intention, ajoutant que c'était alors le temps de s'abandonner totalement à la Providence. Cette dame, croyant peut-être ses largesses plus efficaces que la foi de Mme de Combé, ne se rendit point. Elle entreprit même de gagner par une lettre très forte, celle qu'elle n'avait pu convaincre par ses discours. Le bien de la maison, la nécessité d'y pourvoir, l'occasion présente qu'on ne retrouverait plus, le danger de tomber comme les communautés qui n'étaient point solidement fondées, tout fut employé, mais tout fut inutile.

Plus la V. Supérieure avançait en âge, plus sa confiance augmentait : et certes, l'expérience continuelle des bontés de Dieu sur elle et sur sa maison, aurait pu soutenir une foi même médiocre. Aussi ne voyait-on jamais d'inquiétude parmi ses filles, lors même que tout semblait leur manquer. Mme de Combé ne perdait aucune occasion de leur inspirer à toutes la confiance parfaite qui tient l'âme dans la paix. Elle les assurait que, pourvu qu'elles fussent fidèles à Dieu, Dieu leur serait toujours fidèle, et n'abandonnerait pas dans la pénitence, celles qu'il n'avait point délaissées dans le désordre. « Quand « Dieu m'aura retirée de ce monde, disait-elle, vous comprendrez, « mes filles, que ce n'était point moi, mais lui seul qui soutenait la « maison. » En effet, comme si Dieu, jaloux de sa gloire et touché de la fidélité de sa servante, eût voulu purifier la foi des filles en récompensant les travaux de la Mère, il appela bientôt à Lui cette sainte femme dont le monde n'était pas digne. Les deux dernières années de sa vie ne furent qu'une mort lente, une épreuve continuelle de patience et de charité. La fièvre ne la quittait plus et son estomac ne supportait que difficilement de la nourriture. Tant de maux n'ébranlèrent jamais la patience de cette âme héroïque. « O mon « Dieu, que votre volonté soit faite, s'écriait-elle dans les plus vives

« douleurs : souffrons jusqu'au jour du jugement, si c'est la volonté « de mon Dieu ; cependant, je me consume du désir de le voir. » En effet, quand on lui parlait de la Patrie céleste, son cœur tressaillait de joie, et quand elle en parlait à ses filles, elle les enflammait de son ardeur. Malgré la violence du mal, M^me^ de Combé ne désira jamais d'être soulagée ; il fallait même user d'autorité pour lui faire accepter les remèdes. Une Sœur lui demandant, un jour, comment elle se portait : « Fort bien, ma fille, » lui répondit-elle. « — Comment pouvez-vous dire cela, dans l'état où je vous trouve ? — C'est que se bien porter, c'est être dans l'état où Dieu nous met. »

Notre bonne Supérieure, quoique accablée par le mal, ne pensait qu'à soulager celui de ses filles. Elle avait ordonné à la Sœur infirmière de quitter tout ce qu'elle faisait auprès d'elle pour secourir les autres malades. Elle leur faisait porter souvent ce qu'on lui avait préparé, et cette fille ayant un jour préféré le service de la Mère à celui d'une des pénitentes, en reçut une sévère réprimande. « La véritable « charité ne fait point ces distinctions, lui dit M^me^ de Combé ; si vous « n'êtes pas dans la disposition de rendre service à la dernière de « vos Sœurs comme à moi, je n'ai que faire de vos bons offices. » Le mal augmentant, elle désira le saint Viatique et l'Extrême-Onction. M. de la Barmondière, curé de sa paroisse, qui lui administra les derniers Sacrements, fut étonné de sa joie dans un si douloureux état, et ses filles demeurèrent pénétrées des paroles de vie de leur Mère mourante.

Elle leur laissa pour dernier gage de sa tendresse une confiance sans bornes à leur bon Pasteur dont elle leur promit la protection, si elles continuaient à lui être fidèles. Puis appelant une Sœur entrée la dernière dans la maison : « Voici, mes filles, dit-elle, celle que Dieu « vous donne à ma place. » On la choisit, en effet, pour Supérieure, quoique sa jeunesse, sa santé entièrement ruinée et d'autres raisons dussent, selon la prudence humaine, empêcher ce choix. L'expérience fit voir que M^me^ de Combé ne s'était pas trompée.

A mesure que les forces de notre malade diminuaient, elle s'élevait à Dieu de plus en plus et s'y tenait attachée. On l'entendait à tout moment prononcer des aspirations vives qui étaient comme les étincelles du feu divin qui embrasait son cœur. Le jour de la fête du bon Pasteur qui abandonne les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour chercher la brebis égarée, on la vit dans un transport de joie inconcevable. « Ah ! mes chères Sœurs, s'écria-t-elle, le bon Pasteur m'a

« portée de la Hollande jusqu'ici sur ses épaules ; il me reprend pour « me porter au ciel. Suivons-le, mes Sœurs, allons à Lui, n'aimons « que Lui. » Lorsqu'elle n'eut plus qu'un souffle et que déjà, le froid de la mort ayant glacé ses membres, on n'attendait plus que son dernier soupir : « Je m'en vais à mon Père, dit-elle, avec une force « qui surprenait et consolait ses filles désolées, je vais à mon Dieu, « à mon Tout. » Après une agonie fort douce, elle rendit son âme à ce Père, à ce Dieu plein d'amour vers lequel elle soupirait depuis si longtemps. Ce fut le 16 du mois de juin 1692, vers cinq heures du matin. Elle était âgée d'environ trente-six ans. Et dans ce petit nombre d'années elle avait égalé les travaux et amassé les mérites de la plus longue et de la plus sainte vie. Le bruit de sa mort s'étant bientôt répandu, on vit accourir en foule au Bon-Pasteur des personnes de toute condition et de tout état. Des prêtres, des religieux, des seigneurs et des dames de la haute noblesse venaient honorer cette mort précieuse aux yeux de Dieu et glorieuse aux yeux des hommes. L'expression douce et majestueuse du visage de M^me^ de Combé, ses mains et ses pieds flexibles comme si elle eût été pleine de vie, et je ne sais quel rayonnement de sainteté attiraient l'attention, l'admiration et les louanges de tout le monde. Le digne curé de la paroisse qui avait eu tant d'estime pour la défunte, venant jeter de l'eau bénite sur le corps, prononça devant la communauté une sorte d'oraison funèbre et exhorta vivement les pénitentes à se souvenir des instructions et des exemples de leur Mère. Il vint ensuite pour accompagner le corps à l'église. Les filles du Bon-Pasteur auraient vivement souhaité le conserver dans leur chapelle ; mais M^me^ de Combé avait expressément voulu qu'on l'enterrât dans un coin du cimetière de la paroisse, disant qu'elle méritait à peine d'occuper la dernière place. Une personne d'autorité, dépositaire des dernières volontés de son amie, comme elle en avait été la coadjutrice pendant sa vie, ne voulut jamais souffrir que l'on s'écartât des intentions de la défunte. M^me^ de Combé fut donc enterrée dans le petit cimetière de Saint-Sulpice, destiné aux pauvres. Le concours extraordinaire, la piété, les bénédictions, les louanges et les larmes qui accompagnaient le cercueil étaient une pompe funèbre bien au-dessus de celles que l'on remarque aux obsèques des personnes les plus riches et les plus puissantes. Tout cela pourtant n'était qu'une faible image de l'accueil fait au ciel à notre V. Sœur par le bon Pasteur des âmes.

LE MÊME JOUR

.... En Irlande, le martyre du V. P. GUILLAUME O'CONNOR, du couvent de Clunmel, religieux chéri de Dieu et des hommes pour son innocence et sa rare bonté. Il fut pris par les hérétiques qui, après l'avoir dépouillé de ses vêtements, le tuèrent en haine de sa religion. — (*Act. cap. Gen.*)

1333 — A Polignano, dans le royaume de Naples, le célèbre P. MATTHIEU D'ADRIA, homme d'une grande doctrine et d'un rare mérite. Il exerça avec zèle et intégrité l'office d'inquisiteur, dans cette ville, et en fut fait évêque par Jean XXII. Il se reposa dans le Seigneur l'an 1333. — (Vallé, *de Prov. Regni.*)

1450 — A Lyon, le Révérendissime P. PIERRE ROCHIN. Nous allons traduire ce qu'en dit la chronique des Généraux de l'Ordre : « L'année du Jubilé 1450, au Chapitre général de Lyon, Frère Pierre Rochin, français, de la Narbonnaise, Provincial de la Province de Provence et vicaire de l'Ordre, homme remarquable par sa doctrine, fut élu XXVII[e] Maître général de l'Ordre. Enlevé par une mort prématurée, il vécut seulement quinze jours après son élection au Généralat. »

Le martyrologe place sa mort au 18 mai. Nous trouvons, dans l'édition ancienne, une dissertation d'après laquelle cette date serait erronée, mais il est inutile de la reproduire ici. — (Pio, Léandre Alb.)

1544 — A Rome, le V. P. SIXTE FABRI DE LUCQUES, cinquantième Maître Général de l'Ordre, remarquable par de rares qualités et une perfection peu commune. Il prit l'habit au couvent de Sainte-Catherine de Formella, à Naples. Ses supérieurs l'envoyèrent faire ses études à Bologne, où, après ses cours, il fut employé à l'enseignement pendant plusieurs années

Le P. Général, Séraphin Cavalli, ayant reconnu le mérite et les vertus du V. Père, le prit pour *Socius*, avec le titre de Provincial de Terre-Sainte. Il fut ensuite Procureur de l'Ordre, Vicaire général, Maître du Sacré-Palais et enfin Général. Il succédait au P. Paul Constable dans ces deux dernières charges et aurait même été élu Général avant lui, si le Pape Grégoire XIII n'avait obligé les Pères du Chapitre de choisir entre les trois candidats qu'il leur proposait : Paul Constable, Thomas Zobbio, Paulin Bernardini de Lucques.

Quand, après la mort du P. Constable, il fut élevé au Généralat, Grégoire XIII, à la première audience qu'il lui accorda, dit au nouvel élu. « Vous voyez, maintenant, Père Général, la vérité de l'adage : ce qui est différé, n'est pas perdu. » Le Souverain Pontife se montrait ainsi satisfait de cette élection. Il connaissait d'ailleurs parfaitement la science et la capacité du P. Fabri : lui-même avait confié à ce docte religieux le soin d'une édition corrigée des *Décrétales* et des *Extravagantes*.

Le nouveau Général tourna toutes ses sollicitudes du côté de l'observance régulière. Il fit, dans ce but, de très belles ordonnances, confirma la Congrégation réformée des Abruzzes, et commença la visite des couvents de l'Ordre. A peine âgé de quarante-deux ans et d'une constitution robuste, il surmontait facilement la fatigue des voyages. A Bologne, il ordonna aux Frères de se rendre chaque soir après les Complies, devant l'autel du Saint-Sacrement pour y réciter la *petite Couronne* du B. Jourdain, en l'honneur de Marie. Il prescrivit aussi d'étudier avec soin la vocation des postulants et de ne les admettre à la vestition qu'après un mois entier passé dans la communauté.

On a de lui encore de très sages règlements pour les études. Comme il avait remarqué une application plus grande aux questions spéculatives du dogme qu'à celles de la morale, il distribua de telle sorte, pour le travail, les parties de la *Somme*, qu'on devait la voir toute entière en quatre ans. La *Secunda-secundæ*, sans la connaissance de laquelle on ne saurait être un bon casuiste, par conséquent un bon confesseur, n'en était point exceptée.

Le Révérendissime Père faisait la visite, en Espagne, quand il reçut du Pape Sixte-Quint l'ordre de se rendre à Rome où ce même Pontife convoquait le Chapitre Général. A son arrivée, les Vocaux l'invitèrent à donner sa démission, lui faisant entendre que sur son refus le Souverain Pontife l'absoudrait de son Office. Le Père répondit avec modestie que si Sa Sainteté le voulait ainsi il n'avait qu'à se soumettre. Mais, ajouta-t-il, demander moi-même à être déchargé du Généralat, je n'y suis pas obligé, d'autant que la confusion n'en serait pas moins grande. Cette réponse loyale et ferme fut très bien accueillie des Pères du Chapitre. Le Souverain Pontife exécuta, de son côté, ce qu'il avait résolu: Le P. Fabri fut déposé, et les membres du Chapitre furent priés de lui donner un successeur. Cet acte, un peu étrange et inusité dans l'Ordre, avait besoin d'être expliqué : Sa Sainteté allégua que le P. Fabri, sujet à la goutte, ne pouvait remplir convenablement sa charge, obligé qu'il était de garder le lit des semaines entières. Le Chapitre en corps fit observer au Pontife que la Religion avait moins besoin de pieds que de tête, et que le Père Général l'ayant très bonne pouvait fort bien conserver le gouvernement de l'Ordre. Cette réponse ne fit aucune impression sur le Pape. On croit généralement que Sixte-Quint avait un motif secret d'agir de la sorte, motif resté à jamais inconnu.

Les historiens de l'Ordre font remarquer que c'était le second Général déposé par les Papes, et tous deux le furent par des Papes Franciscains :

Nicolas IV et Sixte-Quint ; tous deux aussi, après avoir parfaitement gouverné l'Ordre pendant six ans : Munio de Zamora, de 1285 à 1291, Sixte Fabri, de 1583 à 1589. L'un et l'autre supportèrent avec une égale patience cette rude épreuve et reposent dans de même tombeau au couvent de Sainte-Sabine. Le P. Sixte Fabri ne survécut que quatre ans à sa déposition. Une cruelle maladie l'enleva en trois jours : il mourut le 16 juin 1594, après avoir reçu avec dévotion les derniers Sacrements.—(Pio, Fontana. *Chronique des Maîtres gén.)*

1601 — Au couvent de Guatemala, le V. P. LUC GALLEGO, passé d'Espagne en Amérique où il se dépensa, jusqu'à la vieillesse la plus avancée, aux labeurs de l'apostolat. Placé à la tête de la Province, il la gouverna avec beaucoup de prudence. Plus tard, le R^me^ Père Général le choisit pour séparer la Province d'Oaxaca d'avec celle du Mexique : ce qu'il fit à la satisfaction unanime des Religieux. Sa mort arriva l'an 1601. — (Remezal.)

1605 — A Naples, au couvent de la Santé, le V. P. AMBROISE GUGLIELMINI. Il se rendit célèbre dans l'enseignement par la beauté, la solidité et la subtilité de son esprit ; mais la pratique de la vertu lui parut toujours plus utile que la théorie. Cette parole du Sauveur : « Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et ne l'accomplit pas sera rudement châtié », lui servit d'aiguillon et le détermina à la plus parfaite observance des Règles.

Dans ce but, le P. Ambroise s'adjoignit quelques fervents religieux, avec lesquels il fonda le couvent de la Santé et une nouvelle Congrégation, dont il devint le Supérieur. On le voyait mendier de porte en porte dans les rues de Naples. Ses grandes austérités ne tardèrent pas à épuiser ses forces. La mort vint l'appeler à une meilleure vie l'an 1605.— (Vallé, *de Prov. Regni.*)

1608 — Dans l'île de Malte, le V. P. DAMIEN TALIANA, premier consulteur du Saint-Office dans cette île. Il administra pendant trente-quatre ans les affaires de ce Tribunal, avec une rare intégrité et une grande piété. Il s'efforçait autant de pratiquer les enseignements de la Foi que de les défendre contre les hérétiques. Sa sainte mort arriva l'an 1608. L'inquisiteur, tous les officiers et les consulteurs du Saint-Office assistèrent à ses obsèques, et cette démarche, alors toute spontanée, eut dans la suite la force d'une coutume ; on rendit les mêmes honneurs à tous les consulteurs qui venaient à mourir en charge.— (Sébast. Satel.)

16.. — A Naples, au couvent de Saint-Pierre-Martyr, le V. P. SÉBASTIEN GAUDIOSI. Il eut pour maîtres et directeurs de sa jeunesse, le

V. P. Paulin Bernardini, de Lucques, le grand réformateur de la Congrégation des Abruzzes, et saint Louis Bertrand, pendant un séjour en Espagne. Les exemples de ces deux saints religieux restèrent profondément imprimés dans son âme.

Il les imita fidèlement par l'intégrité de ses mœurs, le zèle de ses prédications apostoliques et leur fut associé dans le ciel dans les premières années du XVII[e] siècle. — (Vallé, *de Prov. Regn.*)

1618 — A Argentan, le V. P. JACQUES DU ROST. Il prit l'habit de l'Ordre en 1547, à l'âge de huit ans. A peine fut-il prêtre, qu'on le nomma maître-ès-arts dans le célèbre couvent de Saint-Jacques. En 1572, nous le trouvons déjà docteur et régent en théologie.

Sa vertu n'était pas moins éclatante que sa science. Le P. Général Séraphin Cavalli, travaillant au renouvellement de l'observance, établit le P. Jacques commissaire pour le royaume de France. A quelque temps de là, Simon Vigor, archevêque de Narbonne, le nomma, avec la permission des supérieurs, son vicaire général. Le zèle et la vigilance du saint religieux produisirent un bien inestimable dans ce diocèse. A la mort de l'archevêque Simon Vigor, le Père du Rost fut demandé pour remplir la même fonction auprès de l'évêque de Carcassonne. Il se consacra pendant vingt-deux ans à combattre l'hérésie et à veiller sur les mœurs du clergé. Les grands services rendus à l'Eglise par ce saint religieux répandirent au loin la bonne odeur de ses vertus et l'éclat de son mérite. A plusieurs reprises, on voulut l'élever à l'épiscopat, mais son humilité lui fit chaque fois décliner cet honneur. Il refusa l'évêché de Carcassonne et celui de Bayeux, ne voulant recevoir d'autre récompense de ses travaux que la possession éternelle de Dieu. Elle lui fut accordée l'an 1618, à l'âge de soixant-dix-neuf ans. — (Réchac).

1633 — A Toulouse, la vertueuse Sœur CATHERINE DE SAINT-RAYMOND, converse. Elle avait été engagée dans le mariage, mais vivait si chrétiennement dans cette condition qu'elle était un modèle de piété et de modestie. Très adonnée à l'oraison, elle suppliait sans cesse le Seigneur de la diriger dans ses voies. Son confesseur, religieux de l'Ordre, charmé de tant de vertu, proposa aux Sœurs de Sainte-Catherine de l'admettre dans leur Congrégation, ce qu'elles firent volontiers, malgré la condition relativement inférieure de la pieuse femme.

Dès lors, la ferveur de Sœur Catherine ne fit qu'augmenter. Toujours prête à toutes les bonnes œuvres, elle visitait les prisonniers, soignait les malades, apaisait les discordes, plaçait des ouvriers sans travail et recueillait dans sa demeure des filles en danger de se perdre. Ses compagnes en étaient dans l'admiration : elles la visitaient volontiers pour prendre ses avis et l'entendre parler de Dieu. Les austérités de cette V. Sœur marchaient de

pair avec sa charité. Souvent elle jeûnait au pain et à l'eau et même s'abstenait de boire pendant un temps considérable.

Son mari étant décédé fort pieusement, la laissa héritière de sa fortune. Notre sainte veuve entra alors au monastère de Sainte-Catherine, en qualité de Sœur converse. A cause des grands biens qu'elle avait apportés, on voulut la dispenser un peu des offices ordinaires des Sœurs converses, mais elle n'accepta aucun privilège, sinon celui d'assister chaque jour aux vêpres.

Sœur Catherine, dans le cloître, ajouta encore à toutes les austérités qu'elle avait pratiquées dans le monde. Elle offrait à Dieu ses pénitences, tantôt pour la conversion des pécheurs, tantôt pour le soulagement des âmes du purgatoire. Une de celles-ci lui apparut un jour; c'était l'âme d'un religieux qui avait eu grande part à la fondation du monastère de Sainte-Catherine. Il était détenu en purgatoire pour avoir fait aux religieuses des visites trop fréquentes et empêché les fondatrices de demeurer sous la conduite des Pères de l'Ordre.

La charitable Sœur rendit aussi de précieux services à ses compagnes. Elle soigna, au péril de sa vie, l'une d'entre elles qui était atteinte de la peste.

Le Seigneur l'avait favorisée du don des larmes, elle les versait avec beaucoup de douceur et de tendresse dans ses oraisons et ses communions.

Les Anges vinrent la chercher pour l'emmener avec eux dans le ciel, le 16 juin 1633 — (*Mém. de Toulouse.*)

1666 — A Lima, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la V. Mère ALPHONSE DE SAINT-ANTOINE. Elle prit l'habit dans ce pieux sanctuaire, quatre ans seulement après sa fondation ; aussi eut-elle plus abondante part aux grâces que sainte Rose avait méritées à celles qui s'y consacreraient à l'Epoux des Vierges.

Cette Sœur se fit remarquer par une parfaite obéissance et une dévotion toute filiale envers son B. P. S. Dominique. On ne voyait rien en elle qui ne respirât la vertu et la sainteté. Elle mourut l'an 1666. — (Melendez, t. III, p.7.)

1681 — Au monastère de Saint-Thomas, à Paris, la très vertueuse Sœur MARIE DE SAINTE-ANNE, converse, remplie d'amour de Dieu et d'une sagesse extraordinaire. Les seuls écrits qu'elle nous a laissés sur son état et ses dispositions intérieures, suffiraient pour former un volume. Encore enfant, elle aimait le silence et se retirait à l'écart pour se livrer à l'oraison. Elle avait vingt ans, lorsque Notre-Seigneur lui communiqua tant de lumières sur l'amour infini qu'il avait porté aux hommes dans le mystère de la Rédemption, qu'il lui sembla voir cinq rayons sortir des plaies de Jésus, pénétrer son cœur et l'embraser d'amour. Elle ne respira, dès lors, qu'aus-

térité et pénitences : elle gardait une sévère abstinence, portait le cilice, couchait sur la paille et fuyait les conversations, même de ses plus intimes amies ; en ce dernier point, la violence qu'elle devait se faire était d'autant plus grande, qu'elle était d'un naturel plus obligeant et plus affable.

Un jour, pendant un sermon sur sainte Madeleine, il lui sembla que Dieu opérait dans son cœur une conversion du même genre. A partir de ce moment, son âme se sentit une liberté plus grande, et une plénitude de Dieu telle, qu'il lui semblait ne plus agir que par le mouvement de la grâce. Malgré la sublimité de son état intérieur, la pieuse fille s'appliquait parfaitement aux occupations extérieures qui constituaient son devoir ; hors de là, un attrait divin l'enlevait avec tant de force à elle-même, qu'elle ne pouvait plus parler. Pour dérober ses extases aux regards des hommes, elle se retirait à l'écart ; on la trouvait privée de ses sens, n'entendant ni ne sentant rien. L'exercice de l'oraison l'occupait six heures chaque jour.

Telles furent les saintes dispositions qu'elle apporta au monastère. Là, Dieu lui communiqua tant de lumières sur les mystères ineffables de la très Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la vie, de la Passion de Notre-Seigneur et de la Divine Eucharistie, qu'il lui était impossible d'exprimer ce que son esprit contemplait avec ravissement. Sœur Marie composait cependant des cantiques spirituels sur le bonheur de sa vocation ou sur les avantages de la vie monastique.

Son horreur du péché était si vive qu'elle se fût précipitée dans le feu plutôt que de commettre la moindre faute. Elle aurait, disait-elle, souffert de bon cœur les tourments de l'enfer pour bannir les crimes du monde et empêcher l'offense de Dieu. Cet amour ardent enflammait le cœur de S^r^ Marie du désir de la communion ; toutefois, elle se soumettait avec humilité et patience quand on la privait de cette consolation pour l'éprouver. Avec soumission aussi, elle acceptait les aridités et les sécheresses qu'il plaisait à Dieu de lui envoyer. La V. Sœur conformait toujours sa volonté à la volonté divine : il lui était d'autant plus aisé de le faire, qu'elle avait reçu la grâce inestimable de ne rien retenir en sa mémoire qui ne regardât la gloire de Dieu ; une voix intérieure l'avertissait de son devoir et lui servait de guide.

Cette âme généreuse s'était prescrit certaines règles pour la souffrance ; et récitait souvent les dix commandements de la Croix, contenus dans ces vers :

1. *Les plaisirs tu abhorreras, et rejetteras fortement,*
2. *La chair tu crucifieras, et ton esprit pareillement.*
3. *Nulle peine n'éviteras, et ne fuiras aucunement.*
4. *Jamais de croix ne recevras, sans la baiser dévotement.*
5. *Vivre tu ne désireras, qu'afin de souffrir seulement.*
6. *Jusqu'à la mort, ne cesseras de souffrir volontairement.*
7. *Jamais trop souffrir ne croiras, quoique tu souffres grandement.*

8. *En toutes façons souffriras, et de tous indifféremment.*
9. *En souffrant, ne t'affligeras de manquer de soulagement.*
10. *Les croix tu sanctifieras, en les portant joyeusement.*

Telle fut la vie de cette humble Sœur jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans, pendant lesquels elle resta fidèlement attachée à l'arbre de la Croix. Dieu lui en fit cueillir les fruits dans l'éternité bienheureuse, l'an 1681.— *(Ex ejus scriptis.)*

1515 — Au monastère de Sainte-Catherine, Martyre, à Brescia, la vertueuse Mère CARITE DE GAMBARA. Cette V. Sœur, dont le beau nom présageait les grâces merveilleuses que le divin Maître devait lui départir, était native de Gambara, au territoire de Brescia.

A peine âgée de cinq ans, elle se sentit attirée d'une manière si douce à ne jamais aimer que son Sauveur, qu'elle ne s'en départit plus durant toute sa vie. Cette première faveur fut bientôt suivie d'une autre. Un jour que, retirée à l'église au pied de l'autel, elle répandait ses innocentes prières, Jésus lui apparut, cloué sur la croix et lui adressa ces paroles : « Mon enfant, donne-moi ton cœur ! » Cette vision lui communiqua tant d'amour et de lumières qu'à partir de ce moment, la petite fille, très instruite des mystères de la religion, se voua entièrement au service de Celui qui la voulait toute sienne.

Pour obtenir les complaisances divines, elle entreprit une vie de pénitence et de mortification qu'elle continua jusqu'à sa mort. A sept ans, elle jeûnait déjà le carême entier avec une rigueur digne des anciens anachorètes. Elle n'avait pas encore atteint sa huitième année quand elle fut admise au banquet des anges, par une exception d'autant plus rare qu'à cette époque la réception des sacrements était bien moins fréquente que de nos jours.

A mesure que cette âme privilégiée croissait en perfection, elle éprouvait un dégoût de plus en plus vif pour le monde. Dès qu'elle fut en âge d'entrer en Religion, elle en sollicita l'habit et le reçut au monastère de Sainte-Catherine. La consolation dont Dieu remplit alors son cœur, se traduisant au dehors par des transports de joie peu conformes à la gravité religieuse, lui valut de durs reproches et de sévères pénitences; mais la novice acceptait tout avec la même gaieté. Les veilles, les disciplines, les mortifications de tout genre faisaient ses plus chères délices. Elle était surtout très fidèle à la vie commune, et bien qu'infirme, elle ne pouvait consentir à la moindre particularité. Elle se mettait sous les pieds de ses sœurs; et quand on réclamait ses prières, il fallait aussi s'adresser à ses compagnes pour qu'il n'y eût pas lieu de lui attribuer, plus qu'aux autres, les faveurs accordées à ses mérites.

Sa patience au milieu des plus amères contradictions a égalé celle des plus grands Saints. Quelques esprits mal intentionnés suscitèrent une guerre acharnée à la pauvre Sœur, et on en vint jusqu'à la charger d'injures et à

l'accabler de coups. Dans cette étrange vexation uniquement inspirée par l'envie et la haine, l'humble Carite ne donnait aucune marque d'impatience et souffrait tout comme le doux agneau qui demeure muet devant celui qui le tond.

Jamais, en effet, l'ombre d'un blâme ou d'une plainte n'effleura ses lèvres. Sévère observatrice du silence, elle eût cru le violer en parlant pour le seul motif de sa justification. Ayant appris du Roi-Prophète qu'il s'abstenait même de dire de bonnes choses, elle pensait n'être pas moins obligée à se taire sur ce qui n'aurait pu édifier le prochain. Grâce à cette réserve, elle établit son âme dans une paix si profonde, que rien au monde n'était capable de l'émouvoir. Elle supportait les défauts du prochain avec une bonté de mère, tâchant d'y remédier selon son pouvoir. Les personnes affligées recouraient à elle comme à leur refuge assuré ; et c'était merveille de voir avec quelle grâce elle savait consoler les âmes.

On ne saurait dire combien d'inimitiés et de colères envenimées elle apaisa par ce moyen ; combien de pauvres cœurs ulcérés elle guérit avec le baume de sa charité ; le grand nombre de pécheurs qu'elle convertit.

Satan mit en œuvre toute sa rage pour tourmenter, de diverses manières, cette vertueuse Sœur. Tantôt il éteignait son flambeau pour la faire tomber dans l'impatience; tantôt il lui apparaissait sous des formes horribles pour l'épouvanter; mais Dieu augmentait les consolations de sa généreuse servante dans la proportion de ses souffrances. Les Saints du ciel venaient lui tenir compagnie; et le Saint des Saints ne dédaignait pas de l'honorer lui-même de sa présence. Un jour, à la communion, elle le vit à la droite du prêtre, bénissant les Religieuses au moment où elles s'approchaient de la sainte Table. On assure qu'elle voyait souvent les anges et conversait familièrement avec eux; au chœur, ils l'excitaient par l'harmonie de leurs voix à chanter les louanges divines.

Elle connut, par révélation, l'état de plusieurs personnes décédées et les peines qu'elles enduraient. Longtemps à l'avance, elle prédit le siège de Brescia par l'armée française et le sac de la ville qui eut lieu en 1512. Ses compatriotes, espérant que le monastère échapperait au pillage, avaient apporté à la Mère ce qu'ils avaient de plus précieux. A peine l'ennemi fut-il entré dans la ville qu'il se dirigea en masse au couvent de Sainte-Catherine. Sœur Carite arrêta les soldats sur le seuil, avec une autorité à laquelle pas un d'eux ne put résister. Non seulement ces hommes ne firent aucun mal aux Religieuses, mais ils respectèrent jusqu'aux moindres choses de la maison, n'essayant même pas d'ouvrir une seule porte.

Cette vertueuse fille de S. Dominique éprouvait un tel désir de se voir unie à son Bien-Aimé, qu'elle ne cessa pendant douze ans de demander cette grâce. Elle l'obtint enfin : dès lors elle avait constamment sur les lèvres le saint Nom de Jésus. On la vit une fois au chœur environnée d'une lumière éclatante, pendant qu'une brillante étoile rayonnait sur sa tête. Un Vendredi-

Saint, Notre-Seigneur lui apparut sur l'autel et lui fit voir les divers tourments qu'il avait souffert dans la Passion. Pour la fête de l'Ascension, le grand mystère du jour se renouvela devant elle : elle vit son Bien-Aimé monter au ciel escorté des chœurs angéliques l'invitant à les suivre. Elle connut alors le jour précis de sa mort ; à partir de ce temps, elle pressait souvent les mains des Sœurs comme pour leur dire adieu. Une fièvre violente la saisit peu après. Des ardeurs intolérables brûlaient intérieurement son corps. Douce et patiente, Sœur Carite accepta son martyre. Elle y voyait un châtiment destiné à lui épargner les flammes vengeresses du purgatoire ; car elle se reconnaissait coupable d'avoir négligé dans une circonstance la correction fraternelle. Les lumières que Dieu lui communiquait pour le salut du prochain l'obligeaient, disait-elle, à s'en acquitter avec plus de soin.

Dans ce pénible état, elle eut encore la consolation de voir Jésus couronné d'épines se placer devant elle pour l'exhorter à souffrir. Elle s'abandonna courageusement à la volonté du divin Maître et passa heureusement des tristesses d'ici-bas aux joies de l'éternité, le 16 juin 1515. Plusieurs miracles et de nombreuses grâces furent obtenues sur son tombeau. — (Pio.)

XVII JUIN

Le Bienheureux PONS DE SAINT-GILLES neuvième Provincial de la Province de Toulouse (*).

(1263)

DIEU, par son aimable et sage Providence, ayant suscité dans l'Eglise l'Ordre des Frères-Prêcheurs pour soutenir la vérité et exterminer l'hérésie, particulièrement en Languedoc, où celle des Albigeois faisait de plus grands ravages, eut soin de donner en même temps à ce saint Ordre des sujets très dignes d'une si belle mission. De ce nombre fut le Bienheureux Pons de Saint-Gilles, ainsi nommé du lieu de sa naissance, Saint-Gilles en Languedoc.

Peu après la fondation du couvent de Toulouse, il y prit et posséda bientôt avec plénitude l'esprit de sa vocation, de telle sorte qu'on peut dire de lui : « C'était un homme religieux et ne craignant rien quand il s'agissait du service de Dieu. » Sa vie était si austère qu'il ne connaissait ni pitance, ni portion, ajoutant seulement au pain qu'il prenait un fruit ou quelqu'autre petite chose. En été comme en hiver, il n'avait qu'une seule robe, pratiquant à la lettre le conseil de l'évangile : *neque duas tunicas habeatis.*

Ses précieuses qualités lui attirèrent de nobles affections, celles entr'autres du saint roi Louis IX et de l'archevêque de Narbonne, Guy de Foulques, depuis Pape sous le nom de Clément VI. Nous avons

(*) Bernard Guidonis.

une preuve de la grande et sincère estime du pieux monarque pour notre Religieux dans le don précieux qu'il lui fit d'un morceau considérable de la vraie Croix et d'une épine de la sainte Couronne, enchâssée dans un cercle d'argent, muni d'un couvercle de cristal.

Le zèle ingénieux du V. Père pour gagner de bonnes recrues à notre Ordre, encore au berceau, fut visiblement béni du ciel. Il intéressa de charitables personnes à l'entretien de jeunes écoliers pieux et désireux de s'instruire, et qui plus tard, ayant pris l'habit dominicain, rendirent de grands services à leur famille religieuse.

Le V. P. Pons remplit avec sagesse les principaux emplois de sa Province. Il fut deux fois Prieur du couvent de Toulouse, à une époque où l'Ordre et l'Eglise avaient besoin d'un athlète de cette trempe. L'an 1233 Grégoire IX confiait aux Frères-Prêcheurs l'office de l'Inquisition. Les Prédicateurs, en réunissant autour de leur chaire des auditoires fidèles, devaient les prémunir et les éclairer, démasquer les fauteurs d'hérésie et en signaler les erreurs. Ce ministère n'était pas sans péril, car les questions de doctrine étaient des plus brûlantes, et pour les aborder, il fallait un cœur d'apôtre, prêt à sacrifier sa vie pour la défense de la Religion. Le grand chef de l'hérésie albigeoise était le comte de Toulouse. N'osant pas se déclarer ouvertement contre l'autorité du Saint-Siège, il tâchait, par de secrètes menées, de paralyser le zèle des inquisiteurs ou de leur fermer la bouche. Dans ce but, il fit interdire avec menace aux Frères-Prêcheurs de signaler les hérétiques dans leurs sermons, prétendant qu'il n'en existait plus dans la ville de Toulouse. A cette intimation, maître Roland de Crémone, qui venait de transporter sa chaire de théologie de Paris à Toulouse, s'écrie : « C'est maintenant qu'il faut prêcher de plus en plus contre les hérétiques et leurs adhérents. » Ce qu'il fit, ajoute la chronique, et avec lui les autres Frères, virilement et puissamment. Un peu plus tard, le Frère Raymond de Falgaire quittait la charge de Provincial pour remplacer sur le siège de Toulouse l'évêque Foulques. Un jour, après un acte de vigueur qui avait mis les sectaires en émoi, il renonça par prudence à se faire entendre dans la cathédrale de Saint-Etienne, comme il en avait eu l'intention. Le Frère Pons de Saint-Gilles, alors Prieur, apprenant la chose, apparut dans la chaire à la place de l'évêque. C'était en 1234, le 4 août, jour où, pour la première fois, on célébrait la fête de notre Bienheureux P. S. Dominique. Pons prit pour texte ces paroles qui convenaient si bien au Saint : « Elle se leva comme une flamme, et ses paroles

brûlaient comme des torches ardentes. » Il en fit l'application à la solennité et à l'évènement qui venait de causer le jour même une si grande émotion. (1)

Enfin, dit l'historien, se tournant vers l'orient et l'occident, vers le midi et vers le nord, et d'une voix plus vibrante, il répéta plusieurs fois cette apostrophe : « De la part de Dieu et de Dominique son « serviteur, je porte dorénavant défi au hérétiques, à leurs adhérents « comme à leurs chefs. De la part de Dieu, j'adjure les catholiques « de déposer toute crainte et de rendre témoignage à la vérité. » Dans les jours qui suivirent, on vit un grand nombre d'hérétiques revenir à la vraie foi, et les catholiques, reprenant courage, secondèrent l'œuvre des inquisiteurs, qui agirent avec zèle et diligence pour se bien acquitter de leur office. Ils le firent, en effet, avec tant d'ardeur, que le comte de Toulouse, poussé par des sectaires corrompus, releva la tête, et, sachant ses menaces inutiles, passa à l'exécution de ses desseins. Le B. Arnauld fut banni et bientôt avec deux autres Frères, il cueillit la palme du martyre dans les murs d'Avignonet (2). Peu après, les Dominicains étaient également chassés de leur couvent et de la ville même de Toulouse. Laissons un auteur contemporain, Frère Guillaume Pélisson, témoin et victime de ces premiers attentats, nous les raconter lui-même.

Le chroniqueur parle d'abord d'un blocus de trois semaines, au moyen duquel on empêcha l'entrée des vivres dans la maison. Un édit, solennellement promulgué, interdisait aux habitants de Toulouse de prêter la moindre assistance aux Frères-Prêcheurs. Néanmoins plusieurs bons catholiques leur jetaient, la nuit, par-dessus les murailles du jardin, du pain, du fromage et autres provisions alimentaires. Exaspérés par la ferme résistance des Religieux, leurs ennemis résolurent de chasser par la force ceux qu'ils n'avaient pu réduire par la famine.

« C'était, dit Fr. Guillaume Pélisson, le mercredi après la Toussaint,

(1) Voici le fait : Une dame du voisinage du couvent se trouvait à l'extrémité ; elle était entourée de ses enfants, parents et amis, tous hérétiques. L'évêque étant venu au couvent chanter la messe, s'était déjà lavé les mains à l'entrée du réfectoire et allait se mettre à table avec les religieux, quand on avertit nos Pères du danger que courait cette malheureuse. Aussitôt le Prélat se transporte dans cette maison, et voyant que la mourante ne voulait en aucune sorte renoncer à l'hérésie, il l'excommunia, l'abandonnant ensuite à la justice séculière, qui la fit enlever sur-le-champ.

(2) Voir sa vie au 29 mai.

3 novembre 1235. Le P. Pons de Saint-Gilles, Prieur du couvent, averti de ce qui devait arriver, exhorta les Frères à se comporter en tout religieusement et patiemment, leur recommandant toutefois de ne céder qu'à la violence. Cependant les consuls tardaient à venir, occupés qu'ils étaient à réunir leurs complices et à recruter tous les gens sans aveu qu'ils purent trouver. « Il serait bon, dit alors le Prieur, de prendre, en attendant, notre réfection. » Les Frères, après avoir récité les Petites-Heures, se rendirent au réfectoire. Ils étaient au nombre de quarante. Au milieu du frugal repas, les consuls arrivent, traînant après eux une grande foule. Leurs commissaires se présentent à la porte du couvent, menaçant de la briser si elle ne s'ouvre tout de suite. Le Frère portier court aussitôt avertir le Prieur. Celui-ci arrive et demande aux consuls de laisser les Religieux achever au moins leur réfection. Sans rien vouloir entendre, les furieux, conduits par leurs chefs, entrent de force dans le monastère. Le Prieur sonne aussitôt la cloche, les Frères se lèvent de table et s'en vont processionnellement à l'église en chantant le *Miserere :* ils achèvent les grâces comme de coutume et demeurent à leurs places. Les consuls s'avancent alors, enjoignent en leur nom, au nom du comte de Toulouse, au Prieur et à sa communauté, de sortir du couvent, s'ils ne veulent en être expulsés par la force. Le Prieur répond à ces injonctions par une protestation énergique, ajoutant que ni lui, ni ses Religieux ne peuvent obéir. Pendant ce temps, les truands se glissent au réfectoire, mangent et boivent tout ce qu'ils trouvent. Ferme dans son refus, le Prieur prend la croix et le reliquaire qui y était joint, et, suivi de tous ses religieux, va s'asseoir au milieu du cloître. Nouvelles sommations adressées de la part des consuls, pour obliger les Frères de sortir ; ceux-ci demeurent immobiles. Alors Bernard Siguier, Raymond Royer et Bernard de Miramont saisissent le P. Pons de Saint-Gilles et l'entraînent hors du cloître. Les commissaires et les satellites des consuls exercent la même violence sur les autres Religieux. Lorsqu'on fut arrivé à la porte du couvent, Fr. Laurent, venu pour exercer la charge de Lecteur, et Fr. Arnauld Catala s'étendent par terre. Roger et d'autres exécuteurs les emportent hors du monastère. Ainsi, par la force et la violence, ils chassèrent les Frères qui sortirent de la ville deux à deux, en procession. »

Au commencement de cette brutale exécution, et dès qu'on eut mis la main sur lui, le V. P. Pons entonna le *Credo* que toute la communauté continua ; puis on chanta le *Te Deum* et le *Salve Regina*.

Lorsqu'on fut arrivé devant l'église de la Daurade, les consuls y laissèrent sept Frères infirmes avec le Fr. Dalbio, vieillard décrépit, qui avait été longtemps chapelain de ce sanctuaire.

Les Religieux expulsés se rendirent au bourg de Saint-Etienne appelé Braqueville, au delà de la Garonne.

Le lendemain, le Prieur les envoya dans divers couvents de la Province. Quant à lui, peu de temps après, il se rendit à Rome avec le Frère Raymond de Foix. Il raconta au Seigneur Pape Grégoire, tout ce qui venait de se passer dans nos pays contre la foi catholique, et comment nos Religieux s'étaient comportés dans cette circonstance. Après l'avoir entendu, le Pape ordonna au comte de Toulouse, Raymond le jeune, de rétablir les Frères-Prêcheurs dans leur couvent, et chargea l'archevêque de Vienne, son légat, de veiller à l'exécution de cet ordre.

Raymond obéit. L'année suivante, 1236, dans l'octave de notre Père S. Augustin, nos Frères quittèrent les couvents où ils s'étaient retirés et reprirent tranquillement possession de leur demeure.

Ainsi se termina glorieusement le premier Priorat du Bienheureux Pons de Saint-Gilles. L'an 1258, il fut élu de nouveau à la même charge ; et, à peine l'eut-il remplie un an, que toute la Province, voulant l'avoir pour Père et Pasteur, le nomma Provincial au Chapitre de Montpellier, l'an 1269, le jour même de la fête de S. Dominique. Le P. Pons occupa quatre ans cet emploi et tint quatre Chapitres Provinciaux, en comprenant celui de son élection.

On ordonna dans celui-ci : que les Religieux, pour se rendre en ville, diraient au Prieur où ils vont et lui demanderaient un *socius ;* que les Prieurs désigneraient certains Religieux graves et prudents pour entendre les confessions des femmes, ce qu'on ferait seulement une fois tous les quinze jours ; que les aliments destinés aux Frères malades ne seraient pas apprêtés en ville.

Le second Chapitre se réunit à Marseille, l'an 1260. Il y fut statué que nul Religieux ne recevrait quoi que ce soit d'un autre sans la permission de son Prieur, ni ne le donnerait ensuite sans la même licence, cela paraissant être contraire à la Règle ; et que, en l'absence du Prieur, celui qui tiendrait sa place, ne pourrait point donner cette permission.

Le troisième Chapitre, réuni à Béziers l'an 1261, régla que les séculiers mangeant avec la Communauté seraient servis de la même manière et sans aucune particularité. Dans les mêmes actes, on

chargeait le P. Bernard Fabri, Prieur du couvent de Périgueux, de se rendre à Limoges pour y corriger, comme superfluités blâmables, quelques ornements de sculpture ou de menuiserie qu'on avait fait exécuter au chœur, consistant en pomeaux ou ovales, fleurs de lys et arceaux : *In promellis, et liliis, et armationibus.* Et l'on enjoignait aux Religieux de ce couvent de se soumettre humblement et dévotement à la correction du Visiteur, tant l'on conservait avec soin, dans ce saint temps, l'esprit de pauvreté et de simplicité religieuse, établi par notre Bienheureux Père.

Le V. P. Pons tint son quatrième et dernier Chapitre à Narbonne, l'an 1262. La première ordonnance que nous y trouvons est un avertissement à tous les Religieux de porter un grand respect aux évêques, de ne point vanter, en leur présence, les privilèges de l'Ordre, et d'éviter avec eux toute contestation.

Ces Chapitres avaient un si grand zèle pour corriger les fautes, qu'ils punissaient de très saints Religieux pour des transgressions même assez légères. Nous voyons trois jours de jeûne au pain et au vin, trois messes et un psautier, imposés au Prieur de Limoges, le P. Gérard de Saint-Valérie, pour un manquement quelconque non mentionné ; et au P. Elie de Navarre, non moins excellent Religieux, deux jours d'un pareil jeûne, deux messes et un psautier pour avoir négligé, sans dispense préalable du Provincial, la visite des couvents qui lui avait été confiée au Chapitre précédent.

Nous y trouvons aussi une pétition adressée au Chapitre général, demandant que les malades, tout le temps qu'ils seraient retenus à l'infirmerie, ne soient pas astreints à la loi du silence.

L'an 1263, le B. Humbert de Romans avait fait accepter sa démission au Chapitre général de Londres. Notre Vénérable Père se disposait à célébrer celui de sa Province à Toulouse, tout en faisant la visite des couvents placés sous sa juridiction. En arrivant à celui de Brives en Limousin, de fondation toute récente, il eut le pressentiment de sa fin prochaine, et l'annonça aux Frères, leur prédisant qu'il serait le premier enterré dans ce lieu. Il en fut ainsi. Le saint Provincial tomba malade, et il était si avancé en âge, si cassé de travaux, si affaibli par les jeûnes et les veilles, qu'il ne tarda pas à succomber au mal. Le V. Père rendit saintement son âme à Dieu, le 17 juin 1263.

Deux grand'messes furent célébrées le jour de sa sépulture : l'une en l'honneur de la Vierge, chantée par le P. Hugues de Malemort,

Prieur de la communauté, l'autre de *Requiem*, pour le défunt, dite par le vénérable abbé d'Obassine, Gérard de Cardaillac, Cistercien, venu tout exprès.

Ce grand Religieux était singulièrement affectionné à notre Ordre. Il avait vu en songe deux soleils, désignant, comme il en eut révélation, deux de nos Pères du couvent de Limoges, les RR. PP. Jean Balistier et Bernard d'Auvergne, le jour même où ils se présentaient pour la première fois dans son abbaye. Ne doutant point que le B. Pons de Saint-Gilles ne leur fût supérieur par l'éclat de ses mérites autant que par l'éminence de sa charge, ce digne abbé tint à honneur de présider ses obsèques.

A cette époque, les Frères de Brives habitaient sous les tentes, comme autrefois les enfants d'Israël au désert, n'ayant point encore de couvent bâti. La dépouille mortelle du Bienheureux fut déposée sous l'une de ces tentes : ce qui détermina nos Religieux à se fixer définitivement en ce lieu, honoré d'un si précieux dépôt.

Les nombreux miracles que Dieu opéra par l'intercession de son serviteur les confirmèrent dans leur résolution. Une pieuse dame de Brives déposa, sous la foi du serment, que, tourmentée par une violente douleur, elle avait fait effort pour se traîner près du corps du Provincial défunt. S'étant placée sous la bière, elle s'assoupit quelques instants, et se leva saine et joyeuse au grand étonnement des assistants.

Une autre, après s'être recommandée aux prières du V. Père, fut instantanément délivrée d'un mal d'yeux très aigu, d'une fièvre persistante et d'une migraine rebelle à tout remède.

Une troisième déposa, dans les mêmes formes, que l'un de ses neveux, atteint de folie furieuse, ayant été conduit sur la tombe du serviteur de Dieu, en était revenu doux comme un agneau.

Le bruit de ces merveilles se répandit au loin. Une femme entendant dire que l'on venait d'enterrer à Brives un saint Religieux, y envoya deux de ses enfants, tourmentés par les fièvres. A l'instant même, les malades furent guéris. Un autre de ses fils, demeurant au loin, fut délivré de la même manière. Ce fut ensuite le tour de la mère, qui se voua au Bienheureux et se fit apporter un peu de terre de sa tombe : elle obtint, peu après, sa guérison. Des miracles analogues furent opérés en grand nombre en faveur des fébricitants : et la mémoire du B. Pons devint glorieuse dans toute la contrée.

Le V. Père et célèbre Docteur

JEAN DE SAINT-THOMAS

Consulteur du suprême Tribunal de l'Inquisition et confesseur du roi catholique Philippe IV (*).

(1589-1644).

Le nom de cet illustre théologien, l'un des plus profonds et des plus zélés défenseurs de la doctrine de S. Thomas, est si connu dans nos Ecoles que l'histoire de sa vie intéressera tous ceux qui aiment à voir les qualités de l'esprit relevées par celles du cœur, et une érudition consommée jointe à une vertu très accomplie.

Pierre Poinsot, noble allemand, natif de Vienne, en Autriche, et secrétaire de l'archiduc Albert, ayant suivi ce Prince en Espagne, se maria avec dona Maria Garcez, d'une illustre famille Portugaise. De cette union, naquit le célèbre Jean de Saint-Thomas, qui vint au monde à Lisbonne, le 9 juillet 1589 et fut baptisé dans l'église de Sainte-Marie des Martyrs, où le saint archevêque de Bragance avait reçu la même grâce soixante-dix ans auparavant. Ses parents veillèrent avec grand soin sur son éducation et l'envoyèrent à l'Université de Coïmbre qui jouissait d'une réputation justement méritée. Le jeune homme correspondit fidèlement à leurs desseins, s'appliqua aux études et y fit de tels progrès qu'on lui conféra, quoique bien jeune encore, le grade de maître-ès-arts avec les éloges que méritaient ses précoces talents. Son père, obligé de retourner en Flandre à la suite de l'archiduc d'Autriche, emmena avec lui sa famille et fit continuer à son fils ses études à l'Université de Louvain.

Par une disposition toute particulière de la divine Providence, la chaire de théologie était alors occupée par le V. P. Thomas de Torrès, savant dominicain, depuis évêque de Tucuman, homme d'une science rare et d'une égale vertu. Le jeune étudiant, placé sous sa discipline,

(*) Ramirez; Quetif; Echard, t. II, 538.

se distingua bientôt par la subtilité de son esprit, la ténacité de sa mémoire, la facilité de sa parole et une candeur qui le rendait singulièrement aimable. L'habile maître prit tellement en affection son disciple, et le disciple réciproquement eut tant de confiance en son maître, qu'il résolut de l'imiter. Il était déjà bachelier et sur le point de passer Docteur : mais le désir de se donner à Dieu dans notre Ordre lui fit interrompre ses études. Ayant obtenu des lettres de recommandation du P. Torrès pour les Pères du couvent de Madrid, placé sous le vocable de Notre-Dame d'Atocha, le pieux jeune homme se rendit en Espagne et reçut dans ce sanctuaire l'habit de S. Dominique avec le nom de Jean de Saint-Thomas, en 1612, à l'âge de vingt-trois ans.

Le novice commença son nouveau genre de vie avec une si grande ferveur qu'on ne doutait nullement, grâce à ses belles qualités, qu'il ne devînt un jour un excellent maître. Toutes les vertus semblaient lui être naturelles et profondément enracinées dans son intérieur; aucun religieux n'était plus humble que lui, plus mortifié, plus adonné à l'oraison; aussi était-il si modeste et si recueilli qu'il suffisait de le voir pour se recueillir soi-même.

Ses éclatantes vertus le firent recevoir unanimement à la profession, après laquelle il fut envoyé à Alcala, l'une des deux plus célèbres Universités d'Espagne. Volontiers le V. Père eût repris sa place parmi les étudiants, mais on avait trop de preuves de sa capacité pour ne pas lui donner rang parmi les professeurs.

Les cours de philosophie et de théologie lui furent donc confiés. Ses leçons attirèrent un grand nombre d'auditeurs, et bien qu'il enseignât en même temps que le savant Pierre de Tapia, nommé plus tard à l'évêché de Ségovie, et qu'il eût été précédé dans la même chaire par les plus habiles théologiens espagnols, il parut néanmoins les éclipser tous. Pendant dix années consécutives il fit les cours du soir, et quand Pierre de Tabiat dut renoncer à l'enseignement pour accepter le fardeau de l'épiscopat (1640), Jean de Saint-Thomas était tout désigné pour le remplacer. Après une régence qui lui attira l'estime et l'approbation générales, il fut nommé Recteur au collège royal.

Là, le V. Père reçut, comme un autre S. Jean, un livre de la main d'un ange. *Librum accepit de manu Angeli;* c'était le livre de la véritable Théologie qu'il reçut de la main de l'Ange de l'Ecole, et il le dévora : *et devoravit illum*, se l'assimilant à tel point que de tous les interprètes du saint Docteur, on n'en trouve pas un seul qui le cite plus souvent.

Les raisonnements et la liaison des matières sont amenés avec tant de facilité qu'il semble n'avoir d'autre bibliothèque que son excellente mémoire, d'où il tire des trésors d'érudition pour la défense de la vérité.

La réputation du professeur augmenta de beaucoup celle d'une Université déjà célèbre : et les lumières qu'il y répandit procurèrent le double avantage d'éclairer et d'édifier. Toujours ennemi des nouvelles opinions, il n'enseignait aux autres que ce qu'il avait puisé dans les saintes Ecritures ou dans la tradition et les décisions de l'Eglise. Il mettait dans un si grand jour les vérités de la Religion et pulvérisait avec tant de force les erreurs opposées, qu'il n'était jamais au-dessous de son sujet, quelle qu'en pût être l'obscurité ou l'élévation.

A l'imitation de son illustre Maître, Jean de Saint-Thomas, dans ses doutes, avait recours à l'oraison et aux jeûnes.

Pendant ses années de professorat dans les écoles d'Alcala, dont ce grand homme fut toujours l'oracle, il forma à la piété et aux sciences un nombre considérable de bons ministres de l'Eglise et de savants, qui tous ont fait le plus bel éloge de sa science, et rendu témoignage à sa vertu.

Au milieu des honneurs décernés à son savoir, le V. Père ne perdit jamais rien de l'humilité ni de la modestie et de la douceur d'un véritable Religieux.

Il eut certes bien des occasions, dans les disputes littéraires, de témoigner de l'indignation ou de répliquer vertement à ses contradicteurs, beaucoup moins réservés que lui ; néanmoins il se possédait parfaitement, se contentant d'une ferme réponse sans user jamais de représailles blessantes; de cette manière il restait plus glorieusement vainqueur.

L'un des défenseurs les plus acharnés de la science moyenne prétend, au contraire, que Jean de Saint-Thomas n'a pas toujours eu dans ses thèses la modération désirable et qu'en plusieurs endroits de ses œuvres « il a bien pu, dit-il, parler la langue des hommes, mais non pas, comme il l'avait souhaité, celle des anges. » Toutefois ce reproche ne porte que sur les questions difficiles de la Prédestination et de la grâce. Un certain professeur, se croyant plus éclairé que S. Augustin dont l'enseignement en ces matières est la foi même de l'Eglise, selon la remarque du pieux et docte cardinal Bellarmin, osait affirmer que les partisans de son système pouvaient chanter victoire. A l'entendre,

S. Augustin, S. Thomas et leurs disciples n'auraient rien compris. Mais l'illustre champion de l'Ecole thomiste n'a rien avancé contre son adversaire qu'un ange du ciel n'eût pu dire lui-même; et s'il y a quelque chose de l'homme, c'est d'un homme rempli de l'esprit de S. Paul, prenant, comme l'Apôtre, les armes de la vérité pour abattre et détruire tout ce qui s'élève contre la science de Dieu.

La modestie de ce grand théologien éclate à chaque page de ses nombreux ouvrages et confirme l'opinion qu'on a de sa vertu. Ses contradicteurs furent contraints d'avouer qu'il ne leur était pas moins supérieur par la sainteté que par l'étendue de son vaste génie. Tout en se maintenant dans les termes d'une modération religieuse, Jean de Saint-Thomas eût pu réprimer par quelque parole forte la hardiesse de ceux qui attaquaient la vérité. « Mais, comme le remarque « naïvement un de ses historiens, il aima mieux se montrer pieux en « souffrant, lors même qu'il pouvait être juste; car pour souffrir en « se tenant dans la modestie, il souffrit beaucoup, parce qu'on lui en « donnait de nombreux sujets: et cependant, quoi qu'on pût lui dire « de fâcheux, jamais on ne l'entendit répondre aucune parole de « fâcherie. »

Il sortit de sa réserve en deux circonstances. Les Pères du couvent d'Atocha l'avaient demandé pour Prieur: bien qu'il les aimât tendrement, le désir de rester dans l'humilité lui était plus cher encore. Il refusa donc avec une modeste fermeté, pensant n'être pas moins utile par l'enseignement qu'il pratiquait avec tant de bénédictions que dans la conduite d'une communauté religieuse. Ce même esprit lui fit décliner les dignités ecclésiastiques qu'on lui offrit plusieurs fois. Cependant il ne faudrait pas croire que les livres et les leçons de théologie fussent ses seules occupations. Souvent consulté par les évêques et les ministres de l'Inquisition, il devait répondre chaque jour à de nouveaux cas, interrompre son travail pour éclairer les doutes qui lui étaient soumis. Sur ces entrefaites le V. Père fut nommé Qualificateur du Saint-Office à Coïmbre d'abord, puis dans différents tribubunaux d'Espagne. L'Inquisiteur général voulut aussi profiter de ses lumières, mais la grande estime dont il était l'objet lui devint à charge, parce qu'on lui confiait ordinairement l'examen et la décision des affaires les plus importantes. Dans ce même temps, ses Supérieurs le chargèrent seul du soin de revoir et de corriger l'*Index* des Livres suspects ou expressément défendus.

Quelque long et pénible que fût le travail, le serviteur de Dieu

ne crut pas devoir s'y refuser. Il s'y livrait tout entier sans négliger les études ni la composition de ses ouvrages, quand un coup inattendu vint l'arracher de force à ses livres et au repos de la cellule. La cour de Castille connaissait depuis longtemps son mérite ; Philippe IV, en particulier, très bien informé de la valeur de ce grand Religieux, résolut de se l'attacher et de remettre entre les mains du V. Père la direction de sa conscience. Il l'informa lui-même de son intention en lui expédiant à Alcala une lettre confidentielle, qui le priait de se rendre immédiatement à Madrid. Jean de Saint-Thomas reçut cette lettre avec le respect qu'il devait ; mais à peine l'eut-il lue qu'il ne put retenir son affliction. « C'en est fait de moi, mes Pères, dit-il, je suis mort, priez pour moi ! » Et, sans ajouter un mot de plus, il se retira promptement pour donner libre cours à ses larmes.

Avant de se rendre à son poste, le V. Père s'arrêta au couvent d'Atocha, et écrivit en ces termes, le 20 mai 1643, à son Provincial : « Je n'ai sur la terre d'autre S. Dominique que vous ; vous voudrez « bien, vénéré Père, me tenir lieu et place de notre saint Patriarche, « et me considérer, en quelque endroit que la divine Providence « m'envoie, comme une brebis de votre bercail dont vous serez res- « ponsable au Tribunal de Dieu, brebis humblement soumise à vos « volontés et à vos corrections. »

Il alla ensuite se jeter aux pieds du roi, et la première grâce qu'il lui demanda fut d'être renvoyé au milieu de ses Frères. Il alléguait qu'étant Portugais, il ne pourrait rendre des services aussi considérables que ceux d'un religieux Castillan, dont le mérite serait plus grand et la sagesse plus éclairée. Mais ces raisons ne servirent qu'à faire briller davantage son désintéressement. N'ayant rien obtenu, il pria Sa Majesté de le maintenir dans l'office qu'elle daignait lui confier, sans jamais l'obliger à monter plus haut par quelque Prélature ecclésiastique. Philippe IV le lui promit.

Jean de Saint-Thomas se soumit alors aux ordres de la Providence et entra en charge avec le seul but de procurer la gloire de Dieu, le bien du roi et le soulagement du peuple. Son éloignement de tout faste était tel, qu'il se résigna à grand'peine à monter en carrosse.

Il fut obligé cependant d'accepter celui que Sa Majesté lui avait destiné, mais il ne changea en rien son genre de vie et se montra toujours humble, pauvre et charitable. Ce que saint Bernard disait autrefois de Gilbert, évêque de Londres, convient très bien à notre sujet. « Qu'un docteur aussi fameux que maître Gilbert, écrivait-il,

ait été promu à l'épiscopat, rien en cela de surprenant; mais qu'un évêque de Londres ait vécu pauvrement, voilà ce qui ne s'était encore jamais vu. » De même, dirons-nous, ce n'était pas merveille de voir un théologien du mérite de Jean de Saint-Thomas appelé à l'honneur de confesser le roi; mais qu'un confesseur du roi d'Espagne vécût dans un détachement exemplaire, c'était certes une chose bien étonnante.

Jamais ce saint homme n'était plus heureux qu'en se faisant auprès du Souverain l'avocat des pauvres et des petits. Les censeurs ne manquaient pas pour blâmer sa conduite, mais le grand Religieux leur fermait la bouche en disant qu'un ministre de Jésus-Christ doit s'intéresser aux malheureux et protéger leur cause. Lui-même distribuait aux pauvres tout ce qu'il retranchait sur ses appointements. Soldats, veuves, prisonniers, Religieux, Religieuses, tous indistinctement avaient part à ses largesses : sa charité embrassait toutes les infortunes. Sa porte était ouverte à tous; ceux qui lui écrivaient recevaient prompte réponse de sa main.

Le V. Père devint bientôt l'oracle des conseils du roi. Les affaires les plus épineuses n'embarrassaient jamais son esprit : avec une netteté et une précision surprenantes, il décidait les doutes et les difficultés des questions de paix ou de guerre, de religion ou de droit : tout était élucidé et résolu en un clin d'œil, aussi bien que l'eussent pu faire les hommes les plus compétents après de longues et mûres réflexions. Il était de ce petit nombre d'ouvriers évangéliques cités dans cette parole : « *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* » La moisson est abondante et cependant il se trouve peu d'ouvriers, parce que, suivant la remarque de notre cardinal Cajetan, parmi les prédicateurs, docteurs, professeurs et magistrats, bien peu s'étudient à mettre au service du salut des âmes et du bien commun, leur doctrine et leur vie. Jean de Saint-Thomas fut de ce petit nombre. Il se dépensa avec tant d'activité qu'on a pu dire de lui comme de S. Ambroise : qu'à sa mort cinq évêques avaient peine à suffire à la tâche que lui seul remplissait pendant sa vie. En effet, il expédiait plus d'affaires, décidait plus de doutes, écrivait plus de lettres, composait plus d'ouvrages que ne l'auraient fait cinq autres Religieux à sa place.

Les courtisans, le voyant si ferme dans ses avis, prétendirent le faire passer pour moins affectionné à la couronne. Mais le prince jugea plus sainement des intentions de son confesseur, persuadé

que ce saint Religieux ne lui cacherait rien des devoirs de son état ni des vices de sa cour. Il voulut même lui faire une confession générale et le pria de lui en dresser la formule. Ce fut le dernier opuscule publié par le V. Père. Peu auparavant, il avait composé deux traités savants et lumineux dont le premier a pour titre : *Pratiques et considérations pour apprendre à bien mourir*. Le second, appelé *Livre d'or* et traduit en latin, après avoir été réimprimé sept fois en espagnol, est un excellent abrégé de la doctrine chrétienne.

Mais ce qui place Jean de Saint-Thomas au rang des plus éminents théologiens, ce sont ses œuvres philosophiques et théologiques. Les premières parurent à Alcala l'an 1631, et furent accueillies si favorablement qu'après avoir eu cinq éditions en Espagne, elles furent réimprimées ensuite à Cologne, à Rome et à Lyon.

Ses traités théologiques, disposés en huit tomes, suivirent de près : le public les reçut encore avec plus d'empressement. Dans l'espace de quelques années, les éditions se succédèrent, non seulement en Espagne et en Portugal, mais aussi en France, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Disciple affectionné du grand Saint dont il portait le nom, notre savant Religieux a recueilli avec piété filiale tout ce qui pouvait rehausser la gloire de son illustre Maître ; il en composa une sorte de préface placée en tête du premier volume de ses œuvres sous ce titre : « *Tractatus de approbatione et authoritate doctrinæ angelicæ divi Thomæ.* »

Toutes les questions sont exposées avec une clarté et une force d'argumentation telles, qu'aucun maître ne paraît avoir plus heureusement interprété le Docteur angélique.

Le P. Pons de Léon, de l'Ordre des Minimes, consulteur de l'Inquisition, chargé d'examiner les commentaires de Jean de Saint-Thomas sur la *Secunda-secundæ*, n'a pas craint d'en relever le mérite par ce bel éloge :

« Si je n'avais pas eu l'avantage de connaître familièrement ce « docteur révérendissime, de l'avoir entendu raisonner, dans nos « entretiens particuliers et d'avoir constaté dans les séances du « suprême Tribunal de l'Inquisition la grande érudition, l'énergie, la « force d'esprit et l'ardeur avec lesquelles il s'énonçait et discourait « sur les matières proposées : peu s'en faudrait que je ne crusse que « ces disputes nous soient venues immédiatement des SS. Athanase, « Basile, Hilaire, Augustin ou même de l'Ange de l'Ecole : la gravité, « la sûreté, le poids et la méthode de leurs ouvrages nous étant « admirablement bien représentés dans celui-ci. »

Le V. Père mettait la dernière main à la revision des volumes de sa Théologie, dont on en préparait une nouvelle édition, quand Dieu l'appela à la récompense de ses grands travaux. Il était à Fragne dans l'Aragon, lorsque, saisi d'une fièvre violente, il fut en peu de jours aux portes du tombeau. La mort ne pouvait pas surprendre celui qui avait vécu comme un homme toujours prêt à rendre compte de sa vie. Jean de Saint-Thomas l'accueillit avec courage et saintes dispositions. Au moment de recevoir les derniers sacrements, revêtu de ses habits religieux, il se leva, se mit à genoux, et, par un esprit de foi aussi humble que respectueux, demanda pardon aux assistants. Puis il protesta qu'il n'avait rien écrit ou enseigné qu'il ne crût conforme aux vérités de l'Eglise et aux principes de S. Thomas ; ajoutant que, dans les treize mois de son ministère à la cour, il n'avait rien dit ou conseillé qui ne fût pour la gloire de Dieu, l'utilité publique et l'avantage personnel du prince.

Les témoins de cette scène étaient attendris jusqu'aux larmes. Le pieux moribond s'en aperçut et les en reprit doucement. Il avait eu pendant toute sa vie une grande dévotion aux Noms de Jésus, Marie, Dominique et Thomas ; il les invoqua avec grande confiance au moment de la mort. Le V. Père demanda donc à ceux qui l'entouraient de lui répéter souvent ces Noms sacrés et, sur le soir du 17 juin, il passa heureusement au beau jour de la gloire, dans la cinquante-quatrième année de son âge (1).

Tous, amis et étrangers, grands et petits, pauvres et riches, ecclésiastiques et séculiers, regrettèrent ce grand homme, le plus sage conseiller de l'Etat, le protecteur des bons, la terreur des méchants, le soutien des faibles, le père des pauvres et le refuge des misérables.

(1) D'après Ramirez et Quétif, cette mort prématurée tiendrait à des causes criminelles. Jean de Saint-Thomas aurait été empoisonné.

La vertueuse Sœur PÉTRONILLE GOUDIN du Tiers-Ordre séculier à Limoges.

(1643-1675)

Les Frères-Prêcheurs vinrent s'établir à Limoges peu de temps après la fondation de l'Ordre : mais cette ville ne posséda jamais aucun monastére de religieuses cloîtrées. La Providence semble avoir suppléé à cette lacune par le Tiers-Ordre séculier, qui a compté dans ses rangs un si grand nombre de jeunes filles et de femmes mariées. L'humble Sœur dont nous allons parler s'est distinguée par une vie si sainte, que nous pouvons justement lui appliquer l'éloge que l'Esprit-Saint a fait des personnes de son sexe : « *Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata :* Une femme sainte et pleine de pudeur est une grâce qui surpasse toute grâce. » Et ces autres paroles : « *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas :* Plusieurs jeunes filles ont amassé des richesses spirituelles, mais vous les avez toutes surpassées. »

Elle vit le jour à Limoges, le 11 septembre 1643, deux mois environ après la mort de son père. Sa mère, Anne Duplessis, n'avait alors que vingt-deux ans. Comme elle était très pieuse, bien loin de penser à de secondes noces, elle résolut de se donner entièrement à Dieu et d'être l'une de ces vraies veuves dont parle l'Apôtre, passant leur vie dans les jeûnes, les veilles, les oraisons, les aumônes.

Pendant la semaine, elle arrivait exactement la première à la messe de quatre heures, et, son oraison faite, revenait mettre ordre à son ménage. Le dimanche, elle restait ordinairement à l'église jusqu'à midi, employant le reste du temps à de saints exercices. Elle élevait ses enfants d'une manière si chrétienne, et sa vertu leur inspirait tant de respect, qu'elle n'eut jamais besoin d'user de corrections : la crainte de déplaire à leur bonne mère les maintenait dans le devoir. Elle aurait souhaité, par amour pour Dieu, les voir tous embrasser l'état ecclésiastique ou religieux; si ses vœux ne furent pas entièrement exaucés, elle eut du moins la joie de les voir réalisés en partie. Le

plus jeune de ses fils mourut à sept ans, dans des sentiments de piété bien au-dessus de son âge. Le second entra dans notre Ordre et se crut toujours redevable de cette grâce aux prières de sa sainte mère. Quant à l'aîné, il reprit le commerce de son père et le garda jusqu'à la mort de sa mère, vivant éloigné des plaisirs du monde, et n'ayant pas de plus grand bonheur que de faire quelques retraites au grand Séminaire de Limoges. Touché des exemples de piété qu'il avait sous les yeux, il résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ses dispositions étaient prises, quand, au retour d'un voyage en Hollande, il tomba gravement malade à Paris et mourut peu après avec toutes les marques de la prédestination éternelle.

Pétronille n'était point destinée à mener la vie du cloître. Sa pieuse mère l'eût cependant grandement désiré : mais Dieu, qui donne les vocations comme il lui plaît, avait marqué pour elle une autre voie dans le monde en l'appelant à honorer la sainteté du mariage. Elle venait de s'établir quand elle perdit sa mère; mais déjà sa vertu était à la hauteur du sacrifice. Rien de saillant ne vint marquer les premières années de son mariage, à l'exception d'une maladie de langueur pendant laquelle elle sentit vivement le néant et la vanité des choses de ce monde. Elle résolut alors de se donner entièrement à Dieu et de suivre à la lettre cet avis de S. Paul : « Voici donc, « mes Frères, ce que je vous dis : Le temps est court; que ceux qui « ont des femmes soient comme n'en n'ayant point, et ceux qui « pleurent comme ne pleurant point; ceux qui se réjouissent comme « ne se réjouissant point; ceux qui usent de ce monde comme n'en « n'usant point : car la figure de ce monde passe. » (I, Cor. VII, 29).

Pour mieux l'entretenir dans ces sentiments, Dieu lui inspira d'embrasser le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et peu après elle recouvra la santé. Le jour de son admission fut l'un des plus beaux de sa vie. La bénédiction du S. Patriarche descendit si largement sur cette âme privilégiée, qu'elle apparut depuis toute tranformée. C'était beaucoup pour elle d'accomplir exactement toutes les obligations de la Règle sans nuire aucunement à ses autres devoirs de famille, mais notre digne Sœur mena de front les deux choses et sut si bien concilier tous les intérêts, qu'elle pratiqua toute sa vie le conseil donné jadis à Sara par ses parents lorsqu'ils la marièrent au jeune Tobie : « d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de conduire sa famille, de gouverner sa maison et de vivre sans reproche. » (Tob. X, 13).

Les plus pures maximes du christianisme furent toujours la règle de conduite de notre V. Sœur ; elle commença par elle-même avant de réformer les autres, elle se défit de tout superflu et se renferma dans une édifiante modestie qui la faisait considérer comme un modèle. Ce changement s'opéra avec tant d'adresse que personne n'en fut choqué. A la retenue extérieure elle ajouta des mortifications corporelles, mais d'une manière si secrète qu'on ne s'en aperçut qu'après sa mort. Avec une rare prudence elle cachait ses pratiques aux yeux du monde. A la longue, toutefois, sa ferveur prit insensiblement le dessus, et il lui arriva d'aller quelquefois au delà des bornes ordinaires. Si quelqu'un y trouvait à redire, Pétronille savait encore résister à l'épreuve du respect humain et citait à propos cette maxime de S. Jacques : « Quiconque veut être ami de ce monde, se rend ennemi de Dieu. »

La grâce l'avait singulièrement instruite des devoirs d'une mère quant à l'éducation de ses enfants. Elle comprenait très bien que c'est peu de leur avoir donné le jour, quand on ne les élève pas chrétiennement; aussi prenait-elle soin de leur inspirer dès leurs jeunes années l'amour et la connaissance du divin Maître. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici quelques-unes des inventions de sa piété maternelle. Elle les avait habitués à la saluer le matin par ces mots : « Vive Jésus dans nos cœurs comme dans celui du Saint dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête! » Elle leur faisait également réciter quelques prières quand ils entendaient jurer, pour réparer l'offense faite à Dieu et demander la conversion du coupable. Ayant remarqué le peu de soin des domestiques à retenir ses enfants dans le respect dû au saint lieu, elle ne confiait à personne la charge de les conduire à l'église. Lorsqu'ils étaient plus avancés en âge, elle leur expliquait l'Evangile de la semaine et leur en prescrivait doucement les maximes. Son fils aîné, mort à quatre ou cinq ans, profita si bien de ses instructions qu'il fit l'admiration de ceux qui assistaient à ses derniers moments.

De bonne heure, Pétronille inculquait à ses enfants le grand précepte de l'aumône; leur suggérant la pensée de mettre en réserve une partie des cadeaux qu'on leur faisait pour les distribuer aux pauvres des hôpitaux. Elle exigeait d'eux qu'ils se témoignassent plus d'affection et de respect à leurs parents moins avantagés sous le rapport de la fortune.

La sainte femme n'avait d'autre désir que celui de faire régner

autour d'elle Jésus-Christ; aussi ne la vit-on jamais agir avec inégalité d'humeur. Elle s'accommodait aux caractères les plus difficiles, ménageant toutes les personnes qui vivaient avec elle, traitant ses domestiques avec déférence et n'hésitant pas même à leur demander pardon quand une parole un peu vive lui échappait. Pour leur faciliter la fréquentation des sacrements, elle s'acquittait volontiers de leurs travaux pendant le temps qu'ils passaient à l'église. Cette manière d'agir procédait chez elle d'un fond d'estime et de respect envers le prochain, qu'elle traitait comme son frère en Jésus-Christ.

Telle était cette vertueuse femme, bien digne assurément d'être citée comme le modèle des mères de famille. Il nous reste à voir ce qu'elle fut en sa qualité de tertiaire de Saint-Dominique.

Fidèle imitatrice de la vierge de Sienne, Pétronille se distingua par sa dévotion envers le Sacrement de l'autel. Cet adorable mystère avait des attraits irrésistibles pour son âme; elle y trouvait de grandes lumières et ne pouvait se lasser d'admirer les miséricordes du Fils de Dieu, caché pour notre amour sous les voiles eucharistiques.

Par reconnaissance autant que par dévotion, elle donna ses riches vêtements et ses parures aux églises pauvres; il lui en coûtait d'employer pour elle-même des choses précieuses, quand elle savait une église dépourvue de ce qui est nécessaire au culte.

On ne saurait dire l'ardeur de son zèle pour attirer les âmes à Dieu, sa douceur, son abord gracieux, son tact pour choisir le moment propice. Dieu répandait tant d'onction sur ses paroles qu'elle gagnait les pécheurs les plus endurcis : ce qui faisait dire d'elle qu'une sainte femme en sanctifie bien d'autres. Jusqu'à son dernier soupir elle se dévoua avec une ferveur admirable à l'instruction des gens de service. Le soir, en été, elle les réunissait, avec ses enfants, sur une place attenante à sa demeure. Les servantes du voisinage manifestèrent le désir de participer, elles aussi, aux leçons données à la famille. Pétronille les reçut avec bonté, et les aida si efficacement qu'à sa mort on entendait ces pauvres filles redire en pleurant : « Hélas! qui remplacera jamais une si bonne maîtresse? ».

Son zèle ne se bornait pas aux gens de sa maison, elle aimait à distribuer de bons livres : et ces secours, accompagnés de ferventes prières, eurent toujours plein succès. Ayant un jour appris qu'à quinze lieues de Limoges se trouvait un prisonnier en triste état d'âme et de corps, elle lui envoya une forte aumône et quelques livres de piété. Le jeune homme fut vivement touché et se convertit sincère-

ment. Plus tard, de retour dans son pays, il reçut encore les secours nécessaires pour suivre les exercices d'une retraite qui le confirma dans ses bons sentiments.

En faisant le bien par ses paroles et par ses œuvres, nôtre V. Sœur s'efforçait d'empêcher l'offense de Dieu. Trouvait-elle, par exemple, des mauvais livres chez les personnes de sa connaissance; avec une chrétienne liberté elle les prenait et les remplaçait par de bons ouvrages. Ce procédé, pratiqué avec un tact exquis, lui était habituel et ne manquait presque jamais son effet.

Nous avons mentionné son esprit de charité. Elle aurait voulu sacrifier son bien et sa personne pour servir les pauvres toute sa vie. Ne le pouvant faire dans la mesure de ses désirs, elle y suppléait du moins en partageant avec eux tout ce qui était laissé à sa libre disposition; elle s'était retranché jusqu'au nécessaire, de telle sorte qu'à sa mort, il fallut emprunter du linge pour l'ensevelir. La plus grande simplicité régnait dans sa maison : ses enfants n'ayant rien que de très ordinaire, l'une de ses amis crut bon de lui faire à ce sujet une observation respectueuse. Pétronille lui répondit : « Je ne « blâme point, croyez-le, la conduite de ceux qui agissent différem- « ment : mais j'ai l'intime conviction qu'une éducation humble et « selon l'esprit de l'Evangile est plus propre à inspirer aux enfants « de véritables sentiments d'honneur et de grandeur d'âme que le « faste du siècle : voilà pourquoi je ne puis changer de conduite. »

Des personnes de confiance lui servaient d'intermédiaire pour faire parvenir aux familles gênées ses discrètes aumônes. Quand l'argent lui manquait, elle s'adressait à son mari d'une manière si aimable qu'elle n'éprouvait jamais de refus. Un jour une dame de condition, tombée dans un état voisin de la misère, vint lui exposer sa détresse. Pétronille n'avait plus d'argent. Que faire ? Sans hésiter, elle tire de son doigt un anneau de prix qu'elle remet à cette personne en la priant de n'en rien dire.

Son humilité nous a soigneusement caché d'autres traits analogues. Elle réserva dans son testament une large part de sa fortune pour être distribuée en aumônes : l'amour qu'elle portait à ses enfants ne put lui faire oublier, jusque dans les bras de la mort, les pauvres qu'elle avait toujours tant aimés pendant sa vie. Aussi, la pleurèrent-ils comme leur véritable mère, publiant partout ses bienfaits.

Malgré ses occupations et ses œuvres de charité, Pétronille se réservait toujours un temps considérable pour la prière. On lui demanda

un jour comment elle s'y prenait. « Rien de plus simple, répondit-« elle; je redis sans cesse avec les apôtres : Seigneur, apprenez-moi à « prier, et j'attends cette grâce de sa miséricorde jusqu'à ce qu'il lui « plaise de me l'accorder. » Dieu récompensa son invincible persévérance en lui communiquant de très vifs sentiments d'amour, de reconnaissance et de ferveur. On la surprenait parfois prosternée contre terre et tellement absorbée dans l'oraison qu'elle avait peine à reprendre ses sens. Elle se levait fréquemment au milieu de la nuit pour répandre son cœur devant Dieu avec plus de paix et de liberté.

C'était là que son âme venait puiser ces lumières si pures, cette dévotion si ardente, ce détachement du créé et cette résignation absolue, si admirable, au moment de la mort de son fils aîné. « Dieu « qui m'a visitée par le malheur, écrivait-elle, m'a fortifiée pour le « supporter avec résignation. Mon unique désir est de lui plaire : « qu'il fasse de moi, de mes enfants, de mon mari, de mes biens, « ce qu'il voudra, tout lui appartient. »

A la pratique de l'oraison, elle joignait celle du silence, de la solitude intérieure et extérieure, et de la lecture des ouvrages de piété. Le *Combat spirituel*, que S. François de Sales, pendant dix-huit ans, porta sur lui, avait aussi ses préférences; elle ne pouvait se lasser de relire ce petit livre.

Elle eut toujours de très bas sentiments d'elle-même et beaucoup de respect pour les autres. Elle en parlait ainsi à un Religieux qui avait sa confiance. « Il y a environ six ans, lui disait-elle, que Dieu « m'a donné des désirs ardents de le servir; ces désirs vont toujours « en croissant. Sa Providence est vraiment merveilleuse à mon égard. « Elle m'a conduite par des voies fort extraordinaires et, je dois « l'avouer, ne m'a blessée que pour me guérir. Elle a jeté des ténèbres « dans mon esprit pour le guérir de son orgueil. La vanité était mon « vice capital; pour remédier à ce mal, Dieu m'envoya des peines « d'esprit fort grandes. Mais comme les maux qui nous viennent de « Dieu nous sont de véritables biens (et je l'ai reconnu dans cette « occasion), celui-là servit beaucoup à m'humilier et à me faire « rentrer en moi-même. J'ai appris depuis ce temps à me connaître « et à me mépriser, à comprendre le besoin que j'avais de m'adresser « à Dieu, d'implorer son secours qui ne m'a jamais manqué dans « aucune de mes nécessités; car il lui a plu de me délivrer de ces « peines. Oui, il m'en a délivrée, mais ce fut en m'enlevant un fils « tendrement aimé : et je reconnais que c'est encore un coup de sa

« miséricorde. Il a brisé cette attache pour m'unir plus fortement à « lui. Voyez donc, mon Père, si je ne suis pas obligée de le bénir « mille fois! »

Ceci nous prouve la fidélité avec laquelle cette âme d'élite correspondait aux attraits de la grâce, et adorait, au plus fort de l'épreuve, la main qui lui faisait des plaies si douloureuses.

La dernière année que Pétronille passa en ce monde fut du nombre de ces années chantées par le Prophète quand il s'écriait : « *Benedices coronæ anni benignitatis tuæ* : Vous bénirez, Seigneur, et vous couronnerez l'année de vos miséricordes ». Oubliant ce qu'elle laissait derrière elle, elle forma la résolution saintement généreuse de se livrer à Dieu sans réserve, et elle l'annonça en ces termes à son directeur : « Je crois que vous aurez la bonté de m'excuser, si j'ai tant tardé « à vous écrire, en apprenant que j'ai employé tout ce temps à me « dépouiller du vieil homme et à me revêtir du nouveau (Ainsi soit-« il), par une confession générale et une revue sur ma profession. « Dieu m'ayant montré mes fautes, j'ai dû revenir sur mes pas pour « entrer par la bonne porte et tout de nouveau dans ma vocation. « J'ai donc pris la résolution, moyennant la sainte grâce, de quitter « ce genre de vie qui fait la marque des réprouvés ; à savoir : l'amour « de soi-même jusqu'au mépris de Dieu, pour commencer d'aimer « Dieu jusqu'au mépris de moi-même. Mais comme l'esprit est fort « et la chair faible, j'ai besoin de vos prières pour obtenir l'humilité. « C'est la vertu que j'ai résolu de demander à Dieu cette année. « Priez-le d'éclairer mon entendement, d'échauffer ma volonté, afin « que je puisse non seulement marcher, mais courir, voler dans la « voie des commandements et des conseils, autant qu'il me sera « possible. »

Cette lettre porte la date de 1674 : l'année suivante, Pétronille entrait dans son éternité. Dieu la disposait, à son insu, par cette faim et cette soif de la justice, au rassasiement qu'il lui préparait dans le Ciel. Elle tomba gravement malade. On cherchait à se faire illusion sur son état et on lui donnait à elle-même l'espoir d'une guérison ; mais la vertueuse Sœur comprit bientôt que son heure était proche. Elle régla ses affaires temporelles avec une sagesse toute chrétienne pour ne plus penser qu'à celles de l'éternité. Quatre heures avant sa mort elle eut le bonheur de recevoir son Créateur. Elle se fit lire quelques versets du quatrième Livre de l'Imitation et du chapitre quatorzième intitulé : *Du désir ardent que quelques âmes saintes*

ont de recevoir le Corps de Jésus-Christ, et entendit avec ferveur ce verset si bien approprié à la circonstance : « Dieu de bonté, vous êtes « tout-puissant pour m'accorder la grâce que j'implore, pour me « remplir de l'esprit de ferveur et me visiter dans votre clémence, « quand le jour choisi par vous sera venu. »

Ce fut dans ces très saintes dispositions que Pétronille acheva sa course en ce monde, le 17 juin 1675, dans la trente-deuxième année de son âge.

LE MÊME JOUR

1286 — A Castres, le V. P. ERMENGAUD LEUTIER, du diocèse d'Albi, religieux d'une piété consommée et d'une exacte observance. Le Chapître d'Agen le nomma Visiteur de la Province (1276); et l'année suivante, celui de Bordeaux le plaça à la tête du vicariat de Toulouse. Il fut ensuite élu Prieur des couvents de Bergerac et de Castres. C'est dans cette dernière maison qu'il termina ses jours, l'an 1286. — (Guidonis.)

1304 — Au couvent d'Aversa, le V. P. JACQUES CAJAZZA, originaire de Capoue, noble par sa vertu et d'un rang distingué dans le monde. Charles II, roi de Naples, qui l'avait en grande estime, lui confia une ambassade honorable vers l'an 1303. Désireux de voir un couvent de Frères-Prêcheurs à Aversa, il s'adressa au Général et demanda nommément pour premier Prieur de la nouvelle maison notre V. Religieux. — (Valle.)

1327 — A Metz, le V. P. ARNOULD MALENCOURT, Prieur du couvent de cette ville. Son épitaphe fait ainsi son éloge :

Est probus atque probis Hic rite parentibus ortus
Nobilitat virtus ingeniumque Virum.

15.. — A Oviedo, le V. P. PAUL DE LÉON, fondateur du couvent de cette ville et apôtre des Asturies. Il prit l'habit au couvent de Léon, dans un temps où la discipline était dans sa plus grande vigueur.

La profonde ignorance qu'il remarqua dans la principauté d'Oviedo et l'absence d'hommes capables d'instruire le peuple, lui inspirèrent le dessein de

fonder une maison de son Ordre dans la ville. L'ennemi de notre salut essaya d'entraver une entreprise qui lui était si préjudiciable. Il apparaissait quelquefois visiblement au V. Père, le menaçant de sa colère, et l'assurantqu'il le persécuterait toujours et partout. Ni les menaces, ni les mauvais traitements de cet esprit de ténèbres ne purent ébranler la constance de notre généreux fondateur. « Pourvu que le Seigneur me protège, tu ne me feras pas peur », répondait-il. Le démon résolut de tirer d'un tel affront une éclatante vengeance.

Le peuple de l'endroit célébrait un jour la mémoire d'un Saint dont le V. Père n'avait jamais entendu parler. Ayant pris des informations, il reconnut dans cette fête une véritable superstition. Avec sa force et son énergie ordinaires, il représente à ces égarés qu'il y avait faute grave à honorer comme saints des personnages qui peut-être n'avaient point existé, et dont on n'avait aucune connaissance. Ces bonnes gens se montrèrent dociles aux remontrances du Père et cessèrent leurs réjouissances. Mais peu après une tempête affreuse se déchaînant, une grêle des plus terribles tomba sur les moissons; elles devaient être complètement détruites.

Le peuple attribua son malheur à l'acte de soumission qu'il venait de faire. On courut à la recherche du Père pour le lapider. Lui-même vint au-devant des plus forcenés et leur montra avec fermeté et douceur que c'était un pur stratagème du diable pour les ramener à leur ancienne superstition. Alors ils se rendirent ensemble dans les champs, et trouvèrent les blés plus magnifiques que jamais, arrosés par l'eau de la grêle changée miraculeusement en pluie bienfaisante.

Le marquis de Villena aida singulièrement le saint Religieux dans la fondation du couvent d'Oviedo. Cette nouvelle maison vit bientôt sa réputation s'étendre au loin, et des sujets distingués affluer de toutes parts. Au nombre de ces glorieuses recrues, nous devons surtout remarquer les PP. Philippe de Urias, théologien du Concile de Trente et plus tard évêque de Barbastro, Pierre de Pravia et Diego Ossorio, qui refusèrent la dignité épiscopale.

La maison d'Oviedo est restée célèbre. Elle a fourni perpétuellement quatre professeurs à l'Université de Séville, et a transformé les Asturies, autrefois semblables à un champ plein de ronces, en un jardin fertile et embaumé des fleurs et des fruits de vertus. C'est à ce labeur apostolique, à ce travail de rénovation que le P. Paul dépensa sa vie, couronnée par une sainte mort. — (Lopez.)

1544 — A Ischia, île voisine de Naples, le martyre du V. P. GERMAIN D'AVERSA, vrai miroir de charité et de dévotion. Il fut pris par les Turcs, lors de la descente de Conradin Barberousse avec son armée dans cette île. Ne pouvant souffrir les violences et les brutalités que ces infidèles exerçaient sur les femmes chrétiennes, il les en reprit avec une courageuse liberté. Il

exhortait, d'autre part, les pauvres chrétiens esclaves à demeurer fermes dans la foi. Son courage lui coûta la vie, ou plutôt, lui valut la couronne du martyre. Les Turcs, furieux, se jetèrent sur ce généreux défenseur de la chasteté et de la Religion, et le tuèrent cruellement. — (Valle, *de Prov. Regni.*)

1545 — A Potenza, le célèbre P. MICHEL DE TORRÈS, profès du couvent de Saint-Dominique à Naples. C'était un théologien de grande science et un excellent prédicateur.

Il fit un noble usage de ses beaux talents, les employant à propager le culte de la Vierge Marie par la dévotion du très saint Rosaire. Grâce au zèle de ce religieux, puissant en paroles et en œuvres, cette prière incomparable se répandit tellement à Naples, qu'une infinité de personnes en embrassèrent la pratique. Ces pieux enfants de Marie se réunissaient par différents groupes devant une image de la Madone, et là, récitaient en deux chœurs le *joyeux psautier de la Bienheureuse Vierge*. Dans la seule ville de Naples et ses faubourgs, le nombre de ces assemblées montait à huit cents.

Bientôt les oratoires ne purent contenir les foules qui s'y pressaient: le Rosaire était récité en pleine rue. On l'entendait sur les galères aussi bien que dans la maison du bourgeois et de l'artisan. Tout le royaume, au grand profit des âmes ne tarda pas à suivre les beaux exemples de la capitale.

Les pieuses filles qui s'étaient spécialement dévouées au soin des oratoires dont nous avons parlé, venaient tous les ans, le jour de la fête de notre B. Père, dans notre église; offrir chacune un beau cierge; elles arrivaient couronnées de roses et chantant les louanges de S. Dominique, le premier Apôtre de son Rosaire.

Le P. Torrès était très dévot, on le pense bien, à notre grand et saint Patriarche. C'est lui qui engagea le vice-roi, Dom Ramirez de Guzman, duc de Médina, dont il était le confesseur, à faire prendre S. Dominique pour Patron de la ville et du royaume de Naples. Les Souverains Pontifes approuvèrent ce choix et plusieurs brefs rendirent obligatoire et de précepte cette fête patronale.

La solennité fut célébrée, la première année, avec une pompe extraordinaire. Les dames de la noblesse avaient voulu travailler de leurs propres mains pour décorer notre église de Saint-Dominique d'une quantité de riches broderies, ornées de fleurs artistement faites et ordonnées avec goût. On déploya tant de splendeur et de magnificence qu'un de nos religieux consacra au récit de cette fête tout un volume intitulé : *Trionfo di Santo Domenico*.

Le P. Michel de Torrès institua une autre congrégation sous le vocable du Très Saint Nom de Jésus. Après son priorat au couvent de Saint-Pierre-Martyr, il fut élu Provincial ; et le vice-roi lui confia l'administration de l'église de Sainte-Marie-du-Peuple. Le monastère du Saint-Rosaire, fondé par ses soins, fut officiellement agrégé à l'Ordre en 1644.

L'archevêque de Naples avait une confiance presque illimitée en notre

V. Père. A l'époque des grandes éruptions du Vésuve, il le chargea d'envoyer dans les différents quartiers de la ville des religieux de son Ordre et de son choix pour entendre les confessions avec plein pouvoir d'absoudre tous les cas de conscience. L'année qui précéda sa mort, le P. de Torrès fut promu à l'évêché de Potenza. Dieu ne voulut point lui faire attendre plus longtemps sa récompense. Il le rappela à lui l'an 1645.

1669 — A Lima, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la V. Mère LUCIENNE DE LA VISITATION, l'une des pierres fondamentales de cette célèbre maison. Elle était la lumière de ses compagnes par les exemples qu'elle leur donnait et par la perfection avec laquelle elle remplissait les différents offices qui lui étaient confiés. Le ciel s'ouvrit à cette âme sainte dans l'année 1669. — (Melendez.)

1662 — A Metz, la V. Mère ANNE VOYNOTTE, vraie merveille de grâce et de patience. Elle fut pendant trente-huit ans tourmentée par la maladie. Les consolations de l'Esprit-Saint n'en paraissaient pas moins répandues sur son visage où se réflétaient la joie et la douce paix de son âme. Ses discours étaient pleins d'onction : ils pénétraient le cœur des Sœurs qui l'entendaient.

Les infirmités de la pieuse Mère ne l'empêchaient pas de déployer un grand zèle pour le maintien de la régularité dans le monastère. Elle-même ne manquait jamais de se traîner à tous les exercices de la Communauté, aussitôt que la souffrance lui laissait quelque relâche. La Mère Anne se conserva ainsi jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dans une admirable ferveur d'esprit. — (*Mém. de Metz.*)

1629 — A Oriola, en Aragon, la Sœur ELISABETH RUIZ, du Tiers-Ordre, fille d'illustre naissance, et d'une vie si pure qu'elle mérita de jouir d'entretiens familiers avec le Docteur Angélique : c'était son guide spirituel ; il l'instruisait de tout ce qu'elle devait faire. Elle mourut en 1629, en odeur de sainteté. (*Act. Cap. Rom.*, 1629.)

XVIII JUIN

Le V. P. DAMIEN DE BALAGUER, Profès du couvent de Valence, en Espagne, et missionnaire aux Iles Philippines (*).

(1600)

DIEU, qui appelle des pays les plus reculés l'homme selon son cœur, fit venir des extrémités de l'Espagne ce prédicateur apostolique, pour porter la lumière de la grâce aux peuples assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort.

Il était originaire du royaume de Valence, en Espagne, où deux de ses frères furent, comme lui, Religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs : les VV. PP. Pierre Martyr et André de Balaguer. Ce dernier mourut évêque d'Origuela en odeur de sainteté. L'un et l'autre étaient profès du couvent de Valence. Damien y prit aussi l'habit, et, dès l'année de son noviciat, ses maîtres, tout en l'observant à dessein de très près, le voyant si fervent, si régulier, si dévot, ne savaient où trouver matière d'une juste et charitable correction.

Après sa profession, le pieux novice entreprit une vie très austère, à l'imitation de plusieurs Religieux de sa Province. Non content des longs jeûnes de l'Ordre, il en prolongeait la pratique à peu près toute l'année. Une planche nue, sur laquelle il jetait une couverture, lui servait de lit, souvent même il s'étendait sur la terre, tout vêtu, en plaçant sous sa tête quelques livres en guise de chevet. Son maintien recueilli frappait singulièrement les personnes qui le voyaient aux

(*) *Hist. Philipp.*, l. I, c. 53.

processions de la ville. Cette sortie, en effet, bien loin de nuire au recueillement du saint Religieux, lui devenait au contraire un exercice d'oraison. Fidèle observateur de la loi du silence, il passait son temps dans la prière, accomplissant avec beaucoup de fidélité ce conseil évangélique : « de toujours prier et de ne jamais se lasser. » A force de se tenir à genoux, il lui survint deux tumeurs qui disparurent sous les onctions qu'il se fit lui-même avec l'huile de la lampe du Rosaire.

On remarqua que le jour de sa première messe, soit avant, soit après, il avait passé dix-sept heures en oraison. Il célébrait si pieusement le saint Sacrifice que les Pères anciens se disputaient l'honneur de l'assister à l'autel, espérant ainsi avoir plus grande part à sa dévotion. Pendant plusieurs années, il récita chaque jour le Psautier à l'imitation de quelques grands Saints.

Mais cette haute piété, cet esprit de prière, n'empêchaient nullement le V. Père de s'adonner à l'étude. La divine Sagesse qui se communique facilement aux âmes pures, accordait au P. Damien ses plus vives lumières. Il fit des progrès rapides dans les sciences, et fut plus tard envoyé au collège d'Origuela, l'un des plus célèbres de la province d'Aragon, pour se perfectionner davantage. Sans négliger les saints exercices qu'il avait jusqu'alors pratiqués, il devança bientôt ses collègues, passa maître-ès-arts et enseigna brillamment la théologie. Dans ses leçons, il n'y eut jamais rien d'impérieux, mais une certaine modestie accompagnée d'une rare pénétration d'esprit ; cette dernière qualité lui permettait d'expliquer clairement les plus difficiles questions. La réputation qu'il s'acquit dans ses cours porta les Supérieurs à lui offrir les grades. L'humble Religieux considérait ces distinctions comme l'eau de la citerne de Bethléem dont il est parlé au Livre des Rois, bonne pour étancher la soif des altérés. A l'exemple de David, il la sacrifia au Seigneur, en refusant toutes ces dignités. « Je ne désire, en fait de titres, disait-il, que celui de ma profession : le seul avec lequel tant de Religieux ont produit des fruits inestimables dans l'Ordre. »

Le P. Damien sut mener de front la prédication et l'enseignement. Les étudiants séculiers, captivés par le charme de sa parole apostolique, devinrent si avides de sa doctrine, qu'ils le prièrent de leur faire à temps perdu un cours supplémentaire de théologie mystique.

Il était si grand amateur de la charité fraternelle, que pour rien au monde il n'eût voulu faire de peine à personne. Un jour, dans une leçon

publique, après quelques paroles un peu vives à l'adresse de l'un de ses disciples, l'humble professeur éprouva tant de remords qu'il vint se jeter aux pieds de celui qu'il croyait avoir offensé, laissant l'étudiant bien confus d'un acte si édifiant. Quand une juste nécessité le forçait de sortir du couvent, on voyait les jeunes gens s'attacher à lui et l'accompagner pour recueillir ses conseils ou s'inspirer de ses actions. Non seulement ses disciples devenaient meilleurs, mais la ville entière d'Origuela changea de face. Ce véritable enfant de S. Dominique prêchait ordinairement la dévotion du Rosaire. Il la mit tellement en honneur que, riches et pauvres, grands et petits, l'embrassaient volontiers et venaient en foule donner leurs noms à la Confrérie.

Tout en s'acquittant de sa charge, le P. Damien se trouvait comme à l'étroit dans les fonctions d'école. Venant donc à considérer que beaucoup d'autres Religieux de sa Province pouvaient exercer ce même emploi, tandis qu'une infinité d'âmes gisaient dans les ténèbres de l'idolâtrie, vu l'extrême disette des ministres de l'Evangile, il résolut de quitter sa chaire et de passer aux Indes. Une occasion favorable se présentait. Le P. Alphonse Vayllo allait partir sur l'ordre du Général pour séparer la province d'Oaxaca de celle du Mexique. Le V. Père obtint de l'accompagner, et, arrivé à Oaxaca, il fut de suite nommé Régent de l'étude de cette ville. Après deux années de séjour, il fit voile vers les Philippines, sous la conduite du P. François Moralès, l'an 1598. A peine débarqué, le missionnaire reçut l'ordre du P. Bernard de Sainte-Catherine de se rendre dans la Nouvelle-Ségovie. Un vaste champ s'ouvrait à son zèle. Peu de temps lui suffit pour apprendre la langue qu'il parlait avec une étonnante facilité. Les païens eux-mêmes en étaient étonnés : mais ce qu'ils admiraient davantage, c'était la grande charité du saint Religieux, toujours disposé à les servir et à prendre en toute occasion leurs intérêts.

Le P. Damien fut le premier supérieur du Vicariat d'Abalug, et assista en cette qualité au Chapitre provincial de Manille (1600). De retour dans sa mission, il établit sa résidence à Pata, où l'on pensait que ses talents seraient mieux utilisés. Mais Dieu en avait jugé autrement. Le nouveau poste n'était ni moins insalubre, ni moins pénible que le précédent. Déja fort abattu par ses travaux précédents, le V. Père ne put résister. Il s'éteignit doucement dans la paix du Seigneur quelques semaines après son arrivée.

Cette mort fut un deuil pour toute la Province. Ses frères en religion perdaient en lui leur meilleur sujet, et les Indiens un ami et un père.

La B. OSANNA DE MANTOUE
du Tiers-Ordre de Saint-Dominique(*).

(1449-1505)

La B^se^ Osanna naquit à Mantoue, le 17 janvier 1449, d'une famille de condition honorable et aisée : son père se nommait Nicolas Andreassi et sa mère Agnès.

Osanna devait, par une vie toute céleste, réaliser parfaitement la signification mystique de son nom, qui semble lui avoir été donné par un dessein particulier de Celui qui appelle par leur nom les étoiles du Ciel.

Le Seigneur attendit à peine l'épanouissement de la raison de cette enfant prédestinée pour jeter sur elle un regard d'infinie tendresse et élever son âme sur les hauteurs de la plus sublime contemplation. Il lui fit entendre, vers l'âge de cinq où six ans, cette parole : « La vie et la mort consistent à aimer Dieu. » Osanna, toute absorbée et ravie, aperçut un ange qui la prit par la main pour la conduire au sommet des cieux. Là, cet esprit céleste lui parla ainsi : « Considère avec attention les œuvres de Dieu. Elève les yeux et contemple la Trinité souveraine toujours immuable. Les Anges sont créés, et un grand nombre d'entre eux sont précipités dans les abîmes de la perdition, parce qu'ils n'ont point voulu reconnaître et aimer leur Créateur. Voilà, mon enfant, ce que l'on devient quand on n'aime point son Dieu, voilà aussi à quelles hauteurs sublimes conduit son amour. »

Le guide céleste fit ensuite parcourir à la petite Osanna les neuf chœurs des Anges et la cour du Roi de gloire, lui expliquant toutes

(*) La vie de la B. Osanna a été écrite par le P. Sylvestre de Ferrare, des Frères-Prêcheurs, et le P. Jérôme, Olivétain. Tous deux connurent intimement la Bienheureuse, l'un comme son confesseur, l'autre comme son disciple chéri entre tous. Tous deux étaient grands par la piété, le savoir, et par la considération dont ils jouissaient dans leur Ordre respectif, puisqu'ils méritèrent d'en être élus Généraux. Le P. Sylvestre de Ferrare, en particulier, fut l'un des plus illustres commentateurs de saint Thomas, et des plus savants théologiens de son siècle.

choses, et, en particulier, comment cette béatitude est produite par l'amour. Il lui fit contempler aussi les astres du firmament et notre globe terrestre avec ses merveilles. « Remarque, disait l'ange à l'enfant, comme chaque créature chante de toutes ses forces : « Aimez « Dieu, vous tous qui vivez sur la terre, car il a fait toutes choses « pour gagner votre amour. »

Cette vision s'était profondément empreinte dans le cœur d'Osanna, elle pria Dieu avec instance de lui montrer le chemin de cet amour. « Je persévérai longtemps, nous dit-elle ; le Seigneur m'apparut enfin sous la forme d'un enfant plus brillant que le soleil, plus blanc que la neige, ravissant, aimable, gracieux et d'une admirable majesté. Son regard était plein de charmes, sa bouche exprimait un aimable sourire. Jésus m'attirait ainsi à lui par sa merveilleuse beauté. Ses cheveux, éclatants comme l'or, flottaient autour de sa tête, sur laquelle était une couronne d'épines. Il portait sur les épaules une croix beaucoup plus grande que lui. Je le contemplais en cet état, lorsqu'il me dit : « Ma fille bien-aimée, je suis le Fils de la Vierge Marie « et ton Créateur. J'ai toujours aimé les enfants parce que leur cœur « est pur. Je prends volontiers les vierges pour fiancées, je garde « leur virginité, et lorsqu'elles m'invoquent par ce cri : Bon Jésus ! « je leur réponds sur-le-champ et me rends auprès d'elles. »

A partir de ce moment, ajoute l'auteur de la seconde biographie, cette tendre vierge repassait continuellement dans son cœur cette douce parole : *O bon Jésus !* parole qui fut dès lors habituellement sur ses lèvres. Depuis ce jour, ainsi qu'elle-même nous l'assure, elle ne songea plus à autre chose qu'à trouver Jésus. Elle brûlait du désir de l'avoir sans cesse à ses côtés, il faisait l'objet de ses pensées, le sujet de ses discours. Rien de plus agréable ne pouvait tomber entre ses mains qu'un écrit où elle lisait le Nom de Jésus, et ce saint Nom faisait fondre son cœur d'amour.

Notre-Seigneur daignait venir chaque jour converser avec la petite Osanna ; mais il ne lui apparaissait pas toujours de la même manière. Quelquefois il se montrait attaché à la croix, le corps ruisselant de sang ; alors la douce vierge, prenant part à ses souffrances, sentait son cœur déchiré par les plus atroces douleurs, mais elle n'en était que plus attachée à suivre les enseignements qu'il lui donnait. Elle eut bientôt de fréquentes extases. Ses parents la trouvaient dans quelque coin de la maison, ravie, hors d'elle-même, incapable de répondre à leurs questions. Ignorant la cause de ces phénomènes, ils

les attribuèrent à quelque maladie cachée. L'humilité d'Osanna s'alarmait de ces choses extraordinaires. Ses parents, toujours plus inquiets, la croyant épileptique, la contraignirent d'avoir recours aux médecins : ce qui fut pour elle une nouvelle cause de souffrances.

Cependant, pour conserver son âme sans tache, la pieuse enfant fit vœu de virginité et prit la résolution de se confesser tous les huit jours.

Lorsqu'elle ne pouvait le faire, elle examinait soigneusement sa conscience, comme de coutume, sur les fautes de la journée, puis en faisait l'aveu au bon Jésus : *Bono Jesu confitebatur.*

Le tentateur, de son côté, ne demeurait point inactif : il fit tous ses efforts pour décourager cette grande âme. Or, de même que le Seigneur, dans son infinie bonté, sait tirer le bien du mal, de même le démon, dans sa malice, s'efforce de tirer quelque mal de ce qu'il y a de meilleur. Le malin esprit se servit donc de la résolution d'Osanna pour jeter son âme dans le trouble et dans la tristesse. « Souvent, racontait notre Bienheureuse, il rappelait dans la suite à ma mémoire les fautes passées et même un grand nombre de péchés que jamais je n'avais commis, et auxquels je n'avais même jamais pensé. » Pour porter remède à ces scrupules, elle fit une confession générale que le Seigneur bénit, car dès lors une paix profonde et inaltérable remplit son âme.

Lorsqu'elle fut parvenue à l'âge nubile, Nicolas Andreassi crut que le meilleur remède pour guérir sa fille de ses extases était de l'engager dans l'état du mariage. Mais Osanna déjoua avec une innocente ruse le projet de son père. Elle revêtit aussitôt la robe blanche de Saint-Dominique, sous prétexte d'accomplir un vœu. Or, comme elle la conservait toujours, le père, après un certain temps, fit sonder par une tierce personne les intentions de sa fille, lui demandant à quelle époque elle quitterait ce nouvel habit. Osanna répondit : « Lorsque j'aurai accompli mon vœu; » et son vœu était de le porter toujours.

Elle eut beaucoup à souffrir de la part de son père à cause de ce refus ; mais Jésus-Christ, son Epoux, voulant récompenser la jeune vierge de ces tribulations si courageusement acceptées, lui dit : « Tu seras dès ce jour préservée à jamais de toute faute grave. »

La B. Osanna avait quatorze ans lorsqu'elle revêtit les livrées du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, mais elle ne fit profession qu'à l'âge de cinquante-six ans.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Il faut aussi rapporter à cette première époque de sa vie le choix de son confesseur. Il eut lieu dans les circonstances suivantes : notre pieuse Sœur suppliait Dieu avec ardeur de lui donner un guide pour la direction de son âme. Un jour qu'elle demandait cette grâce dans l'église de notre couvent de Mantoue, elle entendit une voix lui dire : « Prends pour confesseur celui que tu vois offrir en ce moment le saint Sacrifice. » Mais ce Père étant encore bien jeune, elle crut être la victime d'une illusion. Pour plus de certitude, elle pria le Seigneur, le jour de la confession venu, de lui envoyer le confesseur que lui-même daignait choisir. Or, le Religieux qui vint l'entendre fut précisément celui que Notre-Seigneur lui avait miraculeusement désigné les jours précédents : c'était le P. Dominique de Crema, Maître des novices. Il fut longtemps le guide de la B. Osanna et, par l'ordre de Dieu, elle lui raconta toute sa vie.

De nombreuses merveilles s'étaient opérées dans l'âme de cette humble fille pendant ces quinze premières années ; il nous serait trop long de les rapporter en détail, et, d'ailleurs, le reste de cette admirable vie est plus extraordinaire encore.

I. — A la mort de ses parents, Osanna fut chargée de la direction de la maison paternelle ; et, malgré sa jeunesse, elle prit un grand soin des domestiques et de tous les membres de la famille.

Son âme était déjà trop affermie dans la vertu pour souffrir quelque préjudice de ces occupations extérieures. Tout ne procure-t-il pas le bien de ceux qui aiment Dieu? Elle put satisfaire à son gré sa tendre charité pour les pauvres. Osanna ne permettait pas qu'aucun d'eux fût renvoyé les mains vides. Pendant un temps de famine, elle ne sortait jamais de sa maison sans emporter du pain qu'elle distribuait à tous ceux qu'elle rencontrait. Rien ne lui était plus doux, dit son premier biographe, que de venir en aide à l'indigent. Maintes fois elle se privait du nécessaire pour les malheureux. Notre Bienheureuse savait aussi faire parvenir avec beaucoup de délicatesse ses secours et ses aumônes aux familles déchues et qui cherchaient à cacher leur triste situation. Le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, augmentait les provisions en proportion des largesses qu'Osanna faisait aux pauvres : c'est ainsi que des tonneaux presque vides se remplissaient miraculeusement lorsqu'on venait y puiser.

Douée d'un cœur extrêmement compatissant à l'égard des affligés, cette charitable Sœur se consacrait tout entière à les consoler, sans

tenir compte de son éloignement pour tout commerce avec le monde et de son attrait pour la contemplation. Il y avait tant de grâce sur ses lèvres, tant de douceur dans ses paroles, qu'il suffisait de lui découvrir ses peines et de recueillir un mot de consolation pour oublier les tristesses et les afflictions les plus grandes. Jamais, assure-t-on, personne n'eut à souffrir de sa part une seule parole désagréable ou tant soit peu pénible.

Sa réputation s'était répandue au loin, jusque dans les bourgades les plus reculées de l'Italie. Aussi accourait-on en foule auprès de la servante de Dieu pour lui exposer des difficultés, demander ses conseils et réclamer ses prières. Si nombreux étaient ceux qui venaient à elle, qu'à peine lui laissait-on le temps de prendre sa nourriture. Les habitants de Mantoue surtout la consultaient comme un oracle. Les princes, les princesses de ce duché et leurs enfants lui rendaient de fréquentes visites et la vénéraient comme une mère. Dans les conjonctures difficiles ils avaient recours à elle, et se tenaient pour assurés d'échapper au péril en suivant ses avis.

Les étrangers n'étaient pas moins empressés; et des religieux très considérés ne craignaient pas de faire le voyage de Mantoue pour consulter la Bienheureuse sur les affaires intéressant leur Ordre.

Etant allée à Milan sur l'invitation de nos Pères, afin de répondre aux désirs d'une famille dévouée, Osanna vit bientôt se former autour d'elle le même concours de fidèles que dans sa ville natale : des personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, venaient la voir et l'entendre, et notre aimable Sainte exerçait sur ses pieux visiteurs un tel charme qu'ils ne pouvaient plus la quitter.

D'où venait donc à la servante de Dieu cette facilité étonnante de se gagner les cœurs? Le P. Sylvestre de Ferrare, son premier biographe, nous en découvre le secret dans l'admirable portrait qu'il fait de son héroïne. « Osanna, dit-il, naturellement douée de beaucoup de grâce, de douceur et de charmes, se conciliait l'affection de tout le monde par l'affabilité de sa conversation. Son visage était beau et riant, ses paroles d'une suavité et d'une modestie au-dessus de toute expression; le regard, les lèvres, les traits du visage, tout souriait dans cette innocente créature, mais cependant avec une réserve qui augmentait encore l'attrait de toute sa personne. Elle recevait d'un air joyeux tous ceux qui se présentaient; aussi les personnes affligées avouaient que rien ne leur était plus doux que la compagnie d'Osanna.

II. — Notre Bienheureuse avait depuis longtemps le désir d'apprendre à lire et à écrire, afin de pouvoir s'édifier en lisant les écrits des Saints. Mais, comme elle avait souvent entendu dire à son père que la lecture ne convenait pas à une femme, jamais elle n'avait osé le prier de la faire instruire.

Cependant, remplie de foi et de confiance, elle s'était adressée à sa bonne Mère du ciel et l'avait conjurée de lui apprendre à lire. Elle réitéra sa demande pendant plusieurs jours, et voici qu'au sortir d'une extase, elle s'aperçoit que sa prière allait être exaucée. Elle trouve près d'elle un papier contenant de ravissants caractères ; et, sans le moindre effort, elle peut lire ces deux mots : Jésus, Marie, qui s'effacent d'eux-mêmes aussitôt après. Osanna remercia avec effusion la sainte Vierge d'avoir agréé ses ardents désirs, et, à partir de ce moment, elle se rendait assidûment auprès de sa divine Maîtresse, c'est-à-dire au pied de son image, pour prendre une leçon. Elle ouvrait le livre, et, après une fervente prière, arrivait sans trop de peine à déchiffrer sa page. Bientôt, élève docile, elle sut lire couramment ; et quand un ouvrage écrit en langue latine lui tombait entre les mains, elle en expliquait le sens avec beaucoup de facilité, quelque obscur qu'il fût. Notre Bienheureuse apprit de la même manière à écrire. Quelques-unes de ses lettres sont arrivées jusqu'à nous. Son style ne ressemble en rien à celui de sainte Catherine : les lettres de la vierge de Sienne respirent la vigueur, la majesté, l'élévation ; celles de la vierge de Mantoue nous charment plutôt par leur naïve simplicité et leur douce candeur enfantine.

Il serait impossible de rapporter toutes les grâces dont Dieu se plut à orner cette âme prédestinée. Osanna avait déjà reçu en partage l'anneau des mystiques fiançailles ; mais, plus tard, voulant faire davantage pour la privilégiée de son Cœur, par un nouveau prodige, par une grâce plus précieuse encore, Notre-Seigneur lui donna sa couronne d'épines, lui imprima ses stigmates sacrés et la fit participer à toutes les douleurs de la Passion.

Nous laisserons ici la parole au P. Sylvestre de Ferrare :

Durant près de sept ans, dit le docte religieux, la Bienheureuse fut livrée aux épreuves les plus pénibles. C'est alors qu'elle commença à prier le divin Maître de lui communiquer les signes de sa Passion et d'abord la couronne d'épines.

Après avoir longtemps différé de satisfaire ses désirs pour les enflammer davantage, Jésus l'exauça enfin au bout de deux ans. Il

lui apparut portant sa couronne d'épines et la lui plaça sur la tête. Osanna en ressentit une violente douleur qui la fit tomber évanouie. Mais elle n'en reçut pas moins ce présent comme un joyau de grand prix. A partir de ce jour, notre Bienheureuse souffrit des maux de tête intolérables. Les personnes de son entourage aperçurent souvent un cercle de meurtrissures autour de son front; ce cercle se gonflait quelquefois et un sang noir semblait y circuler.

Enhardie par cette faveur, Osanna demanda à son Bien-Aimé ses autres plaies. Elle s'était rendue, dans le courant du mois de l'année 1477, auprès d'une jeune fille de sa connaissance, nommée Marguerite-Séraphine. Pendant que les deux amies s'entretenaient ensemble de cette parole de l'Apôtre : « Je désire ardemment ma dissolution pour être avec le Christ », la Bienheureuse eut un ravissement, et demanda de nouveau à Notre-Seigneur ses stigmates; et comme il voulait différer encore cette faveur, elle le supplia de lui accorder au moins la plaie de son côté. Trois heures durant, elle persévéra dans sa prière, quand enfin elle vit un rayon d'un éclat extraordinaire se diriger vers le côté gauche de son corps. Il la pénétra avec une telle force qu'elle ressentit sur le coup une douleur inexprimable, et éprouva des mouvements extraordinaires pendant près d'un quart d'heure, au grand étonnement de son amie.

Osanna était satisfaite surtout parce qu'elle espérait obtenir davantage encore. Elle se remit donc aussitôt à demander les autres stigmates et les obtint après un an de prières ferventes. Le Seigneur lui apparut environné d'une admirable lumière et lui dit : « Tu veux donc avoir mes stigmates? — Plus que je ne puis l'exprimer. — Prends garde, ma fille, les douleurs que tu désires sont bien cruelles et au-dessus de tes forces. Il vaudrait mieux pour toi supporter une peine modérée que de succomber sous de nouveaux tourments. Tu te repentiras peut-être de ta demande. — Rien ne sera trop lourd pour mes épaules, répondit Osanna, si vous venez à mon aide. Il y a longtemps que j'ai mis mon espérance en vous; accomplissez donc votre promesse. » Notre-Seigneur l'assura de son secours. Des rayons brûlants se dirigèrent alors vers ses mains et ses pieds, et la douleur fut telle qu'Osanna tomba par terre en poussant un grand cri. Elle demeura longtemps avant de reprendre ses sens : ses mains, ses pieds avaient les stigmates, et les clous semblaient sortir des blessures tant elles étaient enflées sur les bords. Les plaies devenaient plus grandes les mercredis et vendredis, surtout pendant la Semaine

Sainte, où elles étaient livides : en d'autres temps elles n'étaient visibles qu'à ses yeux, et un voile très ténu les cachait aux hommes.

III. — Cette prodigieuse faveur fut accordée à notre Bienheureuse pour imprimer en son âme une ressemblance parfaite avec Jésus crucifié, dont elle méditait avec tant d'amour les divines douleurs et qu'elle s'efforçait d'imiter dans sa Passion par toute une vie de généreuses austérités. Gardons-nous toutefois de penser que cette âme privilégiée fléchît jamais sous le poids de la croix. Elle supportait ses tortures avec une vaillance bien supérieure à son sexe. Son historien rapporte qu'elle avait fini par perdre presque entièrement le sommeil; une fièvre lente consumait son organisme : au sortir de ses extases, elle restait comme brisée et anéantie. Maintes fois, au milieu de ses entretiens, elle s'arrêtait tout à coup, changeait de couleur, mettait la main sur sa poitrine et était obligée d'attendre, pour reprendre le fil de son discours, que ce redoublement de maux fût passé. Mais Celui qui veille sur le passereau et prend pitié de la colombe regardait dans sa miséricorde son humble servante. Un attrait surnaturel, une force mystérieuse, une grâce toute puissante la poussaient dans sa détresse à venir se cacher dans les blessures profondes du divin Crucifié. *Ad sacrum Crucifixi Domini latus, veluti ad perennem consolationis fontem, confugeret*, dit le Bréviaire, *quoties tribulationibus angeretur*. Le Cœur de Jésus devenait alors son lieu de refuge, son lit de repos habituel. Au fond de cette retraite bénie et silencieuse, son âme oubliait les souffrances et savourait à longs traits le baume qui s'échappe de cette source très douce pour guérir nos plaies et calmer nos douleurs. « J'ai beau souffrir, disait-elle, mes tourments sont même intolérables; jamais pourtant je n'échangerais le moindre d'entre eux pour tous les biens de la terre », tant étaient fortes les chastes délices que cette Bienheureuse puisait dans la blessure du Cœur de son Bien-Aimé.

Toute sa vie, elle ne cessa de s'humilier dans les profondeurs de la Passion. Jésus était vraiment pour Osanna un Epoux de sang.

Outre la faveur de reproduire l'image de son crucifiement, il lui accorda plusieurs fois celle d'assister en esprit au drame du portement de croix et de sa mort sur le Calvaire. Pour Osanna, comme pour sainte Catherine de Sienne, le Précieux Sang du Sauveur fut l'une de ses grandes dévotions, et l'Eucharistie son pain de chaque jour. Si ses maladies l'empêchaient de s'approcher du banquet sacré, elle y suppléait par la communion spirituelle, et plus d'une fois la main

des Anges lui apporta la nourriture céleste que son cœur désirait tant recevoir.

Que dire maintenant de son amour pour l'Ordre ? — Vraie fille de notre B. Patriarche, elle eut toujours pour S. Dominique et ses enfants une prédilection singulière. Entrée au Tiers-Ordre à l'âge de quatorze ans, elle différa sa profession, comme nous l'avons rapporté, jusqu'à la fin de sa vie. Elle fréquentait assidûment l'église des Frères-Prêcheurs de Mantoue, s'intéressait à tous leurs ministères ; et, touchante délicatesse d'un cœur sincèrement dominicain, quand nos Pères entreprenaient quelque voyage, elle s'offrait au Seigneur pour souffrir à leur place tous les accidents qui pourraient leur arriver.

IV. — Son historien parle longuement de l'esprit prophétique et des miracles de notre Bienheureuse. Nous nous bornerons aux traits suivants.

Osanna avait prédit à la marquise de Mantoue, désolée de n'avoir point d'enfants mâles, que Dieu exaucerait ses vœux et lui donnerait un fils pour perpétuer dans sa famille la succession de ses états. Cette parole s'accomplit à la lettre, grâce aux prières de la Sainte qui ne cessa, pendant plus d'un an, de demander au Ciel cette consolation pour son illustre amie.

Elle eut un jour une connaissance surnaturelle de la tentation d'un religieux au moment où il allait succomber. Ce Père, grand prédicateur, mais enflé de ses succès, s'était imaginé qu'en changeant d'Ordre, il recueillerait plus d'applaudissements et d'estime. Il avait même attiré à son sentiment l'un de ses Frères en religion, emporté, lui aussi, au vent de la vanité. La Bienheureuse se mit de suite en prières, et écrivit à ces deux insensés une lettre fort belle pour arrêter ce souffle d'orgueil par le poids de considérations plus chrétiennes, et retenir, autant qu'il était en elle, ces eaux coulantes de doctrine dans une juste mesure de sagesse, selon cette expression de l'Ecriture : *Qui facit ventis pondus, et aquas appendit in mensura*. Ces Pères reconnurent sans peine leurs torts ; à partir de ce moment, ils se mirent sous la conduite de leur pieuse libératrice et devinrent dans la suite des prédicateurs selon le cœur de Dieu.

Elle traversait un jour un fleuve quand le bateau qui la portait se brisa. Les passagers n'attendaient plus que la mort. Pleine de foi devant l'imminence du danger, Osanna prend en main son crucifix, l'élève vers le ciel et ouvre à ses compagnons éperdus un chemin à travers les flots. Pas un d'eux ne périt.

V. — Quatre ans avant sa mort, il plut à Notre-Seigneur de lui en donner connaissance d'une manière très consolante. Nous trouvons le récit de cette faveur dans une relation que la Bienheureuse adressa au P. Jérôme, son fils spirituel.

Voici ses propres paroles : « Avant la Pentecôte, au lever du jour, « étant en oraison, j'ai vu apparaître une Religieuse de notre Ordre. « Sa tête était ceinte de deux couronnes splendides. Elle était accom- « pagnée d'un grand nombre d'évêques, revêtus de leurs habits « pontificaux : il étaient dans un ordre admirable, et montraient beau- « coup d'affection pour cette heureuse vierge. Elle s'avança jusqu'à « moi et me dit d'un air angélique : « Préparez-vous, ma Sœur, parce « que, avant peu, vous me suivrez et vous viendrez vous-même rece- « voir dans la vie éternelle la récompense qui vous est destinée par « notre céleste Epoux, et dont, pour ma part, je vais jouir, accom- « pagnée comme vous le voyez. » Cela dit, la vierge disparut avec « tout son cortège. »

Cette religieuse n'était autre que la B^se^ Colombe de Riéti, tout récemment décédée. Le P. Sylvestre de Ferrare dit que Colombe, en abordant Osanna, l'embrassa, et qu'elles se serrèrent dans les bras l'une de l'autre, comme deux amies qui se connaissent bien, mais sont restées longtemps sans se voir. Osanna, fit le récit de cette douce rencontre avec une sensible émotion. Pendant longtemps, elle continua d'en faire le sujet de ses entretiens et n'avait pas assez d'expressions pour dépeindre la beauté de sa chère compagne.

« Si cette bonne Sœur, Mère Colombe, se trouvait au milieu de « mille autres femmes, disait-elle, je la reconnaîtrais sans peine, « bien que je ne l'eusse jamais vue tandis qu'elle vivait sur la « terre. »

Dans une autre circonstance, le P. Jérôme l'ayant ramenée sur ce sujet et lui ayant demandé ce qu'elle pensait de Colombe. « Mère Colombe est bien grande dans le paradis, répondit-elle. » Puis, sur une nouvelle question du Père, elle ajouta que la Bienheureuse lui était apparue deux fois depuis sa mort ; qu'elle n'était pas dans le ciel tout à fait l'égale de sainte Catherine, mais occupait néanmoins un rang bien élevé. Depuis ce moment, Osanna appela de tous ses vœux la dissolution de son corps, et quand enfin la mort se présenta, elle l'accueillit comme une amie impatiemment attendue, reçut avec une angélique dévotion les sacrements de l'Eglise, puis, après avoir affectueusement béni le petit cercle d'amis dévoués qu'elle formait

aux maximes de la perfection évangélique, et consolé le marquis et la marquise de Mantoue, agenouillés près de sa couche, la Bienheureuse passa des tristesses de l'exil aux vraies joies de la Patrie. C'était le 18 juin de l'année 1505.

Toute la cour assista aux obsèques de l'humble fille de S. Dominique et prit à ses frais les dépenses de la cérémonie. Jamais on n'avait vu à Mantoue de funérailles aussi solennelles et une pareille affluence. Le corps fut inhumé dans l'église des Dominicains de la ville. De nombreux miracles rendirent glorieuse la sépulture de la Vénérable. Trois ans plus tard, la dépouille mortelle, trouvée parfaitement intacte, fut relevée et déposée dans un lieu plus apparent et d'un accès plus facile. Un sarcophage de marbre antique reçut la sainte relique. L'empressement des fidèles à venir visiter le tombeau ne fit que s'accroître jusqu'au jour où le Pape Léon X, après les informations d'usage sur l'authenticité des grâces miraculeuses obtenues par l'intercession de la servante de Dieu, permit à la ville et au diocèse de Mantoue de faire mémoire de la B^se^ Osanna.

Plus tard, Innocent XII autorisa tout l'Ordre des Frères Prêcheurs à célébrer chaque année, le 18 juin, l'office et la messe en son honneur.

LE MÊME JOUR

1295 — A Limoges, le V. P. GEOFFROY, homme de grand mérite, digne d'être rangé parmi les deux cents religieux que le couvent de cette ville vit mourir en odeur de sainteté dans l'espace d'un siècle. Il était le quatorzième Prieur depuis la fondation de la maison, quand il alla rejoindre au ciel ses prédécesseurs (1295). — (Guidonis.)

1325 — Le V. P. GUILLAUME TOCCO, auteur de la vie des Thomas et d'un procès de canonisation du même Saint. Il avait été choisi, avec deux autres religieux, par le Vicaire général de l'Ordre, Robert de Saint-Valentin, pour introduire cette cause en Cour de Rome. A part cela, nous ne savons rien de lui, sinon qu'il eut le bonheur d'assister, dans sa jeunesse, aux leçons du Docteur Angélique, et qu'il fut, plus tard, sauvé d'une tempête, par l'intercession de ce grand Saint; d'après Echard, Guillaume Tocco

devait avoir environ soixante-dix ans à l'époque de la canonisation de S. Thomas. L'ancienne *Année dominicaine* ajoute : « sa mémoire sera toujours glorieuse, tant que le soleil qu'il fit paraître dardera sur nous ses rayons. » — (Echard.)

1379 — En la ville de Torrès, en Sardaigne, le V. P. JACQUES GALTEROTTI, originaire de Pise. Il méprisa généreusement tous les avantages du monde pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ dans le cloître. Toutefois, ce ne fut pas sans combattre qu'il put suivre sa sainte vocation : selon l'oracle évangélique, l'opposition lui vint de sa propre famille. Ses parents, en effet, entravèrent grandement son pieux projet, mais son courage remporta la victoire.

Que ne promettait pas pour l'avenir, ce jeune homme, si fidèle à Dieu dès le commencement de sa carrière ? Il devint un excellent Religieux, très versé dans les lettres. Nous le voyons remplir pendant de longues années la charge de Procureur général de l'Ordre : il s'en acquitta de manière à mériter l'estime des Souverains Pontifes Urbain V et Grégoire IX. Le Siège métropolitain de Sardaigne étant venu à vaquer, les fidèles de cette Eglise demandèrent le P. Jacques pour Pasteur. Leurs vœux furent exaucés, et le P. Galterotti gouverna son église avec toutes les vertus que demande l'Apôtre. Il y décéda saintement dans le courant de l'année 1379. — (Fontana.)

1549 — Au couvent de Catalayud, en Aragon, le P. GEORGES DE ATHECA, docteur célèbre et Religieux de vie exemplaire. L'Infante Catherine, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et tante de Charles-Quint, le prit pour confesseur, et voulut en être accompagnée quand elle se rendit en Angleterre pour son mariage avec le Prince Arthur, frère du trop fameux Henri VIII. La malheureuse princesse, devenue veuve et épousée par ce même Henri VIII, avec toutes les dispenses nécessaires, en fut répudiée ensuite au grand scandale de toute l'Europe.

Le P. Georges, nommé à l'évêché d'Andafe, ne tarda pas à quitter son église devant les progrès toujours croissants du schisme et se rendit en Espagne dans l'intention d'instruire l'empereur Charles-Quint du triste état de l'Angleterre.

Arrivé à Sarragosse, quelle ne fut pas sa surprise de voir les exactions auxquelles on le soumit, lui évêque, et dans un pays qu'il croyait si catholique. On lui demanda, en effet, le péage non seulement de ses meubles, mais encore de certains petits cierges bénits qu'il avait reçus à Notre-Dame de Montserrat pour l'impératrice. Justement indigné de cette prétention, il fit descendre le feu du ciel sur le coupable, comme autrefois le Prophète Elie, et pria le Seigneur de lancer la malédiction des saints Apôtres Pierre et Paul sur la maison de cet exacteur. Dieu, approuvant son zèle, écouta sa prière.

Le lendemain, à la pointe du jour, le bâtiment était en feu, ceux qui l'habitaient eurent à peine le temps d'échapper aux flammes. Afin que le châtiment du ciel apparût manifestement, cette maison seule brûla ; les plus voisines furent épargnées, malgré le vent violent qui activait l'incendie.

L'évêque d'Andafe poursuivit sa route jusqu'à Catalayud. Il y retrouvait le couvent où il s'était consacré au Seigneur par la profession religieuse. Ce fut pour lui comme un port assuré après la tempête, et c'est là que le Seigneur vint le chercher pour l'introduire dans le repos éternel (1549). Les Frères ensevelirent son corps sous le chœur de leur église.

1572 — Au couvent de la vallée de Chinca, dans le Pérou, le V. P. CRISTOVAL DE CASTRO, ouvrier infatigable de l'Evangile chez les Indiens. Il se signala surtout par une admirable vertu de pauvreté et de détachement, et nous pouvons lui appliquer cette béatitude du Sage : « *Heureux l'homme qui n'a pas couru après l'or, ou placé son espérance dans l'argent et les trésors.* » Tandis que les Espagnols recherchaient les richesses avec cette soif dévorante de l'or qui porte à tous les excès, ce parfait Religieux les refusait même pour le service de l'Eglise, alors qu'elles se présentaient à lui en abondance.

Un Cacique de cette vallée, à ce qu'on raconte, parlait, une fois, au P. Christoval, des recherches de l'or faites par les Espagnols, qui creusaient la terre à d'énormes profondeurs, pour découvrir les trésors cachés par les Indiens. *Ces gens-là*, disait-il, *ont bien peu de sens, de venir ici dépenser leur or afin de trouver le nôtre. Pensent-ils que nous ayons si mal caché ce que nos pères ont amassé avec tant de soin, et qu'on puisse le trouver, comme ils se l'imaginent, afin de l'employer ensuite à des folies? Mais à vous, mon Père, qui savez si bien en user pour le service de Dieu, je vous promets de vous en donner autant qu'il en faut pour charger un navire. — Je vous remercie de très grand cœur, seigneur Cacique*, répondit le Père, *je n'ai nul besoin de cela. J'ai fait vœu de pauvreté, et ces trésors ne me conviennent pas : un habit rapiécé me suffit. Quant à vous, vous êtes d'une condition toute différente ; servez-vous des richesses pour votre famille.*

Ce bon Indien renouvela plusieurs fois la même offre, et reçut toujours la même réponse.

Cet admirable renoncement aux biens créés ouvrit le ciel à notre saint Religieux vers 1572. — (Melendez.)

1572 — Au couvent de Panama mourut le V. P. FERDINAND VALVERDE. Sa précieuse mort fut annoncée avec celle du précédent au Chapitre de la Province du Pérou, tenue en 1573. L'histoire de cette même Province nous a transmis un éloge de leurs vertus. — (Melendez.)

1630 — Au Pérou, le très illustre P. THOMAS DE TORRÈS, natif de

Madrid et professeur du couvent de Notre-Dame d'Atocha, de cette même ville. Ses études achevées, les Supérieurs l'envoyèrent à l'Université de Louvain où il eut pour disciple le célèbre Jean de Saint-Thomas, qu'il attira plus tard dans l'Ordre.

De retour en Espagne, il gouverna plusieurs maisons, comme Prieur. Enfin le roi catholique le nomma à l'évêché du Paraguay, dans le Nouveau-Monde. Après vingt ans d'un épiscopat modèle, il alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux. — (*Ex Gilio, in Theol. Indic. Eccl. Hisp.* t. II, p. 53.)

1648 — Au couvent de Kilmallock (Irlande), le martyre des FF. GÉRALD FITZ et DAVID FOX. Par une nuit orageuse de l'année 1648, le couvent de Kilmallock, fondé en 1291, et dont les ruines imposantes disent encore, à l'heure présente, plus éloquemment que tout le reste, les malheurs de ces temps, fut envahi par les soldats d'Inchiquin. Ces misérables se promettaient de massacrer tous les Religieux, sans grâce ni merci. Ils n'y trouvèrent que les deux Frères Gérald et David, convers. A genoux devant l'autel du sanctuaire, leurs rosaires, selon la belle coutume dominicaine, suspendus à leurs cous, ils priaient avec calme, en attendant la mort. L'un et l'autre tombèrent transpercés, et tandis qu'ils gisaient à terre, baignés dans leur sang, les soldats, à coups de mousquet, leur écrasaient la tête. — (Les martyrs de la Province dominicaine d'Irlande.)

1648 — A San Lucar de Barrameda, le vertueux Fr. GRÉGOIRE DE SAINTE-MARIE, convers, très dévot à la Bienheureuse Vierge et aux Saints dont il aimait à honorer les images par des prières pleines de foi et d'humilité. Sa vertu et ses exemples édifiants éclatèrent surtout dans l'office de quêteur qu'il exerça pendant vingt-six ans. Le Seigneur lui fit l'aumône de son éternelle miséricorde, le 18 juin 1648. — (*Act. cap. Rom.*, 1650.)

1300 — A Naples, mémoire de la pieuse reine MARIE DE HONGRIE, fille d'Etienne IV et épouse de Charles II, roi de Sicile. Cette princesse sut relever l'éclat des grandeurs terrestres par le lustre des vertus chrétiennes. L'Ordre de Saint-Dominique lui doit une profonde reconnaissance, car ce fut sur sa demande que le Pape Boniface VIII accorda, pour les personnes désireuses d'embrasser la règle du Patriarche, le monastère de Saint-Pierre du Château, occupé jusqu'alors par les Bénédictins. L'observance y devint très florissante : les chroniques de la maison mentionnent, avec éloge, le nom de la vertueuse Elisabeth, sœur germaine de la reine Marie, qui vint y terminer ses jours à la mort de son mari. — (Valle.)

1619 — Au monastère de Saint-Etienne, en Forez, la Sœur GABRIELLE DE L'ANNONCIATION, décédée à la fleur de l'âge, mais ayant rempli

une longue carrière de mérites. Elle entra dans le jardin fermé de l'Epoux avec l'intime conviction qu'elle serait bientôt conviée aux noces éternelles.

Malgré la délicatesse de sa complexion, elle se montrait fort exacte dans l'observance des Règles, ajoutant même à leur rigueur. Il y avait à peine deux ans qu'elle était dans l'Ordre, quand, conformément à son attente, elle se vit près du terme de sa vie. Elle ne parlait que de Dieu et de l'éternité avec une joie et une consolation qui faisaient oublier à ses compagnes la perte dont elles étaient menacées. Entendant un jour les novices s'exercer au chant de la messe des morts : « ce sera pour moi », dit-elle, avec un doux sourire à son infirmière.

Le matin où elle reçut le saint Viatique, elle pria sa Supérieure de lui permettre de descendre au parloir, assurant que Dieu fortifierait sa faiblesse et affermirait ses pas. Elle put s'y rendre, en effet, pour faire son dernier adieu à l'une de ses Sœurs et la conjurer, au nom de Dieu, de ne jamais détourner ses deux filles de la vie religieuse, si elles s'y sentaient appelées un jour. La recommandation parut vraiment prophétique. Ses deux nièces revêtirent plus tard les livrées de l'Ordre dans ce même monastère de Saint-Etienne.

Sœur Gabrielle s'était toujours signalée par son grand amour pour le Très-Saint Sacrement. Cette dévotion se manifesta d'une manière merveilleuse dans son agonie. Depuis deux jours elle avait perdu la parole, quand on lui demanda si elle voulait communier. Ses sens à demi morts se réveillèrent alors, et la moribonde répondit d'une voix ferme : « Oui, je le veux. »

Elle reçut le Pain de vie, par la vertu duquel son âme fortifiée parvint à la montagne du Seigneur, l'an 1619. Sa vie avait été celle d'un Ange, elle expira au chant de l'antienne : *Laudemus Dominum quem laudant Angeli;* et son angélique pureté resta vivement empreinte sur ses restes mortels. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)

1640 — Au monastère de Prouille, la très vertueuse Sœur MARIE DE SAINT-JEAN. Son cœur chaste et virginal était le digne sanctuaire du Saint-Esprit dont les célestes lumières paraissaient sur son extérieur humble et simple. Son âme s'envola au repos éternel, l'an 1640, sous la forme visible d'une colombe, symbole de ce qu'elle avait été durant son séjour dans cette vallée de gémissements et de larmes. — (*Mém. de Prouille.*)

XIX JUIN

Le V. P. RÉGINALD CAVANAC,

Profès du couvent de Toulouse, célèbre Prédicateur de la dévotion du Rosaire (*)

(1618)

La très sainte Mère de Dieu, après avoir obtenu de son Fils l'Ordre des Prêcheurs, voulut aussi en assurer l'existence, et le dota de sujets capables de remplir le but du nouvel Institut. Ces marques de tendresse et d'amour se renouvelèrent à l'époque de la restauration dominicaine en France, sous le P. Sébastien Michaëlis. Les maisons de la réforme se remplirent d'excellentes recrues, animées du véritable esprit de S. Dominique.

De ce nombre fut le V. P. Cavanac. Né à Rodez, où il commença ses premières études, il vint ensuite faire son droit à Toulouse. Pendant qu'il s'appliquait à cette étude, venant à réfléchir sur les dangers que courait son salut au milieu du monde, il résolut d'embrasser l'Ordre des Frères-Prêcheurs et il reçut leur habit le jour même de la fête de S. Thomas, des mains du P. Michaëlis (7 mars 1602).

La profession toute particulière qu'il faisait d'honorer Marie, le porta à désirer ardemment d'être le digne fils de cette Mère de miséricorde. Il demanda et obtint le nom de Réginald, se plaçant ainsi sous le patronage de ce Bienheureux, si célèbre dans l'Ordre par les

(*) Cette vie a été écrite par le V. P. Pierre Girardel, Inquisiteur de Toulouse.

faveurs qu'il reçut de la T. S. Vierge; et comme le pieux novice n'ignorait point que toute grâce céleste passe par les mains virginales de la Mère de Dieu, l'unique but de sa vie fut de croître de plus en plus dans la dévotion à Marie et de travailler à propager son culte, afin d'obtenir sa protection.

Tels furent les mobiles que Fr. Réginald se proposa au début de sa carrière religieuse. L'attrait particulier de sa dévotion le portait avec tant de force et de suavité aux mystères de la vie, de la mort et de la gloire du Sauveur, qu'il ne pouvait s'en distraire. Tantôt il admirait avec S. Jean la charité du Père céleste, qui non seulement nous a donné le nom, mais encore la qualité divine de ses enfants ; tantôt il s'abîmait avec S. Paul dans la considération de l'amour de Jésus-Christ, amour qui, au dire du même apôtre, surpasse toute science et tout sentiment ; tantôt il repassait dans son âme, à l'exemple de Marie, toute l'économie de la Rédemption. La vue de ces grandes choses faisait jaillir de son cœur des cantiques de louange et de bénédiction, et ramenait sur ses lèvres l'*Ave Maria* dont il pesait singulièrement les dernières paroles : *Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui Jesus.* Même durant son repos, ces saintes pensées le préoccupaient tellement, qu'à son premier réveil, on l'entendait redire : *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum.*

Le V. Père ne songeait donc qu'aux moyens de procurer la gloire de Jésus et de Marie. Il jugea ne pouvoir en trouver de plus efficaces que la dévotion du Rosaire et la prédication des Mystères si propres à rappeler aux fidèles l'objet de leur foi, de leur espérance et de leur amour. Dans ce but, il composa un livre intitulé : « Merveilles du « sacré Rosaire de la sainte Vierge, contenant la manière de le bien « dire, les Règles de la Confrérie, les Indulgences données par les « Papes, et plusieurs beaux miracles faits en faveur d'icelui. » L'ouvrage fut bien accueilli : en peu de temps douze éditions furent épuisées ; en outre, les fruits produits par les prédications du saint Religieux, qui prenait à cœur de faire refleurir partout la dévotion si chère à son Ordre, furent inestimables. La France entière, on peut le dire, les recueillit, car nos Pères, animés par son exemple, rivalisèrent du même zèle, principalement dans les maisons de la réforme. Mais nulle part l'enthousiasme ne fut plus général qu'à Toulouse. Grands et petits, riches et pauvres s'y sentaient attirés. On trouvait dans cette dévotion la beauté de la vie, et dans sa pratique les liens de salut dont parle l'Ecriture : « *Decor vitæ est in illâ, et vincula illius alligatura*

salutaris. » Pour satisfaire l'empressement des fidèles, on fut obligé d'établir une assemblée particulière qui se tenait tous les samedis. Après une pieuse exhortation faite par le Directeur sur l'évangile du jour, on récitait le Rosaire à deux chœurs. Il est impossible de dire toutes les peines que donna au V. P. Réginald cette organisation. Mais Dieu accorda tant de bénédictions à ses travaux qu'on accourait en foule à ces pieux exercices. Le peuple, la bourgeoisie, les magistrats, en un mot toutes les classes de la société s'y trouvaient réunies. Cette belle et sainte manière de faire goûter le Rosaire avait été, il est vrai, inaugurée en Italie par le P. Timothée Ricci : ce fut néanmoins la gloire du P. Réginald Cavanac, de l'introduire le premier en France.

Après la ville de Toulouse vint celle de Béziers. Toute la population embrassa avec une ferveur admirable la pratique du Rosaire, et nous ne pouvons exprimer la joie de ce fidèle serviteur de Marie en voyant sa Mère du ciel ainsi honorée. Il ne doutait point que cette incomparable dévotion ne fût une source de grâces pour un grand nombre de personnes. Au confessionnal, la pénitence qu'il imposait était toujours le Rosaire. Il le recommandait comme le remède à tous les maux, pourvu qu'on le récitât avec respect et confiance, et comme un secours très efficace dans les nécessités spirituelles et temporelles. Il plut à Notre-Dame de confirmer par des grâces signalées les promesses de son serviteur. Une dame de Toulouse, mariée depuis de longues années, n'avait jamais eu d'enfants. Sur le conseil du P. Réginald, elle entra dans la confrérie du Rosaire, et bientôt Dieu lui accorda les joies de la maternité.

Le V. Père avait toute autorité pour assurer la protection du ciel aux associés du Rosaire. Bien que son humilité s'entourât de précautions extrêmes pour cacher les faveurs qu'il recevait, cependant nous connaissons une grâce insigne qu'il dut lui-même par obéissance rapporter à son Supérieur. Voici le fait : Dans la nuit du 18 février de l'année 1613, pendant le court sommeil auquel il se livrait avant Matines, le P. Réginald eut un songe mystérieux. Il lui sembla voir, dans le grand cloître de Toulouse, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'approchant avec une admirable majesté. Le Père tenait les yeux fixés sur sa Face divine, mais avec un sentiment de joie et de dévotion si pénétrant, qu'il resta comme hors de lui-même durant plusieurs jours. Le seul souvenir de cette vision le faisait tressaillir.

Cette première faveur fut immédiatement suivie d'une autre non moins précieuse. Après Matines la T. S. Vierge lui apparut aussi. Elle

se tenait près du Saint-Sacrement, assise sur les marches de l'autel, et présentait un rosaire. Avec une simplicité d'enfant, le P. Réginald s'approche pour lui baiser respectueusement la main. Quand il eut satisfait à loisir sa dévotion, Marie lui recommanda spécialement deux choses. La première, de porter un grand respect à son Fils : ce que le V. Père entendit du T. S. Sacrement. La seconde, de prendre bien garde d'offenser ses filles en paroles ou de quelque autre manière : ce qui concernait les Religieuses dominicaines de Sainte-Catherine. Ce monastère avait embrassé la réforme, grâce aux encouragements de nos Pères de Toulouse. Dans la suite, et on ne sait pourquoi, il s'était soustrait à la conduite de l'Ordre, pour se placer sous la juridiction de l'Ordinaire. Le P. Réginald avait ressenti vivement un procédé que rien ne semblait justifier. Mais la vraie charité ne cherche point ses propres intérêts; et, quant aux choses accomplies et irréparables, le mieux est de n'y plus penser et de les abandonner à la Providence.

Malheureusement la T. S. Vierge ne voyait point son serviteur dans cette disposition si pure et si détachée. C'est pourquoi elle appelle à dessein les Religieuses de Sainte-Catherine ses filles, lui montrant par là que, sous quelque juridiction que soient placés les monastères, l'essentiel est qu'ils se maintiennent dans la régularité et l'esprit de leur Ordre.

Le P. Réginald mit à profit l'avertissement et conserva depuis une profonde charité pour les Sœurs, malgré les épreuves qui lui arrivèrent à cette occasion. Cette sereine possession de lui-même au milieu de contradictions et de chagrins de toute nature qu'il dut dévorer, il la puisait dans la méditation assidue des mystères du Rosaire dont il conseillait avec tant de zèle la dévotion. Il était, en effet, bien convaincu que pour se rendre digne des faveurs de Marie, il ne suffisait pas de proférer des lèvres quelques prières vocales, mais qu'il importait surtout de l'imiter.

La sainte Ecriture était, avec le Rosaire, le livre de vie où il aimait à étudier les vertus de sa divine Mère. Sans nullement se prévaloir de ses talents naturels et moins encore des fruits surprenants produits par sa parole apostolique, le V. Père cherchait, au contraire, à mener une vie cachée et anéantie en Dieu. L'humilité fut l'un des traits les plus saillants de ce grand Religieux. Au noviciat il suppliait parfois les novices de lui cracher au visage : et l'oraison jaculatoire que l'on surprenait le plus souvent sur ses lèvres portait le cachet de sa vertu

de prédilection : « Seigneur, s'écriait-il sans cesse, je suis votre esclave et le fils de votre servante : *O Domine, quia ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.* » Cette qualité d'esclave du Fils de Dieu et de serviteur de sa servante le poussait à s'humilier en tout. Un jour en rentrant de ville avec le Fr. Guillaume Tapissier, il aperçoit deux pauvres occupés à balayer les grandes salles du couvent. Aussitôt la pensée lui vient de proposer à son compagnon de leur baiser les pieds pour l'amour de Jésus-Christ ; ce qu'ils firent sur-le-champ avec une grande dévotion. Cet acte d'humilité plut tellement à Notre-Seigneur que, la nuit suivante, le P. Réginald fut honoré des deux apparitions que nous avons rapportées précédemment.

Son esprit de pauvreté n'était pas moins admirable. Que de fois ne l'a-t-on pas vu, étant Prieur, sortir du couvent, la besace sur le dos et s'en aller quêter son pain de porte en porte ? Il entreprit même de faire à pied et sans viatique un voyage à Notre-Dame de Mont-Gausi, célèbre pèlerinage au diocèse de Pamiers. Il trouva dans ce voyage de quoi satisfaire surabondamment sa rare vertu. Personne dans ce pays, tout infecté du venin de l'hérésie, ne voulut lui faire la charité, sauf au retour, où une pauvre femme de Saverdun lui donna quelques croûtes de pain qu'il s'en alla manger, tout joyeux, au bord d'une fontaine, avec son compagnon.

La chasteté de cet ami de Dieu, protégée par les rigueurs d'une vie très austère, était comme un lis odorant au milieu des épines. Jamais il ne s'entretenait avec les personnes du sexe que par nécessité : il le faisait toujours très brièvement et avec une gravité qui inspirait la vénération et l'estime. Il conseillait comme remède aux tentations contre la vertu angélique, cette hymne de l'Office de la sainte Vierge :

Memento salutis auctor
Quod nostri quondam corporis
Ex illibata Virgine
Nascendo formam sumpseris.

Souvenez-vous, doux Rédempteur,
Que d'une Vierge très pure
Pour nous tirer du malheur,
Vous avez pris notre nature.

L'obéissance du V. P. Cavanac fut celle d'un Religieux exemplaire. Il se soumettait sans réplique en tout ce que ses Supérieurs exigaient

de lui. Pendant qu'il enseignait la philosophie à Toulouse, le Provincial de la province Occitaine ayant besoin d'un *socius* pour aller au Chapitre de Rome, lui enjoignit d'interrompre son cours pour l'accompagner. C'était à la vérité un contre-temps assez pénible. Néanmoins le docile Religieux se soumit et se mit en route sur la parole de l'obéissance, marchant toujours à pied et gardant indispensablement l'abstinence. Dieu le bénit de telle sorte qu'il revint de Rome plus robuste qu'il n'était parti. Le V. Père ne demandait aucun emploi, mais remplissait indifféremment ceux qui lui étaient confiés. Malgré son extrême répugnance pour la supériorité, il dut accepter deux priorats. Le P. Michaëlis ayant jugé à propos de le placer à la tête du couvent de Clermont-Lodève, et ensuite de celui de Béziers, le P. Cavanac, se conformant aux ordres reçus, ne demanda plus de revenir à Toulouse, quoiqu'il eût maintes fois manifesté le vif désir d'y terminer ses jours. Jamais Supérieur ne se montra plus soucieux du bien de ses subordonnés, car il appréhendait extrêmement le compte qu'il aurait à rendre à Dieu. Aussi remarquait-on que, simple Religieux, il se montrait toujours doux, agréable et d'un commerce facile; mais une fois Supérieur, ses dispositions ne furent plus les mêmes. Il restait morne, pensif et comme incapable de se réjouir ; et cependant on était alors dans toute la ferveur de la réforme : tant les vues et les lumières des Saints sont différentes des nôtres ! « Je tremble, « disait-il, quand je songe à ce qu'écrit S. Thomas, qu'un Religieux « qui n'aspire pas à une plus haute perfection n'est pas en bon état. »

Pénétré de cette pensée, le V. Père cherchait par tous les moyens possibles à porter ses inférieurs à la sainteté de leur profession. Fort sévère pour les sorties, il n'en autorisait aucune, sauf le cas d'une réelle nécessité. Cette mesure ne contribua pas peu à faire estimer ses Religieux des séculiers et surtout des amis et bienfaiteurs du couvent. Ses exhortations capitulaires roulaient sur la mortification et l'avancement spirituel par l'exercice des vertus. Il en proposait la pratique, insistant sur les motifs, les moyens et les actes. Cet exposé était ensuite copié sur des cartons distincts que les Frères tiraient au sort chaque semaine. C'est ainsi qu'il conserva dans sa communauté la ferveur du noviciat.

Le P. Massoulié, dans *ses Méditations de saint Thomas*, s'est inspiré d'une façon très heureuse du travail du P. Cavanac, tout en lui donnant beaucoup plus de développement et d'étendue. Le V. Père nous a laissé différents ouvrages de piété. Le plus considérable, intitulé

« *Viridarium virtutum,* le verger des vertus », est demeuré inachevé. La mort le prévint quand il s'occupait du traité de la patience. Ses maladies lui fournirent de nombreuses occasions de pratiquer cette vertu, et d'expérimenter plus clairement combien il importe de profiter de la santé pour se préparer par une vie sainte à ce qui doit nous arriver infailliblement un jour. Cette touche salutaire de la lumière d'en haut lui inspira un autre ouvrage pour les temps de maladie, sous forme de dialogue entre le Sauveur et le malade. « J'avoue, dit le « P. Souèges qui avait lu le manuscrit, n'avoir rien trouvé d'aussi « pieux et d'aussi touchant. » Un second opuscule sur le même sujet suivit de près le premier. C'est un commentaire substantiel de cette parole du sage : « *Miserere animæ tuæ, placens Deo :* Aie pitié de ton âme en te rendant agréable à Dieu »; et de cette sentence du philosophe : « *O quam miserum est nescire mori :* O l'étrange misère de ne savoir pas mourir ! » Aveuglement plus déplorable encore chez des Religieux dont la vie ne devrait être qu'une préparation à la mort.

J'ai encore lu, ajoute le P. Souèges, plusieurs manuscrits du P. Réginald, écrits avec la même onction ; entre autres, un *Soliloque d'un moribond avec Notre-Seigneur,* paraphrase très bien prise sur le Psaume 38e : « *Dixi, custodiam vias meas, ut non delinquam in linguâ meâ.* L'auteur y représente la vanité de la vie, l'angoisse d'une pauvre âme sur le point de quitter le monde, exprimant elle-même son état par ces versets : « Exaucez, Seigneur, mon oraison et ma prière ; que « mes larmes viennent jusqu'à vous. Ne soyez pas sourd à ma voix. « Vous savez que je suis un étranger et un voyageur comme tous « mes ancêtres : accordez-moi, Seigneur, quelque consolation avant « que je ne m'en aille : bientôt je ne serai plus. »

Le saint Religieux développe ces pensées en termes si touchants, qu'on se sent attendri jusqu'aux larmes, et excité comme malgré soi à la prière. Il a de plus traduit en vers le *Pater Noster* et le *Magnificat* à l'usage des malades, et composé trois autres opuscules sous forme de dialogues :

Le premier, entre le Sauveur et les hommes, contient différentes maximes de piété dont on peut se servir très utilement contre le démon pour se conserver dans une sainte joie.

Le second, entre Jésus-Christ et ses prêtres, auxquels il recommande avant tout la charité s'ils veulent lui être fidèles.

Le troisième enfin, entre Notre-Seigneur et les Supérieurs des

communautés religieuses, sur les moyens de maintenir l'union et la charité fraternelle.

Le P. Cavanac était Prieur de Béziers quand sa dernière maladie l'arrêta. On vit alors comment il savait pratiquer ce qu'il enseignait dans ses livres. Dévoré par les ardeurs de la fièvre et tourmenté par une toux violente, il se montra patient jusqu'à l'héroïsme au milieu de ses maux.

Un jour, l'infirmier lui présenta du sirop pour calmer l'irritation de sa toux ; le digne Religieux refusa, disant que c'était le moment d'endurer quelque chose pour Notre-Seigneur, abreuvé de fiel et de vinaigre dans ses plus grands tourments.

A l'un de ses Frères, compatissant à ses souffrances, le pieux malade répondit par cette belle maxime : *In moralibus nobilius est pati quam agere :* Dans la pratique, mieux vaut souffrir qu'agir, à l'exemple de Notre-Seigneur, ajouta-t-il, lequel a plus fait pour notre salut par sa Passion que par sa vie active. »

De temps en temps, le P. Réginald aimait à rafraîchir son âme aux sources des divines Ecritures, en écoutant la lecture des principaux passages des Evangiles. Il accueillait avec bonté la visite des Religieux qu'il saluait d'ordinaire par ces paroles de l'Apôtre : « Nous attendons le jour où le Seigneur transfigurera ce corps misé-« rable pour le rendre conforme à son corps glorieux. »

Un visiteur s'était permis de lui dire qu'après avoir propagé toute sa vie le culte de Marie, comme il l'avait fait, cette bonne Mère saurait bien reconnaître ses services. Mais l'humble Père ne prit aucun plaisir à ces paroles et pria son visiteur de cesser ; puis, s'adressant à Marie, il lui dit : « Vous savez, ma bonne Mère, que le peu que « j'ai fait pour votre service n'est rien auprès de ce que j'aurais « voulu faire. A la vérité, j'ai eu la volonté de vous glorifier : tout « ce que je vous demande, c'est de tenir compte de mon désir. »

Marie, qui exalte les humbles et exauce la prière du pauvre, consola merveilleusement le malade dans son état de prostration et de faiblesse. Pendant toute la saison du printemps, une jardinière inconnue envoyait chaque matin au V. Père un magnifique bouquet de roses. Cette attention délicate lui rappelait ces fleurs mystiques dont parle l'Epouse des Cantiques, lorsqu'elle s'écrie : « *Fulcite me floribus :* Soutenez-moi avec vos fleurs ! » Le 18 juin, veille de sa mort, sa chambre lui sembla tout à coup comme parsemée de ces roses odorantes et embaumée d'un parfum tout céleste. Il se crut réellement aux portes du Paradis : « Frère, disait-il à l'infirmier, de

grâce, levez-vous, et ramassez ces fleurs ! » C'était en effet l'avant-goût des joies de la Patrie.

C'était le fruit délicieux des épines de ses souffrances, dont il savourait déjà la consolation et la récompense, afin d'être animé par cette faveur à boire jusqu'au fond le calice d'amertume que Dieu lui préparait. En effet, le V. Père se trouva tout à coup pressé par d'étranges angoisses et dans un tel abandon, qu'on eût dit une réelle participation à celui de Jésus, lorsqu'il s'écriait sur la croix : « *Deus meus, ut quid dereliquisti me !* » Durant cette cruelle épreuve, le pieux moribond ne cessa de réitérer des actes de confiance et d'amour. « *Etiamsi occiderit me, in ipsum sperabo*, disait-il : Quand bien même il me tuerait, j'espèrerais en lui ; » ou bien : « *O quando te videbo Deum, Salvatorem meum :* Quand vous verrai-je enfin, mon Dieu, mon Sauveur ?... » et encore : « Allons à Dieu, allons en Paradis ! » Alors il saisissait son crucifix, le serrait sur sa poitrine et le couvrait de ses larmes et de ses baisers.

Comme il approchait de sa fin, on lui demanda à quoi son esprit et son cœur s'occupaient : « Mon cœur est au ciel et mon esprit en Dieu », répondit-il. Il eut encore la force de murmurer ces invocations après la recommandation de l'âme : « *Jesu bone, prece Dominici, tibi præsta nos gratos effici*.... Sainte Marie, Mère de Dieu, souvenez-vous de moi... Jésus, ô bon Jésus, soyez-moi Jésus. » Ce furent ses dernières paroles, et le V. Père s'en alla goûter les joies du Paradis, le 18 juin 1618.

Son corps fut enterré devant l'autel du Rosaire, ainsi qu'il en avait manifesté le désir. A la vérité, il s'était reconnu très indigne de cette faveur, mais son amour respectueux envers la très sainte Vierge l'emporta sur son humilité.

La V. Sœur ANNE DE JÉSUS,

Religieuse converse du monastère des Rois, à Séville (*)

(1650)

Nous avons donné au 30 mai la vie d'une Sœur Anne, converse de ce monastère des Rois, fille d'une éminente sainteté. Celle dont nous retraçons la biographie atteignit aussi un degré peu ordinaire de vertu. Elle eut même sur sa devancière un avantage. La première, en effet, passa de l'humble condition de pauvre villageoise au rang des épouses de Jésus-Christ, tandis que celle-ci, ayant eu pour père un auditeur de la ville de Grenade, mérita la même gloire, en préférant à l'élévation de sa naissance la dernière place dans la maison de Dieu.

Restée orpheline fort jeune, elle fut recueillie par une dame, des plus illustres de la ville, qui l'éleva comme sa propre fille. Un peu plus tard, la divine Providence la plaça sous la direction d'un Père Jésuite, le R. P. Michel de Pedrosa. Ce grand serviteur de Dieu s'efforçait de lui inculquer avant tout un profond mépris d'elle-même. « Nous ne sommes, lui répétait-il, que ce que nous paraissons devant Dieu, et rien plus. » La docile pénitente tira grand profit de cette forte doctrine et ne fit bientôt plus de cas de son corps qu'autant qu'il était capable de pâtir.

Les gens de la maison ne pouvaient assez admirer une conduite si extraordinaire, mais, effrayés de ses austérités excessives, ils la surveillaient de très près pour l'obliger à se modérer. Cette contrainte inspira à la jeune fille la pensée d'entrer dans une communauté religieuse avec l'espoir d'y contenter sa ferveur. Elle s'ouvrit de ce dessein à son directeur en le priant de favoriser son admission dans quelque maison de Filles Déchaussées. Le saint homme prit son temps, lui conseilla d'attendre un peu parce qu'elle trouverait bientôt à Séville

(*) P. Gabriel d'Aranda, Jésuite : *Vida de la V. M. Soror Francesca Dorotea*, c. 34.

un monastère d'une haute perfection dont on jetait les premiers fondements.

Quand l'œuvre fut achevée, le P. Pedrosa dit à sa pénitente qu'il croyait le moment venu d'exécuter sa résolution. Lui-même prépara les voies et se rendit à Séville auprès de la V. Mère Françoise-Dorothée pour traiter de son admission. On accepta la postulante d'autant plus volontiers qu'elle se présentait, malgré sa haute naissance, en qualité de Sœur converse. Le 6 juin 1612, elle recevait l'habit, et l'année suivante faisait profession. Grâce à son âge et à sa robuste constitution, Sœur Anne pouvait remplir les corvées les plus pénibles, elle les prit joyeusement pour elle. On était au début d'une fondation, c'est-à-dire à ce moment où l'organisation n'atteint jamais cette perfection nécessaire que le temps seul peut donner. La V. Sœur trouvait donc de quoi servir à souhait son esprit d'abnégation.

L'obéissance lui confia en particulier le service des malades. Elle s'y montrait si assidue que, jour et nuit, elle se tenait à leur chevet sans prendre de repos.

Quand le devoir lui laissait quelques instants libres, elle accourait se prosterner devant le Saint-Sacrement. Là, à genoux, immobile comme une statue, elle se consumait dans un ardent désir de s'unir à son Dieu. Elle éprouvait une telle faim de la sainte communion qu'on se vit forcé de la lui accorder plus fréquemment qu'aux autres. Mais cette faveur paraissant à plusieurs de ses compagnes une singularité, l'aumônier crut devoir retirer ce qu'il avait lui-même accordé. L'humble Sœur ne s'en émut nullement. Pour la dédommager d'une privation si sensible et si bien acceptée, Notre-Seigneur daigna une fois la communier de sa main.

C'était une croyance générale dans le monastère qu'elle obtenait de Dieu tout ce qu'elle lui demandait, et qu'elle recevait dans l'oraison des lumières extraordinaires.

Un jour elle assura à la V. Mère Louise du Corps de Jésus-Christ que la peste qui éclata l'an 1649 épargnerait son père et toute sa famille. L'événement justifia la prédiction. Dans le même temps se trouvaient au monastère deux jeunes novices que leurs parents voulaient retirer à tout prix. On venait d'apprendre en ville que la Mère Isabelle de Jésus, atteinte du fléau, était sur le point de mourir. Ces deux jeunes Sœurs avaient pris leurs précautions et n'attendaient plus que le carrosse qui devait les emmener. Mais si contraires que fussent les apparences, Sœur Anne affirma que ni l'une ni l'autre ne sortiraient,

qu'elles resteraient au monastère et serviraient Dieu fidèlement toute leur vie. La suite prouva qu'elle ne s'était point trompée. L'une de ces novices devint plus tard Prieure, et l'autre l'un des plus dignes sujets de la communauté.

Son ancien directeur venait souvent célébrer la sainte Messe au monastère. Sœur Anne le vit un jour à l'autel brillant et transparent comme le cristal; et bien que placée derrière lui, elle apercevait très distinctement l'hostie et le calice que le corps du célébrant devait lui cacher. Elle ne put jouir de la même faveur à la messe d'un autre Religieux. Il lui semblait au contraire le voir entouré d'une noire fumée qui lui dérobait la vue de l'autel. Tout d'abord, elle crut que ce n'était qu'affaire d'imagination, mais le même phénomène se répétant toujours, elle s'en ouvrit à la Mère Dorothée. Celle-ci lui répondit qu'on aurait peut-être avant peu l'explication du mystère. On l'eut bientôt, en effet. Ce personnage, partisan acharné de la secte des Illuminés, fut arrêté sur l'ordre du tribunal de l'Inquisition, puis jugé et condamné comme tel par le Saint-Office.

L'amour des choses de Dieu absorbait tellement la V. Sœur qu'on la voyait des semaines entières sans prendre aucune nourriture. Elle avait prédit qu'elle mourrait à genoux en embrassant les plaies de son Sauveur crucifié. Au moment de rendre le dernier soupir, elle se jeta hors de son lit, se mit à genoux, et collant ses lèvres mourantes sur son crucifix, elle remit saintement son âme à Dieu l'an 1650. Elle était dans la soixantième année de son âge.

LE MÊME JOUR

12.. — A Cologne, mémoire du V. P. SALOMON. Thomas de Champré nous a laissé sur ce digne religieux ces quelques mots : « J'ai vu Maître « Salomon, prédicateur célèbre dans toute l'Allemagne par son vaste savoir « et ses miracles. Dans une vieillesse avancée, il résigna tous ses bénéfices « pour l'amour du Christ, et revêtit l'habit de notre Ordre au couvent des « Frères-Prêcheurs de Cologne. Sa vie fut douce et simple comme celle d'un « enfant ; et après quelques années, il alla se reposer dans le Seigneur. » — (Thomas de Champré.)

12..— A Nicosie, le V. P. BEIMOND DE LUSIGNAN, fils d'Hugues III, roi de Chypre, qui le nomma prince de Galilée. Mais le jeune prince méprisa cette dignité et le brillant avenir qu'elle ouvrait devant lui pour embrasser l'état religieux dans notre Ordre. Sa mort ayant eu lieu hors du couvent, les chanoines de Sainte-Sophie de Nicosie, qui voulaient posséder ses restes, l'enlevèrent de force et lui donnèrent la sépulture dans leur église. Nos Pères protestèrent et en appelèrent à Rome où leur cause fut gagnée.

Le corps du P. Beimond fut donc transféré de la cathédrale dans le chapitre du couvent et déposé dans le magnifique tombeau qui lui était préparé. — (*Cron. Princ. Galil.*)

.... A Vigevano, en Italie, on vénérait encore, sur la fin du XVII^e^ siècle, l'image d'un martyr de l'Ordre, tenant d'une main la palme, et dans l'autre une croix d'or. Ses pieds et ses mains étaient percés et une auréole de lumière environnait sa tête. Au bas de la toile on lisait cette inscription : « Fait captif des Maures, il fut couronné d'épines et crucifié la tête en bas. Pendant près de cinq jours, le généreux confesseur ne cessa de prêcher, tandis que ses bourreaux venaient lui déchirer les membres avec des pointes aiguës. » Au moment de sa mort, une croix d'or parut dans les airs, et à la vue du prodige, près de quatre cents Sarrasins se convertirent.

Ce Bienheureux n'est autre que le P. RÉGINALD DE PIPERNE, qu'il ne faut pas confondre avec un saint personnage de même nom, ni avec un autre P. Réginald, disciple et ami de S. Thomas. Son martyre aurait eu lieu vers l'an 1280. — (Diario, Valle.)

1327 — A Metz, le V. P. FRANÇOIS DU PONT, célèbre par son érudition, sa piété et plusieurs autres qualités remarquables. Son horreur pour toute singularité était extrême ; il savait que par ces petites brèches, l'amour-propre, l'esprit de propriété entrent dans la religion et la charité en sort. Sa mort arriva l'an 1327. L'épitaphe placée sur sa tombe redit son éloge dans les vers suivants :

Francisce, inde tibi est, tanto pro munere, grandis
Gloria, cujus erat sedula cura prius. — *(Mss. Met.)*

15.. Au couvent de Saint-Paul, à Séville, le V. P. ALPHONSE DE LA MILLA, religieux consommé en prudence et sagesse, et d'une rare humilité. Il venait d'être déchargé du provincialat d'Andalousie, quand Sa Majesté Catholique jeta les yeux sur lui pour le siège de Guatemala, dont l'Eglise était en ce moment profondément troublée. Mais notre humble Père ne put jamais consentir à cette nomination, quelques instances que fissent auprès de lui le roi, les seigneurs de la cour et ses supérieurs. Ces refus, mal compris

d'abord, furent bientôt un sujet de louanges et d'admiration. L'humble Religieux eut le bonheur de mourir en paix, au milieu de ses Frères, dans la silencieuse retraite de son couvent. — (Remezal.)

1554 — A Chiapa, dans le Nouveau-Monde, le vertueux Fr. FRANÇOIS DE VILLENEUVE. Il n'était que diacre lorsqu'il obtint la faveur de suivre le P. Jérôme de Saint-Vincent, venu chercher du renfort en Espagne pour les missions des Indes. Il partit donc avec dix-sept autres Religieux, ses frères, pour ces contrées lointaines. Aussitôt après leur arrivée, on les dispersa dans divers couvents ; notre Frère François fut envoyé à celui de Chiapa. A la vue de l'austérité et de l'exacte observance des Règles, qui régnaient dans cette sainte maison, il ne pouvait assez bénir Dieu de l'avoir amené dans cette Province. Cependant son corps était miné par un mal inconnu, mais il ne vit en cela autre chose que l'appel de Dieu à la vie de l'Eternité. Il fit sa confession générale, reçut le saint Viatique et s'envola dans le séjour de la gloire l'an 1554. — (Reméz.)

1612 — Au monastère de Sainte-Catherine, à Palerme, la V. M. VIRGILIE D'AFFILTTO. L'humilité profonde qu'elle pratiqua dans le cloître a été d'autant plus admirable qu'elle était née d'une illustre famille. Les affronts les plus pénibles et les plus graves injures étaient incapables de troubler cette âme, ils la mettaient au contraire dans une sainte allégresse et Sœur Virgilie remerciait ceux qui les lui avaient procurés. Elle avait, en particulier, fait vœu de ne jamais s'excuser. Sous-Prieure de cette maison, elle s'acquitta admirablement de cet office, en observant d'abord elle-même, et faisant observer exactement aux autres les règles saintes de l'Ordre. Sœur Virgilie se faisait aussi remarquer par une singulière compassion pour les âmes du Purgatoire.

Les deux dernières années de sa vie, une grave paralysie lui ôta l'usage de sa langue ; les seuls mots qu'elle pût encore prononcer étaient : *Belle Marie ! belle Marie !*

On peut juger par là de sa dévotion pour la Mère de Dieu. Sa patience pendant ces deux années d'épreuve égala celle de Job : elle mit le dernier sceau à la perfection de la sainte religieuse qui alla recevoir sa couronne dans le ciel, l'an 1612. — (Diario)

Au monastère royal de Poissy, les VV. MM. MARGUERITE et JACLINE DE CHANDEAU, ANTOINETTE DU MOULIN, MARGUERITE DU MOULIN, sa nièce, et ANNE D'AMERVAL. On voit encore, dit l'ancienne édition, l'éloge de leurs vertus gravé sur un pilier du cloître en face la porte du chœur. On n'y marque point l'année de leur décès. — (*Mém. de Poissy.*)

XX JUIN

L'Illustrissime Père DOMINIQUE DE MARINIS
Archevêque d'Avignon (*).

(1599-1669)

Ce vénérable Prélat appartenait par sa naissance à l'illustre famille des de Marinis que nous avons plus d'une fois rencontrée dans l'*Année Dominicaine*. Six de ses sœurs embrassèrent la Règle du saint Patriarche à Rome, et deux de ses frères, Thomas et Jean-Baptiste, ce dernier plus tard Général (1), prirent également l'habit de l'Ordre dans la même ville.

Dominique de Marinis naquit à Gênes, le 21 octobre 1599 et reçut au baptême le nom de Didier. Dieu, qui destinait ce jeune homme à soutenir la gloire de sa maison par un mérite extraordinaire, se plut à l'enrichir de dons merveilleux. A un extérieur distingué, à des manières charmantes, il unissait les plus heureux talents de l'esprit, le cœur pur et l'innocence d'un enfant. Sa mémoire était si fidèle qu'il récitait encore dans un âge avancé, et sans la moindre hésitation, de longues tirades poétiques, apprises dans sa jeunesse.

Dominique de Marinis reçut l'habit de la Religion peu de temps après son frère Thomas, au couvent de la Minerve (1615): tous deux furent ensuite envoyés en Espagne aux Universités d'Alcala et de Salamanque. Ils eurent pour Régents dans cette dernière les PP. Jean

(*) Touron; Fontana; Echard, t. II, 627; *Gal. Christ.* I, col. 836, etc.
(1) Voir sa vie au VI mai.

Gonzalès et Pierre de Herréra, et firent de tels progrès sous la conduite de ces habiles maîtres, qu'à leur retour en Italie, ils purent occuper avec éclat les premières chaires de théologie dans notre collège de la Minerve.

Toutefois, la piété de Dominique de Marinis le rendait plus particulièrement attentif aux progrès dans la perfection. Il pensait être dans la suite plus utile à ses Frères s'il s'exerçait plus longtemps dans la pratique des vertus religieuses. La grande régularité du couvent de Toulouse lui fit concevoir un vif désir d'y aller passer quelques années. Le dessein était louable. Les Supérieurs, comprenant que cette œuvre, encore jeune, faible et à son début, avait besoin de personnages capables de la bien former, applaudirent à cette initiative. Le R^me^ P. Séraphin Sicchi, Maître Général, approuva la résolution du fervent religieux et lui donna en même temps la mission de reprendre en France les cours qu'il laissait à Rome. Dès son arrivée à Toulouse, Dominique de Marinis se rangea parmi les jeunes étudiants, placés sous la discipline d'un maître des novices. Il passa une année entière dans cette retraite, beaucoup moins occupé de l'étude que de la prière et du soin de se purifier par la pénitence et le renoncement à soi-même. Il était entré dans une sainte communauté par le seul désir de s'édifier, et il était lui-même, à son insu, un grand sujet d'édification pour tous ceux qu'il respectait comme ses modèles. Ses dispositions intérieures restèrent les mêmes lorsqu'il inaugura son cours de théologie à Toulouse. Appelé ensuite à Paris et établi premier professeur dans le couvent de Saint-Honoré, il enseigna avec éclat pendant deux ans (1629 et 1630).

Nicolas Ridolfi, ayant succédé au R^me^ P. Séraphin Sicchi, résolut de ne rien négliger pour rendre à tout son Ordre sa première splendeur. Parmi les Religieux de mérite les plus capables de l'aider dans son entreprise, son choix s'arrêta sur les trois frères Thomas, Jean-Baptiste et Dominique de Marinis. Le premier s'acquitta avec éloge des charges importantes dont il fut honoré jusqu'à sa mort. Le second avait été nommé secrétaire de la Congrégation de l'Index l'an 1628; les fonctions de cet emploi ne lui permettaient plus de recevoir quelque autre obédience. Le troisième, plus jeune que l'un et moins occupé que l'autre, semblait mieux à même d'entrer dans les vues de son Général et de le servir utilement. Ordre lui fut donné de retourner à Rome et, dès son arrivée, il reçut le bonnet de Docteur et le titre de premier Régent dans le collège de la Minerve. Peu après, il était élu Prieur du même couvent et nommé assistant du Général.

Dans l'exercice de cette fonction, il prit une grande part à la rédaction des Lettres circulaires que le R^me^ P. Ridolfi adressait à l'Ordre pour ranimer la ferveur et soutenir l'exacte observance. Pendant son Priorat, il imprima une nouvelle vigueur aux études et augmenta l'esprit de piété dans toute la communauté. Pour engager ses Religieux à vivre selon la sainteté de leur état, il n'avait pas besoin de longues exhortations : ses exemples étaient encore plus puissants que ses discours. Ces avantages spirituels ne furent pas les seuls que le zélé Supérieur procura au couvent de la Minerve. Depuis l'époque déjà ancienne où cette maison avait été donnée à l'Ordre, bien des dépenses y furent faites, plutôt pour réparer un vieil édifice que pour le rendre suffisamment solide et spacieux, ce que les Prieurs n'avaient pu jusqu'alors, faute de ressources. Il fallait, en effet, des sommes énormes, qui excédaient de beaucoup les revenus disponibles. Cette considération n'arrêta pas le P. Dominique de Marinis. Il plaça, dit Fontana, qui se trouvait alors présent, toute sa confiance en Dieu, et la Providence lui mit en main les capitaux nécessaires pour faire du couvent de la Minerve l'un des plus beaux et des plus vastes de Rome.

Nous ne pouvons rapporter ici tout ce qu'entreprit, pour le bien de son Ordre, le V. Père, sous le gouvernement du sage Général dont il fut toujours le bras droit.

L'affection et le devoir l'attachaient au R^me^ P. Ridolfi qu'il servit avec un rare dévouement dans la prospérité, sans l'abandonner dans la disgrâce. Quand le Pape Urbain VIII commença à inquiéter l'illustre Général, le P. de Marinis parla sans crainte et agit ouvertement en faveur de celui-ci, bien décidé, s'il le fallait, à devenir lui-même victime de la bonne cause. Ses efforts ne détournèrent point la tempête; mais l'orage n'ébranla jamais sa fidélité. L'an 1642, le P. Ridolfi fut déposé, au grand regret de tout son Ordre : Dominique de Marinis sortit aussitôt de Rome pour se retirer à Gênes comme dans un exil volontaire. Il resta dans cette ville jusqu'à la mort du Souverain Pontife. Innocent X monta sur la chaire de S. Pierre au mois de septembre 1644 et fit aussitôt instruire à nouveau le procès du Général déposé, auquel il rendit une éclatante justice, ainsi qu'à ses amis. Le P. de Marinis, rappelé avec honneur, fut établi Procureur général de l'Ordre, et l'année suivante, il eût été nommé maître du Sacré-Palais, s'il se fût trouvé là. Son absence fit passer cette charge au P. Vincent Candide, mais lui-même n'y perdit rien.

Avant de quitter l'Italie pour commencer ses visites en France et en

Espagne, le P. Thomas Turco, successeur du R^me^ P. Ridolfi, institua Dominique de Marinis Vicaire général de l'Ordre, ministère qu'il remplit au delà de tout éloge durant l'espace de trois ans. Il seconda de tout son pouvoir le zèle du P. Général pour l'avancement des études et le développement des missions lointaines. Son exacte connaissance de la situation de nos nouvelles Provinces dans les Indes, le mit en état de fournir à propos toutes les ressources désirables.

Tandis que notre Vicaire général accomplissait consciencieusement tous les devoirs de sa charge, la divine Providence l'appela sur un autre théâtre où ses vertus allaient jeter un plus vif éclat.

Innocent X, qui estimait grandement le mérite du P. de Marinis, le créa archevêque d'Avignon le 18 octobre 1648. L'humble Religieux ne songeait nullement à cette promotion : il en était même si éloigné qu'il s'excusa par trois fois de se rendre aux instances du Souverain Pontife. Enfin, obligé de se soumettre, il fut sacré dans l'église de nos Sœurs de Magnapoli, par le cardinal Pancirol, archevêque de Constantinople, le 11 avril 1649, et après avoir reçu le Pallium des mains du cardinal Jérôme Colonna, il partit immédiatement pour Avignon et fit son entrée le 11 juillet de la même année.

La joie de son peuple dans cette circonstance fut un présage magnifique des avantages qu'on espérait de sa conduite pastorale, comme la plus grande force du Prélat était sa résistance même aux honneurs de l'épiscopat. « Vous le savez bien, Seigneur, disait-il, je « n'ai jamais désiré d'être archevêque. »

La première chose qu'il se proposa, en soumettant ses épaules au redoutable fardeau, fut de marcher fidèlement sur les traces des saints évêques de l'antiquité et d'imiter particulièrement les plus beaux exemples de vertu de ses prédécesseurs. On comptait parmi ceux-ci un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé François-Etienne Dulci, natif d'Orvieto. Ce Prélat, après avoir occupé pendant quinze ans le siège d'Avignon, laissait à sa mort (1624) d'unanimes regrets, dans un diocèse dont il s'était concilié l'affection par ses pieuses libéralités et par la douceur de son caractère, parfaitement conforme à son nom et aux armoiries de sa maison. Le gouvernement du nouvel archevêque fut plus long et à certains égards plus glorieux que celui de la plupart de ses devanciers. Dès son arrivée à Avignon, il régla l'intérieur de son palais. Trois frères convers de notre Ordre veillaient sur le temporel. L'un, Frère Dominique, venu de Rome, avait l'intendance générale; le second, Frère Jacques, profès du

noviciat du faubourg Saint-Honoré, prenait soin de la dépense ; et le troisième, Fr. Antonin, du couvent de Clermont-Lodève, administrait les revenus.

Le désir de rompre à son peuple le pain de la parole de Dieu ne permit point au P. de Marinis de différer ses visites épiscopales. Il commença par les églises de la ville et parcourut ensuite les différentes parties de son diocèse, répandant à la fois le parfum de ses vertus et les riches effusions de sa charité. Il prêchait avec une majesté et une éloquence qui imposaient le respect et touchaient les cœurs.

Les petits et les pauvres avaient même ses préférences. Un jour, quelques personnes de son entourage voulurent le détourner de cet humble ministère, en le voyant perdre son temps, du moins tel était leur avis, auprès d'un paysan, incapable de retenir les premiers éléments de la doctrine. « Mais pourquoi vous étonnez-vous, leur « répondit le Prélat avec cette douceur dont il ne se départait jamais, « de me voir prendre soin d'une âme pour laquelle Notre-Seigneur a « bien voulu répandre son sang? »

Depuis plus d'un siècle, les disciples de Calvin s'efforçaient de semer leurs erreurs dans toutes les provinces, et le mal avait fait des ravages, malgré les tentatives des catholiques militants pour extirper l'hérésie. La petite ville de Saint-Rémi, en Provence, l'une des plus infectées du diocèse, attira pour ce motif l'attention du Prélat. Il visita toutes les familles, laissant aux Calvinistes la liberté de lui proposer leurs difficultés et de répondre à ses arguments. Ce procédé réussit à merveille et lui valut un bon nombre d'abjurations. Parmi les personnes qui ouvrirent les yeux à la vérité se trouvait une dame de haute naissance qui, jusqu'alors, s'était fait gloire de persister dans sa fausse religion. Plusieurs avaient vainement tenté de la convertir, mais sans succès. L'archevêque revint à la charge, l'ébranla par ses fortes raisons, la convainquit et la ramena dans le sein de l'Eglise. Cette dame persévéra dans la foi catholique et voulut même rendre le dernier soupir entre les mains de son Pasteur. Cette conversion eut cela de remarquable qu'elle touchait la première famille gagnée par l'hérésie à l'époque où les sectaires commençaient à infiltrer le poison de leur doctrine dans le pays. Le zélé Prélat voulait à tout prix enlever à l'ennemi cette forteresse. Avec cet esprit de conciliation qui le distinguait, il en vint à ses fins, et comme un vigoureux Samson, ayant brisé la colonne qui soutenait l'hérésie, il ébranla tout l'édifice.

Dominique de Marinis n'eut garde de négliger un autre moyen bien puissant pour faciliter le retour des dissidents, nous voulons parler de la science et du bon exemple du clergé. L'une de ses grandes préoccupations fut de s'appliquer à rétablir la discipline ecclésiastique et à faire refleurir les études. Depuis le départ des Papes d'Avignon, l'Université de cette ville était déchue de sa première splendeur. Le V. Prélat fit revivre la Faculté de Théologie et fonda deux chaires qu'il donna à son Ordre. Lui-même tint à choisir les professeurs et exigea qu'ils enseignassent avant tout la pure doctrine de saint Thomas. Ce fut probablement pour cette raison qu'il décréta que le conseil du couvent de Toulouse seul nommerait ensuite à perpétuité les deux titulaires. Le pieux archevêque eut le temps d'affermir son œuvre et d'en recueillir les fruits pour le bien de son diocèse. Il assistait en personne à tous les exercices scolastiques et ne dédaignait pas de prendre la parole pour donner plus de force à l'argumentation ou pour éclaircir les points difficiles.

On accourait en foule à ses sermons. Quand il entreprenait la visite de son diocèse, il se faisait accompagner de nombreux missionnaires. Le premier à la peine, il restait quelquefois jusqu'à deux heures de l'après-midi sans rien prendre, tout entier à la disposition de son peuple, et ne laissant à personne la consolation de distribuer le pain de vie, ce qui l'obligeait de reprendre et de déposer sans cesse les ornements sacrés pour ne pas refuser aux fidèles le bonheur de communier de sa main.

Fontana nous apprend que le P. Dominique de Marinis fut nommé Nonce extraordinaire à la Cour de France par le Pape Innocent X; un autre auteur assure qu'il dut faire un voyage à Rome sous le même Pontificat. Mais la première de ces négociations n'eut point lieu, les démêlés qui la motivaient ayant cessé d'exister avant que l'archevêque ne s'éloignât de son diocèse.

Il n'en fut pas de même de la seconde qui le retint quelque temps auprès du Saint-Siège. Le soin des pauvres fut ce qu'il recommanda avec plus d'insistance à son départ, et quand il apprit à Rome que toutes les ressources disponibles étaient épuisées, il donna l'ordre de vendre sa vaisselle d'argent : « Elle ne saurait, écrivait-il, être mieux « employée ». A son retour, toute la ville était sur pied. On lui fit un accueil digne de son mérite ; les pauvres se distinguèrent par leurs sentiments de respect et de gratitude envers celui qui était bien réellement leur Père. Leur empressement à le féliciter de son heu-

reuse arrivée émut l'archevêque au point qu'il leur laissa toute liberté d'entrer dans sa chambre, et de s'approcher du lit sur lequel la lassitude l'avait contraint de s'étendre. Là, il reçut leurs saluts et leurs félicitations avec plus de plaisir que le pacifique Salomon ne recevait autrefois sur son lit de justice les hommages de ses sujets.

On pourrait remplir des volumes entiers du récit de ses aumônes et de tout ce qu'il fit pendant ses vingt années d'épiscopat pour consoler les malheureux et soulager leur détresse. Et, cependant, que de choses nous échappent, car, toujours attentif à ce conseil de l'Evangile : « Lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche « ignore ce que fait votre main droite », cet ami de Dieu cachait modestement la majeure partie de ses libéralités. Mais celles qu'il ne pouvait faire qu'en public étaient si grandes, surtout dans les temps de disette, qu'on eût dit que l'abondance, en abandonnant les campagnes s'était retirée dans les greniers du saint archevêque.

Les pauvres entraient dans son palais comme dans leur propre maison ; et si les personnes préposées à la distribution des vivres ne les servaient pas avec assez de promptitude ou témoignaient parfois quelque ennui dans cet exercice de charité, notre prélat arrêtait bientôt leurs plaintes. « Pourquoi, leur disait-il, faire de la peine à « ces pauvres! Ils ne vous demandent pas votre bien, ni le mien, « mais le leur. »

Dans les années 1653 et 1654, Dominique de Marinis, nommé Vice-légat et gouverneur général de la ville d'Avignon et du Comtat Venaissin, exerça cette charge à l'unanime satisfaction de ses subordonnés. Par ses soins, la paix fut conservée dans le pays et la justice rendue avec beaucoup d'exactitude. Il employa également des sommes considérables à la réparation du palais archiépiscopal, gravement endommagé par la foudre. Quand ses occupations lui permirent de reprendre le cours de ses visites, on continua d'admirer le zèle dont il était dévoré pour la beauté de la maison du Seigneur. Par ses soins, les églises à demi-ruinées se restauraient ; d'excellents ministres étaient placés à la tête des paroisses, et les anciennes pratiques de piété remises en honneur dans le diocèse. Au mois de juin 1660, le sage Prélat réunit un synode à Avignon et fit imprimer les règlements approuvés dans cette Assemblée.

Sur ces entrefaites, le roi, traversant la Provence à l'occasion de son mariage avec l'Infante Marie-Thérèse d'Espagne, voulut que notre archevêque eût l'honneur de l'accompagner. Dans toutes les villes où

il suivit ce prince, il laissa d'illustres marques de sa piété et de sa religion. A Saint-Maximin, il présida à la translation des reliques de Sainte Marie-Madeleine, qu'il renferma lui-même dans une urne de porphyre. Déjà, l'année précédente, il avait donné l'autel et le pavé de marbre de la chapelle souterraine. Sainte Marthe eut aussi part aux largesses du Prélat, qui fit construire, à ses frais, une magnifique chapelle à Tarascon, en l'honneur de la Sainte. De leur côté, les souverains lui prodiguaient de nombreux témoignages de bienveillance et d'estime. Il reçut de la reine Anne d'Autriche une croix d'or enrichie de diamants qu'il laissa à son église métropolitaine.

Dominique de Marinis n'omettait rien pour cultiver religieusement une faveur d'autant plus précieuse qu'elle le mettait à même de procurer plusieurs avantages à son peuple. Aussi son affliction fut-elle extrême quand éclata le fameux conflit entre Rome et la France, à l'occasion de l'attentat des Corses contre l'ambassadeur du roi auprès du Saint-Siège. Il redoubla la ferveur de ses prières et la rigueur de ses pénitences, pour demander à Dieu d'incliner le cœur du roi à la clémence, et veilla avec une grande attention sur son troupeau pour empêcher, s'il était possible, les écarts malheureux dont il aurait lieu de se repentir. Ce qui rendit sa charité plus admirable, c'est que pour sauver la ville menacée d'une ruine entière, il ne se servit d'aucune adresse politique, mais seulement de larmes, de soins et de prières. On le voyait dans l'accablement de sa douleur aller infatigablement, le jour et la nuit, de côté et d'autre, pour retenir les citoyens dans le devoir; ou prolonger son oraison trois heures durant dans sa cathédrale, pour demander à Dieu la paix que lui seul peut donner. Il plut à Notre-Seigneur d'accueillir les gémissements de ce Père du peuple et de bénir sa sollicitude. La ville fut sauvée contre toute espérance, et se reconnut redevable de cette préservation à son pieux archevêque.

Dans ce temps de désordre, le cœur paternel du Prélat, plus sensible aux maux de ses enfants que touché des torts et des injures faits à sa personne, était si éloigné de tout ressentiment qu'il ne put jamais se résoudre à user de représailles, prenant pour ligne de conduite cette maxime de l'Apôtre : « *Noli vinci a malo, sed vince in bono* « *malum* : Ne vous laissez point surmonter par le mal, mais sur- « montez le mal par le bien. »

Il administrait la justice relevant de sa charge avec une admirable équité : les tribunaux, sagement réglés, demeuraient sous son auto-

rité hors des atteintes de l'intérêt. Il ne différait jamais d'un seul jour le paiement de ses dettes, particulièrement à l'égard des artisans. C'était à ses yeux un devoir de justice qu'il avait appris de bonne heure à l'école de sa famille. Le pieux Prélat portait une vénération très profonde aux choses de Dieu. Tant que ses forces le lui permirent, il n'omit aucun jour la célébration de la Messe, et dans sa vieillesse, brisé par la maladie, il la disait encore aux fêtes tant soit peu solennelles. Il se confessait avant de monter à l'autel et offrait l'adorable Sacrifice avec une modestie angélique. Non seulement il exigeait la propreté et la décence dans le saint lieu, mais il voulait de plus la magnificence, disant religieusement à ce propos qu'il fallait honorer de la façon la plus digne un Sacrement dans lequel Jésus-Christ se donne à nous sans mesure.

Nous l'avons vu plus haut, les secours que les pauvres trouvaient dans ses charités semblaient inépuisables. Avant de mourir, le saint archevêque leur donna un nouveau sujet de consolation, en créant, par de fortes sommes dont il venait d'enrichir un Mont-de-Piété, une ressource assurée dans leurs besoins futurs. Ce fut l'une des dernières œuvres de Dominique de Marinis.

Les soins nombreux du ministère pastoral ne l'empêchaient point de vaquer à l'étude. Dans le temps où il enseignait à Toulouse, à Paris, à Rome, il avait commencé quelques traités théologiques en forme de commentaires sur toutes les parties de la *Somme* de S. Thomas. Devenu archevêque, il acheva cet ouvrage qu'il divisa en quatre tomes in-folio. Les trois premiers, imprimés à Lyon en 1663 et 1666, furent dédiés au Dauphin, Louis de Bourbon, fils aîné de Louis XIV ; le troisième tome, présenté au Pape Clément IX, ne fut publié qu'en 1668.

La même année, notre archevêque assembla un second synode et reprit le cours de ses visites épiscopales. Mais en multipliant ses occupations, il ne relâchait rien de ses austérités ordinaires. Les cruelles douleurs de la pierre dont il était tourmenté ne pouvaient modérer la ferveur de son zèle, parce qu'il avait pris pour règle de conduite cette maxime de S. Charles Borromée : « L'évêque, au milieu de son peuple, est comme un flambeau allumé qui ne peut éclairer qu'en se consumant. » A la longue, ses souffrances, devenues intolérables, lui firent comprendre que tout allait finir. Comme le grand Pape S. Pie V, il refusa par vertu les soins des médecins. « S'il n'y a point d'autre remède que celui dont vous me parlez, répondit-il, alors, j'ai assez vécu. »

Quand la violence du mal lui laissait un peu de répit, il s'occupait du soin de son troupeau. Sa tendre dévotion pour l'auguste Sacrement de nos autels lui avait inspiré d'établir dans sa cathédrale l'adoration perpétuelle. Le Saint-Père, sur sa demande, avait enrichi cette œuvre de nombreuses indulgences; le digne Prélat, malgré sa douloureuse maladie, donnait l'exemple à tous les fidèles par son assiduité à ce saint exercice et par la grande piété de ses adorations prolongées. Le dernier discours qu'il prononça en public, traita des merveilles de l'adorable Sacrement. On eût dit qu'en prévision de sa fin prochaine, il tenait à laisser son peuple héritier de sa dévotion envers la sainte Eucharistie.

Dominique de Marinis languit quelques mois encore. Sentant son heure approcher, il se décida, non sans peine, à user de l'autorisation qu'il avait reçue du Pape, de faire son testament. Tous ses revenus passèrent aux mains des pauvres; ses amis et ses proches n'eurent pas un seul denier. Ayant ainsi envoyé devant lui les œuvres de sa miséricorde pour fermer la bouche aux accusations de l'ennemi, il se prépara à recevoir dans son cœur Celui qui devait bientôt le citer à son tribunal.

Le jour de la fête du Saint-Sacrement, on lui apporta le corps de son Dieu; puis, fermant doucement les yeux, il rendit l'âme, comme un autre Moïse, dans le baiser du Seigneur, sans aucune agonie. C'était le 20 juin 1869, un mois et quelques jours après la mort de son frère Jean-Baptiste, Général de l'Ordre.

Le saint Prélat fut enterré avec beaucoup de solennité dans l'église de Notre-Dame des Dons. Les recteurs du Mont-de-Piété lui firent élever un superbe mausolée et le célèbre Père Goudin, qui occupait alors la chaire de philosophie à l'Université d'Avignon, retraça dans une magnifique oraison funèbre les vertus du regretté défunt.

La V. Sœur DOMITILLA PIATESI,
Professe du monastère de Sainte-Agnès, à Bologne. (*)

(1536)

Issue d'une famille illustre de Bologne, Domitilla entra de bonne heure au monastère de Sainte-Agnès de la même ville. Malheureusement cette maison, jadis très régulière, était alors complétement déchue de sa première ferveur, et, chose plus déplorable encore, les jeunes filles qui s'y retiraient avaient sous les yeux des exemples de nature à leur apprendre plutôt les maximes du monde que celles de Jésus-Christ. Notre novice n'eut pas de peine à suivre le courant: emportée par le torrent de la coutume, elle s'adonna, comme ses compagnes, à une vie toute vaine.

Pendant qu'elle s'endormait ainsi dans ce sommeil de mort, la miséricorde divine vint la secouer de sa torpeur par un prodige éclatant. L'une de ses tantes séculières, enterrée depuis peu, lui apparut soudain et lui fit comprendre le grand péril que courait le salut de son âme. Domitilla rentra aussitôt en elle-même, changea de vie et n'eut plus qu'un souci : expier son passé et assurer son avenir. Dans ce but, bravant généreusement le respect humain, elle entreprit de garder, avec une rare fidélité, tous les points de la Règle.

Autant sa dissipation première l'avait éloignée de Dieu, autant ce nouvel esprit de ferveur et d'austérité lui attira les bénédictions du ciel. L'oraison fortifiait ses bonnes dispositions : elle y recevait des grâces singulières, et un secours toujours opportun contre les persécutions qui, certes, ne lui furent point ménagées.

On ne manqua pas de lui représenter qu'elle devait faire comme les autres ; que la singularité était odieuse en communauté. L'esprit du Seigneur, au contraire, lui montrait que la remarque, si juste qu'elle fût dans une maison bien réglée, ne pouvait l'être dans un milieu où personne ne se souciait de la Règle, et que le seul conseil

(*) Pio, I, p. 1, l. IV.

à prendre était celui de Dieu qui nous défend « de suivre la foule pour faire le mal : *non sequeris turbam ad faciendum malum*, Exod. 23. »

Cette lumière relevait le courage de notre fervente Religieuse et la consolait dans ses détresses. Toutefois, l'affection qu'elle portait à ses Sœurs lui rendait plus sensibles leurs blâmes et leurs critiques. Dans ces pénibles rencontres, elle recourait aux gémissements, aux larmes, à la prière. Saint Thomas, qu'elle honora toute sa vie d'une dévotion particulière, l'exhortait intérieurement à la persévérance et lui représentait que la voie du ciel est semée de ronces et d'épines, et que pour être glorifié, il faut passer par le creuset des souffrances.

Sur ces entrefaites, Domitilla tomba gravement malade. Dieu permit qu'on la laissât dans un cruel abandon. Mais son saint protecteur veillait sur elle. Il lui apparut dans sa cellule et remplit son âme d'une joie si céleste, que la pauvre malade ne comprit jamais mieux le sens profond de cette parole de l'Apôtre : « Les tristesses d'ici-bas n'ont nul rapport avec la gloire qui nous est réservée. »

Une faveur non moins précieuse lui fut encore accordée à Noël. Tandis qu'elle méditait sur l'infinie charité de Notre-Seigneur, s'abaissant des hauteurs des cieux jusqu'à naître dans une pauvre étable, tout à coup l'Enfant Jésus se montra devant elle sous la forme gracieuse qu'il revêtit dans la grotte de Bethléem.

Dans d'autres circonstances, le divin Maître lui apparaissait encore, mais chargé de sa croix, le corps tout couvert de plaies. Jetant alors sur elle des regards pleins de douceur et de majesté, il lui disait : « Vois, ma fille, tout ce que j'ai enduré pour toi. Vois si vraiment « tu ne m'es pas une épouse de sang. Ce sang précieux, je l'ai versé « jusqu'à la dernière goutte pour te racheter et pour t'apprendre par « mon exemple à souffrir avec joie tes peines. Bientôt tu en verras « le terme. Aie confiance ; d'ici là, je ne t'abandonnerai pas. »

Le bon Maître tint parole. Notre V. Sœur supporta ses épreuves avec un mâle courage : plus sa croix était lourde, plus sa joie était grande.

Dans sa dernière maladie, elle manifesta le désir de s'adresser à un Père de l'Ordre qui l'avait autrefois dirigée. Ce religieux n'habitait plus Bologne depuis longtemps, mais se trouvait de passage dans cette ville. On vint aussitôt le chercher. Averti lui-même par une inspiration divine d'aller en toute hâte au monastère des Sœurs, il prend vite sa chape et rencontre à la porte la personne envoyée par

la Prieure. Il eut le temps d'assister la mourante qui rendit son âme à Dieu, le 20 juin 1536.

Sœur Domitilla a laissé un tableau, conservé depuis dans l'église du monastère, représentant le Docteur Angélique, tel qu'il lui apparaissait.

LE MÊME JOUR

12.. — Au couvent de Montpellier se trouvaient deux Frères qui, nés le même jour, commencèrent le même jour l'étude des lettres et plus tard celle de la philosophie, à Paris, entrèrent dans l'Ordre des Prêcheurs le même jour, et passèrent à la même époque au Seigneur, après une sainte vie. L'un d'eux, Frère Pierre, après avoir fait sa confession générale, reçu l'Extrême-Onction et s'être pieusement muni de la sainte Eucharistie, dit au Prieur, Frère Ponce, qui l'assistait : « Père, où voulez-vous m'envoyer ? » Le Prieur le voyant proche de sa fin, lui répondit : « A Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Et quel compagnon me donnez-vous ? — Le Seigneur Jésus-Christ lui-même que vous avez reçu dans le sacrement. » Alors le malade, la joie dans le cœur et sur le visage, demanda et reçut le baiser de paix, selon la coutume des Frères qui vont mourir, et, peu après, il se reposa dans la paix éternelle.

Arnaud, son frère utérin, étant près de mourir, la communauté s'assembla selon l'usage autour de son lit. Pendant qu'on lui faisait la recommandation de l'âme, Frère Vincent, couché dans la même salle de l'infirmerie, vit une magnifique procession de Bienheureux se déployer autour du malade, et parmi eux S. Dominique tout resplendissant de gloire. Au moment où Frère Arnaud rendit le dernier soupir, tous ces Bienheureux se retirèrent, S. Dominique en tête, et l'un d'eux dit à Frère Vincent : « Tiens-toi prêt, car tu dois venir avec nous vers le Seigneur. » Il raconta sa vision aux Frères et mourut peu de jours après. — (*Vie des Frères.*)

13.. — A Zara, dans l'Esclavonie, le V. P. DOMINIQUE DE DALMATIE. Placé d'abord sur le siège de Cauta, il fut peu après transféré sur celui de Zara. Sa grande charité lui valut le beau nom de Père des pauvres, et à sa mort, le saint Prélat laissait d'universels regrets.— (Vallé.)

1383 — A Rome, le célèbre P. DE ILPERNIS, honoré de l'affection des Souverains Pontifes Grégoire et Urbain VI. C'était un religieux doué d'une

rare éloquence et regardé comme l'un des hommes les plus apostoliques de son temps. A l'époque du schisme, il resta fidèle à Urbain VI, qui le créa Maître du Sacré-Palais à la place du P. Nicolas, maintenu dans la même charge à la Cour d'Avignon par Clément VII. Le P. Pierre fut nommé au siège de Marsica ; mais en butte aux injures et aux procédés malveillants d'un intrus, il quitta le poste et rentra à Rome où il mourut le 20 juin 1383. — (Fontana.)

13.. — A Naples, le V. P. JEAN, natif de cette ville. Il y prit plus tard l'habit de l'Ordre, et, l'an 1315, il commentait avec éclat le Maître des sentences au couvent de Saint-Jacques, à Paris. L'année suivante, il fut reçu licencié. De retour dans sa patrie, il occupa la chaire de théologie de Naples et ne brilla pas moins par son éloquence, l'intégrité de sa vie, que par sa remarquable érudition. Il fut appelé à rendre témoignage aux vertus du Docteur angélique. Sa déposition porte uniquement sur ce qu'il a entendu dire par d'autres. Il semble donc certain qu'il n'a pas connu S. Thomas, qui avait dû mourir avant la naissance du P. Jean.

Ce dernier, d'après Echard, quitta ce monde vers l'an 1330. Il nous a laissé plusieurs monuments de son savoir : Des Commentaires sur les Livres des Sentences; quarante-deux Questions disputées ; des Sermons ; des Panégyriques et des Oraisons funèbres. — (Echard.)

13.. — A Brescia, le V. P. LAURENT DE BRESCIA. Urbain V le choisit avec le P. Pierre des Frères Mineurs pour établir la réforme dans les hôpitaux et les monastères de femmes de la ville de Rome. On peut lire dans les Annales de Wadding le Bref qui leur accordait plein pouvoir à cet effet. Il est daté du 19 mai 1363.

15.. — A Ségovie, le P. DIEGO DE HOROSCO, recommandable par sa rare prudence. Il fut trois fois Prieur du couvent de Sainte-Croix et Vicaire de la Province d'Espagne. S. Pie V le chargea, sur la demande de Philippe II, d'introduire la réforme dans les couvents des Trinitaires de la Castille. Le saint religieux s'acquitta avec fruit de sa mission. Il florissait vers l'an 1570. On possède un certain nombre de sermons du V. Père pour le carême et les dimanches de l'année. — (Echard, Lopez.)

16.. — A Forli, le V. P. ALBERT DE LUGO, inquisiteur intrépide. Après avoir exercé cet emploi pendant plusieurs années, le digne religieux se consacra tout entier au service des pauvres et mourut dans une haute opinion de sainteté. Beaucoup de personnes vinrent le remercier à son tombeau des grâces qu'elles estimaient avoir reçues par son intercession. — (*Act. cap Valent.*, 1657.)

1600 — A Manille, le V. Fr. DOMINIQUE DE SAINT-BLAISE, profès du couvent de Saint-Paul, à Séville, lequel, par un désir ardent de servir ses Frères dans les travaux des missions, quitta son pays pour aller dans ces îles. Il fut donné pour compagnon au P. Ambroise de la Mère de Dieu, et ayant été envoyé avec lui en la Province de la Nouvelle Ségovie, il apprit si bien la langue des sauvages qu'il se rendit capable d'instruire et de catéchiser ces infidèles. Les exemples de sa vie sainte et pénitente rendaient ses discours efficaces. Il était si humble et cachait avec tant de soin les sentiments de tendresse et de dévotion que Dieu lui donnait dans ses oraisons, qu'il se gardait même du P. Ambroise, son confesseur et supérieur. Il arriva deux choses tout à fait extraordinaires qu'on attribue à ses prières. La première est qu'un jour de la fête de notre P. S. Dominique, n'ayant, pour traiter son Supérieur, que les mets ordinaires, qui consistaient en quelques herbes cuites à l'eau, et ressentant beaucoup cette disette, il vit un Indien inconnu lui apporter un beau poisson, qu'on n'avait jamais vu dans ce pays; il le servit à dîner au Père, et tous deux bénirent Dieu du magnifique régal que sa toute aimable Providence leur avait envoyé. La seconde merveille, c'est que le soir du même jour, un Indien converti vint demander permission au P. Ambroise d'aller pleurer un autre Indien, mais infidèle, mort subitement dans son champ. Le Père, vivement touché de la perte de cette âme, résolut d'aller lui-même sur le lieu pour voir si, effectivement, cet homme était mort. Il prit avec lui le Fr. Dominique, et ils furent extrêmement surpris de reconnaître ce même Indien qui, le matin, leur avait apporté le poisson, et qu'on se disposait d'aller mettre à la sépulture. Alors les deux saints Religieux se mettent à genoux et demandent à Dieu, par l'intercession de S. Dominique, qu'il lui plût de leur accorder le salut de cet homme, en le ressuscitant. Ils furent exaucés. Le défunt se leva en parfaite santé, au grand étonnement des assistants, alla à l'église, se fit instruire et reçut le baptême. Cette grâce miraculeuse, le P. Ambroise l'attribuait à la prière de son compagnon, qui n'épargnait ni peine, ni travail pour assister les Indiens. Un jour, qu'à leur sujet il s'était exposé aux plus grandes ardeurs du soleil, il tomba malade; et, comme il avait le visage tout enflammé, on le conduisit à Manille pour le faire soigner. Mais la maladie était trop avancée; on lui administra les derniers Sacrements, et, fermant les yeux à la lumière de ce monde, il alla jouir du beau jour des Saints, l'an 1600. — *(Hist. des Phillip.)*

1645 — En Orient, le V. P. ALEXANDRE BALTRADI. Après un fervent noviciat commencé à seize ans, ce Religieux fut assailli d'une violente tentation d'hypocondrie; ses Frères lui devinrent si antipathiques, qu'il s'enfuit en Orient. En vain le P. Général lui fit offrir le pardon : « Trahison, disait-il, ils veulent me tuer. » Mais quand les Turcs l'eurent arrêté et

dépouillé de son scapulaire, il rentra en lui-même, professa la foi et fut condamné au feu. Jusque dans les flammes, il chantait les noms de Jésus, de Dominique, de Catherine ; et ni son corps, ni son scapulaire ne brûlaient. Pour en finir, on le poignarda. Des colombes vinrent becqueter la terre humide de son sang, et ses reliques, achetées à grand prix, reçurent les honneurs dûs aux martyrs. — (*Ex. rel. fid.*)

16.. — En Irlande, le martyre du V. P. PIERRE CASTELLO, du couvent d'Urlaar, tombé sous le glaive des hérétiques dans la grande persécution d'Angleterre. — (*Act. cap. Rom.*, 1650.)

1512 — A Brescia, au monastère de Sainte-Catherine, la V. Sœur JULIE, favorisée du don des larmes. Deux jours avant sa mort les Anges vinrent la réjouir par leurs ineffables mélodies. C'était la récompense de la patience héroïque avec laquelle elle avait supporté les longues douleurs d'une pénible maladie. Elle s'en alla chanter les louanges divines, le 20 juin 1512. — (Diario.)

.... — Au monastère du Paradis, à Evora, la V. Mère MARGUERITE DE SAINT-PIERRE, âme fervente qui persévéra jusqu'à sa centième année dans tous les exercices de la vie régulière. Elle était déjà d'un âge avancé quand elle vint frapper à la porte du monastère du Paradis. On refusa de l'admettre. La vertueuse fille ne se découragea point. Elle jeûna plusieurs carêmes au pain et à l'eau pour obtenir de Dieu cette précieuse faveur. Un jour, ayant remarqué que S. Pierre était représenté, les clefs à la main, parce qu'il avait reçu la charge d'ouvrir les portes du ciel, elle s'adressa avec une grande confiance à ce céleste Portier ; et le monastère du Paradis s'ouvrit enfin pour elle. Sœur Marguerite y servit la Religion pendant bon nombre d'années avec la vigueur d'une jeune novice. Elle avait reçu le don de guérir les malades ; tous les infirmes qu'elle soignait recouvraient la santé. L'apôtre qui lui avait ouvert les portes du monastère, lui ouvrit aussi celle du ciel.

.... — Au même monastère, la V. Mère MADELEINE DU SÉPULCRE, fidèle imitatrice de la sainte dont elle portait le nom, dans son austérité et son amour de Dieu, mais fort différente par l'innocence de sa vie, qu'elle n'avait jamais perdue. Les rigueurs de sa pénitence détruisirent sa santé. Elle supporta avec patience les infirmités par lesquelles son âme fut travaillée comme une pierre précieuse pour être placée dans la Jérusalem céleste. — (Souza.)

XXI JUIN

Le V. P. PIERRE QUINTIN
du couvent de Morlaix,
Missionnaire insigne de la Bretagne (*)

(1569-1629)

Le Prophète a mis dans la bouche du Sauveur ces paroles : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a conféré l'onction sainte et m'a envoyé annoncer l'Evangile aux pauvres. » Le V. Père dont nous allons retracer les vertus religieuses et raconter les travaux apostoliques aurait pu, lui aussi, s'appliquer les mêmes paroles après Jésus-Christ, son divin modèle ; car les pauvres ne furent jamais évangélisés avec plus de zèle et d'amour que par cet infatigable missionnaire.

C'est à Ploujau, près de Morlaix, en Bretagne, que Pierre Quintin vint au monde, dans l'année 1569. Son père Alain Quintin, seigneur de Kerosar et de Limbahu, sa mère Perrine de Kermerhou, unique héritière de cette illustre maison, étaient, l'un et l'autre, recommandables par leur piété, non moins que par leur noblesse et leur fortune. Pendant que la vertueuse dame portait en son sein cet enfant de bénédiction, elle courut un grand danger pour sa vie et l'on regarda

(*) La vie du V. P. Quintin a été écrite par le P. Albert, du couvent de Morlaix ; puis par le P. Jean de Réchac, et enfin par le P. Richard Guillouzou, de la congrégation de Bretagne et Prieur du couvent de Vitré.

comme un fait providentiel que l'événement n'eût aucune suite fâcheuse.

Au saint baptême, Mme Quintin fit donner à son fils le nom de Pierre ; elle prit un soin extrême de son éducation. Les premiers mots que les lèvres de l'enfant apprirent à former furent les noms suaves de Jésus et de Marie ; et sa mémoire eut pour premier exercice l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, les commandements de Dieu et de l'Eglise.

A l'âge de six ans, le petit Pierre fut mis à l'école d'un vertueux prêtre qui ne tarda pas à constater dans son jeune disciple les premiers et merveilleux épanouissements d'une vertu qui présageait une haute sainteté. Le pieux enfant était revêtu d'une robe blanche, d'un manteau noir, et un chapelet, qu'il aimait à réciter, pendait à sa ceinture ; Pierre se plaisait à répéter qu'il serait un jour Dominicain.

Le seigneur de Kérosar prit ensuite chez lui, comme précepteur de ses enfants, M. Lachiver, digne prêtre élevé plus tard au siège épiscopal de Rennes. Quelque temps après, M. Lachiver conduisit Pierre et son frère aîné à Paris pour terminer leurs études.

II. — Bientôt les guerres civiles éclatèrent ; notre jeune étudiant revint en Bretagne, où il ne tarda pas à prendre les armes dans le parti le plus hostile à l'hérésie. Placé comme lieutenant à la tête d'une compagnie, ce jeune officier de vingt ans usait d'une admirable fermeté pour maintenir ses soldats dans le devoir. Il ne leur permettait pas de causer le moindre dégât sur leur passage. Un jour il entend pousser des cris désespérés dans la rue : c'était un paysan qui venait d'être dépouillé par des soldats du peu qu'il possédait ; ne pouvant punir les coupables, étrangers à sa compagnie, notre généreux officier prend tout ce qu'il porte d'argent sur lui et le donne à ce pauvre homme.

Le Seigneur ne tarda pas à récompenser dans le jeune homme, comme autrefois dans S. Martin, un acte de si noble charité. Cette même nuit, il lui inspira un profond mépris du monde et de ses vanités et, le lendemain, à son réveil, Pierre crut entendre une voix qui lui disait : « Prends et lis : *tolle, lege.* » Il prit et lut le premier livre qu'il rencontra ; c'était les *Confessions de S. Augustin.* Cette lecture l'attacha vivement : son âme y puisa sans doute un breuvage à la fois fortifiant et délicieux, car il y consacra une grande partie des longues nuits d'hiver. On le vit bientôt transformé ; le carême suivant,

il jeûna chaque jour, nonobstant les fatigues des exercices militaires.

Cependant notre Pierre ne tarda pas à se dégoûter du métier des armes ; et, comme la guerre civile s'éteignait peu à peu, il se hâta de solliciter son congé et l'obtint. Alors il songea à reprendre ses études forcément interrompues, et se rendit dans ce but au collège des Jésuites d'Agen. Ce fut vraiment un touchant spectacle que celui du brillant officier d'hier devenu aujourd'hui simple étudiant et assis avec les enfants sur les bancs de l'école. Le nouvel élève ne tarda pas à être considéré comme l'un des plus excellents et des plus appliqués du collège. Toutefois, l'application et les progrès de Pierre Quintin dans la vertu étaient bien plus admirables encore. On le voyait fréquenter les sacrements, visiter les hôpitaux, assister les pauvres ; la prière et l'oraison prenaient tout le temps qui n'était pas consacré aux bonnes œuvres et à l'étude. Sa mortification marchait de pair avec sa prière : il jeûnait, il se disciplinait jusqu'au sang.

Vers cette même époque, le pieux jeune homme commença cet apostolat de prédilection, qui devait être le trait caractéristique de sa sainte vie : l'instruction du peuple et des enfants pauvres. Il s'en allait dans les rues et les carrefours, réunissant les enfants pour les catéchiser. Cette œuvre de zèle lui attira les sourires moqueurs, les railleries, même les injures de ses condisciples et d'autres personnes du monde, incapables de rien comprendre aux grands dévouements qu'inspire un véritable amour de Dieu. « *Non erubesco Evangelium Christi :* Non ! je ne rougirai jamais de l'Evangile de Jésus-Christ », leur répondait avec courage et modestie le jeune missionnaire. Son zèle ne s'arrêta point là.

Tout le pays d'Agen était infecté du venin de l'hérésie, et les campagnes étaient sillonnées en tous sens par les ministres des nouvelles sectes ; il était donc bien à craindre de voir les paysans, peu instruits dans leur foi, abandonner l'Eglise pour embrasser les dogmes impies et surtout la morale facile de l'erreur. Notre étudiant résolut de sauver ces âmes du péril qui les menaçait : une association de jeunes gens fut constituée par lui dans ce but. Ils devaient, les jours de fête et de congé, se répandre dans les villages et les métairies de la campagne, afin de catéchiser et d'exhorter les fidèles. Parmi les plus fervents coopérateurs de M. Quintin, signalons M. le Nobletz, dont la mémoire est restée en bénédiction dans la Basse-Bretagne. Après le zèle des âmes, la charité envers les pauvres tenait le premier rang parmi les vertus du saint jeune homme. Ses aumônes n'avaient, pour

ainsi dire, ni règle ni mesure ; il donnait tout : argent, livres, meubles, jusqu'à ses vêtements. Bien plus, il entreprit le voyage de Morlaix pour toucher le produit de la vente de son patrimoine et, de retour à Agen, il versa immédiatement la somme entière dans le sein des pauvres. Son hôte, craignant d'être accusé à cause de ces profusions, en donna lui-même avis aux consuls qui citèrent notre charitable étudiant à leur tribunal, pour leur rendre compte de ses prodigalités. L'accusé se trouva donc mis en demeure de découvrir le vrai chemin que prenaient les largesses dont on lui faisait un crime, et les magistrats, surpris de tant de vertu, tinrent dès lors M. Quintin en grande estime.

III. — Le divin Maître avait invité le jeune homme riche, dont parle l'Évangile, non seulement à vendre ses biens pour en distribuer le prix aux pauvres, mais encore et surtout à le suivre. Notre jeune seigneur breton avait accompli généreusement la première partie du conseil évangélique, il ne tarda pas à remplir la seconde en se mettant à la suite du Sauveur, dans la Compagnie de Jésus.

Mais après quatre ou cinq mois passés au noviciat de Toulouse, le mauvais état de sa santé l'obligea à quitter cette illustre Société, au grand regret de ses supérieurs, qui lui permirent de garder l'habit religieux pendant tout le cours de son voyage, lui promettant de de le recevoir de nouveau, si le Seigneur lui accordait le rétablissement de sa santé dans trois mois. Les trois mois s'écoulèrent et aucun mieux ne s'étant produit dans l'état du novice, il reconnut clairement que Dieu ne le voulait pas dans la Compagnie. Cependant peu après, contre toute espérance, il recouvra une santé parfaite.

Ce bienfait du ciel, Pierre Quintin allait le faire servir à la plus grande gloire de Dieu. Notre B. P. S. Dominique, dans une apparition merveilleuse, lui avait fait connaître sa vocation à l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Ce ne fut toutefois que bien des années après qu'il revêtit les glorieuses livrées de ce grand Patriarche.

Revenu à Morlaix, il ouvrit dans cette ville un cours de latin pour les ecclésiastiques de cette région, qui ignoraient, pour la plupart, la langue de l'Eglise, n'ayant pas eu de maîtres pour la leur apprendre. La divine Providence lui envoya un précieux collaborateur dans la personne d'un prêtre anglais, nommé Charles Louet, banni de sa patrie à perpétuité, après deux ans passés en prison pour avoir prêché la foi catholique. Ils unirent leurs efforts et leur école devint bientôt un séminaire florissant.

Pierre Quintin touchait déjà à sa trentième année et n'était pas encore prêtre ; son humilité et le profond respect qu'il portait à nos divins Mystères, lui avaient toujours fait redouter un honneur dont il s'estimait profondément indigne. Enfin, le zèle dominant la crainte, il résolut de se mettre en état de rendre de plus grands services à Dieu et au prochain par la réception des Ordres sacrés et pria M. Louet d'être à la fois le directeur de sa conscience et son professeur de théologie.

Lorsqu'il eut reçu l'onction sacerdotale, plusieurs personnes considérables de Morlaix assistèrent à sa première messe et, suivant la coutume du pays, firent de nombreux présents au nouveau prêtre, attendant qu'il leur servît à son tour le festin d'usage en pareille circonstance. Or, le serviteur de Dieu, voyant là une occasion d'intempérance et de regrettables excès, remercia les donateurs de leurs libéralités, ajoutant qu'il leur demandait comme une nouvelle grâce la dispense de l'usage ordinaire, « ne connaissant, disait-il, personne d'entre eux qui ne pût dîner commodément dans sa propre maison. » Ayant ainsi parlé, il se retira pour continuer son entretien avec Dieu et son action de grâces. Le même jour, le charitable prêtre réunit les pauvres de la ville et leur distribua intégralement les dons reçus le matin à l'offrande.

IV. — Peu de temps après sa prêtrise, M. Quintin se vit tout à coup privé du vertueux coopérateur de son œuvre : M. Louet reçut du Pape Clément VIII ses bulles pour l'archevêché de Cantorbéry, et retourna aussitôt en Angleterre. Il craignait de laisser son troupeau exposé sans défense aux loups ravisseurs. Privé du guide et de l'ami de son âme, de plus en plus dégoûté du monde, M. Pierre Quintin embrassa enfin la vie religieuse le 30 octobre 1602 dans notre couvent de Morlaix.

Cette maison, l'une des plus anciennes et des plus illustres de l'Ordre, fondée en 1230, avait donné aux ducs de Bretagne des confesseurs et des prédicateurs renommés ; à la province, de remarquables et saints prélats, comme le V. Yves de Mayeuc ; à l'Ordre de S. Dominique, un Général, le R^me^ P. Hervé Noël, dont le nom est resté célèbre dans l'école. Mais, hélas ! au temps où le V. P. Pierre Quintin y prit l'habit, le couvent, à la suite de guerres civiles, était bien déchu de son antique splendeur et de sa régularité.

Animé de l'esprit de notre B. P. S. Dominique, notre novice se

proposa de relever les observances primitives et de les remettre en honneur comme aux jours anciens. Il n'omettra rien pour mener à bonne fin cette tâche ardue et délicate, et après vingt ans d'une héroïque persévérance, il verra ses efforts couronnés de succès.

Mais avant d'entreprendre l'œuvre de cette réforme, le saint Religieux fit d'abord son noviciat dans une humilité et des austérités extraordinaires, s'efforçant en même temps de gagner l'amitié de ses Frères afin de les amener plus facilement ensuite à partager son pieux dessein.

Après sa profession, le V. Père, nommé Sous-Prieur, fit ses premières ouvertures au sujet du rétablissement de l'observance régulière, mais elles furent très mal accueillies.

Cette épreuve et bien d'autres encore ne ralentirent point son zèle pour la Règle, ne lui firent point abandonner son œuvre. Son ami, M. le Nobletz, étant, un jour, venu lui rendre visite, le P. Quintin le pressa d'embrasser comme lui la vie religieuse, afin de travailler ensuite de concert au rétablissement de l'observance dans le couvent de Morlaix d'abord, et, par la suite, dans les autres couvents de Bretagne. M. le Nobletz suivit ce conseil et revêtit l'habit de l'Ordre. Mais la vertu de ce pieux novice étant une censure continuelle du relâchement des autres religieux, ceux-ci le renvoyèrent sous de futiles prétextes. Quel éclat et quelle salutaire influence n'aurait pas reçus l'Ordre des Frères-Prêcheurs de celui qui fut, avec le P. Quintin, l'un des plus grands et des plus saints missionnaires de la Bretagne!

Resté seul, notre V. Père continua paisiblement son œuvre; il observa lui-même les Constitutions dans toute leur rigueur, y ajoutant d'autres austérités de son libre choix; il s'abstenait de vin, couchait sur la dure, prolongeait ses veilles, s'accordant à peine trois ou quatre heures de sommeil par nuit, portait continuellement le cilice et se livrait aux travaux les plus bas et les plus pénibles. Son abnégation était parfaite : on eût dit que les mépris et les injures faisaient ses plus chères délices.

Enfin, le Chapitre général tenu à Paris, en 1611, destina le couvent de Morlaix à la réforme. Nous pouvons attribuer ce premier pas vers l'observance aux prières et aux efforts du P. Quintin; tout n'était pas gagné cependant, car l'exécution de ce décret fut retardée pendant dix années encore; Dieu le permettant ainsi pour mettre à l'épreuve la patience de son serviteur. La confiance et le courage de notre V. Père ne se laissèrent point ébranler par ces nouvelles con-

tranquillités. Il parvint à faire adopter son pieux projet par la plupart de ses Frères, qui sollicitèrent unanimement auprès du R^me^ P. Général, Séraphin Sicchi, une confirmation du décret porté par le Chapitre de Paris. Les lettres du Supérieur de l'Ordre arrivèrent sur la fin de 1621, et l'observance régulière fut introduite à Morlaix ; les travaux du P. Pierre Quintin étaient récompensés et couronnés par un glorieux succès. Il devait jouir pendant huit ans du bonheur si pur que goûtent les âmes ferventes dans la pratique de la vie vraiment dominicaine, c'est-à-dire d'une vie à la fois toute monastique et tout apostolique.

V. — Mais pour demander aux autres la pratique des vertus religieuses, il fallait tout d'abord les posséder soi-même : notre V. Père les possédait ; il fallait pouvoir écarter le spécieux prétexte des impossibilités qu'entraîne le ministère : le Père était le plus infatigable apôtre qu'on pût voir, et s'il fallait à tout cela joindre les dons surnaturels, le Père était thaumaturge et prophète ; rien ne lui avait donc manqué pour entreprendre cette illustre réforme.

Etudions ses vertus, racontons ses travaux apostoliques, et rapportons quelques-uns de ses miracles, quelques-unes de ses étonnantes prédictions, enfin tout ce que nous ont transmis les récits contemporains.

A l'esprit d'austère pénitence dont nous avons déjà parlé, le V. P. Quintin joignait une grande horreur pour les vaines maximes du monde. Le gouverneur de Morlaix avait, un jour, accompagné l'évêque de Tréguier au couvent ; arrivé à la porte, il prie le noble Prélat d'entrer ; celui-ci, à son tour, par politesse, convie le magistrat à passer le premier, alléguant qu'il est le représentant du roi. « Et vous, Monseigneur, s'écrie le P. Quintin présent à cette scène, n'êtes-vous pas le représentant du Roi des rois ? » Puis il saisit l'évêque et l'emporte dans ses bras jusque dans l'intérieur du cloître. On pardonnait tout à la vertu du saint Religieux, et cet acte de zèle, quelque peu étrange, fut un sujet d'édification pour ceux qui en furent témoins.

Dans ses courses apostoliques, il logeait de préférence sous le toit modeste et pauvre de quelque villageois : « Là, disait-il à ses Frères, le lit est dur et la nourriture grossière ; on a plus d'occasions de pratiquer l'humilité, la pauvreté et la pénitence. »

L'amour de notre Père pour la pauvreté était bien grand assurément,

mais combien plus grand encore son amour pour les pauvres! Ce qu'il avait été dans le monde, il le fut encore après son entrée dans le cloître. L'homme de Dieu aurait pu dire avec Job : « Dès mon enfance, la compassion pour les malheureux n'a cessé de croître avec moi. » C'était vraiment son bonheur de venir en aide aux membres souffrants de Jésus-Christ. A ses yeux, il n'y avait pas d'heures plus saintement passées que celles qu'il employait à les visiter, catéchiser et confesser. Parfois il quêtait pour eux chez des personnes pieuses et recommandait avec instances leurs besoins, persuadant fortement aux riches de les secourir.

Cependant Notre-Seigneur ne laissait pas de montrer, de son côté, par des signes merveilleux, combien cette charité lui était agréable. L'ancienne édition de l'*Année Dominicaine* rapporte ainsi l'un de ces faits miraculeux : « Un dimanche matin, le V. Père fut invité à « déjeuner par une demoiselle, invitation qu'il accepta comme une « aumône. On lui servit un grand pain blanc avec du beurre frais, et, « pendant qu'il mangeait, il vit arriver à la porte dix ou douze pauvres « qui demandaient la charité. Il se leva aussitôt pour aller les caresser, « les instruire, les consoler, suivant sa coutume ; et puis, retour- « nant à la table, il prit le pain blanc, pour lors toute la provision « du logis, le coupa en morceaux et le partagea aux pauvres avec « tout le beurre qu'on lui avait servi ; et après avoir rendu grâces, il « partit.

« La bonne demoiselle, son hôtesse, revenue de l'église, où elle « était restée après le sermon, comptait déjeuner de ce même pain et « du même beurre ; sa servante, toute craintive, lui déclara ce qui « s'était passé. Mais elle, persuadée de la vertu de ce saint Religieux, « ne témoigna aucun déplaisir, disant seulement à cette fille qu'elle « lui cherchât d'autre pain, ce qu'elle fit, et ouvrant l'armoire d'où « elle avait tiré le pain blanc et le beurre que le P. Quintin avait « donnés aux pauvres, elle fut bien surprise d'y trouver encore l'un « et l'autre aussi entiers qu'auparavant. »

Le V. Père étendait sa douce compassion aux êtres privés de raison, jusqu'aux plus chétifs insectes. Il ne pouvait souffrir qu'on mît à mort en sa présence un poulet, une souris, ou tout autre animal incommode ou malfaisant. Un jour qu'il voyageait dans le pays de Léon, avec un autre Père, une personne charitable leur donna pour leur repas du soir quelques petites truites encore vivantes. A quelques pas plus loin, les deux Religieux rencontrent une rivière. Le P. Quintin

demande à son compagnon les petits poissons, les met dans son scapulaire, puis les jette à l'eau en disant : « Mon fils, le pain ne nous manquera pas. Faudrait-il, pour satisfaire notre appétit, ôter la vie à ces petites créatures qui n'ont jamais offensé Dieu ? Laissons-les donc louer leur Créateur à leur manière, et récitons nos Vêpres pour lui rendre nos hommages. »

Les animaux, en retour, Dieu le voulant ainsi pour récompenser et manifester la vertu de son Serviteur, lui témoignaient en quelque sorte leur gratitude par une admirable soumission. Le trait suivant en est la preuve. Le saint Missionnaire prêchait le carême dans le diocèse de Tréguier. Pendant le cours de sa station, il lui vint à la jambe une enflure qui l'empêchait de marcher ; il fallut donc se servir d'une monture pour aller aux différentes paroisses où l'appelait son ministère. Un charitable seigneur de l'endroit mit ses chevaux au service du prédicateur ; l'animal qui fut choisi, sans doute par mégarde, était si fougueux que tout le monde avait peur de le monter; cependant il se laissa conduire avec une parfaite docilité par le V. Père. Le carême terminé, notre Missionnaire pria son bienfaiteur de lui continuer ce service pour son retour à Morlaix. Le gentilhomme, tout heureux d'obliger un si saint personnage, lui prêta donc un cheval différent de celui qui avait servi jusqu'alors ; mais quand le palefrenier fit sortir les autres chevaux pour les mener aux pâturages, celui qui précédemment avait porté le Père, se détacha de la bande et courut à l'endroit où le saint Religieux s'apprêtait à partir ; arrivé là, il se jette entre le montoir et le cheval déjà caparaçonné, se courbe, se baisse, comme pour dire : « Montez sur moi, accordez-moi encore cette faveur. » On ne put qu'avec peine lui faire abandonner la place.

VI. — Ceci nous amène à parler des travaux et des courses apostoliques du grand Missionnaire breton. Une force intérieure et surnaturelle le poussait comme invinciblement à se dépenser dans la prédication pour le salut des âmes. « Malheur à moi, s'écriait-il fréquemment, malheur à moi si je n'évangélise : *Væ mihi si non evangelizavero !* » Et Dieu secondait admirablement son zèle. Souvent on le voyait, après une semaine passée au lit dans la souffrance et la faiblesse, se lever, le dimanche venu, plein de vigueur et de force, contre l'attente de tous, et aller prêcher dans les campagnes.

Notre fervent prédicateur donnait aux fidèles le pur froment de la parole de Dieu, suivant le précepte de l'Apôtre : *prædica verbum*, et

non les raisonnements de la sagesse humaine, ni les ornements d'une éloquence toute profane. Aussi avait-il confié à sa mémoire fidèle l'évangile entier de saint Matthieu et les épîtres de saint Paul. Sa prédication était simple, solide, embrasée, abondante en exemples, en comparaisons, en représentations sensibles qui la mettaient à la portée des esprits les moins ouverts.

Monseigneur Guy de Champion, évêque de Tréguier, appelait le Père pour prêcher des missions, et l'envoyait devant lui, dans les paroisses, afin de préparer le peuple à la visite pastorale. Monseigneur Pierre Cornullier, évêque de Rennes, faisait de même. Ce dernier avait une si haute opinion de la sainteté du P. Quintin, qu'on l'entendait dire : « Si j'étais Pape, je ne ferais aucune difficulté de le canoniser. » Ces sentiments étaient partagés par tous ceux qui avaient vu le saint missionnaire et conversé avec lui. A l'exemple de son B. Père saint Dominique, il ne parlait que de Dieu : la conversation venait-elle à tomber, en sa présence, sur des matières profanes, il se retirait quand il pouvait le faire aisément ; dans le cas contraire, il tâchait de ramener l'entretien sur un sujet édifiant, ou bien il s'enfonçait dans le recueillement intérieur. Cette âme d'élite avait au plus haut degré le sens surnaturel des choses saintes, le goût des choses divines. Avec quels sentiments d'amour et de vénération il prononçait le saint Nom de Dieu ! Avec quelle force incroyable il reprenait les blasphémateurs quand il entendait leurs imprécations et leurs paroles sacrilèges ! D'ailleurs, il ne pouvait souffrir que la divine Majesté fût offensée en aucune manière. Il corrigeait sans crainte ni respect humain quiconque se laissait aller à quelque faute en sa présence. Pendant les folles réjouissances du carnaval, il se rendait sur les places pour éloigner les foules du spectacle et des mascarades : son apparition mettait tout le monde en fuite ; il parcourait aussi les halles, afin d'empêcher les amusements frivoles et déréglés, les jeux de cartes et de hasard ; si l'argent mis en jeu tombait entre ses mains, il le donnait aux pauvres. On le voyait même, nouveau Phinées, aller jusque dans les antres du vice pour en retirer les femmes perdues et les ramener à une vie honnête et chrétienne.

Des Anglais, venus à Morlaix pour leur commerce, y prêchaient à huis clos la fausse doctrine du protestantisme. Le P. Quintin, venant à le savoir, avertit les magistrats, qui, sur ses instances, réprimèrent ces infractions aux édits royaux.

VII. — L'oraison était le foyer où le zèle brûlant de l'apôtre s'alimentait ; la prière, l'arme avec laquelle il combattait et remportait tant de succès. Les saints entretiens avec son Dieu absorbaient la meilleure partie de ses nuits, et il consacrait à ce même exercice le temps laissé libre par les occupations du ministère. On voyait, du reste, à son maintien modeste et recueilli, qu'il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu et lui demeurait toujours uni.

Celui de qui procède tout don parfait avait favorisé l'âme de cet apôtre d'une oraison peu commune et il lui plaisait d'en manifester la sublimité par des signes extérieurs. Bien des fois, comme l'ont attesté des témoins oculaires, une lumière surnaturelle environna le saint religieux pendant qu'il priait ; c'est à la prière qu'il recourait pour remporter sur les âmes d'éclatantes victoires, quand sa parole, si puissante cependant, demeurait sans effet. Un jour, après s'être efforcé, mais en vain, de réconcilier deux implacables ennemis, voyant toutes ses exhortations méprisées, le Père se retira seul dans un autre appartement et supplia le Seigneur de lui venir en aide ; à peine eut-il prié quelques instants que les deux hommes sentirent leur cœur se fondre sous l'action invisible de la grâce ; ils promirent de se soumettre à tout ce que le Père ordonnerait, et, à partir de cette heure, ils redevinrent amis.

Cet esprit de prière se manifestait par une exactitude remarquable à l'Office divin. La cloche donnait-elle le signal de quelqu'une des heures saintes, le fervent religieux se rendait immédiatement au chœur, fût-il à peine arrivé de la campagne après avoir, ce même jour, prêché trois ou quatre fois. Il ne s'accordait le temps ni de prendre quelque nourriture, ni de changer de vêtement, alors même qu'il rentrait mouillé et couvert de boue.

Pendant l'Office, son âme était au ciel ; tout son extérieur en rendait témoignage : le ton de sa voix, sa tenue digne et modeste, son air attentif et recueilli. On eût pu croire qu'il chantait avec les Anges et non avec les hommes. Mais c'est surtout à l'autel, dans l'immolation de la Victime sainte que se trahissaient les divines ardeurs de son âme. Parfois, au moment de la préparation à la sainte Messe, et après l'adorable Sacrifice, son visage était éblouissant d'une éclatante lumière.

L'objet de sa plus chère dévotion était l'auguste Sacrement de nos autels ; il aimait à prendre soin de la lampe qui brûle devant le saint tabernacle ; étant en voyage, il s'arrêtait dans les églises et s'y reposait de longues heures en adoration devant son Dieu.

Véritable enfant de saint Dominique, ce « cher Benjamin de la Mère de Dieu », ainsi que l'appelle gracieusement l'ancien texte, le P. Quintin portait un tendre amour à la Reine du ciel. Avec son Rosaire, il opérait des prodiges, comme le démontre le fait suivant. Notre saint missionnaire s'était embarqué pour l'île d'Ouëssant afin d'y instruire des vérités religieuses les pauvres habitants des pays. Il était déjà bien loin en mer quand une furieuse tempête s'élève, menaçant le vaisseau du plus imminent naufrage. Les matelots avaient cargué les voiles, et s'abandonnaient au gré des vents : tout espoir était perdu. Ils vinrent supplier l'homme de Dieu d'intercéder pour eux auprès du Seigneur ; le Père les engage à prier eux-mêmes avec confiance, puis il trempe son chapelet dans la mer, qui se calme à l'instant ; bientôt les vents cessent et le soleil reparaît.

Le V. P. Quintin honorait aussi d'une façon toute spéciale le prince de la milice céleste, saint Michel ; il en parlait avec bonheur soit en chaire, soit dans les entretiens particuliers ; dans ses courses apostoliques, notre missionnaire ne manquait jamais de visiter les sanctuaires dédiés au glorieux Archange, et, quand il le pouvait, d'y célébrer les saints Mystères.

VIII. — La patience, d'après l'enseignement des Saints, est la pierre de touche du véritable amour de Dieu, et par conséquent, de la vraie dévotion. Notre grand apôtre posséda cette vertu au plus haut degré : le trait suivant nous le prouve. Plusieurs mendiants jouaient, un jour, aux dés dans un coin du cimetière ; le Père les ayant aperçus, les invite, plusieurs fois, à cesser leur jeu ; personne ne l'écoute ; alors, s'élançant vers eux, il leur prend les dés et les réprimande sévèrement d'avoir osé profaner ainsi ce lieu béni. Loin de s'intimider, ces hommes sacrilèges réclament leur jeu avec menaces, et sur le refus du V. Père, ils l'accablent de coups de poings, le jettent par terre, le battent cruellement et prennent la fuite, tandis que le patient religieux se retire de son côté sans laisser échapper une plainte. Pour se venger en vrai disciple du divin Maître, il fit une quête et chercha dans la ville les mendiants afin de leur donner les aumônes qu'il avait recueillies à leur intention. Puis se jetant à leurs pieds, il leur demanda humblement pardon de l'occasion qu'il avait pu leur donner d'offenser Dieu. A la vue d'une telle humilité, ces malheureux furent touchés jusqu'au fond de l'âme : ils firent, à leur tour, amende honorable de leur indigne conduite ; et ayant suivi le Père jusqu'au

couvent, ils se confessèrent à lui et prirent la résolution de vivre plus chrétiennement à l'avenir.

IX. — Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, récompensa le zèle et les vertus de son serviteur par le double don de prophétie et de miracles. Aux faits miraculeux déjà rapportés dans le cours de notre récit, qu'il suffise d'en ajouter un ou deux autres.

Le P. Quintin demanda, un jour, à une dame de Morlaix, une bouteille de vin pour une malade; mais la domestique, envoyée au cellier, se trompa, et prit du verjus pour du vin; s'étant aperçue de son erreur, elle vint trouver le Père, lui avoua sa méprise et voulut la réparer. Le Père sourit doucement, fit le signe de la croix sur la bouteille et aussitôt le liquide fut changé en un vin délicieux, comme purent en juger les assistants à qui le Père fit goûter le breuvage.

Il est impossible de compter les guérisons attribuées au V. P. Quintin, soit durant sa vie, soit après sa mort, et obtenues par ses prières ou par ses reliques. Plusieurs ont été attestées juridiquement par des témoins oculaires. Une noble dame, ayant demandé à réparer un vêtement du saint missionnaire avec un morceau d'étoffe plus convenable, garda soigneusement les vénérables lambeaux qu'elle avait remplacés. A quelque temps de là, son fils tomba malade et fut sur le point de perdre la vue; la mère désolée prend cette relique du P. Quintin, l'applique à son cher enfant et le voit avec joie recouvrer sans retard une parfaite santé.

Cette guérison miraculeuse et d'autres semblables avaient rendu si célèbre la sainteté du P. Quintin que chacun s'estimait heureux de le posséder quelques instants dans sa maison. Les infirmes, soulagés par sa seule présence, reprenaient courage quand il promettait de prier pour eux.

Ce saint Religieux jouissait encore d'un merveilleux don de prophétie. Les Sœurs du Calvaire de Morlaix ne le constatèrent que trop bien, lorsqu'il leur conseilla de différer de trois mois leur installation dans la nouvelle maison qu'elles avaient fait bâtir, leur prédisant qu'elles devraient, dans peu de temps, en construire une autre. Elles ne l'écoutèrent point. Bientôt après leur arrivée, un incendie consuma complètement ce nouveau monastère, et un autre fut rebâti sur les ruines du premier.

Un dimanche de l'Avent 1626, le Père prêchait sur ce texte :

« *Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere a ventura ira?* » Dans le cours de ses invectives contre les vices de ses auditeurs, — c'était à notre église de Morlaix qu'il donnait ce sermon, — il leur prédit ouvertement les troubles près d'éclater entre l'Angleterre et la France, et les maux qui allaient suivre. Un mois après, une fausse alarme est donnée dans Morlaix; on se souvient de la prédiction et le peuple court au couvent pour consulter le prédicateur. « Ce n'est point là la calamité que je vous ai prédite. » La guerre, en effet, n'éclata que l'année suivante, au mois de juillet.

Voici un autre fait plus étonnant encore. Le V. Père s'était arrêté, selon sa coutume, près des halles pour catéchiser les enfants. Il invite l'un d'eux à venir réciter le Symbole et les prières ; la seule réponse est une moquerie. Alors le Père s'écrie d'un accent animé : « Méchant garçon, tu rougis de venir réciter ton *Pater;* va, je te déclare et te prédis que tu finiras ta vie honteusement sur le gibet que voilà », et il lui montre la potence dressée sur la place voisine. Quelques années après, ce jeune homme, pris en flagrant délit de vol dans une église, expia son forfait sur cette même potence.

Enfin, le P. Quintin eut révélation de sa mort et l'annonça à plusieurs religieux de son couvent, dans la circonstance suivante : Il avait été nommé *Socius* de son Prieur pour le Chapitre de la Congrégation Gallicane : ce Chapitre devait se tenir à Rouen. Le Père, en disant adieu à ses frères, le jour du départ, déclara ouvertement à l'un d'eux qu'ils ne se reverraient plus. « Mon fils, lui dit-il, je suis vieux et inutile; il est temps que je m'en aille pour laisser la place à d'autres. »

X. — Voici quelques particularités sur ce voyage et les derniers jours du V. P. Pierre Quintin.

A Rennes, il visita les prisonniers, et quelques-uns le reconnurent et l'honorèrent comme un Saint. A Rouen, il se livra plus que jamais à son apostolat de prédilection : l'instruction des enfants pauvres; il édifia cette ville, surtout dans une procession publique où l'on vit ce vénérable vieillard profondément recueilli, les yeux baissés, les joues baignées de larmes et laissant deviner par tout son extérieur un homme surnaturel.

Au Chapitre, il soutint avec une vigueur admirable la cause de l'observance qui commençait à peine à se rétablir dans la Congrégation Gallicane, et n'avait été reçue encore que dans les deux

maisons de Rennes et de Morlaix. Quelque sainte que fût la vie du P. Quintin, ses discours en faveur de la régularité furent d'abord mal accueillis : mais sa fermeté triompha des obstacles. On finit par reconnaître que l'Esprit de Dieu parlait en lui, et le Chapitre se termina dans la charité, la concorde et la paix.

Le P. Quintin reprit donc le chemin de Morlaix, semant partout abondamment la parole de Dieu, offrant son ministère aux pasteurs des paroisses qu'il traversait. Arrivé à Vitré, accablé de fatigues occasionnées par ses prédications incessantes, il dut s'arrêter et se mettre au lit.

Le médecin qui le soignait fut si édifié de la vertu de notre malade qu'il lui fit une confession générale, et attesta ensuite que jamais il ne s'était senti touché à ce point, ni si fortement résolu à vivre d'une vie plus chrétienne. Le saint Religieux, malgré ses souffrances corporelles, jouissait dans son âme d'un avant-goût du paradis : sa conversation était au ciel. Son Prieur, parlant d'affaires temporelles avec des séculiers dans un coin de la chambre, entendit le malade s'écrier tout ému : « Hé quoi, Père Prieur! Est-ce que des chrétiens ne s'occupent ainsi que des choses du monde, sans dire un mot de Jésus-Christ? »

Quand la dernière heure fut venue, le serviteur de Dieu reçut à genoux le Viatique des mourants; et après une pénible agonie, son âme s'envola au ciel où l'attendait une brillante couronne, prix de tant de vertus, de souffrances et de travaux (21 juin 1629.)

XI. — Le P. Quintin était inconnu à Vitré. Cependant, la nouvelle de sa mort était à peine répandue dans la ville que la foule accourut très nombreuse, pour contempler et honorer les restes bénis du vénérable défunt. Quelques personnes faisaient toucher à son corps des objets de piété, des linges ou des étoffes de prix; d'autres, plus hardis, lui coupaient des cheveux ou des morceaux de ses habits; d'autres encore, lui baisaient les pieds, tous lui présentaient des vœux et des prières comme à un Saint. Les religieux du couvent, craignant d'être accusés de connivence, firent de grands efforts pour empêcher ces manifestations et ce culte rendu à leur Frère avant l'approbation de l'Eglise. Ils eurent toutes les peines du monde à protéger ses vêtements et à lui donner la sépulture. Par une heureuse et délicate pensée, on ensevelit les restes précieux du grand missionnaire dans l'église de notre couvent de Vitré, au-dessous de la chaire.

L'annonce de cette mort parvint à Morlaix, la veille de la Visitation. Le lendemain, le premier panégyrique du saint religieux fut prononcé par le P. Albert-le-Grand, en présence d'une foule immense venue dans notre église pour assister au sermon et à la procession du Saint Rosaire. Le soir du même jour, toutes les cloches de la ville se mirent en branle pour pleurer la perte d'un si saint personnage, la gloire de Morlaix ; tandis que les crieurs publics, revêtus de tuniques noires, parcouraient les rues, annonçant le service funèbre du lendemain.

L'évêque de Tréguier, et tout le clergé de Morlaix y assistèrent. Le Doyen de la cathédrale de Nantes prononça l'éloge du défunt sur ce texte : « *Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus : pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* » Ce savant Docteur attribua hautement au P. Quintin le titre de Saint, il ajouta que, ne pouvant l'invoquer publiquement sans l'autorisation de l'Eglise, il ne laissait pas de le faire en son particulier.

Le jour suivant, les Messieurs de la ville ordonnèrent un service en leur nom, avec un nouveau panégyrique, prononcé, cette fois, par le Prieur de notre couvent.

« C'est ainsi que la vertu du fidèle Serviteur de Dieu fut honorée « sur la terre : — nous citons l'ancien chroniqueur — mais voici « quelques merveilles, par lesquelles il plut à Dieu de la faire « éclater du côté du ciel. Je dis quelques merveilles; car si, dès le « commencement, l'on eût pris le soin de les vérifier comme on l'a « fait ensuite, on auroit trouvé un nombre presque infini de « personnes, qui protestoient avoir ressenti les effets miraculeux « de ses intercessions. » Et, après avoir rapporté plus de dix guérisons miraculeuses, l'auteur continue : « Les miracles, que Dieu « faisoit par son fidèle serviteur, s'étant singulièrement renouvellez « depuis l'an 1666, il se fait un concours extraordinaire à son « tombeau des peuples de la Bretagne, de l'Anjou et du Maine. « Monseigneur l'évêque de Rennes en fit faire des informations « juridiques, qui ont été envoyées à Rome, où l'on traite de sa « Béatification. »

La V. M. ANTOINETTE DE SAINTE-CATHERINE,

Première religieuse de la Réforme du Monastère du Tiers-Ordre, à Aumale (*).

(1638)

Les auteurs se taisent sur la première période de la vie de cette sainte fille : ils nous apprennent seulement qu'elle reçut le coup décisif de la grâce dans une circonstance toute particulière, à l'ouverture d'un tombeau. L'impression qu'elle eut alors, la saisit vivement et lui fit prendre la résolution de mourir complètement au monde, et de s'enfermer dans un monastère.

Pour se disposer à ce grand sacrifice, Antoinette se mit sous la direction de M. Gallemant, en entrant dans une association de saintes filles formée par ce prêtre zélé. Bientôt, elle y devint l'assistante de la Supérieure qui lui confia le soin des autres Sœurs.

La congrégation ne tarda pas à changer de face : la Mère Antoinette était si remplie de l'Esprit de Dieu, ses paroles si saintes et si efficaces, que les filles confiées à ses soins devinrent des âmes tout à fait intérieures ; la plupart embrassèrent la vie religieuse. La bonne odeur de leurs vertus s'était répandue au loin : la congrégation recevait des pensionnaires de Rouen, d'Amiens, même de Paris. Les parents chrétiens étaient très désireux de voir leurs filles élevées par une si sage et si habile maîtresse.

La Mère Antoinette donnait de rares exemples de mortification et de dévotion, principalement à l'égard de la très sainte Vierge. Elle se rendait fréquemment, pieds nus, par un chemin rocailleux, à une chapelle des environs d'Aumale, dédiée à la Mère de Dieu ; quand elle avait résolu d'accomplir ce pèlerinage à tel jour déterminé, rien ne pouvait l'arrêter, ni boue, ni froid, ni pluie.

Avec la Reine du ciel et saint Antoine, son patron, sainte Catherine

(*) Mém. d'Aumale.

de Sienne était l'objet de sa plus grande dévotion : chaque jour, elle en faisait mémoire dans ses prières. Les oraisons de cette sainte fille étaient si ferventes, qu'on l'a vue plus d'une fois ravie en extase.

Après plusieurs années passées dans la Congrégation de M. Gallemant, Sœur Antoinette désira s'unir d'une manière plus étroite et plus irrévocable à Dieu par la profession religieuse. Elle entra donc au monastère de nos Sœurs du Tiers-Ordre. Là, de concert avec les VV. MM. Martine de Saint-Augustin, Françoise de Jésus et Anne Basset, elle voulut introduire l'observance et la régularité ; deux ans de persévérance couronnèrent leurs efforts d'un plein succès.

La V. Mère s'estimait indigne de la compagnie de ses Sœurs et se regardait comme la plus misérable des créatures. Cet esprit d'humilité lui fit supplier Notre-Seigneur de la tenir toujours dans une position inférieure, éloignée de toute supériorité, de toute charge ; grâce qui lui fut accordée et d'une manière d'autant plus admirable que la Mère Antoinette avait déjà, comme nous l'avons vu, dirigé une communauté et un pensionnat, et qu'elle fut l'une des premières religieuses de cette Réforme qu'elle observa trente-quatre ans.

La paix de son âme édifia toute la communauté, dans une circonstance particulière. On avait renvoyé du monastère, quelque temps avant la profession, une de ses sœurs selon la chair : la Mère Antoinette, loin de manifester quelque peine de ce renvoi, alla se jeter aux pieds des Mères pour les remercier de l'avoir reçue elle-même malgré son indignité.

C'est en partie à son dévouement et à son zèle que ce célèbre monastère d'Aumale dut sa prospérité même temporelle ; la maison n'était d'abord qu'une pauvre chaumière, et les Sœurs, dépourvues de rentes, gagnaient leur vie par le travail des mains. La Mère Antoinette était infatigable : on la voyait sans cesse à l'ouvrage, même lorsque ses mains étaient glacées par le froid ; elle mangeait peu, portait des vêtements vieux et usés, couchait sur la planche et ne gardait à son usage que les choses absolument nécessaires.

Lorsque l'obéissance la laissait libre, la Mère Antoinette se retirait dans sa cellule et y vaquait à l'oraison. Souvent on la trouva privée de ses sens, l'esprit perdu en Dieu. Elle avait un attrait extraordinaire pour la retraite, et, pour ce motif, une singulière dévotion aux saints anachorètes. Elle s'entretenait avec bonheur de leur vie et de leurs

vertus. « Ah ! mes Sœurs ! que nous serions heureuses de vivre « comme ces Saints ! disait-elle. Et qu'avons-nous à faire en cette « vie, sinon de vaquer à Dieu, puisque toutes les autres occupations « cesseront, et que celle-ci seule ne nous sera point ôtée ? »

Ses communions étaient fréquentes. Elle s'y préparait avec un soin extrême et en retirait des fruits merveilleux ; une action de grâces de cinq à six heures lui semblait peu de chose ; elle y aurait consacré la journée entière si l'obéissance ne l'avait appelée à d'autres occupations.

Un jour, cependant, ayant entendu prêcher sur la pureté requise pour la sainte Communion et citer, à l'appui de cette doctrine, les exemples de plusieurs Saints et Saintes dont les communions étaient très rares, l'humble Mère s'abstint par humilité de se nourrir du pain des anges. L'expérience, cette maîtresse incomparable, lui apprit que la divine nourriture était nécessaire à son âme pour lutter avantageusement contre les diverses tentations, et supporter patiemment les douleurs d'une grave maladie dont elle était atteinte ; elle reprit donc l'usage fréquent de la sainte Eucharistie.

Les souffrances auxquelles nous faisons allusion étaient des migraines violentes qui la mettaient parfois comme hors d'elle-même, un feu intérieur qui lui dévorait les entrailles, enfin et surtout une grosse tumeur à la poitrine. La patiente Mère tint longtemps secret ce dernier mal ; enfin, elle le découvrit à sa Supérieure qui lui ordonna de le montrer au médecin. Celui-ci se trompa sur la nature de cette excroissance, et le remède qu'il y appliqua causa des douleurs aiguës à la pauvre patiente qui dut garder le lit pendant six mois sans pouvoir se remuer.

Le mal s'aggrava à tel point que les bonnes Sœurs infirmières avaient beaucoup de peine à en empêcher les progrès.

La pieuse Mère, devenue vraiment semblable à Job, avec cette différence pourtant, qu'elle avait des sœurs et des amies pour la consoler et compatir charitablement à ses souffrances, bénissait Dieu dans son affliction et remerciait affectueusement les infirmières de leurs soins empressés dont elle se disait tout à fait indigne. Six longues années se passèrent ainsi dans les tortures d'un vrai martyre ; elle puisait sa force et sa plus grande consolation dans la réception fréquente de la sainte Eucharistie.

Enfin, le mal atteignit le cœur et ce fut le coup de la mort : la Mère Antoinette quitta cette vallée de larmes en prononçant le Saint Nom de Jésus, le 21 juin 1638.

LE MÊME JOUR

12.. — A Gand, en Flandre, le V. GILLES, dont Thomas de Champré parle ainsi, dans son livre *des Abeilles :* « J'ai vu à Gand, un homme très bon, nommé Gilles, chanoine de Saint-Omer, en Flandre. Il quitta le siècle pour entrer dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il était si adonné aux larmes, si rempli de joie spirituelle, si brûlant de zèle pour les âmes qu'on le tenait pour saint ; il l'était bien réellement, comme l'a prouvé suffisamment sa mort. En effet, lorsque son frère selon la chair eut été enseveli dans le cloître, et que la pierre tombale mal posée dut être placée plus exactement : « laissez-la, mes frères, disait-il, laissez-la, elle ne demeurera pas longtemps immobile. » Il prédisait manifestement par là, qu'il devait lui-même, sous peu, rejoindre son frère dans la tombe.....

« Un autre religieux m'a raconté que le P. Gilles fit cette réponse, quand on lui demanda comment il se portait : « Bien, mon très cher Frère, bien, car en sortant d'ici, je ne passerai que trois jours dans les flammes expiatrices du purgatoire, et aussitôt après, par la miséricorde de Dieu, je m'envolerai dans la gloire. » — (Thom. de Champré.)

13.. — Dans la province de Toulouse, le V. P. PIERRE DE LA BORIE, du couvent de Brive, l'un de ces fruits de grâce que le Seigneur garda sur l'arbre de la Religion, malgré les secousses terribles du fléau de la peste qui désola l'Europe vers le milieu du XIV^e^ siècle.

Prieur de Carcassonne en 1355, il fut choisi par le clergé, les communautés religieuses et les gouverneurs de la ville, pour aller au-devant du Prince de Galles, Edouard, afin de désarmer sa colère et de solliciter sa clémence. Le terrible Anglais, accompagné d'une nombreuse armée, arrivait aux portes de la ville : son dessein était de la réduire en cendres. En vain, notre pacifique ambassadeur fit appel, pour le fléchir, aux plus nobles sentiments, la cité fut livrée aux flammes par la fureur de ce prince dépourvu d'humanité et de religion. Notre couvent fut préservé de l'incendie comme par miracle.

Le P. de La Borie devint ensuite Prieur du couvent de Toulouse. — (Guidonis.)

1380 — A Sienne, le V. P. ANTOINE ELCI, membre selon la chair de l'illustre famille des Comtes du même nom, et l'un des fils spirituels de sainte

Catherine de Sienne. Il était Prieur de la Minerve, à Rome, au moment de la mort de la Sainte ; il put donc contempler de ses propres yeux ses Stigmates lumineux et non sanglants. Lui-même nous a laissé un témoignage de ce fait dans une lettre écrite en 1380. — (Pio.)

15.. — En Pologne, le V. P. LUC DE LÉOPOL, prédicateur plein de grâce et d'éloquence. Il a été, par ses talents, comme le boulevard de cette nation si chrétienne contre les efforts impies des hérétiques. Deux fois Prieur du couvent de Cracovie, il sut porter ses Religieux à tous les devoirs de leur état. La mort l'enleva à l'affection de ses Frères vers l'an 1550. — (Ex. Sever. Cracov.)

1584 — A Lima, le P. JEAN DES ANGES, originaire de Séville. Il passa au Pérou quelques années après la découverte de ce pays et prit l'habit dans le célèbre couvent du Rosaire de Lima.

Ouvrier infatigable dans la vigne du Seigneur, il recueillit des fruits abondants de ses travaux. Une multitude d'infidèles, en effet, se convertirent à sa voix. Il reçut la récompense céleste l'an 1584. — (Mélendez.)

1589 — Dans la même Province du Pérou, au couvent de Chuquizaca, le V. P. BALTHAZAR DE HEREDIA. Ce religieux plein de piété signala sa vertu par les nombreux services qu'il rendit aux hommes de sa nation dans ces lointaines colonies.

Il fut choisi par ses Supérieurs pour faire la visite des couvents du Chili, mais Dieu se contenta de sa soumission. La mort le surprit peu de temps après qu'il se fut mis en marche pour cette province éloignée. Le bon Père s'était arrêté le soir dans une maison de campagne, et avait commencé son oraison, à genoux, quand son âme s'envola au ciel pour y adorer et contempler éternellement son Créateur. — (Mélendez.)

14.. — A Naples, la V. Sœur THÉODORE DE DURAZZO. Elle était issue du sang des rois de Naples, ducs d'Anjou, et comptait parmi ses parents les rois Charles III et Ladislas, et la reine Jeanne II. Après avoir mené une vie pieuse dans le siècle, elle entra au monastère de Saint-Pierre-du-Château, à Naples. Elle fut au milieu de ses Sœurs, humble, affable, très zélée pour l'observance, très adonnée à l'oraison. Le roi Ladislas, son parent, la tenait en si haute estime qu'il fit demander au Pape d'être assisté par elle dans sa dernière maladie. — (Vallé.)

1626 — A Metz, la vertueuse Sœur MARGUERITE DE POUILLY, tendre fleur transplantée, toute jeune encore, des champs incultes du

monde dans le jardin fermé de l'Epoux céleste, qu'elle embauma du parfum de ses vertus, et embellit de l'éclat des grâces les plus riches et les plus abondantes.

Sœur Marguerite se signala tout particulièrement par son zèle pour les saintes observances : c'était pour elle un supplice de les voir transgresser. Pendant deux ans, elle se fit une violence extrême pour se tenir debout au chœur comme tout le monde, malgré une infirmité notable qu'elle avait à une jambe. — (*Mém. de Metz.*)

1643 — A Rennes, la très vertueuse Sœur ANNE DE SAINTE-MARIE, professe du monastère du Dinan et l'une des fondatrices de celui de Rennes. L'éducation chrétienne qu'elle reçut de ses nobles et pieux parents l'ayant déjà comme formée aux pratiques de la vie religieuse, elle les embrassa avec une ferveur angélique : l'oraison, les veilles, les jeûnes faisaient ses délices les plus chères. Son cœur pur, toujours occupé de Dieu, s'élançait vers ce divin objet par d'ardentes aspirations et s'appliquait à n'en perdre jamais la douce présence.

La V. Sœur honorait les mystères que la sainte Eglise nous propose dans ses fêtes, par quelque mortification particulière et par un recueillement plus profond et plus prolongé. L'humilité et la ferveur avec lesquelles Sœur Anne assistait à la Messe donnaient de la dévotion aux personnes qui la considéraient.

Son surnom de *Sainte-Marie* lui inspirait un tendre et filial amour pour cette divine Mère. Elle récitait en son honneur plusieurs Rosaires par jour, et jeûnait tous les samedis et la veille de ses fêtes. La dévote Sœur honorait aussi d'une manière toute filiale S. Dominique. Elle aimait à s'entretenir des autres Saints de l'Ordre et s'efforçait d'imiter leurs vertus.

Sa Prieure, la V. M. Marguerite du Saint-Esprit, lui ordonna de traduire en français les ordonnances des divers Chapitres généraux concernant les Sœurs; elle s'en acquitta fort soigneusement et se rendit par là comme une règle vivante. La même Supérieure la prit pour compagne dans la fondation du monastère de Rennes, en 1642. Sœur Anne se disposa à cette grande œuvre par la prière et la pénitence, et prédit que sa mort viendrait la prendre avant que cette nouvelle maison fût élevée, et qu'on l'ensevelirait dans le chapitre du couvent de nos Pères. Elle n'avait cependant que vingt-cinq ans et jouissait d'une santé florissante; néanmoins la prédiction se vérifia de point en point. Elle mourut le 21 juin de l'année suivante 1643. Il y eut un grand concours de monde à son enterrement à cause de l'opinion qu'on avait de sa sainteté. Chacun s'efforçait d'avoir un morceau de ses vêtements. — (*Mém. de Rennes.*)

XXII JUIN

Le Souverain Pontife INNOCENT V appelé dans l'Ordre Frère Pierre de Tarentaise, premier Pape Dominicain, ancien archevêque de Lyon, ex-provincial de la Province de France et Docteur de Paris (*).

(1276)

Nous regrettons, avec les éditeurs de l'ancienne *Année Dominicaine*, que, dans un siècle où la sainteté et la science étaient si communes dans notre Ordre, les contemporains ne nous aient pas laissé plus de détails sur la vie de cet illustre personnage.

Le grand Pontife vint au jour dans la ville de Tarentaise, au pied des Alpes, sur les confins de la Savoie, vers 1225. Tarentaise dépendait alors des ducs de Bourgogne, c'est peut-être la raison pour laquelle il porte, dans nos anciennes chroniques, le titre de *Burgundus*, Bourguignon.

« C'est à l'année 1234, écrit le P. Antonin Danzas (dans ses « *Etudes sur les temps primitifs*), qu'on place l'entrée dans l'Ordre « d'un tout jeune enfant qui, plus tard, promu à la dignité suprême de « Vicaire de Jésus-Christ, aimait à rappeler qu'il avait été dès son âge « le plus tendre, appelé à la grâce de la vie religieuse, et élevé *dans*

(1) Echard, I, 350; Touron, *Hommes illustres*, t. I, p. 344.

« *les saintes délices de la pauvreté*. Né de nobles parents, Pierre de « Tarentaise fut envoyé, encore enfant, à l'Université de Paris. Un « historien du XIV^e^ siècle, investigateur très consciencieux de l'âge « précédent, assure que Pierre n'avait que neuf ans lorsqu'il fut « admis dans l'Ordre. Telle était sa beauté que, pour le soustraire « aux regards indiscrets, on l'empêchait, durant tout le temps de son « adolescence, de franchir l'enceinte du couvent. On croit assez « généralement qu'il fut du nombre de ces *petits* ou de ces novices « encore sans lettres, que le B. Jourdain reçut à l'époque du Cha- « pitre général de 1234, malgré l'opposition des Pères. » D'après Thomas de Champré, le Bienheureux répondit, à ce sujet, aux reproches des Pères capitulaires : « Laissez venir ces petits, et ne les « méprisez pas. Sachez que vous en verrez beaucoup et la plupart « d'entre eux s'acquitter glorieusement de l'office de la prédication, et « Dieu s'en servira pour l'œuvre du salut, de préférence à beaucoup « d'autres d'un esprit cultivé. »

Si Pierre de Tarentaise fut réellement du nombre de ces enfants prédestinés, sa vie justifia d'une manière éclatante les prévisions dont ils étaient l'objet, ainsi que le démontrera la suite de cette histoire.

« Qu'il ait pris l'habit de l'Ordre à Lyon ou à Paris, dit Echard, il « est certain, d'après les règles alors en vigueur, qu'il en fut revêtu « au nom du couvent de Lyon. »

Le jeune novice s'appliqua, avec ardeur, à l'étude des sciences sacrées. Devenu Maître à son tour, il ne tarda pas à se faire remarquer à l'Université. Il professa quelques années au couvent de Saint-Jacques, à côté de S. Thomas, et « son mérite, dit le P. Touron, ne parut point obscurci par celui du saint Docteur. »

Les Chapitres généraux le choisirent avec S. Thomas, le B. Albert, les Frères Bonhomme et Florent, pour former les nouveaux règlements d'étude qui furent promulgués par le Chapitre de 1259, tenu à Valenciennes, où ces grands docteurs se trouvèrent réunis.

En 1265, il fut élu, pour la première fois, Provincial de France. Cependant, comme il n'avait pas fourni à l'enseignement un nombre d'années suffisant pour recevoir le bonnet de docteur, le Chapitre de Bologne l'absout de sa charge et l'envoie occuper, encore deux ans, l'une des deux chaires de théologie que l'Ordre possédait à l'Université de Paris. Un ancien auteur nous assure que les rares talents, l'érudition et la manière d'enseigner de Fr. Pierre de Tarentaise le faisaient préférer aux plus habiles professeurs de cette fameuse métro-

pole de la science et des lettres. Il fut le dix-septième docteur de Paris dont s'honore l'Ordre de Saint-Dominique, et le troisième après S. Thomas.

C'est ici le lieu de parler des œuvres de cet illustre maître, appelé par l'une de nos chroniques les plus dignes de foi: *virum doctissimum*, un homme d'une grande doctrine, et placé au nombre *de ces étoiles merveilleusement lumineuses qui, dans l'Ordre des Prêcheurs, brillèrent à cette époque, tant par la sainteté de leur vie que par l'étendue de leur savoir* (1). La plume de Pierre de Tarentaise fut sans doute moins féconde que celle du B. Albert et du Docteur angélique, mais elle ne laissa pas de mettre au jour de nombreux écrits dont voici la liste: 1° Un commentaire fort apprécié sur les *Sentences*. Cet ouvrage est comme un précis de la doctrine de S. Thomas. Le P. Réginald le fit imprimer à Toulouse, par l'ordre du R^me^ P. Général Thomas Turco; 2° des commentaires sur une grande partie des Livres saints; celui des épîtres de S. Paul est tout particulièrement remarquable (2). Le V. Père Pierre a cela de commun avec les autres commentateurs de l'époque qu'il dépèce, pour ainsi dire, le livre entier jusqu'au dernier mot, par une succession admirable de divisions et de subdivisions qui jettent l'esprit dans le ravissement, lorsqu'on a le courage de les suivre jusqu'au bout, la plume à la main. Ce travail d'analyse, achevé, met sous les yeux la charpente doctrinale et savante de l'œuvre entière du grand Apôtre, et l'on peut contempler d'un coup d'œil le plan grandiose, solide, parfaitement harmonieux de cet édifice sacré que l'on nomme l'*Epître aux Romains, aux Corinthiens, aux Ephésiens*, etc. Puis, dans le cours de ses explications, il intercale des *nota* ou remarques très utiles, mines fécondes et riches pour les jeunes prédicateurs, vrais plans de discours très substantiels et partagés en sept ou huit points chacun. Le lecteur nous saura gré de lui en fournir un exemple. Sur ce texte, *Reformamini in novitate sensus vestri* (Rom, XII, 2), il dit: « L'homme est: 1° *formé* par la création; 2° *déformé* par le péché; 3° *réformé* par la grâce; 4° *informé* par la doctrine; 5° *conformé* (au christ) par assimilation; 6° *transformé* par la contemplation; 7° *déiformé* finalement par la gloire. Et à l'appui de chacune de ces propositions vient un texte des Ecritures parfaitement choisi.

(1) *Chron. Magistrorum Gen.*, c. 8.

(2) Ces commentaires ont été souvent imprimés sous le nom de Nicolas de Gorran, mais à tort, comme le démontre très bien Echard (I. 353).

De temps à autre le docte expositeur du texte sacré se pose des objections qu'il résout brièvement à l'aide de quelque distinction. Ainsi nous trouvons sur le XIV^e^ chapitre de l'Epître aux Romains une dizaine de difficultés résolues de la sorte.

II. — Une si brillante lumière était appelée à jeter le plus vif éclat dans la sainte Eglise de Dieu. Les Pères de la Province de France, réunis en Chapitre à Paris, l'an 1269, élurent de nouveau comme Provincial Pierre de Tarentaise. Trois ans plus tard le Vicaire de Jésus-Christ l'appelait au gouvernement de l'Eglise de Lyon, depuis longtemps délaissée et réduite à un état déplorable. Le Souverain Pontife ne pouvait ignorer cette situation, mais il n'ignorait pas non plus les talents et les vertus de Pierre de Tarentaise « qui étaient, dit Raynaldi, à la hauteur des emplois les plus importants. » Nous en avons la preuve dans les paroles mêmes du Bref adressé à l'élu par par Grégoire X. Le Pape lui disait : « L'opinion avantageuse que, « depuis longtemps, Nous avons conçue de vous, est fondée sur des « preuves non équivoques de votre vertu et des dons, nombreux et « excellents, que le Seigneur a réunis en votre personne, afin de vous « rendre agréable à ses yeux et aux yeux des fidèles. Dès que la Pro- « vidence Nous eût mis en état de montrer quels étaient Nos senti- « ments à votre égard, Nous avons jugé à propos de vous retirer d'un « état d'humilité où vos talents demeuraient comme ensevelis, et de « vous placer comme un brillant flambeau sur le chandelier, afin que « par les exemples de vos saintes actions, vous édifiez tous ceux qui « entrent dans la maison du Seigneur, et que vous les éclairiez par les « lumières d'une pure et salutaire doctrine. C'est pourquoi Nous vous « avons choisi, de l'avis de Nos Frères, pour archevêque et Pasteur « de l'Eglise de Lyon. » C'est vers les fêtes de la Pentecôte 1272 qu'eut lieu cette promotion. On ignore si Pierre de Tarentaise inaugura sa charge pastorale avant d'être promu au cardinalat, promotion qui se fit l'année suivante dans le mois de mai ou de septembre.

Dans un acte manuscrit, daté du 15 novembre 1273, se trouve une signature de notre cardinal ainsi conçue: « Pierre, évêque d'Ostie et de Velletri, archevêque administrateur de Lyon. » A cette époque, il n'avait donc pas encore résigné l'administration de la Primatiale des Gaules. Cependant il ne dut pas tarder à le faire, car, au mois de mai suivant, nous trouvons son successeur, Aymar de Roussillon, déjà en possession du Siège épiscopal.

III. — Le deuxième Concile de Lyon va commencer ses travaux. Il suffit d'ouvrir les annales de l'Eglise pour voir combien le cardinal d'Ostie, doyen du Sacré-Collège, brilla dans cette auguste et nombreuse assemblée.

« Il fut, nous assure le P. Touron, le conseil ou comme le bras « droit du Pape, et il fit également admirer sa profonde érudition, son « zèle pour l'honneur de l'Eglise et son habileté pour la conduite des « affaires les plus difficiles ou les plus importantes.

« Il prononça plusieurs discours en présence de sa Sainteté et de « tous les Pères du Concile.

« Dans la troisième session, tenue le 7 juin, Pierre de Tarentaise ayant pris pour texte ces paroles d'Isaïe : *Levez les yeux et regardez de tous côtés; toute cette grande assemblée de monde vient se rendre à vous;* parla avec beaucoup de grâce et de dignité sur « les glorieuses prérogatives de l'Eglise romaine, le centre de l'unité « catholique, sur la réunion des Grecs et les véritables moyens de la « procurer. »

Dans la session suivante, tenue le 5 juillet, le dernier jour de l'octave des saints Apôtres Pierre et Paul, il parla encore en présence du Souverain Pontife entouré de sa cour et des ambassadeurs de l'empereur de Constantinople.

Sur ces entrefaites, un grand deuil frappa le Concile et l'Eglise entière : la mort du Docteur séraphique, S. Bonaventure, cardinal d'Albano. Pierre de Tarentaise, son ami, fut chargé d'interpréter les regrets de tous, aux obsèques de l'illustre défunt. Il n'eut besoin que de laisser parler son cœur, et son cœur lui fournit des inspirations si pathétiques et si touchantes qu'il fit couler les larmes de tout l'auditoire. De quelle émotion dut être saisie l'auguste assemblée lorsqu'elle entendit ce Prince de l'Eglise s'écrier avec un accent inexprimable : « *Doleo super te, frater mi, Jonatha,* — je pleure sur toi, ô mon frère Jonathas! »

L'amitié de notre cardinal pour le Docteur séraphique datait peut-être de leur séjour à Paris, où ils purent se rencontrer dans les chaires de la célèbre Université. Les deux illustres amis furent revêtus en même temps de la pourpre romaine, siégèrent à côté l'un de l'autre au Concile, et se consacrèrent ensemble aux mêmes labeurs pour la gloire de l'Eglise.

La douleur ressentie par le serviteur de Dieu à la mort de son saint ami, devait être tempérée par une bien douce consolation. Il eut la

joie de donner le baptême à un ambassadeur des Tartares, ainsi qu'à deux de ses compagnons. Cette touchante cérémonie eut lieu le 16 juillet, avant l'ouverture de la cinquième session.

Le Concile terminé, Grégoire X quitta Lyon, suivi de notre cardinal qu'il nomma Grand Pénitencier de l'Eglise romaine. Vers la fin de décembre(1275), le Pape entrait à Arezzo, sur le territoire de Florence ; il y tomba malade et mourut le 10 janvier 1276. La sainte Eglise lui a décerné le titre de Bienheureux, et la famille dominicaine, en reconnaissance de l'affection toute particulière que ce glorieux Pontife lui a portée, célèbre sa fête le 16 février.

IV. — Le 21 janvier les cardinaux entrèrent en conclave et, après la messe du Saint-Esprit, procédèrent à l'élection. Au premier tour de scrutin, Pierre de Tarentaise fut élu à l'unanimité des suffrages. Il prit le nom d'Innocent V, et cette devise : *Oculi mei semper ad Dominum :* Mes regards sont sans cesse tournés vers le Seigneur. A ce sujet, le P. Touron note cette judicieuse remarque : « Une élection faite avec autant de promptitude que de concorde et « d'unanimité, nous fait connaître, encore mieux que le témoignage « des auteurs contemporains, les mérites supérieurs de ce grand « homme, et l'idée avantageuse que les cardinaux s'étaient formée « de ses vertus et de ses talents. »

Le même historien ajoute : « Quoique élevé dans le cloître dès « son enfance, il parut né pour les grandes affaires, dès qu'il fallut « les traiter. A une rare piété et à la plus profonde érudition, il joignait « une grandeur d'âme et une fermeté que rien n'ébranlait. Zélé, « actif, charitable, il allait toujours au bien par des moyens qui « faisaient connaître que la prudence réglait ses pas et que la « sagesse inspirait toutes ses démarches. »

Les premiers soins du nouveau Pape furent de rétablir la paix parmi les peuples et d'éteindre les discordes allumées entre divers Etats d'Italie. Il n'attendit même pas son couronnement pour intervenir dans la querelle de Gênes avec le roi de Sicile. « Nous vous « envoyons, écrivait-il aux Gênois, notre cher fils Hugues des Uberti, « de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, professeur dans le couvent de « Sienne, homme véritablement recommandable, tant par sa vertu « que par sa doctrine, et dont les conseils ne pourront que vous être « salutaires, s'il vous plaît de les écouter. »

Le nouveau Pontife quitta bientôt Arezzo pour se rendre à Rome.

En passant à Viterbe il obligea les chanoines de cette ville à restituer à nos Pères le corps de Clément IV, qui avait reçu la sépulture dans notre église, et que le Chapitre avait enlevé ensuite de vive force. Innocent V fut couronné à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, le 23 février 1276. Le lendemain il notifiait, par Lettres encycliques, son élection au monde chrétien.

Le pieux et zélé Pontife s'occupa ensuite à procurer des secours aux royaumes d'Espagne, menacés d'une nouvelle invasion des Maures d'Afrique, à intéresser l'empereur des Grecs en faveur des chrétiens opprimés de Palestine, à mettre fin aux luttes sanglantes et fratricides qui divisaient les deux cités rivales de Lucques et de Pise, et à faire rentrer dans l'obéissance au Saint-Siège plusieurs villes rebelles, depuis longtemps frappées d'interdit. Raynaldi nous apprend qu'il envoya aussi une ambassade à Rodolphe, roi des Romains, pour le détourner de son expédition en Italie, parce que sa présence rallumerait plus que jamais les vieilles querelles entre Guelfes et Gibelins.

« Innocent, continue le même annaliste, méditait encore d'autres « vastes projets pour l'agrandissement et la défense de la République « chrétienne, lorsque la mort, par un coup terrible pour la sainte « Eglise, qui avait conçu de grandes espérances de ce pontificat, vint « le frapper presque à l'improviste. » Innocent V ne faisait-il pas, en effet, revivre Innocent III par sa science, son éloquence, ses vertus, sa grandeur d'âme, son courage et son génie? N'avait-il pas, de plus, à son service, un puissant auxiliaire dans cet Ordre des Frères-Prêcheurs, alors à l'apogée de sa force et de sa grandeur, et du sein duquel lui-même était sorti ?

Ajoutons ici que Pierre de Tarentaise, devenu successeur du prince des Apôtres et Vicaire de Jésus-Christ, n'oublia jamais les Frères avec lesquels il avait eu le bonheur de partager *les délices de la sainte pauvreté*. Il leur écrivit au Chapitre assemblé à Pise au mois de mai 1276, une lettre affectueuse pour leur inspirer de sages conseils et implorer le secours de leurs prières. « Bien qu'absent de corps, « leur disait-il, Nous sommes en esprit au milieu de vous. Nous « vous exhortons à l'amour de cette pauvreté sur laquelle vous avez « été fondés et consolidés, à cette union que cimente une ardente « charité, à l'accomplissement du ministère sacré de la prédication de « la parole divine, ministère auquel vous êtes voués, et par votre nom « lui-même et par votre profession ». Le sage Pontife invite ensuite les Pères capitulaires : 1° à ne pas trop multiplier les maisons de

l'Ordre, surtout dans les petites localités. Ces fondations, remarque-t-il, privent de bons religieux les couvents déjà connus et en renom ; 2° à ne pas se montrer trop faciles dans la réception des sujets ; 3° à ne pas laisser passer impunis les excès des Religieux indisciplinés. Enfin, cette lettre toute fraternelle se termine par l'assurance que le Pape dominicain sera toujours, malgré les travaux qui l'accablent, plein de sollicitude pour la dilatation de son Ordre et la diffusion toujours plus grande des lumières et de la doctrine qu'il doit répandre dans le monde.

Moins de cinquante jours après la date de cette lettre, le 22 juin, le saint Pontife avait quitté la terre, où, comme s'exprime Bernard Gui, « cette brillante fleur se dessécha à peine éclose, *mox in suo ortu exaruit flos decorus.* » Innocent V n'avait que cinquante ans lorsqu'il mourut, et avait régné seulement cinq mois et deux jours. Son corps fut enseveli dans la basilique de Latran ; le roi de Sicile, Charles Ier, assistait en personne aux funérailles.

Innocent V laissa une réputation de sainteté peu commune. Quoique l'Eglise ne lui ait pas encore décerné les honneurs d'un culte public, son nom est souvent précédé du titre de Bienheureux.

Le V. P. DOMINIQUE GARDEZ

Profès du couvent de Toulouse (*).

(1647)

PARMI les fruits d'honneur et de gloire que produisit la réforme du P. Sébastien Michaëlis, il n'y en a point de plus doux, de plus agréable, ni de plus illustre que le P. Dominique Gardez, proclamé *Saint* par tous ceux qui ont eu le bonheur de converser avec lui.

Son père, conseiller au Présidial d'Agen, l'envoya faire ses études

(*) *Ex relatione eorum qui eum noverunt et cum eo conversati sunt.*

à Toulouse ; c'était au moment où nos Religieux embaumaient cette cité du parfum de leurs vertus, grâce à la pratique de l'observance régulière, introduite par le grand réformateur de ce couvent. Le jeune homme, attiré par l'odeur de ces parfums, embrassa la vie religieuse Dominicaine dans cette même ville où notre Ordre avait pris naissance. Il demanda l'habit avec grande ferveur et fut reçu comme postulant, selon la coutume, afin d'essayer le genre de vie qu'il désirait suivre.

A cette nouvelle, ses parents sollicitent un arrêt de la Cour et viennent arracher leur fils à l'asile de la paix où il avait cherché un abri contre les périls du monde. Voyant qu'il lui serait impossible de résister à l'autorité et à la violence, le jeune homme céda à ses parents sans faire de résistance. Bientôt après, il rentrait dans l'arche, comme la colombe, sans avoir pour ainsi dire posé le pied dans le monde : on le laissa désormais tranquille.

A partir de ce jour, il marcha à grands pas dans les voies de la sainteté et devint par sa modestie, sa mortification, son application à tous les exercices de la règle, un vrai miroir de perfection religieuse. Il animait toutes ses actions d'un si grand esprit de piété, et les accomplissait avec tant de grâce que toute la communauté en était dans l'admiration.

La profession solennelle, au lieu d'être suivie, comme cela arrive parfois, d'un peu de relâchement, fut toujours à ses yeux un motif plus pressant d'avancer dans la vertu. Il s'efforçait de marcher sans cesse en la présence de Dieu ; aussi la vertu qui, chez ce pieux Frère, semblait l'emporter sur les autres, c'était une angélique modestie, reflet du foyer de grâces caché dans son cœur, et gardienne de ce riche trésor.

Cette vertu brilla, et fut récompensée d'une manière toute spéciale dans une circonstance que nous allons rapporter. Les Supérieurs l'avaient envoyé, avec d'autres de ses Frères, recevoir les saints Ordres. Le Prélat auquel ils s'adressèrent, étant étranger, leur demanda, comme c'était son devoir et son droit, les lettres dimissoriales de l'Archevêque de Toulouse. Les compagnons de Fr. Dominique furent surpris de cette demande, et au lieu de dire humblement qu'on ne leur en avait point donné, ils répondirent avec un peu de liberté *qu'ils ne croyaient n'avoir besoin que de l'obédience de leurs Supérieurs ordinaires*. Le prélat se montra peu satisfait de cette réponse et refusa de les ordonner. Pendant tout ce temps, notre Fr. Dominique

Gardez se tint à l'écart, les yeux baissés ; cependant, interrogé après les autres, il répondit modestement qu'il n'avait pas de dimissoires mais qu'étant très indigne des Ordres, il n'éprouvait aucune peine de ce renvoi. L'évêque admira cette réponse et comme il exigeait surtout l'humilité et la modestie des religieux, il ordonna ce dernier Frère et refusa d'admettre les autres.

Avec quelle piété et quelle gravité ce saint religieux, devenu prêtre, n'accomplissait-il pas les cérémonies de l'auguste Sacrifice ! On lui confia bientôt la direction du noviciat. A cause de ses infirmités, le Père était contraint, par ses Supérieurs, de s'abstenir de temps à autre de l'assistance aux Matines ; alors, quand il n'allait pas au chœur, il gardait un de ses novices pour dire le bréviaire avec lui. Celui-ci assura plus tard que, pendant la récitation de l'Office, une odeur de lis, de roses et de violettes s'exhalait de la bouche de son Père Maître.

Le V. Père s'efforçait d'inspirer la ferveur aux jeunes âmes dont il avait la garde et de bannir tout ce qui aurait pu diminuer cette sainte disposition ; aussi, dans les récréations, les entretenait-il de choses pieuses, écartant avec une douceur aimable toute légèreté, toute dissipation. Un jour, un jeune profès se laissa emporter jusqu'à lui adresser des paroles blessantes, en lui reprochant violemment d'empêcher les novices de se récréer. Toujours maître de lui, le V. Père Gardez l'écouta sans émotion et sans répondre ; quoi qu'il eût eu sujet de punir un si notable excès, il ne voulut le corriger que par sa modestie et le silence. Après la récréation, il se mit en oraison et pria avec tant de ferveur que son visage parut tout en feu, semblable à celui d'un Séraphin.

Toute sa vie, le P. Dominique Gardez porta une tendre compassion aux pauvres et aux malheureux ; il en donna les premières marques à Toulouse même, où, de son temps, il y eut une année de si grande disette qu'on l'appelle encore aujourd'hui (dit le P. Souèges) : *l'année du mauvais temps*. Les vivres étaient si chers et les pauvres en si grand nombre, qu'on les voyait courir par bandes dans les rues, pour avoir du pain ; quelques-uns même mouraient de faim. Le P. Dominique, vivement touché de tant de misères, avait recours à Dieu et le suppliait, par les entrailles de sa miséricorde, d'avoir pitié des pauvres dont il voulait bien être appelé le Père, puis prenant, avec lui quelque novice, il s'en allait pendant la nuit prier devant le Saint-Sacrement. Là même encore il entendait les cris des malheureux qui

se mouraient, et, son cœur s'attendrissant de plus en plus, il redoublait de ferveur dans sa prière. Quelques personnes charitables étant venues leur faire l'aumône, le bon Père attribuait ce résultat aux prières du novice, et lui disait : « Dieu exauce vos prières, mon Frère. »

Pendant le jour il s'employait avec tant de soin et de zèle à procurer des secours aux pauvres, que ses Supérieurs, pour lui faciliter l'exercice de la charité, l'envoyèrent au couvent de l'Inquisition, qui se trouvait à l'extrémité de la ville, près du Palais.

Alors il sortait, la nuit comme le jour, pour assister les malheureux ; quelques pas sur le chemin lui suffisaient pour trouver des affamés, étendus par terre et lui demandant avec instances un prompt secours, s'il ne voulait les voir mourir sous ses yeux. Le charitable religieux se rendait donc chez les boulangers et les suppliait de fournir du pain à ces moribonds, promettant de le payer; confiant en sa parole, on lui accordait tout, malgré la cherté des grains.

En cette occasion, le bon Père reçut des secours si particuliers de la Providence qu'on les tint pour miraculeux. Une fois, en sortant de chez un boulanger, il rencontra dans la rue un jeune homme qui lui mit dans la main une somme d'argent, avec laquelle il satisfit tous les fournisseurs. Quelquefois il laissait en gage un flambeau qui lui avait été donné pour ses courses charitables pendant la nuit, et le Seigneur ne tardait pas à lui envoyer de quoi s'acquitter de ses dettes.

Le P. Dominique fut assigné plus tard au couvent de Saint-Honoré, à Paris. Là, aussi bien qu'à Toulouse, on le considéra comme un vrai serviteur de Dieu et une âme tout angélique. Vers ce même temps, le P. Jean-Baptiste Carré conçut le dessein de fonder, au faubourg Saint-Germain, un noviciat général pour la France. Il s'assura le concours du P. Gardez. Les Pères qui le connurent alors ne tarissent pas sur ses vertus. Il brillait parmi les autres religieux, nous assurent-ils, comme le soleil parmi les étoiles. Son visage était humble et austère, ses yeux toujours baissés, son maintien modeste et réservé; il parlait peu, à voix médiocre, à peine suffisante pour se faire entendre. Jamais on ne le voyait ému ou inquiet. Son cœur était tellement uni à Dieu que sa conversation était plus céleste qu'humaine. Un religieux, le voyant une fois dans la disposition prochaine d'un ravissement, le suivit jusqu'à sa cellule où il s'efforçait de se retirer; mais la douceur divine liquéfiant son âme, le Père fut contraint de se jeter sur son lit sans prendre le temps de fermer sa porte. Le religieux qui l'avait suivi

appela le P. Carré, qui entra dans la cellule et fit revenir à lui le pieux extatique.

La grande dévotion du P. Dominique avait pour objet le mystère de la Très Sainte Trinité. Il l'adorait, il l'invoquait sans cesse, mais avec tant de foi, de respect et d'humilité, que dans sa cellule il ne se tenait qu'à genoux et tête nue.

Le cardinal de Richelieu, fondateur du noviciat, ayant proposé au P. Carré la mission des Antilles, le P. Gardez s'offrit généreusement pour y aller travailler à la conversion des infidèles, et même fit vœu de consacrer sa vie à cette entreprise. Sa demande fut acceptée; mais au moment du départ, ses adieux étant déjà faits, le P. Carré changeant de dessein, le dispensa de son vœu et fit partir à sa place un autre Père.

Le profond recueillement de notre Père ne mettait point obstacle à ses œuvres extérieures; il s'y adonnait à Paris avec autant de zèle qu'autrefois à Toulouse, visitait tous les pauvres du faubourg, les prisonniers et les malades; les consolant, les assistant par d'abondantes aumônes que de pieuses personnes se faisaient un plaisir de lui procurer. Son zèle lui fit entreprendre la conversion des femmes de mauvaise vie; plus d'une fois il parvint à toucher leurs cœurs et à les retirer du bourbier des vices. Il en était de même des libertins et des hérétiques: le Père ne rentrait jamais le soir sans sa proie une âme arrachée à l'enfer.

Peu de personnes lui résistaient, et quand cela arrivait, la patience et la douceur du Père remportaient la victoire. Passant un jour sur le Pont-Neuf, il entendit un homme blasphémer le saint Nom de Dieu; le Père, s'étant approché, l'en reprit avec sa modération accoutumée; l'impie s'emporta et leva la main. « Frappez-moi, mais ne jurez pas », lui dit le Père. Cette réponse fit rentrer cet homme en lui-même, et il demanda pardon de sa faute.

Dans sa dernière et très douloureuse maladie, le bon Père donna des preuves d'une patience consommée, souffrant sans jamais se plaindre et se tenant toujours uni à Dieu.

Peu de temps avant sa mort il prédit d'un bon Frère convers, qu'on verrait en lui des choses aussi remarquables que celles dont les vies des Saints nous ont conservé le récit. La prédiction se réalisa. Le pieux Frère, novice encore, ne fut point admis à la profession; on le croyait épileptique; il fut néanmoins conservé dans le couvent. Sa ferveur ne se ralentit pas malgré ce refus, il s'offrit même pour

partir avec les missionnaires envoyés à la Guadeloupe ; l'obéissance en décida autrement. Dieu l'appela alors à de plus grandes choses, c'est-à-dire à instituer la Congrégation des cordonniers et tailleurs ; qui, établie d'abord à Paris, s'étendit ensuite dans tout le royaume. La vie du Frère Henry fut livrée au public en 1670, pour l'édification des âmes.

Le 22 juin 1647, la mort vint mettre fin aux souffrances du V. P. Dominique Gardez, et permettre à son âme de s'envoler vers un meilleur séjour. Le saint Religieux reçut la sépulture au milieu d'une foule immense que la réputation de sa sainteté avait attirée.

La V. Mère ISABELLE DE SAINT-FRANÇOIS,

Restauratrice du Monastère de Notre-Dame de Grâce, en la ville d'Abrantès, en Portugal.

(15..)

Le monastère de Notre-Dame de Grâce d'Abrantès avait été fondé par un pieux évêque, Vasco de Lamego, pour des chanoinesses de Saint-Augustin. L'observance et la régularité y fleurirent jusqu'en 1438. Cette année-là, une violente peste désola le royaume de Portugal ; toutes les religieuses de Notre-Dame de Grâce en ayant été frappées, le monastère demeura complètement vide.

Environ un siècle plus tard, le Seigneur voulut faire refleurir ce lieu sanctifié et béni ; il inspira à la Prieure commendataire, Béatrix de Saint-Paul, la pensée de rétablir ce monastère dans son antique observance. Dans ce but, elle admit quelques novices et les forma de son mieux à la vie religieuse. Mais une mort prématurée vint l'enlever à son entreprise. La Prieure qui lui succéda, nommée Isabelle de Saint-François et dont nous racontons ici la vie, poursuivit ce pieux dessein. Fille du grand Chancelier du royaume, elle sut mettre au service de son projet le crédit et l'autorité dont jouissait sa famille. Portant une sainte envie aux nombreux monastères où les austères

vertus du cloître s'épanouissaient dans tout leur éclat, elle voulut, quoi qu'il lui en pût coûter, procurer ce bienfait à Notre-Dame de Grâce. Elle sollicita et obtint du Pape et du roi, des lettres qui lui permettraient d'adopter pour cette maison un institut de son choix.

Vers ce même temps, les Sœurs du Tiers-Ordre d'Elves embrassèrent les observances plus sévères de notre grand Ordre. Cet exemple toucha vivement la V. Mère Isabelle, et dès ce jour elle résolut de les imiter, en adoptant notre règle, et obtint l'assentiment de ses compagnes.

Sur ces entrefaites, le Provincial de l'Ordre, le P. Jérôme de Padilla, venant dans la ville d'Abrantès, on vit là une disposition toûte particulière de la divine Providence. Le Père fut invité au monastère : à son arrivée, les pieuses Sœurs se jetèrent à ses pieds, lui demandant avec instances la grâce d'être admises dans son Ordre, et lui montrèrent les Lettres du Souverain Pontife. Le Père Provincial objecta que, dans une si grave affaire, il devait agir avec lenteur, circonspection, et obtenir l'agrément du roi. Il les exhorta donc à attendre son retour de Rome où l'appelait en ce moment le Chapitre général. A cette réponse, la Mère Prieure présenta les Lettres du roi, et le Provincial ne trouvant plus d'autre excuse à son refus, allégua qu'étant pressé de partir pour le Chapitre, il ne pouvait attendre qu'elles eussent les habits de l'Ordre nécessaires à leur vêture.

« Qu'à cela ne tienne ! répartit la Prieure ; nous espérons, mon « T. R. Père, vous revoir avant notre départ, et nous nous considé- « rons déjà comme vos filles. » Le Père Provincial leur promit, en effet, une dernière visite. A peine fut-il sorti du monastère que la Mère Isabelle fit acheter les étoffes nécessaires ; et les Sœurs travaillèrent toute la nuit à la confection d'habits dominicains: le lendemain tout était prêt pour leur vêture.

Quand le Provincial revint, il fut très surpris de voir ces pieuses filles se jeter de nouveau à ses pieds, tandis que leur Prieure, lui montrant les vêtements préparés pour la vestition, lui faisait comprendre que désormais tout obstacle était levé. Le Père, émerveillé de leur ferveur et de leur diligence, se laissa fléchir et dit à la Mère, comme autrefois Jésus à la Chananéenne : « O femme, que votre foi est grande ! qu'il vous soit fait selon votre désir ! » Ces vierges sages et vigilantes revêtirent toutes en ce jour, 11 novembre 1541, les blanches livrées de l'Ordre de Saint-Dominique.

Puis la Mère Isabelle et trois autres Sœurs des plus anciennes

firent leur profession. Le Provincial investit alors les quatre professes des différentes charges de la communauté. La Mère Isabelle de Saint-François resta Prieure ; la Mère Madeleine de la Croix, Sous-Prieure; la Mère Isabelle de la Conception, Portière ; et la Mère Catherine de la Croix, Maîtresse des Novices. Le P. Mathieu de Saint-Dominique, excellent religieux, leur fut donné pour Supérieur.

L'année suivante, à son retour de Rome, vers la fête de l'Epiphanie, le P. Jérôme de Padilla, passant de nouveau à Abrantès, reçut à la profession religieuse toutes les autres Sœurs. Ce monastère ne porta le titre de Notre-Dame de Grâce que depuis son annexion à l'Ordre. On l'avait appelé jadis Notre-Dame de Consolation, puis Notre-Dame-la-Veuve.

Dieu bénit la sainte générosité de ses épouses : leur nombre s'accrut de jour en jour par l'admission de sujets distingués. Au bout de six ans, le monastère comptait trente-quatre Sœurs ; il fallut songer à la construction d'un édifice plus vaste et plus commode ; grâce aux largesses du roi et de la reine, ce projet fut mené promptement à bonne fin. L'année 1548, les religieuses de Notre-Dame de Grâce entrèrent dans leur nouvelle demeure. Ce changement donna lieu à une touchante cérémonie. Les Sœurs traversèrent la ville en procession : elles marchaient les premières, puis venait le P. Provincial, revêtu des ornements sacerdotaux, ayant à ses côtés diacre et sous-diacre en dalmatiques ; il était accompagné du clergé de la ville, des magistrats, de la noblesse, et de tout le peuple d'Abrantès. Une messe solennelle, suivie d'un sermon, fut célébrée dans la nouvelle église.

Le roi de Portugal donna au monastère le droit de poursuivre les débiteurs, de par l'autorité royale, sans avoir besoin de recourir au tribunal de la justice, et de les contraindre par des exécutions et des saisies à payer leurs dettes. Ce privilège est si rare qu'à peine pourrait-on, dans ce royaume, en trouver un second exemple.

La reine fonda une rente pour la dot de dix filles dont les parents se seraient signalés par quelque remarquable service rendu à la Couronne ; ces places ne sont accordées qu'après un examen rigoureux des sujets qui se présentent ; on ne veut point permettre à la faveur et au crédit d'introduire des personnes peu propres à l'observance.

Revenons maintenant à la Mère Isabelle, la digne Prieure de cette fervente communauté. Elle se distinguait par un grand amour de la

pauvreté, vertu qui, à son avis, aidait singulièrement l'âme à s'élever vers Dieu et à conserver la liberté d'esprit si nécessaire au progrès dans la vie spirituelle. Elle tâchait d'imprimer ce même amour dans le cœur de ses filles, et c'était avec succès, car toutes se contentaient de si peu que la ville était dans l'admiration de voir quelles modiques provisions entraient dans le monastère : on comparaît l'austérité des Dominicaines à celle des anciens anachorètes.

Les entretiens de la pieuse Mère ne roulaient que sur des choses saintes, et, dans les Chapitres, ses exhortations aux Sœurs étaient tout enflammées. Le sujet ordinaire de ses méditations était l'éternité bienheureuse : *Eternité ! Eternité !* répétait-elle avec une douceur infinie pour son âme, qui paraissait s'envoler au ciel à cette seule pensée. « Oh ! s'écriait-elle encore, qui sera assez heureux pour se « trouver dans cette éternité bienheureuse ! Oh ! quand viendra cet « heureux jour ? Mon Dieu, qui me fera jouir de votre gloire ? « Quand m'élèverez-vous sur ces hautes montagnes de l'éternité ? »

Une fois, le docte et pieux Oleaster, Provincial de Portugal, avait dit, dans une instruction aux religieuses : « *On ne saurait assez exa-* « *gérer le respect avec lequel nous devrions nous tenir en la présence du* « *Très Saint Sacrement. S'il plaisait à Dieu de nous ouvrir les yeux,* « *nous verrions une multitude d'anges, les uns adorer avec une humi-* « *lité profonde le Seigneur caché sous les espèces sacramentelles, les* « *autres célébrer par des louanges et une jubilation inexprimables sa* « *bonté et son amour envers les hommes.* » Ces paroles, prononcées avec toute l'éloquence de ce fameux prédicateur, s'enfoncèrent comme autant de traits enflammés dans le cœur de la Mère Isabelle. Elle prit, à partir de ce jour, la pieuse habitude d'honorer d'une manière toute spéciale le Dieu du tabernacle. Elle se tenait devant lui d'abord un temps considérable, en adoration, puis l'ardeur de l'amour s'étant allumée de plus en plus, son âme entrait dans une joie telle, que son être tout entier en éprouvait un tressaillement. Elle aurait pu s'écrier avec David : « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* » On la voyait ensuite se mettre à sauter et à danser avec une mesure et une cadence si angéliques et si saintes que les Sœurs en étaient toutes édifiées. Loin de se moquer de leur Mère, comme Michol se moqua de David, elles admiraient les effets de la grâce dans cette âme et l'abondance de ses divines consolations.

A ceux qui voudraient se scandaliser de cette expansion extérieure

de l'amour nous répondrions qu'au ciel les choses ne se passent pas autrement. L'Eglise ne chante-t-elle pas:

Quocumque pergis, virgines
Sequuntur, atque laudibus
Post te canentes cursitant,
Hymnosque dulces personant.

C'est-à-dire :

Jésus, partout où vous allez
Les vierges vous suivent de près,
Dansant et chantant des cantiques
Avec des concerts angéliques.

A mesure que la Mère Isabelle croissait en amour, ses autres vertus grandissaient aussi. Extrêmement compatissante pour les nécessités du prochain, elle se dépouillait de tout pour le soulager. Jusque dans sa vieillesse, les offices bas et vils firent ses délices, tant l'humilité lui était chère. Remplie d'amour et de zèle pour l'Office divin, ce fut uniquement par motif d'obéissance qu'elle s'abstint, dans ses dernières années, de temps à autre, de l'assistance aux Matines.

Elle avait une dévotion si grande à la Passion de Notre-Seigneur qu'elle la lisait chaque jour dans l'Evangile de S. Jean. C'est à la fin de cette lecture commencée par elle-même, continuée par une autre Sœur, qu'elle mourut, après un regard jeté sur une image de Marie, la douce Reine du ciel.

LE MÊME JOUR

1359 — Mémoire de l'illustre P. ISNARD DE PAVIE, patriarche d'Antioche. Il donna des marques distinguées de piété, de savoir et de religion, et dans un voyage en Italie, il signala sa charité envers Bertrand de Got, pape depuis, sous le nom de Clément V. A peine monté sur le siège de saint Pierre, Clément V témoigna sa reconnaissance à son bienfaiteur en le nommant d'abord son Grand Pénitencier, puis archevêque de Thèbes et enfin patriarche d'Antioche. Comme cette dernière église était au pouvoir

des Sarrasins et n'avait pas de revenus suffisants, le Souverain Pontife confia au patriarche l'administration de l'église de Pavie (1311). Le P. Isnard la gouverna jusqu'en 1319 et y fit beaucoup de bien. Il publia des Constitutions synodales pour la discipline et la sanctification de son clergé.

Jean XXII, successeur de Clément V, n'accorda point à notre Patriarche les faveurs dont il avait joui sous le règne précédent. Il s'était attiré cette disgrâce en se liant au parti de Matthieu Visconti, duc de Milan, qui était odieux au Souverain Pontife. Le P. Isnard se vit donc obligé de quitter son siège et de rentrer dans l'Ordre comme simple religieux, dépouillé de ses anciennes dignités.

En 1355, le titre patriarcal lui fut rendu. On lui donna aussi, en ce temps, la direction des Religieux pérégrinants dans les missions orientales. Sa mort arriva en 1359. — (Echard.)

13.. — Dans la ville d'Aversa, au royaume de Naples, le V. P. JEAN D'AVERSA, inquisiteur de la Foi, qui rendit de signalés services au Pape Jean XXII, en luttant contre l'antipape Nicolas V que soutenait Louis de Bavière. C'était un religieux d'un courage intrépide, austère, grand observateur de la Règle, ami de la pauvreté, patient dans ses travaux, affable dans la conversation et d'un extérieur modeste et plein de gravité. Il florissait vers 1339. — (Vallé.)

14.. — A Saragosse, le P. MICHEL DE MORILLO, véritable enfant de S. Dominique, pieux, savant, ferme et généreux défenseur de la Foi. Le P. Martial Auribelli, Général de l'Ordre, le nomma inquisiteur à Carcassonne pour y exterminer les restes de l'hérésie albigeoise. En 1468, il était confirmé une seconde fois dans cette charge.

Le P. Michel exerça cet office jusqu'en 1475. Il fut, cette même année, mis à la tête de la Province d'Aragon. Il avait dans l'intervalle assisté au Chapitre général de Bâle, comme définiteur de l'Espagne. Pendant les quatre ans qu'il gouverna cette Province, ce zélé Supérieur tint trois Chapitres provinciaux. Le P. Jean Doublet lui succéda dans la charge d'inquisiteur. Cet office fut ensuite confié au P. Nicolas de Coutances; de là nous pouvons conjecturer que le P. Michel de Morillo resta en Aragon après l'expiration de son Provincialat. Nous n'avons pu découvrir la date de sa mort. — (Fontana, *Theat.*, p. 561.)

14.. — En Italie, au territoire de Venise, le V. P. LÉONARD D'UDINE, l'un des célèbres prédicateurs de son temps. On ne peut voir, en effet, de sermons plus forts, plus doctes, mieux remplis que les siens. Il en a laissé trois tomes, dont il prêcha une partie à Florence, en présence du Souverain Pontife Eugène IV, et les autres dans les principales villes de la Péninsule, à Venise en particulier.

Le P. Léonard avait pour notre Docteur angélique une dévotion sans égale, aussi lui dédia-t-il ses œuvres. A la fin d'un de ses volumes, il plaça un éloge de S. Thomas. Ne pouvant le citer en entier je transcrirai ce passage seulement :

Doctores alios stellas si dico nitentes,
Te Solem in terris quisque vocare potest.
Deque tuo, fateor, splendore accepimus omnes,
Quo valeamus iter carpere sydereum.
Ecce Leonardus Utinensis, magnus amator
Doctrinæ, cultus, eloquiique tui.

Quand bien même ce grand religieux ne nous aurait pas laissé une protestation si formelle de sa tendre dévotion pour notre illustre Docteur, nous en trouverions un témoignage suffisant dans ses sermons. Son carême sur les Lois, repose tout entier sur la doctrine de l'Ange de l'École, et son panégyrique de S. Thomas est admirable. Le P. Léonard fut appelé à la gloire éternelle vers 1460.

Il y a un autre LÉONARD D'UDINE, prédicateur aussi fort célèbre, et très attaché à la doctrine de l'Ange de l'École, zélé défenseur du dogme de la prédestination et de la grâce. Il florissait au milieu du XVI[e] siècle.

Ce docte religieux parla un jour dans sa prédication du terrible discernement des prédestinés et des réprouvés, des vases d'honneur et des vases d'ignominie. Il l'expliquait d'après la doctrine des grands Docteurs S. Augustin et S. Thomas; certains esprits peu éclairés s'en offensèrent et le prédicateur fut déféré, comme fauteur d'une doctrine erronée, au grand Vicaire du Patriarche d'Aquilée. Le Patriarche, savant théologien, ne trouvant rien dans les enseignements du P. Léonard qui l'obligeât à sévir contre lui, répondit donc à son grand Vicaire par un refus et soutint, dans une longue lettre, par l'Ecriture et les écrits de S. Augustin, les vérités en question.

Quelques personnes malintentionnées commencèrent à murmurer contre la lettre du Patriarche et en tirèrent huit propositions qu'elles taxèrent d'hérétiques. Comme ces adversaires étaient puissants, ils parvinrent à rendre l'Archevêque d'Aquilée suspect d'hérésie auprès des Papes Jules III et Pie IV. Sa cause fut portée au Concile de Trente. Une dizaine de docteurs et Pères de ce grand Concile, parmi lesquels notre B. Barthélemi des Martyrs, furent chargés d'examiner cette affaire. Ils trouvèrent unanimement saines et orthodoxes les propositions incriminées, comme le témoigna par écrit le Cardinal de Lorraine aux Légats et au Pape lui-même. Le 18 septembre 1563, la sentence des examinateurs est donnée en ces termes : « *Après avoir invoqué le Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'ayant que Dieu seul devant les yeux, et de l'avis et consentement d'autres personnes habiles en théologie, Nous jugeons, attestons et prononçons que la susdite Lettre du susdit R. Seigneur*

Jean Grimini, Patriarche d'Aquilée, jointe à son apologie, n'est point hérétique, ni même, ainsi expliquée, scandaleuse. Toutefois il n'est pas à propos de la divulguer, à cause de certaines choses difficiles qui n'y sont pas traitées et expliquées assez exactement. Nous disons, déclarons, prononçons ainsi en toute meilleure forme. » Notre illustre P. Léonard se proposait de publier cet acte dans un grand ouvrage sur la grâce; la mort ne lui en laissa pas le temps; l'acte a paru dans un traité imprimé à Cologne sous ce titre : *Tradition de l'Eglise Romaine sur la prédestination des Saints et la grâce efficace.* — (Voyez aussi Pallavicini, *Histoire du Conc. de Trente.*)

1604 — Au couvent de Saint-Vincent de Chiapa, le P. ANDRÉ DE CHAVES. Il se consacra généreusement à l'instruction et à la conversion des Indiens dont il savait parfaitement la langue; aussi lui fut-il plus aisé de les instruire et de les former à la vertu.

Au nombre des offices qui lui furent confiés, celui de maître des novices tient le premier rang; il le remplit longtemps avec une grande sagesse, sachant admirablement corriger, instruire, édifier les jeunes âmes et les rendre parfaites. Dieu l'appela à la couronne éternelle dans le courant de 1604. —(Remez.)

1624. — A Avignon, l'illustre P. ETIENNE DULCI, archevêque de cette ville, originaire de Viterbe, profès de la Minerve, et l'un des religieux les plus distingués de la Province Romaine. Le Pape Paul V le tenait en singulière affection. Le Souverain Pontife Clément VIII avait, par un décret, institué les Prieurs de la Minerve examinateurs de tous ceux qui, en Italie, seraient promus à quelque évêché; Paul V fit une exception en faveur du P. Dulci, voulant que ce religieux demeurât examinateur des évêques, même après son priorat, au lieu et place de son successeur, le P. Ambroise Brandio, homme d'ailleurs de grand mérite et l'un des plus fameux prédicateurs de son siècle.

Cette charge d'examinateur resta toujours dans l'Ordre, mais pour des sujets nommés par le Souverain Pontife : nous trouvons parmi ceux qui l'exercèrent pour tout l'Ordre : les Pères André Justiniani, Hyacinthe Pétronius, Nicolas Rodulfi, Grégoire Donat, Ignace Festinus, Thomas Aquaviva, Raymond Capisucci et Hyacinthe Libelli.

Le 6 avril 1609, le P. Dulci fut promu au siège d'Avignon. Il se rendit aussitôt à son église et y fut reçu avec empressement et solennité. Sa réputation de clémence et de douceur faisait concevoir de grandes espérances; l'année suivante, le Vice-légat mourut et l'archevêque d'Avignon lui succéda, exerçant ainsi les deux charges à la fois, mais avec tant de désintéressement, qu'il gagna l'estime de tout son peuple.

Il eut, en 1622, l'honneur de recevoir le pieux roi Louis XIII, de passage avec son armée pour aller combattre les hérétiques du Languedoc.

ST. ALBERT'S THEOLOGICAL LIBRARY

Ce digne prélat conserva toujours une grande affection pour son Ordre, et la fit paraître en maintes occasions. Le fait suivant en est une preuve éclatante. Quelques personnes pieuses de Dijon avaient envoyé demander à notre archevêque des Sœurs dominicaines de Sainte-Praxède, pour la nouvelle fondation qu'elles voulaient faire dans leur ville. Le Prélat, ayant appris que ce monastère ne devait pas être placé sous la direction de l'Ordre, refusa, sous raison de consulter Sa Sainteté. Deux ans plus tard, les choses étant disposées autrement, l'un des Pères, muni de Lettres du Saint-Siège, vint auprès de l'archevêque; celui-ci lui affirma que, malgré toutes ces lettres, il n'aurait rien obtenu si les religieuses n'avaient pas dû être sous la juridiction de l'Ordre. Il lui accorda donc généreusement trois filles de Saint-Praxède : les Sœurs Elisabeth d'Armandy, Louise Paschal et Françoise Poulaillon.

Notre illustre Prélat mourut en 1624, emportant les regrets de tout son peuple. — (Fontana et alii).

1651 — A Waterford, en Irlande, la mort précieuse du V. P. MICHEL CLÉRY, Prieur du couvent de cette ville. Il avait fait son éducation religieuse et ses études au collège de nos Pères Irlandais, à Lisbonne; revenu dans sa patrie, il travailla à soutenir la foi contre l'hérésie persécutrice.

Une peste terrible vint, en ce temps, désoler la ville de Waterford et jeter la terreur dans les cœurs les plus intrépides. L'évêque appela prêtres et religieux auprès de lui, afin de délibérer sur les moyens à prendre pour porter les secours spirituels aux malheureux pestiférés. Il n'y eut que notre Prieur et un bon chanoine, nommé Patrice Wit, homme d'une naissance distinguée, qui s'offrirent pour ce périlleux ministère.

Ils s'y préparèrent comme pour un sanglant combat, par une confession générale et par la sainte communion; puis ils se rendirent auprès des pestiférés. Tous deux succombèrent presque en même temps, en 1651, mais non sans avoir fait des prodiges de zèle et de charité. Ils entendirent les confessions de tous ceux qui les appelaient ou qui semblaient en danger. A peine s'en trouva-t-il un qui échappât à leur dilligence et à leur dévouement infatigable. — *(Dom. Rosario. — Act. Cap. gen.* 1656.)

1651 — A Rome, le V. P. FRANÇOIS-MARIE CAMPANA. Il a été, conformément à son nom et à sa profession, comme une cloche retentissante et harmonieuse qui fit entendre sa grande voix dans toute l'Italie : on le surnommait le Père des prédicateurs. Le Pape Innocent X lui décerna un honneur inouï jusque-là, en l'instituant prédicateur perpétuel de Saint-Pierre de Rome. Il remplit cet office avec une force et une érudition qui charmaient les esprits et pénétraient les cœurs. Il mourut en 1651, chargé de fruits de bénédiction que les eaux de sa sagesse avaient fait produire en abondance. Le P. François Campana était âgé de 67 ans. — (Fontana.)

.... — Au monastère de la Mère de Dieu, à Tolède, la V. M. MARIE DES MARTYRS. Elle était très dévote à S. Acace et à ses dix mille compagnons martyrs. On pense qu'ils vinrent l'assister à sa dernière heure, car les religieuses entendirent le bruit d'une foule invisible entrant à l'infirmerie auprès de leur Sœur mourante et une voix qui disait : « Saint Acace et ses compagnons ! » — (Lopez.)

1568 — Au monastère de Saint-Vincent Ferrier de Prato, en Toscane, les VV. MM. POTENTIANA BARBIGI et CÉCILE BALDUCCI. La Sœur Potentiana vit, une nuit, au chœur, Jésus l'Époux des Vierges, descendre comme dans une nuée avec sa Mère et d'autres Saints; le Sauveur des hommes tenait un anneau à la main et allait épouser l'illustre vierge, Catherine de Ricci.

La Sœur Cécile excella dans la dévotion à la sainte Vierge. Elle était si unie à Dieu qu'elle perdait parfois l'usage des sens, et il était difficile de la faire revenir à elle. Le Seigneur lui donna l'esprit de prophétie. Quatre fois Prieure du couvent de Prato, sanctifié par la présence de sainte Catherine de Ricci, et célèbre par les merveilles qui s'y passaient, la Mère Cécile gouverna sa communauté avec fermeté et sagesse. La couronne éternelle lui fut accordée l'an 1568. — (Pio.)

1643 — A Lima, au monastère de Saint-Catherine de Sienne, la vertueuse Sœur MECHTILDE de SAINT-HYACINTHE. Elle ne vécut que quatre ans dans ce pieux sanctuaire : ce peu de temps lui a suffi pour mériter un rang illustre parmi les religieuses les plus remarquables de ce monastère, et acquérir, en 1643, une couronne magnifique dans le ciel. — (Mélendez.)

XXIII JUIN

Le V. P. PAULIN BERNARDINI,
fondateur de la Congrégation de Sainte-Catherine de Sienne, dans les Abruzzes (*).

(1585)

Ce vénérable et très saint Religieux naquit à Lucques, en Toscane, vers l'an 1515, et se montra dès son enfance doué d'une grande piété. Son père, le voyant si dévot et voulant sonder ses dispositions, ainsi que celles de son frère François, leur demanda un jour à tous deux s'ils consentiraient, pour l'amour de Dieu, à échanger leurs riches habits contre les pauvres livrées de quelque religion. « Bien volontiers, répondirent-ils sans hésiter. — Et dans quel Ordre? — Dans l'Ordre de Saint-Dominique. » Tout aussitôt l'heureux père se rendit au couvent de Saint-Romain, et, peu de jours après, il amenait lui-même ses deux fils au Prieur.

Deux de leurs sœurs imitèrent cet exemple et se retirèrent chez les Dominicaines de la même ville, où elles moururent en odeur de sainteté. Il nous reste peu de détails sur François ; nous savons seulement qu'il contribua beaucoup à l'établissement des Prêtres de la Mère de Dieu ; il mourut pieusement au couvent des Frères-Prêcheurs de Lucques. Paulin, le plus avantagé des dons de la nature et de la grâce, fit de rapides progrès dans la science des Saints et dans

(*) Quétif, vol. II, 561 , Echard, II, 274.

celle des hommes. Appelé de bonne heure à diriger l'Etude de *Santa-Maria-Novella*, à Florence, il travailla, par son érudition comme par ses exemples, à rendre les jeunes Religieux savants et pieux en même temps. Le Noviciat ayant été transféré à Pérouse, le P. Bernardini le suivit dans cette ville et prit son grade de docteur en théologie, après avoir exercé l'office de bachelier et de régent. Tous ces actes n'étaient, à proprement parler, qu'une préparation au ministère de la prédication. Le savant Religieux s'y livra de tout son cœur. En 1559, nous le trouvons honoré du titre de prédicateur général dans l'église de la Minerve à Rome, à l'époque où la grave question de l'orthodoxie de Savonarole était agitée en cour romaine. La part prépondérante que prit dans les discussions le P. Bernardini, champion intrépide et victorieux de l'illustre Florentin, dans cette mémorable dispute, nous oblige à nous étendre sur ce sujet.

II. — Si Savonarole eut de chauds partisans et d'ardents défenseurs, il ne manqua point non plus d'ennemis acharnés qui le poursuivirent jusque dans la tombe. Ces derniers crurent enfin triompher sous Paul IV, dont ils connaissaient la profonde antipathie pour les écrits et la mémoire du grand moine. Ce Pontife avait cependant voulu dans sa jeunesse embrasser l'Ordre de Saint-Dominique, et lui resta toujours très affectionné. Neveu du cardinal de Naples, Olivieri Caraffa,et devenu lui-même cardinal, il dit un jour au P. Thomas Néri, en parlant de Savonarole: « Mon oncle lutta beaucoup pour défendre « ce saint homme, mais la malice de ses adversaires était trop puis- « sante, et il ne réussit pas à le sauver. » A la fin, Paul IV se laissa tellement prévenir contre Savonarole qu'il ne pouvait même plus en entendre parler. Après avoir fondé avec S. Cajétan l'Ordre des Clercs-Réguliers, appelés Théatins, du nom de l'église de Chieti (*Theate*) dont il était archevêque, il interdit à ses Religieux la lecture des sermons et des ouvrages de l'illustre moine, enleva des cellules et des bibliothèques tous ses écrits et les relégua dans un coin de son palais.

III. — Elevé plus tard sur le trône pontifical, il chargea tous les Généraux d'Ordres de se réunir dans l'église de la Minerve, sous la présidence d'Etienne Usodimare, Maître général des Frères-Prêcheurs, pour rechercher les ouvrages suspects, en signalant spécialement à leur attention les écrits de Savonarole, dont les sermons renfermaient,

disait-il, plusieurs propositions considérées comme hérétiques et scandaleuses. Le Général des Dominicains reçut communication de ce document, mais sut tenir tête à l'orage par sa sagesse et par sa fermeté. La violence et l'intrigue des adversaires de Savonarole redoublèrent, quand on eut confié la revision des ouvrages incriminés à une commission de quatre cardinaux, présidée par le cardinal Alexandrin (plus tard S. Pie V). Dès les premiers jours, les dénonciateurs, emportés par un faux zèle, avaient parlé ouvertement contre la doctrine du Florentin ; on vit même des confesseurs refuser l'absolution à leurs pénitents s'ils ne s'engageaient pas à brûler ses écrits. Les plus acharnés étaient certains Pères du Gesù (dont quelques théologiens venaient d'être vigoureusement combattus en Espagne par les docteurs dominicains) et les Ermites de Saint-Augustin, encore irrités de ce que le Pape leur avait fait évacuer le couvent de Saint-Marc de Florence.

Ils avaient pour représentants : le P. Jacques Laynez, successeur immédiat de S. Ignace (1), et le P. Fabien, procureur général des Augustins. Ils se concertèrent, et lorsque Paul IV vint présider, le jeudi suivant, la commission de la Foi, ils lui soumirent plusieurs propositions habilement détachées des sermons de Savonarole.

A cette lecture, le Pape, se tournant vers les cardinaux, leur dit d'un ton courroucé : « Cet homme-là est un autre Martin Luther : sa « doctrine est pestilentielle. Que faites-vous donc, Eminences? Ne « voyez-vous pas qu'il faut absolument l'interdire ! » Déjà les cardinaux, sachant par expérience que le Pape ne souffrait ni réplique ni contradiction, allaient s'écrier : *Reus est mortis,* lorsque le cardinal Alexandrin répondit avec autant de respect que de courage : « Très-« Saint Père, nous ne manquerons pas de faire notre devoir ; nous « soumettrons ces propositions à l'examen des docteurs de notre « Congrégation, et nous insérerons ensuite dans l'Index les ouvrages « censurés. » — « Faites-le au plus tôt, reprit le Pape avec un « visage tout bouleversé, car cette doctrine est plus scandaleuse que « celle de Luther. »

Après des ordres si formels et si pressants, nul ne doutait que la

(1) « Ce grand homme, dit très bien le P. Souèges, au sujet du P. Laynez, ayant « vécu aussi saintement qu'il est porté dans l'histoire de sa Compagnie, je ne saurais « me persuader, comme je l'ai remarqué ailleurs, qu'il ait agi par quelque mauvais « motif, et nous verrons ci-après qu'il avoua lui-même s'être laissé tromper. »

condamnation ne fût portée dans la prochaine séance. Mais *il n'y a pas de conseil contre le Seigneur*. La discussion se prolongea pendant plus de six mois. Le Général et le Procureur de l'Ordre, le confesseur du Pape et les Religieux qui avaient des emplois dans son palais, quoique pleinement convaincus de l'injustice de la sentence projetée, n'osèrent pas s'y opposer ouvertement : on ne les vit jamais assister aux Congrégations pour prendre la défense du P. Jérôme. L'affaire traîna donc en longueur : toutes les semaines on parlait de cette condamnation, sans néanmoins en venir à la sentence.

IV. — Le cardinal Alexandrin se montra d'abord très sévère et recommanda aux chefs d'Ordres et aux théologiens de s'occuper activement de la doctrine suspecte. Tous se mirent à l'œuvre et présentèrent des propositions censurées de la façon la plus injurieuse. Quand on en vint à la discussion, ils furent obligés de reconnaître qu'ils les avaient détachées d'autres extraits, sans recourir au texte même des ouvrages incriminés, ce qui leur attira une verte réprimande de la part des cardinaux. Le P. Laynez, oubliant sans doute ce qu'il avait fait, nia avoir écrit une pareille censure, mais les siens lui montrèrent aussitôt celle qu'il avait signée de sa propre main.

Cet incident ralentit un peu l'affaire ; on prit soin d'examiner tout à loisir chacune des propositions et les censures qui en avaient été faites ; ce qui semblait ne devoir être qu'une exécution sommaire devint alors une discussion sérieuse et approfondie. Les chefs d'Ordres, sentant qu'ils ne pourraient pas la soutenir, se retirèrent un à un de la lutte, à l'exception des PP. Laynez et Fabien ; le P. Paulin Bernardini convainquit ce dernier d'hérésie formelle, en présence du cardinal Morone dont la prière seule le sauva du tribunal de l'Inquisition. Il y eut même un religieux Augustin qui dit fort ingénûment : « Je « n'eusse jamais cru que l'affaire dût tourner ainsi ; car j'avouerai, « en toute simplicité, que je me sers beaucoup des œuvres du « P. Savonarole ; et si elles ne sont pas censurées, je les achèterai « toutes, l'ayant toujours regardé comme un saint personnage, d'une « profonde érudition et d'une rare doctrine. »

Le premier qui parla en faveur de Jérôme Savonarole fut un Religieux de la Congrégation de Saint-Marc, le P. Pierre Paul d'Arezzo, théologien du Concile de Trente et Maître du Sacré-Palais. Un cardinal lui en fit le reproche, en disant qu'il semblait attaquer l'honneur du Saint-Siège, alors que sa charge lui faisait un devoir impérieux de le

défendre. « Eminence, répondit hardiment le Maître du Sacré-Palais, « mon principal devoir est de défendre la vérité contre tout agresseur, « quel qu'il soit : c'est par là que je dois soutenir l'honneur du Siège « apostolique, et je regarderais comme une honte, si de ce Palais où, « de tous les points de l'univers, on vient recourir à la vérité, mon « silence laissait sortir un décret ou un anathème contre quelqu'un « qui l'aurait prêchée. » Tous les membres de la Congrégation applaudirent à cette belle et courageuse réponse.

Les autres défenseurs furent le P. Matthieu Lachi, de Florence, Inquisiteur de Pérouse, qui réfuta ses adversaires dans un traité substantiel, le P. Ange Diacetto, Prieur de la Minerve, et, entre tous, le P. Paulin Bernardini. Celui-ci, nous l'avons vu, se trouvait à la Minerve, quand la lutte commença sous le P. Usodimare. Indigné des manœuvres des zélateurs et de la tyrannie des confesseurs qui opprimaient la conscience des pénitents, il demanda à ses supérieurs la permission de les dénoncer et de protester du haut de la chaire ; mais on lui fit entendre qu'il fallait s'armer de patience. Au moment favorable, on fit appel à son dévouement. Le P. Bernardini était à Lucques ; il accourut à Rome, et présenta aux cardinaux un mémoire composé à la hâte pour démontrer que la doctrine de Savonarole n'était ni *hérétique*, ni *schismatique*, ni *scandaleuse*. « Tous ceux qui l'ont censurée, leur dit-il, ne « l'ont pas étudiée à ses sources ; ils l'ont mal comprise ou dénaturée « sous l'influence des préjugés de la passion ; et je me fais fort de le « prouver par les écrits, par les paroles et par les faits. » Ce libre et fier langage faillit susciter une tempête : enfant et citoyen de la République de Lucques, le P. Paulin était peu habitué aux allures souples et obséquieuses en usage dans la cour romaine. Les cardinaux, bientôt édifiés sur son mérite et ses vertus, agréèrent ses excuses, et, tout en refusant de lui rendre son mémoire, lui remirent les censures des adversaires, qu'il combattit une à une.

V. — Comme la discussion menaçait de traîner en longueur, le P. Fabien fut chargé de signaler les passages les plus répréhensibles et les plus importants. Il mit donc en avant une proposition tirée d'un sermon sur l'Exode. Le P. Paulin Bernardini prouva sur-le-champ que le texte original avait été altéré, de sorte que le cardinal Alexandrin dut infliger un blâme sévère au P. Fabien, en présence de toute la Congrégation. « Eh ! quoi, mon Père, lui dit-il, voudriez-« vous donc condamner témérairement un homme pour hérétique

« sans avoir bien lu et compris ce qu'il dit ? » A quoi ce Religieux, n'ayant rien à répliquer, resta couvert de confusion.

Néanmoins, il essaya de prendre sa revanche en accusant Savonarole d'être tombé dans le pélagianisme, parce qu'il avait dit que « nous pouvons mériter la grâce ». On répondit au contradicteur par l'explication que donnent ordinairement les théologiens. Il voulut insister, soutint une erreur et s'oublia jusqu'à dire au Maître du Sacré-Palais que celui-ci ne connaissait pas la valeur du mot *mérite*. Menacé, pour cette grave insulte, de sa déposition comme Procureur, il s'humilia par des excuses publiques. Le P. Bernardini, restant fidèle à la promesse faite au cardinal Morone de ne pas révéler les autres hérésies, signées de la propre main du P. Fabien, se contenta de dire tout bas au cardinal Alexandrin : « Voilà ceux qui voudraient « condamner Savonarole comme hérétique; ils mériteraient eux-« mêmes une telle condamnation! »

A son tour, le P. Laynez signala comme erreur très grave un passage d'un sermon sur Ezéchiel : « Mais, répliqua le P. Bernardini, les « prédicateurs tiennent encore le même langage; à Rome même, ils « ne parlent pas autrement. — Quels sont ces prédicateurs? » demanda le Maître du Sacré-Palais. Le P. Bernardini, se penchant vers lui, nomma le P. Laynez, puis sommé de le désigner publiquement, il ajouta : « Vous-même, R^me^ Père Général, vous avez dit cela, et d'une « manière plus formelle, tel jour, dans tel sermon, comme peuvent en « témoigner tels et tels, ici présents. Du reste, vous n'avez pas bien « lu le sermon allégué; car on fit à Savonarole la même objection, « et il la réfuta le lendemain, en renvoyant ses contradicteurs aux « écrits de S. Jérôme, dont il avait rapporté les propres paroles dans « la circonstance. » Le P. Laynez, fort embarrassé, garda le silence, et n'osa plus, depuis lors, ouvrir la bouche.

Le vaillant P. Bernardini, continuant à défendre Savonarole pied à pied, montra comment le prédicateur florentin s'expliquait souvent lui-même dans le même sermon, comment on pouvait et on devait toujours l'interpréter, soit par le contexte, soit par l'ensemble de ses écrits. Pour en donner un exemple, il pria les Consulteurs de lui laisser lire un passage, puisé, comme tant d'autres, dans les saints Docteurs, notamment dans les Commentaires de saint Jérôme, et rempli de véhémentes apostrophes contre les mauvais Prélats. Après cette lecture, le cardinal Alexandrin fit observer que saint Jérôme avait pu parler de la sorte parce qu'il jouissait d'une grande autorité,

et l'évêque de Vérone, s'adressant à ses collègues : « Messeigneurs, « leur dit-il, il me semble que si ce *Frate* a mal parlé, après tout il « n'a dit que la vérité. » Le cardinal Alexandrin ayant ajouté que le P. Jérôme Savonarole devait être repris pour avoir parlé si ouvertement de tant de désordres : « C'est d'après les saints Pères », répondit notre apologiste. Le P. Diacetto, qui s'intéressait beaucoup à l'affaire, appuya cette réponse.

VI. — Le P. Paulin était tellement persuadé de la bonté de la cause, qu'il s'appliquait à justifier scrupuleusement tout ce qu'on lui opposait. On lui remit un mémoire composé sous Alexandre VI par le légiste Poggio. Il le réfuta brièvement et s'empressa de le rendre au cardinal de Trani qui lui dit alors : « Sachez que Frère Jérôme est un « saint homme, que sa doctrine est bonne et salutaire : mais ne vous « acharnez pas à défendre tous les points, et sacrifiez les moins « importants, mal compris par le vulgaire ignorant. » — « Eminence, « répondit le P. Paulin, saint Paul, lui aussi, est mal compris d'un « grand nombre. Tenez, faites-moi cette concession. Je m'engage à « expliquer tous les passages douteux ou obscurs et à faire imprimer « ces explications, soit dans le corps, soit à la fin des œuvres de « Savonarole, comme je l'ai dit au cardinal Alexandrin; seulement « n'enlevez pas aux personnes pieuses des écrits si utiles. » Le cardinal de Trani reprit : « Chargez-vous de faire agréer cela au Sou- « verain Pontife: Sa Sainteté ne veut pas en entendre parler, et nous « presse chaque jour d'en finir. »

Quand la discussion fut engagée sur le point de l'hérésie, dont on voulait noircir Savonarole, le savant apologiste prouva que sa doctrine avait été soigneusement examinée et défendue par de très grands hommes, dont on ne pouvait suspecter ni l'orthodoxie ni l'affection pour le Saint-Siège. Il cita entr'autres le cardinal anglais Jean Fisher, évêque de Rochester, qui rend ce beau témoignage à l'accusé : « Jérôme Savonarole, écrivait-il, n'a rien enseigné contre la foi, et il « est évident que, par ses livres, il a plutôt condamné les dogmes « de Luther. » Pic de la Mirandole, Georges Benigne, archevêque de Raguse, et Dominique Benivieni, chanoine de Florence, parlaient tous de même dans les mémoires particuliers, envoyés aux Papes Jules II, Léon X et Clément VII pour les instruire de la vérité.

« Si les fruits prouvent la valeur de la doctrine, poursuivait le P. Bernardini, celle-ci en a produit de si rares et de si excellents,

qu'en divers endroits, nommément en Italie, plusieurs juifs se sont convertis et un grand nombre de mauvais chrétiens ont changé de vie par la lecture de ces livres. Il faut avouer, en effet, que *le Triomphe de la Croix* est capable de renverser toutes les sectes et les hérésies, et *la Simplicité chrétienne,* d'abolir tous les dérèglements et tous les abus qui se sont glissés dans les divers états de l'Eglise et d'y faire régner l'esprit et les maximes de Jésus-Christ. Grenade, entr'autres, n'a pas manqué de se servir, dans son docte et pieux catéchisme, de ce qu'il y a de plus beau et de mieux conçu dans le livre du *Triomphe de la Croix* de Savonarole. »

Après avoir ainsi écarté l'objection de l'hérésie, le P. Paulin s'attacha à réfuter celle du schisme auquel, prétendait-on, cette doctrine devait conduire ; il le fit de deux manières : d'abord en rapportant des passages clairs et formels, par lesquels le P. Jérôme déclarait qu'il fallait se soumettre, non seulement à l'autorité de l'Eglise en général, mais encore en particulier à celle de l'Eglise romaine. Quand le P. Mariano de Genezzano prêchait ouvertement à Florence contre le Pape, le P. Savonarole le reprit publiquement, comme il le dit lui-même dans l'un de ses sermons, ne faisant en cela qu'imiter le zèle et la liberté des Saints les plus jaloux de la gloire de Dieu et de la sainteté de son Eglise.

Le P. Bernardini, pour faire toucher du doigt que la doctrine de Jérôme Savonarole n'est pas schismatique, dit, en second lieu, que les Religieux élevés par lui donnèrent des marques illustres de leur ferme et généreuse soumission envers le Saint-Siège. On le vit bien à l'époque du fameux conciliabule de Pise, peu de temps après la mort de leur bon Père. Tout le clergé de la ville avait promis au cardinal de Caravajal d'adhérer au conciliabule si les Religieux réformés de Savonarole y donnaient aussi leur assentiment. Le cardinal et ses partisans firent tout ce qu'ils purent pour les attirer à leur parti, jusqu'à leur promettre de canoniser leur Père. Mais ceux-ci, jugeant Savonarole digne d'une plus glorieuse et plus régulière glorification, refusèrent constamment cette offre et prêchèrent si hautement contre le schisme que ses adhérents furent contraints de quitter la ville et de s'enfuir.

Pour le même sujet, quand l'interdit fut jeté sur Florence, jamais les Dominicains de Saint-Marc ne voulurent célébrer publiquement les offices, bien qu'on le fît dans les autres églises. D'où le P. Bernardini concluait qu'il fallait bien que le P. Jérôme eût un grand amour

pour l'Eglise, puisque ses enfants, imbus de son esprit, en étaient de si illustres défenseurs.

Enfin, on prétendait que sa doctrine était téméraire, perverse, impie, blasphématoire ; qu'il se donnait comme Prophète, comparait son enseignement à celui de l'Evangile, contraignait les autres à y adhérer, exposait les saintes Ecritures à sa fantaisie, et les appliquait de même aux sujets qu'il avait choisis. Le P. Paulin répondait que les prophéties, étant une grâce gratuite, pouvaient être accordées aux bons : il rappelait l'avertissement de saint Paul : « *Prophetias nolite spernere* », et montrait que celles du P. Savonarole ne tendaient qu'à la bonne vie et à la réforme des mœurs. Il n'y avait donc aucun sujet de réprouver sa doctrine, pas plus que l'interprétation de l'Ecriture qu'il n'avait employée que dans un sens moral, le plus conforme au temps présent et aux dispositions de ses auditeurs, comme l'avaient fait avant lui tous les Saints Pères. Du reste, il était facile de se convaincre que son exposition doctrinale resta toujours très orthodoxe et très profitable, ainsi que le prouvent les grands fruits retirés de la lecture de ses livres.

VII. — Après avoir épuisé toutes les ressources humaines, le P. Bernardini n'eut garde de négliger un moyen que lui suggérait l'exemple même de Fr. Jérôme. Il eut recours aux prières publiques et aux supplications solennelles des Quarante Heures, qui se renouvelèrent à Florence et à Rome au milieu d'une affluence extraordinaire. Chaque fois qu'il devait y avoir séance de la Commission, les Religieux et les séculiers dont un grand nombre n'avaient jamais peut-être entendu prononcer le nom de Savonarole, se réunissaient pour prier dans l'église de la Minerve jusqu'au retour des Pères qu'on saluait en entonnant le *Te Deum*. La ville entière était agitée par cette discussion, on en parlait jusque dans les rues ; on se disputait chez les libraires les écrits de Jérôme ; sa doctrine se répandait d'autant plus, qu'elle était attaquée avec plus d'acharnement. Cependant les Pères de la Minerve étaient loin d'être rassurés. « Comment va l'affaire? » demandaient-ils souvent au P. Bernardini. — « Mal, très mal, leur répondait-il ; humainement parlant, il n'y a « pas d'espoir. » Et tous de l'encourager à l'envi et de lui dire, en lui pressant les mains : « Confiance, combattez toujours ; nos prières vous « obtiendront la victoire. »

Le Pape n'aurait eu qu'à prononcer un mot et qu'à donner un

ordre formel pour tout finir rapidement; mais, grâce à Dieu, les débats se prolongèrent pendant plus de six mois.

Les cardinaux ne savaient plus qu'en penser : d'un côté, ils étaient parfaitement édifiés sur l'orthodoxie de la doctrine incriminée ; de l'autre, on semblait exiger d'eux une sentence de condamnation, et ils regardaient comme fort peu honorable de n'avoir pris aucune décision depuis près de six mois. Enfin, il plut au Seigneur de leur faire accepter l'expédient proposé par le P. Bernardini : signaler dans l'Index quelques-uns des sermons de Savonarole avec la simple note : « jusqu'à ce qu'ils soient corrigés. »

Nous ne rapporterons pas ici la vision de S. Philippe de Néri : nous renvoyons, pour les détails, à la vie de Savonarole (1). Qu'il nous suffise de rappeler que le Saint, revenu de son extase dans l'église de la Minerve, déclara qu'il avait vu de ses yeux, dans l'hostie consacrée, Jésus-Christ donnant de sa très sainte main la bénédiction aux assistants, et les invitant ainsi à remercier Dieu de la victoire remportée. Le P. Paulin, arrivant peu après, confirma ce que le Saint avait dit, et entonna un *Te Deum* solennel en action de grâces.

En effet, la doctrine de Savonarole venait de remporter une victoire signalée. Il résultait de l'examen approfondi et du décret pontifical qu'elle n'était ni *hérétique*, ni *schismatique*, ni *scandaleuse*, ni *erronée*, comme plusieurs le soutenaient; que partant, il était permis de conserver et de lire les œuvres de l'illustre Florentin, ce dont un grand nombre doutaient jusqu'à ce jour. La mesure restrictive prise par les cardinaux se réduisait à mettre à l'Index, avec la note la plus adoucie *(Donec emendentur)*, quelques sermons pris au hasard dans chaque série : car on trouve, dans beaucoup d'autres, les mêmes expressions, souvent plus claires et plus hardies. De plus, on avait eu égard à la condition des temps. L'hérésie de Luther ayant fait de grands ravages, les peuples n'avaient plus le même respect pour les prélats de l'Eglise et pour son autorité. Il était donc prudent de ne pas fournir aux faibles et aux ignorants l'occasion de se scandaliser, aux méchants et aux protestants celle d'abuser, par de fausses interprétations, de quelques passages trop virulents dont ils pourraient s'emparer pour déclamer contre la corruption du clergé et de la cour romaine.

VIII. — Ainsi cette persécution contre la doctrine de Savonarole,

(1) Voir le volume de Mai (XXIII[e] jour), p. 626.

plus longue, plus violente et plus acharnée que toutes les autres, ne servit qu'à l'exalter et à le glorifier; ses plus furieux ennemis se virent réduits au silence. La Congrégation des cardinaux rendit plusieurs fois hommage à la foi, à la science et même à la sainteté de ce grand homme. Dès que fut publié le décret permettant la lecture de ses œuvres, les fidèles s'y attachèrent de plus en plus, et on les vit s'adonner avec plus de ferveur à l'oraison et aux prières publiques. Le P. Bernardini en fit l'expérience pendant le carême suivant qu'il prêcha dans l'église de la Minerve; ses accents rappelaient ceux de Savonarole et son auditoire était presque semblable à celui de Sainte-Marie-de-la-Fleur; les Romains étonnés virent se renouveler, pendant quelques mois, les merveilles accomplies à Florence pendant plusieurs années par l'éloquence et le zèle de son prophète.

Le dimanche de la Quinquagésime, il y eut un concours extraordinaire à la Minerve. Le prédicateur ayant invité pour le mardi du carnaval les personnes de bonne volonté à revenir dans la même église, on répondit avec tant d'empressement à son appel qu'il fut lui-même tout étonné de trouver à l'heure convenue une si nombreuse assistance.

Il se souvint alors de ce que le P. Savonarole avait fait autrefois en pareille circonstance. Sa parole de feu avait si bien touché les cœurs qu'au lieu de tous les scandales qui s'affichaient dans les rues, on ne voyait que processions et autres saintes pratiques. Le P. Paulin admirait d'autant plus ces dispositions, que le peuple de Rome paraîssait en être plus éloigné : le doigt de Dieu était là. Il commença son sermon par ces paroles du psaume 62e : « *Sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea :* que mon âme soit remplie comme d'une graisse abondante, » expliqua quelles étaient les véritables réjouissances des chrétiens, et montra les bénédictions du ciel obtenues par ceux qui méprisaient les divertissements mondains pour venir se réfugier sous l'étendard sacré de la croix.

Après le sermon, les religieux exposèrent à la vénération des fidèles un grand crucifix, porté processionnellement dans l'église au chant des hymnes. Chacun se retira, le cœur plein de joie et de consolation spirituelle.

IX. — Cet admirable entrain fit concevoir au zélé prédicateur des espérances plus généreuses encore pour la gloire de Dieu et pour le bien de son auditoire.

Il résolut de renouveler pendant le carême l'oraison des Quarante Heures. La manière dont il entendait l'organiser étant un peu extraordinaire, il crut devoir communiquer son dessein aux plus dévots de ses frères, le recommanda aussi aux prières de la communauté et fixa la cérémonie au premier vendredi de mars. Toutefois, pour couper court aux embarras, le Père voulut prévenir le Vicaire du Pape, qui n'était autre que le Cardinal de Spolète. Celui-ci ne pouvait ignorer avec quel zèle le P. Paulin avait défendu Savonarole, et blâmerait peut-être ces actions d'éclat pour un sujet qui ne serait point approuvé de plusieurs. Pressentant la difficulté, le P. Bernardini pria un gentilhomme de ses amis de faire admettre le dessein par Son Eminence. Le cardinal répondit qu'il préférait en conférer avec le Père lui-même. Malgré sa répugnance et ses craintes, le P. Paulin se rendit à ce désir et eut soin de dire que le cardinal Alexandrin était informé du projet.

Le Vicaire de Sa Sainteté ne se rendit point aux désirs du religieux; il voyait dans l'exercice projeté plus de superstition que de vraie piété. Cependant le nom et l'autorité du cardinal Alexandrin l'arrêtèrent un peu, et il renvoya l'affaire au jugement de celui-ci. Le P. Paulin ne douta plus de la réussite, et muni de l'autorisation réclamée, il ne songea qu'à l'organisation de son pieux exercice. Il l'annonça aux fidèles, et prit si bien ses mesures qu'on n'eut à regretter aucun désordre. Les personnes désignées pour l'adoration se succédaient à tour de rôle devant le Très Saint Sacrement, et faisaient ensuite une visite au pied d'un crucifix que l'on pouvait voir de toute l'église. L'empressement de la ville fut prodigieux : le P. Paulin l'attribuait aux prières et aux mérites de Savonarole. Son intention n'était pas de prolonger cet exercice; mais on le pria avec tant d'instance qu'il consentit à le renouveler tous les vendredis de mars. On accourait en foule des différents quartiers de la ville pour faire oraison à la Minerve : beaucoup de personnes s'y rendaient en procession; plusieurs même s'imposèrent un jeûne au pain et à l'eau. En un mot, jamais carême ne fut plus suivi à Rome. Le P. Paulin, à la fin de son sermon, entonnait le *Miserere*, continué alternativement par les Religieux et l'auditoire; ce chant si pieux, joint à l'éloquente parole du prédicateur, soulevait les assistants. Ce qui rendait la cérémonie plus touchante encore, c'était de voir dans cette foule compacte des personnages de grande dignité : Prélats, évêques, prêtres, religieux de tous Ordres. Aussi pouvait-on dire, après le P. Paulin :

Juvenes et virgines, senes cum junioribus laudabunt nomen Domini : les enfants et les vierges, les vieillards et les jeunes gens louaient à l'envi le nom du Seigneur. Le bruit d'une cérémonie si extraordinaire se répandit de toutes parts, non seulement en Italie, mais encore en France et en Espagne : et comme elle avait été principalement organisée dans le but de remercier Dieu de la victoire accordée à notre Ordre en faveur de Savonarole, et pour exciter le peuple à lire assidûment ses œuvres, les fruits de salut qu'on avait sous les yeux fermèrent la bouche aux contradicteurs. Il y eut aux fêtes de Pâques un chiffre de communions qui dépassait de beaucoup celui des années précédentes. Le P. Paulin fut même obligé, le vendredi suivant, de réitérer, malgré les joies de la solennité pascale, son exercice des Quarante-Heures, et clôtura ainsi sa féconde station quadragésimale.

X. — Le V. Père resta encore quelque temps à Rome. Il y était l'an 1570, sous le pontificat de saint Pie V. A cette époque, quelques envieux suscitaient une véritable persécution à saint Philippe de Néri, à propos des exhortations familières qu'il faisait dans l'Oratoire de Saint-Jérôme. On l'accusait de donner la parole à des personnes laïques qui introduisaient dans leurs discours des histoires puériles et expliquaient les vérités chrétiennes avec une simplicité indigne de leur grandeur. Le Pape voulut s'informer de la chose et députa deux Religieux, également doctes et pieux, pour observer ce qui se passait dans ces conférences. C'étaient les PP. Alexandre Francicio et Paulin Bernardini. Ils assistèrent plusieurs fois aux réunions et restèrent tellement satisfaits de ce qu'ils avaient vu, qu'à partir de ce moment ils vouèrent l'un et l'autre une inaltérable affection à l'illustre fondateur de l'Oratoire. Le P. Paulin, en particulier, avait une si profonde vénération pour le Saint, que, malgré sa résolution bien arrêtée de refuser tout office honorable dans l'Ordre, il se rendait néanmoins au désir de ses Frères, sur un mot de saint Philippe.

Ayant remarqué l'utilité de la Congrégation de l'Oratoire dans l'Eglise, notre V. Père résolut de créer quelque chose d'analogue dans sa ville natale. La Providence le mit de suite en rapport avec un excellent sujet, nommé Jean Léonardi, qui, guidé par ses vues et ses conseils, fonda l'association des Clercs-Réguliers de la Mère de Dieu. Le P. François Bernardini apporta un précieux concours à l'œuvre naissante : mais son frère Paulin y prit encore une plus large part. Les Prêtres de l'Institut l'ont toujours regardé comme leur fondateur, ainsi que le prouve l'inscription suivante gravée sous son portrait :

Paulinus Bernadinus, Prædicatorum Ordinis grande ornamentum, Congregationis nostræ nondum affulgentis, spe ejus condendæ, Leonardo author fuit; mox aggredientem, consilio, manu, authoritate juvit, rexit confirmavit. Itaque Congregationem Leonardo, huic Leonardum de bemus.

C'est-à-dire :

« Paulin Bernardini, illustre ornement de l'Ordre des Prêcheurs, « porta Léonardi à fonder notre Congrégation avant que celui-ci en « eût le dessein; et la chose étant enfin résolue, il l'aida, le dirigea « et le rassura par ses avis, son assistance et son crédit. Et partant, « comme c'est à Léonardi que nous devons notre congrégation, c'est « aussi à Paulin que nous devons Léonardi. »

XI. — Un autre fruit que le V. Père retira de sa familiarité avec le P. Philippe de Néri, fut le dessein de travailler au rétablissement de la vie régulière, déchue en plusieurs couvents d'Italie. L'ayant communiqué au Saint, il en fut si bien encouragé, qu'il ne songea plus qu'à mettre la main à cette œuvre, de concert avec quelques religieux de la Province Romaine. Son principal coopérateur fut le Prieur même de la Minerve, François Gratien de Sermoneta, avec lequel le P. Paulin était lié d'une étroite amitié. Ils soumirent leur projet au Révérendissime Père Vincent Justiniani et s'obligèrent à fonder un couvent d'exacte observance dans la ville qu'il lui plairait de leur désigner. Sur ces entrefaites, quelques seigneurs de Chieti, dans les Abruzzes, désireux de voir régulariser le couvent de leur ville, vinrent demander au Général quelques sujets pour cette réforme. Celui-ci acueillit très volontiers une aussi louable démarche et promit d'y donner satisfaction. Mais ayant été envoyé par Pie V en qualité de Nonce, en Espagne, et créé ensuite cardinal, il laissa à son successeur le soin de poursuivre l'affaire.

Dès son entrée en charge, le P. Séraphin Cavalli députa au couvent de Chieti le P. Paulin Bernardini, avec huit autres Religieux d'un rare mérite et deux Frères convers: les VV. Pères François Gratien de Sermoneta, jadis Prieur de la Minerve ; Alexandre Capocchi, de Florence ; Vincent Federici, de la même ville ; Nicolas Mascius, de Pérouse ; Sancte Montaloni, de Cosenza ; Jérôme, de Mantoue ; François, de Camerino ; Jourdain de Ferrantil et les Frères Pierre Paul

Gallo et Nicolas de Madalon. Ils arrivèrent au couvent à l'heure de Vêpres, au moment où le chœur chantait la doxologie *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*, comme si, par cette rencontre, Dieu eût voulu faire connaître que ces nouveaux venus s'emploieraient à glorifier de toutes leurs forces la *Puissance du Père* par la générosité de leur zèle, la *Sagesse du Fils* par le sel de leurs prédications apostoliques, et la *Bonté du Saint-Esprit* par l'innocence de leur vie, la bonne odeur de leur conversation et la sainteté de leurs exemples.

Les autres Religieux leur ayant paisiblement cédé la place, le P. Paulin réunit ses compagnons pour procéder à l'élection du Prieur. Il était personnellement tout désigné à leur choix, mais son humilité le rendit si persuasif, qu'il fit élire à sa place le P. Gratien de Sermoneta. La petite communauté inaugura de suite un genre de vie dont elle entendait bien ne jamais se départir. L'Office était chanté avec une gravité et une piété dignes des regards de Dieu, des Anges et des hommes. Au chapitre, les Pères s'accusaient de leurs plus légers manquements et accomplissaient dévotement les pénitences qu'on leur imposait. Le P. Paulin s'y distinguait par son esprit d'humilité : non content des coulpes ordinaires, il enchérissait encore sur le détail, ce qui édifiait singulièrement ses compagnons.

XII. — Bien qu'il excellât dans l'art de la prédication, il recherchait les ministères les plus obscurs, les lieux les plus petits et les plus écartés. Quelquefois même il fut envoyé dans des endroits si pauvres, que l'église de la localité ne possédait point de chaire pour le prédicateur. On l'a vu lui-même, avec une grande édification, charger sur ses épaules de lourdes pierres pour en dresser une à la hâte, afin d'exposer plus commodément la parole de Dieu, mise parfaitement à la portée de son auditoire. Il rompait le pain du ciel avec tant de sagesse et de mesure, que les fidèles s'en retournaient contents et pleinement rassasiés.

Il fit toujours profession très particulière de la pauvreté religieuse. Ses habits étaient tellement rapiécés, que dans certains Chapitres généraux, les vocaux en demeurèrent stupéfaits. L'an 1564, le P. Paulin, assistant au Chapitre de Bologne, eut à soutenir des thèses théologiques, qui lui valurent l'admiration de toute l'assemblée. La veille, il s'était retiré à l'église avec l'intention d'y passer la nuit en prières. Le soir venu, le sacristain, en faisant sa tournée, l'aperçoit

dans un coin sans le reconnaître à cause de l'obscurité ; et, le prenant pour un voleur, il le menaça de le frapper, en l'accablant d'injures. Le Père, sans s'émouvoir, répondit d'une voix basse qu'il n'était point à cette place pour quelque mauvais coup, et, déclinant son nom, il pria le Frère de le laisser tranquillement dans l'église. Celui-ci s'empressa de lui faire ses excuses et lui accorda la liberté de rester toute la nuit au pied des autels.

La patience du V. Père ne fut pas moins admirable que son humilité. Il souffrait les injures sans témoigner le moindre sentiment de révolte. En voici un exemple frappant. Homme de bon conseil, il était recherché pour ses lumières et consulté dans les doutes. Une personne bien intentionnée vint un jour lui demander ce qu'il pensait d'un dessein projeté par le Pape pour le bien de l'Eglise. Le P. Paulin, très mal informé, n'hésita pas à répondre que la chose, telle qu'on la lui présentait, ne pouvait se faire. Cette réponse, donnée de bonne foi, fut rapportée au Souverain Pontife sans la moindre explication et valut au V. Religieux la peine de la suspense. Parfaitement humble et mortifié, le P. Paulin, sans dire un mot pour sa justification, se retira sur-le-champ au couvent de Lucques, qui lui était désigné. Son plus grand chagrin fut de se voir privé de la consolation de dire la sainte Messe. Il s'occupait alors aux offices laborieux des Frères convers, et resta dans cet état pénible d'humiliation jusqu'au jour où le Pape, mieux informé, le rétablit avec honneur dans sa dignité première.

XIII. — Dix ans après avoir jeté les bases de la Congrégation des Abruzzes, le P. Bernardini fonda les deux couvents de Saint-Séver et de Jésus-Marie, à Naples.

Le Maître Général vint lui-même, et, grandement édifié de la régularité des Religieux, il demanda et obtint la permission de faire une procession solennelle dans les rues de la ville. Plus de deux cents Dominicains y prirent part. On était à peine rentré à la cathédrale, quand un Père inconnu alla droit au P. Paulin et l'interpella en ces termes : « N'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire de la mort du « Fr. Jérôme Savonarole? » — Après un instant de réflexion, le P. Paulin répondit : « Oui, c'est bien aujourd'hui l'anniversaire de « sa mort, car elle arriva le 23 mai 1498. » A ces mots, l'inconnu disparut : mais le P. Bernardini affirma toujours l'avoir reconnu pour Savonarole lui-même, et vit dans ce fait une approbation donnée à son œuvre par l'illustre réformateur.

Des Abruzzes, l'observance s'étendit aux maisons de la Marche d'Ancône, qui furent érigées en Congrégation, placée sous le vocable de Sainte-Catherine de Sienne. Les principaux couvents étaient les deux de Naples, dont nous avons parlé, ceux de Sainte-Marie de l'Arc, dans le diocèse de Nole, de Chieti, de Sulmone et de l'Aigle.

Le P. Paulin les maintint toujours dans une ferveur qui servait d'exemple à toutes les autres Provinces. Il s'était acquis une si juste renommée par son savoir et sa grande vertu, qu'au Chapitre général tenu à Rome l'an 1580, pour donner un successeur au P. Séraphin Cavalli, le Pape Grégoire XIII joignit son nom à celui des trois Religieux qu'il indiquait au choix des vocaux (1).

XIV. — Le V. Père excellait dans la dévotion à Marie, au point qu'il n'aurait jamais passé un seul jour sans lire ou écrire quelque chose à sa louange. Il fut honoré pendant sa vie du don des miracles. Un jour qu'il priait dans l'église, la grande poutre de la voûte tomba tout à coup, menaçant d'entraîner dans sa chute la toiture du temple ou d'écraser les personnes réunies dans le saint lieu. La panique fut extrême et l'étonnement plus grand encore quand on s'aperçut qu'aucun fidèle n'avait été atteint. Tous attribuèrent cette préservation miraculeuse à l'oraison du serviteur de Dieu. Il prédit bien des événements qui arrivèrent dans la suite tels qu'il les avait annoncés. Longtemps avant la fondation du couvent de Saint-Séver, à Naples, non seulement il affirma qu'elle aurait lieu, mais, de plus, il traça lui-même le plan et le devis du couvent. Quand sa Congrégation se fut installée dans l'ancienne maison de Saint-Vincent, placée depuis sous le vocable de Jésus-Marie, plusieurs de ses fils croyaient impossible de maintenir les deux couvents à la fois; pour les rassurer, le P. Paulin prit devant eux du papier et une plume et se mit à tracer quelques lignes. Le P. Archange de Dominicis lui demanda discrètement ce qu'il voulait faire. « Ne voyez-vous pas, cher Père, que je dessine l'église que nous bâtirons en ce lieu? » — « Mais vous savez bien, répartit le P. Archange, que nous ne resterons pas ici, et que tous les arrangements sont pris pour céder la place à des prêtres séculiers. » — « Doucement, répondit le P. Paulin; nous partirons peut-être,

(1) C'étaient les PP. Paul Constable de Ferrare, qui fut élu; Thomas Lobbius, commissaire du Saint-Office; Timothée Bottoni, Prieur du couvent de Pérouse et Paulin Bernardini.

mais nous reviendrons et bientôt, je vous l'affirme. » Ce qui arriva en effet. La plus importante de ses prophéties fut celle du jour et du lieu de sa mort : il en était si sûr qu'on le voyait fréquemment auprès du lieu de sa sépulture et là, prolonger ses prières.

Une nuit, au retour des Matines, il tomba dans l'escalier et se blessa grièvement. On le transporta à l'infirmerie. En entrant, le V. Père prononça ces paroles : *Hæc requies mea in sæculum sæculi :* « C'est ici le lieu de mon repos à jamais. » Il se confessa, demanda les derniers sacrements, et, malgré sa faiblesse, reçut, à genoux, le saint Viatique; puis invoquant Marie, il ne se lassait pas de répéter cette belle strophe :

Maria, Mater gratiæ,
Mater misericordiæ
Tu nos ab hoste protege
Et hora mortis suscipe.

C'est-à-dire :

O Marie, pieuse Mère
De grâce et de bonté,
Défendez-moi de l'adversaire,
Au moment décisif de mon éternité.

Ce fut dans ces admirables sentiments de piété que le V. P. Bernardini rendit son âme au Seigneur, le 23 juin de l'année 1585, dans la soixante-huitième année de son âge. Il fut enseveli dans l'église de notre couvent de Saint-Séver, à Naples, au milieu d'une affluence prodigieuse. Comme on le portait à la sépulture, une brillante étoile parut sur le cercueil. Dieu voulant confirmer par ce signe l'opinion que le peuple avait conçue de la haute vertu du V. Père, et montrer en même temps que ce juste, après avoir conduit les autres dans la voie de la justice, brillait à son tour dans l'éternité.

XV. — Nos auteurs font une honorable mention de ce saint Religieux. Voici en quels termes le Chapitre général de Rome (1589) en parle :

In Congregatione Aprutina S. Catharinæ Senensis obiit R. P. Magister Fr. Paulinus Bernardinus de Luca, vir integritate vitæ et excellentia doctrinæ conspicuus, qui reformationem in eadem Congregatione ferventissimo spiritu incœpit, et summa diligentia quamdiu vixit promovere studuit. . . .

C'est-à-dire : « Dans la Congrégation des Abruzzes de Sainte-« Catherine de Sienne, décéda le R. P. Maître Fr. Paulin Bernardini, « homme illustre par l'intégrité de sa vie et par l'excellence de sa « doctrine. Il commença la réforme dans sa Congrégation avec une « grande ferveur d'esprit et s'employa de toutes ses forces à la faire « avancer et fleurir tant qu'il vécut. »

Michel Pio déclare qu'on le comparait volontiers pour son vaste savoir à Cajetan, le plus subtil et le plus savant commentateur de saint Thomas. Il était doué d'une mémoire si heureuse qu'il savait par cœur la plus grande partie des œuvres de saint Augustin et presque tous les chants de l'Eglise.

Le V. Père a laissé des œuvres de haute valeur. Nous citerons entr'autres : ses *Concordances contre les hérétiques ;* ses *Questions quodlibétales ;* divers traités théologiques sur les *Attributs absolus de Dieu ;* sur la *Trinité*, la *Grâce*, l'*Incarnation*, les *Anges*, les *Sacrements ;* une *Chronique de l'Ordre*, et une *Table des Œuvres de Cajetan.*

Les Oratoriens en parlent, de leur côté, comme d'un théologien consommé et d'un Religieux de très sainte vie. On lit dans le Martyrologe de Baronius (30 avril), les lignes suivantes qui le concernent :

« *Extat Neapoli sancti Severi episcopi nomine vetus ecclesia, quæ annis præteritis concessa est Fratribus Prædicatoribus, qui ibidem, sub piæ memoriæ ec spectatissimæ nostrorum temporum sanctitatis viro, R. Mag. Paulino Lucenci, restitutore pristinæ observantiæ S. Dominici, summa cum laude, sanctissimæ vitæ institutum, sicut in aliis plerisque locis, in ea urbe primum ingressi felicissime propagarunt.* »

Cet éloge du savant cardinal Baronius résume toute la vie du V. Père Paulin Bernardini.

La V. Mère FRANÇOISE DE SAINT-JOSEPH,

Professe du Monastère des Rois, à Séville (*).

(1628)

Françoise de Pineda, native de Séville, embrassa la sévère observance du monastère des Rois à l'âge de soixante ans.

Elle avait goûté dès son enfance tous les exercices de piété, pratiquant l'oraison, la pénitence pour conserver intact le beau lis de sa virginité. Nous ignorons par suite de quel accident elle fut emmenée en captivité par les Turcs à l'âge de vingt ans, car elle garda toujours sur ce douloureux épisode de sa vie un silence absolu. Sa vertu courut alors les plus grands dangers : son maître voulait l'épouser et cherchait dans ce but à lui faire abjurer sa religion, le Coran ne lui permettant pas de se marier avec une chrétienne. Il mit donc tout en œuvre pour arriver à ses fins : caresses, menaces, promesses séduisantes ; mais ce fut en vain : cette véritable amante de Jésus-Christ résista virilement et ne se laissa ni séduire, ni abattre. En voyant Dieu lui donner dans la souffrance le moyen de sauvegarder sa vertu, elle préférait de beaucoup la cruauté de son maître à ses premières flatteries. Enfin, après cinq années d'esclavage, elle fut providentiellement rendue à la liberté.

De retour dans son pays, elle se trouva sans ressources ; ses parents étaient morts après avoir perdu tous leurs biens. Françoise s'engagea alors au service d'une dame qui partait pour les Indes. Bientôt, grâce à une sage économie, elle fut en état de se suffire à elle-même, et comme elle se plaisait beaucoup dans le pays, elle s'y fixa, et parvint petit à petit à acquérir une grande fortune. Malgré son âge avancé, plusieurs partis se présentèrent ; après mûre réflexion, elle allait enfin céder, quand un jour l'Enfant Jésus, pour lequel elle avait une singulière dévotion, lui fit entendre intérieurement qu'il se reti-

(*) Extrait de la *Vie de la V. Mère Françoise-Dorothée,* par le P. Gabriel de Aranda, jésuite.

rait d'elle. Françoise lui en demanda la raison: « Tu me quittes la « première, répondit-il, en voulant donner ton cœur à un époux « terrestre. » A dater de ce moment, il ne fut plus question de mariage.

Cette âme généreuse s'adonna avec un redoublement de ferveur à la pratique de l'oraison : elle y persévérait près de six heures chaque jour. Elle fit plus encore : son amour pour Notre-Seigneur la pressant de se dépouiller de tout, elle fit le vœu de pauvreté. Son patrimoine, nous l'avons vu, était relativement considérable ; elle ne pouvait, sans doute, chercher désormais à l'accroître : mais n'était-elle pas tenue à s'en déposséder ? Très inquiète, ne sachant que faire, elle quitta les Indes et revint à Séville. A peine débarquée, elle entend parler de la haute réputation de vertu des Dominicaines du monastère des Rois ; elle s'y rend aussitôt. Quand elle eut vu les choses par elle-même, elle demanda l'habit avec tant d'instances, promettant la plus grande bonne volonté pour s'astreindre aux rigueurs de la Règle, malgré son âge, que la pieuse fondatrice l'accueillit volontiers. Les Sœurs lui firent vainement observer qu'elle acceptait une infirme qu'il faudrait avant peu mettre pour toujours à l'infirmerie, plutôt qu'une religieuse capable de suivre l'observance de la communauté ; la V. Mère persista néanmoins : « Quand même, dit-elle, cette pos- « tulante ne viendrait que pour être servie, sa vertu mérite qu'on la reçoive. » Elle lui donna donc l'habit avec le nom de Françoise de Saint-Joseph.

Dès le premier jour, la novice s'adonna aux exercices avec le même entrain que les Sœurs les plus robustes. D'ordinaire, l'expérience le prouve, les personnes âgées ont une certaine difficulté à prendre cet esprit d'enfance et de soumission si nécessaire dans les maisons religieuses : mais notre courageuse Françoise n'eut pas de peine à vaincre cet obstacle; elle obéissait avec tant de promptitude qu'elle volait au moindre commandement. Les observances les plus pénibles faisaient ses délices, et Dieu lui accordait tant d'onction dans ses pratiques de piété qu'il lui semblait avoir trouvé le paradis sur la terre. Elle vécut de la sorte, donnant un parfait exemple de régularité jusqu'au moment de sa profession. A cette époque, le démon lui mit en tête une cruelle inquiétude: la crainte mal fondée de quelque infirmité, si elle passait plus avant, et de rester ainsi à charge à la communauté. Le confesseur du monastère abondait dans ce sens, mais Dieu veillait sur elle. Par de secrètes inspirations, il lui fit comprendre

qu'elle devait s'en remettre à sa conduite, lui abandonner son avenir, qu'après s'être avancée jusqu'aux portes de la miséricorde, ce serait une lourde faute de retourner en arrière. La pauvre Sœur hésitait encore : la tristesse qu'elle ressentait de ce rude combat la rendait morose et mélancolique. Autour d'elle, on s'étonnait de ce changement. Toutefois, Sœur Françoise ne s'ouvrit à personne de sa peine ; et la tentation devenait d'autant plus dangereuse que la Mère Françoise-Dorothée, étant frappée de cécité, ne pouvait remarquer tout ce que la communauté voyait. N'y tenant plus, la novice désolée eut alors l'heureuse inspiration de se recommander aux prières de la sainte fondatrice, mais sans cependant lui dire ses tortures morales. A quelques jours de là, la V. Prieure s'approche du groupe des novices et va droit à Sœur Françoise, au grand étonnement des Sœurs qui ne s'expliquaient pas comment elle avait pu la distinguer de ses compagnes ; et, la tirant à part, elle lui indique avec une rare précision le sujet de sa tristesse. « Servez Dieu en paix, lui dit-elle, et ne songez « qu'à demeurer dans l'état où Il vous appelle. »

Ces simples paroles dissipèrent toutes les inquiétudes de la Sœur, qui fit volontiers profession et suivit exactement pendant plusieurs années les exercices de communauté. Même à quatre-vingt ans, elle se traînait encore au chœur et au réfectoire. Elle était très adonnée à l'oraison, marchait toujours en la sainte présence de Dieu et se signalait également par son amour pour le silence : il n'était point rare qu'elle passât des mois entiers sans dire un mot. Elle prophétisa plusieurs événements qui s'accomplirent dans la suite comme elle les avait prédits. Un jour, on vint lui annoncer qu'une dame de la ville abandonnait par testament une somme considérable au monastère. La V. Sœur laissa dire, puis elle ajouta : « Ne comptez pas « sur une charité dont la maison ne bénéficiera jamais. » En effet, la donatrice, sur la fin de sa vie, ne jouissant plus de sa liberté d'esprit, les héritiers s'empressèrent de lui faire révoquer sa première disposition.

Sœur Françoise de Saint-Joseph couronna sa digne vie par une sainte mort, le 23 juin 1628.

LE MÊME JOUR

13.. — Dans le royaume de Naples, florissait, vers 1343, le V. P. NICOLAS DE SAINT-VICTOR, inquisiteur de ce même royaume et conseiller de la reine Jeanne Ire. C'était un philosophe célèbre en même temps qu'un profond théologien et un très digne Religieux. La reine lui avait accordé toute autorité pour combattre les ennemis de l'Eglise et exterminer leurs perfides erreurs. — (Vallé.)

1351 et 1355 — A Metz, les VV. PP. SIMON DE BORSIA et JEAN DE FONTANIER, tous deux dignes enfants de Saint-Dominique. Le P. Simon mourut en 1351 et le P. Jean en 1355. Ce dernier fut Prieur de son couvent, inquisiteur, vicaire Provincial de la Province de France. Il devait être aussi remarquable par son éloquence que par sa doctrine, si nous en croyons ces mots gravés sur sa tombe :

Virtutis specimen, divini buccina verbi :
Inter theologos summa corona fuit.

1532 — Au monastère de Poissy, le V. P. GRÉGOIRE LE FÈVRE, profès du couvent de Beauvais, Religieux d'une éloquence à la fois forte et pleine d'onction. Nos Sœurs de Poissy le demandèrent pour directeur : on le leur accorda, et c'est dans cette pieuse fonction qu'il termina sa vie, l'an 1532. Il fut enseveli à l'entrée du cloître des Religieuses, et l'on grava sur sa tombe les vers suivants :

Gregorium Fabrum condunt hic fata sepultum,
Qui sacras Leges strenuus asseruit.
Pissiacus Pater est, docuit hic mystica sacra,
Quique plebem instruxit Religione piâ.
Cœlitibus charum fecit sua candida vita.

1560 — Au Pérou, le V. P. MARTIN D'ESQUIVEL, profès du couvent de Saint-Paul, à Séville, l'un des sept premiers apôtres du Pérou. Il fut le premier Prieur du couvent de Lima, destiné à devenir la plus magnifique et la plus nombreuse des maisons de l'Ordre. Le V. Père jeta aussi les fondements du couvent de Sainte-Anne à Guamanga, où il travailla avec un grand

zèle, comme il l'avait fait à Lima, à la conversion des Indiens. Le Seigneur l'appela au repos éternel l'an 1560. — (Mélendez.)

1581 — Au couvent du Rosaire, à Lima, le P. MICHEL ADRIAN, profès de Saint-Etienne de Salamanque, où il avait été Maître ès-arts. Bien que doué de grandes aptitudes pour les lettres et pouvant professer avec honneur, il voulut néanmoins passer au Pérou afin de travailler à la dilatation de l'Ordre dans cette province.

A Lima, il fut de nouveau employé à l'enseignement, et la régence des études de notre couvent fut confiée à ses soins. Quelque temps après, le P. Michel fut appelé aux fonctions de premier professeur de l'Université de Lima ; il s'en acquitta avec un succès extraordinaire. Notre V. Père remplit d'une manière non moins satisfaisante la charge de Prieur dans le célèbre couvent du Rosaire de cette ville et celle de Qualificateur au Tribunal de la sainte Inquisition.

Il possédait éminemment aussi les qualités d'un parfait orateur. Par suite d'un travail excessif et d'une application continuelle, il se rompit une veine dans la poitrine : le sang jaillit à gros bouillons par la bouche, mais on parvint à l'arrêter. Or, l'an 1581, la ville de Lima devait célébrer une solennité extraordinaire dans sa cathédrale ; pour donner à cette fête la plus grande pompe, on pria le P. Michel, alors Prieur de notre couvent, de faire entendre de nouveau sa parole. Notre bon Père opposa d'abord un refus à cause de son infirmité, mais les demandes furent si pressantes qu'il dût capituler. Le jour venu, il monta en chaire et commença son discours avec cette ardeur et cette éloquence qui lui étaient naturelles ; son animation augmentant de plus en plus, la blessure intérieure se rouvrit et le sang jaillit avec abondance de sa poitrine. Il fallut descendre de chaire le zélé Prédicateur et l'emporter au couvent ; mais, à mi-chemin, le Père, se sentant épuisé, pria les porteurs de s'arrêter. On entra dans une maison voisine : là il se confessa, reçut l'Extrême-Onction et mourut, entre les bras de ses Frères, d'une mort bien digne d'un Frère-Prêcheur. — (Mélendez.)

1601 — Dans la Province de Saint-Vincent de Chiapa, les VV. PP. JEAN-BAPTISTE et ALPHONSE DE SAINT-ISIDORE, Religieux d'une excellente vertu et d'une héroïque charité. Ils en donnèrent une preuve éclatante à l'occasion d'une peste qui, dans l'année 1565, ravagea un bourg considérable d'Indiens de cette province. Il faut signaler ce trait singulier de la douce Providence du Seigneur durant cette cruelle épidémie : c'est que, dans chaque maison, il restait toujours une personne en santé pour s'occuper des secours spirituels réclamés par les malades. Nos deux Pères se consacrèrent tout entiers au soin de ces pauvres pestiférés. Ce fut un vrai miracle que nos deux Missionnaires pussent supporter un travail si long et si pénible

sans être atteints par le terrible fléau, qui n'épargna guère que cinquante personnes.

Le P. Jean-Baptiste était Italien et avait fait ses études à Salamanque ; le P. Dominique de Ascona l'emmena en Amérique avec seize religieux. Très adonné au silence et au recueillement, le P. Jean-Baptiste n'était pas moins rempli de zèle pour la conversion des infidèles. On lui confia la province de Copanabastla, où ses travaux produisirent de grands fruits. C'est de là probablement que le Seigneur l'appela au repos éternel, nous ignorons en quelle année. Quant au P. Alphonse, la mort l'enleva, l'an 1601, au couvent de Comitlan, dont il était Sous-Prieur. — (Remezal.)

1675 — Dans la Province de Quito, en Amérique, l'illustre P. JEAN DE ISTURISAGA, l'un des plus dignes sujets du couvent de Cuzco. Homme apostolique non moins que savant théologien, il mérita d'être appelé aux plus hautes charges. Ses Frères le nommèrent Provincial de Quito, et le roi très catholique le choisit ensuite pour le Siège épiscopal de Sainte-Croix de *la Sierra*, mais le souverain Pasteur des âmes le récompensa avant qu'il eût eu le temps d'exercer son zèle dans ce nouveau poste, l'an 1675.— (Mélendez.)

... A Rome, mémoire de quelques Religieux qui ont été en rapports intimes avec S. PHILIPPE DE NÉRI, ou qui ont obtenu de lui quelque faveur spéciale. Nous avons remarqué ailleurs l'affection extraordinaire que l'illustre Fondateur de l'Oratoire portait à notre Ordre et le plaisir qu'il prenait à venir à nos Offices de nuit à la Minerve, enfin le grand nombre de sujets qu'il nous avait procurés. Nous avons jugé bon de grouper ici un certain nombre de traits, afin de montrer la bonté de ce grand Saint à notre égard et de lui témoigner notre gratitude en rappelant le souvenir des grâces qu'il a accordées aux enfants de S. Dominique.

Voici d'abord un Frère, dont le nom n'a pas été conservé, qui, au temps où il vivait encore dans le siècle, rendait chaque matin visite à S. Philippe et, le trouvant presque toujours en extase, il pouvait ainsi contempler à loisir la beauté de ce visage éblouissant d'un éclat tout céleste. Ceci prouve l'affection de S. Philippe pour cet ami, étant donné le soin bien connu que le serviteur de Dieu prenait pour cacher aux yeux des hommes les faveurs qu'il recevait d'en haut. — (Bacci, l. II.)

Un autre, Fr. JEAN-THOMAS ARENA, natif de Cantazaro, encore écolier, était fort léger et peu chrétien. Il assistait assez souvent aux conférences de l'Oratoire à Saint-Jérôme, mais afin d'en rire et de s'en moquer. Les disciples de S. Philippe souffraient avec peine l'étrange conduite de ce jeune homme, et s'en plaignirent un jour à leur Père : « Un peu de patience, « laissez-le faire, répondit-il. » Jean-Thomas continua son jeu et les Maîtres des conférences pressèrent vivement le Saint de faire quelques réprimandes à

ce jeune dissipé, mais celui-ci refusa toujours, attendant l'heure de Dieu, et cette heure arriva enfin. Le remords s'empara du cœur de Jean et ne lui laissa aucun repos avant qu'il eût demandé pardon au Saint. Il fut accueilli avec bonté par le B. Philippe, qui l'encouragea beaucoup à s'appliquer à la vertu. Quelque temps après, le jeune homme était devenu un modèle de ferveur. Sur le conseil de S. Philippe, il revêtit l'habit de notre Ordre (le 10 février 1562) et mourut saintement l'année même de son noviciat.—(Galloni, ad an. 1562 ; Bacci, l. II.)

Le même jour, un autre disciple de S. Philippe, le P. PAUL GRIENZON, de Modène, entrait dans le même couvent de la Minerve ; celui-ci, toutefois, avait déjà fait d'admirables progrès dans la vertu.

Un quatrième fils spirituel du grand Saint entra à la Minerve le jour de S. Pierre, martyr, dont il prit le nom (1558) ; dans le siècle il se nommait JEAN-BAPTISTE SARACENI. C'était une âme si pure et si sainte déjà dans le monde, que son Père spirituel voyait cette beauté intérieure se refléter extérieurement sur le visage du jeune homme ; il lui prédit son entrée dans notre Ordre et sa persévérance jusqu'à la mort dans la sainteté. La prophétie s'accomplit à la lettre, comme on le verra. Le P. Saraceni remplit les emplois les plus considérables dans l'Ordre, il y fut même Vicaire Général. Il conserva toujours une confiance filiale envers le saint Fondateur de l'Oratoire et celui-ci y répondait par une grande affection. Le trait suivant montre quelle intimité unissait ces deux Serviteurs de Dieu. En 1556, notre Père étant Maître des novices, un jeune homme, pressé par une forte inspiration de se faire Religieux de l'Ordre, vint demander l'habit à la Minerve. Le Père Maître l'interroge : « Depuis quand avez-vous eu cette pensée ? » — « Depuis ce matin seulement, » répond Vincent. « Allez consulter le P. Philippe, dit alors le Maître des novices, et vous verrez ce qu'il vous dira. »

Vincent y alla en courant, tant l'esprit du Seigneur le pressait. Le Saint s'entretenait en ce moment avec un homme à la porte de la sacristie, il jette sur son nouveau visiteur un regard caressant : « Attendez un peu, lui dit-il, je sais ce que vous voulez. » Après avoir congédié son interlocuteur, le B. Philippe s'approcha de notre jeune homme et lui dit en le tirant amicalement par l'oreille et par les cheveux : « Le P. Pierre-Martyr vous envoie ici pour ap- « prendre de moi si vous devez, oui ou non, vous faire Religieux. Retournez « lui dire de ma part, que c'est une inspiration du ciel. » Le jeune Vincent, agréablement surpris de ces paroles, ne douta pas un instant que le Saint n'eût reçu de Dieu la révélation. Il retourna à la Minerve promptement et raconta au Maître des novices l'accueil bienveillant du Saint, ajoutant que, comme la Samaritaine, il avait trouvé un homme qui lui avait révélé les secrets de son cœur. Le bon Père embrassa le postulant avec un doux sourire, fit le signe de la croix sur son front, en lui disant : « Je savais bien ce qu'était le P. Philippe et à qui je vous envoyais. Puisqu'il approuve votre vocation, soyez-en persuadé, vous serez content. » Quelques jours plus tard le

postulant recevait l'habit des mains du P. Antoine Grancati, Provincial, en présence de S. Philippe qui avait voulu assister à la cérémonie, et lui donner le nom de Jérôme, probablement en souvenir du vocable de l'Oratoire, où le Saint avait confirmé le jeune Vincent dans sa vocation. Fr. Jérôme devint l'honneur de l'Ordre par ses talents et ses vertus et fut le premier panégyriste de S. Philippe de Néri. — (Bacci, l. III, col. 2.)

Un jour que S. Philippe venait à la Minerve, il visita deux religieux malades ; s'approchant d'abord de François Benzini, auquel les médecins avaient laissé quelque espérance, il dit : « Celui-ci mourra. » Il vint ensuite auprès du second appelé Didier Gonzalve, dont l'état était désespéré, et lui dit ces paroles : « Tenez-vous joyeux, car vous guérirez. » Le malade lui répondit : « Père, je me confie en vous, priez pour moi. » Le Saint l'exhorta, en le quittant, à prendre courage, parce qu'il guérirait sans autre remède. On l'appela dès lors : *le Lazare ressuscité*. — (Bacci, l. III.)

Les auteurs qui ont écrit la vie de S. Philippe, rapportent comme un témoignage d'un certain poids ces paroles de notre P. François Cardon, sur le mérite de l'homme de Dieu : *Philippus in humilitate magnus, in paupertate dives, in castitate angelus*. Ce religieux avait fréquenté près de quarante ans le Saint Fondateur de l'Oratoire.

Cependant tous ceux qui eurent des rapports avec le Saint, ne profitèrent pas de ses avis, et ici comme partout l'exception confirme la règle. Lorsque le P. Pierre-Martyr, dont nous avons parlé plus haut, prit l'habit, un autre postulant le reçut avec lui ; S. Philippe prédit alors la persévérance de l'un et la défection prochaine de l'autre : ce qui arriva effectivement.

Une autre fois, le jeune François Bassus, Portugais d'origine, très avancé dans la vertu, prenait l'habit de l'Ordre contre le sentiment du Saint. Or, au moment de la vestition, le B. Philippe, qui se trouvait présent, pleurait à chaudes larmes. On lui en demanda la cause. « Je pleure, dit-il, les vertus de « ce jeune homme. » Dans la suite, en effet, François tomba dans le relâchement et la tiédeur, il s'en alla comme un vagabond, de Province en Province, et l'on ne sait ni où ni comment il termina ses jours. — (Gallon., an. 1558-1559.)

Passons maintenant aux Religieuses dominicaines. La première peut-être qui eut des rapports avec S. Philippe, est la M. PORCIA DE MAXIMI, Fondatrice du monastère de Sainte-Catherine, à Rome. Elle avait occupé un rang élevé dans le monde : son époux, Jean-Baptiste Salviati, était frère du cardinal Salviati, et propre parent de la reine Catherine de Médicis. Cette noble dame eut le bonheur d'avoir pour directeur le B. Philippe Néri, qui la fit arriver en peu de temps à une haute perfection. Elle fonda de ses biens un monastère de l'Ordre, sous le nom de Sainte-Catherine de Sienne, sur le mont de *Magnanapoli*. Après la mort de son mari, elle revêtit l'habit de l'Ordre dans un couvent de Florence ; l'insalubrité de l'air étant nuisible à sa santé, elle revint à Rome pour vivre dans le monastère fondé par elle. La date de sa

mort ne nous a pas été conservée : nous savons seulement, sur le témoignage d'auteurs contemporains, qu'elle vivait encore l'an 1601. — (Gallonius, an. 1568; Bacci, I, c. 2.)

Bacci, auteur de la vie de S. Philippe raconte le trait suivant d'une Sœur de notre Tiers-Ordre. Cette bonne fille se croyait favorisée de fréquentes apparitions de Notre-Seigneur et de sainte Catherine de Sienne. Or, comme on parlait un jour au B. Philippe des visites célestes que recevait cette Religieuse, il répondit : « Combien les femmes se trompent souvent! Qu'on dise à celle-« ci de cracher au visage de quiconque lui apparaîtra ; de ne faire nul cas de « ces visions, de les mépriser. » Notre obéissante Sœur suivit la recommandation et s'en trouva bien. — (Bacci, l. III, c. 2.)

Le Saint avait une nièce Religieuse dominicaine, au monastère de Saint-Pierre-Martyr, à Florence, elle se nommait MARIE-VICTOIRE TRIÉVI. Elle fut en correspondance avec son oncle, dont plusieurs lettres à elle adressées nous restent encore(1). Après la mort du Serviteur de Dieu, elle en obtint une grâce signalée. Sœur Marie-Victoire avait le bras gauche si malade qu'elle ne pouvait s'en servir. Elle s'adressa donc à son saint oncle, dont les miracles faisaient grand bruit en Italie.

Pendant une année entière elle persévéra dans sa demande. Un soir, éprouvant des douleurs plus aiguës qu'à l'ordinaire, notre Sœur s'agenouilla devant une image du grand thaumaturge et lui parla de la sorte : « Mon bon oncle, je veux que vous m'obteniez la grâce que je sollicite, puisque vous en accordez tant à d'autres personnes et que je suis de votre famille. » Elle prit ensuite un morceau de linge teint du sang de S. Philippe et fit plusieurs signes de croix sur son bras. Ses souffrances disparurent, le bras s'étendit librement : la Sœur était guérie. — (Bacci, l. VI, c. 4.)

Au monastère de Sainte-Catherine-de-la-Rose à Spolète, Sœur ARCHANGE ANCAJANI fut guérie d'une manière instantanée, au premier attouchement d'une relique de S. Philippe, d'une fièvre qui la faisait souffrir depuis cinq ans. Elle avait fait écrire à Rome à la Mère Marie-Madeleine des Ursins, pour la prier de consulter les médecins de cette ville sur sa maladie. La Mère Madeleine, très dévote à S. Philippe, lui répondit de se recommander à ce grand serviteur de Dieu dont l'intercession vaudrait mieux que toutes les consultations des docteurs. La pieuse malade suivit le conseil, invoqua le Saint avec confiance, et à l'instant même la fièvre la quitta pour ne plus revenir. Pleine de joie, elle en annonça l'heureuse nouvelle à la Mère Madeleine qui lui envoya plusieurs reliques et une image de S. Philippe. Vers le mois de juillet de l'année suivante, la même Sœur eut une inflammation à l'œil. Les remèdes ne servirent à rien et le mal s'aggravait de plus en plus. Alors Sœur

(1) Le lecteur pourra les trouver dans la *Vie de S. Philippe*, par le cardinal Capecelatro, aux documents.

Archange s'adressa une seconde fois à son céleste Médecin, appliqua son image sur l'endroit malade, et la douleur s'apaisa, le lendemain à son réveil, la guérison était parfaite.

Pour conclure, disons que si parmi les Saintes de l'Eglise, aucune n'a témoigné à l'Ordre plus d'amour et d'attachement, ni obtenu plus de grâces que sainte Thérèse, laquelle se disait « passionnément dominicaine, *Dominicana in passione* » ; de même, parmi les Saints canonisés, il n'en est pas un seul dont l'Ordre ait reçu plus de faveurs que de S. Philippe Néri.

1605 — A Palerme décéda, au monastère de Sainte-Catherine, la V. Mère MARIE MINIME, ainsi surnommée à cause de sa profonde humilité. Elle embrassa la vie religieuse dans sa quatorzième année, et se montra consommée en vertu pendant les cinq ans qu'elle vécut, avant d'être appelée à la récompense. Les austérités de la Règle n'étaient pas suffisantes pour sa ferveur; elle y ajoutait des disciplines sanglantes, portait le cilice, et s'abstenait des fruits. Sa prière était continuelle, outre l'office divin de jour et de nuit, auquel elle assistait régulièrement, Sœur Minime récitait encore, chaque jour, tout le psautier. Son humilité lui fit offrir à Dieu le sacrifice de sa vie pour une autre religieuse qu'elle jugeait bien plus utile au monastère et dont la vie était gravement menacée. Notre jeune Sœur demanda cette grâce à la sainte Vierge; il lui sembla voir l'image de Marie devant laquelle elle priait, faire signe, en levant et baissant ensuite miraculeusement les yeux, que sa prière était exaucée. Elle raconta elle-même ce fait à l'une de ses tantes, religieuse du même monastère. Dès ce moment, Sœur Minime ne songea plus qu'à se préparer au départ. Une fièvre maligne la saisit bientôt et la réduisit en peu de temps à l'extrémité. Elle disait du plus intime de son cœur : « *Cupio dissolvi et cesse cum Christo*, je soupire après la dissolution de mon corps et mon union au Christ. » Quand elle eut reçu les Sacrements, notre pieuse Sœur prit un crucifix et, entrant avec lui dans un doux colloque : « Mon âme s'élance vers vous, Seigneur, disait-elle comme le cerf haletant vers les fontaines rafraîchissantes. » Se tournant ensuite vers ses compagnes, elle leur dit adieu, puis embrassa le crucifix en lui recommandant son âme, par les paroles de Jésus en croix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ; et expira, les lèvres collées sur la plaie du côté de Jésus. C'était le 23 juin 1605 ; Sœur Marie Minime n'avait pas encore atteint sa vingtième année. Dix ans plus tard sa tombe fut ouverte ; on trouva son corps intact et sa langue, en particulier, d'une couleur si fraîche et si vermeille qu'elle semblait encore animée. — (Diario.)

1672 — Au monastère de Pont-l'Evêque, en Normandie, mourut au même âge que la précédente la vertueuse Sœur CATHERINE DE SAINTE-BARBE. Elle avait été placée toute jeune chez les Ursulines d'Evreux, où se

trouvaient déjà deux de ses sœurs, des tantes et d'autres parentes encore. Malgré cela, notre jeune fille se sentait extrêmement attirée à l'Ordre de Saint-Dominique et, pour obtenir la grâce de suivre cet attrait, elle s'adressa avec ferveur à la B. Vierge et à sainte Barbe, sa patronne. Ses parents la retirèrent bientôt de ce monastère ; c'était déjà un premier pas vers le but tant désiré. Elle écrivit alors à nos Sœurs de Pont-l'Evêque une lettre admirable de sagesse et de prudence. Enfin son père, conseiller au Parlement de Rouen, à qui la lettre fut envoyée, reconnut la volonté de Dieu, et permit à la jeune Barbe de suivre sa vocation. Celle-ci revêtit quelque temps après la robe blanche de S. Dominique, n'étant encore que dans sa quinzième année, et fit profession l'année suivante avec une ferveur extraordinaire.

La sainte Vierge, notre B. Père S. Dominique, les Saints et Saintes de l'Ordre, semblaient être les principaux objets de sa dévotion. Après trois ans de vie religieuse, cette âme était déjà mûre pour le ciel. Quelques semaines avant sa mort, elle fit les exercices de dix jours. Le lundi de la Pentecôte elle s'entretenait avec joie de la mort, et le soir de ce même jour, un accident lui fit perdre l'usage des sens qu'elle recouvra pour recevoir le Saint Viatique, et son âme virginale s'envola vers l'éternelle patrie, le 23 juin 1672.— (*Mémoires de Pont-l'Evêque.*)

XXIV JUIN

Le V. P. JEAN DE CASTRO,

Provincial de la Province de Chiapa, en Amérique; Fondateur et premier Provincial de celle des Philippines; et Missionnaire en Chine (*).

(1592)

Le P. Jean de Castro naquit à Burgos, en Espagne, de parents nobles et vertueux. Jeune encore, il perdit sa mère. Son père, après avoir tout réglé pour lui faire donner une éducation convenable, prit l'habit des Frères-Prêcheurs à Burgos même. L'enfant avait l'esprit vif et un excellent naturel; il fit de brillantes études; mais bientôt l'amour divin dont il brûlait déjà, joint à un ardent désir de perfection, le déterminèrent à suivre son père dans la maison de Dieu et à prendre comme lui l'habit de Saint-Dominique.

Son noviciat fut des plus fervents. Très adonné à l'oraison, grand ennemi de l'oisiveté et de toute perte de temps, il ne quittait sa cellule que par nécessité. Quand, au cours de ses lectures, quelque passage remarquable de l'Ecriture ou des Pères s'offraient à lui, son esprit s'y arrêtait et le savourait à loisir, puis il le confiait à sa mémoire comme un précieux trésor dont il ferait usage au temps voulu pour l'édification du prochain.

(*) Remezal, l. IX et XI; Advarte, *Hist. de las Philippinas*, l. I, c. 32.

L'occasion s'étant présentée de passer dans la Nouvelle-Espagne pour y établir l'Ordre de Saint-Dominique et travailler à la conversion des infidèles, le P. Jean de Castro fut des premiers à offrir son concours à cette glorieuse mission. Son père usa de tous les moyens pour le dissuader de ce généreux projet, mais en vain. Le P. Jean appuya son dessein sur des raisons si fortes qu'il fut impossible de lui résister davantage. Il partit donc avec bon nombre de ses Frères.

Ces hommes apostoliques, loin de regarder les austérités de l'Ordre comme des entraves à leur zèle et à leurs travaux, en ajoutèrent de nouvelles. Ils pensaient compléter ainsi ce qui manque aux souffrances du Sauveur pour la perfection du corps mystique de son Eglise. Le P. Jean de Castro ne fut pas des moins fervents à embrasser un genre de vie si austère. Il se signala à tel point dans la pratique des vertus religieuses et apostoliques, qu'on l'élut deux fois Provincial de la Province de Chiapa : la première fois au Chapitre de Guatemala, en 1572 ; la seconde fois, douze ans après, au Chapitre tenu dans la ville royale de Chiapa.

Il n'avait pas encore terminé son second Provincialat, quand une circonstance providentielle orienta sa vie d'un autre côté. Le P. Jean Chrysostôme réunissait en ce moment des hommes de bonne volonté pour établir une Province de l'Ordre aux Philippines. Jean de Castro demanda à partir comme simple missionnaire et déposa aussitôt sa charge de Provincial.

Quatorze Religieux, sans parler d'un plus grand nombre partis d'Espagne et laissés au Mexique, s'embarquèrent pour Manille. Notre V. Père faisait partie de l'expédition. La navigation fut longue et pénible. Les provisions se gâtèrent, et, pendant trois mois et demi, nos généreux missionnaires n'eurent pour tout aliment que des fèves. Ils souffrirent de grand cœur cette disette ; mais ce qui les affligea bien autrement, ce fut une dissension survenue entre les matelots, qui faillit causer leur perte. Les Pères firent tous leurs efforts pour réconcilier les deux partis sans y réussir. Ils eurent alors recours à Dieu dans l'oraison, et le Seigneur, touché de leurs larmes et de leurs prières, amollit enfin les cœurs endurcis. Les matelots revinrent à de meilleurs sentiments, se réconcilièrent et se retrouvèrent amis comme par le passé.

Pendant le temps de cette dissension intestine le vaisseau était abandonné à la merci des vents, et cinglait les mers à pleines voiles. Il allait un moment se briser contre un rocher, quand le P. Michel

de Benavidez s'en aperçut. Il en avertit sur-le-champ le pilote et celui-ci eut tout juste le temps de détourner le navire de l'écueil où il se précipitait. Une autre fois ce fut une tempête du dehors qui faillit les perdre. Elle menaçait de les faire échouer sur un banc de sable, où les Indiens, ces ennemis mortels des Espagnols, les auraient infailliblement massacrés. Exhortés par nos pieux missionnaires, tous prononcèrent le vœu de faire une procession dans laquelle ils se disciplineraient jusqu'au sang, si Dieu les préservait de ce danger. La grâce fut obtenue et le vœu fidèlement rempli.

On arriva enfin au port de Manille le 21 juillet 1587, veille de sainte Marie-Madeleine. A cause de cette circonstance, nos Pères se crurent obligés de prendre cette Sainte pour seconde patronne de leur Province. Avant de quitter le navire, nos missionnaires se revêtirent de leurs habits d'étoffe grossière, qu'ils s'étaient préparés à Mexico, lors de la publication de leurs nouveaux règlements. L'entrée dans la ville même de Manille, située à une certaine distance du port, eut lieu le 25 juillet, jour où la sainte Eglise célèbre la fête de S. Jacques, le glorieux patron du royaume d'Espagne. Dominique de Salazar, Religieux de l'Ordre, occupait alors le siège de Manille. Il envoya son propre neveu leur souhaiter la bienvenue et les introduire dans sa ville épiscopale. Le gouverneur des Philippines, accompagné de toute la noblesse, vint les recevoir aux portes de la cité, et leur témoigner toute la joie que lui causait leur arrivée. On se rendit alors en procession à la cathédrale où l'évêque les attendait. Nos missionnaires marchaient deux à deux, les yeux baissés et dans un maintien grave et édifiant. Arrivés à l'église, ils se prosternèrent devant le Pasteur du diocèse et lui demandèrent humblement sa bénédiction. Celui-ci la leur donna avec tant de dévotion, de joie et de tendresse qu'il ne put retenir ses larmes. Ensemble ils bénirent le Seigneur de l'heureux succès de leur voyage, puis le saint Prélat les conduisit dans son palais où il les réconforta de son mieux.

Tout le reste du jour se passa à recevoir des visites. Des personnes du plus haut rang venaient les féliciter de leur heureuse arrivée. Enfin, sur le soir, le Prélat, les trouvant libres, put laisser, à son tour, éclater toute la joie dont son cœur débordait : « Est-ce possible, disait-il, que mes yeux contemplent enfin ce que j'ai si longtemps désiré ! Est-ce possible que je voie dans ces contrées l'Ordre de mon Père S. Dominique! » Il n'en put dire davantage : les sanglots le suffoquaient. Ses larmes exprimaient mieux que toute l'éloquence du

monde l'immense affection qu'il portait à ses Frères. Il leur fit prendre quelques jours de repos dans son propre palais. Le 4 août, la fête de notre saint Patriarche fut célébrée très solennellement à la cathédrale.

Le soir de cette même solennité, nos Pères voulurent soutenir, en séance publique, quelques thèses de théologie. Le P. Pierre de Soto, théologien distingué, intelligence remarquable, était chargé de prendre le premier la parole; le P. Michel de Benavidez devait présider les débats. Ce dernier, nous assure l'historien Advarte, surpassait en science et en vertu les hommes les plus célèbres de son temps, comme Saül, en stature, les autres enfants d'Israël. Cette séance théologique avait pour but de montrer combien la prédication de l'Evangile, même chez les Indiens, exigeait de science et de profondes études. Croire le contraire, disaient-ils, serait une erreur, parce que moins le disciple est capable, plus le maître doit être habile. D'autre part, l'expérience démontre tous les jours qu'il se présente chez ces peuples des cas difficiles qu'une science médiocre ne saurait résoudre. On devait donc regarder comme nécessaire la présence de quelques savants théologiens auprès desquels les autres missionnaires pourraient venir éclaircir leurs doutes.

Ces fêtes passées, on s'occupa d'établir les nouveaux missionnaires dans différents postes. Le P. Christoval Sauveterre, compagnon ordinaire du Prélat, était chargé d'en conduire quelques-uns dans certaines localités des Indiens de Batan. Les autres Religieux recevraient momentanément l'hospitalité au couvent des Franciscains de Manille. Le P. Vicaire provincial fit de là une nouvelle dispersion. Les uns furent envoyés dans le Pangasinan, d'autres au Parian où se trouvaient neuf à dix mille Chinois, venus là pour se livrer à leur trafic; un certain nombre resta auprès du Supérieur pour l'aider dans l'établissement d'un couvent à Manille.

La première difficulté que rencontra cette fondation fut de trouver un emplacement convenable. Le P. Vicaire en témoigna toute sa peine à l'évêque. Celui-ci se mit en prière; une lumière supérieure ne tarda pas à l'éclairer. Il vint dire tout joyeux à son majordome : « j'ai « trouvé un terrain où mes Frères pourront bâtir ; voyez où vous « pourrez prendre la somme nécessaire à son acquisition. » Le serviteur fit comprendre qu'il ne saurait où trouver cet argent; à peine avait-il de quoi entretenir le peu de valets qu'il gardait. Les revenus du charitable évêque passaient, en effet, presque entièrement dans les

mains des pauvres. Cette réponse n'attrista point le saint Prélat. Il tourna de nouveau ses regards vers le Seigneur, en qui il avait placé toute sa confiance, et, cette fois encore, sa confiance ne fut point confondue, car, peu après, il remettait à ce serviteur la somme suffisante pour l'achat du terrain en question. On ne sut jamais d'où, ni comment, lui arriva cet argent.

Toutefois l'endroit choisi par le Prélat pour l'emplacement de la nouvelle maison était plein d'eau venant de la mer. Le Prélat ne l'en choisit pas moins, guidé qu'il était par un instinct surnaturel. Il s'y rendit sur une barque, le bénit, y planta la croix, en prit possession (16 août 1587), et les travaux commencèrent. Cet endroit devint, par la suite, sain, commode et l'un des quartiers les plus peuplés de la ville. Le généreux Prélat fit don de trois mille écus aux Pères pour cette fondation, somme incroyable quand on songe à la modicité de ses ressources. Mais, qui se confie en Dieu et cherche sa gloire dispose de fonds inépuisables.

Couvent et église, tout fut bâti et prêt en quatre mois, tant ces constructions étaient humbles et pauvres. Les Religieux purent s'y transporter dès les premiers jours de 1588. Les chrétiens de Manille furent bien vite attirés vers le nouveau monastère, où les aumônes abondèrent à tel point que, pendant plusieurs années, les Pères n'eurent à s'inquiéter de la préparation d'aucun aliment : on les apportait aux Frères tout préparés. Plus tard, la communauté s'étant accrue, force fut d'apprêter les repas dans l'intérieur même du couvent, mais les aumônes continuèrent à suffire à l'entretien de tous. Aussi refusa-t-on constamment d'accepter des rentes, aimant mieux se confier en Celui qui a promis le surcroît des biens temporels à quiconque cherche uniquement son royaume céleste. L'église, bâtie en bois, sur un terrain marécageux, ne pouvait durer longtemps. Deux ans après sa construction, un novice eut révélation de sa chute. Il demanda à Notre-Seigneur trois choses : la préservation de tout mal pour les personnes, la conservation du tabernacle où reposait le Saint-Sacrement, et celle de la statue du Rosaire. Sa prière fut exaucée. Il y eut même ceci de particulier pour la statue de Marie : le lambris placé au-dessus, se fendit par le milieu et tomba à ses côtés en la laissant intacte.

Le couvent fut rebâti tout en pierres; mais, neuf ans plus tard, un violent incendie le réduisit en cendres. C'était la seconde catastrophe qui l'atteignait en moins de quinze ans. Notre-Seigneur sut toutefois

tempérer la douleur de nos pauvres Pères éprouvés par tant de désastres.

Ils ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre pour la reconstruction d'une nouvelle maison plus solide encore que la précédente. La divine Providence leur vint en aide comme jadis pour la première fondation. L'argent arrivait toujours à point pour le payement des ouvriers. Un jour, en particulier, le P. Prieur avait besoin d'une somme considérable pour la continuation des travaux et ne savait où la prendre. On vint le demander en ce moment à la porte, de la part d'un malade. Celui-ci lui fit remettre, sans autre explication, une aumône de mille écus. Or, c'était juste la somme nécessaire pour la continuation de l'édifice. Notre-Dame ne cessa non plus de combler de ses plus précieuses faveurs ses serviteurs fidèles, si fervents pour son Rosaire. En effet, Marie, appelée par les saints Pères « une officine de miracles, *officina miraculorum* » mériterait ce titre pour les seules merveilles accomplies dans la chapelle du Rosaire de notre couvent de Manille. Advarte, historien de la Province de Manille, a consacré quatre chapitres de son ouvrage au récit des plus remarquables de ces miracles, constatés par l'Ordinaire.

François Rodriguez avait offert deux cierges magnifiques à notre église. Ils devaient brûler deux fois le jour : le matin à la grand'messe et le soir à complies pendant le chant du *Salve*. Ils brûlèrent ainsi trois mois durant sans diminuer. On remarqua la même merveille sur d'autres cierges allumés à l'autel de la très sainte Vierge.

Les travaux apostoliques des missionnaires, dispersés au milieu des Indiens, n'étaient pas moins visiblement bénis du Ciel. Nos Religieux se rendirent si aimables qu'ils gagnèrent l'affection de tous, pauvres et riches. On les trouvait prêts à toute heure pour consoler les affligés, visiter les malades, assister les mourants. Ils prêchaient, confessaient, dirigeaient avec tant d'assiduité, de prudence et de zèle, qu'on ne tarda pas à constater une transformation complète dans la ville. Voici, en effet, ce qu'écrivait, en ce temps, un habitant de Manille, au gouverneur de la Nouvelle-Ségovie : « Des Religieux de « Saint-Dominique sont arrivés en cette ville. Ils y ont produit un « changement tel dans les mœurs et les usages, surtout en ce qui « touche à la morale, que notre cité semble être devenue un mo- « nastère. »

Jean de Castro en ressentait une joie indicible, et, malgré son âge avancé, il résolut de tenter une entrée dans la Chine (1590). Voyant

venir chaque jour de nouveaux missionnaires, la fondation de la nouvelle Province lui apparaissait comme assurée. Après avoir prié et consulté, il crut comprendre que c'était l'heure marquée dans les desseins de Dieu. Le sage Supérieur avait trop de zèle pour hésiter un seul instant. Il laissa le P. Jean de Cobo à sa place, pour gouverner sa Province, et nomma le P. Diego de Soria, pour aller à Rome et en Espagne porter la nouvelle de leur heureux succès. Ces dispositions prises, il partit pour la Chine avec le P. Michel de Benavidez.

Nul n'était plus capable de le seconder dans cette entreprise. Le ministère que celui-ci exerçait depuis son arrivée à Manille auprès des commerçants chinois qui y étaient en grand nombre, l'avait rendu très habile dans leur langue. Non seulement il la parlait avec facilité, mais il l'enseignait aux autres missionnaires.

Jean de Castro et Michel de Benavidez s'embarquèrent donc pour la Chine. Tout semblait présager à ce voyage le plus heureux succès. Un Chinois converti s'était chargé de les conduire jusqu'au port de Hai-Teng. Cet homme, que l'on disait habile, devait les introduire incognito et favoriser leurs premières excursions. Mais, à peine arrivés, les deux apôtres sont reconnus et traînés devant les juges. On leur demanda ce qu'ils étaient venus faire. « Enseigner la religion de « Jésus-Christ, répondit en chinois Michel de Benavidez : hors de « cette religion, la seule vraie, il n'y a point de salut. » Cette réponse était loin de satisfaire la curiosité et l'orgueil des mandarins, qui renvoyèrent aussitôt les deux prisonniers dans leur cachot. Un noble et charitable Chinois, encore païen, poussé par des sentiments d'humanité à la vue de leur triste état, leur procura d'abord quelques soulagements et obtint ensuite de les retirer dans sa maison. Il alla même jusqu'à leur dresser un autel afin de leur laisser la consolation de célébrer les saints mystères. Dieu fit alors un éclatant miracle en faveur de ses missionnaires. Le vin de messe, apporté en très petite quantité, ne pouvait durer longtemps. Néanmoins, les VV. Pères en trouvaient toujours assez pour monter chaque jour à l'autel ; et cela, pendant près d'un an. Dans cette retraite, ils eurent assez de liberté pour annoncer l'Evangile.

Les infidèles admirèrent surtout, chez ces bons Pères, un trait de charité bien digne de leur héroïque vertu. Thomas Seignan, l'un des deux bateliers qui s'étaient dévoués pour les conduire en Chine, fut condamné à cent coups de rotin et au service militaire perpétuel. Informés de cette sentence, les deux missionnaires s'offrirent à rece-

voir le rotin à la place du condamné. Le juge, vivement touché d'une générosité si admirable, réforma en partie sa sentence et dispensa Thomas Seignan de la bastonnade. Le pieux chrétien se plaignit à ses charitables libérateurs de l'avoir privé d'une si belle occasion de souffrir.

Sur ces entrefaites, un faussaire les accusa d'être des espions envoyés par l'Espagne, et ils étaient sur le point d'être condamnés, lorsqu'ils trouvèrent providentiellement un moyen de prouver leur innocence et de satisfaire le mandarin. Nos deux Pères furent donc absous, mais en même temps bannis de la Chine.

Tout Manille fut dans l'allégresse au retour des deux confesseurs de la foi. Le P. Provincial se montrait heureux d'avoir donné suite à son entreprise, et aimait à dire qu'il se trouvait disposé à endurer une seconde fois les mêmes souffrances et les mêmes travaux pour le nom du Seigneur.

Les riches qualités dont la nature a si avantageusement favorisé les Chinois, lui inspiraient un désir plus ardent que jamais de travailler à leur conversion. Mais le jour marqué par la divine Providence pour la diffusion de la foi chrétienne dans cet empire n'était pas encore arrivé. Le V. Père dut se contenter de l'appeler de tous ses vœux, et de répandre la bonne nouvelle dans la région, d'ailleurs assez vaste, des Philippines. Il consacra à cette tâche les deux dernières années de son provincialat. En 1592, vers le mois d'avril, le P. Alphonse Ximénès lui fut donné pour successeur dans cette charge et, à partir de ce moment, le P. Jean de Castro ne songea plus qu'à se préparer au dernier passage.

Avant de donner le récit de sa bienheureuse mort, disons quelque chose du caractère et des vertus du V. Père. Il était d'un naturel enjoué, d'un visage plein de douceur et d'une constante sérénité, d'un cœur compatissant, d'une conversation aimable, mais ne souffrant jamais une parole trop libre ou peu conforme à la charité. Il savait assaisonner ses discours de sentences édifiantes, graves et, en même temps, si pleines d'à-propos qu'on en restait profondément pénétré. La prière et la lecture des saints Livres prenaient le temps qu'il pouvait dérober aux occupations extérieures. Aussi son âme jouissait-elle de l'abondance des suavités célestes. Quand il célébrait les saints Mystères, ses larmes inondaient l'autel. Ces flots de consolations et de délices, loin de diminuer en lui l'humilité, semblaient plutôt l'accroître. Lorsqu'il entendait raconter des traits édifiants de

la piété des Indiens, il s'écriait : « En vérité, ces pauvres gens nous « couvrent de confusion. Ils viennent à peine de recevoir le baptême, « et voyez leurs progrès ! Tandis que nous autres, chrétiens dès « l'enfance, nous servons Dieu avec tant de tiédeur ! »

Il préparait toujours dans la prière les instructions qu'il adressait aux Religieux. Ses exhortations étaient si touchantes que nul n'était capable d'y résister. Mais il sembla se surpasser dans le discours qu'il fit aux Frères avant de les disperser au milieu des Indiens. Il les assura même qu'aucun d'eux, par la grâce de Dieu, ne tomberait dans des fautes graves. Parole qui se réalisa, autant du moins qu'on en put juger par la suite. L'esprit de prophétie du P. Jean se manifesta dans bien d'autres cas encore. Il appela, un jour, un novice, nommé Jean de Soria, et lui demanda s'il était content de sa vocation et désireux d'y persévérer. « Certainement, répondit le jeune homme. » — « Eh bien, répliqua le Père, vous quitterez cependant l'Ordre. « Votre frère, Prieur de Manille, en concevra une grande peine; « mais non pas moi, car Dieu se servira plus utilement de vous sous « l'habit séculier. » Cette prédiction s'accomplit peu après, et le fervent novice garda au milieu du monde cette profonde piété dont il avait fait preuve dans le cloître.

Le V. Père jouissait aussi du don des miracles et guérit, en particulier, un jeune Frère horriblement rongé par les écrouelles. Le saint Religieux estimait toutefois incomparablement plus la faveur de souffrir pour Notre-Seigneur que le don des miracles et celui de prophétie. Il se glorifiait tout particulièrement des privations qu'il avait eu à supporter en Chine et des liens dont on l'y avait si cruellement garrotté.

Surpris par la maladie, après le Chapitre où le P. Alphonse Ximénès lui avait été donné pour successeur dans la charge de Provincial, le Père manifesta un grand désir d'être transporté à l'hôpital des Chinois tenu par nos Religieux, afin de mourir en vrai pauvre de Jésus-Christ. Il espérait y recevoir moins de visites et trouver de cette manière plus de temps pour converser avec Dieu. Son corps, brisé par l'âge et des fatigues sans nombre, était devenu semblable à un squelette, n'ayant plus que la peau et les os; cependant sa ferveur d'esprit n'avait point diminué. Il ressentait, en particulier, une faim si ardente du Pain des anges qu'il trouva des forces pour dire la sainte Messe jusqu'à la fin. Comparable à saint Jérôme et à saint Basile par l'effrayant épuisement de son corps, il ressemblait à saint Martin par l'ardeur avec laquelle son âme montait vers Dieu.

A l'approche de sa dernière heure, il entra dans une telle frayeur des jugements de Dieu qu'il ne pouvait arrêter ses larmes et ses sanglots. Ses frères essayèrent vainement de détourner son esprit de ces sombres pensées. Se souvenait-il peut-être de cette sentence de saint Augustin : « *Væ etiam laudabili vitæ hominum si sine misericordia discutias eam!* Malheur même à l'homme dont la vie a été la plus irréprochable, si vous veniez, ô mon Dieu, à la juger sans miséricorde! » Ainsi, quelque innocente que pût lui paraître sa vie, il demeurait dans la crainte, parce que Dieu seul connaît le fond des cœurs. On vint, sur ces entrefaites, lui apprendre la mort subite et sans sacrements d'un des bienfaiteurs de la communauté. Son angoisse et ses larmes redoublèrent à cette nouvelle. « Quoi! répétait-il, quoi! mort sans sacrements! » Et pour ne pas s'exposer lui-même à un semblable malheur, il demanda à les recevoir sur l'heure.

Il vécut encore cinq jours. Il ne cessa pendant ce temps d'exhorter les Religieux aux devoirs de leur profession, à la pureté de cœur, à la pauvreté volontaire, à la pratique de la vertu. Il leur donna enfin sa bénédiction, et s'en alla au ciel recevoir la récompense de ses longs travaux et de son zèle infatigable, l'an 1592.

Le V. P. JEAN-BAPTISTE TOLOMEI, Profès du couvent de Saint-Dominique, à Sienne (*).

(1248-1332)

Parmi les illustres personnages que la maison des Tolomei a donnés à l'Eglise et à l'Ordre de Saint-Dominique, celui dont nous allons parler se rendit fort célèbre au quatorzième siècle.

Connu dans le monde sous le nom d'Annibal et plus tard en religion sous celui de Jean-Baptiste, il naquit à Sienne le 6 juillet 1248. Son père, Gui Tolomei, et sa mère, Dona Emilie, relevaient l'éclat de leur naissance par le zèle de la religion et le saint usage de leurs richesses, dont les immenses revenus entretenaient les hôpitaux, servaient à décorer les églises et à soulager toutes les infortunes. L'atten-

(*) Tauron, II, 298; Razzi, p. 421.

tion qu'ils eurent d'élever chrétiennement leurs enfants fit espérer que ceux-ci répondraient aux leçons de sagesse, aux grands exemples de probité qu'ils trouvaient dans leur famille.

Dès ses premières années, Annibal parut soutenir ces belles espérances. Modeste, docile, respectueux, appliqué à ses devoirs, il semblait, par ses progrès dans la piété, donner dès son enfance l'ébauche de tout ce qu'on a lieu d'attendre d'un beau naturel dans la maturité de l'âge. Malheureusement les suites ne répondirent pas à de si heureux commencements. La compagnie de quelques jeunes libertins devint fatale à son innocence: leurs discours, leurs mauvais exemples, le précipitèrent dans toutes sortes de désordres. En perdant la pudeur et la crainte de Dieu, il perdit non seulement tout ce que l'éducation et la grâce avaient ajouté à ses qualités naturelles, mais jusqu'aux sentiments de l'honnête homme. Il faut le dire en deux mots: la jeunesse d'Annibal Tolomei ne fut qu'une longue suite de désordres, un sujet d'affliction pour ses parents, un scandale continuel pour la ville de Sienne.

L'illustre vierge Nérée de Tolomei, qui faisait alors l'honneur du Tiers-Ordre de Saint-Dominique dans la même ville, vivement touchée de la vie misérable de cet enfant prodigue, ne cessait de prier le Seigneur de jeter sur lui un regard de miséricorde; et pour obtenir une grâce de conversion, elle redoublait jour et nuit la rigueur de ses pénitences et la ferveur de ses prières. A des jeûnes continuels et à l'abondance de ses larmes, elle ajoutait tous les autres moyens que le zèle pouvait lui inspirer, et qu'elle jugeait propres à prévenir la perte d'une personne au salut de laquelle les liens du sang et de la charité devaient également l'intéresser. Tantôt elle cherchait l'occasion de lui parler, mais le jeune homme fuyait toujours la présence de cette chaste vierge ou se faisait gloire de mépriser ses avertissements; tantôt elle sollicitait en sa faveur les prières des serviteurs de Dieu qui vivaient en réputation de sainteté.

Le B. Ambroise de Sienne, alors supérieur du couvent de Saint-Dominique, fut celui qui s'employa avec le plus de succès à une œuvre si digne de son ardente charité.

Dieu, qui n'avait pas livré pour toujours Annibal à ses déréglements, voulut, après plusieurs années, exaucer les prières multipliées des âmes pures, pour la conversion de ce prodigue. Il le toucha efficacement, le conduisit aux pieds de la V. Sœur Nérée, et fit connaître au B. Ambroise de Sienne que ce vase d'iniquité, déjà

changé par la force de la grâce en un vase d'honneur, serait un instrument de miséricorde pour le salut de plusieurs.

Annibal Tolomei était dans la trente et unième année de son âge : la plus grande partie de ses beaux jours s'étaient écoulés dans l'oubli de Dieu, quand, après s'être lassé dans les voies de la perdition, il renonça pour toujours à ses vices et résolut de reprendre, avec une nouvelle ferveur, les pieux exercices qui avaient sanctifié son enfance. Aux premières réflexions qu'il fit sur lui-même, il comprit que, pour réparer ses désordres et ne plus s'exposer à de nouvelles chutes, il devait s'adonner à la retraite et ne mettre aucune borne à sa pénitence. Mais, quelque sincère que fût ce projet, les scandales donnés par Annibal dans sa jeunesse étaient présents à la mémoire de tous ; et quand il vint pour demander l'habit de S. Dominique (1279), les Religieux ne purent se décider à lui accorder cette grâce. Il fallut que le B. Ambroise en prît sur lui la responsabilité.

Le novice soutint avec honneur la démarche qu'il venait de faire. En changeant d'état et d'habit, il voulait que cette transformation extérieure parût plus encore dans ses mœurs et dans toute sa conduite. Il quitta le nom d'Annibal et reçut celui de Jean-Baptiste; ne pouvant être semblable à son nouveau Protecteur par la gloire de la virginité et de l'innocence, il chercha, du moins, à l'imiter dans ses pratiques d'humilité, de silence, de pauvreté, de mépris du monde et surtout dans la rigueur de sa pénitence. Il serait difficile d'expliquer les combats qu'il dut soutenir; les victoires qu'il remporta sur ses passions; ce qu'il souffrit pour apprendre à mourir à lui-même par la destruction du vieil homme. Il suffira de dire que ce novice parut, dans le cloître, plus intérieur, plus modeste et plus pénitent, qu'il n'avait été superbe, impudique, scandaleux, lorsqu'il s'abandonnait sans frein au gré de ses désirs et à la corruption du siècle. Toute la ville de Sienne applaudit à une conversion si sincère.

Mais ce qui réjouissait les Anges et les hommes, irritait en même temps le démon. Ce cruel ennemi des âmes, que S. Pierre compare au lion rugissant, toujours prêt à dévorer sa proie, cherchait à reprendre dans ses lacets le serviteur de Dieu. Pendant l'année du noviciat, il le harcela de terribles manières et redoubla ses attaques au moment de sa profession. Après avoir inutilement tenté la ruse pour réveiller le feu de ses passions, l'ange de ténèbres se transforma en ange de lumière; et, pour le séduire en l'intimidant, il essaya de lui persuader que, sans renoncer à la vertu, il pourrait remplir plus

sûrement tous ses devoirs de bon chrétien dans un état moins austère. Il lui représentait que, dans un Ordre apostolique, il fallait, pour travailler au salut des âmes, de la science et du talent : deux choses dont il n'était point pourvu, sans lesquelles il serait inutile aux fidèles et méprisé de ses Frères. La tentation fut vive et opiniâtre : Jean-Baptiste, qui avait heureusement triomphé de plusieurs autres, eût peut-être succombé à celle-ci sans l'assistance soutenue de son sage supérieur et de la V. Sœur Nérée. Le B. Ambroise prit à cœur de l'entourer de ses conseils et de le mettre en état de se livrer avec succès aux travaux de l'apostolat. Non content de l'affermir dans sa vocation, de l'instruire dans la solide piété et de le conduire comme par la main dans les sentiers de la perfection, il entreprit encore de lui apprendre lui-même la Théologie et de le former au ministère de la prédication.

Dieu bénit le zèle du maître et la docilité du disciple. Jean-Baptiste Tolomei fit de grands progrès : l'étude et la prière, animées d'un ardent désir de glorifier Dieu et de servir l'Eglise, le rendirent un docteur des plus célèbres et un prédicateur des plus apostoliques de son temps. Persuadé que Dieu attendait principalement de lui, dans l'état où sa main toute puissante l'avait conduit, la persévérance dans l'amour de la croix, une sincère humilité, une charité toujours compatissante pour le prochain, il s'adonna avec tant de ferveur à la pratique de ces vertus, qu'on se saurait dire dans laquelle il a excellé davantage.

Toute sa vie il continua, sans aucun adoucissement, les grandes austérités qu'il avait embrassées dès son entrée en religion. En maladie comme en santé, dans le repos du cloître ou sur les chemins du monde, il se souvint que la miséricorde du Seigneur à son endroit ne pouvait l'exempter des peines justement méritées par ses désordres, et qu'il n'y en avait aucune qu'il ne dût accepter avec soumission et action de grâces. Avide de souffrances, il pratiqua toutes les austérités des anciens anachorètes et les saintes rigueurs des plus célèbres pénitents.

Sa patience héroïque dans les persécutions ne fut pas moins admirable. L'humilité de son cœur lui fit toujours regarder comme ses meilleurs amis ceux qui ne s'étudiaient qu'à le mortifier : point de si mauvais traitements qu'il ne crût avoir mérités. Voilà pourquoi il ne fuyait jamais les personnes qui aimaient à l'humilier. L'éclat de ses vertus lui donnait une haute réputation de sainteté ; la maturité de ses

conseils, sa prudence consommée semblaient le destiner à quelque poste d'honneur dans l'Eglise ou dans son Ordre. On assure qu'il fut souvent demandé comme supérieur dans plusieurs Provinces : le R. P. Béranger de Landorre, Général de l'Ordre, jeta même les yeux sur lui pour l'instituer Vicaire à Rome pendant les absences auxquelles l'obligeaient d'importantes négociations qui lui étaient confiées. Mais, ajoute un historien, jamais on ne réussit à vaincre sa modestie.

Tandis que le V. Père refusait énergiquement tout ce qui pouvait flatter l'ambition et l'amour-propre, il était toujours occupé à quelque exercice de charité ou de miséricorde envers le prochain. Un Religieux de passage à Sienne tomba malade au couvent ; dès le début, le mal fut jugé contagieux : c'était la lèpre. Jean-Baptiste Tolomei ne laissa point échapper une si belle occasion de pratiquer l'humilité et la charité. Il s'offrit donc généreusement à servir le malade, et il le fit avec tant d'assiduité et d'affection qu'il ne voulut partager avec personne, ni le danger, ni le travail. Il éprouva même une peine très sensible, après trois années de dévouement, quand la mort de ce pauvre lépreux lui enleva l'occasion d'acquérir de nouveaux mérites.

Jamais il ne sortait du cloître que par nécessité ; avant de partir, il se recommandait à Dieu par ces paroles du Prophète : « *Averte oculos meos ne videant vanitatem :* détournez mes yeux de la vanité du siècle. » Lisant une fois les *Vies des Pères*, il fut singulièrement frappé par la réponse de l'un d'eux à un jeune homme qui demandait lequel du jeûne, du travail, de l'oraison ou de la miséricorde envers les pauvres était le meilleur exercice pour trouver Dieu ? « Ce que Dieu demande de nous, répondit le saint vieillard, c'est avant tout une humilité sincère et une ardente charité. » Le P. Jean-Baptiste recueillit le conseil et s'appliqua avec une nouvelle ardeur à la pratique de ces deux vertus : par la première, il se tint toute sa vie éloigné des charges, et par la seconde il fut toujours prompt à rendre au prochain tous les services possibles. Dans les couvents, il s'occupait indifféremment à toutes sortes d'offices, comme à balayer, à sonner les cloches, à servir au réfectoire, à la cuisine, à l'hospice où il était soigneux de faire la lecture, tant pour édifier les étrangers que pour les porter à mieux garder le silence de table.

En pratiquant ainsi les maximes de l'Evangile, le V. Père se mit en état de les prêcher avec fruit. Il exerça d'abord le saint ministère à Sienne, puis à Florence, à Bologne, à Milan, à Venise, à Naples, à

Messine et à Palerme. Ses prédications produisaient toujours quelques conversions; plusieurs même eurent grand éclat. De l'Italie et de la Sicile il passa en Allemagne, en France, en Angleterre, et partout ses exemples et même quelquefois ses miracles contribuèrent à la conversion d'un bon nombre d'hérétiques et de pécheurs obstinés.

Mais les plus rudes épreuves accompagnaient toujours ses succès; les travaux et les fatigues inséparables de l'apostolat : la faim, la soif, la lassitude, toutes les autres incommodités qui affligent le corps ne furent que la plus légère partie de ce qu'il eut à souffrir dans l'exercice de son ministère. Il se vit souvent exposé à des dangers d'une toute autre nature, soit de la part des hérétiques dont il combattait les erreurs, soit de la part des malheureux esclaves de la volupté. Les uns et les autres tendirent des pièges à son innocence, ou travaillèrent à noircir sa réputation, et plus d'une fois on ajouta la violence à l'imposture pour se défaire de ce rigide censeur du vice.

Ce fut vraisemblablement à l'époque où le P. Jean-Baptiste Tolomei faisait de grandes conversions dans le royaume de Sicile, vers l'an 1285, que le Pape Honorius IV le chargea, en qualité de nonce apostolique, de traiter avec Dom Pierre d'Aragon pour le disposer à renoncer à la couronne qu'il avait usurpée en favorisant la révolte des Siciliens contre le roi Charles I, leur légitime souverain. Toutes les négociations entamées sous le pontificat de Martin IV n'avaient pu amener l'usurpateur à écouter les justes remontrances du Saint-Siège : et le prince ne repoussa pas avec moins de hauteur les propositions qu'on lui faisait de nouveau. Le zélé ministre du Pape eut toutefois assez de fermeté pour rappeler à ce prince ambitieux les devoirs méconnus; il ne recula pas davantage devant les menaces, quand il se vit, par la seconde partie de son mandat, obligé de renouveler contre Pierre d'Aragon et tous ses partisans les censures ecclésiastiques déjà fulminées.

Cette juste sévérité, dont les Papes usèrent pendant quelque temps, ne rétablit point les affaires; aussi, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, et que tous ses efforts venaient échouer contre l'opiniâtreté d'un peuple chaque jour plus porté à la révolte, le serviteur de Dieu quitta la Sicile pour aller porter ailleurs les paroles de salut et de réconciliation.

Nicolas IV ayant succédé au Pape Honorius pendant que les Sarrasins soumettaient à leurs armes victorieuses la Palestine tout entière, son premier soin fut d'envoyer quelques troupes en Orient pour défendre

et conserver Ptolémaïs ; il y joignait aussi des prédicateurs zélés pour soutenir le courage des fidèles. Le P. Jean-Baptiste Tolomei fut choisi pour cette glorieuse et difficile entreprise, et remplit son ministère en Asie comme il l'avait fait dans plusieurs royaumes de l'Europe. Le patriarche de Jérusalem, Nicolas de Hannappes (1) trouva en lui un digne coopérateur : animés du même esprit, ils travaillèrent tous deux avec le même zèle à conserver, s'il eût été possible, ce qui restait aux chrétiens dans la Terre-Sainte, et à détourner la dernière calamité dont ils étaient menacés. Mais les péchés du peuple avaient comblé la mesure : les cœurs endurcis demeuraient fermés à la grâce. Nous avons raconté, dans la vie de Nicolas de Hannappes, la chute de Ptolémaïs. La perte de cette grande ville rendit les Latins encore plus méprisables aux yeux des Orientaux et leur enleva l'espérance de rentrer jamais en possession des Lieux-Saints.

Après ce fatal dénouement, le P. Tolomei revint en Italie. Pendant les vingt-huit ans qu'il remplit encore les fonctions apostoliques en différentes provinces, il marcha avec une persévérance inébranlable dans les sentiers de la pénitence, uniquement préoccupé du soin de sa perfection et du salut des âmes, sans se refuser au travail et sans vouloir accepter d'autre emploi que celui de la prédication.

Maintes fois, assure-t-on, le Pape lui proposa certains évêchés : mais l'humble Religieux s'excusa toujours, en protestant qu'il s'enfuirait plutôt dans quelque solitude pour y vivre inconnu et oublié des hommes. Cette humilité est d'autant plus admirable que le V. Père se privait, par ses refus obstinés, de l'unique consolation dont il pouvait jouir en ce monde, nous voulons dire du bonheur de soulager toutes les misères; les revenus d'un évêché pouvant le mettre à même de répandre à profusion ses libéralités sur les malheureux.

Il préféra néanmoins la vie pauvre et cachée, aimant mieux manquer du nécessaire et se considérer lui-même comme le dernier des mendiants. En voyage il jeûnait volontiers et passait aux autres sa portion. On le vit même donner ses souliers et faire nu-pieds le reste du chemin ; sa ceinture et sa chape y passèrent également. Il venait un jour de se dessaisir de sa chape en faveur d'un pauvre qui se plaignait de souffrir beaucoup du froid, lorsque, en arrivant à l'église, il fut instamment prié de donner un sermon. Le Père accepta

(1) Voir sa Vie au XVIII mai.

pour le lendemain, mais, n'ayant plus de chape, il se trouvait dans un cruel embarras. La nuit suivante il eut un songe. Notre-Seigneur lui apparut sous les traits de ce pauvre qu'il avait si généreusement secouru, et lui promit de lui donner une chape bien meilleure que celle dont il s'était privé pour son amour. Effectivement, à son réveil, le P. Jean-Baptiste trouva près de lui une chape magnifique qu'il porta jusqu'à sa mort.

Souvent, quand il était en chaire, on voyait briller sur sa tête une étoile radieuse, ou un ange tenir devant lui un livre ouvert dans lequel le saint prédicateur semblait lire les vérités qu'il annonçait au peuple.

Il fut honoré du don des miracles et de prophétie. A l'époque où le futur Pape Benoît XI était Général de notre Ordre, il lui prédit qu'il porterait la tiare, mais peu de temps seulement et mourrait à Pérouse. S'entretenant un jour avec le P. François de Sienne, de l'Ordre des Carmes, il lui dit : « Que vous êtes heureux, mon Père, d'avoir été « choisi pour la couronne du martyre ! Je vous assure que vous la « recevrez prochainement. Pour moi, c'est une grâce que j'ai souvent « sollicitée, mais que je n'obtiendrai jamais. » L'année même, le P. François fut martyrisé à Crémone.

Passant à Foligno, il exhorta le peuple à la pénitence et lui annonça qu'avant peu la justice de Dieu s'appesantirait sur la ville, ce qui s'accomplit bientôt, en effet, dans les luttes sanglantes qui éclatèrent entre les habitants de cette ville et ceux de Pérouse. Que d'autres fois encore le V. Père prédit, dans des cas particuliers, des événements que rien ne faisait soupçonner !

Un jour, il rencontre dans une ville d'Allemagne une pécheresse publique et l'arrête en lui disant qu'il est grand temps pour elle de se convertir, que Dieu est tout prêt à la recevoir dans sa grâce; il l'exhorte vivement à profiter de la miséricorde divine, parce que, dit-il, le lendemain, à pareille heure, elle sera entrée dans son éternité. La misérable refusa ces charitables conseils, et le lendemain, elle fut tuée par un complice de ses désordres.

Un Religieux du couvent de Sienne, sur le point de mourir, fut attaqué par de violentes tentations. Le P. Jean-Baptiste, alors retiré dans sa cellule, en eut la connaissance surnaturelle. Il accourt aussitôt en criant : « *Fugite, partes adversæ, vicit Leo de tribu Juda :* Loin d'ici, ennemis, le Lion de la tribu de Juda vous a vaincus. » A ces paroles, le moribond retrouva le calme et expira peu après, comme un Saint.

Une pieuse femme du Tiers-Ordre des Humiliés était décédée à Sienne, et le P. Père avait vu son âme, sous la forme d'une blanche colombe, s'élever vers le ciel. Le jour des obsèques, il assista à la cérémonie et ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes au souvenir de sa vision. La consolation qu'il en ressentait lui fit un devoir de publier, pour l'édification des assistants, ce que sa profonde humilité lui avait d'abord inspiré de tenir secret.

Sa haute sainteté n'éclata pas moins par tous les miracles qu'il opéra de son vivant. Cet ami de Dieu rendit la vue à un médecin de Sienne; rappela à la vie un enfant qui venait de se noyer à Naples; en Flandre, une jeune fille malade fut instantanément guérie en baisant respectueusement le bord de sa chape.

Pendant les troubles dont l'Italie fut agitée par les factions des Guelfes et des Gibelins, surtout depuis l'arrivée de l'empereur Henri VII en Lombardie, le P. Jean-Baptiste, comme un ange de paix, travailla sans relâche à ramener les peuples, à réconcilier les ennemis et à faire respecter l'autorité du Souverain Pontife. Sur ces entrefaites, le Pape Jean XXII le manda près de lui à Avignon, l'an 1320. Le docile religieux prit aussitôt congé des Pères du couvent de Sienne, leur demanda pardon, avec beaucoup de larmes, des mauvais exemples qu'il leur avait donnés et leur prédit, comme autrefois saint Paul aux fidèles d'Ephèse, qu'ils ne verraient plus son visage. Le Souverain Pontife pria le V. Père de reprendre son ministère apostolique dans toutes les parties du Comtat-Venaissin; il se remit donc au travail et rendit compte au Saint-Père de tous ses efforts contre les hérétiques. En quittant l'audience, il s'agenouilla aux pieds du Pape en lui laissant comme adieu cette parole de l'archange Raphaël à Tobie: « Il est « temps désormais que je retourne à Celui qui m'a envoyé. »

C'était l'annonce de sa fin prochaine. Il réclama une nouvelle bénédiction, l'indulgence plénière pour l'heure de sa mort, et reprit le chemin de son monastère où, peu de jours après, il rendait sa belle âme au Créateur, le jour même de la fête de saint Jean-Baptiste, l'an 1332.

La Cour pontificale le pleura amèrement; et son tombeau devint illustre par de nombreux miracles.

La V. Mère ANNE DUQUE

Professe du monastère de Saint-Dominique, à Ségovie (*).

(1580)

A l'époque où certains Religieux s'employaient à faire refleurir la régularité dans les monastères d'Espagne, nos Sœurs de Ségovie embrassèrent joyeusement la réforme; et Dieu, secondant leurs efforts, leur envoya des sujets qui devinrent dans la suite de vrais modèles de perfection religieuse.

L'illustre Mère dont nous retraçons la vie, fut de ce nombre. L'Epoux des vierges, pour rendre son innocence plus éclatante, sa virginité plus pure, sa conversation plus édifiante, l'appela dès son enfance dans cette sainte maison où il se plut à la cacher comme dans le secret de sa face. Elle prit l'habit au début de la réforme et se remplit si bien de l'esprit religieux, qu'elle ne s'en départit jamais, surtout en ce qui concerne la loi de l'abstinence qu'elle observa inviolablement toute sa vie.

On la trouvait toujours prête à remplir les offices les plus humbles, comme servir à la cuisine, au réfectoire, à l'infirmerie. Elle eut un grand zèle pour la pauvreté; ses compagnes, autorisées à recevoir du dehors quelque argent, le mettaient au dépôt et s'en servaient, au gré de la Prieure, pour leur utilité particulière; mais jamais notre vertueuse Sœur ne voulut user d'une semblable dispense, qu'elle considérait à bon droit comme absolument contraire à la parfaite vie commune, si expressément recommandée par la Règle. Sa conduite, sur ce point, était en constante harmonie avec la pratique gardée primitivement dans le monastère : ce qui était, à ses yeux, un nouveau motif pour l'observer fidèlement.

Charmées de ses qualités, les Religieuses l'élurent Prieure. La V. Mère s'acquitta très dignement de sa charge : et, chose assez rare pour être notée, elle fut replacée trois fois à la tête de la communauté. Douée d'un grand cœur, d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le

(*) Lopez, 3e partie., l. I, c. 81.

bien de son monastère, elle dirigea le spirituel et le temporel avec une égale habileté. Son premier soin fut d'équilibrer les finances : elle les régla de telle sorte qu'en assurant à la maison un honnête revenu elle supprima le recours aux personnes étrangères, et par cela même bien des abus. Elle fit construire le chœur et l'église, tels qu'on les voit encore aujourd'hui, orna l'autel d'un beau rétable, d'un magnifique tabernacle et de chandeliers ouvragés; en outre, elle dota l'église d'un orgue pour relever la solennité des offices, et enrichit la sacristie. Avant d'arriver à de si heureux résultats, il fallut passer par bien des épreuves : s'opposer aux résistances iniques de certains usurpateurs, intenter des procès difficiles pour faire prévaloir, envers et contre tous, les droits sacrés de la justice. La V. Mère se mit courageusement à l'œuvre, car elle comprenait la nécessité d'assurer avant tout la liberté et l'indépendance si nécessaires aux communautés religieuses.

Disons-le à sa louange: le moyen le plus efficace auquel eut recours la sage Prieure, pour venir à bout de l'entreprise, fut l'oraison: elle priait sans cesse. Cette sainte habitude d'une prière persévérante était si profondément enracinée dans son âme que, même à l'âge de quatre-vingts ans, elle assistait encore régulièrement aux Matines et restait au chœur jusqu'à Prime.

Jamais, sauf le cas d'une nécessité indispensable, elle ne descendait au parloir. Son unique souci était de porter ses filles à s'acquitter dignement des obligations de leur état. Possédant à un rare degré le don de communiquer les ardeurs de son âme, elle parlait de Dieu avec tant d'abondance, de piété et de discrétion, qu'elle laissait déborder à son insu les trésors de joie et de jubilation dont le Seigneur enrichissait son âme.

A quatre-vingts ans, Sœur Anne exerçait encore la charge priorale et d'une manière digne de tout éloge. Une fois, la Sœur converse marquée pour le service de la seconde table se trouvant retenue ailleurs, la vénérable octogénaire accourut de suite la remplacer avec la diligence d'une novice. Elle aidait de même les autres officières et prenait toujours pour elle le plus embarrassant et le plus pénible. Cette conduite lui gagna facilement le cœur des Religieuses; par ce moyen elle maintint son monastère dans une régularité parfaite. Elle vécut de la sorte jusqu'à l'âge de quatre-vingts-quatre ans.

Sur le point de mourir, la sainte Prieure fut honorée de la visite de saint Luc et de saint Denys : et après un adieu suprême à ses filles, elle s'endormit dans la paix du Seigneur, l'an 1580.

LE MÊME JOUR

12.. — A Rome, mémoire des VV. PP. BERNARD et MARC, tous deux chers au Pape Innocent V, qui, aussitôt après sa promotion au Souverain Pontificat, les nomma Chapelains et Pénitenciers apostoliques. Ils furent envoyés en Hongrie pour examiner la cause de la B. Marguerite, dont les miracles faisaient grand bruit. Ils florissaient tous deux vers 1276. — (Fontana.)

13.. — Dans la Province de Naples, le V. P. ALEXANDRE DE PADULA, théologien profond et grand prédicateur. Il a été inquisiteur de tout le royaume des Deux-Siciles. Dans des lettres datées de 1352, le roi Louis et la reine Jeanne I ordonnent à tous les officiers de la couronne de prêter main-forte à l'inquisiteur en tout ce qui concernait l'accomplissement de son office. Notre P. Alexandre, très zélé pour la foi, dut se servir avantageusement de l'appui royal. — (Vallée, *de Prov. regni.*)

15.. — Aux Indes Orientales, les illustres et premiers missionnaires de ces contrées lointaines, DOMINIQUE DE SOUZA, JEAN DU ROSAIRE, PIERRE D'ABREU, ANTOINE DE MATTA.

En 1503, près d'un demi-siècle avant S. François-Xavier, Alphonse Albuquerque quittait avec six vaisseaux les rivages de Lisbonne, et arrivait aux Indes après une longue et périlleuse navigation. Nos quatre Frères-Prêcheurs l'accompagnaient avec un cinquième, Rodriguez Homen, dont nous avons fait l'éloge le 31 mai. Arrivés aux Indes, ces apôtres se mirent aussitôt à l'œuvre. Dominique de Souza devint, par ses relations intimes avec Albuquerque, l'âme de cette mission. Partout, la croix et le rosaire à la main, il modérait les conquérants et bénissait les conquêtes, bâtissant sur leur passage des églises au vrai Dieu. A Cochin, une forteresse est construite et le P. Dominique la fait sanctifier par une procession solennelle où la parole de Dieu fut annoncée par le P. Jean, et l'on posa la première pierre d'une église, en l'honneur de S. Barthélemi, choisi pour patron de leur apostolat dans les Indes. Dominique de Souza accompagne ensuite Albuquerque, à Coulam, ancienne ville épiscopale, dont Jourdain de Sévérac, Dominicain du XIVe siècle avait occupé le siège (1).

(1) Voyez sa Vie, 1er avril.

On apprit bientôt qu'il existait dans ces parages, jusqu'à San Thomé de Méliapour, plus de douze mille familles chrétiennes dispersées de tous côtés et abandonnées. Ces chrétiens étaient tombés dans une profonde ignorance religieuse, le P. Homen fut chargé de leur évangélisation.

Le P. Dominique de Souza, rentra en Portugal avec Albuquerquo, et en 1505, il partait pour ses missions suivi, cette fois, de onze Frères. Avec des ouvriers pleins de zèle, la moisson fut magnifique ; leur supérieur, le P. Dominique de Souza, crut devoir informer le chef de l'Eglise des progrès de la foi dans cette partie du monde, et le Pape Jules II répondit par l'envoi d'un nouveau renfort de Frères-Prêcheurs.

Cependant, Dominique de Souza remplissait toujours auprès du grand capitaine Alphonse Albuquerque son double ministère d'ami et de conseiller. L'histoire nous les représente partout côte à côte, unis dans les mêmes vues et la même amitié jusqu'à la mort. Ce que l'Ordre de Saint-Dominique fut auprès des Espagnols dans le Nouveau-Monde, il le fut auprès des Portugais dans les Indes. Des deux côtés c'était même défense courageuse des Indiens contre une cupidité insatiable ; Dominique de Souza a été le Las Casas de Malabar.

En 1507, Ormuz tombait au pouvoir des Portugais, qui l'abandonnèrent bientôt après, mais nos missionnaires y continuèrent leur travail d'évangélisation avec un merveilleux succès. C'est au P. Jean du Rosaire qu'en revient la principale gloire.

En 1510, Goa devenait à son tour la conquête d'Albuquerque qui en fit la capitale des colonies portugaises en ces contrées. Dominique de Souza en prenait possession de son côté au nom de Jésus-Christ dont il portait la croix, le jour de l'entrée triomphale des conquérants dans la ville. En 1513, nous retrouvons encore notre infatigable missionnaire accompagnant son fidèle ami, le grand Albuquerque, dans la mer Rouge. Là une croix lumineuse apparut dans les airs, à toute la flotte. C'était la veille de l'Invention de la Sainte-Croix. Le P. Dominique, le lendemain, descendit sur la plage, y célébra le saint sacrifice et fit un discours d'une éloquence inspirée sur le mystère de la Croix.

C'est dans l'adversité, disent nos saints Livres, que l'on reconnaît les vrais amis. Le conquérant des Indes encourut la disgrâce de son roi ; ses ennemis prévalurent contre lui. Dans cette épreuve, le P. Dominique de Souza fut appelé par son ami ; il accourt aussitôt et inspire facilement à ce grand chrétien la patience dans l'adversité. Il ne le quitta plus jusqu'à la mort, lui administra les sacrements et ne cessa de l'entretenir dans des sentiments de foi et de piété, en lisant tous les jours devant lui la Passion du Sauveur.

Nous ne savons rien de plus sur ces premiers missionnaires des temps modernes dans l'Extrême-Orient : le reste de leurs travaux est connu de Dieu. — (Souza, 3e part. IV, c. 3. — P. André-Marie, *Missions dominicaines dans l'Extrême-Orient*, t. I, p. 70 et seqq.)

15.. — A Carpentras, le V. P. BLAISE FRAYSSINET, profès de notre maison de Montauban, qu'il quitta pour ne point subir l'influence funeste du calvinisme, déjà très répandu dans cette ville et même dans les couvents. Le P. Blaise se retira sur les terres du Pape, à Carpentras, où il mourut comblé de mérites, sur la fin du XVI^e siècle. Lorsque, bien longtemps après sa mort, sa tombe fut ouverte, on trouva ses habits et son corps parfaitement conservés : témoignage donné par Dieu à l'intégrité de sa vie (*Mémoires de Carpentras.*)

1553 — Au couvent de Saint-Jacques, à Paris, l'illustre P. JEAN DE GUIENCOURT, profès de la maison de Saint-Quentin, docteur distingué, et le Chrysostôme de son siècle. Il prêchait avec une science, une onction et un charme incomparables, les églises devenaient trop étroites pour contenir la foule qu'il attirait. Les épitres de S. Paul étaient le thème le plus habituel de ses prédications, surtout celles que le grand apôtre écrivit aux Romains et aux Hébreux, c'est-à-dire les plus difficiles et les plus profondes de toutes. On assurait que, depuis S. Jean Chrysostôme, personne n'avait développé avec autant de bonheur les sublimes mystères traités dans cette partie de nos Livres Saints. Plusieurs de ses homélies étaient d'un style si coulant, si facile, et en même temps semé de passages si vifs et si pénétrants, qu'on eût dit S. Paul s'expliquant lui-même avec toute l'ardeur de son zèle et de sa foi. Aussi voyait-on les plus grands prédicateurs de la capitale accourir à ses sermons et recueillir les belles pensées de notre nouveau Chrysostôme. Malgré cela, le P. Jean était d'une humilité et d'une douceur admirables au milieu de ses Frères et d'une soumission parfaite à l'égard de ses supérieurs.

Le roi Henri II, encore Dauphin, le choisit pour prédicateur, et le nomma évêque de Soissons. Le V. Père contribua beaucoup à l'extinction du Luthéranisme, en France, en engageant Sa Majesté à créer une Chambre pour juger et punir les hérétiques. Pendant que le P. Jean de Guiencourt s'occupait ainsi, à Paris, au bien général de l'Eglise, le Seigneur vint l'appeler à la récompense; il mourut le 24 juin 1553, dans notre couvent de Saint-Jacques, et fut enterré dans le Chapitre.

Quelques auteurs contemporains ont fait une mention trèshonorable de ce grand homme, Guillaume Paradin, écrivain distingué, mentionne dans ses mémoires sur les grands personnages de son temps, nos Pères Pierre Doré, Matthieu Ory et Jean de Guiencourt « dont les paroles, dit-il, étaient des « traits enflammés qui m'ont pénétré moi-même, plus d'une fois, jusqu'au « fond de l'âme. ». — (*Spiritus Roterus.*)

1580 — A Barbastro, en Aragon, le V. P. PHILIPPE DE URIES, profès du couvent d'Oviedo, où le P. Paul de Léon l'avait attiré par ses prédications et sa grande renommée. Le P. Philippe, devenu célèbre par sa sainteté et son

savoir, fut nommé Régent au collège de Saint-Grégoire à Valladolid, puis définiteur dans un chapitre général, théologien au concile de Trente et enfin évêque de Barbastro. Jamais le V. Père ne parut plus humble ni plus religieux que dans cette dernière dignité. Sa maison épiscopale était réglée comme un monastère. Oubliant sa haute naissance pour ne se souvenir que de la pauvreté religieuse qu'il avait embrassée, il gardait fidèlement les règles de son Ordre et distribuait aux malheureux tous les revenus de son évêché. Ces revenus consistaient principalement en blé : comme on lui conseillait de les convertir en rentes : « Non, répondit-il; les rentes en argent s'en vont par « tant de portes qu'il ne reste plus rien pour les pauvres. »

Notre digne Prélat fut chargé par le Souverain Pontife de faire la visite canonique du Chapitre de N.-D. du Pilier, à Saragosse. Ce fut son dernier ministère. Il décéda saintement dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle.

1629 — Encore à Carpentras, le P. MATTHIEU DONZEAU, religieux orné de qualités remarquables. Il avait reçu l'habit de l'Ordre dans notre couvent de cette ville en même temps que Louis de Vervins, plus tard archevêque de Narbonne, et dont nous avons raconté la vie au 8 février. Le P. Matthieu Donzeau fut un illustre docteur et un prédicateur célèbre. Il fournit une carrière apostolique de quarante ans, pendant lesquels il fit une guerre implacable à l'hérésie. La ville de Nîmes s'était laissé pénétrer par le venin des nouvelles erreurs; notre Père s'y rendit, sous un habit d'emprunt, afin de confirmer dans la foi ceux qui avaient tenu ferme jusque-là et de ramener les égarés dans le giron de l'Eglise catholique, leur véritable mère. Il alla de même dans les autres villes du Languedoc, mais les hérétiques s'en étant aperçus, lui dressèrent des embûches pour l'assassiner. La divine Providence le tira toujours du danger.

La Province d'Occitanie l'eut pour Provincial, et le couvent de Carpentras pour Prieur: le Père remplit tous ces offices avec un grand zèle et une telle humilité, qu'on le voyait balayer lui-même l'église. Sa dévotion pour l'office divin, dévotion qu'il garda jusque dans son extrême vieillesse, était incomparable; aussi, lorsque la cloche sonnait l'heure des offices, il quittait tout sur-le-champ pour s'y rendre. Parfois il arrivait en retard malgré cet empressement, à cause de la difficulté de sa marche; dans ce cas il commençait à chanter avec le chœur, du lieu où il était, et continuait ainsi jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa place. Hors du chœur on le voyait toujours en prières, le chapelet à la main. Chaque matin, jusqu'au troisième jour avant sa mort, il célébra le saint Sacrifice. On croit que Dieu lui révéla son heure suprême, car le 17 juin 1629, deux jeunes Frères profès trouvèrent dans notre église ce vénérable vieillard qui, à leur approche, s'étend sur un banc et leur dit : « Dimanche prochain, jour de saint Jean-Baptiste, je serai dans la bière en cette posture : je suis né ce jour-là, ce jour-là j'ai pris l'habit, fait profes-

sion et chanté ma première messe, et ce jour-là je mourrai. » Le jeudi suivant 21 juin, il dit à un serviteur qui couchait dans la chambre voisine, de ne pas tarder à venir quand, vers minuit, il frapperait contre la muraille, parce qu'il aurait besoin à ce moment-là de son aide. En effet, trois jours après, pendant que les religieux chantaient au chœur la messe solennelle de saint Jean-Baptiste, le P. Matthieu Donzeau s'en alla chanter dans le ciel les louanges du Seigneur, l'an 1629 ; il était agé de quatre-vingt-cinq ans. — (*Mémoires de Carpentras.*)

Puisque nous sommes au couvent de Carpentras, faisons encore mention de deux autres religienx de cette maison ; le jour et l'année de leur mort sont incertains. Le premier, le P. JEAN CARTOSI s'étant dévoué dans un temps de peste à confesser tous les pénitents qui se présentaient, fut bientôt atteint par la terrible contagion. Il se recommanda alors à S. Raymond, pour lequel il avait une grande dévotion, et le Saint lui accorda la grâce demandée.

Le second, le P. JEAN-BAPTISTE PENNA, était un homme plein de science et un prédicateur très pathétique. Monseigneur de Loménie, évêque de Marseille, également Religieux de l'Ordre, le fit son Grand-Vicaire, emploi dont le Père s'acquitta parfaitement. Le même prélat l'amena avec lui dans son abbaye de Josaphat au diocèse de Chartres. Nos Religieux de cette ville prièrent le P. Jean-Baptiste de prêcher dans leur église. Il le fit avec un tel succès qu'on le supplia avec instance d'accepter la station du Carême suivant, ce qu'il ne put refuser. Or, une foule si nombreuse accourait l'entendre qu'on dut élever dans l'église des gradins comme au théâtre pour fournir des places au grand nombre d'auditeurs. Cela ne suffisant pas, on enleva les vitres des fenêtres et l'on bâtit des galeries au dehors afin de donner ainsi satisfaction à tous ceux qui désiraient avoir part à cette parole pleine d'une grâce et d'un feu tout apostoliques. Le P. Jean-Baptiste Penna mourut à Marseille, quelques années plus tard, vers 1635. — (*Mémoires de Carpentras.*)

1636 — A Toul, le V. P. ANTONIN GRIGNET, de Liège. Il reçut l'habit des mains de son compatriote, le P. Henri de Beaulieu, premier Prieur de la réforme établie dans ce couvent, l'an 1528, et eut pour Père Maître le V. P. René Chaillant, profès du couvent d'Angers. Le P. Antonin célébrait les saints Mystères avec tant de piété que le peuple aimait à y assister, afin d'avoir part à ses grâces. La patience fut la plus saillante de ses vertus : une paralysie le cloua pour le reste de sa vie dans la souffrance et l'inaction ; mais le saint Religieux ne perdit dans cette épreuve ni la paix, ni sa sérénité. Il obtint ainsi la couronne, l'an 1636. Regardé comme saint durant sa vie, il ne le fut pas moins après la mort. On baisait ses pieds et l'on s'empressait d'avoir quelque objet qui eût été à son usage. — (*Mémoires de Toul.*)

1642 — En Irlande, le martyre du V. F. CORMACK EGANS, convers Nous ne possédons aucun renseignement sur le genre de supplice par lequel il obtint la palme de la victoire. — (*Année Dominicaine,* 1889.)

1650 — A Rome, au couvent de la Minerve, le vertueux Fr. JACQUES, convers, Religieux tout rempli de l'esprit de Dieu. Ses Supérieurs connaissant la sagesse et les lumières qu'il recevait d'en haut, lui confiaient le soin des novices convers ; il les instruisait de leurs devoirs en maître tout à fait expérimenté. Le Chapitre général de Rome, tenu en 1650, fit son éloge.

.... — Au monastère d'Aveiro, en Portugal, la V. Mère CATHERINE GOMEZ. Dieu, qui se sert de l'épreuve pour procurer le bien des âmes, la fit naître aveugle, et lui donna en compensation une pénétration excellente pour comprendre les vérités de la religion. Malgré sa cécité, elle fut reçue au monastère de Jésus, comme religieuse de chœur, à cause de ses grandes vertus. Un cancer lui étant survenu à la poitrine, on ne put jamais parvenir à lui faire prendre quelque remède ; elle répondait que son Père la guérirait, entendant nommer par là Notre-Seigneur, en qui elle mettait toute sa confiance. Son plus doux soulagement, au plus fort de sa douleur, était de prendre son crucifix et de le serrer sur son sein. Ce remède fut, en effet, pleinement efficace, même corporellement, puisque le mal disparut.

Lorsque, dans sa dernière maladie, notre V. Sœur eut reçu le Saint Viatique, une colombe d'une grande blancheur vint se poser sur son lit, et y demeura jusqu'au moment de la sépulture. Alors cet oiseau mystérieux se mit à voler devant les Sœurs jusqu'à l'endroit de la tombe au-dessus de laquelle il resta jusqu'à la fin de l'Office, puis il disparut. Le Seigneur montrait ainsi combien cette Sœur avait été remplie de l'Esprit-Saint dont la colombe est le symbole. — (Souza, 2e part., IV, c. 17.)

1657 — A Metz, la V. Mère CLÉMENCE DATEL. Dès son enfance, elle se sentit un grand attrait pour la vie religieuse : néanmoins, elle dut contracter des liens terrestres pour obéir à ses parents. Son mari la laissa veuve de bonne heure. Deux ans après, elle prenait l'habit de l'Ordre. Sa petite fille, âgée de vingt-deux mois, assistait à la cérémonie et témoignait, par des rires innocents et des cris de joie, la part qu'elle prenait au sacrifice de sa mère. La Mère Clémence fut d'une grande utilité pour son monastère à cause de son mâle courage, tempéré par une douceur et une patience dignes du nom qu'elle portait. Elle s'étudiait en particulier à vaincre, par son dévouement et sa charité, les personnes qui lui témoignaient de l'aigreur et la contrariaient. Six ans après sa profession, elle fut élue Prieure. Les trois ans de sa charge révolus, elle réunit de nouveau les suffrages des Sœurs, mais l'humble Mère refusa avec tant de modestie, qu'on n'osa point lui imposer une seconde fois ce fardeau.

Son détachement, son amour pour la pauvreté étaient admirables : elle demandait à Dieu la grâce de mourir pauvre et sa prière fut exaucée, car elle se trouva dans un grand dénûment à sa mort. Ce qu'il y avait en elle de plus admirable, c'était sa soumission, sa déférence et son respect pour sa Prieure, qui était alors sa propre fille selon la chair, et entre les mains de laquelle elle rendit son âme à Dieu, le 24 juin 1657, à l'âge de quatre-vingts ans passés. — (*Mém. de Metz.*)

1592 — Au monastère de la Mère de Dieu, à Valladoldi, la vertueuse Sœur MARIE DU SAINT-ESPRIT, converse. C'était une Religieuse d'une rare sainteté et d'un profond oubli du monde ; jamais elle n'alla au parloir, depuis son entrée au cloître. Les démons la persécutaient d'une étrange manière, mais toujours avec la honte d'une défaite. Singulièrement dévote à saint Joseph et à saint Nicolas, elle en obtint plusieurs fois des faveurs vraiment miraculeuses : on avait planté quelques arbres, dans le monastère ; tous périrent. Notre Sœur les arracha, puis les transplanta, vers le soir, en disant du premier : « celui-ci sera au nom de Monseigneur saint Joseph », et du second : « celui-ci au nom de Monseigneur saint Nicolas ». Le matin venu, on trouva les deux arbres ornés de feuilles et de fleurs. Une autre fois, sœur Marie apprêtait du riz pour le repas de la communauté ; quand elle l'eut placé sur le feu, elle s'en alla à l'église ; mais comme son absence fut un peu longue, lorqu'elle revint à la cuisine, son riz était brûlé. La Sœur dépensière lui faisant une réprimande ; elle lui répondit : « Ne dites rien, chère Sœur, j'aurai « recours à mes Saints et vous verrez que tout ira bien. » Elle invoqua donc ces deux saints protecteurs et le riz redevint bon.

Sœur Marie du Saint-Esprit passa toute sa vie dans cet office de cuisinière, avec une paix, une patience et une propreté admirables. Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est la manière dont elle savait concilier la pauvreté et la propreté : ne possédant qu'une seule robe, elle la conservait d'une grande blancheur ; toutefois, craignant qu'il n'y eût en cela quelque imperfection, elle pria le Seigneur de lui envoyer une maladie qui la rendît un objet de répulsion pour ses Sœurs. Dieu l'exauça et la frappa en effet de cette maladie affreuse appelée *feu de saint Antoine*. Le corps de la malade n'était qu'un ulcère, et ses souffrances un vrai martyre. La patience de notre Sœur au milieu de tous ces maux ne se démentit pas. Lorsque le médecin vit arriver son dernier jour, il lui dit : « Je vous demande des étrennes, ma Sœur, voici l'heure d'aller à Dieu. » La malade répondit par un léger sourire, leva ses bras et donna au docteur sa bénédiction, ce que celui-ci regarda comme un vrai miracle, car ce mouvement était au-dessus des forces naturelles de ses membres. Peu après, notre sainte Religieuse allait au ciel recevoir la couronne de ses vertus. — (Lopez, 3e part., III, c. 50).

1622 — A Abbeville, la V. Mère FRANÇOISE PLANTART, native de cette même ville. Dieu l'avait destinée à la réforme du monastère du Tiers-Ordre d'Abbeville. A cette fin, il lui donna un grand amour de son état et un vif désir d'imiter les Saints et les Saintes de l'Ordre, Sœur Françoise fit son noviciat avec ferveur et passa plusieurs années dans une grande austérité avant de commencer l'œuvre à laquelle Dieu l'appelait. Son monastère n'avait point de clôture ; elle résolut de l'établir, ainsi que d'autres points de la vie régulière : son but était d'y introduire l'observance du Grand Ordre. Elle réussit ; mais qui dira tout ce qu'elle eut à supporter de mépris et de persécutions ? Un jour elle dit aux Religieuses qui s'unissaient à son dessein : « Nous obtiendrons la réforme par la grâce de Dieu, mais je n'en jouirai pas longtemps. » En effet, quelques mois seulement après l'établissement de la clôture, elle fut prise de violentes douleurs d'entrailles qui l'emportèrent de ce monde dans l'espace de quelques heures, l'an 1622, à l'âge de quarante-huit ans. — (*Mémoires d'Abbeville.*)

XXV JUIN

L'Illustrissime Père ALPHONSE DE LA CERDA,

Profès du couvent de Lima, sixième Provincial du Pérou et Evêque premièrement d'Honduras et ensuite de Chuquisaca (*).

(1592)

Le premier fils que donna à notre sainte religion le couvent de Notre-Dame du Rosaire, à Lima, le premier fruit de son observance, et le chef glorieux de son illustre et nombreuse famille, fut ce V. Père. Après l'éducation toute sainte qu'il avait reçue dans cette célèbre maison, il s'acquitta très dignement des emplois de l'Ordre, et parut ensuite comme un ange du Seigneur sur les deux sièges épiscopaux qu'il occupa successivement.

Issu d'une noble famille à Cazères, en Espagne, il arriva au Pérou dans les premiers jours de la conquête, poussé, comme tant d'autres, par l'espérance de se créer une brillante position dans ce pays. Mais Dieu qui sait, quand bon lui semble, mêler l'amertume à la douceur, lui inspira un tel dégoût du monde qu'à la vue des grands exemples de sainteté que donnaient les fondateurs de la Province de Saint-Jean-Baptiste, ce jeune homme résolut d'embrasser les travaux de leur vie austère pour acquérir les incomparables trésors de la vie

(*) Melandez, t. I, p. 107.

éternelle. Il se présenta donc au couvent du Saint-Rosaire de Lima et en 1545, le jour même de sainte Marie-Madeleine, il reçut l'habit des mains du P. Thomas de Saint-Martin, alors Provincial.

Dès qu'il fut en âge d'être promu aux Ordres sacrés, il s'y prépara avec la ferveur d'un saint. Il fallut même employer le précepte formel pour l'obliger à recevoir le sacerdoce, tant il s'en reconnaissait indigne : mais à peine en fut-il honoré, qu'il accomplit toutes les fonctions de son ministère avec une perfection et un succès qui dépassèrent les espérances qu'on avait conçues. Le V. P. Alphonse se montrait affable et bon envers tous, sans se familiariser avec personne. Il avait, en outre, un si grand zèle pour l'honneur du culte et la gloire de Dieu, qu'il en procurait l'avancement par tous les moyens et de toutes ses forces : il prêchait avec feu, et bientôt on le regarda comme l'un des orateurs les plus accomplis de son temps.

Toutes ces qualités le rendaient recommandable; aussi, avant le temps prescrit par les Constitutions, fut-il élu et confirmé Prieur du couvent de Porto-Bello (1557) et deux ans plus tard de celui d'Aréquipa. L'an 1561, il était choisi comme définiteur; et après son second priorat, les Religieux de Lima le placèrent à la tête de leur communauté. Cette élection, la première depuis l'installation de nos Pères dans cette ville, combla tous les vœux. Le sage Prieur exerça sa charge avec une vigilance et une exactitude telles, que l'on pouvait sans crainte, dans la suite, le citer comme modèle à tous ses successeurs. Doué, à un degré peu ordinaire, d'un cœur droit, sincère et libre de tout intérêt, il portait ses Religieux au parfait accomplissement de leurs devoirs, autant par ses exemples que par ses paroles. Au point de vue matériel, il rendit d'éminents services à la maison. Il consacra une somme considérable à l'ornemention de l'église, élargit dans de notables proportions certaines parties du couvent et construisit une infirmerie spacieuse et commode.

L'an 1565, le Chapitre de la Province, réuni à Lima, lui conférait le titre de Prédicateur général, fonction qu'il exerça aux applaudissements de la ville entière. Quatre ans plus tard (1569), la Province s'étant, derechef, assemblée pour élire un Provincial, ce très digne Prieur fut appelé à cette charge. Les définiteurs du Chapitre étaient tous Religieux de grand mérite : outre le P. Alphonse de Caravajal dont nous avons écrit la vie, se trouvaient les PP. Alphonse Guerra, Prieur d'Aréquipa, plus tard évêque du Paraguay; Gabriel d'Oviédo,

Prieur de Cuzeo; André de Valez, qui devait succéder à notre P. Alphonse de la Cerda. Le P. Diego Osorio, envoyé par le R^me^ P. Vincent Justiniani en qualité de Vicaire Général, présidait le Définitoire. C'était un homme très sage, embrasé du zèle de la gloire de Dieu, et d'une charité désintéressée. Bien qu'il y eût déjà au Pérou et à Lima des Religieux de divers Ordres, notamment de ceux de Saint François, de Saint Augustin et de la Merci, néanmoins, n'ignorant pas que la moisson était grande et que les Pères de la Compagnie de Jésus seraient, par l'esprit de leur profession, des auxiliaires aussi efficaces que zélés, il en prit huit en quittant Rome et les conduisit directement au couvent de Lima (1568). Le P. Alphonse de la Cerda, actuellement Prieur, les reçut avec toute l'affection, le respect et la charité dus à leur sainteté et à leur mérite. Il leur abandonna la partie du couvent la plus belle et la plus commode, et les traita, dit l'historien de la Province, comme des Anges du ciel. Ces VV. Pères étaient dignes, en effet, de la confiance de leur Général, S. François de Borgia, grand ami de l'Ordre et fondateur de notre couvent de Sainte-Croix, à Lombray en Aragon, lorsqu'il n'était encore que duc de Candie. Ils vivaient avec les nôtres comme membres d'une même famille, et assistaient, avec une singulière édification, à tous les exercices de la communauté. Notre charitable Prieur eut la consolation de les garder près de lui tout le Carême de l'an 1569, prêché dans notre église par l'un d'eux, le P. Jérôme Ruiz Portillo. Peu après, ces VV. Pères s'installaient définitivement à Lima.

Parmi les ordonnances du Chapitre provincial dont nous venons de parler, il en est une relative à la confrérie du Très-saint Sacrement, enjoignant à tous les Supérieurs de faire une procession solennelle dans leurs églises le troisième dimanche de chaque mois. Une autre prescrivait, pour le samedi, une messe votive en l'honneur de la Reine des Anges, avec une prédication sur la dévotion du Rosaire, le même jour, pendant l'Avent et le carême. On y décida également que le couvent de Panama serait reconnu comme couvent formel, puis on résolut de créer neuf nouveaux vicariats.

Le Chapitre terminé, le Provincial élu se mit en route avec le P. Osorio pour faire la visite de la Province. Mais ce dernier ayant été rappelé à Rome par la mort du R^me^ P. Vincent Justiniani, le P. Alphonse de la Cerda continua seul la visite commencée (1).

(1) Les pouvoirs du P. Osorio, comme visiteur, avaient expiré par suite de la mort du P. Général qui les lui avaient donnés.

Cette visite produisit un bien immense dans toute la Province, car le nouveau Supérieur possédait toutes les qualités requises pour une telle mission : il était doux et ferme tout à la fois, et savait, en toutes choses, se tenir dans ce juste milieu où le Sage a placé la vertu. Il aimait l'observance et la faisait pratiquer, sans toutefois tomber dans la minutie, et pouvait être familier avec ses inférieurs sans crainte de voir diminuer le respect qui lui était dû. Ses actions, son silence même, prêchaient et persuadaient plus efficacement la régularité que n'auraient fait les discours les plus éloquents. Convaincu par sa propre expérience que rien ne contribue autant à l'observance des Règles que la conduite de ceux qui doivent les faire respecter, il ne permettait pas qu'on le distinguât du dernier des Religieux de la communauté ni dans le logement, ni dans la nourriture.

Dans cette visite, il s'occupa surtout des *doctrines*, c'est-à-dire des petites missions fondées au milieu des peuplades indiennes, et il recommanda qu'on n'y employât que des hommes, non seulement d'une vertu éprouvée, mais encore d'une science vraiment solide; car, disait-il, si le missionnaire qui possède la science sans la vertu est exposé à devenir une pierre de scandale pour son peuple, celui qui a la vertu sans la science ne risque pas moins de commettre des erreurs également préjudiciables aux âmes. C'est pourquoi il exigeait ces deux conditions, dans tous ceux qui venaient s'offrir à lui pour embrasser les labeurs de l'apostolat et ne transigeait jamais sur ce point. Il prescrivait que l'on fît subir aux futurs missionnaires un examen rigoureux sur les langues indiennes, la théologie, et le droit canon, et cette ordination fut observée pendant plus d'un siècle avec la même sévérité qu'aux premiers jours.

En 1571, la deuxième année du Provincialat du P. Alphonse, eut lieu la séparation définitive de la Province de Saint-Antonin de la Nouvelle-Grenade de celle de Saint-Jean-Baptiste du Pérou.

Dans le principe, les couvents de la Nouvelle-Grenade appartenaient naturellement au Pérou. En 1551, le Chapitre général de Salamanque les en avait séparés et formés une Congrégation qui resta néanmoins soumise à la juridiction du Provincial du Pérou.

Le provincialat du V. Père étant terminé, les députés de la Province, réunis à Lima en l'année 1573, après lui avoir donné un successeur, l'élurent définiteur pour le Chapitre général et en même temps Procureur de la Province de Saint-Jean-Baptiste pour en défendre les intérêts devant ce Chapitre.

Il lui fallut entreprendre le long voyage d'Europe; sans calculer les périls et toutes les incommodités d'une navigation prolongée, le P. Alphonse se mit résolument en route à la voix de l'obéissance. Il parut avec tant de gravité, de modestie et de religion à la cour d'Espagne et à Rome, qu'il fit le plus grand honneur à sa Province. Après avoir expédié fort heureusement toutes les affaires qu'il avait à traiter au Chapitre, il quitta la capitale du monde chrétien, et revint en Espagne. Il était sur le point de s'embarquer pour le Pérou, lorsque parvint à Madrid la nouvelle de la mort de l'évêque de Honduras, et, par suite, de la vacance de son siège. Philippe II, qui avait eu l'occasion d'apprécier le saint Religieux, le choisit immédiatement pour occuper ce siège et lui intima sa volonté à ce sujet, de manière à lui enlever la liberté d'un refus. Le P. Alphonse de la Cerda dut s'incliner et partit sans retard pour son diocèse. Il y fut reçut à la joie unanime de son peuple, qui savait déjà combien ce nouveau Pasteur était aimable, bon, et zélateur de la paix et du bien de son troupeau. Mais la satisfaction fut incomparablement plus grande quand les diocésains, instruits par leur propre expérience, comprirent que tout ce qu'on leur avait dit n'était rien en comparaison de la réalité.

Le roi d'Espagne, informé de son côté du rare mérite du nouvel évêque, crut devoir lui donner un autre poste où il pût faire un plus grand bien : quelques années plus tard, il le transféra donc à Chuquisaca dans le Pérou. Cette nomination causa un vif déplaisir aux fidèles de Honduras, mais une indicible joie aux Péruviens.

Nos Religieux surtout en furent les plus satisfaits, car s'ils avaient éprouvé une réelle consolation de voir le mérite du P. Alphonse honoré par la première dignité qu'on lui avait donnée; cependant, il leur était fort dur d'être séparés du prélat par un si vaste espace de mer et de terre. Lui-même était heureux de revenir à sa première Province et d'avoir l'occasion de montrer à ses Frères que les honneurs ne l'avaient nullement changé et qu'il les favoriserait de toutes ses forces.

En traversant Lima pour se rendre à son diocèse, le V. Père fut reçu comme l'archevêque même de cette grande métropole; néanmoins, malgré les prières, les prévenances et les démonstrations publiques, il refusa le logement qui lui était préparé, voulant descendre au couvent, où il n'accepta que sa pauvre cellule d'autrefois. Ce fut, dit Mélendez, dans cette humble chambrette qu'il reçut la visite du vice-roi et de toutes les autorités constituées. L'archevêque

de Lima l'invita à exercer dans sa ville les fonctions épiscopales, le P. Alphonse accepta cet honneur et donna la Confirmation et les Ordres. Il accomplit ces différentes cérémonies avec une gravité et une modestie dignes de la sainteté des choses de Dieu. On remarquait que son extérieur, pauvre et humble, prenait alors un aspect tout différent, à l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, professant toute sa vie une extrême pauvreté, voulut cependant, pour l'institution du grand sacrement de l'autel, une salle magnifique et richement décorée.

Les Dominicains de Lima firent tous leurs efforts pour le retenir au milieu d'eux, j'oignant leurs supplications aux instances de l'archevêque ; mais le P. Alphonse se croyait obligé en conscience de ne pas laisser plus longtemps son diocèse privé de son chef légitime ; il se mit donc en route pour Chuquisaca.

On l'y accueillit avec une joie d'autant plus grande que beaucoup de personne se souvenaient de l'avoir vu travailler comme simple missionnaire dans ces mêmes lieux où il revenait comme évêque. Cette satisfaction mutuelle, aussi vive dans le pasteur que dans le troupeau, ne fut jamais troublée : clergé et fidèles restèrent toujours en communion très étroite de respect, de dévouement et d'affection avec leur Pasteur. Au milieu des soucis de l'administration, le pieux Prélat n'eut garde d'oublier les intérêts de sa Province. Il appréciait le secours qu'il recevait de ses Frères, et dès qu'il fut en mesure d'agir, il leur prouva toute son affectueuse reconnaissance. Le couvent qu'ils occupaient était si resserré et si incommode, qu'à part l'église, il ne paraissait rien moins que ce qu'il devait être : les Religieux n'ayant ni cloître, ni lieux réguliers. Le charitable évêque leur acheta quelques maisons voisines, ce qui leur permit de faire les indispensables.

Mais le plus grand service qu'il rendit à l'Ordre fut de le remettre en possession d'un pays nommé Pomata, avec toutes les *doctrines* qui en dépendaient ; nos Pères s'y étaient précédemment installés et y avaient même créé huit stations. Pendant qu'ils s'occupaient à cultiver ce qu'ils avaient planté avec tant de peine, il arriva, l'an 1569, qu'un nouveau vice-roi, venu au Pérou à l'époque où le P. Alphonse de la Cerda était élu Provincial, entreprit de répartir autrement les établissements des Indiens. Il prescrivit des limites différentes aux Provinces et aux bourgs, et s'arrogea même le droit de donner une juridiction nouvelle aux *doctrines* en y employant les ouvriers qu'il

jugerait à propos de choisir. Une telle décision devait amener un véritable bouleversement, sans parler des inconvénients inséparables de tout gouvernement nouveau. L'occasion était trop belle pour ne pas tenter certains envieux de l'Ordre : des hommes, comme il s'en trouve partout, avides de cueillir sans semer et de manger le pain que les autres ont gagné à la sueur de leur front. On représenta habilement au vice-roi que bon nombre de prêtres séculiers n'étaient pas occupés par les évêques, attendu, disait-on, que nous accaparions tout le ministère : la Province de Chucuytu, desservie exclusivement par les Frères-Prêcheurs, en était la preuve et, en s'appuyant sur ce fait, on réclamait à grands cris un partage pour le clergé séculier. Les choses s'envenimèrent au point que le Provincial, las de voir ses Religieux sans cesse inquiétés, crut qu'il valait mieux céder présentement ce qu'il nous serait impossible de garder longtemps plutôt que de s'exposer à la force brutale. Il ordonna, en conséquence, à ses fils de sortir au plus tôt de la Province. Tous obéirent, se retirèrent au grand regret des Indiens de cette contrée et de tous les Espagnols, qui aimaient nos Religieux et les considéraient comme leurs bons Pères. Plus tard, le vice-roi ouvrit les yeux et comprit le tort que nous avions subi; il se crut même obligé, de nous confier à titre de réparation, deux autres Provinces, mais ce fut réellement peu de chose en comparaison de ce qu'on nous avait enlevé.

Ce que nos Pères regrettaient surtout, dans le pays qu'ils abandonnaient, c'était l'image miraculeuse de la très sainte Vierge, honorée de tout le Pérou sous le vocable du Rosaire. Le P. Alphonse avait ressenti plus vivement cette perte; aussi, devenu évêque du territoire où se trouvait le sanctuaire, son premier soin fut de rendre les enfants à la Mère en réinstallant les Religieux dans le couvent qu'on leur avait enlevé. Ce retour eut lieu deux ans avant la mort du Vénérable Père.

Quelque riche que fût la contrée, le saint Prélat se fit un devoir de suivre toujours la simplicité de ses vénérables prédécesseurs : Evêque et Religieux, il régla sa vie sur celle des Apôtres. Il pouvait prêcher avec fruit le mérite de la pauvreté, parce qu'il la pratiquait le premier; avec des revenus médiocres, il trouvait de quoi faire d'abondantes aumônes.

Quels progrès n'aurait point fait la foi, s'il eût été donné à ce vaste diocèse de posséder longtemps un pasteur si zélé! Alphonse de la Corda occupait depuis quatre ans ce siège quand Dieu le rappela à lui, le 25 juin 1592.

Le Bienheureux GUI MARRAMALDI,
Inquisiteur du royaume de Naples.
Profès du couvent de Saint-Dominique-Majeur, à Naples (*).

(1391)

Le saint Religieux dont nous écrivons la vie et dont le culte sera un jour, nous l'espérons, approuvé par la sainte Eglise, naquit à Naples vers le milieu du XIVe siècle, d'une famille distinguée par son rang et sa noblesse. Le B. Gui avait trois frères : l'un nommé Landolphe, entra dans la cléricature, devint archevêque de Bari, légat du Saint-Siège et cardinal ; un autre fut majordome du roi de Naples ; le troisième enfin s'illustra dans la carrière des armes. Notre V. Père était appelé de Dieu à devenir une des gloires de notre Ordre par l'éclat de sa sainteté, de sa doctrine, de ses miracles et de l'héroïque courage avec lequel il servit la sainte Eglise.

Il voua, dès l'enfance, son cœur à la piété et à l'étude, les deux branches-mères de la règle dominicaine qu'il devait professer plus tard. Parmi les gentilshommes de son âge, aucun ne l'égalait en modestie. Le jeune Gui, fréquentant très assidûment le couvent de Saint-Dominique, se laissa captiver par la conversation pieuse et instructive des Frères, et finit par leur demander l'habit de notre saint Ordre.

Après l'avoir reçu, il s'adonna consciencieusement à l'étude de la philosophie et de la théologie et acquit bientôt des connaissances solides et étendues. Il fut aussi un Religieux de grande piété et un prédicateur éminent. L'éloquence dont le Seigneur l'avait doué produisit des fruits abondants en plus d'une localité, mais principalement à Raguse, où sa prédication fut si goûtée que, par reconnaissance, — *ejus intuitu* — la ville fonda un couvent de Frères-Prêcheurs.

De retour à Naples, sa patrie, le B. Père fut investi par le Souverain Pontife de l'importante charge d'inquisiteur général de tout le royaume, office toujours difficile, mais qu'il exerça avec un parfait

(*) *Diario domenico*, 25 juin ; les Bollandistes.

courage et une sainte liberté, malgré les traverses et les persécutions dont il sortit toujours avec gloire par la vertu de la croix. Il portait toujours dans la main cet étendard de salut. « La croix, disait-il à ce sujet, désarme l'enfer, triomphe des ennemis, et sauve de tout danger. » Il en donna la preuve dans une mémorable circonstance. Une bande tumultueuse ayant, un jour, assiégé le couvent de Naples, notre Bienheureux monta sur le toit et présenta sa croix comme un bouclier à la foule menaçante. Au même moment, une si grande terreur saisit ces forcenés qu'ils s'enfuirent tous et disparurent en un clin d'œil.

Une autre fois, Sa Majesté le roi de Naples envoya chercher le V. Père; une escorte de soldats, sous prétexte de le protéger, devait le prendre et le conduire en prison; notre intrépide Inquisiteur, s'en étant aperçu, éleva la voix: « De la part de Dieu, leur dit-il, ne me faites aucune violence; j'irai de moi-même trouver le roi. » A ces paroles, les soldats sont frappés de stupeur et d'immobilité: ils se trouvent dans l'impuissance de faire un pas de plus. Le Père se rendit à la cour, parla au roi et n'eut pas de peine à démontrer la justice de sa cause. Sa Majesté s'apaisa et résolut de ne plus se mêler désormais des affaires de l'Inquisition, sinon pour prêter main-forte au Père lorsqu'il en aurait besoin pour le plein exercice de sa charge.

Le B. Gui mourut à Naples vers 1391.

Les Bollandistes ont inséré dans leur volume VII de juin (page 130), à la prière du P. Marchèse, la notice que l'on vient de lire. Dans leurs notes, ils ajoutent, après un éloge de l'auteur du *Diario domenicano :* « Il est le premier à nous apprendre que son concitoyen Gui, doit prendre rang parmi les Bienheureux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, et le prouve par ces trois faits: 1° Ce religieux mort en 1391 fut enseveli dans la chapelle du saint Rosaire. Or, de tels miracles éclatèrent sur sa tombe que cette chapelle perdit peu à peu son ancien nom pour prendre celui de *chapelle du B. Gui*, comme il conste d'un acte public de Zizotta de Aceriis portant la date de 1428. Cet acte contient la donation d'une propriété faite à nos Pères, à la charge de célébrer chaque semaine trois messes dans la chapelle du B. Gui. 2° Là encore se trouve exposé publiquement un tableau de ce pieux personnage portant le nimbe autour de la tête, et le titre de Bienheureux figure dans l'inscription. De semblables tableaux se voient aussi dans le cloître de Saint-Martin à Eugubio en Ombrie. 3° Au Chapitre Provincial, tenu en 1612, on chargea le P. Séraphin de Nocéra, qui gouvernait alors la Province de Naples, de mettre tout

en œuvre pour obtenir de Rome l'autorisation de célébrer la Messe et l'Office de notre Bienheureux.

Le culte de B. Gui persévéra jusqu'en 1528, époque où la ville de Naples fut assiégée par les Français. A cetre occasion, ces reliques vénérées furent mises en sûreté et soigneusement cachées; après le siège, éclata la peste, qui emporta les dépositaires de ce précieux trésor et ainsi les restes du B. Gui furent perdus. Les Dominicains de Naples, dans leurs Chapitres de 1774 et 1776, firent de nouvelles instances pour obtenir l'approbation du culte de cet illustre et saint Religieux, fils de leur Province et de leur Couvent.

Nous venons de recevoir de Rome un précieux document concernant le Bienheureux Gui. C'est un extrait du *Catalogue des hommes illustres, fils du couvent royal du couvent de Saint-Dominique Majeur*. Voici le texte de la notice de notre Bienheureux: *B. Guido Marramaldus Neapolitanus ejusdem, conventus filius, sanctitatis et miraculorum gloria illustris, præstantissimo ingenio, ac profundissima doctrina à Deo præditus, magnus catholicæ fidei zelator. In Dalmatia quam plurimos suæ Religionis fundavit conventus, eosque in Dalmatiæ Provinciam erigere fecit. Claruit sub rege Roberto. Obiit anno 1391. Ejus corpus in ecclesiâ dicti conventûs servatur.*

Ces lignes non seulement confirment les renseignements que nous avions puisés ailleurs, mais y ajoutent encore un détail très précieux: d'après le chroniqueur du couvent de Saint-Dominique, ce saint Religieux aurait été le fondateur de la Province dominicaine de Dalmatie.

Les VV. Mères et Sœurs germaines
EUGÉNIE et JUSTINE DE TRANSO,
Professes du Monastère de la Sapience à Naples et fondatrices de ceux de Saint-Jean à Capoue et à Naples (*).

(1595-1606)

La bonne odeur que répandait dans Naples le Monastère de la Sapience sous la conduite toute sainte de la V. M. Marie Caraffa, attira un grand nombre de jeunes filles à la suite de l'Epoux des Vierges ; et bientôt il fallut songer à d'autres fondations. Les deux sœurs dont nous allons parler furent destinées à cette mission délicate.

Elles naquirent à Sessa, ville du royaume de Naples, de parents très nobles, qui se rattachaient par leur mère à la tige royale. Jérôme de Transo, en parfait chrétien, mit tous ses soins à bien faire élever ses filles ; et ce furent là, peut-on dire, les premières dispositions dont Dieu se servit pour les remplir de son esprit et de sa grâce.

Nos deux sœurs se sentirent appelées de bonne heure à l'état religieux et désiraient vivement imiter les trois aînées de la famille, qui déjà s'étaient consacrées à Dieu, leur père, connaissant la haute réputation dont jouissait le monastère de la Sapience où plusieurs de leurs parentes s'étaient retirées, les conduisit dans cette maison bénie, (1552.) La V. M. Jeanne Villana, religieuse de grande vertu, qui avait succédé dans la charge du Priorat à la V. M. Marie Caraffa, décédée cette même année, les reçut à l'habit et reconnut bientôt, dans les deux novices, de futures colonnes de la perfection religieuse. En effet, après avoir été pendant quarante ans l'admiration du monastère, elles furent désignées l'une et l'autre pour la fondation de Capoue.

Un riche gentilhomme de cette ville, nommé François Balzo, avait résolu d'y fonder un monastère de religieuses dominicaines pour l'une de ses filles. Clément VIII lui expédia un Bref, l'autorisant à

(*) Vallus, *de Prov. Regni*, p. 229.

prendre, pour l'exécution de son pieux projet, trois Religieuses de la Sapience de Naples. En vertu de l'indult, on lui accorda la V. M. Dorothée Villana, nièce de la Prieure, et les deux sœurs Eugénie et Justine de Transo. La petite colonie partit de Naples le 14 mai 1593, accompagnée d'un grand nombre de personnes recommandables, venues tout exprès de Capoue avec l'archevêque de cette ville, César de Costa.

On peut juger, d'après ces premiers témoignages d'honneur et d'estime, quelle réception attendait nos VV. Mères : toute la ville se porta à leur rencontre et les accompagna jusqu'au seuil de la maison qui leur était préparée, en attendant l'achèvement du monastère qu'elles placèrent sous le vocable de Saint Jean-Baptiste. Elles l'occupèrent pendant deux ans, et reçurent de nombreuses postulantes.

Malheureusement, la maison étant situé dans un endroit fort humide ; les Religieuses y contractèrent des infirmités précoces, et, pour comble d'épreuves, la V. M. Justine de Transo vint à mourir l'an 1595.

Cette digne Mère s'était rendue illustre par l'humilité et le mépris d'elle-même : elle traitait rigoureusement son corps par des veilles, des jeûnes, fuyant avec horreur toutes les sensualités et les satisfactions de la nature. Elle avait une singulière dévotion à la Passion ; chaque fois qu'elle méditait sur les souffrances du Sauveur, ses yeux devenaient deux sources de larmes. Elue Prieure du monastère de la Sapience, elle se montra si zélée pour l'observance qu'elle la garda toute sa vie jusque dans les moindres détails. Elle élevait ses filles d'une manière toute virile, et s'attachait à leur inculquer un parfait esprit de dépendance. Tous les jours invariablement, elle tenait le chapitre, mais elle savait par tant d'amour et d'affabilité tempérer la rigueur des pénitences imposées, que les Sœurs recouraient à elle comme à leur véritable mère. Sa mort fut un deuil immense; à Naples et à Capoue, on la regretta sincèrement.

Après ce triste événement, Sœur Eugénie et sa compagne, Sœur Dorothée, durent porter tout le poids de la nouvelle fondation. Elles ne tardèrent pas à constater les graves inconvénients d'une installation dans un lieu aussi malsain et furent bientôt obligées de se transporter ailleurs. La ville de Capoue ne leur offrant aucun site convenable, elles revinrent à Naples avec l'agrément du fondateur et l'autorisation du Pape (1597). Le monastère qu'elles construisirent garda le vocable de Saint-Jean-Baptiste. Ce fut là que la V. M. Eugénie acheva sa carrière. Elle avait passé sa vie dans une longue oraison par laquelle son âme se consolait des douleurs de l'exil. A table, la

lecture qu'elle entendait l'élevait tellement en Dieu qu'elle en perdait le goût du boire et du manger ; ses larmes trahissaient malgré elle son émotion, et devenaient pour ainsi dire sa nourriture et son breuvage.

Les austérités de la vie crucifiée lui furent familières : elle passait sans se coucher les nuits des vendredis de Carême, afin de vaquer plus longuement et avec un plus profond recueillement à la méditation de la Passion. Elle avait encore la dévotion de se rendre en pieux pèlerinage aux autels de la T. S. Vierge, érigés ça et là dans la maison. Elle exhortait ses filles à faire de même : pratique qu'elle garda jusqu'à sa mort. Aucune Sœur n'était plus exacte qu'elle aux exercices de communauté, et tout, dans sa manière d'agir, était un sujet de grande édification pour ses compagnes. Lorsqu'elle était notée pour le chant d'une leçon, on remarquait en elle une tendresse de dévotion qui maintes fois la faisait fondre en larmes. Il lui arrivait, en effet, au commencement de sa lecture, d'être comme suffoquée par les sanglots et dans l'impossibilité d'articuler une seule parole. Le même phénomène se renouvelait souvent quand elle voulait parler de la Passion.

Dans ses observations aux Sœurs, elle montrait tant de sagesse que ses avis, toujours bien reçus, portaient de grands fruits. Encore avait-elle l'habitude d'aller elle-même demander pardon à la Sœur coupable avant de lui faire une réprimande comme si, en cela même, elle eût craint de commettre quelque faute.

Sa charité pour le prochain s'étendait jusqu'à ses plus cruels ennemis : sous ce rapport elle la poussa si loin qu'on ne peut rien voir de plus héroïque et de plns divin. Ayant appris un jour la triste nouvelle du meurtre de plusieurs de ses parents, elle se recueillit un moment pour adorer les ordres de la Providence et sa première parole fut une prière à Dieu pour les assassins. Elle fit plus : quand on lui présenta les meurtriers, elle les reçut avec tant de bonté que ces malheureux se jetèrent à ses pieds en lui demandant pardon.

La V. Mère prédit le jour précis de sa mort. « Ce ne sera, disait-elle aux infirmières, ni la veille, ni le jour de la fête de notre saint Patron, mais le lendemain. » Ce qui arriva, en effet. Au moment supréme une joie céleste se répandit sur son visage, et elle entra, toute parée de vertus et de mérites, à la suite de l'Agneau, le 25 juin 1606. Elle était dans la soixantième année de son âge.

Longtemps après son décès, un parfum délicieux se répandit tout à coup dans l'intérieur du monastère. Les Sœurs, très étonnées, en cherchèrent la cause et découvrirent qu'il s'exhalait du sépulcre de de la V. Mère Eugénie.

LE MÊME JOUR

12.. — Au couvent des Frères-Mineurs d'Alby, le B. P. MAURICE, du couvent de Toulouse. Voici ce que les *Vies des Frères* nous apprennent de ce saint religieux : Les Frères-Mineurs d'Alby avaient longtemps, mais en vain, cherché de l'eau, lorsque Fr. Maurice, envoyé en mission de notre couvent de Toulouse, se présenta chez eux. Ce Frère était noble de race, humble de cœur, portant un vêtement vil et grossier, et grand ami de la pauvreté, et de plus, prédicateur zélé contre l'hérésie. Il eut pitié de la pénurie d'eau où se trouvait cette maison, invoqua le Seigneur et, montrant ensuite un endroit aux religieux, il leur dit : « Creusez ici, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et vous y trouverez de l'eau. » On y creuse sur-le-champ un puits qui a fourni, jusqu'à ce jour, une eau saine et abondante. Les mêmes *Vies des Frères* rapportent, quelques chapitres plus loin, que Fr. Maurice, du couvent de Toulouse, mourut à Alby, chez les Frères-Mineurs, et y fut enseveli honorablement. Le Fr. Pons, homme religieux et véridique, certifia à nos Frères que plus de cinq infirmes ou malades de la fièvre ont été guéris sur cette tombe. — (*Vitæ Fratrum*, lib. IV, c. 5, et lib. V, c. 9.)

1286 — A Périgueux, le V. P. GUILLAUME CORALLY, profès du couvent de Limoges. C'était un saint Religieux, récitant chaque jour le psautier et gardant son âme dans une oraison continuelle. Sa vie ici-bas fut longue : il l'employa glorieusement au service de l'Ordre dans les charges les plus honorables, comme celles de Prieur et de Lecteur. Le P. Guillaume gouverna, en effet, cinq ans le couvent de Bordeaux et dix ans celui de Périgueux où il termina ses jours, l'an 1286. — (Mss. de Bern. Gui.)

13.. — Dans la Province de Naples, le V. P. AGNELLO D'AVERSA, personnage illustre, et Prieur du couvent de Saint-Dominique-Majeur de Naples, lors de la réception du bras de Saint Thomas, accordé à cette maison par le Chapitre Général de Toulouse (1372). Quand la précieuse relique arriva, le P. Agnello et sa communauté, la reçurent au chant des hymnes et des cantiques, et avec une telle dévotion, que les larmes coulaient de tous les yeux. On commanda un reliquaire d'argent d'un magnifique travail, ayant la forme d'un bras, pour déposer la sainte relique. En 1628, Dom Charles d'Aquin VI, comte de Martorano et prince de Châtillon, fit faire un buste du saint Docteur, dans lequel on enferma ce précieux bras. Le reliquaire

porte cette inscription : THOMÆ AQUINATI, *Carolus Aquinus VI, Marturani Comes et Castillionis Princeps. post quatuor sæculorum dominatum, pietate et in familiam studio dicavit* M. DC. XXVIII.

Nos Pères, de leur côté, désireux de montrer leur gratitude pour la pieuse magnificence de ce seigneur, lui firent présent d'un petit os du même Saint renfermé dans le bras d'argent où se trouvait jusqu'alors la grande relique. Alors, le généreux Comte, ajoutant libéralité sur libéralité, fit bâtir, dans ses Etats, un monastère de Dominicaines sous le vocable de saint Thomas, et y déposa ce reliquaire. — (Vallé, *Historiæ Prov. Regni*, p. 119.)

1664 — Au couvent de Sainte-Foi, dans la Province de Saint-Antonin, le V. P. JÉROME DE BERRIO. Il se fit Religieux après avoir reçu la prêtrise et mena une vie angélique et très austère. Lorsque la peste éclata dans la ville, il se dévoua au service des pestiférés ; bientôt atteint lui-même de ce terrible fléau, il mourut martyr de son dévouement, 1664. — (Mélendez, t. I, p. 436.)

1573 — A Bologne, au monastère de Saint-Pierre Martyr, la V. Mère FÉBRONIE BOLOGNINI, vrai miroir de piété et de dévotion. Ses nuits se passaient en oraison, et elle acquit de la sorte un sentiment si profond des choses divines et de la Passion sainte de notre divin Sauveur, qu'elle ne pouvait en parler sans répandre un torrent de larmes. La récitation du saint Rosaire avec la méditation de ses mystères était l'un des exercices journaliers auxquels elle ne manquait jamais. Notre pieuse Sœur avait aussi coutume de réciter tout le psautier avant Matines, et de faire, le matin à son lever, cent inclinations profondes en prononçant à chacune le saint Nom de Jésus. La Mère Fébronie étant Prieure de son monastère, dans un temps où la peste ravageait la ville, obtint, par ses oraisons, qu'il n'y aurait pas plus d'une Religieuse enlevée par le fléau. Il lui arrivait parfois d'être ravie en Dieu. Un jour, le savant et pieux cardinal Gabriel Paleotto, évêque de Bologne, étant allé visiter le monastère, trouva notre V. Mère en extase. Lorsqu'elle eut repris ses sens, ce Prince de l'Eglise s'entretint quelque temps avec elle, et se félicitait ensuite d'avoir eu le bonheur de converser avec une Sainte. La V. Mère Fébronie quitta cette terre en opinion de sainteté, l'an 1573. — (Pio, part. I, lib. IV, n° 26.)

1589 — A Côme, en Lombardie, au monastère de Sainte-Anne, mourut une autre FÉBRONIE, surnommée CARPANI. Elle méprisa la noblesse du siècle et ses richesses pour embrasser l'austérité et la pauvreté de Jésus-Christ. Aux jeûnes de l'Ordre, elle en ajoutait d'autres, la veille des solennités de la B. Vierge et des saints Apôtres.

Jamais on ne la vit rompre l'abstinence, manquer d'assister aux Matines ; et dans la saison rigoureuse elle ne mettait point de bas afin de ressentir davantage le froid. La solitude faisait ses délices, son âme s'entretenant continuellement avec Notre-Seigneur et rarement avec les créatures Les démons lui firent une guerre cruelle; ils lui apparaissaient parfois sous de figures horribles.

On la contraignit par deux fois d'accepter la charge de Prieure, charge qu'elle remplit à l'avantage spirituel et temporel de la communauté, Elle montrait une tendre compassion pour les affligés, les pauvres et les malades et mérita ainsi d'entrer au séjour des divines miséricordes l'an 1589. Son sépulcre ayant été ouvert quelque temps après, il en sortit une très agréable odeur. — (Pio, part. I, lib. IV, n. 103.)

... Au monastère de la Thieuloye, à Arras, la V. M. EXTASIE DUBOIS. Conformément à son nom, elle s'éleva au-dessus des choses terrestres pour mener une vie tout angélique. Elle infligeait à son corps, trois fois chaque nuit, de rudes disciplines, à l'imitation de S. Dominique. Son cilice était si enfoncé dans ses chairs qu'on eut de la peine à l'en retirer après sa mort. Sœur Extasie avait vécu quatre-vingts ans.— (Jean de Sainte Marie, mss.)

1665 — Au monastère de Pont-l'Evêque, en Normandie, la vertueuse Sœur LOUISE CATHERINE DE L'ASCENSION, modèle accompli de régularité. Elle était surtout si zélée pour les cérémonies du chœur, qu'elle en faisait toutes les inclinations quand ses infirmités l'obligeaient à réciter son Office dans sa cellule. Dieu l'appela à lui l'an 1665. — *(Mémoires de Pont-l'Evêque).*

XXVI JUIN

L'illustrissime Père AZARIAS FRIDONIS, archevêque de Maxiavan, en Arménie (*).

(1064)

Après le rétablissement de la religion catholique en Arménie par les soins du B. Barthélemy Petit, de Bologne, cette partie de la chrétienté demeura confiée aux Religieux de Saint-Dominique qui se montrèrent jaloux de conserver leur troupeau dans le bercail de la véritable Eglise.

Le V. P. Azarias Fridonis fut l'un de ces vigilants défenseurs de la maison de Dieu, et un digne émule du jeune Hébreu de même nom; il sut, comme lui, demeurer ferme dans sa fidélité au Seigneur et le bénir dans le feu de la persécution. Il se comporta avec beaucoup de zèle et de religion dans les emplois ordinaires de sa profession religieuse. Le V. P. Nicolas, archevêque de Maxivan, ne pouvant, à cause de son grand âge, aller rendre son obédience au nouveau Pape Sixte V, le députa à sa place. Le saint Religieux s'acquitta de cette honorable mission à la grande édification de toute la cour romaine. Avant de quitter la capitale du monde chrétien, il prit un peu de terre de ce sol, arrosé du sang de tant de martyrs, et la trempa par dévotion dans les trois fontaines, jaillies miraculeusement du lieu où S. Paul fut décapité. A son retour, il fit don de ce trésor à son archevêque, qui s'empressa de le placer avec respect dans la

(*) Lopez, 4e part., c. 34; Pio, 2e part., l. IV; Fontana, p. 57.

sacristie de son église. Or, cette année-là, les fidèles d'Arménie étaient menacés du fléau des sauterelles; ils prirent donc un peu de cette poussière apportée de Rome, la jetèrent dans leurs champs, et pas une de leurs propriétés ne fut ravagée, au grand étonnement des Turcs et des schismatiques. Peu de temps après l'arrivée du P. Azarias en Arménie, les Turcs s'emparèrent de la province et firent subir d'étranges violences aux chrétiens, singulièrement à nos Religieux. Ils entrèrent un jour dans l'église conventuelle au moment où le P. Azarias, actuellement Prieur, disait la Messe; sans même lui laisser le temps d'achever le saint Sacrifice, ils se saisissent de sa personne, le traînent inhumainement dans l'église et l'accablent de coups et de plaies.

Leur rage assouvie, ces barbares se retirent, laissant leur victime noyée dans son sang; après deux mois de souffrances, le vénéré supérieur recouvra miraculeusement la santé par les mérites du B. Barthélemy Petit qu'il n'avait cessé d'invoquer.

Sur ces entrefaites, l'archevêque Nicolas étant décédé, le P. Azarias lui succéda, malgré les périls que cette dignité même lui faisait courir. Le patriarche schismatique arménien tenta l'impossible pour l'empêcher de se rendre à Rome, et l'accusa auprès des Turcs d'entreprendre ce voyage dans un but politique et comme envoyé du roi de Perse. L'odieuse accusation porta ses fruits : le V. Père fut jeté en prison, les fers aux pieds, et pendant vingt-cinq jours soumis aux traitements les plus barbares. Touchés de son triste état, quelques marchands arméniens offrirent cinq cents écus pour sa rançon; l'échange accepté, le pieux archevêque prit aussitôt la route d'Italie et arriva à Rome après un voyage fort pénible.

Partout sur son passage, il laissa de singuliers exemples de piété; on le rencontrait toujours le chapelet à la main. Le Pape Clément VIII l'accueillit avec une grande bonté, en le voyant venir d'un pays si lointain pour reconnaître la primauté de l'Eglise romaine, à une époque où tant de royaumes voisins cherchaient à se soustraire à son obéissance. Voulant s'assurer de sa capacité et de son mérite, il le fit examiner en sa présence. L'archevêque dépassa l'attente du Pontife par ses réponses toujours conformes au sentiment de l'Eglise romaine. Le Saint-Père le combla d'honneurs, voulant qu'il reçût la consécration épiscopale dans sa chapelle privée, des mains du cardinal Jérôme Bernier, évêque d'Ascoli, auquel furent adjoints comme assistants les évêques de Carzola et de Sidon. La

cérémonie eut lieu le 9 mai 1604. Le Pape lui remit ensuite le Pallium et lui demanda une fidèle relation de l'état de son église, ce que le nouvel archevêque s'empressa de lui adresser.

Dans cet exposé, le V. Père montrait la discipline romaine en pleine vigueur dans sa chrétienté. « Nos Religieux, ajoutait-il, au « nombre de cent dix, vivent dans une parfaite observance de leurs « règles. Leur ministère est réparti sur douze districts comprenant une « population de dix-neuf mille habitants. Et, chose admirable, ces « chrétiens entourés de mahométans, n'ont jamais apostasié, malgré « les persécutions que leur attire ce terrible voisinage. »

Notre prélat resta deux ans à Rome, édifiant profondément tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. De ce nombre fut Malvenda. « Nous avons vu à Rome, écrit-il dans un de ses ouvrages, « Fr. Azarias Fridonis, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, élevé « par Clément VIII sur le siège archiépiscopal de Maxiavan, dans « l'Arménie majeure, et nous nous sommes souvent entretenu fami- « lièrement avec ce Prélat. Il nous a raconté, sur ces chrétientés loin- « taines, des choses merveilleuses qu'il a lui-même consignées dans « un rapport imprimé à Rome et publié par Fr. Dominique Gravina.»

Le V. Archevêque se disposait à rejoindre son troupeau quand une maladie mortelle le délivra des misères de cette vie en lui ouvrant les portes de la bienheureuse éternité.

Son corps fut déposé dans le couvent des Arméniens, bâti par S. Pie V, et enterré dans l'église.

La V. Mère JULIENNE MORELL,
Professe du monastère de Sainte-Praxède, à Avignon (*).

(1594-1653)

La V. Mère Julienne Morell, « la merveille de son sexe et le prodige de son siècle, » eut pour père Jean-Antoine Morell, Espagnol riche et puissant qui possédait quelques banques dans plusieurs villes

(*) *Ex ejus vita miss. et aliis relat. et lib. ejus.* — (Echard, t. II, p. 846.)

de l'Europe ; et pour mère, une noble Dame qui eut à peine le temps de voir et de bénir sa fille, car elle mourut en la mettant au monde. L'enfant, née à Barcelone, le 16 février 1594, fut baptisée le même jour, fête de sainte Julienne, vierge et martyre, dont on lui fit porter le nom, grâce peut-être à la coïncidence du temps, mais bien plus encore à la singulière dévotion de M. Morell pour cette Sainte. Du reste, on put remarquer dans ce choix une disposition particulière de la Providence : sainte Julienne avait en quelque sorte préludé à son martyre par les mauvais traitements qu'elle avait subis à Nicomédie de la part de son père Africanus, et notre V. Sœur devait avoir sur ce point une douloureuse ressemblance avec sa sainte Patronne.

L'enfant donna d'abord des marques d'un si bon naturel que ses parents et ses voisins se disputaient à l'envi la consolation de la tenir dans leurs bras. Antoine Morell, qui avait concentré toutes ses affections sur sa fille, la voyant douée d'un esprit supérieur et d'excellentes dispositions pour les lettres, la confia aux Religieuses de notre Ordre, à Barcelone. Julienne correspondit si bien et avec tant d'ardeur aux soins de ses maîtresses, qu'à l'âge de quatre ans, elle connaissait les mystères de la foi, lisait très bien et avait déjà une fort bonne écriture.

A l'âge de sept ans, elle écrivait en latin la lettre suivante que son père fit ensuite graver en caractères d'or :

Juliana Morell, Joanni Antonio Morell, patri suo charissimo.
S. P. D.

Maximâ sum affecta lœtitiâ, cum ex tuis litteris, quas proximè accepi, intellexi te salvum in Galliam venisse, quo nihil gratius mihi accidere potuit. Verum unum illud doleo, te tanto locorum intervallo a nobis abesse, meque neque tuo jucundissimo conspectu, neque tuâ bonâ et jucundâ consuetudine frui posse. Tu, pater mi humanissime, si me amas, crebris litteris jacturam hanc resarcies : quod ut facias, vehementer te rogo. Vale, atque ut me soles dilige. Magister meus amantissimus tibi salutem plurimam dicit.

Filia tua charissima,
Juliana Morell.

« Julienne Morel à Jean-Antoine Morell, son très cher père, salut.

« J'ai éprouvé une bien grande joie d'apprendre par vos dernières lettres que vous êtes arrivé heureusement en France : Je ne pouvais recevoir de nouvelle qui me fût plus agréable. Mais j'ai encore une

peine, c'est de penser que vous êtes si loin de nous, et que je ne puis plus jouir du bonheur de vous voir, non plus que de la douceur de votre société. Mon bon père, si réellement vous m'aimez, vous me dédommagerez de cette privation en m'envoyant souvent de vos lettres. Ne me le refusez pas, je vous le demande de toute mon âme. Adieu, aimez-moi toujours bien. Mon précepteur si dévoué, vous envoie ses respectueuses salutations.

« Votre très chère fille,

« Julienne Morell. »

A douze ans, elle savait parfaitement le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, le chaldaïque, l'italien, le français et l'espagnol. Ces deux dernières langues lui étaient familières. Elle connaissait aussi, non pas superficiellement comme les jeunes écoliers, mais à fond, les Humanités, la Logique et la Morale.

Julienne fit dans la piété des progrès non moins précoces et non moins rapides que dans les sciences. De fort bonne heure, elle conçut une dévotion extraordinaire envers la très sainte Vierge ; ayant appris que l'auguste Mère de Dieu avait toujours été exempte même des fautes les plus légères, elle ne pouvait se lasser d'admirer cette pureté incomparable. Vivement désireuse de l'imiter, elle prit donc la ferme résolution de ne jamais offenser Dieu, et conçut, dès ce moment, une souveraine horreur du péché. Ainsi le Père céleste remplissait déjà cette enfant du don de crainte filiale. Au même âge, Julienne avait une si tendre compassion des pauvres et des malheureux, qu'elle ne savait rien leur refuser de ce qui pouvait soulager leur misère.

II. — Pendant qu'elle passait ainsi saintement les années de sa première jeunesse, il arriva que son père, dont la grande fortune excitait l'envie, se trouvant, par suite d'une querelle, engagé dans une rixe où il y eut des morts et des blessés, dut, pour éviter les poursuites, quitter son pays natal et se réfugier en France. Il se retira à Lyon, prit la direction d'une banque qu'il possédait en cette ville et vécut honorablement. Dans sa fuite, il emmena avec lui Julienne qu'il confia à de très habiles maîtres. Cette fille chérie, aimable et obéissante, seconda ses desseins et se livra avec beaucoup de courage et de soumission à une étude assidue.

Ce fut pendant cette période de sept à douze ans qu'elle apprit les huit langues dont nous avons parlé. Pour toute récréation, elle dressait

et ornait de petits oratoires, jouait du luth, de l'épinette ou de l'orgue ; car elle était très habile dans tous ces arts (1).

Ses progrès dans les sciences et les lettres furent si extraordinaires, que son père voulut lui faire soutenir des thèses publiques, dédiées à la reine d'Espagne. Si, dans cette occasion, M. Morell déploya toute sa magnificence, la jeune fille, de son côté, brilla par tant de savoir, de modestie et de grâce, que toute l'assistance s'écriait dans sa juste admiration : « *Quæ, putas, puella hæc erit ?* Que pensez-vous que soit un jour cette enfant? »

De douze à quatorze ans, Julienne poursuivit ses études de physique, de métaphysique et de jurisprudence. Elle donnait régulièrement au travail neuf heures par jour, et trouvait en outre le temps de réciter le grand Office canonial que sa connaissance du latin lui permettait d'apprécier. Elle lisait aussi les Docteurs de l'Eglise et conservait avec soin les habitudes pieuses qui avaient précédé et suivit sa première communion, faite à l'âge de douze ans. Pendant qu'elle se livrait à ces saintes occupations, Dieu permit à satan d'éprouver sa vertu; mais l'ennemi devait être vaincu honteusement, et pris dans ses propres filets. Il commença l'attaque par des tentations terribles contre la foi pour la pousser ensuite au désespoir. Dans son accablement, la pauvre jeune fille ne faisait que gémir jour et nuit sans presque oser se recommander à Dieu; enfin, n'y tenant plus, elle vint ouvrir son cœur à son précepteur, vénérable vieillard pieux et instruit.

Il la consola de son mieux et lui conseilla d'avoir recours à la sainte Vierge et de réciter souvent le Symbole de saint Athanase, afin de repousser les attaques de l'ennemi par des actes contraires.

Cependant la tentation pressait toujours : elle devenait même plus

(1) Son habileté dans ces arts d'agrément est ainsi louée dans une poésie du temps (1617) :

Avoir fait sa philosophie,
Entendre la théologie,
Parler hébreu, grec et latin ;
Sçavoir notre langue françoise,
Ainsi que la sienne ibéroise,
Et le langage florentin ;

Comme une autre saincte Cécile,
A un orgue estre très habile,
Y joignant sa voix doucement ;
Psalmodier de Dieu la gloire,
En pinçottant un luth d'ivoire,
Ou quelque autre noble instrument

Toutes ces vertus admirables,
Toutes ces grâces ineffables,
Brillent en ceste sage Sœur :
Du renom qui d'elle procède,
Avignon et sainte Praxède
Auront un immortel honneur.

accablante ; alors la pensée de quitter le monde vint pour la première fois à Julienne : en se consacrant tout à Dieu, ne trouverait-elle pas le terme de toutes ses peines? La perspective du brillant avenir que lui préparait son père, et que la fortune semblait lui promettre, faisait, il est vrai, quelque impression sur son cœur; il lui en coûtait de quitter si jeune un monde qu'elle avait à peine connu. Mais la foi la rendit victorieuse de ses vaines séductions, en lui montrant d'autres biens plus solides et plus élevés. Elle mit en parallèle le ciel avec la terre, la durée si fugitive des choses du temps avec le poids immense de gloire de l'éternité; et prit la résolution forte et généreuse de tout quitter pour Dieu, d'être Religieuse en dépit de tous les obstacles, et à quelque prix que ce fût. Puis, se mettant à genoux, elle fit vœu de garder une virginité perpétuelle, et d'entrer dans un monastère d'une règle austère et de l'observance régulière la plus parfaite.

III. — On eût dit que Dieu n'attendait que ce sacrifice, car à peine ce vœu eut-il été prononcé, que toutes les tentations s'évanouirent. Julienne se trouva dans un si grand calme qu'il lui semblait être en paradis. Le monde, qui avait voulu l'attirer par ses appâts, lui parut dès ce moment si misérable, qu'elle ne pouvait plus en entendre même parler. Toutes ses conversations n'avaient pour sujet que la vie religieuse et le bonheur de ceux qui l'ont embrassée. Comme pour s'y disposer, elle coupa même une partie de ses cheveux; et elle les eût coupés entièrement, sans la crainte de déplaire trop sensiblement à son père.

Elle commença aussi dès lors à s'exercer selon son pouvoir aux austérités corporelles : elle se fit un cilice avec la plus rude toile de sac qu'elle put trouver, ne connaissant personne à qui elle osât en demander d'autre. Elle eût fait bien davantage, si elle en avait eu les moyens et la liberté. A ces pénitences, elle joignit la pratique fervente de l'oraison ; se levant secrètement, sans lumière et sans bruit, afin de ne pas réveiller son père qui dormait dans un appartement voisin, elle passait une partie de ses nuits à prier et à dire le Rosaire.

Cependant le désir d'entrer en Religion la pressant toujours de plus en plus, elle résolut de s'en ouvrir enfin à son père; elle-même nous l'apprend dans l'Epître dédicatoire de son Commentaire sur le Traité de la vie spirituelle de saint Vincent Ferrier (1). Mais cette

(1) Voici en quels termes elle s'exprime à ce sujet sans faire allusion aux mauvais

démarche n'eut d'autre résultat que d'exciter chez M. Morell une excessive irritation.

Il conçut de là une sorte de jalousie et de mauvais soupçons contre sa fille ; et, se laissant aller à son naturel violent et emporté, il l'accabla, pendant toute une année, des traitements les plus cruels et les plus barbares. C'est peut-être là une des plus belles pages de l'histoire de notre Julienne. Sa douceur, sa patience et sa piété filiale ne se démentirent jamais : elle souffrait tout, plutôt que de trahir la vérité par un mensonge. Bien loin de concevoir quelque amertume contre son père, elle redoublait de soin pour le contenter, et ne lui parlait qu'avec une douceur admirable, quoique celui-ci, presque tous les soirs, l'accablât de coups, se servant même de nerfs de bœuf, qui laissaient sur le corps de la pauvre enfant des meurtrissures toutes livides : l'innocente victime passait ensuite la plus grande partie de la nuit à pleurer, à gémir et à se consoler avec Notre-Seigneur par quelque fervente prière. Non seulement elle ne retranchait rien, pendant le jour, de ses études ordinaires, mais elle étudia si bien pendant cette même année une partie de la Métaphysique et de la Jurisprudence, que son père résolut de la faire passer Doctoresse en droit. Cette pensée le détermina à quitter Lyon pour venir se fixer quelque temps à Avignon, espérant trouver moins de difficultés dans cette dernière ville pour la réalisation de son projet. Il prétendait ensuite, avec ce titre d'honneur, d'autant plus glorieux qu'il était extraordi-

traitements qu'elle eut à souffrir, pendant près d'un an, avant de jouir du bonheur de la Religion :

« Notre-Seigneur m'ayant donné en l'âge de treize ans un grand désir de le servir « en Religion, comme mon père est fort bon chrétien et craignant Dieu, il y « acquiesça, bien qu'il n'eût austre enfant que moy, et se mit en voyage avec moy, « pour me ramener en ma patrie, et me loger là en une Religion à mon souhait : « Mais comme nous passions en cette ville d'Avignon, la Sapience divine qui dispose « toutes choses doucement et les achemine puissamment à leur fin convenable, « ordonna et disposa que je m'y arrêtasse du tout ; car la bonne odeur de la sainteté « de ce monastère de saincte Praxède estant parvenue jusqu'à moy, et ayant sçu qu'il « estait de l'Ordre de Saincte-Catherine de Sienne, à laquelle j'avais une particulière « dévotion, désirant aussi estre plutôt loin que près de mon pays et parentage, pour « servir Dieu avec plus grand repos et tranquillité, j'y fus attirée d'en haut, et « j'y entray estant âgée de quatorze ans, aidée de la faveur de Madame la Princesse « de Condé ; mais sur-tout conduite de la Providence paternelle de mon Dieu, et « guidée et protégée par la glorieuse Vierge, Mère de miséricorde. Mon père, qui « désirait que j'allasse en Espagne, y fit un peu de difficulté au commencement ; « mais enfin il s'y accorda. »

naire dans une personne de son sexe, ramener sa fille en Espagne, et l'y marier richement. Mais la Providence avait d'autres desseins, et elle en préparait l'accomplissement par des voies admirables.

IV. — Julienne se mit en chemin avec un contentement indicible : un secret pressentiment lui donnait l'assurance que toutes ses peines finiraient à Avignon. Elle chantait intérieurement pendant son voyage ce beau psaume des enfants d'Israël quittant la captivité de Babylone : « *In convertendo Dominus captivitatem Sion* », avec d'autres cantiques pour remercier Dieu de cette grâce.

Toute la ville fut émue à l'arrivée de cette *Doctoresse* (c'est ainsi qu'on l'appelait) : chacun voulait la voir et lui parler. Les dames de la haute noblesse d'Avignon la visitèrent ; Julienne les reçut avec tant de politesse et de grâce, les entretint avec tant de sagesse, et sans aucun air ni d'ostentation ni de propre estime, que toutes s'en retournèrent admirablement satisfaites.

M^me^ la princesse de Condé voulut être du nombre des personnes de qualité qui l'honorèrent de leur visite ; charmée de ses riches talents, elle la prenait ensuite souvent dans son carrosse pour aller à la promenade, afin de l'entretenir plus longuement et avec plus de plaisir. Le père de Julienne, qui n'aurait jamais voulu la perdre de vue, n'en était nullement satisfait : il dissimulait cependant, mais il fut ensuite tellement rongé de chagrin, qu'il recommença de tourmenter sa fille avec la même cruauté qu'à Lyon. Pendant cinq jours, la pauvre enfant souffrit sans mot dire, puis, ne voyant pas de terme à ces mauvais traitements, elle en parla à M^me^ la princesse de Condé, la conjurant d'employer son influence pour la tirer des mains de son père et la faire recevoir dans quelque communauté religieuse. Cette princesse, croyant à peine ce qu'elle entendait, en fut dans le dernier étonnement ; mais comme elle n'avait d'ailleurs aucun sujet de se méfier de la piété et de l'ingénuité de Julienne, elle lui dit d'avoir bon courage et lui promit de remédier à tout.

Cependant la ville entière désirait voir quelque preuve éclatante de l'esprit et du savoir de cette fille extraordinaire. Mgr le Vice-Légat ayant lui-même témoigné une semblable intention, Julienne consentit à soutenir encore une fois des thèses publiques. Au jour fixé, notre savante Sœur, avec plus de succès encore que la première fois, répondit à toutes les questions et résolut toutes les difficultés qui lui furent proposées.

Personne ne doutait qu'elle ne méritât parfaitement le titre de Doc-

toresse en droit que son père ambitionnait pour elle. Mais elle s'en montra incomparablement plus digne en se prescrivant elle-même d'autres lois qui devaient la rendre grande dans le ciel, si elle y conformait fidèlement sa vie sur la terre.

Peu de jours après, M^me^ la princesse de Condé ayant informé Mgr le Vice-Légat du grand désir de cette admirable fille d'entrer en Religion, des obstacles qu'il lui fallait vaincre et surtout des traitements inhumains, dont elle était victime, le Prélat, également surpris et touché, promit d'abord de prendre Julienne sous sa protection, puis de favoriser efficacement sa vocation, dès qu'elle aurait fait connaître le monastère de son choix. Entre ceux qu'on lui proposa, se trouvait celui de Sainte-Praxède ; en l'entendant nommer, elle demanda quelques détails. On lui répondit que c'était un monastère très bien réglé dans lequel on gardait la Règle de sainte Catherine de Sienne. Il n'en fallut pas davantage pour la porter à y entrer, car elle avait depuis longtemps une tendre dévotion pour la Sainte (1).

Dès qu'elle se fût prononcée, le Vice-Légat et la Princesse la firent conduire à Sainte-Praxède avec ordre à la Mère Prieure de garder cette jeune fille et de ne la rendre qu'à ceux qui la lui envoyaient. La V. Mère Anne de Monclar reçut avec un singulier contentement ce riche et précieux dépôt, sans soupçonner encore qu'il lui resterait et serait un jour la gloire de sa maison. Mais comment exprimer la joie de Julienne, lorsqu'elle se vit en sûreté dans ce sanctuaire, à l'ombre d'une si puissante protection et à la veille de se donner à Dieu dans un si saint Ordre ? Elle ne pouvait assez bénir le Seigneur de cette grâce ; toutes ses épreuves ne lui semblaient plus rien, puisqu'il avait plu à la Providence de la conduire à cet heureux terme ; et empruntant les paroles du Roi-Prophète, elle disait avec une résolution inébranlable : « *Hæc requies mea in sæculum sæculi :* c'est ici mon repos à jamais. »

Les efforts que tenta son père pour la faire sortir furent aussi extrêmes que son affliction : mais la constance de Julienne prévalut. La pauvre fille se jetait à genoux aux pieds de ses Supérieures, et, les yeux remplis de larmes, elle leur disait : « Je vous prie, mes Mères, « de recommander mon père à Dieu, car il en a besoin ; mais aussi,

(1) Cette dévotion datait de son enfance et avait été, avec la dévotion à la T. S. Vierge, l'un des premiers attraits de sa piété. Elle lui avait été inspirée par la lecture de la Vie de la Sainte.

« s'il vous plaît, ayez pitié de moi et gardez-moi dans ce monas-« tère ! »

M. Morell, poussé par sa colère et son ressentiment, alla jusqu'à lui refuser sa dot et sa légitime. Julienne se trouva donc orpheline, quoique son père fût vivant, et l'héritière de tant de richesses fut réduite à l'aumône pour l'amour de Jésus-Christ ; mais le Sauveur pourvut au sort de sa fidèle épouse en la faisant doter des biens de son Eglise. Il se servit pour cela d'un Père de la Compagnie de Jésus, le R. P. Timothée, qui, estimant beaucoup la piété et la vocation de Julienne, écrivit pour elle à Rome et le Pape envoya aussitôt cent écus, Monseigneur le Référendaire cent autres, et Mgr le Cardinal de Joyeuse lui assigna également une pension viagère de cinquante livres par an. Ses affaires temporelles ainsi réglées, Julienne n'eut plus qu'à jouir d'un parfait contentement. Jour et nuit elle bénissait Dieu, en répétant dans les mêmes sentiments de confiance et d'amour ces paroles du Psalmiste : « Mon père et ma mère m'ont abandonnée, mais le Seigneur m'a recueillie. » (Ps. 26.)

V. — Après huit longs mois d'épreuve, elle reçut enfin, à la grande joie de son âme, le saint habit de l'Ordre de S. Dominique des mains de la R. Mère Anne de Monclar, Prieure et principale restauratrice du monastère. C'était le 8 juin 1609 ; Julienne était alors âgée de quinze ans.

Un fait, dont le souvenir n'échappa point dans cette circonstance à l'attention de la V. Supérieure, mérite d'être rapporté ici. A l'époque où les Religieuses habitaient encore le monastère de Saint-Jean, avant de retourner dans leur ancienne maison de Sainte-Praxède, deux Religieux inconnus, qui ne pouvaient être que deux Saints de l'Ordre, entrèrent un jour dans l'église, au moment où la communauté réunie adressait au ciel d'ardentes supplications pour le rétablissement de l'observance. Ces Religieux, s'approchant de la grille, saluèrent les Sœurs par ces paroles prophétiques : « Réjouissez-vous, mes Révé-« rendes Mères, car aujourd'hui est née en Espagne une fille qui « vous aidera beaucoup en votre dessein. » Ceci datait juste de quinze ans. La Prieure, frappée de la coïncidence, se tint pour assurée que la prophétie s'accomplirait dans cette jeune novice, espagnole de nation et ornée de tant de qualités : l'avenir allait pleinement justifier ces prévisions.

Le bonheur de Julienne fut à son comble et sa reconnaissance ne

connut plus de bornes. La dédicace de son Commentaire sur le Traité de la vie spirituelle de saint Vincent Ferrier en est une preuve authentique. Persuadée que c'était par le canal de la Mère de miséricorde qu'elle avait obtenu cette grâce, elle l'en remercie avec une effusion de cœur si tendre et si affectueux qu'on ne peut la lire sans en être touché. Sa reconnaissance va même si loin qu'elle place son admission définitive dans l'Ordre à la date du 15 septembre, jour octaval de la Nativité, bien qu'en réalité elle ne reçût l'habit que huit mois plus tard.

Toutefois, les meilleures actions de grâces sont celles qui se traduisent par la sainteté de la vie : notre novice entra si bien dans cette voie qu'elle y avança toujours de plus en plus. La Mère Prieure, craignant que le rare savoir de notre Sœur ne lui inspirât de l'orgueil ou des prétentions contraires à l'esprit religieux, avait, dès le commencement, donné à toute la communauté l'autorisation de la reprendre en tout et partout, afin de l'humilier ; mais toutes les mortifications étaient si bien reçues qu'elles semblaient répondre aux désirs de la novice. De fait, elle était toujours prête à s'accuser des moindres petites fautes et à demander qu'on lui imposât des pénitences pour les plus légères imperfections ; elle se conduisit toute sa vie d'après cet oracle du Sage : « *Qui abscondit scelera sua, non dirigetur : qui autem confessus fuerit, et reliquerit ea, misericordiam consequetur :* Celui qui cache ses fautes ne sera pas conduit de Dieu ; mais celui qui les avoue et s'en corrige, en obtiendra miséricorde ».

Elle paraissait toujours modeste et retenue, sans se prévaloir jamais de sa science profonde et extraordinaire ; quand ses compagnes lui demandaient l'explication de quelque passage latin, elle leur répondait agréablement, mais avec grande simplicité, et s'il arrivait qu'on n'approuvât pas sa réponse, elle gardait humblement le silence.

Elle aimait la propreté dans ses habits, non par aucune vaine complaisance, car ils étaient toujours simples et modestes, mais par un grand esprit de religion qui les lui faisait honorer comme les marques de l'excellence de son état, et les symboles de l'innocence dont les épouses de l'Agneau sans tâche doivent être parées.

Par la pratique de ces vertus, Julienne s'attira de plus en plus l'affection et l'estime de toutes les Sœurs, aussi fut-elle reçue unanimement à la profession, le 20 juin 1610.

VI. — A partir de ce moment on l'employa plus librement au ser-

vice de la communauté. Quand il se trouvait quelques malades dans la maison, Julienne se faisait un bonheur de les visiter ; elle les consolait, inventait mille petites choses pour les distraire et les récréer ; souvent même elle redisait son Office avec elles, s'y prêtant avec une si grande condescendance qu'un jour, elle récita jusqu'à trois fois l'Office entier du dimanche, qui est le plus long de toute l'année.

L'emploi de secrétaire fut le premier qu'elle exerça; on peut dire qu'elle le garda toute sa vie. Cette charge l'occupait beaucoup ; d'autant plus qu'ayant résolu dans son cœur, comme un principe ferme et inébranlable de toute perfection religieuse, de suivre toujours fidèlement la communauté, sauf le cas de maladie, elle ne voulut jamais, sous prétexte de ses occupations absorbantes, se dispenser d'aucun exercice. Quand la cloche des Matines la trouvait encore la plume à la main, elle la déposait promptement pour se rendre au chœur et trouvait dans cette prière nocturne, qu'elle aimait à nommer *la sainte minuit*, le délassement de son travail et de ses fatigues.

VII. — Elle remplit ensuite en divers temps les offices de Maîtresse des Novices, de Sous-Prieure et de Prieure (ce dernier par trois fois), après les interstices voulus par les Constitutions. On ne peut dire avec quelle sainteté, quelle onction intérieure, quel esprit de recueillement, elle élevait et guidait ses novices! Elle possédait au plus haut point le secret de les maintenir toujours joyeuses dans la pratique de l'observance la plus exacte et la plus austère. Son maintien était pieux et digne, tout son extérieur portait l'empreinte d'une angélique modestie ; elle tenait toujours les yeux baissés, lorsque le devoir ne lui imposait pas de surveiller les jeunes Sœurs confiées à ses soins. Celles-ci trouvaient dans leur sainte Maîtresse le conseil et la lumière qui portaient remède à leurs doutes, à leurs difficultés et à leurs peines ; de leur côté, les Mères les plus graves et les plus anciennes, connaissant son admirable sagesse, n'hésitaient pas à recourir à elle dans leurs embarras, et venaient souvent la consulter. Elle prenait surtout grand soin de disposer ses filles à la profession et composa, dans ce but, un écrit très pieux sur les intentions qu'il fallait apporter à cette action solennelle. Elle leur inculquait sans cesse l'obligation de tendre à la perfection et de s'employer au salut des âmes, en commençant par se réformer elles-mêmes, suivant cette sentence du Sage : « *Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit?* Celui qui est méchant pour lui-même, envers qui pourra-t-il être bon ? » Et elle résumait fort à pro-

pos l'esprit de ferveur que saint Dominique a laissé pour héritage à ses enfants dans l'observance des plus petits points des Règles et des Ordonnances, dans l'assiduité à l'oraison, dans le silence, etc. Par les exemples qu'elle-même donnait la première, elle entraînait tout son noviciat et même la communauté: aussi le véritable esprit de l'Ordre régnait admirablement dans cette sainte maison.

La grande maxime de notre V. Sœur pour s'exciter à cette exacte fidélité, c'était la parole du Sauveur: « Celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes; et celui qui est infidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes. » « Car, disait-elle, comment pouvoir donner sa vie pour Dieu, si l'on ne peut lui donner un acte d'obéissance, de pauvreté ou de mortification dans les choses ordinaires et qui, pour ainsi dire, ne coûtent rien? » Quand elle était jeune Religieuse et tant qu'il lui resta un peu de santé, elle s'exerçait aux offices les plus bas, aux travaux les plus humbles de la maison, comme balayer, porter du bois, servir à table, laver la vaisselle, etc. Etant Maîtresse des Novices, elle le faisait encore et donnait ainsi à toutes un magnifique exemple.

Elle exigeait de ses filles la parfaite pauvreté d'esprit et le détachement de toutes choses; et sa conduite personnelle pouvait, sur ces différents points, être citée comme un modèle accompli. Lorsque son père lui envoyait de l'argent pour se procurer des habits, acheter des Heures, des Bréviaires ou d'autres livres, aussitôt elle portait le tout à la Mère Prieure, le laissant à sa libre disposition, sans jamais lui demander ni vêtements ni livres ou autres choses semblables.

Un jour, M. Morell vint lui offrir une très riche bibliothèque, estimée deux mille écus et plusieurs autres présents pour le monastère, si elle voulait seulement soutenir encore une fois des thèses dans le parloir pour obtenir le doctorat.

Julienne, afin d'adoucir la peine que pourrait causer son refus, répondit à son père, avec un aimable sourire, qu'elle ne s'était pas retirée du monde et enfermée dans un cloître pour faire la *Doctoresse;* mais pour s'étudier à mener une vie humble, abjecte et cachée en Jésus-Christ. Il fallut employer l'autorité absolue de ses Supérieurs pour qu'elle consentît à donner au public les deux livres spirituels qu'elle composa par obéissance: les *Commentaires sur le Traité de la vie spirituelle de Saint Vincent Ferrier* et ses *Exercices spirituels* pour une retraite (1).

(1) Outre ces deux ouvrages, les seuls qui aient été imprimés de son vivant,

La V. Mère ne souffrait point de familiarité dans la conversation de ses filles, mais voulait que tout y fût doux, honnête et sérieux, sans légèreté ni amitié particulière : elle aurait au moins repris sévèrement celle qui se serait donné la liberté de prendre ou de toucher la main d'une compagne. Une fois, à l'infirmerie, il arriva qu'une bonne Sœur, par respect ou par affection, lui prit la main pour la baiser. Julienne la retira brusquement, en ajoutant une si sévère réprimande que la Sœur se crut obligée de lui demander pardon. « Ce n'est pas de « cette manière sensible et toute humaine, lui dit la Mère, que « doivent s'aimer des Epouses de Jésus-Christ, mais d'une manière « plus sainte et toute céleste. »

Quoiqu'elle fût elle-même très éclairée, elle aimait l'obéissance aveugle et ne demandait jamais les raisons des commandements qui lui étaient faits par ses Supérieurs ou des décisions que ses Directeurs lui donnaient. Pour inculquer fortement cette vertu à toutes les Religieuses, elle leur rappelait qu'il fallait obéir *volontairement, simplement, joyeusement, promptement, courageusement, fidèlement* et *persévéramment.* « L'obéissance, disait-elle, est un carrosse bien attelé pour porter les Religieuses au paradis, et un excellent moyen d'imiter Jésus-Christ, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix. »

Comme elle était toute remplie de Dieu, elle engageait ses Religieuses à marcher constamment en sa sainte présence ; et pour leur rendre ce souvenir plus facile, elle introduisit parmi les Sœurs cette manière très dévote de se saluer lorsqu'elles se rencontraient. La plus ancienne disait : « *Jesu, dulcis memoria :* Le doux souvenir du Sauveur ; » et l'autre répondait : « *Dans vera cordis gaudia :* Fait la vraie joie du cœur. »

Elle les portait surtout à une dévotion tendre et filiale envers la Très Sainte Vierge et veillait avec soin à ce que son Office fût récité pieusement et sans précipitation au noviciat : « Autrement, disait-elle, on se rendrait plutôt digne de l'aversion que des miséricordes de la Mère de Dieu. » Il en était de même du Rosaire. Ici, comme en toutes

Julienne Morell a encore composé : 1° *Un Commentaire sur la Règle de Saint Augustin ;* 2° *L'Histoire du rétablissement et de la réforme de son couvent de Sainte-Praxède ;* 3° Des *Rhythmes, Proses et Cantiques spirituels,* en grand nombre. De plus, elle a traduit en français la forme de l'examen des Postulantes, et les observations qui leur sont adressées avant leur prise d'habit ou leur profession ; ainsi qu'une partie du Traité du B. Humbert sur tout ce qui regarde les emplois et les charges dans l'Ordre.

choses, la V. Mère pouvait s'autoriser de sa propre expérience, car, en maintes circonstances, elle avait obtenu des bontés de Marie des grâces vraiment miraculeuses. Nous en citerons une fort remarquable :

L'an 1632, la Mère Gabrielle de Vallat, abandonnée des médecins, se trouvait réduite à l'extrémité ; elle avait reçu les derniers Sacrements, et la communauté, désolée, venait d'achever les prières de la recommandation de l'âme. La V. Mère Julienne, qui avait une sincère et profonde estime pour cette digne Religieuse, et comprenait le grand vide que sa mort allait causer au Monastère, veut faire un suprême effort pour la sauver. Elle se rend auprès de la Prieure, et lui propose un vœu en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire en faveur de la moribonde. « Ne voyez-vous pas qu'elle est perdue? — Sans « doute, répondit Julienne, mais Notre-Dame a fait tant de miracles « qu'elle peut même la ressusciter. » La Mère, admirant la foi de notre Sœur, accède à son désir ; le vœu est présenté à l'autel du Rosaire dans l'église de nos Pères, et l'on rapporte un peu d'huile de la lampe qui brûle devant le même autel. Aux premières onctions, un mieux sensible se déclare, et, dès le lendemain, tout danger avait disparu. La Mère Gabrielle de Vallat reconnut toute sa vie avoir dû sa guérison aux prières de la V. Mère Julienne Morell. Elle lui survécut quelques années ; et, par un sentiment de reconnaissance, elle voulut écrire sa vie. Le P. Echard fait le plus grand éloge de ce travail.

Si la dévotion de cette excellente Mère sembla miraculeuse dans cette circonstance, celle qu'elle portait à S. Dominique, et qu'elle recommandait aussi beaucoup à ses filles, eut un effet presque aussi surprenant. Il y avait à Sainte-Praxède une jeune novice, d'une grâce singulière, nommée Sœur Marie de Jésus. Avant sa naissance, ses parents s'étaient engagés par vœu à la faire tenir sur les fonts du baptême par deux pauvres ; ils accomplirent leur promesse. L'un s'appelait Gabriel et l'autre Marie. Cette rencontre était de bon augure. L'enfant, élevée avec grand soin, voulut plus tard entrer au Monastère. La Mère Julienne exerçait à cette époque la charge de Maîtresse des novices. Peu après sa vestition, Sœur Marie de Jésus tomba malade et s'affaiblit beaucoup ; les Religieuses hésitaient à la recevoir, tout en ressentant une peine extrême à se priver d'un si bon sujet ; la Mère Maîtresse eut alors recours à S. Dominique et engagea sa novice à lui faire un vœu. La jeune Sœur suivit le conseil, et à mesure qu'elle multipliait ses dévotions, elle sentait ses forces revenir.

Elle acheva son noviciat et fut admise à la profession. Pendant

deux années entières, elle jouit d'une parfaite santé, suivant la règle dans toute sa rigueur, sans enfreindre un seul jeûne de l'Ordre; ensuite elle retomba dans ses premières langueurs et mourut très saintement, un mardi, jour dédié à notre saint Patriarche. Au moment du dernier soupir de la jeune Sœur, une Religieuse que l'on croit n'être autre que sa V. Mère Maîtresse, vit paraître une clarté très brillante, dont les rayons aboutissaient à l'oratoire, où la pieuse défunte avait coutume de réciter l'Office de la Sagesse éternelle.

Tels sont les fruits de grâce, d'honneur et de gloire que la Mère Julienne produisait dans son Monastère par les soins avec lesquels elle formait ses novices à la vertu et à la sainteté. Elle voulait que, fidèles imitatrices de S. Dominique, leur Père, elles prissent part aux afflictions publiques et particulières, en offrant à Dieu, pour apaiser sa justice, leurs sacrifices volontaires et leurs austérités. Dans cette vue, elle-même se chargeait de haires, de cilices, de chaînes de fer, et prenait de terribles disciplines; plusieurs de ses filles l'ont entendue souvent à des heures indues, et lorsqu'elle se croyait seule, asséner sur son corps une grêle de coups. C'était surtout pour les pauvres pécheurs qu'elle offrait ses mortifications et pour la réparation des désordres et des crimes commis à Avignon même ou ailleurs : car son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ne connaissait pas de bornes.

VIII. — L'an 1629, la peste, qui déjà sévissait dans tout le Languedoc, causa dans la ville d'Avignon de terribles ravages. Nos Pères, pensant qu'il serait utile et opportun de prendre quelques ménagements, diminuèrent la rigueur de leur austérité et interrompirent l'observance pénible du lever de nuit. La Mère Julienne en fut très peinée et, après avoir prié et réfléchi, elle écrivit, sur ce sujet, une excellente lettre au Prieur du Couvent, pour l'engager, lui et sa communauté, à reprendre la pratique d'un point de règle plus nécessaire que jamais, disait-elle, afin d'opposer à la colère de Dieu les prières, les gémissements, les supplications et la pénitence. Elle lui représentait, avec autant de respect que de piété et de sagesse, qu'il y avait peu de raisons pour se dispenser d'une Règle aussi sainte et aussi importante que celle des veilles; que cette précaution serait trop insuffisante contre un fléau général, s'il plaisait à Dieu de les en affliger; et que si la mort était à nos portes, c'était alors le temps opportun de veiller, en attendant, comme le serviteur fidèle, l'arrivée

du divin Maître. « Si les femmes sont plus timides que les hommes, « ajoutait-elle, néanmoins, vous le savez, la crainte de la mort n'a « pas été assez forte pour abattre le courage de vos Sœurs et les « empêcher de rester dans leur devoir; mais elles y seraient bien « plus affermies, en voyant ceux qu'elles regardent comme leurs « modèles et honorent du nom de Pères, reprendre une pratique si « édifiante qu'ils leur avaient eux-mêmes apprise avec tant de cha- « rité. »

Cet appel était trop touchant pour n'être pas entendu; et nos Pères se sentaient d'autant plus disposés à y répondre qu'ils avaient pris ce soulagement moins par défaut de courage que par irréflexion. On eut bien vite la preuve qu'ils ne reculeraient pas devant la mort pour s'employer au service du prochain : en effet, l'archevêque les ayant priés de se mettre à la disposition des pestiférés pour leur administrer les secours de la religion, tous, sans exception, s'offrirent à rendre ce devoir de la plus grande charité et donnèrent des exemples admirables de dévouement.

Cependant la divine Providence veillait à la conservation des Religieuses de Sainte-Praxède. La peste, qui dura treize mois et fit mourir chaque jour, aux portes du Monastère, une quantité de personnes, n'attaqua aucune des Sœurs. Toutes demeurèrent dans la maison, en parfaite santé, comme autrefois le peuple de Dieu dans la terre de Gessen, pendant que, semblable à une autre Egypte, la ville d'Avignon était remplie de malades et de morts. Et ce qui montre évidemment la protection spéciale de Dieu sur nos Sœurs, c'est que, tous les jours, elles donnaient l'aumône, à la porte du Monastère, à de pauvres pestiférés que la faim y attirait de toutes parts, leur parlaient sans crainte et les exhortaient à se bien préparer à la mort.

IX. — Reprenons maintenant le récit des exemples que la Mère Julienne Morell donna dans les autres charges qu'elle eut à remplir. Etant Sous-Prieure, elle veillait à faire observer scrupuleusement les ordonnances faites par la Prieure au Chapitre; elle avait aussi un grand zèle pour qu'à l'Office divin on n'omît jamais les moindres cérémonies de l'Ordre. « Nous ne devons en négliger aucune, disait- « elle souvent, puisque nous sommes obligées à toutes, grandes et « petites. » Elle était si bien instruite de toutes les Rubriques qu'elle en était comme le répertoire vivant, auquel toutes les Sœurs avaient recours.

Nommée Prieure, à trois différentes reprises, elle n'accepta jamais la charge qu'après avoir résisté de toutes ses forces et par tous les moyens que lui suggérait l'humilité ; mais lorsqu'elle était contrainte de plier sous le fardeau, elle s'acquittait de son emploi avec une sollicitude et une vigilance si maternelles que la communauté offrait l'image d'un noviciat bien réglé et plein de ferveur. Aussi lui était-il presque indifférent de conduire de jeunes novices ou d'anciennes Religieuses. Et comme elle entendait parfaitement les termes et savait qu'en bonne philosophie on appelle *Parfait* ce à quoi rien ne manque : *Perfectum, cui nihil deest,* il lui suffisait que tout le monde en religion fût obligé de tendre à la perfection et voulût sérieusement faire son salut, pour corriger les fautes les plus légères et travailler à rendre ses filles telles que Dieu les voulait.

Il était admirable de voir avec quelle diligence elle se transportait partout où l'obéissance appelait la communauté. Lorsqu'elle était jeune et avait encore de la santé, elle luttait souvent avec quelques-unes de ses sœurs, à qui serait rendue la première aux exercices de communauté ; plus tard, quand ses infirmités la retinrent en cellule, son cœur y volait encore, et elle gémissait de ne pouvoir elle-même jouir de ce bonheur. Un des points qu'elle regardait comme des plus importants pour la perfection était cette fidélité à suivre les exercices de communauté.

« C'est là, disait-elle, la croix propre et naturelle de l'état religieux. « Nous devons donc y être continuellement attachées comme Jésus « à la sienne, et nous en faire une échelle pour monter au ciel. » Elle était fort exacte à observer et à faire observer les ordinations des Chapitres généraux, s'informant avec grand soin des moindres prescriptions et les faisant ensuite religieusement mettre en pratique. « Les ordonnances, disait-elle, sont comme les ornements et la beauté de nos Constitutions. » Dieu lui avait départi une force d'esprit admirable pour persuader le bien et porter les autres à la perfection : la plupart des Sœurs sortaient de ses Chapitres, le cœur tout embrasé des saintes flammes qu'y allumait cette vraie fille de saint Dominique.

Durant son premier triennat (1636-1639), la V. M. Julienne écrivit de très belles instructions pour toutes les officières du monastère, afin qu'elles s'acquittassent soigneusement et religieusement de leurs charges. Elle régla en outre que les Sœurs novices seraient entièrement séparées des autres Religieuses pendant les quatre années

qu'elles demeurent au noviciat après la profession. Ce point avait à ses yeux une importance capitale pour la perfection des novices et le bien général de la religion. Il en fut de même des pensionnaires (1) qu'elle installa dans un quartier séparé où elles se formaient aux exercices religieux sous la direction de deux maîtresses expérimentées. Elle se montrait sévère pour l'admission de ces jeunes filles, car elle exigeait qu'elles eussent un réel désir de se consacrer à Dieu et que telle fût l'intention de leurs parents. « Prendre des personnes qui « n'ont pas l'intention de se faire religieuses, disait-elle, c'est exposer « les autres à abandonner leur bonne intention et courir risque « d'introduire l'esprit du monde dans le monastère. » Elle voulait qu'elles fussent vêtues fort modestement, sans parures d'aucune sorte, selon les ordinations de plusieurs de nos Chapitres généraux.

De plus, elle régla que ces prétendantes ne sortiraient point du monastère, si ce n'est en cas de maladie ou quelque temps avant de prendre le saint habit, pour délibérer plus librement dans leurs familles sur le choix de leur état.

Par ces sages réglements, la V. Mère s'était concilié l'affection et l'estime de ses filles. Elle les portait à toutes les pratiques de la perfection, en agissant avec tant de prudence et de sagesse, qu'elle ne prenait jamais de résolution sans avoir consulté les personnes les plus expérimentées, et les plus capables de juger ce qu'il convenait de faire, selon cet oracle du Sage : « *Fili, sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebis* : Mon fils, ne faites rien sans conseil, et vous ne vous repentirez jamais de ce que vous aurez décidé. » Lui demandait-on quelques avis, elle prenait ordinairement deux ou trois minutes avant de répondre pour élever son cœur à Dieu, puis disait simplement ce qui lui semblait être conforme à la vérité.

X. — L'ancien monastère de Sainte-Praxède était d'une construction très irrégulière : la V. Mère Julienne eut, pendant son second Priorat (1642-1645), la gloire de remplacer entièrement les anciens bâtiments par de nouveaux, d'après un plan fort bien combiné. Elle fit mettre toutes les officines au rez-de-chaussée pour une plus grande

(1) Le monastère de Sainte-Praxède étant du second ou grand Ordre, et partant voué à la vie contemplative, n'avait pas de *Pensionnat*. Seulement, selon l'usage du temps, il recevait quelques jeunes filles, en petit nombre, et d'une piété marquée, et les élevait principalement en vue de la vie religieuse.

régularité et afin d'enlever tout sujet de distractions aux Religieuses. Le démon, prévoyant les fruits de cette bonne organisation, voulut l'entraver en effrayant la communauté par des bruits épouvantables pendant la nuit.

Malgré la démolition d'une partie du monastère et les nombreuses incommodités des constructions, les Religieuses persévérèrent à tenir le chœur le jour et la nuit, bien qu'on leur eût conseillé de suspendre le lever de nuit, du moins pour quelque temps. Ce fut précisément cette persévérance exemplaire qui leur valut les plus furieuses attaques de l'enfer.

La générosité des Sœurs parut admirablement dans cette circonstance : les murailles et le plancher étant abattus, elles devaient, même en hiver, au plus rude temps de l'année, se rendre au chœur provisoire, situé dans un autre bâtiment et pour cela passer au milieu du jardin et d'un vaste galetas inachevé, au risque de tomber et de se faire de graves blessures. Le chemin que le noviciat était obligé de parcourir était encore plus long, plus compliqué et plus dangereux : Il fallait traverser des greniers embarrassés de planches et d'autres matériaux de construction, ce qui pouvait donner tentation de parler ; cependant pas une novice n'y succomba.

Sur la fin de ce second triennat (1644), la V. M. Julienne donna quelques Religieuses pour la fondation du monastère de Sainte-Catherine à Saint-Maximin. La demande lui avait été faite par le R. P. Robertil, Provincial de Provence, et agréé par le P. Vicaire général de la Réforme et le Prieur du couvent de Saint-Maximin. D'un commun accord, il fut décidé que Sainte-Praxède ferait une rente viagère aux Religieuses envoyées pour cette fondation : cette rente annuelle était fixée à vingt-cinq ou trente écus par personne.

La V. Mère prescrivit, à cette même époque, que l'on sonnerait le silence du soir avec la cloche dont on se sert pour sonner l'Office, afin qu'il pût être entendu de tous les endroits du Monastère.

Après les interstices voulus par la Règle, Julienne Morell fut de nouveau réélue pour la troisième fois (1648-1651). Pendant ce triennat accompli presque dans les dernières années de sa vie, elle se montra plus admirable encore dans la sagesse de sa conduite, surtout pour achever d'établir parfaitement la vie spirituelle et l'observance régulière dans la communauté. Elle y réussit aussi heureusement qu'on pouvait l'espérer et l'attendre de ses lumières et de sa piété, ainsi que de son grand savoir.

Non moins désireuse d'assurer la prospérité de la maison pour l'avenir, elle fit une relation détaillée de tout ce qui s'y pratiquait, et en envoya une copie au P. Jean de Sainte-Marie, en le priant de l'insérer à la suite des vies des Religieuses de Sainte-Praxède décédées en opinion de sainteté. Mais le R. Père venait de mourir, la chose ne put avoir lieu comme elle l'avait souhaité.

XI. — Parmi les vertus qui éclatèrent en elle dans cette dernière charge, nous mentionnerons sa charité envers les pauvres. Elle avait véritablement pour eux des entrailles de mère : elle eût voulu tout sacrifier pour leur venir en aide. Un jour, les Mères du conseil n'ayant pas cru pouvoir consentir à une aumône qui leur paraissait excessive, la Mère Julienne, profondément affligée, témoigna ses regrets par cette belle parole : « Qu'on m'ôte donc la charge de Prieure, dit-elle « en gémissant, si on ne veut pas me permettre de faire la charité. »

Toute sa vie elle s'exerça dans les offices les plus bas de la maison, édifiant ainsi la communauté autant par ses actions que par ses paroles. Elle introduisit plusieurs saintes coutumes qui, pour n'être pas spécifiées dans les Règles, n'étaient pas moins pratiquées dans la maison; citons principalement les quatre suivantes :

1° Prendre tous les mois un jour pour se recueillir et s'examiner sur son avancement ou sur les fautes commises contre ses devoirs.

2° Faire tous les matins le bon propos général avant Prime.

3° Employer un quart d'heure de préparation avant la communion.

4° Faire le matin et le soir, ou deux fois le jour, quelque lecture spirituelle.

Nous n'avons point parlé de l'oraison de notre V. Mère; ses directeurs ont assuré que son âme y était élevée jusqu'à cette union avec Dieu que les contemplatifs appellent passive; du reste, son intelligence supérieure lui fournissait une agréable variété d'exercices pour entretenir sa dévotion, glorifier Notre-Seigneur, honorer les mystères de notre Rédemption et louer la sainte Vierge et les Saints. A l'imitation du B. Henri Suzo, elle avait une dévotion particulière à la Sagesse éternelle, et l'on croit qu'elle a obtenu par ce moyen plusieurs grâces extraordinaires.

Mais son attrait dominant la portait vers les souffrances de Notre-Seigneur, dans sa Passion; jour et nuit elle y pensait et son âme y puisait surtout deux sentiments : une intime et profonde componction pour ce qu'elle appelait ses extrêmes ingratitudes, et un désir

insatiable et consumant d'imiter son Bien-Aimé par une véritable conformité d'amour et de souffrances. Le divin Maître lui en fournit largement les moyens, car il lui envoya pendant de longues années des souffrances intérieures et extérieures de tous genres.

Les premières étaient parfois si accablantes que la V. Mère ne savait plus que devenir; alors, comme Jésus au jardin des Oliviers, elle redoublait ses prières avec plus d'humilité, de confiance et de persévérance que jamais. Elle recourait à ses supérieurs, ou à ses confesseurs, si elle était en charge, avec une candeur et une simplicité d'enfant. Un jour, sa Prieure, la voyant accablée, lui conseilla de se servir du remède qu'elle-même leur avait tant de fois indiqué : faire des actes contraires à ses tentations. « Hé, ma bonne Mère, répondit « Julienne, j'en ai fait aujourd'hui deux cents! » Et il était encore de bonne heure. On assure que cette manière de combattre la tentation lui était devenue si familière qu'elle en répétait les actes jusqu'à cinq cents fois par jour.

Ses souffrances corporelles ne durèrent pas moins de vingt-cinq ans ; elles se rattachaient aux mauvais traitements dont elle avait été victime dans son enfance. Un asthme douloureux se déclara peu de temps après son entrée en religion et lui occasionnait chaque jour, pendant plus d'une heure, un véritable martyre quand il lui fallait prendre tant soit peu de nourriture. En outre, elle fut souvent tourmentée par des fièvres, des douleurs d'estomac, des oppressions, des maux de cœur et des migraines si violentes que le moindre bruit la faisait extrêmement souffrir.

XII. — Mais au milieu de tous ces maux, la V. Mère Julienne, ne perdant jamais la paix de l'âme, se tenait dans une humble et pieuse résignation au bon plaisir de Dieu, et disait avec Jésus-Christ, son Sauveur : *Fiat voluntas tua* : ou, si elle n'avait pas la force de prononcer tous les mots, le seul *Fiat* qui les comprend tous. Elle avait imaginé, à l'exemple du B. Henri Suzo, divers exercices pour se représenter, d'une manière plus vive et plus affectueuse, les mystères de notre Rédemption ; elle unissait ainsi ses souffrances aux souffrances de son Sauveur, et puisait dans cette vue tant de force, tant de douceur et de consolation, qu'elle ne se lassait jamais, quelque violentes que fussent ses douleurs.

Elles devinrent vraiment excessives pendant les huit derniers mois de sa vie. Chaque semaine, il semblait que la pieuse malade allait

succomber et chaque fois elle ressuscitait, pour ainsi dire, par de petites interruptions de ses maux. Pendant ces intervalles bien courts, elle composait des rimes latines sur quelques sujets de piété, tels que les mystères du Rosaire, ou sur l'image miraculeuse de notre P. S. Dominique à Soriano, les exprimant à mesure que l'onction intérieure les lui inspirait, et l'infirmière les recueillait de suite par écrit, à son insu.

Peu de jours avant sa mort, elle endura dans tout son corps d'horribles convulsions, causées par le concours et la complication de plusieurs maladies à la fois. Craignant d'être surprise par la mort, la V. Mère demanda les derniers Sacrements ; elle s'y prépara par une confession générale qui dura si peu de temps qu'on ne pouvait avoir de meilleure preuve de la parfaite innocence de sa vie. A peine revenue d'une crise, elle s'offrait à Dieu et se préparait en esprit de sacrifice à la crise suivante, mettant par cette héroïque patience le dernier ornement à sa couronne.

Le confesseur, profitant d'un moment de calme, souhaita bon courage à la malade en la prévenant que son heure approchait. La Mère Julienne répondit aussitôt avec une angélique résignation : « qu'elle souffrirait bien encore deux ou trois ans pour faire pénitence, s'il plaisait à Dieu de les lui donner. » Elle ne témoigna pas d'autre appréhension de la mort.

Sa plus grande consolation était de couvrir de ses baisers son crucifix et de réitérer des actes d'amour et de confiance. Une Sœur, ayant pris de là occasion de l'exciter de plus en plus à s'unir à son Sauveur en croix, vit aussitôt la pieuse mourante lever les yeux au Ciel, et lui montrer le crucifix en disant : « Je crois qu'il m'a écrite en ses mains. » Expression toute d'amour dont Dieu lui-même s'est servi en s'adressant à l'âme fidèle par son prophète : « *In manibus meis descripsi te* : Je vous ai écrite dans mes mains », avec les clous qui les ont percées, et l'encre rouge de mon sang.

Une convulsion plus forte que les autres étant survenue pendant quatre à cinq heures, la pieuse moribonde un peu remise continua ses colloques ordinaires : « *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem* » murmurait-elle, ou encore : « *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* » Elle pria de la sorte assez longtemps, se confessa de nouveau au Religieux qui veillait près d'elle avec son compagnon ; puis renouvela ses actes jusqu'au moment d'une dernière crise qui la mit en possession de la véritable vie. La

V. Mère Julienne Morell avait cinquante-neuf ans, quatre mois et dix jours.

XIII. — Son visage parut si beau et si doux après sa mort, qu'on l'aurait cru endormie plutôt que trépassée ; il ne conservait aucune des traces que les convulsions y avaient imprimées durant sa longue maladie. Dieu avait voulu faire souffrir à cette sainte âme son purgatoire en ce monde, afin de l'introduire sans retard dans la vraie patrie des élus.

Une guérison miraculeuse, obtenue par son intercession, fit connaître combien les mérites de cette illustre Mère étaient précieux aux yeux de Dieu. Une jeune fille, entrée fort jeune au monastère, en qualité de pensionnaire, mais à dessein d'y prendre l'habit, fut atteinte dans la suite d'un mal au cou bientôt regardé comme incurable. On usa de plusieurs remèdes, et l'on fit de nombreuses prières pour sa guérison : mais les divers traitements ne servant à rien, et Dieu différant d'exaucer les vœux qu'on lui adressait, le mal empirait toujours, de telle sorte que la Mère Julienne se vit obligée de la rendre à sa famille. Cette jeune fille, qui voulait sincèrement se donner à Dieu dans la religion, ne partagea point son cœur avec le monde.

Sur ces entrefaites, la Mère Julienne vint à mourir ; dans l'une de ses visites au monastère, l'ancienne pensionnaire reçut un jour de la R. Mère de Vallat quelques fleurs déposées sur le corps de la défunte. Elle les emporta avec confiance et tous les soirs les appliquait sur son mal : une amélioration sérieuse se manifesta bientôt dans son état. En même temps elle eut un songe, dans lequel il lui sembla voir la Mère Julienne, assise sur un trône magnifique, et engageant ses filles, assises à ses pieds, à recevoir la malade, les assurant qu'elle recouvrerait la santé et se rendrait utile à la maison. Dès le lendemain, la jeune fille écrivit aux Sœurs, à l'insu de sa mère, ce qui venait de se passer. La Prieure était alors la V. Mère Jeanne de Court. Devant l'insistance de la pieuse postulante, elle crut devoir proposer au conseil une nouvelle admission et les Mères y consentirent. Après quatre mois, la jeune fille fut reçue à la prise d'habit, et à partir de ce moment ne ressentit jamais la moindre atteinte du mal, pendant les cinquante-cinq ans de sa vie religieuse.

Nous terminerons cette vie par le glorieux témoignage que rendit à la vertu et au mérite de la V. Mère Julienne Morell, l'illustre P. Vincent Baron, de notre Ordre, inquisiteur de Toulouse.

« Je m'estime heureux de l'avoir connue, écrit ce savant religieux, « et d'avoir joui souvent de ses entretiens, dans ce temps où elle « n'avait d'autre soin que de suivre Jésus-Christ, de s'ignorer elle-« même, et d'oublier les sciences qu'elle avait si bien apprises, « comme on s'efforcerait de cacher les crimes de sa vie passée, ne « voulant plus s'attacher qu'à la suréminente science de la charité... « Que ceci tienne lieu d'un très grand éloge : c'est que j'ai parlé « très souvent à cette vierge ; et, au sortir de sa conversation, je « m'en suis toujours retourné meilleur ; parce que je ne lui ai jamais « entendu dire ni bien d'elle-même, ni mal d'autrui, ni parler que de « choses sérieures et saintes. Et moi, qui examine plus sévèrement « les actions d'autrui que les miennes propres, je n'ai jamais pris « garde qu'elle ait dit une parole oiseuse, ou qui ne fût assaisonnée « d'une grande charité ou prudence, tant elle avait soin de bien exa-« miner et peser ses paroles avant de les proférer ! »

Le monastère de Sainte-Praxède, ainsi nommé du titre cardinalice de Mgr Gonez de Barrosso, fondateur temporel institué par celui de Prouille en 1347, restauré en 1578 par les Mères Philippe et Marguerite d'Arpajou, venues de Prouille, soutint glorieusement, après la V. Mère Julienne Morell, la juste réputation dont il jouissait et continua, par lui-même et par ses dix-sept fondations, les traditions et l'observance régulière de notre Ordre. La communauté nombreuse et composée d'excellents sujets vécut en paix jusqu'à la révolution française. En 1792, sous le Priorat de la R. Mère Colombe de Barthélemy, le gouvernement expulsa les Sœurs qui, réfugiées pour la plupart dans leurs familles, donnèrent jusqu'à la fin l'exemple des plus admirables vertus ; la dernière survivante mourut à Avignon en 1852. Le bâtiments conventuels de Sainte-Praxède eurent successivement plusieurs destinations jusqu'en 1801, époque où la succursale de l'Hôtel des Invalides y fut établie ; cette institution ayant été supprimée en 1850, le monastère devint alors ce qu'il est aujourd'hui : l'Hospice Saint-Louis pour les malades pauvres. Puisse notre Ordre refleurir un jour sous les cloîtres de Sainte-Praxède, et produire encore pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, les fruits de sainteté dont ce monastère fut la source abondante à l'époque de la V. Mère Julienne Morell !

LE MÊME JOUR

12.. — Au diocèse de Clermont le V. P. BENOIT DU PONT. Ce religieux avait souvent prêché en France, en Aquitaine, en Espagne et en Syrie. Ayant célébré la messe et fait sa prédication ordinaire dans une église où il exerçait temporairement son ministère, il appela son *socius* et le curé de cette église et il leur annonça que, touchant à sa fin, il réclamait les derniers sacrements, ce qu'il obtint non sans beaucoup d'instances. Puis pour remplir son cœur de pieuses affections, il se fit lire par son *socius* les méditations de saint Bernard. Arrivé au chapitre qui commence par ces mots : *O âme créée à l'image de Dieu*, son cœur se brisant du désir des choses éternelles, il fondit en larmes, et, un instant après, cette sainte âme était réunie au Seigneur dont elle avait eu soif, Dieu, qui l'aimait, ne voulant pas tarder de l'attirer à lui. — (*Vitæ Fratrum.*)

13.. — A Brindes, l'illustre P. PIRRUS, religieux de grand mérite et d'une vertu éprouvée. Il était Prieur du couvent de Naples lorsque le roi et la reine Jeanne I^er^ l'envoyèrent au roi de Sicile pour des affaires très importantes relatives à la Couronne. A son retour ils le prirent pour conseiller et pour chapelain, ensuite ils le nommèrent à un Siège épiscopal puis à l'archevêché de Brindes. Plus tard leurs Majestés l'envoyèrent comme ambassadeur à la cour d'Avignon, auprès du Pape Clément VI. Le Souverain Pontife très satisfait de sa prudence le choisit pour nonce dans le royaume de Naples. On ignore la date de sa mort; on sait seulement qu'il vivait encore en 1357, époque d'une donation qu'il fit à son Ordre. — (Vallée.)

1470 — A Toul, en Lorraine, le V. P. JEAN D'ACRAIGNE, Prieur du couvent de cette ville, en 1464. Six ans plus tard il visita les Lieux-Saints et en revint si touché qu'il fit bâtir, à son retour, dans l'église de son couvent une chapelle double, sur le modèle de celle du Saint-Sépulcre. Il fit représenter dans la chapelle inférieure, la descente de croix, et dans la chapelle supérieure, le mystère de la glorieuse Résurrection de Notre-Seigneur. Le Père Jean obtint de Rome des indulgences pour les visiteurs de ce pieux sanctuaire. Il fit bâtir ensuite le grand cloître du couvent et quelques autres lieux réguliers. Il mourut saintement; ses restes furent inhumés vers l'entrée de la chapelle construite par lui pour honorer la sépulture du Seigneur; et l'on grava son effigie sur la pierre sépulcrale.

16.. — A Carne, ancienne ville d'Arménie, mémoire du V. P. DOMINIQUE, et d'un autre religieux dont l'histoire ne nous a pas transmis le nom; tous deux d'une vertu et d'une piété remarquables. Deux Pères Augustins, qui traversèrent ces contrées vers 1604 nous ont laissé un intéressant récit de ce qu'ils y ont vu dans nos couvents et chez les chrétiens unis que nos religieux entretenaient dans leur foi. La réception qu'ils reçurent des uns et des autres les toucha vivement; et ils ne pouvaient assez admirer la gaieté de ces bons Arméniens persévérant dans leur croyance malgré le joug intolérable que les Turcs faisaient peser sur eux. Les deux Pères Augustins demandèrent comment cette chrétienté avait été fondé. On leur apprit alors que le B. Barthélemi Petit, Bolonnais, l'avait établie depuis quatre cents ans et que ses Frères et ses disciples l'avaient entretenue jusqu'à ce jour. Dans un couvent plus éloigné, qu'ils voulurent aussi visiter, ils trouvèrent un Père d'un certain âge, nommé Dominique, qui paraissait être un saint. Ce Père leur montra une relique précieuse, le bras de saint Thadée, martyrisé dans ce pays. Il leur fit encore voir une croix en fer que la tradition locale disait avoir été faite par saint André, qui étendit ce métal avec ses mains, comme de la cire. Le B. Barthélemi Petit est enterré dans cette église et les fidèles viennent prendre de la terre sur sa tombe et obtiennent par cette poussière la guérison de leurs malades. Dans une autre maison de l'Ordre, située à une lieue de là, nos Pères montrèrent aux deux religieux étrangers le fer de la lance qui avait transpercé le côté de Notre-Seigneur. Dans les temps de peste, ce fléau cesse quand on porte cette sainte relique en procession. — (Lopez.)

16.. — Dans la Province de Saint-Antonin, le V. P. FRANCOIS DE GARAYTA, illustre dévot de la B. Vierge. Il était natif d'Huesca, en Aragon. Savant théologien le P. François brillait encore davantage par sa piété. Une nuit qu'il récitait le Rosaire devant un tableau de son auguste Reine, cette divine Vierge lui dit qu'elle aurait son service pour très agréable, s'il voulait édifier une chapelle en son honneur. Ce V. Père se mit aussitôt à l'œuvre, et ne craignit pas de parcourir lui-même la ville pour recueillir l'argent nécessaire. C'était là un acte d'humilité d'autant plus méritoire de sa part, qu'il avait rempli jadis la haute charge de Provincial. La sainte Vierge bénit le zèle de son serviteur, les aumônes abondèrent et grâce à cette générosité des pieux fidèles, on vit bientôt le sanctuaire de Marie achevé. Le tableau du saint Rosaire y fut transporté; toute la ville vient le vénérer dans cette église et prie avec beaucoup de dévotion. On assure que la Reine du Rosaire eut bien d'autres entretiens avec son dévot serviteur. Aussi ne pouvons-nous douter qu'elle ne l'ait admis à jouir éternellement de son intimité. — (Melendez.)

1658 — Dans la même province, au couvent de Pampelonne, le V. P. PIERRE DE SALDAGNA, natif de la Palme, dans la Nouvelle-Grenade, religieux remarquable par sa dévotion à la très Sainte Vierge, dont il prêchait le Rosaire avec la ferveur d'un apôtre et en faisait fleurir la dévotion dans tous les endroits où il passait. Il était d'une tendre charité pour les pauvres, et, au dire de plusieurs, le Seigneur multipliait le pain qu'il leur distribuait. Le P. Pierre possédait aussi à un bien rare degré l'esprit de notre Ordre et travailla beaucoup pour son extension dans la province de Saint-Antonin. Dieu l'appela à une vie meilleure, l'an 1658. — (Melendez).

15.. — A Valladolid, au monastère de Sainte-Catherine, la V. Mère ANNE DE VARGAS. C'était une religieuse très amie de l'observance, et ornée, dès sa jeunesse, de si grandes vertus qu'elle mérita d'être choisie pour fonder, avec deux autres Sœurs, le monastère de la Mère de Dieu, hors des murs de Valladolid. Longtemps chargée de l'éducation des novices, elle en éleva plusieurs à une haute perfection. Ses deux vertus les plus éminentes, l'humilité et la pauvreté, lui attirèrent des trésors de grâces : on la regardait comme un prodige de sainteté. Elle supportait avec une admirable douceur les contradictions auxquelles elle était en butte, jamais une plainte ne sortait de sa bouche : un doux sourire était la seule réponse qu'elle faisait aux injures.

Pour vaquer plus tranquillement à ses dévotions, notre V. Mère recherchait les endroits les plus écartés. Sa dévotion à la Passion de Notre-Seigneur lui mérita une grâce semblable à celle qui fut accordée à notre séraphique vierge, sainte Catherine de Sienne. Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix; de ses cinq plaies sortaient cinq rayons lumineux qui vinrent percer le côté, les mains et les pieds de notre pieuse contemplative et lui causèrent des douleurs excessivement aiguës. Ses stigmates ne furent point visibles, mais les souffrances qu'elle en ressentit l'affaiblirent tellement qu'il lui fut désormais impossible de se lever et de se servir de ses mains pour prendre sa nourriture. Six mois plus tard la mort mit fin à ses douleurs pendant lesquelles son silence n'était interrompu que par ce cri de reconnaissance : *Béni soit Dieu*. La Mère Anne avait été toute sa vie fort scrupuleuse, mais à sa mort elle se confessa avec beaucoup de paix et de sérénité. Elle n'a révélé la grâce de ses stigmates qu'au R. P. Alphonse de Hontiveros, religieux très grave qui fut deux fois Provincial d'Espagne. — (Lopez.)

15.. — Au monastère du Rosaire, à Lisbonne, la V. Mère GUIOMAR DES FIDÈLES DE DIEU, une des premières religieuses de cette sainte maison. Elle excella tout particulièrement dans le recueillement et la prière; recommandant souvent à Dieu les saintes âmes du Purgatoire. Parvenue à une extrême vieillesse, elle s'éteignit doucement en paix. Lorsque la com-

munauté assemblée autour de la malade, à l'infirmerie, lui faisait les prières de la recommandation de l'âme, on entendit dans le couvent comme le bruit d'une foule qui s'approchait. On crût que c'étaient les bonnes âmes défuntes qui venaient assister dans son agonie celle qui avait tant prié pour leur soulagement et leur délivrance. — (Souza.)

1636 — Au monastère de Vic, en Lorraine, la vertueuse Sœur FRANÇOISE HUREL. Elle prit l'habit dans cette maison aussitôt après sa fondation et contribua beaucoup par ses bons exemples au maintien des saintes observances. Sœur Françoise jouissait aussi d'un rare don d'oraison qui la tenait tout appliquée à Dieu dont elle alla contempler au ciel la beauté infinie, en l'année 1686, la trente-troisième de son âge. — *(Mém. de Vic.)*

1675 — Au monastère de la Croix à Paris, la Sœur JEANNE DE SAINTE-MADELEINE, converse.. Elle naquit à Gonnesse, près de Paris, et se trouva orpheline à l'âge de huit ans. Comme elle était déjà très pieuse et éclairée sur les vérités religieuses, on lui permit de faire à cet âge sa première communion. Elle resta jusqu'à sa dix-septième année sous la conduite d'une de ses sœurs. Pressée alors du désir d'une vie plus retirée, elle s'installa près du couvent de nos Pères qui la dirigeaient, et embrassa le Tiers-Ordre. Cette pieuse fille ouvrit ensuite une école, et se dévoua, plus qu'on ne le saurait dire, à la formation des jeunes âmes qui lui étaient confiées.

Malgré ces occupations, elle ne négligeait point sa vie spirituelle, ses austérités ressemblaient assez à celles que l'on admire dans les grands Saints: trois jours par semaine elle jeûnait au pain et à l'eau; chaque nuit, elle se disciplinait plusieurs fois jusqu'au sang; ces mortifications continuelles lui firent contracter une maladie qui la conduisit aux portes du tombeau. Elle revint toutefois à la santé, et alla demander l'habit dans notre monastère de la Croix, mais on ne voulut point le lui accorder à cause de la faiblesse de sa santé. Elle se présenta donc ensuite chez les Bernardines de Maubuisson qui la reçurent. Cette bonne fille y demeura une année entière comme postulante sans cesser de porter l'habit de notre Tiers-Ordre, mais une fièvre continuelle la rendit si faible que les médecins ne lui donnèrent plus que peu de temps à vivre. Elle fut alors obligée de quitter ce pieux sanctuaire, malgré l'affection qu'on y avait pour elle. La divine Providence qui destinait cette grande âme à devenir un ornement de l'Ordre de Saint-Dominique, se servit de ce moyen pour l'y ramener. Aussitôt, en effet, qu'elle eut quitté l'Abbaye de Maubuisson, ses forces revinrent peu à peu, à tel point qu'elle osa se présenter de nouveau au monastère de la Croix, qui cette fois l'admit volontiers: Sœur Jeanne avait alors vingt-cinq ans environ.

Ce monastère était vraiment le lieu où Notre-Seigneur l'appelait. Sa santé

ne déclina plus et ses forces persévérèrent malgré les occupations auxquelles cette bonne Sœur se livrait chaque jour. Elle était boulangère et toute seule, elle préparait le blé, blutait la farine et cuisait le pain de la communauté. A son assiduité au travail, elle joignait une grande ferveur dans la pratique des exercices réguliers: aussi fut-elle admise unanimement à la profession.

Sœur Jeanne consacrait beaucoup de temps à l'oraison, assistait toutes les nuits à Matines et se préparait avec grand soin à la réception des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Son esprit de mortification était toujours le même; elle était ingénieuse à écarter les soulagements qu'on voulait lui imposer, dans la nourriture, prenant au contraire comme portion les restes de la table ou les choses qui se gâtaient. Souvent elle jeûnait sans prendre le moindre aliment, particulièrement les veilles des grandes fêtes et depuis le Jeudi-Saint jusqu'au soir du samedi. Elle tourmentait continuellement son corps par la haire, les chaînes de fer et de cruelles disciplines. Après vingt-huit ans passés ainsi en religion, elle s'en alla au ciel recevoir le prix de ses travaux l'an 1675. — *(Mém. de la Croix.)*

1642 — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Poitiers, la très verteuse Sœur ANNE BOBINET. Elle entra dans cette sainte maison, les premières années de sa fondation, et se signala dès le commencement par tant de vertus qu'on ne put douter qu'elle ne devînt une colonne de la perfection religieuse. Elle était très silencieuse, très humble, et toujours recueillie. Son visage respirait une douceur si grande qu'elle donnait de la dévotion à ses sœurs. Cette sérénité et cette douceur étaient d'autant plus admirables que Dieu exerçait notre Sœur par de nombreuses peines intérieures qui lui faisaient parfois pousser des sanglots et verser des larmes amères.

Son cœur alors se tournait vers Dieu et les Saints du ciel, vers ceux-là surtout qui avaient passé par de semblables épreuves, comme sainte Marie Egyptienne. A ses prières, elle joignait des pénitences extraordinaires, s'infligeant des disciplines terribles qui lui donnaient la fièvre.

Son cœur ne soupirait qu'après la possession des biens éternels. Une religieuse lui ayant dit un jour de prier Dieu de leur envoyer de quoi bâtir un dortoir régulier : « Je ne souhaite point de demeure sur la terre, répondit-elle, mais au ciel seulement pour voir et aimer Dieu éternellement. » Elle s'appliquait avec tant de consolation et de douceur à la contemplation des mystères de la Passion, aux jours de la Semaine Sainte particulièrement, que des nuits entières étaient consacrées à pleurer et à soupirer. Il en était de même dans ses entretiens sur ce sujet avec les Sœurs: les larmes et les sanglots étouffaient ses paroles, son désir de participer aux souffrances du divin Crucifié lui faisait accepter de grand cœur toutes celles qu'il plaisait à la Providence de lui envoyer. On la vit souffrir de la fièvre pendant des mois entiers sans se plaindre et sans se dispenser des observances communes. Elle s'écriait amoureu-

sement : «Croix sur croix, Seigneur, et tant de maux qu'il vous plaira, pourvu que je garde ma Règle ! »

Le mal enfin l'accablant, elle fut obligée de s'aliter ; la fièvre l'avait réduite à l'état d'un squelette. Jamais cependant elle ne perdit la paix ni la joie. La Mère Jeanne du Moulin, fondatrice du monastère, lui demandant à quoi elle pensait, Sœur Anne répondit avec un air joyeux et serein : « Je pense que je vais à Dieu ». La communauté s'étant réunie à l'heure de la Messe conventuelle pour assister à son agonie, notre malade dit aux Sœurs qu'elles pouvaient aller à la Messe, leur promettant de les avertir quand le moment de son départ serait venu. Elle n'y manqua pas, et lorsque les Religieuses entrèrent dans sa chambre, l'agonie commença. Peu après elle rendait l'âme à son Créateur, l'an 1642, la trentième de son âge. Son visage, naturellement peu agréable et, de plus, tout flétri par les ardeurs de la fièvre, prit alors une blancheur et une beauté tout angéliques. — (*Mém. de Poitiers.*)

XXVII JUIN

Le V. P. ASCELIN

et ses trois compagnons les VV. PP. ALEXANDRE, ALBÉRIC et SIMON, Nonces en Tartarie (*).

(1249)

INNOCENT IV, après la tenue du premier concile de Lyon, convoqué l'an 1245, tourna ses regards vers la Tartarie et résolut d'envoyer dans ces pays, assis à l'ombre de la mort, des Nonces apostoliques pour répandre la bonne nouvelle de l'Evangile.

Cette ambassade fut l'une des plus illustres et des plus périlleuses que le Saint-Siège ait jamais adressée aux infidèles. Il fallait pour l'accomplir des hommes d'une vertu éprouvée et d'une persévérance que rien ne pût rebuter. Les Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François fournirent, celui-ci deux excellents Religieux, celui-là; les quatre que nous avons nommés. Le P. Ascelin reçut le premier les Lettres apostoliques, datées du 3 mars 1245, et se mit aussitôt en route avec ses compagnons auxquels vint s'adjoindre le P. Guichard de Crémone, longtemps domicilié en Géorgie et très au courant des mœurs des Tartares.

Arrivés en Egypte, les Nonces s'adressèrent au sultan Melicsaleh et lui remirent les Lettres du Pape dont ils étaient porteurs. Le Saint-

(*) *Ex Vinc. Bellov,* l. 31; Echard, t. I, p. 122; Touron.

Père exhortait vivement le prince à se faire chrétien et le priait en même temps de faciliter à ses envoyés le passage chez les Tartares. Le sultan fit répondre en son nom par l'un des principaux officiers de sa Cour. « Nous ne savons qu'elle est l'intention du Pape. Si c'est d'établir la vérité par des preuves et des démonstrations, il faudrait pour cela s'assembler, proposer de vive voix les preuves, les objections, les réponses. On trouverait chez nous des gens capables de discuter.

« Nous aurions voulu conférer avec les Frères-Prêcheurs qui nous ont été adressés. Mais il n'était pas tout à fait prudent de leur part de disputer sur leur religion et la nôtre en présence de nos savants, de plus la langue y mettait obstacle. Ces Religieux ne parlent pas l'Arabe, et nous ignorons également le latin et le français. Leur pauvreté et l'état monastique dont ils font profession leur nuisaient encore: bien qu'on vît briller en eux la science et la vertu, le mépris du monde et la pureté des mœurs. »

La réponse portait aussi que le Pape invitait le sultan à aider ses Nonces dans la poursuite de leur projet, « Nous ne pouvons le faire, répondaient les officiers, car la fureur et la cruauté des barbares dépassent tout ce que l'on peut imaginer: l'Antéchrist ne retiendrait point ses larmes, s'il voyait seulement une partie des maux qu'ils commettent. Dieu cependant, ajoutaient-ils avec emphase, a consolé les Musulmans en leur donnant un chef qui saura leur faire sentir toute l'ardeur du feu qu'ils ont allumé: le sultan Melicsaleh, notre maître, auquel ils ont envoyé des ambassadeurs cette année même, avec des propositions pacifiques. Mais il ne leur a point permis de venir à sa porte ni de baiser la poussière de ses pieds.»

Ces paroles étaient peu rassurantes. Néanmoins tout ce que ce prince ou ses officiers avaient pu dire aux Nonces touchant la cruauté excessive des Tartares ne les empêcha pas de continuer leur voyage. Les périls auxquels ils se voyaient continuellement exposés parmi les infidèles semblaient les aguerrir contre la crainte de ceux dont on les menaçait: les plus dures fatigues ne pouvaient lasser leur patience. Ils avaient traversé l'Arménie, la Géorgie et la plus grande partie de la Perse, quand enfin, ils aperçurent la première armée des Tartares. L'Emir Baïothnoi qui la commandait, ayant appris leur arrivée, députa vers eux quelques officiers et son Egip avec des interprètes pour leur demander d'abord de quelle part ils venaient. Le P. Ascelin répondit: « Nous sommes les envoyés du

« Pape que tous les chrétiens révérent comme leur Supérieur et « leur Père. Pour eux, il est le premier chef et le plus grand en « dignité. »

Les Tartares, indignés de ce qu'on ne leur offrait aucun présent, parurent fort choqués de ces paroles. « Comment, répartirent-ils « brutalement, osez-vous prétendre que votre Pape est le plus grand « de tous les hommes? Ignorez-vous par hasard que le Khan est le « Fils de Dieu, et que Baïothnoi et Batho, nos princes, viennent les « premiers après lui? » — « Le Pape, répliqua le P. Ascelin, ne sait « qui sont Baïothnoi et Batho, leurs noms ne sont point venus à sa « connaissance, car, il n'eût point manqué de les mettre dans les « Lettres dont nous sommes chargés. Il a seulement appris que votre « nation, sortie de l'Orient, a conquis plusieurs pays et passé une « infinité d'hommes au fil de l'épée. Touché de compassion, il nous « a députés par le conseil de ses Frères, les cardinaux, à la première « armée des Tartares que nous rencontrerions, pour exhorter les chefs « à faire cesser cette destruction, surtout en ce qui concerne les « chrétiens, et à se repentir des crimes qu'ils ont commis. C'est pour- « quoi nous prions votre Maître de recevoir les Lettres du Pape et « d'y faire réponse. »

Les officiers se retirèrent, mais revinrent quelque temps après pour demander aux Nonces s'ils apportaient des présents. « Le Pape n'a « pas coutume d'envoyer des présents, répondit Ascelin, surtout à « ceux qui ne sont point de sa communion. Au contraire, les chré- « tiens, ses enfants, lui en adressent, et souvent même les infidèles « le font aussi. » — Les officiers ajoutèrent que pour voir leur maître et lui présenter les Lettres du Pape, ils devaient l'adorer par trois génuflexions, comme le Fils de Dieu : le Khan voulant que les honneurs dûs à sa personne fussent rendus à son ministre comme à lui-même. Les nonces ne se pressèrent point de répondre. Plusieurs d'entre eux voyaient, dans cette manière de saluer un prince mortel, une sorte d'idolâtrie. Guichard de Crémone essaya, mais en vain, de les rassurer, en alléguant la coutume établie pour tous autres ambassadeurs. Après mûre délibération, ils résolurent de perdre plutôt la vie que de se soumettre à un pareil usage : autant pour conserver l'honneur de l'Eglise que cette pratique compromettrait gravement, puisqu'on y verrait une marque de servitude, que pour ne point scandaliser les Géorgiens, les Arméniens, les Grecs et les autres nations Orientales.

Le P. Ascelin déclara cette résolution aux officiers de Baïothnoi. « Mais, ajouta-t-il aussitôt, pour vous montrer que notre conduite « n'est nullement inspirée par l'orgueil ou par une dureté inflexible, « nous sommes prêts à rendre à votre maître tout le respect compa- « tible avec notre caractère sacerdotal et notre qualité de Nonces du « Pape. Nous lui rendrons les mêmes honneurs qu'à nos Supérieurs, « nos rois et nos princes. Bien plus, si Baïothnoi consent à embrasser « la religion catholique, nous fléchirons le genou devant lui et nous « lui baiserons la plante des pieds. »

Cette proposition eut le don d'exaspérer les Tartares, et les Religieux ne purent même ajouter un seul mot, tant les clameurs de ces hommes étaient tumultueuses. Baïothnoi, apprenant leur résolution, les condamna tous à mort. A cette nouvelle, les Nonces demeurèrent calmes et fermes. Tandis qu'en véritables ministres de Jésus-Christ, ils se préparaient à faire le sacrifice de leur vie, une des femmes de Baïothnoi prit la liberté de lui adresser ces paroles : « Il vous est « aussi facile de faire exécuter un arrêt que de le prononcer : mais « considérez qu'en faisant mourir ces hommes, vous vous exposez « infailliblement à de dures représailles. Non seulement vous perdrez « par un acte aussi cruel les présents et la confiance des peuples qui « vous sont soumis, mais de plus vous pouvez être certain que l'on « traitera sans miséricorde vos propres ambassadeurs. » La réflexion parut sensée au prince. Il renvoya ses officiers vers les Nonces et leur fit demander comment les chrétiens adoraient Dieu. « De plusieurs « manières, répondit Ascelin : « Tantôt par des prostrations, tantôt « par des génuflexions. Mais c'est principalement par le cœur que « nous rendons à Dieu l'adoration qui lui est due. » Les barbares reprirent : « Nous savons que vous adorez le bois et les pierres. » — « Non, répondit le P. Ascelin, les chrétiens n'adorent ni la pierre, ni « le bois, mais le Fils de Dieu fait homme qui a bien voulu se laisser « crucifier pour le salut du monde. » Le saint Religieux aurait voulu s'étendre sur le grand mystère de la Rédemption et l'expliquer en détail à ces infidèles : les Tartares refusèrent de l'écouter et lui signifièrent de la part de leur maître de se retirer et d'aller trouver le Khan. « Le Pape ne m'a point envoyé vers lui, répondit le V. Père, mais à « la première armée que je rencontrerais. Si votre chef refuse de « recevoir les Lettres, je reviendrai auprès de mon maître pour lui « rendre compte de ma mission. » — Les officiers insistèrent encore. — « De quel droit osez-vous avancer que le Pape est le plus grand

« des hommes ! A-t-il conquis autant de provinces et d'aussi vastes « royaumes que notre premier chef ? Le Khan est supérieur à votre « Pape. » — La réponse du Nonce fut courte. « Nous disons que le « Pape est le plus grand en dignité parce que Dieu a donné au « Prince des Apôtres et à ses successeurs une puissance qui durera « autant que les siècles. »

Les choses traînèrent en longueur. On proposa de nouveau au P. Ascelin et à ses compagnons de se présenter devant Baïothnoi avec le cérémonial officiel, c'est-à-dire les trois génuflexions, ou de continuer leur route pour se rendre à la cour du Khan. Tantôt on les pressait d'entreprendre tous quatre ce nouveau voyage, tantôt on voulait en retenir deux et faire partir les autres. Le P. Ascelin répondit toujours que cette proposition excédait son mandat, et que sa Religion lui interdisait de rendre à un simple mortel les honneurs divins. Trois fois on le menaça de la mort. Il demeura inébranlable. Enfin les officiers le prièrent de leur remettre les Lettres de son maître. Le Nonce y consentit. Aidé de quelques interprètes, il traduisit les Lettres de Sa Sainteté de latin en persan, et de persan en tartare, puis, les remettant à l'égip de Baïothnoi, il le supplia respectueusement de lui faire expédier la réponse le plus tôt possible. Il dut l'attendre plusieurs semaines et essuyer durant ce temps les insultes et les affronts des infidèles.

La Providence semblait avoir donné ces généreux disciples de Jésus-Christ en spectacle aux ennemis de la foi, pour leur montrer la pratique de l'Evangile, dont ils refusaient d'entendre les vérités. L'exemple de leurs vertus servit-il à la conversion de plusieurs ? Nous ne savons. Un changement sincère parmi ces hommes, occupés à répandre tous les jours le sang des chrétiens et à fouler aux pieds tout ce que la religion a de plus sacré, eût été un miracle de premier ordre. Quoi qu'il en soit, les Nonces obtinrent enfin leur congé le 25 juillet 1247.

Ils recevaient en même temps la réponse si patiemment attendue. Voici en quels termes elle était conçue : « Sache, Pape, que tes « Nonces sont venus et ont apporté tes lettres. Ils ont dit de grandes « paroles. Nous ne savons si c'est par ton ordre ou d'eux-mêmes. « Tu disais dans tes lettres : Vous tuez et faites périr bien des « hommes. Mais Dieu lui-même et celui qui commande à la face de « la terre nous en font un précepte. Quiconque se soumet à nos « armes aura la vie sauve. Malheur à ceux qui résistent, ils seront « anéantis. » Toute la lettre était sur le même ton.

Le voyage du P. Ascelin dura trois ans et cinq mois. Parti de Lyon avec ses trois compagnons, Albéric, Alexandre et Simon de Saint-Quentin, vers le mois de juillet 1245, il était de retour auprès du Pape sur la fin de l'année 1248. La meilleure partie de ce temps avait été employée à instruire ou à fortifier dans la foi les chrétiens répandus dans les terres soumises au sultan d'Egypte. Nous trouvons, dit Odéric Rainald, plusieurs lettres de ce prince, prouvant que, non content de permettre aux Frères-Prêcheurs d'annoncer l'Evangile à ses sujets, il les honorait même de sa protection, leur laissant pleine et entière liberté pour leur ministère.

Les Nonces travaillèrent en même temps à la conversion des infidèles, et tentèrent d'attirer à la foi le sultan Ismaël. Ce prince sarrasin les accueillit avec bienveillance et voulut avoir plusieurs conférences avec eux sur les vérités de la religion catholique. Nos missionnaires répondirent avec empressement à son désir, éclaircirent ses doutes, mais, ne trouvant pas encore en lui une résolution assez forte, ils espérèrent achever plus tard ce qui paraissait heureusement commencé. De retour à la cour du Sultan, ils reçurent le même accueil qu'à leur première arrivée. Voici en quels termes le Sultan parle des Frères-Prêcheurs. « Nous avons trouvé en eux la capacité, « le zèle et les lumières. Nous nous sommes entretenus familièrement « ensemble ; nous avons écouté avec beaucoup d'attention ce qu'ils « nous ont appris, et l'avons caché dans le plus secret de notre « cœur. » Malgré ces dispositions et ces avances, le sultan Ismaël n'embrassa pas la foi de Jésus-Christ. On peut s'en convaincre par la manière dont il parle de Mahomet. Sa lettre au Pape Innocent IV contient les éloges de l'imposteur avec des titres glorieux décernés au successeur de saint Pierre.

L'histoire ne nous a point appris la suite des travaux du P. Ascelin. S'il est vrai, comme l'ont cru Bzovius et Fontana, qu'il ait fini sa vie par le martyre en prêchant la foi aux idolâtres, il faut de toute nécessité admettre une nouvelle mission chez les infidèles. Nous n'avons ni connaissance, ni preuve de ce second voyage.

La vertueuse Sœur ANNE RODRIGUEZ, Converse, au monastère de N.-D. de la Consolation, en la ville d'Elves, en Portugal (*).

Nous voyons dans cette vénérable Sœur ce que peut la grâce dans un cœur dont elle triomphe.

La Providence l'engagea premièrement dans les liens du mariage. Elle y vécut dans cet esprit de soumission, d'honneur et de respect qu'une femme chrétienne doit à son mari. Devenue veuve, elle s'appliqua à cultiver l'éducation de sa fille, qui plus tard entra en qualité de Sœur converse au monastère d'Elves en Portugal. La pieuse mère, vivement désireuse de participer à son bonheur, loua dans le voisinage du monastère une petite chambre, prit l'habit du Tiers-Ordre dont elle garda saintement la Règle et se dévoua entièrement au service des Religieuses, traitant leurs affaires avec une adresse qui édifiait les séculiers et contribuait visiblement à la prospérité de la maison.

La V. Sœur Anne vivait dans une profonde retraite, ne sortait que par nécessité et fréquentait souvent et avec dévotion les sacrements. En ville, elle était dans tout son extérieur une prédication vivante par la modestie et la dignité de son maintien. S'il lui fallait traiter avec les avocats et les procureurs, elle le faisait avec tant de sagacité qu'elle mérita de l'un d'eux cet éloge : « La tourière des Dominicaines montre une capacité extraordinaire dans le maniement des affaires et ne le cède à aucun d'entre nous par sa rare habileté. »

Elle était si aimable dans ses procédés qu'à la Cour, les princes prenaient plaisir à lui distribuer pour les Sœurs de larges aumônes, d'autant plus volontiers qu'elle ne demandait jamais rien pour elle-même. Le roi et la reine de Portugal l'ayant prise en affection, lui

(*) Sousa, 3e part., l. II, c. 15.

témoignaient, par des bienfaits dignes de leur piété, l'estime qu'ils faisaient de sa haute vertu.

Sœur Anne s'acquitta de ses humbles fonctions de dévouement et de charité jusqu'à l'épuisement de ses forces. Les religieuses de Notre-Dame de la Consolation, pour reconnaître tant de bienfaits, la reçurent dans l'intérieur de leur maison en qualité de converse. A dater de ce moment, la vie de cette sainte femme ne fut plus qu'une oraison continuelle, jointe à la pratique d'une mortification sévère. Etant presque entièrement paralytique, et n'ayant de libre que ses bras, elle les employait à se discipliner avec une corde garnie de nœuds qui ne faisait pas grand bruit, mais dont les coups n'étaient pas moins sensibles.

Il semble que la V. Sœur eut un pressentiment de sa fin prochaine. Un jour de communion générale, elle pria la Mère Prieure de la faire porter au chœur. « Ce sera, disait-elle, pour la dernière fois. » A peine eut-elle reçu son Sauveur qu'elle éprouva une défaillance ; on crut à un évanouissement; mais, l'accident passé, la joie et la sérénité de son visage montrèrent bien qu'il s'agissait d'un transport d'amour.

Peu après, la malade saisie par les accès d'une fièvre violente, passa par des alternatives de chaud et de froid qui déconcertaient les médecins. Ce froid devenait si aigu que le corps, affaibli par la maladie, semblait succomber sous le brisement des os. Après cette secousse, la chaleur survenant, la V. Sœur brûlait comme si elle eût été dans les flammes. Nous ignorons l'année précise de sa sainte mort.

LE MÊME JOUR

12.. — A Javarin, ou Raab, ville de Hongrie, le V. P. PIERRE, Religieux de grande doctrine et d'une insigne piété. Il était Lecteur dans le couvent de Raab lorsqu'il eut révélation de la mort de notre B. Marguerite, fille du roi de Hongrie. C'était pendant le temps de repos qui suit l'Office de Matines ; une voix se fit entendre disant : « *Agna mortua est ;* l'agnette est morte. » Le matin, il raconta à ses frères ce qu'il avait entendu. Ceux-ci

appliquèrent cette parole à la B. Marguerite, véritable épouse de l'Agneau sans tache. Lorsque le V. P. Pierre se fut rendu au monastère du Danube, il apprit que la Bienheureuse était morte à l'heure même où la voix mystérieuse avait frappé ses oreilles. Il reçut une autre faveur de la sainte Princesse. Tourmenté d'un affreux mal de dents, il se recommanda à son intercession et lui promit de la remercier tous les jours de sa vie, si elle lui obtenait sa guérison. Le lendemain, toute souffrance avait disparu. Ce Religieux devint Provincial de sa Province et l'une des colonnes de l'Ordre. — (*Ex vita B. Marg. Hung.*)

1282 — A Patti, en Sicile, le célèbre P. BARTHÉLEMY VERELLI DE LENTINO, frère selon la chair et selon l'esprit de Thomas de Lentino, qui donna l'habit de l'Ordre au Docteur Angélique et fut plus tard patriarche de Jérusalem. Tous deux se rendirent illustres par leur science et leur vertu. Nommé au siège de Patti, le P. Barthélemy gouverna cette église en véritable Pasteur. Le couvent de Messine eut des preuves de sa munificence et de son amour pour l'Ordre. La Sicile était, à cette époque, profondément troublée à cause de la conduite indigne de la Cour et des Français qui gouvernaient le pays. Pendant que se tramait dans l'ombre le fameux complot des *Vêpres Siciliennes*, notre pieux Prélat se rendait à Rome pour solliciter l'intervention du Saint-Siège en faveur de ses compatriotes, courbés sous le joug d'une domination étrangère, devenue insupportable. Le roi de Sicile vit d'un mauvais œil cette députation auprès du Pape. Il envoya ses gens pour se saisir de l'évêque. Chargé de chaînes ainsi que son compagnon, le saint Prélat fut jeté en prison, où il eut beaucoup à souffrir. Il mourut en 1282, victime de son devoir et de sa charité. — (Fontana.)

1283 — Le V. P. BURCHARD (ou Brocard), Germain de nation. Nous ne savons de ce remarquable Religieux que ce qu'il nous apprend lui-même dans son curieux ouvrage intitulé : *Descriptio locorum Terræ-Sancæ Fr. Burchardi de Monte Sion ;* description de la Terre-Sainte par Fr. Burchard du Mont-Sion. « J'ai parcouru pendant dix ans, écrit-il, toutes les contrées de « la Palestine, faisant route à pied et vivant d'aumônes. Mon intention était « de m'avancer beaucoup plus loin. La lassitude et la vieillesse m'ont « empêché de pousser mes explorations jusqu'aux derniers confins des Indes. « Je pris donc la résolution de rentrer dans ma patrie, afin de m'y reposer « le reste de mes jours ; consacrant mon temps à faire connaître aux fidèles « les choses que j'avais vues, et à les transmettre par écrit à la postérité. « Ce dessein, grâce à la clémence divine, le voilà réalisé. » — (Echard.)

1540 — Dans les Indes occidentales, le martyre du V. P. ANTOINE DE MONTESINO, grand observateur de ses Règles, excellent et zélé prédi-

cateur. Il fut l'un des premiers Religieux qui passèrent au Nouveau-Monde, et qui établirent l'Ordre à Saint-Domingue. Il mena avec ses compagnons, les PP. Pierre de Cordoue et Bernard de Saint-Dominique, une vie très austère, dont nous parlerons plus loin. Le P. Antoine revint en Espagne pour des affaires très importantes, relatives à la conversion des Indiens au milieu desquels il ne tarda pas à retourner. Les Espagnols n'avaient pas pour les ordres de leur Prince toute la déférence voulue, et notre Père dut entreprendre un nouveau voyage en Espagne pour plaider la cause des pauvres Indiens opprimés. Cette fois, il était accompagné du P. Thomas Ortiz (1522). Il fit connaître à Sa Majesté Catholique le bon naturel des peuples du Mexique, conquis récemment par Fernando Cortès et demanda des Missionnaires pour les évangéliser. Charles-Quint en accorda vingt-quatre, dont douze Dominicains et douze Franciscains. Thomas Ortiz était nommé Supérieur des nôtres. Mais ce Père étant retenu encore pour quelque temps en Espagne, le P. Antoine de Montesino partit à sa place. Arrivés à Saint-Domingue, ils attendirent le P. Thomas Ortiz. L'Ordre, déjà répandu dans ces Provinces, opérait un bien réel. Le P. Antoine crut devoir entreprendre un troisième voyage dans sa patrie pour ramener un nouveau renfort de Missionnaires. Quarante Religieux lui furent accordés ; vingt suivirent le P. Thomas Ortiz, et le reste se plaça sous sa conduite. Pour qu'il pût soutenir plus efficacement la cause des Indiens, le roi d'Espagne l'avait établi leur protecteur, bien que cette charge ne se donnât d'ordinaire qu'aux évêques ; elle fut pour lui l'occasion du martyre. Les conquérants exerçant les plus barbares cruautés sur les peuples vaincus, nos Missionnaires n'étaient plus écoutés des infidèles, qui les regardaient comme les espions des Espagnols. Les Indiens, exaspérés, s'emparèrent du V. Père et le mirent à mort avec des tortures qu'eussent vraiment méritées les injustes et cruels conquérants espagnols. Le P. Antoine, dans cette circonstance, imita Jésus-Christ qui souffrit la mort pour les coupables. Lorsque la nouvelle de cette fin glorieuse parvint à Salamanque, on inscrivit ces mots au Livre des professions à côté de celle du P. Antoine : *Obiit martyr in Indiis ;* mort martyr aux Indes. — (Remezal.)

1318 — A Lyon, le V. P. BERNARD DE MAUBUISSON, sixième Provincial de Toulouse, après la première division de cette Province. Il fut élu à cette dignité, au Chapitre de Bergerac en 1317. Sa renommée s'étendit au loin, et le Pape Jean XXII le nomma son Pénitencier. Mais, très peu de temps après, le V. Père mourut à Lyon, le 27 juin, 1318. — (*Supplém. au mss. de Guidonis.*)

1653 — A Rennes, le P. HYACINTHE CHARPENTIER, docteur en théologie et l'un des grands promoteurs de la réforme dans les couvents de Bretagne.

Il revêtit l'habit de l'Ordre à Rennes vers sa dix-huitième année. Après sa profession on l'envoya à Paris pour y faire ses études ; il y reçut le bonnet de Docteur en théologie en 1619. Le P. Hyacinthe ne brillait pas moins par sa régularité que par sa doctrine. Le Maître général le choisit avec deux autres Religieux pour introduire la vie régulière dans le couvent de Rennes dont il devint Prieur. De Rennes il fut envoyé à Morlaix puis à Vitré où il bâtit un nouveau couvent, et enfin à Clermont-Ferrand en qualité de Prieur.

Les couvents réformés répandaient de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ. Celui de Nantes, désirant mener à son tour une vie plus régulière et plus conforme à nos saintes Règles, demanda et obtint pour Prieur le P. Charpentier. Trois ans (1631-1633) suffirent pour rendre cette maison très florissante. Le R^mo^ P. Ridolfi lui confia ensuite l'office de Régent dans notre fameux collège de Saint-Jacques à Paris. Quelque temps après, il fut élu Vicaire de la Congrégation Gallicane. La réforme fut introduite, grâce à son zèle, au couvent de Dinan, et la fermeté avec laquelle le Père sut maintenir ce qu'il avait établi, rendit inutiles tous les efforts tentés contre cette sainte entreprise.

Le temps de son vicariat achevé, il fut contraint d'accepter de nouveau la charge de Prieur à Rennes. A cette époque une opération très douloureuse qu'il dut subir, fit presque désespérer de sa vie, mais les Religieux s'étant mis en prières pour demander à Dieu de le leur conserver, obtinrent son rétablissement. Le P. Charpentier reprit l'exercice de ses fonctions. Sous son autorité vigilante et ferme, les études florissaient, et l'Office divin était célébré d'une manière grave et pieuse : lui-même y assistait régulièrement le jour et la nuit. Il ne se dispensait pas davantage des autres points de la Règle.

Après la première année de son troisième Priorat le V. Père sentit ses forces diminuer, et jugea que sa dernière heure était proche. Il se fit absoudre de sa charge pour se mieux préparer à la mort. Le médecin lui ayant défendu la récitation du bréviaire, il prit son rosaire et le tint continuellement en main, ne cessant de le réciter avec une admirable ferveur et des larmes abondantes. Le 27 juin 1653, il quittait cette terre pour une vie meilleure ; son corps reçut la sépulture au Chapitre. — (*Mémoires de Bretagne.*)

1657 — Dans le même couvent de Rennes décéda, le même jour, mais quatre ans après, le vertueux P. RENÉ ROBERT.

Il eut dès son enfance la piété en partage. Entré dans l'Ordre, il s'appliqua à l'acquisition de la sainteté, sachant bien que sans elle, il ne serait jamais un vrai fils de saint Dominique. Il étudiait à Paris au couvent de saint Jacques, lorsqu'il apprit la réforme de son couvent de Rennes. Il quitta les cours, et retourna en Bretagne. Malgré l'interruption de son travail, l'amour de Dieu lui donna plus de science qu'il n'en aurait acquis par l'étude. Il se joignit au P. Jouvault, grand promoteur, lui aussi, de la vie régulière

et le seconda par ses bons exemples et son austérité. Le P. René prêchait avec un zèle tout apostolique et principalement le saint Rosaire, qu'il fit connaître et propagea en plusieurs endroits. Il gouverna comme Vicaire les couvents réformés de Bretagne, remplissant cette charge dans un esprit tout surnaturel et suivant les inspirations qu'il recevait d'en Haut. Les couvents de Morlaix, de Clermont et de Vitré l'eurent pour Prieur. Il mourut le 27 juin 1657, laissant une mémoire en bénédiction. — (*Mém. de Bretagne.*)

1628. — A Estavayer, en Suisse, la vertueuse Mère FRANÇOISE DE LA PIERRE. Elle était native d'Estravayer même. Jusqu'à l'âge de ving-six ans, qui fut celui de son entrée en religion, sa vie n'avait été qu'un exemplaire de mortification et de vertu, chose rare à cette époque où l'hérésie sapait de jour en jour les fondements mêmes du christianisme. L'une de ses sœurs, nommée Anne, touchée d'un vif désir de marcher sur ses traces, profita beaucoup de ses bons exemples. Elles s'imposaient mutuellement plusieurs pénitences et rivalisaient de zèle pour atteindre l'une et l'autre à la plus haute perfection. Sœur Françoise soupira longtemps après le bonheur de la vie religieuse. Elle fut enfin admise au monastère des Dominicaines de sa ville natale, fondé l'an 1318, en l'honneur de Notre-Dame, par Dom Guillaume d'Estavayer, archidiacre de Lincoln. A dater du jour de son entrée dans cette maison, la jeune fille se proposa pour modèle sainte Catherine de Sienne. Toute sa vie, elle porta sur ses reins une chaîne de fer et son jeûne fut pour ainsi dire perpétuel. Son humilité n'était pas moins remarquable. Pleine de mépris pour elle-même, elle courait au-devant de l'humiliation qu'elle acceptait toujours du plus grand cœur. C'était merveille de voir avec quelle adresse elle savait en toute rencontre se ménager des affronts. Elle remplissait la charge de Sous-Prieure quand la mort vint lui ouvrir les portes du ciel, le 27 juin 1628. Sa chaîne de fer et son rosaire furent conservés comme de pieuses reliques dans le monastère, et plusieurs Sœurs obtinrent par son intercession des grâces signalées. (*Mém. d'Estavayer.*)

.... — A Poissy, les VV. MÈRES MADELEINE D'AUGENNES et MADELEINE D'ANLEZI. Dès leur plus tendre jeunesse, elles renoncèrent à la vaine liberté du siècle pour embrasser le joug suave du Seigneur qu'elles portèrent avec allégresse jusqu'à l'âge le plus avancé. L'une mourut à quatre-vingt-deux ans ; l'autre à quatre-vingt-treize, après avoir rempli dignement les différentes charges de la communauté, sans jamais se dispenser d'aucun exercice régulier. — (*Mém. de Poissy.*)

XXVIII JUIN

Le V. P. PIERRE DE CORDOUE

Fondateur de la Province de Sainte-Croix (*)

(1525)

Le couvent de Saint-Etienne de Salamanque où Christophe Colomb reçut une si généreuse hospitalité et tant d'encouragements pour la réalisation de ses projets, eut aussi l'honneur d'envoyer en Amérique les premiers missionnaires dominicains.

Le V. P. Pierre de Cordoue, dont nous écrivons la vie, seconda de tout son pouvoir, dans cette œuvre difficile, le P. Dominique de Mendoza, choisi par Dieu pour conduire à bonne fin l'entreprise.

Né à Cordoue d'une famille illustre, il se distingua, dès son enfance, par la pureté de ses mœurs et la pénétration de son intelligence. Après avoir suivi les cours de l'Université de Salamanque, il se dégoûta du monde et demanda fort jeune l'habit de notre Ordre au couvent de Saint-Etienne. Telle fut la confiance que ses vertus inspirèrent à ses Supérieurs qu'il fut choisi, à l'âge de vingt-huit ans, pour chef de la première mission envoyée sur les plages américaines.

Le P. Dominique de Mendoza ayant résolu de se sacrifier à Dieu dans la vie pénible de missionnaire, fit part de son projet à trois de ses frères dont il connaissait les généreuses aspirations et leur proposa de l'accompagner.

(*) Remezal, l. II, c. 7; Mélendez, t. I, c. 3; P. Roze : les Dominicains en Amérique.

Ces religieux étaient : le P. Pierre de Cordoue, le P. Antoine de Montésimo, excellent prédicateur, et le P. Bernard de S. Dominique, religieux peu expert dans les choses du monde, dit Mélendez, mais fort instruit dans celles de Dieu.

Le P. Dominique de Mendoza se rendit aussitôt à Rome pour négocier l'affaire avec le R^me^ P. Général de l'Ordre, Fr. Thomas de Vio Cajetano, et lui demander la permission nécessaire pour passer au Nouveau-Monde. Il obtint promptement tout ce qu'il désirait et, déjà, il se préparait à retourner en Espagne, quand une circonstance imprévue le retint à Rome.

Ses trois compagnons reçurent l'ordre de prendre les devants et de s'embarquer pour Saint-Domingue ; le P. Pierre de Cordoue, quoique le plus jeune, fut placé à la tête de la petite caravane.

Nos premiers missionnaires dominicains abordèrent en Amérique dans le courant du mois de septembre 1510. En débarquant à Saint-Domingue ils demandèrent l'hospitalité à un pieux Espagnol, nommé Pierre de Lumbreras, auquel ils étaient recommandés. Celui-ci s'empressa de mettre sa maison et tout ce qu'il possédait à leur disposition, mais les missionnaires ne voulurent accepter que trois petites cabanes, faites de jonc et de terre, selon l'usage du pays et destinées aux serviteurs ou aux esclaves.

Là, ces héroïques religieux vécurent dans la plus grande pauvreté et avec une austérité effrayante pour notre mollesse contemporaine. Loin de vouloir, sous ce climat meurtrier, alléger le poids des observances religieuses, comme semblait le demander la prudence humaine, ils ne songèrent qu'à en augmenter la sévérité, sans doute afin de mieux assurer pour l'avenir, dans la Province qu'ils venaient fonder, l'esprit et la stricte observance des temps primitifs. Ils dormaient sur la paille, ne se nourrissaient que de pain de cassave (1), de racines, et n'avaient pour toute boisson que l'eau pure du ruisseau voisin. Le blé et le vin étaient réservés pour le saint Sacrifice ; les œufs, le poisson et l'huile ne pouvaient être servis qu'aux malades et aux infirmes.

La pauvreté de leurs vêtements correspondait parfaitement à l'austérité de leur nourriture ; leurs habits étaient faits de la serge la plus grossière et leurs tunicelles de laine mal cardée.

En route, quelque long ou difficile que fût le voyage, ils ne devaient

(1) Sorte de galette préparée avec la racine de manioc râpée.

point se servir de montures. On raconte que le P. Pierre de Cordoue, allant rendre visite au gouverneur de l'île, dont le palais est à plus de trente lieues de distance, fit ce voyage à pied, à travers des chemins affreux, et sans autre aliment pour se soutenir, que la nourriture des oiseaux du ciel, c'est-à-dire les quelques fruits sauvages qu'il put ramasser çà et là sur sa route.

Cette vie austère et mortifiée leur attira l'estime et la vénération, tant des Espagnols que des Indiens; par suite, leur ministère fut tellement recherché, que malgré tout leur zèle, il leur devint de jour en jour plus difficile de satisfaire aux besoins spirituels de la population dont ils étaient les apôtres. Heureusement le P. Dominique de Mendoza ne tarda point à venir à leur secours, amenant avec lui à Saint-Domingue un grand nombre de Religieux, tous fils du couvent de Saint-Etienne de Salamanque. Ce couvent, en récompense de sa noble conduite envers Christophe Colomb, semblait avoir été choisi de Dieu pour être la pépinière des missions dominicaines du Nouveau-Monde.

Avec ce renfort, la mission prit bientôt des développements considérables. Les missionnaires établirent de toutes parts, dans l'île, des écoles, tant pour les enfants des colons que pour les indigènes eux-mêmes. La docilité de ces derniers les charma surtout; chaque jour ils en convertissaient un grand nombre, et déjà ils prévoyaient le jour où il ne resterait pas un seul infidèle dans toute l'île. « Aussi, dit le P. Charlevoix, jésuite, dans son *Histoire de Saint Domingue*, après avoir travaillé avec un succès si consolant à délivrer les insulaires de l'esclavage du démon, les fils de S. Dominique ne songèrent plus qu'à les soustraire aussi à l'horrible servitude à laquelle les avaient réduits les Espagnols. Mais dès qu'ils essayèrent de toucher à cette question, la vénération et le respect dont ils avaient été l'objet jusqu'alors, de la part des colons, se changea en haine et leur attira une persécution violente. »

Dès les premiers jours de leur arrivée à Saint-Domingue, les Religieux avaient parfaitement compris les difficultés de l'œuvre à laquelle ils étaient venus sacrifier leur vie.

Là, il n'y avait pas seulement des Indiens à convertir, mais il y avait surtout des abus à réprimer, des injustices à réparer, des chaînes à briser; car, malgré toutes les ordonnances royales, les conquérants avaient réduit à un dur esclavage tous les indigènes, sous prétexte de travailler plus facilement à leur conversion. Les traitements qu'ils leur faisaient subir étaient tels que la population de l'île qui, au

moment de la conquête, était de près d'un million, se trouvait déjà réduite à cinquante mille. Tout le reste était mort, victime de la cruauté et de la rapacité des conquérants.

Rien donc ne devait paraître plus important et plus pressé pour des missionnaires du Christ que de travailler à détruire les abus épouvantables dont la continuité et les excès outrageaient à la fois et la religion et l'humanité.

Les fils de Saint-Dominique se mirent à l'œuvre avec courage, mais sans la moindre illusion sur les dangers auxquels leur zèle allait les exposer. Ils avaient fait à Dieu le sacrifice, non seulement de leur repos, mais encore de leur vie ; aucune considération ne pouvait dès lors être capable de leur imposer le silence, lorsque la charité et la justice leur feraient un devoir de parler. Ils essayèrent, d'abord sans bruit et de la manière la plus conciliante, de faire comprendre aux conquérants les obstacles insurmontables que leurs iniques procédés à l'égard des insulaires pouvaient apporter à la conversion de ceux-ci, puis le tort matériel qu'ils causaient au roi, au pays et surtout à eux-mêmes en traitant ainsi ces pauvres Indiens. Mais pas un seul Espagnol ne tint compte de ces sages avertissements ; alors nos Pères, en véritables hommes de Dieu, se déterminèrent à user de toute leur puissance apostolique pour réprimer un scandale dont l'énormité faisait *blasphémer le Christ parmi les nations*.

Cette résolution prise, un jour de grande fête le P. Antoine de Montesino, dont la parole éloquente était très appréciée dans l'île, monta en chaire dans l'église de Saint-Dominique, en présence du gouverneur, des principales autorités du pays et d'un nombreux auditoire attiré par la solennité du jour et la réputation de l'orateur.

Aussitôt, avec toute l'éloquence du cœur, le P. de Montesino commença à peindre tous les abus, les injustices, les indignités, dont tant de fois il avait été le témoin oculaire. Un pareil langage excita naturellement bien des murmures, et l'on accusa le P. Antoine de Montesino d'avoir prêché une doctrine fausse, subversive et capable de faire le plus grand tort à la colonie naissante. Les intéressés surtout crièrent très fort, et tous, poussés par une violente colère, se rendirent au couvent, pour réclamer du prédicateur une rétractation publique et solennelle.

Ils se présentèrent donc au P. Pierre de Cordoue, Supérieur de la maison, et lui exposèrent leurs griefs contre le P. de Montesino. Celui-là, à leur grand étonnement, leur déclara que le prédicateur

n'avait rien dit qui ne fût vrai et juste, que tous les Religieux de l'Ordre pensaient ainsi, et que le sermon dont on faisait tant de bruit avait été concerté entre eux.

Les colons, extrêmement choqués de ces paroles, répondirent qu'il était bien étrange que de simples particuliers, sans caractère officiel, osâssent ainsi blâmer ouvertement et publiquement des mesures prises par les autorités légales de l'île et, de plus, sanctionnés par le Souverain lui-même. Ils ajoutèrent qu'il était nécessaire, dans l'intérêt de la paix, ou que le prédicateur se rétractât en chaire, ou que tous les Dominicains sortîssent de Saint-Domingue.

Le P. Pierre de Cordoue les écouta paisiblement, et comme s'il eût été ébranlé par leurs menaces, il leur annonça que le dimanche suivant, le P. Antoine de Montesino ferait en sorte de les satisfaire.

Au jour marqué, le peuple se porta en foule dans l'église avec un air de triomphe et dans l'espérance d'entendre la rétractation du prédicateur. Mais il fut déçu; car le P. Antoine, non seulement ne se rétracta point, mais prêcha de nouveau la même doctrine, et avec plus de force et d'énergie encore.

« Quel droit, s'écria-t-il en finissant son discours, vous qui n'êtes « sorti d'Espagne que pour chercher du pain, pouvez-vous avoir à « vous engraisser de la substance d'un peuple né libre comme vous? « Sur quels fondements raisonnables vous appuyez-vous pour « disposer ainsi de la vie de ces misérables Indiens comme d'un bien « qui vous appartient en propre? Voulez-vous donc immoler encore à « votre avarice les quelques milliers d'insulaires, seuls survivants, « aujourd'hui, de ce million dont l'île était peuplée, quand vous y « avez abordé pour la première fois? »

Ce fut ainsi que les Dominicains se constituèrent eux-mêmes les protecteurs officieux des pauvres Indiens, avant d'avoir reçu officiellement ce glorieux titre de la Cour d'Espagne.

Si la noble hardiesse du P. Antoine de Montesino excita l'admiration, elle n'en irrita pas moins les esprits contre lui. Tous les colons intéressés à conserver l'ordre des choses établi (1), c'est-à-dire les

(1) En ce temps les Dominicains et les Franciscains, les seuls Ordres réguliers alors existant dans l'île, étaient complètement divisés sur cette grave question de la *répartition* des Indiens; en sorte que les uns permettaient sans difficulté ce que les autres regardaient comme un crime digne des censures de l'Eglise. Mais plus tard, les Franciscains mieux éclairés se rallièrent à l'opinion des Dominicains, et prirent comme eux le parti des Indiens contre leurs oppresseurs.

autorités de la plus grande partie des riches propriétaires, résolurent d'écrire à Sa Majesté Catholique, le roi Ferdinand, pour dénoncer les Dominicains comme perturbateurs, et chargèrent un religieux franciscain, le P. Alphonse d'Espinat, de présenter la lettre à la Cour d'Espagne.

Le P. Antoine de Montesino, informé des plaintes envoyées contre lui et contre son Ordre à la Cour d'Espagne, crut nécessaire de s'y rendre pour plaider sa cause lui-même, et éclairer le roi catholique sur les abus dont les Indiens étaient victimes. En arrivant à Madrid, il trouva tout le monde prévenu contre lui et il ne put obtenir qu'avec peine une audience de Sa Majesté. Ayant enfin réussi, malgré tous les efforts de ses adversaires, il ne lui fallut pas longtemps pour faire revenir le roi Ferdinand de ses préventions et le disposer en sa faveur. Ce prince, tout en compremant parfaitement ce qui avait été fait jusque-là pour lui cacher la vérité, ne voulut cependant rien décider par lui-même et remit à un conseil extraordinaire le soin de juger cette grande question.

L'affaire fut débattue de part et d'autre avec chaleur. Si l'esclavage des Indiens eut ses défenseurs intéressés, il se rencontra néanmoins des avocats assez généreux pour reconnaître et proclamer leurs droits à la liberté.

Quoique tous les conseillers fussent d'accord quant au fond de la question, leur décision n'en demeura pas moins extrêmement timide, et nullement faite pour extirper les abus dont on se plaignait si vivement. Il fut décidé qu'en principe les Indiens étaient et devaient être libres ; mais que, vu les intérêts de la colonie naissante, il était nécessaire de laisser continuer jusqu'à nouvel ordre le système établi. Il est vrai que l'on fit de nouveaux règlements pour adoucir le sort des Indiens : mais l'expérience avait déjà appris combien peu servent les règlements quand chacun est intéressé à les violer.

Cette décision anéantit toutes les espérances des enfants de saint Dominique.

Le P. Pierre de Cordoue avait suivi de près, en Espagne, le P. Antoine de Montesino afin de l'aider à défendre la cause des Indiens et de signaler au grand conseil les obstacles insurmontables apportés à leur conversion par les cruels traitements dont ils étaient victimes de la part des colons. Après la décision du conseil royal, il vint trouver Sa Majesté Catholique, et aussi franchement que respectueusement, il lui en manifesta ses regrets et lui dévoila les

maux que causerait nécessairement, dans la suite, une semblable mesure.

Ensuite, il lui montra combien la position des Dominicains serait difficile désormais vis-à-vis des colons de Saint-Domingue, et, en conséquence, il lui demanda, pour ses frères et pour lui, la permission de quitter l'île et de passer dans les pays où les Espagnols n'avaient point encore créé d'établissements, ajoutant que, pour faire du bien aux Indiens, il était absolument nécessaire, comme l'expérience l'avait déjà prouvé, que les prédicateurs fussent seuls avec eux (1).

Le roi accueillit et écouta le serviteur de Dieu avec la plus grande affabilité. Après avoir entendu ses raisons, il approuva son projet, et il ordonna aussitôt à l'amiral de fournir aux Dominicains tout ce qui pouvait être nécessaire pour leur sainte entreprise : mais il ne voulut jamais consentir à ce qu'ils abandonnassent complètement l'île de Saint-Domingue. « Quant à vous, mon Père, ajouta gracieusement « le Souverain, votre présence est trop nécessaire à Saint-Domingue, « pour que je puisse consentir à votre éloignement de cette île, et si « je vous permets d'envoyer vos Religieux fonder d'autres missions « en d'autres parages, c'est à condition que vous continuerez la vôtre « dans le même lieu où vous l'avez si bien commencée. » Après cette entrevue, le roi, selon quelques auteurs, en témoignage de son estime pour le P. Pierre de Cordoue, la nomma membre de l'audience royale d'Hispaniola, capitale de l'île de Saint-Domingue.

Les PP. Pierre de Cordoue et Antoine de Montesino retournèrent bientôt en Amérique, emmenant avec eux quatorze Religieux du couvent de Salamanque, parmi lesquels se trouvait le P. Dominique de Betanzas, qui devait être le fondateur de la Province du Mexique. Le roi paya tous les frais de voyage et d'installation des Pères.

Vers la fin de 1512 fut érigé à Saint-Domingue le premier couvent possédé par les Dominicains dans le Nouveau-Monde. Le P. Pierre de Cordoue, à son retour d'Espagne, en jeta les fondements, et lui donna le nom de Sainte-Croix, sans doute en souvenir des grandes tribulations éprouvées par la mission naissante, ou bien encore, comme un symbole de la vie crucifiée qu'il voulait établir. Quoi qu'il

(1) Robertson, dans sa fameuse *Histoire de l'Amérique* a donc grandement raison de rendre un hommage bien mérité au zèle et à la conduite des fils de saint Dominique.

en soit, ce couvent, destiné à être le chef-lieu d'une Province dominicaine, et même pendant de nombreuses années, le centre de l'Ordre en Amérique, fut construit dans de vastes proportions. Par ordre du roi, les cloîtres devaient être assez spacieux pour donner facilement l'hospitalité à un grand nombre de Religieux : car tous les missionnaires arrivant d'Europe devaient y séjourner plus ou moins longtemps. L'église attachée au couvent fut décorée avec un luxe inouï, grâce aux largesses de la cour d'Espagne et à celles des plus riches particuliers de l'île, et pour cette raison surnommée *la Magnifique*.

Mais la grande préoccupation du P. Pierre de Cordoue était de former de vrais apôtres du Christ et de dignes fils de saint Dominique. Il comprit parfaitement que le couvent de Sainte-Croix devait être comme le grain de sénevé de l'Evangile, et que de là sortirait, avec le temps, un arbre gigantesque dont les branches couvriraient et ombrageraient tout le Nouveau-Monde. Il fallait donc nécessairement que la sève de cet arbre fût puissante, et ses racines vigoureuses, pour qu'il pût conserver jusque dans ses derniers rameaux, sa beauté et sa verdeur. Le Père ne négligea aucun moyen d'atteindre ce noble but.

L'assiduité à la prière et au travail, dit un historien, l'amour et la pratique de la pénitence et de la pauvreté la plus rigoureuse, l'assistance au chœur de jour et de nuit, lors même qu'il ne se trouvait que deux Religieux dans la même maison ; en un mot, toutes les observances régulières en vigueur dans les communautés les plus nombreuses et les plus réformées furent les fondements et les glorieuses prémices de Sainte-Croix. Aussi ce couvent fut-il non seulement le modèle de la Province à laquelle il donna son nom, mais encore une école générale, où tous les Religieux arrivés d'Espagne devaient s'arrêter, non pas tant pour se reposer des fatigues du voyage et y apprendre les langues, que pour s'édifier et s'initier aux vertus apostoliques (1).

La construction du couvent et bien d'autres soucis ne firent point oublier au P. Pierre de Cordoue son projet d'envoyer des missionnaires sur le continent au milieu des peuplades indiennes. Ne pouvant lui-même s'y rendre en personne, il choisit pour cette nouvelle

(1) La réputation de sainteté dont jouissait le couvent de Sainte-Croix s'était répandue jusqu'en Europe. Melendez nous dit que le roi de Portugal écrivit au Général de l'Ordre à Rome, pour lui demander quelques-uns de ces Religieux, pour travailler à la réforme de ceux de son royaume.

nistère le P. Antoine de Montesino, le P. François de Cordoue et un frère convers, nommé Jean Garcès.

L'amiral, pour obéir aux ordres du roi d'Espagne, avait fait armer un navire. Nos trois Religieux s'y embarquèrent et prirent la direction de la côte de Cumana, qu'ils avaient choisie pour théâtre de leurs travaux apostoliques.

Pendant la traversée, on dut laisser à Porto-Rico le P. Antoine de Montesino, tombé gravement malade : ses compagnons le confièrent aux soins des colons et continuèrent leur route.

Ils débarquèrent sur une plage, à laquelle on avait donné déjà le nom de Venezuela ou petite Venise, à cause de la ressemblance de son territoire avec celui de cette dernière ville.

En arrivant à Cumana, le P. François de Cordoue et le Fr. Jean Garcès furent parfaitement accueillis. Les Indiens, cependant, n'ignoraient point les excès et les crimes des Espagnols dans les autres provinces de l'Amérique : mais l'aspect humble et doux de ces missionnaires leur conquit sur le champ la sympathie et attira la confiance. Les habitants du pays, les connaissant mieux, purent apprécier davantage la sainteté de leur vie et leur parfait désintéressement, et se confirmèrent de plus en plus dans la bonne opinion qu'ils en avaient d'abord conçue.

Tout faisait donc espérer les plus magnifiques résultats et une ample moisson pour le ciel, lorsque tout à coup l'arrivée d'un navire espagnol vint détruire jusque dans ses fondements le bien déjà commencé.

Les aventuriers qui montaient ce vaisseau n'avaient d'autre but que de surprendre les Indiens, pour les enlever et les vendre. En considération des deux missionnaires, ils furent parfaitement reçus. Pendant quelque temps, la plus parfaite harmonie exista entre les Indiens et les Espagnols, mais bientôt la perfidie de ces derniers se révéla.

Un jour, le capitaine Alonzo invita amicalement le cacique à venir déjeuner à son bord. Celui-ci, sans aucune défiance, s'y rendit avec sa femme et dix-sept autres Indiens, des meilleures familles. A peine eurent-ils mis les pieds sur le pont du navire, que les matelots se précipitèrent sur eux et les enchaînèrent pour les empêcher de gagner le rivage à la nage. Ce crime accompli, le capitaine appareilla et fit voile pour Saint-Domingue, enlevant ainsi, par la plus noire des perfidies, dix-neuf personnes à leur terre natale pour les condamner à un affreux esclavage.

A la vue de cette trahison, les Indiens restés sur le rivage poussèrent leur cri de guerre ; et frémissants de rage, ils se portèrent à la maison des missionnaires pour venger dans leur sang le crime dont leur cacique et leurs concitoyens venaient d'être les innocentes victimes. Sans doute, ils connaissaient assez les deux Religieux pour être persuadés qu'ils n'avaient point participé à cette infâme trahison, mais ces deux Dominicains étaient espagnols. Ne pouvant atteindre les coupables, les Indiens auraient, du moins, la satisfaction de s'en prendre à leurs compatriotes.

Cependant les missionnaires obtinrent un sursis, moyennant la promesse solennelle que si, dans quatre mois, le cacique et ses compagnons n'étaient pas rendus à leur pays, ils se soumettraient à la mort et aux supplices qu'on voudrait leur infliger. Sur ces entrefaites arriva un autre navire espagnol. Les missionnaires auraient pu facilement en profiter pour s'échapper, mais l'honneur et la gloire de la religion leur étaient plus chers que leur propre vie. Ils se contentèrent de prier le capitaine de retourner promptement à Saint-Domingue, d'exposer à l'amiral et au P. Pierre de Cordoue ce qui s'était passé, de les renseigner sur leur triste position et de les supplier, au nom de Dieu et de la justice, de renvoyer les Indiens dans leur pays.

Le capitaine s'acquitta exactement de sa commission, mais il était trop tard. Déjà le cacique, sa femme et ses infortunés compagnons avaient été vendus et achetés par ceux-mêmes qui, en vertu de leur autorité, auraient pu et dû les protéger. L'amiral et le P. Pierre de Cordoue tentèrent tous les moyens pour retrouver ces malheureux et les arracher à l'esclavage ; mais ni leur influence, ni l'intérêt de la religion, ni le danger des pauvres missionnaires ne fut assez puissant pour amener les détenteurs de ces Indiens volés à réparer leur injustice en leur rendant la liberté.

Le roi, ayant entendu parler de cette infamie, ordonna qu'on instruisît un procès ; mais il ne put ni sauver les innocents, ni punir les coupables. Le capitaine, auteur de cette odieuse trahison, échappa à la peine, dit Herrera, en se réfugiant dans un couvent de Religieux de la Merci.

Le délai de quatre mois, accordés par les Indiens aux missionnaires, ayant expiré sans qu'on eût reçu aucune nouvelle, les barbares s'empressèrent de satisfaire leur soif de vengeance. Ayant attaché le P. François de Cordoue à un poteau, ils égorgèrent le Fr. Jean Garcès sous ses yeux, et lui firent ensuite subir le méme sort. Ainsi mou-

rurent ces dignes Religieux, victimes encore plus de la trahison de leurs compatriotes que de la barbarie des Indiens. Tels furent les premiers Dominicains dont le sang eut l'honneur de rougir le sol du Nouveau-Monde (1514).

A peine la nouvelle de la mort du P. François de Cordoue et du Fr. Jean Garcès fut-elle arrivée au couvent de Sainte-Croix, que d'autres missionnaires commencèrent à tourner leurs regards vers ce rivage de Cumana où leurs frères venaient de recevoir la couronne du martyre. Six autres Dominicains obtinrent du P. Pierre de Cordoue la permission de se rendre sur cette côte encore fumante du sang de leurs frères ; et avant la fin de l'année, ils mirent pied à terre dans un petit port que Herrera nomme Chiribichi, un peu à l'est du lieu où les premiers missionnaires avaient débarqué. Là, ils bâtirent une petite maison à laquelle ils donnèrent le titre de Sainte-Foi ; et telle fut leur manière de vivre et de se conduire avec les Indiens, qu'en peu de temps ils gagnèrent la confiance de ceux-ci, et purent sans obstacle exercer leur ministère dans tout le pays.

Jamais peut-être aucune mission ne produisit des résultats aussi rapides et aussi excellents. Les Indiens se convertissaient en foule, heureux de voir leurs enfants apprendre à lire et à écrire, sous la direction des missionnaires. Les fils des caciques se faisaient un honneur de servir la messe, et leurs pères n'étaient pas moins fiers de pouvoir la chanter.

Cependant cinq années n'étaient point encore écoulées quand un événement, semblable à celui dont nous avons parlé plus haut, vint détruire entièrement cette colonie et rougir une seconde fois le sol du sang dominicain. Un navire, portant en poupe le pavillon espagnol, jeta l'ancre dans le petit port de Chiribichi. Le capitaine, que les chroniqueurs appellent aussi Alonzo, descendit à terre avec quelques-uns de ses hommes et se rendit à la maison des missionnaires. Il y rencontra par hasard le cacique du pays, nommé Maraguay. La conversation fut très amicale et rien ne semblait devoir la troubler lorsque, tout-à-coup, le capitaine se retournant brusquement du côté du cacique, lui demanda avec insolence s'il n'était pas un mangeur de chair humaine.

Maraguay, aussi étonné qu'irrité de cette question, car il en comprenait toute la portée, sachant que les Espagnols avaient l'habitude de réduire en esclavage tous les cannibales qui leur tombaient sous la main, répondit que non, et sortit aussitôt plein de rage contre les aventuriers et même contre les missionnaires.

Après cet incident, Alonzo leva l'ancre pour se diriger à Maracapana, petite bourgade peu éloignée, dont il connaissait le cacique. Ce dernier reçut le capitaine avec bienveillance et se mit à sa disposition. Alonzo lui dit alors qu'il désirait se pourvoir d'une espèce de maïs qu'on cultivait dans les montagnes voisines, et le pria de lui en faire venir à dos d'hommes une cinquantaine de charges jusqu'à Maracapana, et que là il paierait la marchandise et le transport. Tout fut exécuté fidèlement, mais tandis que les porteurs se reposaient, attendant leur salaire, les Espagnols se précipitèrent sur eux et en prirent trente-six qu'ils conduisirent enchaînés à bord de leur vaisseau. Le cacique et son peuple, témoins d'une pareille lâcheté, résolurent, pour venger ces malheureux, de massacrer tous les Espagnols. Ils envoyèrent un exprès à Maraguay en le priant de se défaire des missionnaires, disant qu'ils étaient tous de connivence avec les aventuriers de leur pays.

Le jour suivant, Alonzo, comme s'il n'avait pas conscience de son crime, ne craignit point de descendre à terre avec quelques-uns de ses hommes. Le cacique le reçut avec des démonstrations d'amitié et l'invita à visiter sa maison. A peine en avait-il franchi le seuil que les Indiens se précipitèrent sur lui et le massacrèrent avec six des siens. De son côté, Maraguay attendit jusqu'au dimanche pour exécuter son sinistre projet : et au moment où les religieux étaient réunis dans l'église, il se présenta et fendit d'un coup de hache la tête de l'un d'eux. Les autres eurent le même sort (1). Non content de ce carnage, les Indiens brisèrent les cloches et tout ce que renfermait l'église, et y mirent le feu ainsi qu'au couvent, Leur rage insensée s'étendit même jusque sur les animaux et les plantes. Ils tuèrent à coups de flèches le cheval de la maison et coupèrent les orangers et autres arbres fruitiers que les missionnaires avaient transportés avec beaucoup de peine dans ces pays, en sorte qu'il ne resta bientôt plus vestige de la mission.

Ces tristes catastrophes, loin de décourager l'âme intrépide de notre P. Pierre de Cordoue, ne firent au contraire qu'enflammer davantage son zèle, et malgré tout le besoin qu'on pouvait avoir de sa présence à Saint-Domingue, il résolut de ne plus laisser à d'autres, dans l'avenir, la gloire périlleuse de fonder une nouvelle mission.

(1) Deux Religieux cependant échappèrent au massacre. Ils se trouvaient en ce moment dans l'île voisine de Cubagua.

En ce moment l'Espagne se proposait de faire pacifiquement la conquête de l'île Sainte-Marguerite, située à dix lieues environ au nord de Cumana, en y envoyant simplement des colons et point de soldats.

Notre saint religieux s'offrit, pour cette expédition, dans l'espérance que, tout en s'occupant des intérêts spirituels de la colonie, il pourrait aussi facilement travailler à l'évangélisation des insulaires. Il s'embarqua donc avec un compagnon sur l'un des deux navires chargés de transporter les émigrants. La traversée fut heureuse, et la descente dans l'île eut lieu sans la moindre résistance de la part des insulaires. Ceux-ci, au contraire, accueillirent avec bienveillance les nouveaux venus ; ils montrèrent même un certain empressement à se faire instruire dans la vraie religion et plusieurs d'entr'eux demandèrent le baptême. Les choses marchaient si bien dès le commencement et l'avenir se présentait à tous les yeux sous un jour si riant, que les Espagnols enchantés s'empressèrent de renvoyer à Saint-Domingue les deux navires pour annoncer la bonne nouvelle, et demander d'autres colons.

Mais hélas ! la situation changea vite ! A peine les deux navires avaient-ils disparu à l'horizon que les Indiens, avec cette mobilité qui les caractérise, considérant le petit nombre des Espagnols et l'impossibilité où ils étaient de fuir ou de résister, résolurent de s'en débarrasser. L'exécution suivit de près la résolution, et, au jour marqué, ils les massacrèrent tous impitoyablement, à l'exception du P. Pierre de Cordoue et de son compagnon, qui furent sauvés par une faveur spéciale de la divine Providence.

Au moment du carnage, ces deux religieux, sans être aperçus des insulaires, se dirigèrent en courant vers le rivage. Arrivés là, ils trouvèrent une petite embarcation dans laquelle ils s'empressèrent de se réfugier. Dès qu'ils en eurent-ils pris possession, cette barque, semblable à un coursier dont l'impétuosité n'attend que le signal de son maîtres pour s'élancer dans l'espace, se mit d'elle même en mouvement, emportant à travers les flots nos deux fugitifs avec une telle rapidité qu'en moins de vingt-quatre heures ils franchirent les deux cents lieues qui les séparaient de Saint-Domingue.

Quelle ne dut pas être l'allégresse de nos deux missionnaires lorsque, revenus de leur première surprise, ils aperçurent Notre-Seigneur lui-même à la proue de l'embarcation, tandis qu'à la poupe se tenait leur Père saint Dominique. Heureux ceux qui naviguent sous une telle égide, et méritent d'avoir de tels pilotes !

Ce fut en souvenir de cet insigne miracle, et comme temoignage permanent de reconnaissance, que la Province de Sainte-Croix adopta pour ses armes une embarcation avec un crucifix à la proue, saint Dominique à la poupe, et deux religieux agenouillés près du mât.

Le V. P. Pierre de Cordoue allait reprendre l'évangélisation de ses chers Indiens, mais Dieu le jugea mûr pour les récompenses célestes, Il s'éteignit doucement, le 28 juin, l'an 1545 au couvent de saint Domingue, dans la quarante-troisième année de son âge. Il s'était dévoué jusqu'à son dernier souffle au salut des âmes et avec une telle générosité qu'au dire du P. Augustin d'Avila, son premier historien, les pierres et les campagnes pourraient, si elles savaient parler, raconter les prodiges de son zèle. Les rois d'Espagne ne cessèrent de lui prodiguer des marques de haute bienveillance, et ce fut par ses instances que Charles-Quint fonda l'université royale d'Hispaniola. Les Papes se plurent à lui confier les pouvoirs les plus extraordinaires, et, en dernier lieu, le titre de grand Inquisiteur de toutes les Amériques. Enfin sa mort fut une perte et une douleur pour tous, principalement pour cette province naissante de Sainte-Croix, dont il avait été le fondateur, et que, pendant quinze ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il avait gouverné avec tant de succès comme vicaire général.

A l'heure de son décès, la Mère Jérôme de Jésus, religieuse d'une rare sainteté et l'une des premières fondatrices du monastère de la Mère de Dieu à Séville, s'entretenant, vers deux heures de l'après-midi, avec la sœur du saint défunt et quelques autres religieuses, fut surprise tout à coup par un ravissement. Revenue à elle-même, elle prononça ces paroles: « *Requiescat in pace!* » Les Sœurs lui ayant demandé pour qui elle disait cela: « C'est, répondit-elle, pour le P. Pierre de Cordoue qui vient d'expirer à l'île de saint Domingue. Oh! qu'il est heureux d'être allé au ciel! » On apprit bientôt, en effet, la sainte mort du digne religieux, arrivée à l'heure même où l'annonçait la V. Mère Jérôme de Jésus.

Les vertueuses Sœurs ISABELLE DU PARADIS et HÉLÈNE DU SAINT-ESPRIT Professes du Monastère de Sainte-Catherine, en la ville d'Evora en Portugal (*)

(1604)

Le jour de la mort de ces deux Sœurs, germaines par l'âme et par la vertu comme par le sang et la race, étant incertain, nous les joignons en celui-ci.

La première sœur, Isabelle du Paradis, fut une âme angélique. Retirée du siècle de bonne heure, elle en ignora plutôt la malice qu'elle ne la laissa. Son cœur était une belle toile d'attente, toute prête à recevoir les traits de grâce et de sainteté qu'il plairait au Dieu des vertus d'y tracer. Il en fit un vrai modèle d'humilité, de dévotion, de charité et de modestie. Elle vécut dans le monastère, dans ces saintes dispositions, toujours fervente, silencieuse, exacte à tous ses devoirs, affable et grande zélatrice de ses Règles. Son confesseur, le V. P. Alexis de Setubal, excellent religieux de notre Ordre, prit un grand soin de son progrès spirituel.

Dieu lui révéla le jour de sa mort qu'elle prédit avant d'être atteinte de sa dernière maladie; et des choses si particulières précédèrent et suivirent son décès qu'on ne peut douter qu'il n'ait été très précieux aux yeux du Seigneur.

L'une de ces grâces remarquables fut une apparition à sa sœur Hélène. Elle vint, en effet, l'avertir de son prochain départ pour le ciel. C'était la faveur que sollicitait fort instamment, depuis cinq années, la survivante, qui avait pris la très sainte Vierge pour médiatrice en récitant chaque jour à cette intention le Rosaire, la dévote couronne du Nom de Marie et son Office. Elle faisait également dans le même but quelques dévotions particulières aux âmes du Purgatoire.

(*) Souza, 3e par., l. 3, c. 45.

Enfin un an avant sa mort, la V. Sœur Hélène fut atteinte d'une maladie douloureuse qu'elle regarda comme le prélude de sa fin; aussi, à dater de ce moment, elle fit toutes ses communions comme si chacune dût être la dernière. L'année n'était pas encore achevée, quand sa sœur Isabelle lui apparut et l'avertit de se tenir prête, parce que le jour même elles seraient réunies. Tout à la joie de se voir exaucée d'une manière si consolante, la pieuse malade avertit la Prieure que son heure approchait. Elle lui demanda humblement pardon de ses manquements durant les trente-cinq ans qu'elle avait passés dans la maison; et en même temps réclama avec instance les derniers sacrements. Tout ceci eut lieu par écrit, car la V. Supérieure se trouvait elle-même retenue sur son lit à l'infirmerie.

La Mère, ne croyant pas le danger si pressant, négligea de se rendre de suite aux désirs de la Sœur; mais, celle-ci, sûre de ce qu'elle avançait, insista de rechef auprès de la Prieure en lui avouant ingénûment que sa sœur Isabelle lui était apparue pour la prévenir qu'elle mourrait le jour même.

Sa vertu, si connue dans le monastère, ne permettait plus de mettre en doute sa parole. Le confesseur, appelé sans retard, lui donna le Viatique et l'Extrême-Onction. La mourante, après avoir demandé pardon à la communauté en termes pleins d'humilité et de componction, couvrit de ses baisers le crucifix et remercia de tout son cœur Notre-Seigneur de la grâce qu'il lui faisait en la retirant de ce monde. La joie qu'elle éprouvait, éclatait visiblement sur son visage; mais, à un moment donné. ses traits se contractèrent tout-à coup, sa figure sembla bouleversée : « Je ne te crains point, en-« nemi, disait-elle; tu n'as rien en moi qui t'appartienne. Jésus m'a « lavée dans son précieux Sang, et cet ami fidèle ne saurait m'aban-« donner. » La lutte n'avait duré qu'un instant. « Mon bon Jésus, « reprit-elle, que peut craindre celui qui vous possède? J'ai espéré en « vous, je ne serai point confondue. Vous êtes mon soutien dès mes « plus tendres années. » Puis, faisant les gestes d'une personne qui entend quelque chose d'insolite : « Entendez-vous, mes Mères, cette « musique céleste? » Et, de cette joie, elle passa à celle du Ciel, vers l'an 1604.

LE MÊME JOUR

.... — Dans l'île de la Marguerite, aux Antilles, le martyre de deux missionnaires dominicains. Voici le récit du P. Zamora à leur sujet :

Il y a plus de deux siècles et demi, vivait un monstre à figure humaine nommé Lopez de Aguirre, répandant la terreur et la dévastation partout où il passait. Suivi d'un certain nombre d'hommes perdus de vices comme lui, il saccagea plusieurs nouvelles colonies espagnoles au Vénézuela, et se souilla de tous les crimes possibles, y compris le meurtre de sa propre fille. Parmi ses victimes furent deux de nos Pères missionnaires dans l'île de la Marguerite.

Aguirre prétendait qu'il fallait pendre tous les Religieux. Un jour qu'il faisait exécuter des soldats prisonniers, il vit passer un dominicain et ordonna de le pendre ; mais, tant de personnes s'interposèrent, qu'il dut le relâcher. Plus tard, un de ses séides, allant dans une maison de la campagne pour tuer un pauvre vieillard et sa femme, par ordre d'Aguirre, y trouva ce même Religieux qui entendait leur confession. Avec l'aide de quelques soldats, ce monstre le fit mourir par le garrot.

Il y avait dans l'île un autre Religieux très estimé à cause de son zèle et de sa vie exemplaire. Le tyran eut la fantaisie de faire avec lui un simulacre de confession. Comme on peut le croire, il fut fortement réprimandé par le courageux dominicain qui le menaça des peines éternelles, s'il ne se hâtait de faire une pénitence proportionnée à l'énormité de ses crimes. Le tyran en ressentit une haine si violente qu'il ne voulut plus ni le voir, ni entendre prononcer son nom. Plusieurs fois il donna l'ordre de le tuer; mais ce Religienx jouissait d'une grande estime, et il échappa quelque temps à la mort.

Un jour, cependant, un certain Panyagua et Manuel Baez, qui avaient tué l'autre dominicain, étant venus conter ce haut fait à leur maître, le tyran pensa que ces deux personnages pourraient aussi le débarrasser de son confesseur; il leur ordonna de le faire mourir par le garrot, mais avec raffinement de cruauté, en lui passant la corde dans la bouche. Ces impies se rendirent aussitôt à l'église où se trouvait le missionnaire. Ils l'arrachent du lieu saint, le conduisent dans une maison écartée et lui notifient sa sentence de mort.

Le Religieux écoute en silence et les prie seulement de lui laisser quelques instants pour se recommander à Dieu. Ils y consentent. Alors, se prosternant la face contre terre, le saint prêtre se met à prier avec ferveur. Mais,

bientôt, impatients de tout retard, ces ministres de Satan le relèvent pour lui donner la mort. Le disciple du Christ déclare qu'il offre sa vie pour leurs péchés et leur demande de le faire souffrir le plus possible ; puis, il s'agenouilla et lève les mains au ciel. Les bourreaux passent la corde de la manière qui leur a été indiquée et serrent avec une telle brutalité que la mâchoire inférieure se rompt. Voyant que la victime ne mourait pas assez vite, au gré de leurs désirs, ils retirent la corde de la bouche, l'abaissent sur le cou et étranglent le prêtre en un moment.

Les habitants de la Marguerite regardèrent ce religieux comme un véritable martyr, mis à mort pour la foi et victime du devoir dans l'administration du sacrement de Pénitence. — (*Histoire de la Province dominicaine de Saint-Antonin*, par le P. Zamora.)

12.. — A Pampelune, le V. P. PIERRE DE LEODEGARIA, recommandable par son zèle et sa religion. Grégoire IX le choisit en 1238, avec un Frère-Mineur, pour premiers inquisiteurs du royaume de Navarre. Certains hérétiques s'étaient glissés dans cette contrée et y dogmatisaient contre l'autorité de l'Eglise. Animé de l'esprit du Prince des Apôtres dont il portait le nom, le P. Pierre en soutint si dignement les intérêts, avec l'aide de ses Frères, que les Papes les établirent seuls Inquisiteurs de la Navarre, investissant nos Généraux et les Provinciaux d'Espagne du pouvoir de nommer à cette charge. — (Diago.)

13.. — A Pise, le V. P. JACQUES, Religieux d'une vaste érudition et d'une éminente vertu. C'était aussi un prédicateur excellent et très goûté à cause de la grâce et de l'onction de ses discours. Il gagna si bien l'affection de ses concitoyens, qu'ils le demandèrent au Souverain Pontife Urbain VI pour évêque, ce qui leur fut accordé. Mais la maladie empêcha notre Père d'aller prendre possession de son siège. Le Seigneur l'appela au trône de gloire qu'il avait mérité par sa patience, son humilité et sa résignation, vers l'an 1380. — (Fontana.)

14.. — En Pologne, les VV. PP. JEAN et MICHEL, prédicateurs de renom, Le premier rehaussa son office d'Inquisiteur par l'éclat de son éloquence ; il était Prieur de Cracovie l'an 1478. Le second s'appliqua spécialement au développement de l'observance qu'il fit fleurir dans les couvents de Dantzig et d'Elbing. — (Severin, *hist. Prov. Pol.*)

1572 — A Goa, le V. P. GEORGE TEMUDO, savant théologien. Le roi de Portugal le nomma premier évêque de Cochin, dans les Indes, en 1558. Neuf ans plus tard, saint Pie V le transféra au siège métropolitain de Goa.

Notre vigilant Pasteur gouverna ces deux églises avec une grande sollicitude et reçut le prix de ses travaux l'an 1572. — (*Ant. Sen., in Chron.*)

15.. — A Oaxaca, le vertueux Fr. MICHEL DE ZAMORA. Il avait émigré d'Espagne au Mexique pour y faire fortune. De retour dans sa patrie, l'idée lui vint de sonder les véritables dispositions de ses proches à son égard. Dans ce but, il mit en lieu sûr l'argent qu'il avait gagné, prit de pauvres habits et se présenta dans un extérieur tout à fait misérable à son vieux père qui vivait encore. Celui-ci le reçut avec bonté, réunit toute la famille dans un banquet de réjouissance, afin de témoigner toute sa joie du retour de son fils. Mais ses autres parents ne firent pas de même : ils lui reprochèrent durement sa paresse et son peu d'habileté à profiter des occasions dont les autres savaient tirer avantage. Michel écoutait en silence : « Puisqu'ils n'en veulent qu'à mes richesses, se « dit-il, et non à ma personne, je vais leur rendre leur monnaie. » A son tour, il leur reproche leur peu d'affection et leurs sentiments intéressés. Puis, revêtant ses riches habits, sa chaîne d'or et d'autres ornements de luxe, il reparaît au milieu d'eux. La stupéfaction fut grande parmi les convives; et au lieu des sarcasmes, ce ne furent bientôt que cris d'admiration. « Je ne « reconnais pour parents, répondit fièrement le jeune homme, que mon « père et les pauvres, qui seuls auront le partage de mes biens. » Il leur distribua, en effet, ce qu'il avait apporté. S'étant marié sur ces entrefaites, il repartit pour le Mexique. La conduite des siens à son égard l'avait sensiblement détaché du monde. Devenu veuf, il confia à un ami le petit Alphonse que son épouse lui avait donné et se retira avec un compagnon dans les froides montagnes du Tlaxcala. Ils y vécurent cinq ans dans toutes les rigueurs de la pénitence. Mais, désireux d'une plus grande perfection, nos deux ermites résolurent d'embrasser la pénitence dans quelque communauté fervente et bien réglée. L'un entra chez les Franciscains de Mexico et l'autre, Fr. Michel, chez les Dominicains de la même ville. Il prit avec lui son fils, alors âgé de douze ans. On revêtit le père de l'habit des Frères convers, et l'on donna à son fils la tunicelle blanche.

Qui pourrait dire avec quel entrain Fr. Michel s'adonna à la pratique des vertus religieuses? Le travail le plus pénible n'était pas capable de distraire son esprit de la présence de Dieu. Extrêmement soigneux pour l'emploi du temps, jamais il n'eut rien à se reprocher sur ce point. Habile architecte, il fut souvent employé dans les constructions. Son amour pour la pauvreté lui faisait refuser tout vêtement neuf pour ne porter que des habits vieux et usés. Le Seigneur mit sa patience à l'épreuve en lui envoyant deux maladies très pénibles qu'il souffrit avec un tel esprit de pénitence qu'il n'interrompit pour cela ni les jeûnes, ni les saintes veilles. Il s'abstenait même des rafraîchissements et des fruits toujours exquis dans ces contrées. Ces priva-

tions continuelles n'empêchèrent point le V. Frère d'atteindre un âge très avancé.

Ses Supérieurs l'envoyèrent à Oaxaca où, par son adresse, il fit arriver l'eau au couvent et dans la ville, à la grande satisfaction des Religieux et des habitants. Etant tombé plus gravement malade, il reçut les sacrements et s'endormit doucement dans le Seigneur.

Son fils Alphonse, devenu, à son tour, religieux convers, rendit de grands services comme interprète des langues mexicaines. Il vivait encore lorsque la vie de son père fut écrite par le P. Augustin d'Avila, dans son Histoire de la Province du Mexique.

1661 — A Toul, en Lorraine, le V. P. PIERRE MIDOUX qui reçut l'habit dans le couvent de cette ville des mains du P. Sébastien Michaëlis. Dès son noviciat, on le considéra comme une future colonne de l'observance, non seulement dans cette maison de Toul, mais encore dans toute la Congrégation. Le Seigneur l'avait doué de toutes les qualités propres aux divers emplois qu'il remplit dans l'Ordre. Lorsque son Priorat fut achevé à Toul, on l'y retint comme Sous-Prieur parce qu'il dirigeait la conscience de plusieurs membres du Parlement. Il fut élu deux fois Prieur dans un autre couvent, puis Vicaire général de la Congrégation de Saint-Louis. Le P. Pierre en visita chaque année tous les couvents, voyageant toujours à pied, gardant strictement les jeûnes et les abstinences de l'Ordre. Arrivé dans un couvent, il suivait aussitôt la vie régulière et ne dédaignait pas, au chœur, de quitter sa place d'honneur pour remplir l'office de chantre. Son Vicariat achevé, le R^me^ Maître Général lui fit reprendre une seconde fois le Priorat du couvent de Toul. Enfin, brisé par les fatigues plus que par le nombre des années, il tomba dans une sorte de langueur et contracta des fièvres dont il ne tint aucun compte pour ne pas s'exempter des exercices de Règle. Son heure dernière étant arrivée, il reçut les sacrements avec une admirable ferveur, se mit à genoux devant l'Eucharistie et exhorta, dans ce moment suprême, ses Religieux à la sainteté et à la perfection. Il rendit paisiblement son âme à Dieu, le 28 juin 1661.

.... — A Valenciennes, le V. P. JEAN STERLIN, illustre par sa naissance et sa sainteté. Il correspondit fidèlement à la grâce de sa vocation et remplit tous les devoirs du Frère-Prêcheur, joignant l'austérité du moine au zèle de l'apôtre. Dans sa dernière maladie, Notre-Seigneur, pour le soutenir, lui fit goûter quelque chose des délices du Paradis. Il lui semblait être introduit dans un splendide palais où une très agréable compagnie chantait en son honneur ce verset : « *Iste est qui vitam mundi contempsit et pervenit ad cœlestia regna ; exoravit Altissimum et inventus est in numero sanctorum* : Celui-ci est de ceux qui ont méprisé la vie du siècle, et le voilà parvenu au royaume céleste ;

il fit monter vers le Très-Haut ses ardentes supplications, et maintenant, il est du nombre des Saints. » Peu de jours, après le V. Père quitta ce monde. Un frère convers de son couvent obtint sur sa tombe la guérison d'un mal jusqu'alors rebelle à tout remède. — (Choquet, *de Sanctis Belg. Ord. Pr.*)

.... — A Saint-Omer, mémoire du vertueux Fr. EUSTACHE DE GAND qui, pour mieux acquérir la perfection religieuse, seul objet de ses désirs, s'en alla à Toulouse où l'observance était dans toute sa vigueur. De retour dans sa Province, il demeura fidèle à cet esprit de ferveur qu'il avait reçu à Toulouse, et décéda à Saint-Omer. — (Réchac.)

.... — Au monastère d'Unterlinden, la pieuse Sœur HEDWIGE DE GUEBWILLER, « d'heureuse mémoire, » dit l'ancienne chronique.

Nous allons traduire de notre mieux le suave récit d'une contemporaine : « La sainteté de vie de cette bienheureuse Sœur Hedwige, dont le souvenir est resté dans nos cœurs comme un doux rayon de miel, m'oblige à parler d'elle, mais je n'en dirai que peu de choses et succinctement. A partir du premier jour de son entrée au monastère jusqu'à sa mort, elle mena une vie austère à l'excès, vie admirable pour tous, mais presque inimitable pour notre faiblesse. Elle n'accordait à son corps aucun soulagement, aucun repos.

« Dans ses rapports avec ses compagnes, elle se montrait douce, bénigne, affable et gaie. Au chœur, pendant l'Office divin, elle était d'une extrême vigilance, prêtant une dévote attention à la psalmodie, chantant toujours d'une voix élevée sans se lasser. Elle remplissait le chœur de son chant si suave et si juste, et tant qu'elle vécut, elle soulageait les Sœurs et les excitait à psalmodier avec courage. Dieu l'avait, en effet, dotée d'une bonne voix très sonore : elle la dépensait de toutes ses forces à son service ; et bien qu'occupée à différents offices de la communauté, Sœur Hedwige s'efforçait avec une pieuse sollicitude à ne jamais manquer l'assistance au chœur. Elle châtiait rudement son corps, pour l'amour de son Sauveur, et gardait une sévère abstinence. Rarement elle touchait aux œufs et autres pitances qu'on lui servait au réfectoire comme à ses compagnes. Si parfois elle y était contrainte par obéissance, alors elle en goûtait plutôt qu'elle n'en mangeait. Entrée au monastère dans un âge encore tendre, elle y servit le Seigneur d'une manière digne d'éloge pendant quarante ans, gardant tous les jeunes de l'Église et de l'Ordre, et se montrant toujours satisfaite de la nourriture commune. Jamais elle ne mangeait de viande, sinon dans des maladies très graves ; et n'y toucha d'aucune sorte pendant les dix-sept dernières années de sa vie, bien que faible et infirme ; elle se faisait violence pour plaire à son Dieu.

« C'était sa pieuse coutume de ne point se coucher la nuit de Noël, ni avant ni après les Matines, mais de demeurer constamment au chœur ; il en était

de même de la nuit du Vendredi-Saint. Le Seigneur lui accorda le don d'une invincible persévérance dans tous ses exercices de piété et ses bonnes œuvres. De plus, il la consolait fréquemment d'une manière très suave dans ses oraisons. Un jour en particulier elle priait avec une admirable ferveur, prosternée devant l'autel, pour son frère mort récemment. Elle suppliait le Seigneur par des soupirs et des torrents de larmes, de daigner épargner miséricordieusement à cette âme les peines que ses fautes avaient pu mériter. Lorsqu'elle eut prié longtemps ainsi, une voix retentit sensiblement aux oreilles de son corps ; c'était comme la voix de son frère qui lui disait avec allégresse : « *Portio mea in terrâ viventium,* ma part d'héritage est dans la terre des vivants. » Sœur Hedwige ne douta plus, dès lors, du salut de son frère.

« Une autre fois, elle invoquait ardemment le secours et la consolation du Seigneur pour sa Prieure, qu'elle chérissait tendrement et qui se trouvait accablée sous le poids d'une épreuve longue et pénible. Or, dans sa prière, notre pieuse Sœur, entend le Seigneur lui disant avec l'accent le plus tendre : « Pourquoi m'importuner ainsi ? Cette adversité dont tu réclames la cessation « c'est moi qui l'ai destinée à la Prieure dans une pensée de salut. Elle sera « utile à son âme et lui apportera de grands biens. »

La chronique ajoute :

« Quand la Prieure eut ouï que ses tribulations avaient pour cause première un dessein miséricordieux de Celui qui corrige et châtie ceux qui l'aime, elle se sentit ineffablement consolée ; rendit grâce à Dieu pour l'affliction qu'il lui avait ménagée et la supporta dans la suite avec un cœur joyeux et une patience inaltérable. »

Enfin la B. Sœur Hedwige de Guebwiller ce bijou précieux de notre monastère, dont nous avons achevé de raconter la conversation sainte et la pieuse vie, émigra vers le Seigneur qui est la récompense infinie des âmes fidèles. — (Cath. de Guebwiller, *De vitis prim. Sororum.*)

1534 — Au monastère de Saint-Jean-Baptiste, de Linarès en Espagne, la V. MÈRE DE BERRIO, professe du couvent de Jaën. Les Hiéronymites de Linarès, ayant obtenu de passer dans notre Ordre et d'embrasser notre Règle, la Mère Anne leur fut envoyée avec d'autres Sœurs pour établir solidement notre observance : elle réussit parfaitement. Aussi donnait-elle l'exemple des plus admirables vertus : on la regardait comme un miroir de sainteté. Aux jeûnes prescrits par les Constitutions, elle ajoutait trois jeûnes au pain et à l'eau chaque semaine, et affligeait son corps par de sanglantes disciplines. Sa foi et sa dévotion étaient si vives à l'égard du Très Saint-Sacrement, qu'en sa présence ses yeux devenaient deux sources de larmes. Elle décéda pieusement l'an 1534. Sept ans plus tard, on ouvrit son tombeau : son corps fut trouvé intact et exhalant une odeur toute céleste. — (Lopez.)

XXIX JUIN

Le V. P. PIERRE DE SAINT-THOMAS,
Missionnaire aux Philippines (*)

(1622)

Cet homme tout apostolique, grand serviteur de Dieu, vint au monde le jour même de la fête du Prince des Apôtres, dont il reçut le nom au baptême. Plus tard, il prit le même jour l'habit de la religion et obtint encore, à la même date, la récompense de ses travaux.

Espagnol de nation, il était profès du couvent de Villascusa. D'un naturel très doux et bienfaisant, pieux et dévot dès son enfance, il devait rehausser ces belles qualités par l'éclat d'une virginité conservée sans tache jusqu'à la mort. Il passa ses premières années dans sa Province, en grande réputation de vertu ; mais, apprenant le besoin pressant d'ouvriers évangéliques aux îles Philippines, il demanda la permission d'y aller. Pendant vingt années, il y travailla avec une application, un amour, une patience et une sollicitude dignes d'un vrai disciple de Jésus-Christ qui, selon la parole de l'Apôtre, doit s'efforcer de suppléer par ses austérités à ce qui manque aux souffrances de son divin Maître.

L'obéissance l'envoya d'abord à Nolfatan, dans la Nouvelle-Ségovie. Voici à quelle occasion. Un jeune seigneur de ce district, nommé Pagulayan, riche, vaillant et grand amateur de la paix, ayant entendu

(*) Histoire de la Province des Philippines.

dire que les Hables, peuples voisins, possédaient au milieu d'eux des Religieux de Saint-Dominique qui leur apprenaient un chemin certain et assuré pour aller au Ciel, résolut de se procurer le même bien. Après en avoir conféré avec ses Indiens, il descendit plusieurs fois à la ville des Espagnols pour leur demander cette grâce. Le P. Michel de Saint-Hyacinthe, alors Provincial, acquiesça de grand cœur à son désir et lui promit des missionnaires dès que les Religieux qu'il attendait d'Espagne seraient arrivés. Il se contenta de lui donner un bon catéchiste, chargé de préparer les voies aux Pères qui, suivant toute probabilité, ne tarderaient pas à venir.

Ce jeune seigneur se retira avec cette promesse et, mettant aussitôt la main à l'œuvre, dressa au milieu de son district une église que le P. Pierre trouva toute prête lorsqu'il y fut envoyé l'an 1607, et qu'il dédia à S. Raymond de Pennafort. Son arrivée fut saluée par des témoignages de joie et d'allégresse. Le Père en était lui-même très sensiblement réjoui et bénissait Dieu des dispositions si heureuses que sa miséricorde avait mises dans les cœurs de ces infidèles pour les attirer prochainement à la foi. Il résolut donc de se consacrer entièrement à cultiver et à perfectionner cette vigne qui semblait déjà porter des fruits.

Il s'y prit avec tant de soins que les Indiens, animés du désir de bien pratiquer sa doctrine, l'écoutaient comme un ange du ciel. Cependant l'ennemi veillait et suscita au diligent missionnaire une persécution savamment combinée pour faire échouer son ministère. Il y avait dans le pays une malheureuse créature vendue à Satan qui, par ses infamies, eut bientôt raison des Indiens simples et crédules, nouvellement convertis. Avec l'inconstance qui les distingue, ces hommes résolurent de se soulever contre leur apôtre et de retourner à leurs premières superstitions. Pour atteindre ce but, ils s'enfuirent dans les montagnes, s'unirent à d'autres Indiens, leurs ennemis jusqu'alors, afin d'être ainsi plus forts et plus nombreux contre un pauvre missionnaire, réclamé pourtant avec tant d'instances et reçu avec une joie si universelle.

Le V. P. Pierre de Saint-Thomas, plein de confiance en Dieu et dans la bonté de sa cause, chercha à ramener ces apostats fugitifs. Il leur fit donner par un Indien l'assurance que, s'ils voulaient revenir, ils n'avaient rien à craindre ni de lui, ni des Espagnols. L'entrevue parut devoir aboutir et l'entente également : le chef des révoltés promit de se rendre auprès du Père, pour conférer avec lui. Mais

soit par suite de dissimulation dans ses paroles, soit par la crainte de ses compatriotes, ou par tout autre motif, cet Indien opéra à l'improviste une descente dans la case du V. Religieux, occupé au moment même à réciter Matines. Tout fut bientôt réduit en cendres, et le Père fut arraché aux flammes par le chef des convertis qui lui était toujours demeuré fidèle, et s'enfuit avec lui.

Ils s'arrêtèrent le matin dans un bocage : mais l'endroit n'étant pas sûr, ils cherchèrent ailleurs une retraite moins exposée, où ils cachèrent, dans un coffret, les ornements qu'ils avaient pu soustraire au pillage et à l'incendie ; puis, de là, se rendirent à une petite chrétienté paisible. Cependant les révoltés se mirent à leur poursuite et découvrirent le coffret renfermant les objets du culte, qu'ils se firent un jeu de profaner : ils déchirèrent les feuillets du missel, burent dans le saint calice et percèrent à coups de lances un tableau de la Sainte Vierge. « Voilà, s'écria l'un de ces forcenés, l'image de la Mère de Dieu! Mais si elle était réellement ce qu'on veut nous faire croire, le sang coulerait de ses veines sous les coups de ma lance! » Cette audace sacrilège ne demeura pas impunie. Ce misérable fut, peu de temps après, condamné aux galères. On sut bientôt qu'il avait blasphémé contre Notre-Dame. Les forçats le prirent tellement en horreur, pour ce motif, qu'ils l'accablaient d'injures et de coups; aussi passa-t-il dans l'amertume et la douleur le reste de sa malheureuse vie.

Les Indiens finirent, néanmoins, par reconnaître leurs torts et vinrent eux-mêmes réclamer leur missionnaire. Le digne Religieux voulut tout oublier : sa présence apaisa les troubles, les conversions furent nombreuses et le chiffre des baptêmes s'éleva à quatre mille six cent soixante-dix. Le cacique du lieu, fidèle compagnon du Père, aux jours de l'épreuve, prit sur les fonts sacrés le nom de Louis, et sa sœur celui de Louise. Jusqu'à la mort, l'un et l'autre ne cessèrent de soutenir par leurs exemples, les Indiens convertis. Louis mourut en 1620, au grand regret de tout son peuple et des Religieux dont il fut toujours le soutien et le protecteur. Louise vivait encore en 1626, se signalant par ses bonnes œuvres et affrontant les plus grands dangers pour extirper les superstitions du pays.

Le V. P. Pierre, qui ne comptait jamais avec la peine quand il s'agissait de gagner des âmes à Jésus-Christ, fit paraître une charité non moins grande vis-à-vis des Indiens d'un autre district, revenus au paganisme comme les précédents. Il ressentit vivement cette apos-

tasie; mais n'écoutant que son zèle, il se rendit seul chez ces Indiens, pas un Espagnol n'ayant osé l'accompagner. Chose étonnante! ces hommes, qui avaient pillé les églises, profané les choses saintes, contraint les missionnaires à prendre la fuite, devinrent, en sa présence, doux comme des agneaux. Ils le traitèrent avec beaucoup d'égards, se soumirent à ses remontrances, de telle sorte, qu'en peu de temps, le Religieux eut la consolation de ramener en terre de paix, suivant l'expression du pays, trois cents familles révoltées.

Ce succès anima son courage : il passa plus avant et aborda des lieux plus difficiles : là, un Espagnol, à la tête d'une poignée de soldats, essayait de réduire, par la force des armes, une tribu sauvage. Le P. Pierre s'avança généreusement au-devant des indigènes et, s'adressant directement à leur chef, il le changea si bien, que ce sauvage vint respectueusement baiser son scapulaire en signe de soumission. C'était la seconde fois que le V. Père voyait, en sa faveur, l'accomplissement de cette parole du Sage : « *Cum placuerint Domino viæ hominis, inimicos quoque ejus convertet ad pacem :* Quand les voies de l'homme seront agréables au Seigneur, il réduira même ses ennemis à la paix. »

Pour s'occuper plus activement de cette tribu, le missionnaire obtint d'être déchargé de l'office de Vicaire provincial. Toujours dur à lui-même, il refusait les soulagements qu'on lui offrait et ne se plaignait jamais de ses infirmités. Cependant la fatigue de courses continuelles, faites à pied sous un climat meurtrier, l'épuisa tellement qu'il ne lui restait plus que les os et la peau. L'obéissance le rappela au chef-lieu de la Nouvelle-Ségovie : il partit, laissant d'unanimes regrets au cœur de ses Indiens, qu'il espérait bientôt revoir, mais il ne devait plus jouir de cette consolation. Reconnaissant lui-même que tout espoir de guérison était perdu, il demanda les derniers sacrements, et s'en alla recevoir la récompense de ses travaux le jour même de la fête de son saint Patron, 29 juin 1622.

Les actes du Chapitre provincial, célébré peu de temps après sa mort, ont consacré à sa mémoire l'éloge suivant :

« Au couvent de Saint-Dominique de la Nouvelle-Ségovie décéda « le R. P. Fr. Pierre de Saint-Thomas, religieux vénérable, chéri de « Dieu et des hommes, grand observateur des Règles. Malgré la « délicatesse de sa santé, il entreprit d'immenses travaux pour la « conversion des Indiens. »

La V. Mère THÉRÈSE MECIA DE LA CERDA, Professe du monastère de Sainte-Marie-des-Anges à Jaën, en Espagne (*).

(1575)

Les faveurs que la T. S. Vierge répandait sur le monastère de la ville de Jaën, placé sous le vocable de Sainte-Marie-des-Anges, étaient si remarquables que le Provincial de l'Andalousie ordonna aux Sœurs d'en faire une relation consciencieuse; c'est de là que nous tirerons quelques détails sur la V. M. Thérèse Mecia.

Nous ignorons le lieu de sa naissance et l'époque précise de son entrée en religion. Au dire de ses compagnes, elle se signala par une rare obéissance; jamais elle ne répliqua un mot devant l'ordre qu'on lui intimait, quelque pénible qu'il fût, elle se tenait toujours dans une parfaite dépendance. Pendant les soixante-huit ans qu'elle passa au monastère, elle refusa constamment de porter des habits neufs, s'accommodant pauvrement de ce que les autres laissaient comme inutile. Son humilité lui faisait choisir la dernière place. Elle était si charitable qu'elle s'offrit à coucher dans la cellule d'une Mère ancienne qui ne pouvait rester seule, tant elle était peureuse.

Une fois, la Prieure se vit dans l'obligation d'imposer une rude discipline à une pauvre Sœur, tombée dans quelque faute. La coupable se rendit au Chapitre, mais avec une si grande appréhension qu'elle s'évanouit en entrant. Mère Thérèse, saisissant aussitôt les deux poignets de verges préparées et abaissant promptement son voile, se présenta à la place de sa compagne et reçut, sans être reconnue, le châtiment qu'elle n'avait point mérité.

Sa dévotion au saint Enfant Jésus lui valut une grâce bien singulière. Une nuit de Noël, elle aperçut par trois fois, vers minuit, dans une brillante lumière, un petit enfant d'une ravissante beauté. Sa joie fut si grande qu'elle ne put s'empêcher de faire part de son

(*) Lopez.

bonheur à l'une de ses meilleures amies, la V. M. Louise de Narvaez qui raconta plus tard le fait avec ce détail significatif : au moment de l'apparition, Sœur Thérèse tenait en main une branche de romarin qui fleurit tout à coup; et plusieurs Sœurs furent témoins de cette merveille.

Les Supérieures lui avaient confié l'entretien d'une statue de la très sainte Vierge. La Mère Thérèse prit un soin tout particulier de l'Enfant Jésus et lui fit quelques robes magnifiques. Or, la veille d'une certaine fête, la pieuse fille, en préparant l'ornement de la statue, se mit à parler à l'Enfant Jésus avec une naïveté charmante : « Venez, dit-elle, venez, divin Enfant, que je vous mette cette petite robe. » O merveille! L'Enfant Jésus, docile à sa voix, se détache des bras de sa Mère et se dirige vers l'humble Sœur, qui n'en pouvait croire ses yeux.

Un autre jour, en s'occupant du même office, elle entendit très distinctement une voix lui dire : « Tu te mets bien en peine de la figure; mais la réalité, qu'en fais-tu? » Cette parole fut pour elle un trait de lumière. Elle comprit qu'elle devait mettre plus d'empressement à venir visiter son Bien-Aimé au Sacrement de l'autel où il réside en personne. Dès lors, sa vie se partagea tout entière entre ses devoirs d'état et ses adorations prolongées au pied des autels. Les généreuses aumônes qu'elle sollicita pour rehausser le culte du très-Saint-Sacrement lui permirent d'enrichir l'église du monastère de l'un des plus beaux tabernacles.

Notre-Seigneur avait pour cette V. Religieuse des attentions qui tenaient du prodige. Un matin, la Prieure, l'ayant rencontrée après la Messe conventuelle, lui demanda pourquoi elle restait encore à jeun. « J'ai comme un pressentiment, répondit Thérèse, qu'il me « sera donné de faire aujourd'hui la sainte communion.» Cependant, il n'y avait nulle apparence à la possibilité de la chose. L'aumônier avait déjà dit sa messse depuis un certain temps, quand, avant de quitter la sacristie, il aperçoit sur le corporal une large parcelle qu'il n'avait point remarquée à l'autel. N'osant pas la prendre, puisqu'il n'était plus à jeun, il s'empresse de demander s'il ne se trouvait pas, parmi les Sœurs, une Religieuse en état de communier. On avertit la Mère Thérèse, qui eut ainsi le bonheur de recevoir son Dieu.

C'était à elle que revenait encore le soin de blanchir les linges de l'autel. On ne saurait imaginer avec quelle dévotion elle s'en acquittait. En les faisant sécher, elle n'aurait jamais consenti à s'en éloigner un

instant de peur que quelques mouches ne vinssent à se poser sur ces linges.

La V. Mère soupira toute sa vie après le martyre : les douleurs cruelles qu'elle endura pendant deux ans mirent le dernier fleuron à sa couronne. Près de rendre le dernier soupir, elle promit à l'une de ses compagnes de se souvenir devant Dieu d'une affaire importante, humainement perdue, qu'elle lui recommandait. A peine la sainte Religieuse fut-elle trépassée que toutes les difficultés, jusqu'alors insurmontables, s'évanouirent, et l'affaire, remise en bonne voie, réussit au delà des meilleures espérances. Il n'en fut pas de même d'une autre recommandation qu'on lui adressait, en la priant d'obtenir la santé du P. Gabriel de Santogo. « Non, non, répondit-elle, ce n'est point chose à solliciter, Dieu retirera de ce monde avant peu de temps le vénéré malade. » Ce qui eut lieu.

Trois heures avant de mourir, elle fit à la communauté ses derniers adieux; puis, prenant son crucifix et l'approchant de ses lèvres, elle rendit son âme dans la plaie du Cœur adorable de Jésus, comme le souhaitait autrefois pour lui-même le dévot saint Bernard, en adressant à Dieu cette belle prière :

Hora mortis meus flatus
Intret, Jesu, tuum latus :
Hinc expirans, in te vadat,
Ne hunc Leo trux invadat,
Sed apud te permaneat.

C'est-à-dire :

Jésus, qu'à l'heure de ma mort,
Mon âme par un doux transport
S'élance dans votre poitrine,
Où, hors des prises du malin,
Elle se repose sans fin
Dans cette retraite divine.

LE MÊME JOUR

12.. — Mémoire d'un Religieux qui, pendant son noviciat, s'était exténué de jeûnes, de veilles et d'autres pénitences, au point de ne pouvoir plus se soutenir. Or, un jour, il se prosterna pour prier et s'écria, en versant un torrent de larmes : « Seigneur, vous le savez bien, et je le confesse, je me suis « trompé en faisant trop d'austérités, contre le conseil de mes Frères ; mais « puisque c'est à vous seul que j'ai voulu plaire, jetez un regard de pitié sur « moi, afin que je puisse observer la Règle avec les autres. » Il se sentit aussitôt délivré de toute infirmité et, ayant recouvré ses premières forces, il servit fidèlement le Seigneur pendant bien des années. — (*Vit. Fratr.*)

1294 — Au Buis, dans le Dauphiné, décéda l'illustrissime P. RAYMOND DE MÉVOUILLON.

Son père, homme très pieux, devenu veuf, était venu le rejoindre dans l'Ordre et mourut en 1274. Bernard Gui, dans sa chronique, distingue fort bien ces deux personnages. Parlant du Chapitre de Béziers, il s'exprime ainsi : « *Difinitor Capituli generalis Fr. Bernardus Gerardi ; Socius ejus Fr. Raymundus de Medullione junior.* Puis, en marge : *ad differentiam senioris patris sui.* »

Le P. Raymond avait été assigné, au Chapitre provincial de Narbonne, comme Lecteur au couvent de Sisteron. Deux ans plus tard, 1264, il fut envoyé pour remplir la même charge dans celui d'Avignon. Nous savons qu'il a pris part à différents Chapitres généraux, soit comme Définiteur, soit comme *Socius* du définiteur. Le Chapitre de Bordeaux avait divisé la Province de Provence en six vicariats : Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Limoges. Le P. Raymond fut nommé vicaire de ce dernier. En 1278, on l'envoya en Angleterre avec le P. Jean Vigorosi, pour informer contre certains Religieux qui ne respectaient pas suffisamment la doctrine de l'Ange de l'Ecole. Trois ans plus tard, le V. Père était élevé sur le siège épiscopal de Gap, et quelques années après transféré sur celui d'Embrun. Il gouverna ces deux églises, l'espace de treize ans, donnant l'exemple de toutes les vertus pastorales.

Toujours tendrement affectionné à son Ordre, il s'occupa activement de la fondation du couvent du Buis. Il obtint à cet effet des sommes importantes de sa famille et notamment de l'un de ses neveux, regardé à bon droit comme l'un des principaux fondateurs de cette maison.

En 1294, le V. Prélat eut la consolation d'assister au Chapitre général de

ST'S COLLEGE LIBRARY

Montpellier. Il fut pour tous les Frères un grand exemple par sa régularité et sa profonde piété. Une grave maladie l'arrêta au couvent du Buis, à son retour du Chapitre, et le conduisit en peu de jours au tombeau. Sa dépouille mortelle fut inhumée au couvent de Sisteron. — (*Mss. Bern. Gui.*)

13.. — En Angleterre, le V. P. HUGUES de Manchester, illustre par son savoir et sa piété. Ce fut, en effet, un maître remarquable en théologie, un apôtre fort zélé, un homme de Dieu dans toute la force du terme. Ses grandes qualités le firent élire Prieur de plusieurs couvents. Edouard Ier l'avait en si haute estime qu'il le chargea d'une légation importante à la cour de Philippe le Bel. Le V. Père sut faire tourner à l'avantage de son Ordre son crédit auprès du Souverain, notamment à l'occasion de toutes les tracasseries que certains Frères-Mineurs soulevèrent contre les Frères-Prêcheurs à propos des doctrines de S. Thomas. L'archevêque de Cantorbéry (fransciscain) se montrait l'un des plus acharnés. Le P. Hugues sut faire triompher l'opinion du Docteur angélique et réduisit ses adversaires au silence.

Il mourut vers l'an 1310, laissant à la postérité de doctes ouvrages. — (Echard.)

1578 — A Lima, le V. P. PIERRE DE LA PEGNA. Dom Louis Velasco se rendant au Mexique, en qualité de vice-roi, demanda pour conseiller et confesseur ce digne Religieux, qui enseignait alors au collège de Valladolid. Dès son arrivée à Mexico, il reprit ses cours et occupa la première chaire de l'Université. Plus tard, on l'élut Provincial et il fut ensuite élévé sur le siège épiscopal de Vérapaz et transféré sur celui de Quito. Ces deux églises n'eurent qu'à s'applaudir de son gouvernement.

Les affaires de son diocèse l'ayant amené dans la capitale du Pérou, les Inquisiteurs de cette ville profitèrent de son passage pour l'inviter à prendre la parole dans une séance solennelle, présidée par tous les membres de l'auguste Tribunal. Le discours du Prélat fut applaudi de tout l'auditoire : mais peu de jours après, la mort enlevait soudainement à l'Eglise cet éminent Pasteur. C'était l'an 1578.

Le P. Pierre avait manifesté le désir d'être inhumé dans la chapelle de l'Inquisition. Cette faveur lui fut accordée; et, comme le défunt laissait aux Inquisiteurs tout ce dont il pouvait disposer, ceux-ci s'empressèrent de placer sur la tombe le portrait de ce généreux bienfaiteur. (Aug. d'Avila, *Hist. Mex.*)

1582 — Au Buis, le martyre du V. P. ANTOINE LEDOUX, mis à mort par les calvinistes en haine de la foi. Il fut rencontré hors de son couvent par les hérétiques qui déchargèrent sur lui un coup de mousquet et l'achevèrent ensuite avec leurs sabres, empourprant ainsi sa robe dans le sang de de l'Agneau. — (*Mém. du Buis*).

.... Dans la province d'Aragon, le V. P. PAUL CHRISTIAN, qui, de concert avec S. Raymond de Pennafort, travailla efficacement à la conversion des Juifs et des Sarrasins. Le P. Paul s'attacha plus particulièrement à celle des Juifs, allant, comme l'Apôtre, son patron, de synagogue en synagogue, pour discuter avec eux; et il les confondait avec tant de force que ses adversaires ne savaient que lui répliquer.

A Girone, se trouvait un rabbin fameux, ce Rabbi Moyse que cite parfois S. Thomas. Les Juifs l'appelaient *le Maître*, et quand ils se voyaient à bout de raisons dans leurs controverses avec les catholiques, ils s'esquivaient adroitement en disant : « Le Rabbi Moyse répondra pour nous. »

Le P. Paul se rendit à Girone et engagea contre le terrible rabbin une discussion sur le mystère de la Sainte Trinité. Sa science fit triompher les lumières de l'Evangile sur les subtilités de son adversaire. De retour à Barcelone, l'intrépide Religieux supplia le roi de faire venir le célèbre docteur juif afin de le confondre dans une séance publique. Le rabbin accepta le défi. La séance eut lieu dans le palais du roi en présence de toute la cour et de plusieurs Prélats. Le P. Paul s'engagea à prouver par les livres de l'Ecriture, reconnus par les Juifs, les propositions suivantes :

1° Le Messie est venu.
2° Ce Messie est vrai Dieu et vrai homme.
3° Il a souffert et il est mort pour le salut du genre humain.
4° La loi est les cérémonies mosaïques ont cessé par la venue du Messie.

Ces quatre thèses furent développées avec tant de force que le malheureux rabbin ne savait où se tourner. Il avouait une chose et la niait ensuite; cherchant, mais en vain, à échapper aux arguments de son adversaire. Ses corréligionnaires le sifflaient et riaient de son embarras. Enfin, se sentant perdu, il s'écria qu'il ne répondrait plus rien et ne tarda pas à s'enfuir de la ville pour ne plus paraître aux conférences. La victoire restait au P. Paul. Emerveillé d'un pareil succès, le roi expédia des lettres par lesquelles il donnait ordre aux officiers du royaume d'accueillir avec bonté les Frères-Prêcheurs, partout où ils se présenteraient, et d'obliger les Sarrasins et les Juifs à assister à leurs instructions.

.... — A Liège, le V. P. GÉRARD, Lecteur du couvent de cette ville, religieux d'un esprit distingué. Il est l'auteur d'un ouvrage ascétique, intitulé : « *Præparate corda vestra:* Préparez vos cœurs », où sont indiqués sept moyens d'arriver à ce précieux résultat. On possède aussi du V. Père un recueil de sermons et des panégyriques. — (*Ant Sen.*).

1647 — A Malte, le vertueux Fr. JACQUES GROU, convers, natif de Lagny-en-Brie.

D'abord engagé dans le métier des armes, il quitta cette profession pour

celle du cloître et reçut l'habit de l'Ordre au couvent de Saint-Honoré à Paris. Sa seule modestie suffit pour attirer plusieurs jeunes gens à la vie religieuse. Sa charité à l'égard des pauvres et des malades faisait l'édification de ses Frères. Sa prière était presque continuelle. A la récitation quotidienne de son Office il ajoutait encore le Rosaire et les Heures de la Sainte Vierge.

Devait-il communier ? Il entendait d'abord une première messe comme préparation ; puis une seconde, celle où il approchait de la sainte Table ; et enfin une troisième en action de grâces.

Le bon Frère, très porté à la pénitence, ajoutait des jeûnes au pain et à l'eau à ceux que prescrivait la Règle, se disciplinait jusqu'au sang et portait constamment le cilice. Il parlait peu et ne souffrait point que l'on manquât à la charité. S'il ne pouvait détourner la conversation où le prochain était attaqué, il se retirait silencieusement.

Jamais on ne le vit ému. Attaché aux devoirs de son état, il mettait son bonheur à laver la vaisselle, à balayer les cloîtres ou à remplir les offices les plus humbles. Tous les instants de sa journée lui étaient précieux. « La pratique des vertus, disait-il, est liée à nos actions ; nos actions aux heures ; les heures aux jours ; les jours aux semaines ; les semaines aux mois et les mois aux années. Chaque jour est une image de la vie, et le vrai moyen de se rendre parfait en peu de temps consiste à faire avec beaucoup d'attention et de perfection nos actions journalières. »

Le P. Etienne le Brun devant partir en qualité d'aumônier du comte de Romorantin pour accompagner ce dernier à Candie, le Fr. Jacques lui fut donné comme compagnon. Mais arrivé à Malte, le bon Frère tomba malade et mourut très dévotement, le 29 juin 1647. Bien que le saint Religieux fût inconnu dans la ville, le parfum de sa vertu s'était déjà répandu de tous côtés, et l'on vit de pieux fidèles déchirer ses habits et en emporter les morceaux comme de précieuses reliques. On assure que le vénérable défunt, beau comme un ange et resplendissant de gloire, apparut à l'un de ses neveux. — (*Mém. de Saint-Honoré.*)

1537 — Au monastère de Prouille, la V. Mère GAUSSIDE DE RASQUAS, Prieure. Elle se fit singulièrement remarquer par sa dévotion aux âmes du Purgatoire qui lui apparaissaient fréquemment pour implorer son assistance. La V. Mère aimait pour cette raison à passer de longues heures en prières au Chapitre, ce qui faisait dire à ses filles que leur Prieure conversait plus volontiers avec les morts qu'avec les vivants.

Un jour, deux Sœurs s'étaient retirées à l'écart pour s'entretenir, en temps de silence, de l'une de leurs compagnes récemment décédée. La V. Mère connut surnaturellement cette infraction à la Règle. Elle se rend aussitôt à l'endroit et surprend les coupables qu'elle réprimande doucement. Au même moment, un coup terrible, semblable au fracas du tonnerre, retentit soudain

et glace d'épouvante les pauvres filles qui se promirent bien de ne plus recommencer. — (*Mém. de Prouille.*)

.... — A Zamora, au monastère de Sainte-Marie, la vertueuse Sœur MARIE GONZALÈS, très adonnée à l'oraison. Elle consacrait un temps considérable à ce salutaire exercice, sans négliger ses devoirs d'état. Une année, le jour même de la fête de Saint Dominique, l'obéissance l'avait retenue à la cuisine, pendant que la communauté assistait à la messe. Entendant la clochette de l'élévation, la sainte fille se met à dire naïvement : « Seigneur, « je voudrais bien vous aller voir, mais je ne le puis. Regardez-moi donc, « s'il vous plait, par un effet de votre grâce. »

Tournant aussitôt ses regards du côté du chœur, elle vit les murailles s'entr'ouvrir pour lui permettre de contempler et d'adorer le Corps de Jésus-Christ que le prêtre élevait vers le ciel. — (Lopez.)

.... — A Montargis, la B. ANICE DE MONTFORT. Elle était fille du vaillant comte Simon de Montfort, appelé le « Judas Machabée de son siècle », véritable rempart de la foi et victime de son zèle devant Toulouse. Héritière de ses sentiments chevaleresques et de son amour pour l'Ordre de saint Dominique, elle obtint à son fils, qui avait guerroyé sous les ordres de saint Louis dans les croisades, la grâce de la vocation religieuse. Il entra chez les Frères-Prêcheurs, et il mourut dans l'île de Chypre, peu de temps après avoir pris le saint habit. Sa généreuse mère, déjà affiliée au Tiers-Ordre, voulut se donner encore plus parfaitement à Dieu dans le monastère de Montargis qu'elle venait de fonder pour cinquante religieuses. Sa vie s'y consuma lentement dans la pénitence et l'humilité. — (*Mém. de Montargis.*)

XXX JUIN

Le B. BUONINSEGNA CICCIAPORCI, Patriarche d'Antioche et Martyr (*).

(1200-1270)

Issu de la très noble famille des Cicciaporci, notre Bienheureux vit le jour à Florence vers l'an du Seigneur 1200. Encore jeune il reçut l'habit des mains du B. Jean de Salerne fondateur et Prieur du couvent de Sainte-Marie-Nouvelle. Après ses vœux de religion, le fervent novice se livra tout entier à l'étude de la théologie sous l'habile direction de Fr. Guido del Baldese et de Fr. Ugo de Mugello.

Ses rapides progrès dépassèrent toute attente, et bientôt employé lui-même à l'enseignement, il devint un excellent professeur et obtint son grade de Maître en théologie.

L'an 1233, Grégoire IX avait député à Florence le B. Jean de Vicence avec des lettres très pressantes pour conclure un traité de paix entre les Florentins et les Pisans. Dans cette délicate mission le Légat du Saint-Siège fut puissamment aidé par le B. Buoninsegna. Le crédit et l'autorité qui s'attachaient à son nom dans le couvent de Sainte-Marie-Nouvelle où les délégués tenaient leurs séances, le désignaient de suite à leur choix en qualité d'assesseur et de conseiller. Il assista à toutes les délibérations et sut si bien concilier les intérêts des deux partis que la paix fut conclue à la satisfaction

(*) Brocchi, II, 303.

générale. De retour à Rome, le B. Jean s'empressa de représenter au Souverain Pontife les grands mérites et le profond savoir de son illustre collègue, lequel continua longtemps encore ses cours à Florence jusqu'au jour où, pressé par l'inspiration divine, il demanda et obtint de partir pour l'Orient afin de s'employer à la conversion des infidèles. Il se rendit d'abord en Egypte et annonça avec grand fruit les vérités du salut.

Quand les Frères-Prêcheurs purent pénétrer jusqu'à Antioche, Boninsegna y fut envoyé par le Prieur de Ptolémaïde, pour étendre le royaume du Christ dans ces contrées soumises aux Sarrasins, avec mission de fonder dans cette ville un couvent dès que les circonstances le permettraient.

A peine arrivé au poste que lui assignait l'obéissance, notre Bienheureux se mit à l'œuvre avec ses frères. Dieu bénit visiblement son ministère, car la plus grande partie des habitants se convertit à la vraie foi. Au dire des anciens auteurs, le Saint-Siège, qui avait en si haute estime le V. Père, informé du zèle avec lequel il s'employait au salut des âmes, le créa Patriarche d'Antioche (1).

Cependant le démon veillait, et tandis que les Frères recueillaient, sous la sage conduite de leur Supérieur, les fruits les plus consolants, un orage qui menaçait d'engloutir la mission, était sur le point d'éclater. Les premiers ministres du sultan, à l'instigation du cruel ennemi des âmes, donnèrent l'ordre de s'emparer de tous les Religieux dominicains. On les jeta dans un obscur cachot et l'on tenta, par tous les moyens, d'ébranler leur constance. Mais nos généreux confesseurs bravèrent les supplices et tombèrent l'un après l'autre sous les coups de leurs bourreaux. Le B. Boninsegna avait été réservé pour la fin : comme chef de mission, des tourments plus affreux l'attendaient. Il les affronta sans trembler, trop heureux de donner sa vie pour l'amour de Jésus-Christ. Ayant été conduit sur la place publique, il s'entendit condamner à avoir la tête sciée depuis le sommet du crâne jusqu'aux oreilles. Ainsi succomba ce glorieux athlète.

Son corps demeura entre les mains des infidèles. A défaut du culte que les enfants de Saint-Dominique eussent tant aimé rendre à

(1) Brocchi affirme avoir vu lui-même quelques images du Bienheureux, gravées sur cuivre. On le représente la mitre et le diadème en tête, tenant d'une main la croix patriarchale. Au bas, son titre de Patriarche d'Antioche ; et au-dessus, les insignes de son martyre.

ses précieuses reliques, il en est un autre auquel ils ne manquèrent point de recourir. Son image, entourée de l'auréole du martyre, figura à côté de celles des membres de l'Ordre parvenus aux honneurs de la béatification. On la vénéra longtemps de la sorte dans l'église de Saint-Dominique de Fiesole, au chapître de Saint-Marc, dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle et dans beaucoup d'autres sanctuaires dominicains.

Le nom du V. Martyr est également cité avec une mention très élogieuse dans la grande chronique du couvent de Saint-Marc. On y lit ces mots : « *Hinc subsequitur F. Boninsegna Florentinus, Lector et « Concionator egregius. Antiocham Syriæ civitatem multis cum sociis « ivit, ubi cum sanctæ Prædicationis indefessam navaret operam, ab infi- « delibus caput ad aures sectus, cum multis aliis Fratribus humanæ salutis « anno circiter MCCLXX.*

« On lit encore dans le Martyrologe dominicain : « *Inter alios Frater « noster Boninsegna Florentinus pro fide Christi a summo vertice ad « aures usque serra dissectus est.* »

D'après les données les plus probables, c'est au B. Angelico de Fiesole que revient l'honneur d'avoir relevé la mémoire de notre saint martyr, en plaçant son image dans plusieurs tableaux. De son côté, S. Antonin a décrit dans ses œuvres les détails de la mort du V. Boninsegna, le cite comme l'un des plus illustres personnages de l'Ordre. Tous les écrivains qui ont parlé de lui, se plaisent à lui donner toujours les titres de Bienheureux et de Martyr.

Le Bienheureux JACQUES SEXTIUS,
Fondateur du couvent de Notre-Dame-des-Grâces, à Milan(*)

(1493)

Jacques Sextius, originaire de Milan, fit ses premières études dans cette ville et s'acquit, plus tard, une grande réputation d'habileté comme médecin. Il venait de se fiancer avec une jeune fille de famille considérable, quand une mort inopinée brisa tout à coup ses

(*) Razzi

projets d'avenir, en lui enlevant, avant même la célébration du mariage, celle qu'il s'était choisie pour compagne de sa vie.

Une perte si cruelle fit toucher du doigt à ce jeune homme l'instabilité des joies du monde, et le porta à se consacrer à Dieu dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Toutefois, ne voulant rien entreprendre à la légère dans une affaire de cette importance, il communiqua son dessein à un Religieux de Saint-Eustorge, nommé Joachim de l'Aigle, et, sur son conseil, se rendit à Pavie. Il prit l'habit dans cette ville et se fit vite remarquer par ses vertus et ses succès dans l'étude.

Les Pères de Lombardie, très désireux d'établir à Milan une maison d'exacte observance, jetèrent les yeux sur notre Bienheureux et le demandèrent pour fondateur, ce qui leur fut de suite accordé. Ses exemples, sa haute sagesse, le crédit dont il jouissait en ville, le servirent merveilleusement pour conduire à son bon terme l'entreprise : en peu de temps, le V. Père put fonder l'insigne couvent de Notre-Dame-des-Grâces où il allait passer toute sa vie religieuse. Si, dans la suite, en effet, les Supérieurs durent remanier le personnel de la maison, exception fut toujours faite en faveur du P. Jacques, dont la présence était jugée si nécessaire à Milan, qu'on aurait cru tout perdre en le perdant.

Vrai miroir de perfection, le V. Religieux se signala par une fidélité ponctuelle à toutes les observances régulières. Il poussait même le scrupule jusqu'à garder le silence à table, quand, en voyage, il lui arrivait de manger avec des étrangers. Si grande que fût la chaleur, il n'aurait jamais consenti à prendre un verre d'eau, entre les repas, pour se désaltérer : il usait d'une semblable rigueur dans les jeûnes et les abstinences. Le premier aux exercices, il en sortait invariablement le dernier, et sa modestie, au chœur, était telle, que le Père Maître le proposait pour modèle à ses novices. Par esprit de pauvreté, il n'avait, à son usage, qu'un seul livre de piété, intitulé : *L'art de bien mourir ;* en fait d'images, on ne voyait dans sa cellule qu'un Christ et une tête de mort. La vue du Crucifix l'excitait à l'amour et à la confiance ; l'image de la mort à l'humilité et à la crainte de Dieu : ce qui faisait dire plus tard au P. Séraphin Razzi que pour représenter le P. Jacques Sextius avec son caractère distinctif, il suffirait de le peindre à genoux devant un crucifix, tenant dans sa main gauche une tête de mort, et dans sa droite une banderolle avec ces mots :

Spem timor adducit ; mors vitam ; Christus utrumque.

La crainte me fait espérer;
La mort me conduit à la vie;
Mais Jésus, sans rien partager,
M'encourage et me vivifie.

Le V. Père se rendit toujours recommandable par sa grande charité envers ses Frères. Supérieur, il les servait dans leurs maladies et retenait sagement les faibles, quand un zèle indiscret les portait à faire plus que leurs forces ne permettaient. S'il se montrait large pour les dispenses dans les jeûnes et l'abstinence, il était inflexible pour les pratiques faciles du silence et de la modestie religieuse. Sur ce point, il ne transigeait jamais.

On l'a vu punir avec une étonnante rigueur les moindres manquements de ce genre; et il en donnait lui-même la raison : « Ne pas « jeûner, disait-il, quand le Supérieur l'autorise suivant les circons- « tances et les personnes, n'apporte aucun préjudice, ni à celui qui « use de la dispense, ni aux autres. Il n'en va pas de même pour les « observances qui ne font aucun tort à la santé; car leurs infractions « sont des péchés de malice qui nuisent toujours à ceux qui les « commettent comme à ceux qui les voient. »

Il ne pouvait non plus souffrir que l'on se permît de prendre quelque chose entre les repas, sans permission : et, à l'occasion, il savait agir avec vigueur.

Il y avait dans le jardin un magnifique abricotier, dont la hauteur atteignait le toit de la maison : les fruits étaient excellents, et, chaque année, la récolte très abondante tenait du prodige. Quelques novices, cédant à la convoitise, coururent après Matines cueillir de ces fruits. Le serviteur de Dieu, resté seul au chœur, suivant son habitude, eut connaissance du fait : non content de châtier sévèrement les coupables; il donna sa malédiction à l'arbre qui, peu à peu, se dessécha et périt entièrement.

On a remarqué que le désir d'accroître sa famille religieuse le portait à recevoir trop facilement les novices à la profession, dans l'espoir de leur amendement. Mais il faut le reconnaître, il se trompait en cela; voilà pourquoi une telle indulgence n'est nullement à conseiller.

Notre Bienheureux s'adonnait assidûment au ministère des confessions. On lui confia souvent des sommes énormes qu'il appliquait à soulager les malheureux ou à doter de pauvres filles, exposées au

danger de la séduction. Infatigable dans le service du prochain, il allait partout où on l'appelait, et savait se concilier tous les cœurs par l'onction de sa charité. Dans ses visites, il réconfortait les malades par les exemples des Saints et possédait une grâce singulière pour les entretenir du mérite des souffrances. Il ne se retirait qu'après leur avoir donné sa bénédiction, et l'on cite plusieurs guérisons, subites et complètes, obtenues par ce seul moyen.

Nous ne pouvons passer sous silence la courageuse fermeté du V. P. Jacques dans ses rapports avec le duc de Milan, dont la conduite et les mœurs étaient détestables. L'une des malheureuses victimes des désordres du prince avait prié le serviteur de Dieu de venir la confesser. Celui-ci s'empressa de se rendre auprès d'elle, mais, devant son refus obstiné de se séparer de son complice, il lui fit comprendre qu'il ne pouvait pas lui donner l'absolution. Cette femme, blessée jusqu'au vif dans son amour-propre, n'eut rien de plus pressé que de raconter la chose à son maître. On prévoit ce qui arriva. Le duc, s'imaginant avoir reçu un affront sanglant de ce moine, entra dans une violente colère, et manda aussitôt à Vigevano, où il se rendait, le P. Jacques.

Notre Bienheureux partit sans mot dire, et, n'ignorant point ce qui l'attendait, il fit à Dieu, dans le secret de son cœur, le sacrifice de sa vie.

Introduit en présence du duc, défense lui est faite de quitter la ville, et, en même temps, on le menace de mort s'il persiste dans son refus d'accorder l'absolution désirée. — « Faites-moi mourir, si bon « vous semble, répond alors, sur un ton très calme, le V. Père; mais « vous ne m'empêcherez jamais d'agir suivant ma conscience. » Une parole si digne désarma le duc; et, plus tard, rentrant en lui-même, il ne put retenir ce cri d'admiration : « Vraiment, je ne pensais pas « posséder dans mes Etats un si grand homme de bien! » Il le fit même reconduire à Milan, avec honneur, sur sa propre mule, et par une sorte de réparation, il voulut payer une chape neuve à tous les Religieux de son couvent.

La belle conduite du P. Jacques, en cette circonstance, eut du retentissement et le placa en haute estime auprès des grands d'Italie. A dater de cette époque, la maison de Notre-Dame-des-Grâces reçut des aumônes plus considérables et fut même dotée de revenus annuels.

Le duc de Milan étant mort, son frère Louis usurpa ses Etats. On

rapporte qu'il faisait tant de cas de la vertu de notre Bienheureux, qu'il ne l'appelait jamais que *le Saint*. Il n'eut pas, sans doute, le courage de s'inspirer souvent de ses conseils : on doit cependant lui savoir gré de l'avoir fait quelquefois, et d'avoir ainsi évité plus d'un écart regrettable, en mettant à profit, pour le bien de ses subordonnés, les lumières qu'il recevait.

Le jeune prince, Jean Galeazzo, fils du duc de Milan, fut plus heureux : il s'était placé résolument sous la conduite du saint Religieux, et grâce à sa direction, il se maintint toute sa vie dans l'innocence et la crainte de Dieu.

Jacques Sextius entrait dans sa soixantième année, quand il tomba gravement malade. Sur ces entrefaits, deux de ses plus illustres pénitentes, la signora Béatrice, femme du puissant seigneur Tristan Sforza, et sa sœur Justine, demandèrent l'autorisation d'entrer dans la cellule du mourant pour recevoir une suprême bénédiction. A cette époque, les lois qui régissaient la clôture conventuelle étaient moins rigoureuses que de nos jours, et le Prieur, faisant droit à la haute naissance de ces personnes, crut pouvoir s'en autoriser pour leur permettre de franchir la clôture. Le P. Jacques, au contraire, se montra très vivement affecté d'une faveur que rien, disait-il, ne semblait justifier à ses yeux. Il reçut cependant les visiteuses, leur adressa quelques brèves paroles et les congédia aussitôt,

Sentant ses forces défaillir, il demanda les derniers Sacrements, et expira doucement, le Saint Nom de Jésus sur les lèvres, le jour même de la commémoraison de Saint Paul, l'an 1493, après quarante ans de vie religieuse.

Dieu glorifia aussitôt la sainteté du V. Père par des grâces signalées. Plus d'une année après sa mort, ses reste bénis durent être transférés dans la chapelle du Rosaire. A cette occasion on ouvrit le tombeau : le corps du Bienheureux fut retrouvé dans un état de parfaite conservation, bien qu'il eût séjourné près de dix-sept mois dans un endroit fort humide. Cette circonstance accrut encore la dévotion des fidèles, qui entourèrent le saint corps d'une plus grande vénération. Le nouveau sépulcre devint glorieux par de nombreux miracles, comme l'attestent les ex-voto, placés dans la chapelle, et une lampe, longtemps entretenue par la piété reconnaissante du peuple.

La V. S. CATHERINE DE LA PRÉSENTATION

Professe du monastère de Sainte-Catqerine à Toulouse (*).

(1642)

Cette V. Sœur était originaire de la petite ville de Moissac, située à quinze ou seize lieues de Toulouse. Elle y vécut jusqu'à l'âge de dix-neuf ans dans les maximes de la piété ; puis, comme un autre Abraham, elle en sortit pour suivre l'appel de Dieu, sans trop savoir où elle allait. Elle se sentait fortement attirée au saint état religieux, mais ne trouvant point de monastère dans son pays natal, elle fit vœu de se rendre nu-pieds à Toulouse pour se procurer cet avantage. Sa résolution fut généreusement exécutée, malgré les oppositions de son tuteur qui s'efforçait de la retenir dans le monde.

En arrivant à Toulouse, la jeune fille se présenta chez les Ursulines ; mais son oncle ayant refusé de payer sa pension, elle dut se retirer, sans néanmoins perdre courage. De là, elle fit une nouvelle démarche auprès des Feuillantines, puis auprès des Clarisses et toujours sans succès.

La Providence lui ménagea un emploi chez une digne tertiaire qui avait contribué de tout son crédit à la fondation du grand Ordre dans la même ville. Mlle de Buet — c'était son nom — ne tarda pas à découvrir les admirables vertus de cette étrangère qu'elle voyait pleine de pudeur, de modestie et de piété. Elle en parla à la V. Mère Marie de Jésus, fondatrice du monastère de Sainte-Catherine, et la lui présenta pour qu'elle l'admît dans sa communauté. La Prieure mettant une grande circonspection dans la réception des sujets, fit attendre pendant plusieurs années la jeune postulante et la reçut enfin à l'habit, le 21 novembre 1612, jour de la Présentation de Notre-Dame, dont on lui donna le nom.

(*) *Mém. de Toulouse.*

Sœur Catherine se reconnaissant très obligée à la religion de son admission toute gratuite, s'efforça d'être l'humble servante des Religieuses du monastère. Dans ces premiers commencements, la vie commune était fort dure ; il fallait un réel courage pour la supporter, mais la fervente novice, bien loin de plier sous le fardeau, ajoutait encore aux observances de nombreuses privations, et faisait briller dans toute sa personne une humilité qui la rendait singulièrement recommandable. S'il lui échappait une légère imperfection, elle voulait, pour se punir, s'en accuser devant la communauté. Elle demanda même, à l'époque de sa profession, à faire sa confession générale en public ; et ne l'ayant point obtenu, elle s'en dédommagea en l'adressant par écrit à sa Supérieure.

Elle marchait dans une continuelle présence de Dieu et s'étudiait à correspondre fidèlement aux inspirations de la grâce. Jamais elle ne se plaignit de rien : le moindre murmure était à ses yeux indigne d'une personne religieuse, vouée par état à la croix, « laquelle, disait-elle, est toujours pénible, de quelque côté qu'on l'envisage. » Aussi ne perdait-elle point la paix de l'âme au milieu de ses plus grandes confusions, l'humiliation ne produisant en son cœur qu'un amour plus chrétien pour ceux qui la lui infligeaient.

La V. Sœur se serait fait scrupule d'avouer son dégoût habituel pour les mets qu'on lui servait dans ses maladies. En santé, elle ajoutait des jeûnes extraordinaires à ceux de la Règle : elle était aussi austère quant aux veilles dont elle ne se dispensa jamais, bien qu'au moment du signal, il lui arrivât fréquemment de n'avoir encore pu fermer les paupières.

Elle vivait dans une admirable indifférence pour tous les emplois de la Religion et s'abandonnait absolument à la volonté de ses Supérieures. Elle signala plus particulièrement sa vertu dans l'office de portière dont elle s'acquitta, douze années durant, avec une rare discrétion, ne s'informant que du strict nécessaire et évitant soigneusement de rapporter dans la maison rien qui pût troubler le recueillement ou piquer la curiosité. Au temps de silence comme aux jours de communion, elle se montrait inexorable pour les personnes du dehors, qu'elle savait congédier honnêtement. Elle unissait si bien l'esprit d'oraison avec les actions extérieures, que la Prieure lui donna pour aide dans son office une jeune Sœur, très portée au recueillement et éprouvant une répugnance extrême pour les charges extérieures, afin que celle-ci pût apprendre à l'école de sa sainte compa-

gne la manière de servir Dieu et de le trouver dans les emplois même distrayants exercés en vertu de l'obéissance.

Sœur Catherine était tendrement dévote au saint Enfant Jésus et à sa divine Mère qu'elle honorait avec une affection toute filiale par des mortifications extraordinaires et par la pratique de la récitation de mille *Ave Maria*. Elle avait, en outre, une grande foi à la présence de son bon ange et une compatissante charité pour les âmes du purgatoire.

Sur la fin de sa vie, elle passait presque tout son temps au pied du très saint Sacrement. Plusieurs Religieuses eurent révélation de sa mort. L'une d'elles, demandant familièrement à Notre-Seigneur qu'elle serait celle de ses compagnes que sa bonté appellerait la première à Lui ? « La Sœur de la Présentation, lui fut-il répondu. » Une autre aperçut, un jour, Sœur Catherine, ornée d'un vêtement lumineux, et comprit à ce signe qu'avant peu sa pieuse amie entrerait dans la gloire. Catherine eut elle-même un pressentiment de son prochain départ. Chargée du soin des malades depuis deux ans, elle s'acquittait de son emploi avec une grande charité quand, un jour, elle vint trouver la Prieure pour lui remettre son office et la prier de la laisser tranquillement se préparer à la mort. A dater de ce moment, sa vie ne fut plus qu'un profond oubli des choses de la terre ; sa conversation était au ciel. Sept semaines avant de mourir, elle se rendit, tous les samedis, dans un petit oratoire, pour prier la T. Sainte Vierge de l'assister à l'heure de sa mort.

Le dernier samedi, elle tomba gravement malade et demanda les Sacrements. La Sœur qui l'assistait, récitait près d'elle certaines prières que la sainte fille avait jadis recueillies par écrit pour ce moment suprême. On admirait sa patience, sa foi aux suffrages des Saints et des Anges, sa fidélité à garder ponctuellement le silence comme la communauté. Mgr l'archevêque de Toulouse ne pouvant, à son vif regret, venir la bénir, se fit remplacer par son Vicaire général.

Sentant ses forces défaillir, la V. Sœur demanda la statue de l'Enfant Jésus, la couvrit de ses baisers et rendit pieusement son âme, l'an 1643. Au moment même, son visage parut tout éclatant.

La vertueuse Sœur ANNE DE GATELET, du Tiers-Ordre, de la Congrégation de Valence en Dauphiné (*).

(1611-1682)

Cette fille de douleurs, que l'Epoux de sang avait particulièrement choisie pour en faire un parfait modèle de patience et de résignation, naquit à Périns, en Dauphiné, de noble Eymard de Gatelet, et de dame Balthazarde Rigaut, son épouse, l'an 1611. Elle passa sa jeunesse dans la piété chrétienne, aspirant de tout son cœur à la plus haute perfection. Pour se faciliter les moyens de l'acquérir, elle se présenta au monastère des Ursulines de Valence. Dieu, qui voulait la sanctifier dans le Tiers-Ordre de S. Dominique, entrava son projet par une terrible infirmité qui, pendant vingt ans, la cloua sur un lit de douleurs. Après cette longue épreuve, il y eut un peu de relâche dans ses maux. La V. Sœur, vivement désireuse de pouvoir assister à la Messe, pria si ardemment la très sainte Vierge de lui obtenir cette grâce, qu'elle eut enfin la joie de contenter sa dévotion. Mais bientôt ses douleurs la reprirent avec une complication d'infirmités qui allaient faire du reste de sa vie un terrible martyre. Le tourment le plus pénible lui fut causé par une migraine d'une violence inouïe qui ne la quitta plus. Survint, en outre, une paralysie qui lui prit tout un côté du corps et ne lui laissa qu'un usage assez restreint de ses mains : encore se brûla-t-elle la droite.

Douce et patiente, Sœur Anne aimait sa croix et ne voulait point en être soulagée. Nous en avons la preuve dans une réponse qu'elle fit un jour au V. P. Antoine du Saint-Sacrement. Elle désirait depuis longtemps s'entretenir avec ce saint homme qu'elle ne connaissait que de réputation. Un jour, elle s'ouvrit de son désir à l'un de ses neveux, Religieux du couvent de Valence. « Nous ne savons où est « ce Père, lui répondit-il, ni même s'il doit venir ici.» — « Demain, à

(*) *Ex relat fideli.*

« dix heures, il célébrera la messe chez vous, répondit la malade. » En effet, le P. Antoine arriva le lendemain et, après la messe, sans qu'on lui eût rien dit, se rendit chez la V. Sœur. L'entretien se prolongea longtemps ; en se retirant, le saint Religieux lui demanda si elle voulait guérir. « Je ne désire que l'entier accomplissement de la volonté « de Dieu sur moi, et pas autre chose », lui dit la pieuse femme.

C'était bien la volonté du Souverain Maître qu'elle fût ainsi crucifiée ; mais, pour soutenir sa faiblesse, il adoucissait les maux par la rosée des consolations divines. La prière, l'humble soumission, la joie de souffrir pour Dieu, faisaient passer le temps avec une grande rapidité et si agréablement que la V. Sœur ne s'apercevait pas de sa durée. « Mon cher ami, disait-elle, un premier jour de l'an, à son neveu, « j'ai beau souffrir, il me semble que l'année écoulée n'a pas duré « trois jours. » Cette parole le surprit d'autant plus qu'il avait été mainte fois témoin des crises affreuses qui réduisaient sa tante au plus pénible état.

La pieuse malade exerçait autour d'elle un apostolat fructueux : elle était l'ange consolateur de tous les affligés ; de la ville et des lieu circonvoisins on venait la visiter, et, après avoir joui de ses entretiens, on sortait, le cœur joyeux et réconforté. Notre-Seigneur rendait aussi plus éclatante sa sainteté, non seulement par les grâces attachées à chacune de ses paroles, mais encore par les extases et les ravissements qui la saisissaient au milieu de ses entretiens. Un gentilhomme, liant conversation avec elle, la vit tout à coup tomber en extase : très surpris d'un phénomène si nouveau pour lui, il eut la patience de la considérer trois heures entières. Puis, voyant qu'elle demeurait toujours immobile, il se retira précipitamment en criant dans la maison que la malade était morte. Comme on était habitué à ses sortes d'accidents, personne n'ajouta foi à sa parole ; on lui expliqua la cause de ce prétendu trépas, et cet homme demeura plus persuadé que jamais de la haute sainteté de la V. Sœur.

Ses communications avec le ciel étaient, pour ainsi dire, journalières : la très sainte Vierge lui apparut fréquemment. A l'époque de la canonisation de S. Louis Bertrand et de sainte Rose de Lima, et de la béatification de Pie V, d'Albert-le-Grand, de Marguerite de Savoie, Sœur Anne, très peinée de ne pouvoir assister aux solennités célébrées dans toutes les églises de l'Ordre, eut du moins, pour sa consolation, un reflet de ces fêtes, en voyant sa chambre inondée d'une lumière céleste.

Par suite de ses connaissances surnaturelles, le bien qu'elle voulait au prochain, lui devenait plus facile à réaliser. Un jeune homme, poussé par une secrète curiosité, vint un jour lui faire visite. La Sœur ne le connaissait nullement, mais sans la moindre hésitation elle l'avertit de quitter ses habitudes vicieuses et de ne pas différer d'un moment sa conversion, « car avant peu, lui dit-elle, vous serez cité « au tribunal de Dieu. » Elle l'engagea à se confier à Marie et à entrer dans la confrérie du Rosaire. Le conseil fut suivi, et, au bout d'un an, ce jeune homme mourait en fervent chrétien.

Elle prédit de la même manière la mort du P. Vincent de Barjac, son ancien confesseur. « L'Ordre, dit-elle en apprenant la maladie de ce Religieux, va faire une grande perte. » — Mais il peut guérir, répliqua-t-on. — « Non, non, répondit-elle, ce Père ne guérira pas, « et les premières nouvelles que nous recevrons, seront celles de sa « mort. » Ce fut vrai.

Sœur Anne rentrait dans sa soixante-et-onzième année. Depuis six mois une fièvre lente l'avait réduite à l'extrémité. Le moment de son départ de ce monde ne pouvait être éloigné. Dieu lui faisant alors connaître le jour et l'heure précise de son décès, elle l'annonça aussitôt à son entourage. Elle reçut tous les Sacrements de la sainte Eglise, et munie du Pain des forts, assistée du Prieur de Valence auquel s'était jointes plus de deux cent personnes, elle rendit paisiblement son âme au Créateur, l'an 1682.

Son corps fut déposé dans la chapelle des Sœurs de Sainte-Catherine.

LE MÊME JOUR

1331 — A Amiens, le V. P. NICOLAS d'ABBEVILLE, Inquisiteur très zélé contre les hérétiques. Il exerça cette charge sur l'ordre du R^mo^ P. Nicolas de Trévise, qui le fit passer de la Province de France dans celle de Toulouse et l'assigna à Carcassonne, au moment où les derniers descendants des Albigeois s'acharnaient contre nos Pères.

Les indignités et les mauvais traitements dont les Inquisiteurs de Toulouse ne cessaient d'être victimes, engagèrent le saint Général à envoyer dans ces contrées le P. Nicolas, recommandable par sa haute piété, son éloquence et

sa discrétion. On espérait aussi que son crédit auprès du roi Philippe-le-Bel contribuerait beaucoup à la répression des révoltés.

Entré en charge vers l'an 1296, il chercha à gagner les esprits par sa douceur et sa charité. Il fut loin d'y réussir. Un jour qu'il prêchait sous le cloître, les Albigeois l'assaillirent tout à coup en vociférant des cris de mort et menaçant d'incendier la maison. Les Religieux n'échappèrent qu'à grand'peine à la grêle de pierres que ces forcenés leur lançaient. Pendant sept ou huit ans, ces scènes de sauvagerie se renouvelèrent fréquemment.

Las d'une persécution si violente, l'Inquisiteur résolut d'apporter prompt remède à la grandeur du mal. Il se rendit à Rome et obtint que l'affaire serait jugée par le Tribunal de l'Inquisition. Les Albigeois, de leur côté, négociaient auprès de la Cour de France et dépensaient des sommes énormes pour corrompre les juges. Sans perdre un momeut, le P. Nicolas se rendit à Paris et obtint gain de cause : le procès était renvoyé au Tribunal de l'Inquisiteur. De retour à Carcassonne, le dimanche de l'Octave de Pâques, en présence de plusieurs évêques, notamment des Seigneurs Bernard de Castanet, évêque d'Albi, et Bérenger Frédely, évêque de Béziers, de quelques abbés et autres personnages de distinction, il cita à sa barre Guillaume Bruneti, Guillaume Garrici, docteurs ès Lois, Raymond-le-Maître et quatre autres hérétiques, et les condamna à un emprisonnnement perpétuel dans la tour de l'Inquisition. Ceci se passait l'an 1299, sous le priorat de Bernard Guidonis.

Les Albigeois, voyant à qui ils avaient affaire, changèrent de tactique. Ils s'apaisèrent peu à peu, devinrent les amis de nos Pères, fréquentèrent leur couvent, en un mot, cherchèrent à se réconcilier avec l'Eglise. L'Inquisiteur seconda de tout son pouvoir leurs dispositions, et au mois d'octobre, dans une réunion solennelle, tenue sous le cloître du couvent, il reçut l'abjuration des convertis qui la firent les mains levées vers le livre des Evangiles. Il leur imposa pour pénitence de faire bâtir une chapelle dans notre couvent en l'honneur de saint Louis que le Pape Boniface VIII venait de canoniser. Cette chapelle fut construite l'année suivante (1300) : la ville de Carcassonne y contribua de ses deniers pour une somme de neufs cents livres tournois.

La paix était donc conclue et l'on se promettait des jours tranquilles sous la sage conduite du V. Inquisiteur, quand un faux frère, du nom de Bernard Délicieux, de l'Ordre de Saint-François, vint derechef allumer le feu de la persécution, l'an 1301. Ce moine apostat, soutenu par un certain Jean de Pinquon, d'Amiens, s'attaqua à détruire l'œuvre du P. Nicolas, et souleva la populace contre l'autorité du Pape et celle de ses représentants. Les vexations recommencèrent. Pendant six années, nos Pères furent en butte aux traitements les plus indignes. Le Prieur du Couvent de Toulouse, le P. Loup de Bayonne, adressa l'an 1304, au cardinal Nicolas du Prat, une lettre très pressante, dans laquelle il racontait en détail les persécutions et les misères de tout genre, infligées à nos Religieux de Carcassonne. Il priait Son Emi-

nence d'employer sa haute autorité auprès du Pape pour mettre un terme à tant de maux. Voici la teneur de cette lettre :

Reverendo *Patri in Christo ac Domino, suoque ac Ordinis refugio, singulari, Domino Fratri Nicolao de Prato, Dei gratia Ostiensi ac Veletrensi Episcopo Cardinali, ejus humiles ac devoti Fily Frater Lupus, Prior, et Conventus Fratrum Ordinis Prædicatorum Tolosæ, cum sui recommendatione humili et devota, devotum et debitum famulatum.*

Inter *multiplices adversorum incursus, quæ diebus his malis, nostrum Ordinem oppresserunt, illud præcipue nos affligit, quod Fratres nostros hæreticæ pravitatis in Regno Franciæ à Sede Apostolica deputatos viros, vita et conversatione laudabiles, in commisso sibi officio juxta formam à Sede prædicta sibi traditam, proce dentes, quidam de Burgo Carcassonensi persecutores et adversarii Fidei Orthodoxæ, tanquam in se vel sibi, conjunctis parentibus pravitate prædicta respersi, contra Inquisitores eosdem, contra Fidei et Inquisitionis negotium livoris ardore succensi per ipsius loci Consules, ac Dominum* Joannem de Pinquonio, *Vice-Dominum Ambianensem militem concitati, cum ante ejusdem Vice-Domini adventum ad Terram, Populi cum Inquisitoribus et Fratribus sine quocumque commotionis vestigio, pace cunctis optata Fidelibus fruerentur, publice, manifeste, et notorie ipsis Inquisitoribus in negotio Fidei rebellantes ita crudeliter, et nequiter excesserunt, quod etiam in nostræ paupertatis statum humilem infugere non verentes, hospitia amicorum Inquisitionis et Ordinis diruerunt, bonis propriis spoliaverunt, prædia, viridaria, hortos, et vineas evulserunt, domos Fratrum aliquas destruxerunt, bona, licet pauca, in eis existentia, asportarunt, parentes Fratrum, et alios, ad Conventum pro Missis, prædicationibus, vel aliàs, declinare solitos, vel volentes eleemosinas facere Fratribus, eligentesque apud eos Ecclesiasticam sepulturam, Medicos visitare solitos infirmantes, Barbitonsores, et familiam Fratrum servitiis insistentem, vendentes victualia Fratribus sicut aliis communiter, et portantes eisdem bona, per eosdem Fratres exteriùs mendicata; ac illos, qui dictos Fratres, per patriam prædicantes populo verbum Dei, in suis hospitiis receperunt, necnon omnes, qui Fratribus, ac eisdem Inquisitoribus, in quocumque actu legitimo consilium, auxilium, vel favorem, multis molestiis, verbis, minis, injuriis, contumeliis, et verberibus affecerunt : Helia Patricii in sermone publico comminante, quod si aliquis de villa de cætero ad domum Fratrum Prædicatorum inimicorum et proditorum vellet accedere, velut hostis villæ publicus et proditor puniretur.*

Insuper *Fratrum Oratorium, Dormitorium, portas cum securibus, et cæteras Officinas Conventus nunc noctibus, nunc diebus, pluries cum ingenti imbre lapidum invadentes, fenestras vitreas Oratorii, Fratribus tunc ibidem divina celebrantibus, confregerunt; Crucifixi, beatæ Virginis, aliorumque Sanctorum imagines detruncaverunt; bases et columnas porticus Ecclesiæ destruxerunt pro parte; Fratrum imagines suspensas in patibulis suspensorum inscriptis nominibus, ac inter hæc cujusdam Regis imaginem, diabolo in habitu Fratris ad aurem loquente, in portis Conventus exterioribus depinxerunt : Fratres aliquos nomina-*

tim in villa publice per plateas et vicos excommunicari authoritate Vice-Domini supradicti, per quemdam laicum sæcularem, candelis extinctis, et in lutum projectis pluries in contemptum, vituperium, et derisum Clavium Ecclesiæ, procurarunt. Carmina in Fratrum et Inquisitoris infamiam confinxerunt, homicidium, adulterium, decatholicationem Catholicorum, et hæreticationem Fidelium, et alia eis crimina imponentes : Priorem Carcassonensem (erat is frater Bertrandus de Claromonte) in die Cœnæ per Episcopum, ac fratres alios, invitatos ab Ecclesiarum Rectoribus, proponentes actu populo verbum Dei, suis clamoribus, et insolentiis, et molestiis pertubantes, de Ecclesiis exire, ambonibus descendere, et cessare à pradicationibus compulerunt. In Priorem, Suppriorem, Lectorem etiam, et in Fratres Arnaldum Joannis, *Priorem Prulliani*, Guillelmum de Moreriis, *Inquisitorem Tolosæ*, Isaurum Lauri *de Castris*, Guillelmum Riparie, Joannem de Filgofio, Arthonem, *et plures alios, violentas manus temerarie injecerunt, quosdam eorum evaginatis gladiis insequentes, alios cum plato gladii percusserunt; lutumque projicientes in alios, multis eos contumeliis et blasphemiis, sermonibus dehonestantes : circumvicinorum locorum et villarum populos contra Fratres et Inquisitores prædictos ad similia concitarunt.*

Inter *hæc per tales maleficos et eorum Rectores fuimus requisiti, quod eisdem et villæ de sinceritate fidei, bonitate vitæ, ac devotione, et obedientia ad Ecclesiam, perhibere laudabile testimonium curaremus; insuper comminantes quod de Conventus destructione poteramus merito formidare.*

Tot *et tantis ergo tempestatum fluctibus agitati, talibus tribulationem ictibus conquassati, injuriis impetiti, contumeliis lacessiti, et non valentes debitum, ut tenemur et cupimus, Deo impendere famulatum; ad paternæ Dominationis vestræ refugium duximus recurrendum, humiliter supplicantes, quatenus irrogata gravamina, Fideique ac Inquisitionis negotium conculcatum, necnon Inquisitorum innocentiam, adversariorum Ecclesiæ et Ordinis malignam astutiam, attendentes; paternæ pietatis affectu, tantis malis clementer et utiliter sic dignemini providere, quod vitam pauperem pacis silentio transigentes, prout habet nostra humilis professio, famulari Domino valeamus.*

Nec *silendum putamus, quod si alicui personæ Ecclesiasticæ committeretis præsens negotium, vix probari possent præmissa, nisi per personas, quibus injuriæ sunt illatæ : Tanta est enim astuta perversitas adversariorum, quod nullus audet contra eos testimonium perhibere. Aut enim calumniarentur singula, vel productos in testes minis terrerent, vel eosdem muneribus seducere conarentur.*

Dominationem *vestram promoveat, et promotam conservet omnium Dominator ad promotionem et defensionem Fidei, dilatationem Ecclesiæ suæ sanctæ, ac honorem nominis sui sancti, et elevationem Ordinis sic dejecti; contra quem, Fidei, Inquisitionis, et inquisitorum negotium supradicti malefici adversantes, corruptis, territis, vel seductis testibus, quidquid vellent possent probare, si negotium Fidei, Inquisitionis, et Fratrum, quod nunc in Romana Curia ventilatur, ad terram remitti contingeret, prout petunt. Provideat ergo vestræ Dominationis prudentia in*

Curia, unde sumpsit exordium, et à qua recipit fulcimentum Fidei, Inquisitionis, et Ordinis negotium terminari.

Emu, au récit de tant de violences, le pieux cardinal travailla efficacement à les faire cesser. Ordre fut donné, au nom du Pape, au Vicaire provincial d'Aquitaine d'arrêter ce Délicieux, chef des révoltés. Il y parvint, mais non sans danger, comme le prouve la relation suivante qu'il adressa au P. Bernard de Clermont, Provincial de Toulouse :

Reverendo *Patri in Christo Fratri Bertrando, Priori, Provinciali Ordinis Prædicatorum, suus Filius indignus Frater Joannes Rigaldi, Vicarius Reverendi Patris... in Provincia Aquitaniæ, Ordinis... seipsum cum recommendatione humili et devota.*

Significo *Reverendæ Paternitari vestræ me Mandatum Apostolicum cum diligentia executum. Tres ei sibi (Fratri scilicet* Bernardo Delitiosi, *ut inferius exprimitur) obedientias cogentes successive misi, ut ad me Tolosam accederet, omnibus negotiis prætermissis. Remissis autem excusationibus suis, quod ad me nullo modo venire valebat, quamvis videretur pluribus quod de virtute mandati eum extra Provinciam insequi non debebam : tamen hoc nonobstante, assumptis mecum, etc. Carcassonam, non sine mei, et illorum qui mecum erant, periculo, ut mihi dicebatur, accessi; Fratremque* Bernardum, *convocatis sex senioribus de Conventu, in quadam camera, verbo, lingua, manu, et facto, præsentibus omnibus, comprehendi, eumque monui canonice, ac peremptorie, injungens nihilominus per obedientiam salutarem, excommunicationis sententiam in eum in scriptis, si obedire contemneret, promulgando, quod me sequeretur extra Carcassonam, ut possem procurare quomodo ad præsentiam Sanctissimi Patris Domini nostri Summi Pontificis sub fida custodia mitteretur : Et respondit quod hoc erat sibi impossibile, cum custodiretur diligenter per homines Carcassonenses, nec inde valeret exire; et si hæc attentarem, sibi et mihi mortis periculum immineret. Requisivi nihilominus Vicarium Conventus ex parte Summi Pontificis, cujus authoritate innitebar in hac parte, tanquam Mandati Apostolici Minister et executor; quod mihi procuraret impertiri ad hæc agenda subsidium, consilium, et favorem. Respondit Vicarius pro se et Conventu, quod fidem per litteram bullatam facerem de Mandato, quod non potui exhibere, quia, ut scitis, Fratres nostri illam retinuerunt : sed de Mandato per instrumentum, quod habebam, sub manu publica feci fidem; et... Tolosanus legit omnibus audientibus instrumentum : addiditque Vicarius ad suam responsionem, quod virtute illius Mandati non habebam super Fratres illius Provinciæ aliquam cohibitionem, nec aliquid poteram eis injungere, nec ipsi tenebantur mihi in aliquo obedire. Et dato quod tenerentur, si Fratrem* Bernardum *tentarem educere, locum nostrum et Fratrum Prædicatorum exponerem periculo subversionis, et personas periculo mortis.*

Postmodum *ad me venerunt Consules Burgi, inhibentes ne educere Fratrem* Bernardum Delitiosi *aliquo modo attentarem; protestantes, quod quantumcumque*

essent Consules, non possent furorem concitati populi sedare, nec me à mortis periculo liberare. Et prædixerunt, quod si populus hoc sentiret, sic locum Fratrum Prædicatorum subverterent, quod nec lapis super lapidem remaneret. Respondi Consulibus ut curialiùs potui. Post discessum autem eorum iterato dictum Fratrem Bernardum *manu et lingua apprehendi, monitionem replicavi, et iterato in eum, si obedire contemneret, excommunicationis sententiam fulminavi, allegans quod prod executione obedientiæ mortis periculum minime formidabam. Quod si pro hac executione morerer, me de sorte Martyrum computarem. Quibus factis, à loco discessi, timens ne si remanerem diutius, seditionem im populo ut aliàs contigerat, concitari. Et sic dimisi prædictum Fratrem* Bernardum *comprehensum, et excommunicationis vinculo innodatum. Nunquam aliquid cum majori diligentia feci; et sic cùm mortis periculis me exposuerim, credo quod non possum à Deo, vel hominibus, de incautela, vel negligentia inculpari. Et curialiter faceretis, si meam diligentiam Sanctissimo Patri Domino Summo Pontifici scriberetis, quemadmodum his omnibus fidem plenam possum facere per litteras, sigillis Fratrum assistentium sigillatas. Datum Tolosæ die Veneris post Octavam Apostolorum Petri et Pauli.*

Cette lettre fut écrite l'an 1306, le 9 juillet, sous le pontificat de Clément V. Les choses traînèrent en longueur, et la persécution dura encore un peu plus d'un an. Enfin Bérenger de Landorre put, au mois d'octobre 1307, ramener la paix dans Carcassonne et réconcilier la ville avec l'Église. Le P. Nicolas, suivant toutes probabilités, revint à son couvent d'Amiens. Il mourut l'an 1331. — (Guidonis).

13.. — A Patti, en Sicile, l'illustrissime P. JEAN DE CATANE, l'honneur de l'Ordre, à son époque, par l'intégrité de ses mœurs et ses rares talents. Il fut placé sur le siège épiscopal de Patti, l'an 1316, et mourut en odeur de sainteté dans une vieillesse avancée. — (Fontana).

13 .. — En Angleterre, le V. P. JEAN SOMMERSTON, du couvent de Norwich. Doué d'une rare éloquence, il attirait autour de sa chaire les ecclésiastiques et les laïcs, et tous l'écoutaient avec une pieuse avidité. — (Pitsœus).

.... — A la Piazza, ville de Sicile, le B. FRÈRE JACQUES BRUN convers. Il revêtit l'habit à l'âge de trente ans, et, quoiqu'il n'eût aucune connaissance des lettres, il en apprit suffisamment pour entendre le latin et l'Écriture Sainte. Son Prieur se trouvant un jour fort en peine pour nourrir plus de deux cents personnes, vint lui confier son embarras. Le bon Frère, qui était alors cuisinier, se mit aussitôt en prières : sa confiance fut récompensée par un prodige. Les vivres se multiplièrent de telle sorte que les hôtes et les domestiques purent se rassasier à leur aise.

La nuit de la mort du saint Religieux, quelques herbes desséchées reverdirent et portèrent des fleurs. Quand son corps fut exposé dans l'église, un homme de la campagne, attiré par la dévotion, s'approcha de la bière et coupa furtivement au défunt un doigt qu'il s'empressa d'emporter. Mais dès qu'il voulut remonter sur sa mule, l'animal devint si récalcitrant qu'il lui fut impossible de l'approcher. Ce fait étrange lui ouvrit les yeux; cet homme, reconnaissant sa faute, reporta la relique et retrouva sa mule aussi douce et paisible qu'elle eût jamais été.

La dépouille mortelle du Bienheureux repose dans la sacristie, renfermée en un beau coffre tout azuré; elle est restée jusqu'à nos jours entourée d'une grande vénération. Parmi les grâces obtenues par l'intercession du serviteur de Dieu, on signale en particulier de nombreuses guérisons de maux d'yeux. L'eau dans laquelle son doigt avait été lavé, rendit instantanément la vue à plusieurs aveugles.

L'image du Fr. Jacques Brun se conserve dans quelques monastères. Il est représenté avec l'auréole et le titre de Bienheureux. — (Valle).

15 .. — A Villascusa, en Espagne, le V. P. DE LA CROIX, fondateur du couvent de cette ville. Le P. Diego de Saint-Pierre, attristé de l'ignorance religieuse qui régnait dans quelques parties du territoire de sa Province, résolut de porter remède à ce mal. Il confia son dessein au P. Paul et l'envoya dans ces parages avec le Fr. Gaspard pour compagnon.

Dès son arrivée à Villascusa (11 février 1535), le saint missionnaire se mit à prêcher la parole de Dieu. En peu de temps le pays changea de face et les habitants, presque tous convertis, demandèrent à leur apôtre de se fixer au au milieu d'eux, en élevant un couvent dans la ville. D'abondantes ressources, promptement recueillies, permirent de commencer l'édifice. On jeta les fondements du nouveau sanctuaire près d'une chapelle dédiée à sainte Barbe. Mais cet emplacement, trop éloigné, n'était pas assez favorable aux exigences du ministère. Le couvent fut transféré dans un lieu plus central, offert par l'évêque de Cuença. Le Seigneur répandit de suite d'abondantes bénédictions sur cette maison, qui devint l'une des principales de la Province. Les Religieux n'édifiaient pas moins par l'exemple de leurs vertus que par la sainteté de leurs prédications. Ils parcouraient les localités environnantes, toujours à pied, avec un extérieur modeste et austère.

A l'époque du P. Paul de la Croix, le couvent renfermait plus de quarante Pères, et chaque année, vingt-quatre d'entre eux s'en allaient, au temps de l'Avent et du Carême, évangéliser les diocèses de Cuença et de Tolède. — (Lopez).

1514. — En Amérique, le martyre de trois VV. Pères, dont les noms, restés inconnus pour nous, sont écrits au livre de vie. Ils étaient du nombre

de ces quatorze missionnaires du couvent de Salamanque, amenés dans l'île de Saint-Domingue par le P. Pierre de Cordoue, afin d'y travailler à la conversion des païens. Les peuplades sauvages de ces contrées se jetèrent sur ces généreux apôtres, les égorgèrent et servirent leurs chairs dans un horrible festin. Ce glorieux martyre eut lieu en 1514. — (Remezal.)

15.. — Au couvent de Saint-Jacques du Chili, le V. P. LOUIS DE CHAVET, Religieux orné d'excellentes vertus. Ayant été donné pour *socius* au P. Gilles Gonzalès, fondateur de la Province du Chili, il travailla avec grand fruit au salut des Indiens. Brisé par ses longs travaux et comblé de mérites, il se reposa dans le Seigneur vers l'an 1584. — (Mélendez.)

1522 — Dans l'île de Saint-Michel. le V. P. ALPHONSE DE TOLÈDE, de la Province de Castille. Arrivé dans le champ que l'obéissance assignait à son zèle, il se mit avec ardeur à déraciner les vices. Comme un nouveau Jonas, il prêchait la pénitence et organisait des processions publiques en expiation des péchés du peuple. Mais bien loin de se convertir, les habitants de Villafranca dénoncèrent, comme un perturbateur, le saint Religieux, à l'autorité ecclésiastique. L'auditeur le cita à son tribunal. Le V. Père n'eut pas de peine à se justifier et fut renvoyé, comblé d'éloges, à son poste, avec toute permission de continuer ses prédications.

Dans le même temps, les enfants, poussés par un instinct surnaturel, appuyaient la parole du missionnaire et annonçaient, comme lui, de grands malheurs, si l'on refusait de se convertir. Quelques habitants s'émurent de ces menaces et quittèrent la ville. Le P, Alphonse en fit autant et se retira dans un bourg voisin. Or, durant la nuit un épouvantable tremblement de terre renversa la cité coupable, et pas un de ceux qui se trouvaient dans ses murs n'échappa à la mort.

Cette catastrophe ouvrit les yeux des autres habitants de l'île. Sur le conseil du V. Père, ils prirent la résolution de changer de conduite et se placèrent sous le patronage de Notre-Dame du Rosaire. — (Souza.)

1619 — Au couvent d'Arezzo, le V. P. MODESTE DE CASTELFRANCO, religieux singulièrement recommandable par son innocence et ses autres vertus. Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il persévéra dans toutes les pratiques de l'observance. Avant de mourir, prenant la parole, il dit à ses Frères :

« Je me suis toujours conservé pur et vierge. *Deo gratias* !

« Le mensonge n'a jamais effleuré mes lèvres. *Deo gratias* !

« Jamais je n'ai rompu l'abstinence, sauf en cas de maladie. *Deo gratias* !

« Jamais, non plus, je n'ai enfreint le silence ni les autres Règles. *Deo gratias* ! »

Après ces mots, il leva les yeux au ciel et remit son âme au Seigneur. Le Chapitre général de Toulouse fait une honorable mention de ce saint Religieux. — (Vallée.)

15.. — Au monastère de Sainte-Marie-la-Royale, à Medina del Campo, mourut, après avoir saintement rempli tous les devoirs d'une parfaite religieuse, la V. Mère ELVIRE DE JÉSUS-CHRIST. Elle portait habituellement le cilice et prolongeait, la nuit, ses oraisons devant le Très Saint Sacrement. Sa dévotion s'épanchait alors avec une telle tendresse que ses larmes coulaient en abondance.

Un jour Sœur Elvire, trouvant la lampe de l'église éteinte, se mit à dire avec une admirable simplicité : « O mon divin Maître, on vous laisse ainsi sans lumière! » Puis, comme elle se levait aussitôt, quelle ne fut pas sa surprise en voyant la lampe se rallumer d'elle-même sous ses yeux!

Elle était très dévote aux âmes du Purgatoire qui lui apparaissaient fréquemment pour implorer le secours de ses prières. On savait qu'elle jouissait familièrement de l'entretien de ces saintes âmes, et quand ses compagnes l'interrogeaient à ce sujet, la pieuse Elvire répondait naïvement : « Que voulez-« vous? mes amies du Purgatoire s'adressent à moi pour me demander des « suffrages, comme si j'étais quelque chose de bon! Recommandez-les, je « vous prie, à Notre-Seigneur. »

Favorisée du pouvoir de guérir les malades, elle rendit la santé à plusieurs par le seul attouchement de ses mains. Elle voyait souvent en esprit ce qui se passait hors du monastère. Sa mère fit un jour, en venant la voir, une chute si grave qu'elle en mourut quelques heures après. Sœur Elvire, étant en oraison, apprit par une lumière divine ce qui venait d'arriver ; elle avertit sa sœur, lui disant que leur mère était mortellement blessée, non loin de la porte du couvent. On s'y rendit aussitôt et l'on trouva toutes choses comme la pieuse Sœur l'avait annoncé. La pauvre mourante, transportée et soignée dans les bâtiments extérieurs du monastère, rendit le dernier soupir quelques heures plus tard.

Une autre fois, Sœur Elvire faisait oraison après Matines, selon sa coutume, lorsqu'elle entendit, ainsi que les religieuses présentes au chœur, plusieurs coups du côté de la sacristie; les Sœurs paraissant effrayées, Elvire les rassura : « J'irai voir ce que c'est, fit-elle. » A son retour, elle leur dit : « Mes « Sœurs, c'est telle personne qui vient d'être assassinée à coups d'épée et « vous supplie de la recommander à Dieu. Faisons-le sans retard. » Le lendemain, on apprit qu'un homme avait été tué à cette même heure et dans les mêmes circonstances.

Cette vierge prudente fut appelée aux noces éternelles vers 1547.— (Lopez.)

1627 — Au monastère d'Abbeville, la V. Mère MARIE FEY, native de Calais. Vivement touchée par les exemples de modestie et par la sainteté des

entretiens de nos Sœurs d'Abbeville qui venaient faire la quête à Calais, la jeune Marie supplia ses parents de la laisser entrer dans cette maison. Parvenue au comble de ses désirs, elle embrassa avec ferveur les exercices de la communauté. Très dévote à la Passion, elle obtint de la générosité de ses parents les ressources nécessaires pour doter l'église conventuelle de magnifiques vitraux, représentant les Mystères douloureux. Elle priait souvent les bras en croix et si longtemps que son corps tombait d'épuisement et de fatigue.

La V. Mère travailla de toutes ses forces à introduire la clôture et une complète réforme dans le monastère. Elle s'imposa pour obtenir cette grâce de grandes austérités, et, étant Prieure, elle eut enfin le bonheur de voir tous ses vœux exaucés. Chargée d'ans et de mérites, elle quitta ce lieu d'exil pour entrer dans l'éternelle gloire, l'an 1627. — *(Mém. d'Abbeville.)*

ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

Noms des Religieux	Décès		Pages
Agnello d'Aversa	13..	Naples	540
Albert de Lugo	16..	Forli	422
Albéric	1249	Tartarie	575
Alexandre Baltradi	1645		423
Alexandre de Padula	13..	Naples	519
Alphonse d'Espinosa	16..	Guatemala	255
Alphonse Garcia	1625	Philippines	204
Alphonse de la Cerda	1592	Chuquisaca	527
Alphonse de la Milla	15..	Séville	407
Alphonse de l'Annonciation	1575	Mexique	57
Alphonse de Mendosa	1607	Guatemala	281
Alphonse de Sainte-Marie	1670	Chiapa	135
Alphonse de Saint-Isidore	1601	Chiapa	492
Alphonse de Tolède	1522	Ile de Saint-Michel	640
Alphonse Navarrete	1617	Japon	1
Ambroise Botronius	1281	Aversa	231
Ambroise Guglielmini	1605	Naples	293
André Catrani de Pérouse	1300	Tartarie	115
André Chaves	1604	Chiapa	466
André Portugala	1508	Brescia	292
Ange	1500	Naples	293
Ange Cocchi de Saint-Antonin	1633	Chine	283
Antoine Elci	1380	Sienne	444
Antoine de Bertis	16..	Florence	117
Antoine de Matta	15..	Indes-Orientales	519

Antoine de Montesino	1540	Indes-Orientales	583
Antoine Guillemet	1526	Orléans	40
Antoine Ledoux	1582	Buis	617
Antonin Grignet	1636	Toul	523
Arnaud Ségara	15..	Barcelone	39
Arnould Malencourt	1327	Metz	373
Ascase March	1665	Oriola	255
Ascelin	1249	Tartarie	575
Augustin de Formisedo	15..	Lima	203
Azarias Fridonis	1604	Arménie	543
Balthasar Heredia	1589	Chuguisaca	445
Balthasar Heredia	1560	Cagliari	56
Barthélemy de Bénévent	1286	Rome	185
Barthélemy de Miranda	1597	Cordoue	153
Barthélemy Verelli de Lentino	1282	Patti (Sicile)	583
Beimond de Lusignan	12..	Nicosie	407
Benoît de Saint-Valentin	13..	Naples	318
Benoît du Pont	12..	Auvergne	569
Cristoval de Castro	1572	Chinca	392
Cormack Egans	1642	Irlande	524
Damien Balaguer	1600	Philippines	377
Damien Taliana	1608	Malte	344
David Fox	1648	Kilmalock	393
De Ilpernis	1383	Rome	421
Denis de Castro	1607	Guatemala	281
Didace de Ribera	16..	Pérou	116
Didace Himenes	15..	Salamanque	133
Diego de Horrosco	15..	Ségovie	422
Diego de Ribera	1691	Japon	291
Diego Deza	1523	Séville	230
Diego Hildalgo	16..	Pérou	187
Dominique	16..	Arménie	570
Dominique	1290	Pérouse	77
Dominique de Dalmatie	13..	Zara	421
Dominique de Marinis	1669	Avignon	409
Dominique de Montenegro	1596	Pérou	204
Dominique de Niéva	1606	Philippines	137
Dominique de Saint-Blaise	1600	Manille	423

Dominiqne de Souza	15..	Indes Or	519
Dominique Gardez	1647	Toulouse	454
Dominique Loius	1608	Saint-Maximin	292
Dominique Suarez	1272	Avila	318
Ermengaud	1286	Castres	373
Etienne	1621	Nocera	58
Etienne Bandelli	1450	Saluces	266
Etienne Dulci	1624	Avignon	466
Eugène O'Hairt	1563	Irlande	291
Eustache de Gand	....	Saint-Omer	607
Félicien de Sylva	1604	Lima	255
Ferdinand Valverde	1572	Panama	392
François de Garayta	16..	Nouvelle-Grenade	570
François de Perrazza	1660	Porto-Ricco	320
François de Saint-Paul	1577	Mexico	323
François de Villeneuve	1554	Chiapa	408
François-Marie Campana	1651	Rome	467
Garcias de Tolède	1590	Pérou	193
Gaspard de Carvajal	1584	Pérou	267
Geoffroy	1295	Limoges	390
Georges de Alteca	1549	Catalayud	391
Georges de Costa	....	Goa	135
Georges Fleuret	1648	Colmar	231
Georges Temudo	1572	Goa	604
Gérard Fritz	1648	Kilmallock	393
Gérard	....	Liège	617
Germain d'Aversa	1544	Ischia	374
Gilles	12..	Gand	444
Grégoire Allain	1630	Rennes	58
Grégoire de Sainte-Marie	1648	San-Lucar	393
Grégoire le Fèvre	1532	Poissy	491
Gui de Marramaldi	1391	Naples	535
Guignand	1236	Maëstricht	37
Guillaume Corally	1286	Périgueux	540
Guillaume d'Alton	12..	Angleterre	39
Guillaume de Gorgia	1274	Metz	318
Guillaume des Agnhants	1315	Prouille	253
Guillaume Linze	....	Irlande	252
Guillaume O'Connor	....	Irlande	342

Guillaume Périn	15..	Angleterre	116
Guillaume-Pierre Godieu	1336	Bayonne	87
Guillaume Petit	1538	Senlis	304
Guillaume Tocco	1325	.....	390
Helvic	13..	Allemagne	39
Hugues de Manchester	13..	Angleterre	617
Hyacinthe Charpentier	1653	Rennes	584
Innocent V	1276	Rome	447
Isaie	15..	Pologne	320
Isnard de Pavie	1359	.....	463
Jacques	1650	Rome	524
Jacques	13..	Pise	604
Jacques Brun	....	Piazza	638
Jacques du Rost	1618	Argentan	345
Jacques Cajazza	1304	Aversa	373
Jacques Galterotti	1379	Torrès	391
Jacques Grou	1647	Malte	618
Jacques Sextius	1493	Milan	623
Jean	14..	Pologne	604
Jean	13..	Naples	422
Jean-Baptiste	1601	Chiapa	492
Jean-Baptiste Gacet	16..	Philippines	295
Jean-Baptiste Penna	1635	Carpentras	523
Jean-Baptiste Saraceni	15..	Rome	494
Jean-Baptiste Tolomei	1332	Sienne	508
Jean-Bernard	1657	Rennes	307
Jean Cartosi	....	Carpentras	523
Jean-Chrysostôme d'Aracena	1590	Philippines	121
Jean d'Acraine	1470	Toul	569
Jean d'Aversa	13..	Aversa	464
Jean de Catane	13..	Patti	638
Jean de Castro	1592	Manille	499
Jean de Francfort	1398	Barbarie	304
Jean de Guiencourt	1553	Paris	521
Jean de Isturisagua	1675	Quito	493
Jean de Saint-Hyacinthe	1627	Philippines	308
Jean de Saint-Julien	12..	Naples	277
Jean de Saint-Thomas	1644	Madrid	358
Jean des Anges	1544	Lima	445

Jean Dominici	1420	Raguse	233
Jean Faber	1541	Vienne	278
Jean Fontanier	1355	Metz	491
Jean Guerrero	16..	Espagne	59
Jean-Mathieu Valdinas	1570	Acerno	281
Jean Ménigand	1625	Castres	320
Jean-Paul Nazaire	1645	Bologne	306
Jean Sterlin	....	Valenciennes	606
Jean-Thomas Arena	1562	Rome	493
Jérôme de Berrio	1664	Nouvelle-Grenade	541
Jérôme de Mantoue	1586	Chietti	78
Jérôme de Vérone	1436	Modène	291
Laurent de Brescia	13..	Brescia	422
Léonard de Marinis	1577	Lanciano	257
Léonard d'Udine	14..	Venise	464
Louis de Castille	15..	Ségovie	41
Louis de Chavet	15..	Chili	640
Luc de Léopol	15..	Pologne	445
Luc Gallego	1601	Guatemala	344
Marc de Saint-Antonin	1590	Manille	230
Marchesino de Monopoli	1311	Naples	149
Martinez de Mendoza	1581	Cordoue	15
Martin d'Esquivel	1560	Pérou	491
Matthieu d'Adria	1333	Polignano	342
Mathieu de Ponciac	1311	Naples	149
Mathieu Donzeau	1629	Carpentras	522
Mathieu Ory	1557	Paris	280
Maurice	12..	Alby	540
Meynard	1233	Pologne	291
Michel Adrian	1581	Lima	492
Michel Ange Séghitius	1625	Lodi	306
Michel Clery	1651	Waterford	467
Michel de Morillo	14..	Saragosse	464
Michel de Soto	16..	Pérou	187
Michel de Torrès	1545	Potenza	375
Michel de Zamora	15..	Oaxaca	605
Michel François	1502	Malines	54
Michel Pagès	1436	Castres	291
Michel Pinedo	1576	Valence	58
Michel Ruiz	1630	Philippines	188
Modeste de Castel-Franco	1619	Arrezo	640

Nicolas d'Abbeville	1337	Amiens	633
Nicolas de Saint-Victor	13..	Naples	491
Onuphre Palau	1625	Philippines	204
Paul Christian	....	Aragon	618
Paul de Léon	15..	Oviédo	373
Paulin Bernardini	1685	Naples	469
Paul Grienzon	15..	Rome	494
Pélerin de Pactis	1325	Mazare	132
Philippe de Néri (S.)	1595	Rome	493
Philippe de Ures	1580	Barbastro	521
Pierre	12..	Javarin (Hongrie)	582
Pierre Alvarez	1604	Lima	255
Pierre Costello	1648	Irlande	320
Pierre de Conflet	1290	Paris	202
Pierre de Cordoue	1525	Saint-Domingue	587
Pierre de la Bastide	1599	Philippines	186
Pierre de La Borie	13..	Toulouse	444
Pierre de la Cerda	1604	Lima	255
Pierre de la Pegna	1578	Lima	617
Pierre de Leodegaria	12..	Pampelune	604
Pierre de Pérède	1574	Avila	151
Pierre de Saint-Thomas	1622	Philippines	609
Piere de Saldagna	1658	Nouvelle-Grenade	571
Pierre de Ulloa	15..	Pérou	379
Pierre de Vega	15..	Nouvelle-Grenade	186
Pierre Martyr	1340	Milan	81
Pierre Martyr	16..	Naples	151
Pierre Midoux	1667	Toul	606
Pierre Mor	1466	Guevillers	254
Pierre Quintin	1629	Morlais	425
Pierre Rochin	1450	Lyon	342
Pirrus	13..	Brindes	569
Pons de Saint-Gilles	1263	Brives	351
Raoul Desmarquez	15..	Rouen	281
Raymond de Mévouillon	1294	Buis	616
Raymond Tropassens	1260	Montpellier	252
Réginald Cavanac	1618	Toulouse	395
Réginald de Piperne	1280	Vigevano	407
Réginald de Rucesses	1345	Metz	116

Rémi	1319	Paris	116
René Robert	1657	Rennes	585
Robert de Saint-Valentin	13..	Naples	318
Robert d'Uzès	1296	Avignon	93
Robert Dragon	1320	Pise	77
Rodriguez de Chrystoval	15..	Pérou	134
Roger de Casol	1417	Rome	150
Roger de Lentino	12..	Melphi	115
Sadoc	1260	Sandomir	47
Salomon	12..	Cologne	406
Salve	1500	Bagnola	292
Sébastien Gaudiosi	16..	Naples	344
Sigismond de Vigevano	1646	Rome	307
Simon de Borsia	1351	Metz	491
Simon de Langres	1375	Nantes	185
Simon de Lentino	12..	Naples	253
Sirlet	16..	Rome	136
Sixte de Sienne	1569	Gênes	63
Sixte Fabri de Lucques	1544	Rome	342
Théophile de Tropea	1551	Rome	150
Thomas de Matienco	1516	Madrid	55
Thomas de Saint-Jean	1560	Salamanque	230
Thomas de Siezou	1540	Cracovie	203
Thomas de Torrès	1630	Pérou	392
Troya	12..	Naples	76
Turibe Velez	16..	Guatemala	255
Vigoureux	12..	Bordeaux	253
Vincent Baron	1568	Tolède	141
Vincent Frédéric	1586	Florence	77
Vincent Lopez	....	Valladolid	116
Vincent Rodion	....	Chartres	292
Vite	1254	Cracovie	38
Zegoc	....	Cracovie	38

Noms des Sœurs.	Décès.		Pages.
Agnès de Jésus	1648	Lima	80
Alexis de Sauqueville	1375	Paris	42
Alphonse de Saint-Antoine	1666	Lima	346
Amée	12..	Bologne	207
Anice de Montfort	12..	Montargis	620
Anne d'Amerval	....	Poissy	408
Anne de La Carrière	15..	Santarem	43
Anne Bobinet	1642	Poitiers	573
Anne de la Conception	....	Porto	191
Anne de Berrio	1534	Linarès	608
Anne Jacquot	1668	Dijon	62
Anne de Gatelet	1682	Valence	631
Anne de Jésus	1650	Séville	404
Anne du Moulin	....	Poissy	408
Anne Duque	1580	Ségovie	516
Anne de Sainte-Marie	1643	Rennes	446
Anne de Vargnas	15..	Valladolid	571
Anne Ramirez	....	Saragosse	236
Anne Rodriguez	....	Elves	581
Anne Samson	16..	Barcelone	282
Anne Voynotte	1662	Metz	376
Anonyme	....	Lisbonne	117
Antoinette de Sainte-Catherine	1638	Aumale	440
Antoinette de Sainte-Catherine	1643	Bordeaux	43
Archange Ancajani	16..	Spolète	496
Augustine de Médicis	1561	Florence	147
Béatrix de Rabella	....	Porto	117
Blanche	13..	Zamora	59
Brigitte	....	Hollande	282
Carite de Gambara	1515	Brescia	348
Catherine de la Présentation	1642	Toulouse	628
Catherine de l'Incarnation	1647	Lisbonne	62
Catherine de Rochechouart	1518	Poissy	136
Catherine de Sainte-Barbe	1672	Pont-l'Evêque	497
Catherine du Saint-Sacrement	1633	Toulouse	345
Catherine Gomez	....	Aveiro	524
Catherine Serran	16..	Evora	79

Catherine Nugnez	15..	Majorque	78
Cécile	12..	Bologne	207
Cécile Balducci	1568	Prato	468
Claudine Courbon	1620	Saint-Etienne	293
Clémence Datel	1657	Metz	524
Danielle	1280	Bénévent	190
Diane	1236	Bologne	207
Domitilla	1536	Bologne	419
Elizabeth	12..	Rouffac	136
Elizabeth Ruiz	1629	Oriola	376
Elvire de Jésus-Christ	15..	Médina del Campo	641
Emeline	1484	Poissy	282
Eugénie	1606	Naples	537
Extasie	....	Arras	542
Félicienne de Jésus	1664	Lima	21
Fébronie	1589	Côme	541
Fébronie Bolognini	1573	Bologne	541
Françoise Abreu	14..	Porto	190
Françoise de la Pierre	1628	Estavayer	586
Françoise de Saint-Joseph	1628	Séville	489
Françoise de Vieux	1559	Poissy	236
Françoise Hurel	1636	Vic	572
Françoise Plantard	1622	Abbeville	526
Gabrielle de l'Annonciation	1619	Saint-Etienne	393
Gabrielle de la Trinité	1628	Toulouse	60
Gausside de Basquas	1537	Prouille	619
Guido d'Antoin	1290	Lille	205
Guiomar des Fidèles de Dieu	15..	Lisbonne	571
Hedwige de Guebwiller	12..	Colmar	607
Hélène de la Croix	1600	Evora	152
Hélène du Saint-Esprit	1604	Evora	601
Isabelle de Jésus	1649	Seville	275
Isabelle de l'Evangéliste	....	Zamora	233
Isabelle de Saint-François	15..	Abrantès	459
Isabelle du Paradis	1604	Evora	601

Jacqueline de Chandeau	....	Poissy	408
Jeanne de la Croix	1660	Toul	307
Jeanne de Sainte-Catherine	1625	Douai	200
Jeanne de Sainte-Madeleine	1675	Paris	572
Julie	1512	Brescia	424
Julienne Morell	1653	Avignon	545
Justine de Transo	1606	Naples	537
Léonore de l'Evangéliste	1668	Lisbonne	80
Louise-Catherine de l'Ascension	1664	Pont-l'Evêque	542
Lucie Gonzalès	1648	Lecce	100
Lucienne de la Visitation	1669	Lima	376
Madeleine d'Augennes	....	Poissy	586
Madeleine d'Anlezi	....	Poissy,	586
Madeleine de Gondy	1662	Poissy	206
Madeleine de Redon	1627	Toulouse	49
Madeleine de Sibor	1635	Estavayer	232
Madeleine du Sépulcre	....	Evora	424
Marguerite de Jésus	1657	Paris	158
Marguerite de l'Annonciation	16..	Evora	79
Marguerite de Pouilly	1626	Metz	445
Marguerite de Saint-Pierre	....	Evora	424
Marguerite Dupleys	1377	Paris	43
Marie Baptiste	16..	Valladolid	192
Marie Casavanti	1598	Palerme	289
Marie de Castro	15..	Zamora	293
Marie de Combé	1692	Paris	327
Marie de Hongrie	1300	Naples	393
Marie de Saint-Augustin	....	Séville	232
Marie de Saint-Jean	1640	Prouille	394
Marie de Saint-Joseph	16..	Vaëna	118
Marie de Sainte-Anne	1681	Paris	346
Marie de Sainte-Marie	1630	Séville	129
Marie des Anges	1628	Aumale	72
Marie des Martyrs	....	Tolède	468
Marie du Saint-Esprit	1592	Valladolid	524
Marie du Saint-Sacrement	1642	Séville	312
Marie Fey	1627	Abbeville	641
Marie Gonzalès	....	Zamora	620
Marie Laurence	1403	Lisbonne	60
Marie Lopez	12..	Elves	117

Marie-Marguerite de la Trinité	1662	Rosay	321
Marie Minime	1605	Palerme	497
Marie Victoire Trievi	16..	Florence	496
Mechtilde de Saint-Hyacinthe	1643	Lima	468
Micia des Apôtres	1598	Santarem	69
Osanna de Mantoue	1505	Mantoue	380
Paule du Saint-Esprit	1669	Lisbonne	192
Pernelle Pelletot	1359	Paris	41
Pétronille Goudin	1675	Limoges	366
Porcia de Maximi	16..	Rome	495
Potentiana Barbigi	1568	Prato	468
Rose Generali	1680	Sienne	29
Suzanne Aubry	1655	Toul	299
Théodore de Durazzo	14..	Naples	445
Thérèse de La Cerda	1575	Gaën	613
Virgilie d'Affiltto	1612	Palerme	408

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES

1er Juin

Le B. Alphonse de Navarrete et ses compagnons, martyrs 1
Le P. Martinez de Mendoza, évêque de Tortosa, Placentia et Cordoue 15
La V. Sœur Félicienne de Jésus, du Tiers-Ordre séculier, à Lima 21
La V. Sœur Marie-Rose Generali, converse du monastère de Sainte Catherine de Sienne 29
Notices 37

2 Juin

Le B. Sadoc et ses compagnons martyrs 45
La Sœur Madeleine de Redon, du Tiers-Ordre, à Toulouse 49
Notices 54

3 Juin

Le V. P. Sixte de Sienne, profès du couvent de Castello, à Naples 63
La V. Mère Micia des Apôtres, professe du monastère de Santarem, en Portugal 69
La V. M. Marie des Anges, du Tiers-Ordre, à Aumale 72
Notices 76

4 Juin

Translation des Reliques de Saint-Pierrre Martyr 81
Le V. P. Guillaume-Pierre Godieu, cardinal de la Sainte Eglise, profès du couvent de Bayonne 87
Le B. P. Robert d'Uzès, profès du couvent d'Avignon 93

La vertueuse Sœur Lucie Gonzalès, du Tiers-Ordre, en la ville de Lecce, au royaume de Naples 100
Notices 114

5 Juin

Le B. Rémi, profès du couvent de Saint-Jacques, à Paris 119
Le V. P. Jean Chrysostôme d'Aracena, fondateur de la Province des Philippines 121
La V. Mère Marie de Sainte-Marie, sœur de la V. M. Françoise-Dorothée, du monastère des Rois, à Séville 129
Notices 132

6 Juin

Le V. P. Dominique de Nieva, l'un des premiers missionnaires aux Philippines 137
Le V. P. Vincent Baron, confesseur de sainte Thérèse 141
La V. Mère Augustine de Médicis, professe du monastère de Sainte-Catherine, à Florence 147
Notices 149

7 Juin

Le V. P. Barthélemy Miranda, du couvent de Saint-Paul, à Cordoue ... 153
La V. Mère Marguerite de Jésus, fondatrice des monastères de Saint-Thomas et de la Croix, à Paris 158
Notices 184

8 Juin

Le V. P. Garcias de Tolède, profès du couvent de Mexico, Provincial de la Province du Pérou 194
La vertueuse Sœur Jeanne de Sainte-Catherine, professe du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Douai 200
Notices 202

9 Juin

Les Bienheureuses Diane, Cécile et Amée, filles spirituelles de saint Dominique 207
Notices 230

10 Juin

Le Bienheureux Jean Dominici, archevêque de Raguse, cardinal et légat apostolique 232
Notices 252

11 Juin

Le V. P. Léonard de Marinis, archevêque de Lanciano, nonce de plusieurs Papes, en Espagne 257
La vertueuse Sœur Marguerite de Gignac, professe du monastère de Prouille 261
Notices 263

12 Juin

Le B. Etienne Bandelli, confesseur de notre Ordre 265
Le V. P. Gaspard de Caravajal, troisième Provincial du Pérou 267
Notices 277

13 Juin

Le V. P. Ange Cocchi de Saint-Antonin, missionnaire en Chine 283
La V. Mère Marie Casavanti, religieuse du monastère de Notre-Dame de la Piété, à Palerme 289
Notices 291

14 Juin

Le V. P. Jean-Baptiste Gacet, disciple de S. Louis Bertrand et missionnaire aux Philippines 295
La V. Sœur Suzanne Aubry, première religieuse du monastère du second Ordre, à Toul 299
Notices 304

15 Juin

Le V. P. Jean de Saint-Hyacinthe, de la Province des Philippines 309
La V. Marie du Très Saint Sacrement, du monastère des Rois, à Séville 312
Notices 318

16 Juin

Le V. P. François de Saint-Michel, premier Prieur de Mexico et quatrième Provincial de la Province du Pérou 323

La V. Sœur Marie de Combé, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique de Paris, fondatrice de la maison du Bon-Pasteur..... 327
Notices..... 342

17 Juin

Le B. Pons de Saint-Gilles, neuvième Provincial de la Province de Toulouse..... 351
Le V. P. Jean de Saint-Thomas, Consulteur du suprême Tribunal de l'Inquisition, et confesseur du roi catholique Philippe IV..... 358
La vertueuse Sœur Pétronille Goudin, du Tiers-Ordre..... 367
Notices..... 373

18 Juin

Le V. P. Damien de Balaguer, profès du couvent de Valence, et missionnaire aux Philippines..... 376
La B. Osanna de Mantoue, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique..... 380
Notices..... 390

19 Juin

Le V. P. Réginald Cavanac, profès du couvent de Toulouse, célèbre prédicateur du Rosaire..... 395
La V. Sœur Anne de Jésus, religieuse du monastère des Rois, à Séville 404
Notices..... 406

20 Juin

L'illustre Père Dominique de Marinis, archevêque d'Avignon..... 409
La V. Sœur Domitilla Piatesi, professe du monastère de Sainte-Agnès, à Bologne..... 419
Notices..... 421

21 Juin

Le V. P. Pierre Quintin, du couvent de Morlaix, missionnaire insigne de la Bretagne..... 425
La V. Mère Antoinette de Sainte-Catherine, première religieuse de la réforme du monastère d'Aumale..... 441
Notices..... 444

22 Juin

Le Souverain Pontife Innocent V, premier Pape Dominicain, appelé dans l'Ordre Fr. Pierre de Tarentaise..... 447
Le V. P. Dominique Gardez, profès du couvent de Toulouse..... 454
La V. Mère Isabelle de Saint-François, restauratrice du monastère de N.-D. de Grâces, en la ville d'Abrantès, en Portugal..... 459
Notices..... 463

23 Juin

Le V. P. Paulin Bernardini, fondateur de la Congrégation de Sainte-Catherine-de-Sienne, dans les Abruzzes..... 469
La V. Mère Françoise de Saint-Joseph, professe du monastère des Rois, à Séville..... 488
Notices..... 491

24 Juin

Le V. P. Jean de Castro, Provincial de la Province de Chiapa, fondateur et premier Provincial de celle des Philippines et missionnaire en Chine..... 499
Le V. P. Jean-Baptiste Tolomei, profès du couvent de Saint-Dominique, à Sienne..... 508
La V. Mère Anne Duque, professe du monastère de Saint-Dominique, à Ségovie..... 517
Notices..... 519

25 Juin

Le P. Alphonse de la Cerda, du couvent de Lima, sixième Provincial du Pérou, évêque d'Honduras, et ensuite de Chuquisaca..... 527
Le Bienheureux Gui Marramaldi, Inquisiteur du royaume de Naples et profès du couvent de Saint-Dominique-le-Majeur, à Naples..... 534
Les VV. Mères et sœurs germaines Eugénie et Justine de Transo, professes du monastère de la Sapience, à Naples, et Fondatrices de ceux de Saint-Jean, à Capoue et à Naples..... 537
Notices..... 540

26 Juin

L'illustre Père Azarias Fridonis, archevêque de Maxiavan, en Arménie. 543

La V. Mère Julienne Morell, professe du monastère de Sainte-Praxède, à Avignon 545
Notices 569

27 Juin

Le V. P. Ascelin et ses trois compagnons, les PP. Alexandre, Albéric et Simon, Nonces en Tartarie 575
La vertueuse Sœur Anne Rodriguez, converse, au monastère de Notre-Dame de la Consolation, en la ville d'Elves, en Portugal 581
Notices 582

28 Juin

Le V. P. Pierre de Cordoue, Fondateur de la Province de Sainte-Croix .. 587
Les vertueuses Sœurs Isabelle du Paradis et Hélène du Saint-Esprit, professes du monastère de Sainte-Catherine, à Evora, en Portugal 601
Notices 603

29 Juin

Le V. P. Pierre de Saint-Thomas, Missionnaire aux Philippines 609
La V. Mère Thérèse Meria De La Cerda, professe du monastère de Sainte-Marie des Anges, à Gaën, en Espagne .....
Notices .....

30 Juin

Le B. Buoninsegna Cicciaporci, Patriarche d'Antioche et Martyr 621
Le Bienheureux Jacques Sextius, Fondateur du couvent de Notre-Dame-de-Grâces, à Milan 623
La V. Mère Catherine de la Présentation, professe du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Toulouse 628
La vertueuse Sœur Anne de Gatelet, du Tiers-Ordre de la Congrégation de Valence en Dauphiné 631
Notices 633
Table alphabétique des Noms 643

LYON — IMPRIMERIE JEVAIN, RUE FRANÇOIS-DAUPHIN, 18

4379

271.2
AN 74

Annee Dominicaine (Juin)
AUTHOR

TITLE